HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

TOME TROISIEME.

Tome III. *Frontispice.*



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des Établissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME TROISIEME.

A GENEVE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXV.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE QUATORZIEME.

Etabliſſement des Anglois dans l'iſle de l'Amérique.

CHAP. I. *QUEL étoit l'état de l'Angleterre, lorſqu'elle commença à former des établiſſemens dans les iſles de l'Amérique.* Page 1

CHAP. II. *Cauſes qui hâterent la population des iſles angloiſes.* . . . 3

CHAP. III. *Par quels hommes furent peuplées les iſles angloiſes.* . 7

CHAP. IV. *Sous quelle forme d'adminiſtration s'établirent les iſles angloiſes.* 9

CHAP. V. *Comment diminua la proſpérité des iſles angloiſes.* . . . 13

CHAP. VI. *Etabliſſement des Anglois à la Barbade.* 15

CHAP. VII. *Etabliſſement des Anglois à Antigoa.* 18

CHAP. VIII. *Etabliſſement des Anglois à Montſerrat.* 20

CHAP. IX. *Etabliſſement des Anglois à Nevis.* 21

CHAP. X. *Etabliſſement des Anglois à Saint-Chriſtophe.* 23

CHAP. XI. *Les Anglois chaſſent les Eſpagnols de la Jamaïque, & s'y établiſſent.* 26

CHAP. XII. *La Jamaïque s'eſt enrichie par ſon commerce interlope dans l'Amérique eſpagnole* 30

CHAP. XIII. *La Jamaïque s'eſt encore plus enrichie par ſes cultures que par ſon commerce interlope.* 35

CHAP. XIV. *Eſt-il poſſible de multiplier les productions de la Jamaïque?* 42

CHAP. XV. *La Jamaïque éprouve une grande calamité. Suites de cette cataſtrophe.* 44

CHAP. XVI. *La Jamaïque a tout à craindre d'une république de noirs, dont elle s'est vue forcée de reconnoître l'indépendance.* . 46

CHAP. XVII. *Avantages de la Jamaïque pour la guerre ; désavantages pour la navigation.* 52

CHAP. XVIII. *Etablissement des Anglois aux isles Lucaies.* 53

CHAP. XIX. *Etablissement des Anglois aux isles Bermudes.* . . . 55

CHAP. XX. *Les Anglois prennent possession de l'isle de Tabago, qui avoit été occupée par les Hollandois & par les François.* . . 57

CHAP. XXI. *La France cède la Grenade à l'Angleterre. Importance & production de cette isle.* 64

CHAP. XXII. *Les Anglois prennent possession de Saint-Vincent. Habitudes des sauvages qu'ils trouvent dans cette isle.* 68

CHAP. XXIII. *Les Anglois s'établissent à la Dominique. But de cet établissement.* 74

CHAP. XXIV. *Etat actuel des isles angloises.* 76

CHAP. XXV. *Quelles sont les liaisons extérieures des isles angloises.* . 80

CHAP. XXVI. *Résumé des richesses que l'Europe tire des isles de l'Amérique.* 84

CHAP. XXVII. *Quel doit être le sort futur des isles de l'Amérique.* . . 88

LIVRE QUINZIEME.

Etabliſſement des François dans l'Amérique ſeptentrionale.

CHAP. XXVIII. POURQUOI *les François n'ont fondé que tard des colonies en Amérique.* . . . . Page 97
CHAP. XXIX. *Premieres expéditions des François dans l'Amérique ſeptentrionale.* 99
CHAP. XXX. *Les François tournent leurs vues vers le Canada.* . . 104
CHAP. XXXI. *Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des ſauvages qui habitoient le Canada.* 106
CHAP. XXXII. *Les François prennent part mal à propos aux guerres des ſauvages.* 133
CHAP. XXXIII. *La colonie françoiſe ne fait point de progrès. Cauſes de cette langueur.* 136
CHAP. XXXIV. *Les François ſortent de l'inaction. Par quels moyens.* 139
CHAP. XXXV. *Les pelleteries ſont la baſe des liaiſons des François avec les ſauvages.* 145
CHAP. XXXVI. *En quels lieux, & de quelle maniere ſe faiſoit le commerce des fourrures.* 158
CHAP. XXXVII. *La France eſt réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.* 164

LIVRE SEIZIEME

Suite des établiſſemens françois dans l'Amérique ſeptentrionale.

CHAP. XXXVIII. *Pour réparer ſes pertes, la France peuple, fortifie l'Iſle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.* Page 169

CHAP. XXXIX. *Etabliſſement des François dans l'iſle de Saint-Jean.* 175

CHAP. XL. *Découverte du Miſſiſſipi par les François.* 177

CHAP. XLI. *Les François s'établiſſent dans le pays arroſé par le Miſſiſſipi, & l'appellent Louiſiane.* 180

CHAP. XLII. *La Louiſiane acquiert une grande célébrité au tems du ſyſtême de Law.* 182

CHAP. XLIII. *Etendue, climat, fertilité, habitans originaires de la Louiſiane.* 185

CHAP. XLIV. *Ce que les François ont fait dans la Louiſiane.* . . 193

CHAP. XLV. *Ce que les François pouvoient faire dans la Louiſiane.* . . 199

CHAP. XLVI. *La France a cédé la Louiſiane aux Eſpagnols. En avoit elle le droit?* 202

CHAP. XLVII. *Etat du Canada à la paix d'Utrecht.* 206

CHAP. XLVIII. *Population, culture, mœurs, gouvernement, pêcheries, induſtrie, finances du Canada.* 207

CHAP. XLIX. *Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privée.* 219

CHAP. L. *Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.* 225

CHAP. LI. *Conquête de l'Iſle-Royale par les Anglois.* 226

CHAP. LII. *Les Anglois attaquent le Canada.* 230

CHAP. LIII. *Priſe de Québec par les Anglois, ceſſion du Canada aux Anglois. Ce qu'il en peuvent faire.* 235

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies angloises fondées à la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Ecosse, à la Nouvelle-Angleterre, à la Nouvelle-Yorck, au Nouveau-Jersey.

CHAP. LIV. *Premieres expéditions des Anglois dans l'Amérique septentrionale.* . . . . Page 241
CHAP. LV. *Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.* 244
CHAP. LVI. *Parallele de l'ancien & du nouveau-monde.* 251
CHAP. LVII. *Comparaison des peuples policés & des peuples sauvages.* . 259
CHAP. LVIII. *En quel état les Anglois trouverent l'Amérique septentrionale, & ce qu'ils y ont fait.* 264
CHAP. LIX. *Climat de la baie d'Hudson, habitudes de ses habitans. Commerce qu'on y fait.* 266
CHAP. LX. *Y a-t-il dans la baie d'Hudson un passage qui conduise aux Indes orientales.* 273
CHAP. LXI. *Description de l'isle de Terre-Neuve.* 277
CHAP. LXII. *Pêcheries établies à Terre-Neuve.* 280
CHAP. LXIII. *Les François cedent à l'Angleterre la Nouvelle-Ecosse, dont-ils avoient été long-tems les maîtres.* . . . 290
CHAP. LXIV. *Mœurs des François qui, dans la Nouvelle-Ecosse, restent soumis au gouvernement d'Angleterre.* 294
CHAP. LXV. *Etat actuel de la Nouvelle-Ecosse.* 299
CHAP. LXVI. *Fondation de la Nouvelle-Angleterre.* 301
CHAP. LXVII. *Le fanatisme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.* 304
CHAP. LXVIII. *Sévérité qui regne encore dans les loix de la Nouvelle-Angleterre.* 309
CHAP. LXIX. *Gouvernement, population, cultures, manufactures, commerce, navigation de la Nouvelle-Angleterre.* . 313
CHAP. LXX. *La Nouvelle-Yorck fondée par les Hollandois, passe dans les mains des Anglois* 321
CHAP. LXXI. *Etat florissant de la Nouvelle-Yorck. Causes de ses succès.* 323
CHAP. LXXII. *Comment le Nouveau-Jersey est tombé dans les mains des Anglois. Son état actuel.* 328

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies angloises fondées dans la Pensilvanie, dans la Virginie, dans le Maryland, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

CHAP. LXXIII. *LES quakers fondent la Pensilvanie. Leurs mœurs.* Page 331
CHAP. LXXIV. *Sur quels principes s'établit la Pensilvanie.* 337
CHAP. LXXV. *Prospérités de la Pensilvanie* 340
CHAP. LXXVI. *Etat fâcheux de la Virginie dans les premiers tems.* . 354
CHAP. LXXVII. *Administration de la Virginie.* 357
CHAP. LXXVIII. *Le Maryland se sépare de la Virginie.* 361
CHAP. LXXIX. *La Virginie & le Maryland ont les mêmes cultures.* . 364
CHAP. LXXX. *Origine de la Caroline.* 370
CHAP. LXXXI. *Législation religieuse & civile établie par Locke dans la Caroline.* 371
CHAP. LXXXII. *Climat & productions de la Caroline.* 375
CHAP. LXXXIII. *Comment la Géorgie a été fondée.* 381
CHAP. LXXXIV. *Obstacles qui se sont opposés aux progrès de la Géorgie.* 383
CHAP. LXXXV. *Histoire de la Floride. Cette province passe des Espagnols aux Anglois.* 386
CHAP. LXXXVI. *Par quels moyens l'Angleterre peut rendre la Floride utile.* 390
CHAP. LXXXVII. *Etendue des possessions angloises dans l'Amérique septentrionale.* 392
CHAP. LXXXVIII. *Arbres particuliers à l'Amérique septentrionale.* . 394
CHAP. LXXXIX. *Oiseaux particuliers à l'Amérique septentrionale.* . 396
CHAP. XC. *Les Anglois ont peuplé d'animaux domestiques l'Amérique septentrionale.* 396
CHAP. XCI. *Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amérique septentrionale.* 400
CHAP. XCII. *Les Anglois ont senti la nécessité de tirer leurs munitions navales de l'Amérique septentrionale.* 401
CHAP. XCIII. *L'Angleterre commence à tirer son fer de l'Amérique septentrionale.* 404

CHAP. XCIV. *L'Angleterre aspire à tirer ses vins & ses soies de l'Amérique septentrionale.* 406

CHAP. XCV. *De quelle espece d'hommes l'Angleterre peuple les colonies de l'Amérique septentrionale.* 409

CHAP. XCVI. *A combien s'éleve actuellement la population dans les provinces angloises de l'Amérique septentrionale.* . . . 418

CHAP. XCVII. *De quel bonheur jouissent les habitans dans les colonies angloises de l'Amérique septentrionale.* 420

CHAP. XCVIII. *Quels sont les gouvernemens établis dans les colonies angloises de l'Amérique septentrionale.* . . . 422

CHAP. XCIX. *Monnoies qui ont cours dans les colonies angloises de l'Amérique septentrionale.* 429

CHAP. C. *Les colonies angloises de l'Amérique septentrionale sont génées dans leur industrie & dans leur commerce.* 431

CHAP. CI. *La métropole a voulu établir des impôts dans les colonies de l'Amérique septentrionale. En avoit-elle le droit?* . . . 435

CHAP. CII. *Les colonies doivent-elles souffrir qu'on les impose.* . . . 443

CHAP. CIII. *Jusqu'où les colonies doivent-elles pousser leur résistance aux impositions.* 443

CHAP. CIV. *Seroit-il utile aux colonies de rompre les liens qui les unissent à la métropole.* 449

CHAP. CV. *Conviendroit-il aux nations de l'Europe de travailler à rendre les colonies angloises indépendantes de leur métropole?* . 450

LIVRE DIX-NEUVIEME.

CHAP. CVI. *RELIGION.* . . . . . Page 452
CHAP. CVII. *Gouvernement.* 458
CHAP. CVIII. *Politique.* 486
CHAP. CIX. *Guerre.* 497
CHAP. CX. *Marine.* 505
CHAP. CXI. *Commerce.* 513
CHAP. CXII. *Agriculture.* 525
CHAP. CXIII. *Manufactures.* 531
CHAP. CXIV. *Population.* 539
CHAP. CXV. *Impôt.* 550
CHAP. CXVI. *Crédit public.* 557
CHAP. CXVII. *Beaux-arts & belles-lettres.* 562
CHAP. CXVIII. *Philosophie.* 568
CHAP. CXIX. *Morale.* 576

Fin de la Table du tome troisieme.

HISTOIRE.


Partie du Nord de l'Amerique Septentrionale pour servir a l'Histoire Philosophique et Politique des Etablissemens et du Commerce des Europeens dans les deux Indes Dressee par M. Bonne Mtre de Mathématiques.
Echelle
Lieues Marines de 20 au Degré
Lieues communes de 25 au Degré
Milles de 60 au Degré
Baye de Baffin
Isle James
Detroit de Davis
Groenland
Cercle Polaire Arctique
Baye d'Hudson
Detroit d'Hudson
Labrador
Baye James
Eskimaux
G. de S. Laurent
Terre Neuve
Grand Banc de Terre Neuve
Quebec
Canada
Lac Superieur
L. Michigan
L. Erie
Ontario
Iroquois
Louisianne
Floride
Golfe du Mexique
Tropique du Cancer
Charlestown
St. Augustin
Nle. Orleans

HISTOIRE.



HISTOIRE *PHILOSOPHIQUE* ET POLITIQUE, &c.

LIVRE QUATORZIEME.

Établissemens des Anglois dans les isles de l'Amérique.

CHAPITRE I.

Quel étoit l'état de l'Angleterre, lorsqu'elle commença à former des établissemens dans les isles de l'Amérique.

LA situation de l'Angleterre n'étoit pas brillante, lorsqu'en 1625 cette puissance commença ses établissemens dans l'archipel de l'Amérique. Son agriculture n'embrassoit ni le lin, ni le chanvre. Les tentatives qu'on avoit faites pour élever des mûriers & des

vers-à-foie, n'avoient pas été heureufes. Tous les foins du laboureur étoient tournés vers la multiplication des bleds, qui, malgré le goût de la nation pour la vie champêtre, fuffifoient rarement à la fubfiftance du royaume : une grande partie de fes greniers étoient approvifionnés par les champs qui bordent la mer Baltique.

L'induftrie étoit encore moins avancée que l'agriculture. Elle fe réduifoit à des ouvrages de laine. On les avoit multipliés depuis quelques années que l'exportation de la matiere premiere étoit défendue : mais un peuple infulaire, qui fembloit ne travailler que pour lui, n'avoit pas fu donner à fes étoffes les agrémens du luxe, que le goût imagine pour le débit & la confommation. Elles alloient recevoir la teinture & le luftre en Hollande, d'où elles circuloient dans toute l'Europe, & repaffoient même en Angleterre.

La navigation occupoit à peine dix mille matelots. Ils étoient au fervice des compagnies exclufives, qui s'étoient emparées de toutes les branches de commerce, fans en excepter celle des draps, dont les autres enfemble ne formoient qu'un dixieme dans la maffe des richeffes vénales de la nation. Celles-ci fe trouvoient ainfi concentrées dans les mains de trois ou quatre cents perfonnes, qui s'accordoient pour fixer à leur profit le prix des marchandifes, foit à l'entrée foit à la fortie du royaume. Le privilege de ces monopoleurs s'exerçoit dans la capitale, où la cour vendoit les provinces. Londres feul avoit fix fois plus de vaiffeaux que tous les ports de l'Angleterre.

Le revenu public n'étoit pas, ne pouvoit pas être fort confidérable. Il étoit en ferme; méthode ruineufe qui a précédé la régie dans tous les états, mais qui ne s'eft perpétuée que dans les gouvernemens abfolus. La dépenfe étoit proportionnée à la modicité du fifc. La flotte n'étoit pas nombreufe; & les bâtimens qui la compofoient étoient fi foibles, qu'au befoin les navires marchands étoient convertis en vaiffeaux de guerre. Cent foixante mille hommes de milice qui compofoient les forces nationales, étoient armés en tems de guerre. Jamais on ne voyoit de troupes fur pied durant la paix; & le prince même n'avoit point de garde.

Avec des moyens ſi bornés au dedans, la nation ne devoit guere s'étendre par des colonies. Cependant elle en fonda qui jetterent de profondes racines de proſpérité. Ces établiſſemens dûrent leur origine à des événemens, dont la cauſe avoit des ſources bien éloignées dans le paſſé.

CHAPITRE II.

Cauſes qui hâterent la population des iſles Angloiſes.

QUAND on connoît l'hiſtoire & la marche du gouvernement Anglois, on ſait que l'autorité royale ne fut long-tems balancée que par un petit nombre de grands propriétaires appellés barons. Ils opprimoient continuellement le peuple, dont la plus grande partie étoit avilie par l'eſclavage; & ils luttoient ſans ceſſe contre la couronne avec plus ou moins de ſuccès, ſuivant le caractere des chefs & le haſard des circonſtances. Ces querelles politiques faiſoient verſer des torrens de ſang.

Le royaume étoit épuiſé par des guerres inteſtines de deux cents ans, lorſque Henri VII. en prit les rênes au ſortir d'un champ de bataille, où la nation diviſée en deux camps avoit combattu pour ſe donner un maître. Ce prince habile profita de la laſſitude où de longues calamités avoient laiſſé ſes ſujets pour étendre l'autorité royale, dont l'anarchie du gouvernement féodal n'avoit jamais pu fixer les limites en les reſſerrant ſans ceſſe. Il étoit ſecondé dans cette entrepriſe par la faction qui lui avoit mis la couronne ſur la tête, & qui étant la moins nombreuſe, ne pouvoit eſpérer de ſe maintenir dans les principaux emplois où elle ſe voyoit élevée, qu'en appuyant l'ambition de ſon chef. On donna de la ſolidité à ce plan, en autoriſant pour la premiere fois la nobleſſe à aliéner ſes terres. Cette faveur dangereuſe, jointe à l'attrait du luxe qui perçoit en Europe, produiſit une grande révolution dans les fortunes: les fiefs immenſes des barons ſe diſſiperent par degrés, & les poſſeſſions des communes s'étendirent.

Les droits qui ſuivent les terres, s'étant diviſés avec les propriétés, il n'en fut que plus difficile de réunir les volontés & les forces de pluſieurs contre l'autorité d'un ſeul. Les monarques profiterent de cette époque favorable à leur agrandiſſement pour gouverner ſans obſtacle & ſans contradiction. Les ſeigneurs déchus craignirent un pouvoir qu'ils avoient renforcé de toutes leurs pertes. Les communes ſe crurent aſſez honorées d'impoſer les taxes nationales. Le peuple un peu ſoulagé de ſon joug par ce léger mouvement dans la conſtitution, toujours borné dans l'étroite enceinte de ſes idées, au ſoin de ſes affaires ou de ſes travaux, étoit dégoûté des ſéditions par le dégât & les miſeres qui l'en puniſſoient. Ainſi lorſque les yeux de la nation cherchoient le ſouverain pouvoir qui s'étoit égaré dans la confuſion des guerres civiles, le monarque ſeul arrêtoit tous les regards. La majeſté du trône, qui concentroit ſur lui toute ſa ſplendeur, ſembloit la ſource de l'autorité, dont elle ne devoit être que le ſigne viſible & l'organe permanent.

Telle étoit la ſituation de l'Angleterre, lorſque Jacques premier y fut appellé d'Ecoſſe, comme ſeul héritier de deux royaumes, que ſon avénement réunit ſous la même main. Une nobleſſe inquiete agitant de ſes fureurs ſes barbares vaſſaux, avoit mis le trouble & le feu des ſéditions dans ces montagnes du nord qui partageoient l'iſle en deux états. Le monarque avoit pris, dès ſon enfance, autant d'éloignement pour l'autorité limitée, que le peuple avoit conçu d'horreur pour le deſpotiſme de la monarchie abſolue. Celle-ci régnoit dans toute l'Europe : égal des autres ſouverains, comment le nouveau roi n'auroit-il pas ambitionné le même pouvoir ? Ses prédéceſſeurs en avoient joui depuis un ſiecle en Angleterre même. Mais il ne voyoit pas que c'étoit un bonheur dont ils avoient été redevables à l'habileté de leur politique, ou à la faveur des conjonctures. Ce prince théologien croyant tenir tout de Dieu, rien des hommes, voyoit en lui ſeul l'eſprit de raiſon, de ſageſſe, de conſeil ; & ſembloit s'attribuer l'infaillibilité, que la réformation, dont il ſuivoit les dogmes ſans les aimer, avoit ôtée aux papes.

Ces faux principes, qui feroient du gouvernement un myſtere de religion, d'autant plus révoltant qu'il porteroit à la fois ſur les opinions, les volontés & les actions, s'étoient ſi fort enracinés dans ſon eſprit, avec tous les autres préjugés d'une mauvaiſe éducation, qu'il ne penſoit pas même à les appuyer d'aucune des reſſources humaines de la prudence ou de la force.

Rien ne s'accordoit moins que ce ſyſtême, avec la diſpoſition générale des eſprits. Tout s'agitoit au dedans & au dehors. La naiſſance de l'Amérique avoit hâté la maturité de l'Europe. La navigation embraſſoit le globe entier. La communication entre les peuples alloit être le fléau des préjugés ; elle ouvroit une porte à l'induſtrie & aux lumieres. Les arts mécaniques & libéraux s'étendoient, & marchoient à leur perfection par le luxe. La littérature prenoit les ornemens du goût. Les ſciences acquéroient la ſolidité que donne l'eſprit calculateur du commerce. La politique agrandiſſoit la ſphere de ſes vues. Cette fermentation univerſelle, élevoit, exaltoit les idées des hommes. Bientôt tous les corps qui formoient le coloſſe monſtrueux du gouvernement gothique, endormis depuis pluſieurs ſiecles dans la léthargie de l'ignorance, commencerent de toutes parts à ſe remuer, à former des entrepriſes. Dans le continent, où le prétexte de la diſcipline avoit enfanté des armées mercenaires, la plupart des princes acquirent une autorité ſans bornes, opprimant leurs peuples par la force ou par l'intrigue. En Angleterre, l'amour de la liberté, ſi naturel à l'homme qui ſe ſent ou qui penſe ; excité dans le peuple, par les novateurs en matiere de religion ; réveillé dans les eſprits cultivés par un commerce familier avec les grands écrivains de l'antiquité, qui puiſerent dans la démocratie le ſublime de la raiſon & du ſentiment : cet amour de la liberté alluma dans les cœurs généreux, la haine exceſſive d'un autorité ſans limites. L'aſcendant que ſut prendre & conſerver Eliſabeth, par une proſpérité de quarante ans, retint cette inquiétude, ou la détourna vers des entrepriſes utiles à l'état. Mais, on ne vit pas plutôt une branche étrangere ſur le trône, & le ſceptre dans les mains d'un monarque peu redoutable

par la violence même de ses prétentions, que la nation revendiqua ses droits, & conçut l'ambition de se gouverner.

Alors éclaterent des disputes vives entre la cour & le parlement. Les deux pouvoirs sembloient essayer leurs forces, en se choquant continuellement. Le prince prétendoit qu'on lui devoit une obéissance purement passive, & que les assemblées nationales ne servoient que d'ornement, & non de base à la constitution. Les citoyens réclamoient avec chaleur contre ces principes, toujours foibles dès qu'ils sont discutés, & soutenoient que le peuple faisoit l'essence du gouvernement, autant & plus que le monarque. L'un est la matiere, l'autre la forme. Or la matiere peut & doit changer de forme, pour sa conservation. La loi suprême est le salut du peuple, & non du prince; le roi peut mourir, la monarchie périr, & la société subsister sans monarque & sans trône. Ainsi raisonnoient les Anglois, dès l'aurore de la liberté. On se chicanoit; on se contrarioit; on se menaçoit. Jacques finit sa carriere au milieu de ces débats, laissant à son fils ses droits à discuter, avec la résolution de les étendre.

L'expérience de tous les âges, a prouvé que la tranquillité qui naît du pouvoir absolu, refroidit les esprits, abat le courage, rétrécit le génie, jette une nation entiere dans une léthargie universelle. Le mouvement des légiflations qui tendent à la liberté, est, au contraire, irrégulier & rapide : c'est une fievre continue, tantôt plus, tantôt moins forte, mais toujours convulsive.

L'Angleterre l'éprouva dans les premiers tems de l'administration de Charles premier, moins pédant, mais aussi avide d'autorité que son pere. La division commencée entre le roi & le parlement, s'empara de toute la nation. La haute noblesse, celle du second ordre, qui étoit la plus riche, craignant de se voir confondue avec [illegible] dont elle recevoit ce lustre emprunté qu'elle lui rend toujours, par une servitude volontaire & vénale. Comme ils possédoient encore la plupart des grandes terres; ils attacherent à leur cause presque tous les peuples des campagnes, qui naturellement aiment le prince, parce qu'ils sentent

qu'il doit les aimer. Londres & les villes confidérables à qui le gouvernement municipal donne un efprit républicain, fe déclarerent pour le parlement, entraînant avec elles les commerçans, qui, ne s'eftimant pas moins que ceux de la Hollande, afpiroient à la liberté de cette démocratie.

Du fein de ces diffentions, fortit la guerre civile la plus vive, la plus fanglante, la plus opiniâtre dont l'hiftoire ait confervé le fouvenir. Jamais le caractere Anglois ne s'étoit développé d'une maniere fi terrible. Chaque jour éclairoit de nouvelles fureurs, qu'on croyoit pouffées au dernier excès, & qui étoient effacées par d'autres encore plus atroces. Il fembloit que la nation touchoit à fon dernier terme ; & que tout Breton avoit juré de s'enfevelir fous les ruines de fa patrie.

CHAPITRE III.

Par quels hommes furent peuplées les ifles Angloifes.

DANS l'embrafement univerfel, des efprits moins ardens chercherent un refuge paifible vers les ifles de l'Amérique, dont la nation Angloife venoit de s'emparer. La tranquillité qu'ils y trouverent multiplia les émigrations. A mefure que l'incendie gagnoit la métropole, on vit les colonies s'accroître & fe peupler. Aux citoyens qui fuyoient les factions, fe joignirent bientôt les royaliftes opprimés par les républicains, dont les armes avoient enfin prévalu.

Sur les traces des uns & des autres, on vit paffer au nouveau-monde ces hommes inquiets, pleins de feu, à qui de fortes paffions donnent de grands defirs, infpirent des projets vaftes ; qui bravent les dangers, les hafards & les travaux, dont ils ne voient que deux iffues, la mort ou la fortune ; qui ne connoiffent que les extrémités de l'opulence ou de la mifere : également propres à renverfer ou à fervir la patrie, à la dévafter ou à l'enrichir.

Les ifles furent encore l'afile des négocians, que le malheur de

leurs affaires, ou les pourſuites de leurs créanciers, avoient réduits à l'indigence & plongés dans l'oiſiveté. Forcés de manquer à leurs engagemens, cette diſgrace fut pour eux la route de la proſpérité. Après quelques années, on les vit rentrer avec éclat, & monter à la plus haute conſidération dans les provinces d'où l'ignominie & un abandon univerſel les avoient bannis.

Cette reſſource étoit encore plus néceſſaire à des jeunes gens que la premiere effervescence de l'âge des plaiſirs avoit entraînés dans les excès de la débauche & du dérangement. S'ils n'avoient pas quitté leur pays; la honte & le décri qui ne manquent jamais de flétrir l'ame, les auroient empêchés d'y recouvrer les bonnes mœurs & l'eſtime publique. Mais dans une nouvelle terre, où l'expérience du vice pouvoit devenir pour eux une leçon de ſageſſe, où ils n'avoient à effacer aucune impreſſion de leurs fautes, ils trouverent après le naufrage une planche qui les ramena au port. Leur travail répara les déſordres de leur conduite; & des hommes ſortis de l'Europe en brigands qui la déshonoroient, y retournerent honnêtes, & furent d'utiles citoyens.

Tous ces divers colons eurent à leur diſpoſition pour défricher & cultiver leurs terres, les ſcélérats des trois royaumes d'Angleterre, qui pour des crimes capitaux avoient mérité la mort; mais que par un eſprit de politique humaine & raiſonnée, on faiſoit vivre & travailler pour le bien de la nation. Tranſportés aux iſles où ils devoient paſſer un certain nombre d'années dans l'eſclavage; ces malfaiteurs contracterent dans les fers le goût du travail, & des habitudes qui les remirent ſur la voie de la fortune. On en vit qui rendus à la ſociété par la liberté devinrent cultivateurs, chefs de famille, & propriétaires des meilleures habitations: tant cette modération dans les loix pénales, ſi conforme à la nature humaine qui eſt foible & ſenſible, capable du bien même après le mal, s'accorde avec l'intérêt des états civiliſés!

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Sous quelle forme d'adminiſtration s'établirent les iſles Angloiſes.

CEPENDANT l'iſle métropolitaine étoit trop occupée de ſes diſſentions domeſtiques pour ſonger à donner des loix aux iſles de ſa dépendance; & les colons n'avoient pas aſſez de lumieres pour combiner eux-mêmes une légiſlation propre à une ſociété naiſſante. A meſure que la guerre civile épuroit le gouvernement de l'Angleterre, ſes colonies ſortant des entraves de l'enfance, formerent leur conſtitution ſur le modele de leur mere. Dans chacun de ces établiſſemens ſéparés, un chef repréſente le roi; un conſeil tient lieu des pairs; & les députés des différens quartiers compoſent la chambre des communes. L'aſſemblée générale fait les loix, regle les impôts, juge de l'adminiſtration. L'exécution appartient au gouverneur, qui décide auſſi proviſoirement ſur les affaires qui n'ont pas été prévues; mais avec le conſeil, & à la pluralité des voix. Quoique les membres de ce corps lui doivent leur rang, ils ne lui vendent pas leur opinion, de peur de s'expoſer au reſſentiment de l'aſſemblée générale, qui a le droit excluſif de les deſtituer.

La Grande-Bretagne, pour concilier ſes intérêts avec la liberté de ſes colonies, a voulu qu'on n'y pût faire aucune loi qui contrariât les ſiennes. Les chefs qu'elle y envoie commander en ſon nom jurent avant de partir, qu'ils ne ſouffriront pas qu'on donne la moindre atteinte à cette maxime fondamentale. Ce ſerment doit empêcher les commandans de trahir la métropole en faveur des iſles, qui, chargées de régler, de payer les appointemens d'un gouverneur, peuvent meſurer leurs libéralités ſur ſa complaiſance.

D'un autre côté, cette ſorte de dépendance tempere l'orgueil du commandant, & doit en réprimer la tyrannie. Les commiſſaires des plantations ont ſouvent attaqué devant le parlement une pré-

rogative qui resserroit leur autorité. Malgré les inconvéniens qui pouvoient en résulter, il a toujours respecté ce droit sagement établi. Craignant avec raison la cupidité qui fait franchir les mers, il a décerné contre les hommes en place qui violeroient les loix des colonies, les peines infligées en Angleterre aux infracteurs des libertés nationales.

Ce n'étoit pas assez de ces précautions pour la sureté des colons, que la nation chérit & protege comme les enfans de ses enfans. Chaque colonie a un ou plusieurs députés dans la métropole. Leurs fonctions sont importantes. Elles tendent à prévenir les abus du pouvoir des commandans; à solliciter le corps législatif pour l'amélioration & la défense des établissemens dont ils représentent les droits & les besoins; à combiner l'intérêt particulier du commerce de la colonie, avec l'utilité générale de la nation. Ces agens sont à Londres, ce que les députés du peuple sont au parlement. Ils soutiennent la cause des provinces éloignées. Malheur à l'état, s'il devenoit sourd au cri des représentans quels qu'ils soient. Les comtés se souleveroient en Angleterre; les colonies se détacheroient en Amérique: les trésors des deux mondes seroient perdus pour cette isle, à qui la nature a donné pour apanage l'empire de la mer.

Sous quel gouvernement plus doux & plus sage pourroient vivre des Anglois, qui, des isles du nouveau-monde, tiennent à leur patrie par les liens du sang, & par les nœuds du besoin? Aussi ces colons transplantés sur des rivages étrangers, ont-ils sans cesse les yeux attachés sur une mere qui veille à leur conservation. Semblable à l'aigle qui ne perd jamais de vue le nid de ses aiglons, Londres voit du sommet de sa tour ses colonies croître & prospérer sous ses regards attentifs. Ses innombrables vaisseaux couvrant de leurs voiles orgueilleuses un espace de deux mille lieues, lui forment comme un pont sur l'océan, pour communiquer sans relâche d'un monde à l'autre. Avec de bonnes loix qui maintiennent ce qu'elles ont établi, elle n'a pas besoin pour garder ses possessions éloignées, de troupes réglées qui sont toujours un fardeau pesant & ruineux.

Deux corps très-foibles, fixés à Antigoa & à la Jamaïque, suffisent à une nation qui peut transporter à tous momens ses soldats où le danger les appelle.

Par ces soins bienfaisans, qu'une politique éclairée puisa dans l'humanité même, les isles Angloises furent bien-tôt heureuses; mais peu riches. Leur culture se bornoit au tabac, au coton, au gingembre, à l'indigo. Quelques colons entreprenans, allerent chercher au Brésil des cannes à sucre. Elles multiplierent prodigieusement, mais sans beaucoup d'utilité. On ignoroit l'art de mettre à profit cette précieuse plante; & on n'en tiroit qu'un foible & mauvais produit que l'Europe rejetoit, ou n'acceptoit qu'au plus vil prix. Une suite de voyages à Fernambuc, apprit à cultiver le trésor qu'on y avoit enlevé; & les Portugais qui jusqu'alors avoient seuls fourni le sucre, eurent en 1650, dans un allié dont l'industrie leur sembloit précaire, un rival qui devoit s'approprier un jour toutes leurs richesses.

Cependant la métropole n'avoit qu'une part extrêmement bornée, aux prospérités de ses colonies. Elles envoyoient elles-mêmes directement leurs denrées dans toutes les contrées de l'univers où elles espéroient de les mieux débiter; & elles recevoient indistinctement dans leurs ports les navigateurs de toutes les nations. Cette liberté illimitée devoit faire passer ce commerce presque tout entier dans les mains du peuple, qui, à raison du bas prix de l'intérêt de son argent, de l'abondance de ses capitaux, du nombre de ses navires, de la médiocrité de ses droits d'entrée & de sortie, pouvoit faire de meilleures conditions, acheter plus cher, & vendre au plus bas prix. La Hollande étoit ce peuple. Elle réunissoit tous les avantages d'une armée supérieure qui, toujours maîtresse de la campagne, a toutes ses opérations libres. Elle s'empara bientôt du profit de tant de productions, qu'elle n'avoit ni plantées, ni moissonnées. On voyoit dans les isles Angloises dix de ses vaisseaux pour un navire Anglois.

Ce désordre avoit peu occupé la nation durant le tems que les guerres civiles l'avoient bouleversée; mais aussi-tôt qu'eurent cessé

ces troubles & ces orages, qui l'avoient conduite au port par la violence même des vents & des courans, elle jeta ses regards au dehors. Elle vit que ceux de ses citoyens, qui s'étoient comme sauvés dans le nouveau-monde, seroient perdus pour l'état, si les étrangers qui dévoroient le fruit de ses colonies, n'en étoient exclus. Cette réflexion approfondie & méditée, fit éclore en 1651 ce fameux acte de navigation, qui, n'ouvrant qu'au pavillon Anglois l'entrée des isles Angloises, en devoit faire exporter directement toutes les productions, dans les pays soumis à la nation. Le gouvernement qui pressentoit & bravoit les inconvéniens de cette exclusion, n'envisageant l'empire que comme un arbre, crut devoir faire refluer vers le tronc des sucs qui se portoient avec trop d'abondance dans quelques branches.

Ce fut pourtant un bonheur pour l'Angleterre, de ne pouvoir pas exiger à la rigueur, l'observation de cette loi gênante. Une sorte de relâchement dans son exécution, laissa le tems aux colonies d'accroître les plantations de leurs sucres, par une certaine facilité de les débiter. On les vit s'élever sensiblement sur les ruines des cultures Portugaises. Elles firent de si grands progrès dans l'espace de neuf ans, qu'en 1660, où la loi crut pouvoir exercer impunément toute sa sévérité, les Anglois se voyoient les maîtres du commerce des sucres dans toute l'Europe, excepté dans la Méditerranée, qui, à cause de l'acte de réexportation que l'acte de navigation occasionnoit, étoit restée fidelle à leur concurrent. Il est vrai que pour acquérir cette supériorité, ils avoient été obligés de baisser extrêmement les prix; mais l'abondance des récoltes, les dédommageoit avantageusement de ce sacrifice nécessaire. Si le spectacle de la fortune de l'Angleterre encourageoit d'autres nations à cultiver, du moins pour leur consommation, elle s'ouvroit de nouveaux débouchés qui remplissoient le vuide des anciens. Le seul malheur qu'elle éprouva dans une longue suite d'années, ce fut de voir beaucoup de ses cargaisons enlevées & vendues à vil prix par des corsaires François. Le cultivateur en ressentoit le double inconvénient de perdre une partie de ses sucres, & de n'en débiter l'autre qu'au dessous de sa valeur.

CHAPITRE V.

Comment diminua la prospérité des isles Angloises.

MALGRÉ ces pirateries passageres, que le calme de la paix faisoit toujours cesser, la culture s'accrut de plus en plus dans les isles Angloises. Des états qui passent pour exacts, témoignent que vers l'an 1680, elles n'envoyoient annuellement en Europe que 30000 barriques de sucre, chacune du poids de douze cents livres. Leurs expéditions de 1708 jusqu'en 1718, furent par année de 53439. Depuis 1718 jusqu'en 1727, elles monterent à 68931, & à 93889 les six années suivantes. Mais depuis 1733 jusqu'en 1737, elles descendirent à 75695; & les années suivantes, elles se fixerent à 70000 barriques.

D'où venoit cette diminution? de la France. Ce royaume qui, par sa situation locale & par le génie actif de ses habitans, devroit être le premier à tout entreprendre, se trouve, par les entraves de son gouvernement, le dernier à s'instruire de ses avantages & de ses intérêts. La France reçut d'abord son sucre des Anglois, comme elle en a reçu depuis ses lumieres : ensuite elle en fabriqua pour sa consommation, & en 1716 elle commença à en porter aux étrangers. La qualité supérieure de son sol; l'avantage d'exploiter ses terres neuves; l'économie forcée de ses cultivateurs encore pauvres; tout se réunissoit pour la mettre en état d'offrir sa production à un prix plus bas que ses concurrens. Cet avantage, le plus grand qu'on puisse avoir en commerce, lui valut une préférence décidée dans tous les marchés. A mesure que sa denrée se multiplioit, son rival voyoit refuser la sienne qui étoit plus chere. La décadence fut si rapide, qu'un peuple qui avoit alimenté de sucre la plus grande partie de l'Europe, & qui en 1719 en vendoit encore à l'étranger

19202 barriques, n'en vendoit plus en 1733 que 7715 ; 5211 en 1737 ; & en 1740 n'en vendoit plus du tout.

Les isles Angloises n'avoient pas attendu que la révolution fût entiere, pour former des plaintes. Dès 1731, elles s'étoient adressées au sénat de la nation, pour l'engager à prévenir par ses soins la perte d'un commerce qui étoit déjà perdu. Leurs prieres firent d'abord peu d'impression. On étoit assez généralement persuadé, que les terres des colonies étoient usées ; & le parlement lui-même avoit adopté ce préjugé, sans considérer que si le sol n'avoit plus cette fécondité extraordinaire qui se manifeste dans les terrains nouvellement défrichés, il lui restoit toujours ce degré de fertilité que la terre perd rarement par la continuité de la culture, à moins que des fléaux ou des écarts de la nature, ne changent sa substance. Lorsqu'on l'eut éclairé par des états, qui démontroient que les dernieres récoltes étoient plus considérables que les anciennes, il parut vouloir s'occuper des moyens de rétablir la fortune publique.

L'économie politique du commerce, consiste à vendre à meilleur marché que ses rivaux. Les isles Angloises le pouvoient, avant que la métropole eût mis à son profit en 1663, une imposition de quatre & demi pour cent sur les sucres qui sortoient de la Barbade ; tribut qui ne tarda pas à se répandre sur ceux des autres établissemens. Cependant l'abondance de la denrée empêcha quelque tems de succomber à ce fardeau. Mais le besoin des colonies, les ayant réduites depuis à se surcharger elles-mêmes de nouvelles taxes, elles ne purent soutenir une concurrence qui devenoit tous les jours plus vive ; & par-tout elles se virent sensiblement supplantées. Peut-être les eût-on retirées de cet état fâcheux, en supprimant le droit de quatre & demi pour cent, & en sacrifiant à leur administration locale, les impôts énormes que paient leurs productions à leur entrée dans la Grande-Bretagne ; mais l'étendue de ses dépenses, & la masse de la dette nationale, ne lui permettant pas sans doute une semblable générosité, le gouvernement crut faire assez, de donner aux colons en 1739 la liberté d'envoyer directement leur sucre

dans tous les ports de l'Europe. L'effort qu'il fit, en dérogeant ainsi à l'acte de navigation, fut inutile. Les François continuerent à régner dans tous les marchés; & les colonies Angloises furent réduites à fournir à la consommation de l'empire Britannique, qui ne passoit pas douze milles barriques au commencement du siecle, & qui en 1755 étoit de soixante-dix mille.

CHAPITRE VI.

Établissement des Anglois à la Barbade.

L'Angleterre devoit ce produit aux anciennes possessions qu'elle avoit dans l'archipel de l'Amérique. L'isle de la Barbade, qui est située au vent de toutes les autres, ne paroissoit pas avoir été habitée, même par des sauvages, lorsque quelques Anglois partis de Saint-Christophe, allerent s'y établir vers l'an 1629. Ils la trouverent couverte d'arbres si gros & si durs, qu'il falloit pour les abattre, un caractere, une patience & des besoins peu communs. La terre fut bientôt libre de ce fardeau, ou dépouillée de cet ornement; car il est douteux, si la nature n'embellit pas mieux son ouvrage que la main de l'homme qui change tout pour lui seul. Des citoyens, las de voir couler le sang de leur patrie, se hâterent de peupler ce séjour étranger. Tandis que les autres colonies étoient plutôt dévastées que cultivées, par des vagabonds que la misere & le libertinage avoient bannis de leurs foyers, la Barbade recevoit tous les jours de nouveaux habitans, qui lui apportoient avec des capitaux, du goût pour l'occupation, du courage, de l'activité, de l'ambition; ces vices & ces vertus qui sont le fruit des guerres civiles.

Avec ces moyens, une isle qui n'a pas plus de huit lieues de longueur sur quatre de largeur, parvint à une population de cent mille ames, à un commerce qui occupoit quatre cents navires de cent cinquante tonneaux chacun. Tel étoit l'état de sa prospérité en 1676, qui fut l'époque de sa vraie grandeur. Jamais la terre n'a-

voit vu se former un si grand nombre de cultivateurs dans un si petit espace, ni créer tant de riches productions en si peu de tems. Les travaux dirigés par des Européens, étoient supportés par des esclaves achetés en Afrique, ou même élevés en Amérique. Cette derniere espece de barbarie étoit un appui ruineux pour un nouvel édifice; elle faillit en causer le renversement.

Des Anglois débarqués sur les côtes du continent pour y faire des esclaves, furent découverts par les Caraïbes, qui servoient de butin à leurs courses. Ces sauvages fondirent sur la troupe ennemie, qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un jeune homme long-tems poursuivi, se jeta dans un bois. Une Indienne l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrétement, & le reconduisit après quelque tems sur les bords de la mer. Ses compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés: la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avoit conservé la vie, qui lui avoit donné son cœur, avec tous les sentimens & tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la nation Angloise, un de ses poëtes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité, ce monument infame d'avarice & de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des nations.

Les Indiens qui n'étoient pas assez hardis pour entreprendre de se venger, communiquerent leur ressentiment aux negres, qui avoient encore plus de motifs, s'il étoit possible, de haïr les Anglois. D'un commun accord, les esclaves jurerent la mort de leurs tyrans. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille de l'exécution la colonie étoit sans défiance. Mais comme si la générosité devoit toujours être la vertu des malheureux, un des chefs du complot en avertit son maître. Des lettres aussi-tôt répandues dans toutes les habitations arriverent à tems. On arrêta la nuit suivante les esclaves dans leurs loges; les plus coupables furent exécutés dès le point du jour, & cet acte de sévérité fit tout rentrer dans la soumission.

Elle ne s'est pas démentie depuis; & cependant la colonie a vu s'anéantir

s'anéantir plus de la moitié de ſes exportations. Son luxe, quelques maladies contagieuſes, des ouragans deſtructeurs, l'émigration d'un grand nombre de ſes habitans qui ont paſſé dans d'autres iſles ou dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale, la détérioration de ſon terrain auquel les engrais ſont devenus néceſſaires, la concurrence d'une nation rivale qui a eu le bonheur de rencontrer un meilleur ſol; toutes ces cauſes réunies ont amené la révolution.

Actuellement la Barbade n'a que trente mille eſclaves, occupés à fumer la terre avec du varech, plante marine que le flux porte à la côte. C'eſt dans ce varech que ſont plantées les cannes à ſucre. La terre n'y ſert pas beaucoup plus à la production, que les caiſſes dans leſquelles ſont mis les orangers en Europe. Quinze mille barriques de ſucre brut, forment le produit de cette pénible culture. Elles ſont portées en Angleterre, où elles ſont vendues environ 6, 750, 000 livres. Les eaux-de-vie, qui peuvent faire un objet de 800, 000 livres, paſſent dans l'Amérique ſeptentrionale.

La colonie de la Barbade eſt la ſeule commerçante, que les Anglois aient aux iſles du Vent. Preſque tous les vaiſſeaux négriers qui viennent d'Afrique y abordent. Si le prix qu'on offre aux navigateurs ne convient pas, ils paſſent ailleurs; mais il eſt rare qu'ils ne faſſent pas leur vente à la Barbade. Le prix ordinaire des eſclaves eſt de huit à neuf cents livres, ſuivant la nation & l'eſpece dont ils ſont. On ne diſtingue jamais dans ce marché, ni l'âge, ni le ſexe: c'eſt le prix commun de toute une cargaiſon; on ne compte que les têtes. Le paiement ſe fait en lettres-de-change ſur Londres, à quatre-vingt-dix jours de vue.

Ces negres, que les négocians ont achetés en gros, ils les vendent en détail dans l'iſle même, ou dans les autres iſles Angloiſes. Le rebut de cette vente eſt introduit en fraude, dans les iſles Eſpagnoles ou Françoiſes. Ces liaiſons faiſoient circuler autrefois cinq à ſix millions à la Barbade. L'argent qui s'y trouve encore aujourd'hui, mais en moindre quantité, eſt preſque tout étranger, regardé comme marchandiſe, & ne ſe prend qu'au poids. La marine qui appartient en propre à cet établiſſement, conſiſte en un aſſez

grand nombre de bateaux néceſſaires pour ſes diverſes correſpondances, & en une quarantaine de chaloupes, employées à la pêche du poiſſon volant. La nature & l'art ſe ſont réunis pour fortifier cette iſle. Des écueils dangereux rendent inacceſſibles les deux tiers de ſa circonférence ; & ſur la partie de côte qui peut être abordée, on a tiré des lignes, défendues de diſtance en diſtance par des forts munis d'une artillerie redoutable. Ainſi la Barbade peut encore ſe faire reſpecter de ſes voiſins en tems de guerre, & s'en faire rechercher dans la paix. Elle offre un fonds ſolide, une baſe, du moins, pour la plus riche des cultures ; un entrepôt commode pour le trafic des eſclaves ; plus de revenu, de population, de commerce & de forces, qu'on ne le devroit attendre de ſon peu d'étendue, en la comparant ſur-tout avec d'autres iſles voiſines. Antigoa, preſque auſſi grande, n'a ni les mêmes reſſources, ni la même importance.

CHAPITRE VII.

Etabliſſement des Anglois à Antigoa.

CETTE iſle qui ſe borne à vingt milles de long, ſur une largeur conſidérable, fut trouvée tout-à-fait déſerte par le petit nombre de François qui s'y réfugierent, lorſqu'en 1629 ils furent chaſſés de Saint-Chriſtophe par les Eſpagnols. Le défaut de ſources qui, ſans doute, avoit empêché les ſauvages de s'y établir, en fit ſortir les nouveaux réfugiés, auſſi-tôt qu'ils purent regagner leurs premieres habitations. Quelques Anglois, plus entreprenans que les François & les Caraïbes, ſe flatterent de ſurmonter ce grand obſtacle, en recueillant dans des citernes l'eau de pluie ; & ils s'y fixerent. On ignore en quelle année préciſément fut commencé cet établiſſement ; mais il eſt prouvé qu'au mois de Janvier 1640, on y voyoit une trentaine de familles.

Ce nombre n'étoit guere augmenté, lorſque le lord Willoughby,

à qui Charles II. venoit d'accorder la propriété d'Antigoa, comme ſon pere avoit donné autrefois celle de la Barbade au comte de Carliſle, y fit paſſer à ſes frais en 1666, un aſſez grand nombre d'habitans. Le tabac, l'indigo, le gingembre, qui ſeuls les occupoient, ne les auroient jamais vraiſemblablement enrichis, ſi le colonel Codrington n'eût porté en 1680 dans l'iſle, qui étoit rentrée au domaine de la nation, une ſource de proſpérité dans la culture du ſucre. Celui qu'elle produiſit d'abord fut noir, âcre & groſſier. On le dédaignoit en Angleterre; & il ne trouvoit des débouchés qu'en Hollande & dans les villes Anſéatiques, où il ſe vendoit beaucoup moins que celui des autres colonies. Le travail plus opiniâtre, l'art plus ingénieux que la nature n'eſt rebelle, ajouterent à ce ſucre tout ce qui lui manquoit de perfection & de prix. L'iſle en fournit huit mille barriques, fruit unique des labeurs de quinze ou ſeize mille noirs.

L'abus de l'autorité, ſi commun chez la plupart des nations, mais ſi rare chez les Anglois, ſe fit cruellement ſentir à Antigoa; & ce ne fut pas impunément. Son gouverneur, le colonel Parck, bravant également les loix, les mœurs & les bienſéances, ne connoiſſoit ni frein, ni meſure. Les membres du conſeil, hors d'état de réprimer des excès qu'ils déteſtoient, ſommerent en 1710 les colons, de protéger leurs repréſentans, de défendre la fortune publique, & de mettre fin à tant de calamités. Auſſi-tôt on prend les armes; le tyran eſt attaqué dans ſa maiſon, & meurt percé de pluſieurs coups. Son cadavre jeté nud dans la rue, eſt mutilé par ceux dont il avoit déshonoré la couche. La métropole plus touchée des droits ſacrés de la nature, que jalouſe de ſon autorité, détourna les yeux d'un attentat que ſa vigilance auroit dû prévenir, mais dont l'équité ne lui permettoit pas de tirer vengeance. Ce n'eſt que la tyrannie, qui après avoir excité la rebellion, veut l'éteindre dans le ſang des opprimés. Le machiavelíſme, qui enſeigne aux princes l'art de ſe faire craindre & déteſter, leur ordonne d'étouffer les victimes dont les cris importunent. L'humanité preſcrit aux rois la juſtice dans la légiſlation, la douceur dans l'adminiſtration, la modé-

ration pour ne pas occaſionner les ſoulevemens, & la clémence pour les pardonner. La religion ordonne l'obéiſſance aux peuples ; mais avant tout, Dieu commande aux princes l'équité. S'ils y manquent, cent mille bras, cent mille voix s'éleveront contre un ſeul homme, au jugement du ciel & de la terre. Les iſles de l'Amérique ont vengé quelquefois l'autorité des rois & le droit des peuples, contre les gouverneurs qui, par une double trahiſon, abuſoient du nom du prince pour opprimer une nation. Antigoa ſera célebre dans l'hiſtoire, par cet exemple terrible de juſtice. Du reſte, cette iſle eſt trop bornée ; mais Montſerrat eſt encore moins conſidérable.

CHAPITRE VIII.

Établiſſement des Anglois à Montſerrat.

C'EST une iſle à laquelle les Eſpagnols, qui la reconnurent en 1493 ſans l'habiter, donnerent le nom d'une montagne de Catalogne, dont elle avoit la figure. Elle eſt preſque ronde, & a environ neuf lieues de circonférence. Son terrain exceſſivement inégal, eſt rempli de hauteurs arides, & de vallées que les eaux rendent fertiles. Les Anglois qui y aborderent en 1632, ne ſe contenterent pas de troubler la tranquillité des nombreux ſauvages qui l'habitoient ; ils les chaſſerent. Cette barbarie ne produiſit pas les avantages qu'on en attendoit. Les progrès de la colonie furent lents, & elle ne parvint à être quelque choſe que vers la fin du ſiecle.

A cette époque, une ardeur qui n'eut point de cauſe particuliere, s'empara de tous les eſprits. Les petites cultures, qui avoient à peine fourni aux beſoins les plus étroits & les plus preſſans, furent toutes remplacées par le ſucre. Dix mille eſclaves en fabriquent annuellement cinq mille barriques ; quoique divers malheurs cauſés par les guerres & les élémens, aient traverſé de tems en tems l'induſtrie des colons. Les chargemens & les déchargemens ſe font difficilement, dans une iſle qui n'a pas une bonne rade. Les vaiſſeaux

même feroient en danger fur fes côtes, fi ceux qui les commandent n'avoient l'attention, lorfqu'ils voient approcher les gros tems, de prendre le large, ou de fe retirer dans les ports voifins. Nevis eft expofée au même inconvénient.

CHAPITRE IX.

Établiffement des Anglois à Nevis.

L'Opinion la plus généralement reçue eft, que cette ifle fut occupée en 1628 par les Anglois. Ce n'eft proprement qu'une montagne très-haute, & d'une pente douce, couronnée par de grands arbres. Les plantations regnent tout autour; & commençant au bord de la mer, elles s'élevent prefque jufqu'au fommet. Mais à mefure qu'elles s'éloignent de la plaine, leur fertilité diminue, parce que leur fol devient plus pierreux. Cette ifle eft arrofée de nombreux ruiffeaux. Ce feroient des fources d'abondance, fi dans les tems d'orage ils ne fe changeoient en torrens, n'entraînoient les terres, & ne détruifoient les tréfors qu'ils ont fait naître.

La colonie de Nevis eft un modele de vertu, d'ordre & de piété. Elle dut ces mœurs exemplaires, aux foins paternels de fon premier gouverneur. Cet homme unique excitoit, par fa propre conduite, tous les habitans à l'amour du travail, à une économie raifonnable, à des délaffemens honnêtes. Toutes les cultures, celle du fucre en particulier, étoient heureufement encouragées. Celui qui commandoit, ceux qui obéiffoient, tous n'avoient pour regle de leurs actions, que la plus rigide équité. Jamais on ne vit plus de concorde, de paix & de fureté. Les progrès de ce fingulier établiffement furent fi confidérables, que fi l'on s'en rapporte à toutes les relations du tems, on y compta bientôt dix mille blancs & vingt mille noirs. Le calcul d'une pareille population dans une circonférence de fix lieues, fût-il exagéré, n'en fuppofe pas moins un effet

extraordinaire, mais infaillible, de la profpérité qui fuit la vertu dans les fociétés bien policées.

Cependant la vertu même ne met ni l'homme ifolé, ni les peuples à l'abri des fléaux de la nature, ou des injures de la fortune. En 1689, une affreufe mortalité moiffonna la moitié de cette heureufe peuplade. Une efcadre Françoife y porta le ravage en 1706, & lui ravit trois ou quatre mille efclaves. L'année fuivante, la ruine de cette ifle fut confommée par le plus furieux ouragan dont on ait confervé le fouvenir. Depuis cette fuite de défaftres elle eft un peu relevée. On y compte encore huit mille noirs, qui donnent quatre mille barriques de fucre. Peut-être ceux qui s'affligent le plus de la deftruction des Américains & de la fervitude des Africains, feroient-ils un peu confolés, fi les Européens étoient par-tout auffi humains que les Anglois l'ont été dans l'ifle de Nevis; fi les ifles du nouveau-monde étoient toutes auffi-bien cultivées à proportion: mais la nature & la fociété voient peu de ces prodiges.

L'Angleterre ne tire aucune production de la Barboude, de l'Anguille, ni des Vierges. Quatre mille habitans, moitié libres, moitié efclaves, épars dans ces miférables établiffemens, y élevent quelques beftiaux, y cultivent quelques denrées comeftibles, qu'ils vont vendre dans les colonies voifines. Heureufement leur pauvreté ne les empêche pas de jouir d'un gouvernement libre & féparé. Le chef de ces ifles, comme ceux d'Antigoa, de Montferrat & de Nevis, n'eft cependant que le député d'un capitaine-général qui réfide à Saint-Chriftophe.

CHAPITRE X.

Etabliſſement des Anglois à Saint-Chriſtophe.

CE fut le berceau de toutes les colonies Angloiſes & Françoiſes du nouveau-monde. Les deux nations y arriverent le même jour en 1625. Elles ſe partagerent l'iſle; elles ſignerent une neutralité perpétuelle; elles ſe promirent des ſecours mutuels contre l'ennemi commun : c'étoit l'Eſpagnol qui, depuis un ſiécle, envahiſſoit ou troubloit les deux hémiſpheres. Mais la jalouſie diviſa bientôt ceux que l'intérêt avoit unis. Le François vit avec chagrin proſpérer les travaux de l'Anglois, qui de ſon côté ſouffroit impatiemment qu'un voiſin oiſeux, dont toute l'occupation étoit la chaſſe ou la galanterie, cherchât à lui débaucher ſa femme. Cette inquiétude réciproque enfanta bientôt des querelles, des combats, des dévaſtations; mais ſans projet de conquête. Ce n'étoient que des animoſités de famille, auxquelles le gouvernement ne prenoit aucune part. Des intérêts plus grands ayant allumé la guerre en 1666 entre les deux métropoles, Saint-Chriſtophe devint pendant l'eſpace d'un demi-ſiecle, un théatre de carnage. Le plus foible qui s'étoit vu obligé d'évacuer la colonie, ne tardoit pas d'y revenir en force, autant pour venger ſes défaites que pour recouvrer ſes pertes. Cette alternative ſi long-tems balancée de ſuccès & de diſgraces, finit en 1702 par l'expulſion des François, à qui le traité d'Utrecht ôta tout eſpoir de retour.

Ce ſacrifice étoit médiocre alors, pour une nation qui n'avoit pour ainſi dire exercé dans cette poſſeſſion, qu'un droit de chaſſe & de carnage. Sa population s'y réduiſoit à 667 blancs de tout âge & de tout ſexe, à 29 noirs libres, à 659 eſclaves. 157 chevaux, 265 bêtes à corne, formoient tous ſes troupeaux. Elle ne cultivoit qu'un peu de coton & d'indigo; elle n'avoit qu'une ſeule ſucrerie.

Quoique l'Angleterre eût ſu depuis long-tems mieux faire valoir

ſes droits dans cette iſle, elle ne profita pas d'abord de la ceſſion qui la lui laiſſoit toute entiere. Sa conquête fut long-tems en proie à des gouverneurs avides, qui vendoient les terres à leur profit, ou qui les diſtribuoient à leurs créatures, ſans pouvoir garantir la durée de la vente ou de la conceſſion, au-delà du terme de leur adminiſtration. Le parlement d'Angleterre fit enfin ceſſer ce déſordre. Il ordonna que toutes les terres fuſſent miſes à l'encan, & que le prix en fût porté aux caiſſes de l'état. Depuis cette ſage diſpoſition, les poſſeſſions nouvelles furent cultivées comme les anciennes.

L'iſle, priſe dans ſa totalité, peut avoir ſoixante-dix milles de circonférence. Le centre en eſt occupé par un grand nombre de montagnes élevées & ſtériles. On voit éparſes dans la plaine, des habitations agréables, propres, commodes, ornées d'avenues, de fontaines & de boſquets. Le goût de la vie champêtre, qui s'eſt plus conſervé en Angleterre que dans les autres contrées de l'Europe civiliſée, eſt devenu une ſorte de paſſion à Saint-Chriſtophe. Jamais on n'y ſentit la néceſſité de ſe réunir en petites aſſemblées, pour tromper l'ennui; & ſi les François n'y avoient laiſſé une bourgade où leurs mœurs regnent encore, on n'y connoîtroit point cet eſprit de ſociété qui enfante plus de tracaſſeries que de plaiſirs; qui, nourri de galanterie, aboutit à la débauche; qui commence par les joies de la table, & finit par les querelles du jeu. Au lieu d'avoir ce ſimulacre d'union, qui n'eſt qu'un germe de diviſion, les propriétaires Anglois vivent iſolés mais contens, l'ame & le front ſereins comme le ciel tempéré, où ils reſpirent un air pur & ſalubre, au milieu de leurs plantations, & parmi leurs eſclaves qu'ils gouvernent ſans doute en peres, puiſqu'ils leur inſpirent des ſentimens généreux, & quelquefois héroïques. C'eſt à Saint-Chriſtophe que l'amour & l'amitié ſe ſont ſignalés, par une tragédie dont la fable & l'hiſtoire n'avoient point encore fourni l'exemple.

Deux negres, jeunes, bien faits, robuſtes, courageux, nés avec une ame rare, s'aimoient depuis l'enfance. Aſſociés aux mêmes travaux, ils s'étoient unis par leurs peines, qui dans les cœurs ſenſibles,

ſibles, attachent plus que les plaiſirs. S'ils n'étoient pas heureux, ils ſe conſoloient au moins dans leurs infortunes. L'amour, qui les fait tout oublier, vint y mettre le comble. Une négreſſe, eſclave comme eux, avec des regards plus vifs ſans doute & plus brûlans à travers un teint d'ébene que ſous un front d'albâtre, alluma dans ces deux amis une égale fureur. Plus faite pour inſpirer que pour ſentir une grande paſſion, leur amante auroit accepté l'un ou l'autre pour époux; mais aucun des deux ne vouloit la ravir, ne pouvoit la céder à ſon ami. Le tems ne fit qu'accroître les tourmens qui dévoroient leur ame, ſans affoiblir leur amitié ni leur amour. Souvent leurs larmes couloient ameres & cuiſantes, dans les embraſſemens qu'ils ſe prodiguoient à la vue de l'objet trop chéri qui les déſeſpéroit. Ils ſe juroient quelquefois de ne plus l'aimer, de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation étoit attendrie par le ſpectacle de ces combats déchirans. On ne parloit que de l'amour des deux amis pour la belle négreſſe.

Un jour ils la ſuivirent au fond d'un bois. Là, chacun des deux l'embraſſe à l'envi, la ſerre mille fois contre ſon cœur, lui fait tous les ſermens, lui donne tous les noms qu'inventa la tendreſſe; & tout-à-coup, ſans ſe parler, ſans ſe regarder, ils lui plongent à la fois un poignard dans le ſein. Elle expire; & leurs larmes, leurs ſanglots, ſe confondent avec ſes derniers ſoupirs. Ils rugiſſent. Le bois retentit de leurs cris forcenés. Un eſclave accourt. Il les voit de loin qui couvrent de leurs baiſers la victime de leur étrange amour. Il appelle, on vient, & l'on trouve ces deux amis qui, le poignard à la main, ſe tenant embraſſés ſur le corps de leur malheureuſe amante, baignés dans leur ſang, expiroient eux-mêmes dans les flots qui ruiſſeloient de leurs propres bleſſures.

Ces amans, ces amis, faiſoient portion d'un troupeau de vingt-cinq mille negres deſtinés à fournir à l'Europe douze ou treize mille barriques de ſucre. C'eſt au milieu de ces travaux paiſibles, c'eſt dans cette condition aviliſſante, que naiſſent des actions dignes d'étonner l'univers. Malheur à celui que l'énergie de cet amour féroce ne fait pas frémir d'horreur & de pitié. La nature l'a formé,

non pas pour l'esclavage des negres, mais pour la tyrannie de leurs maîtres. Cet homme aura vécu sans commisération, il mourra sans consolation; il n'aura jamais pleuré, jamais il ne sera pleuré. Mais il est tems de quitter Saint-Christophe, & de passer à la Jamaïque.

CHAPITRE XI.

Les Anglois chassent les Espagnols de la Jamaïque, & s'y établissent.

CETTE isle qui est sous le vent des autres isles Angloises, & que la géographie a placée au nombre des grandes Antilles, décrit dans la mer une figure à-peu-près ovale, dont le grand diametre a cent soixante-dix milles de longueur, & le plus petit, soixante-dix milles au plus. Elle est coupée de plusieurs chaînes de montagnes, hautes, irrégulieres, où des rochers affreux sont confusément entassés. Leur stérilité n'empêche pas qu'elles ne soient entiérement couvertes d'une prodigieuse quantité d'arbres de différentes especes, dont les racines, pénétrant dans les fentes des rochers, vont chercher l'humidité, que laissent des orages & des brouillards fréquens. Cette verdure perpétuelle, alimentée, embellie par une foule d'abondantes cascades, forme un printems de toute l'année, & présente aux yeux enchantés le plus beau spectacle de la nature. Mais ces eaux, qui, tombant des sommets arides, versent la fécondité dans les plaines, ont un goût de cuivre désagréable & mal-sain. Heureusement ce défaut est compensé par la salubrité de l'air, le plus tempéré qu'on puisse respirer entre les deux tropiques, sous l'un & l'autre hémisphere.

Colomb découvrit en 1494 cette grande isle; mais il n'y forma point d'établissement. Huit ans après, il y fut jeté par la tempête. La perte de ses vaisseaux, le mettant hors d'état d'en sortir, il implora l'humanité des sauvages, & il en reçut tous les secours de la commisération naturelle. Mais, ce peuple qui ne cultivoit uniquement que pour ses besoins, se lassa de nourrir des étrangers, qui

l'expofoient à mourir de difette, & s'éloigna infenfiblement de leur voifinage. Les Efpagnols qui l'avoient déjà effarouché par des actes de violence, ne garderent plus de mefure avec les Indiens, & s'emporterent jufqu'à prendre les armes contre un chef qu'ils accufoient de rigueur, pour n'avoir pas approuvé leur férocité. Colomb, forcé de céder à leurs menaces, pour fortir d'une fituation défefpérée, profita d'un de ces phénomenes de la nature, où l'homme de génie trouve quelquefois des reffources pardonnables à la néceffité.

Le peu qu'il avoit acquis de connoiffances aftronomiques, l'inftruifoit qu'il y auroit bientôt une éclipfe de lune. Il fit avertir tous les caciques voifins de s'affembler, pour entendre de lui des chofes importantes à leur confervation. Quand il fut au milieu d'eux, après leur avoir reproché la dureté avec laquelle ils les laiffoient périr lui & fes compagnons : *Pour vous en punir*, leur dit-il d'un air infpiré, *le Dieu que j'adore va vous frapper de fes plus terribles coups. Dès ce foir vous verrez la lune rougir, puis s'obfcurcir, & vous refufer fa lumiere. Ce ne fera que le prélude de vos malheurs, fi vous vous obftinez à me refufer des vivres.*

A peine l'amiral a parlé que fes prophéties s'accompliffent. La défolation eft extrême parmi les fauvages. Ils fe croient perdus, demandent grace, & promettent tout. Alors on leur annonce, que, le ciel touché de leur repentir, appaife fa colere, & que la nature va reprendre fon cours. Dès ce moment les fubfiftances arrivent de tous côtés, & Colomb n'en manqua plus jufqu'à fon départ.

Ce fut dom Diegue, fils de cet homme extraordinaire, qui fixa les Efpagnols à la Jamaïque. En 1509, il y fit paffer de Saint-Domingue, foixante-dix brigands fous la conduite de Jean d'Efquimel. D'autres ne tarderent pas à les fuivre. Tous fembloient n'aller dans cette ifle délicieufe & paifible, que pour s'y baigner dans le fang humain. Le glaive de ces barbares ne s'arrêta, que lorfqu'il n'y refta pas un feul habitant, pour conferver la mémoire d'un peuple nombreux, doux, fimple & bienfaifant. Pour le bonheur de la terre, fes exterminateurs ne devoient pas remplacer cette population. Auroient-ils voulu même fe multiplier dans une ifle

qui ne fourniſſoit pas de l'or ? Leur cruauté fut ſans fruit pour leur avarice ; & la terre qu'ils avoient ſouillée de carnage, ſembla ſe refuſer aux efforts d'inhumanité qu'ils firent pour s'y établir. Tous les établiſſemens élevés ſur la cendre des naturels du pays, tomberent à meſure que le travail & le déſeſpoir acheverent d'épuiſer le reſte des ſauvages échappés aux fureurs des premiers conquérans. Celui de Sant-Iago de la Vega, fut le ſeul qui ſe ſoutint. Les habitans de cette ville, plongés dans l'oiſiveté qui ſuit la tyrannie après la dévaſtation, ſe contentoient de vivre de quelques plantations dont ils vendoient le ſuperflu aux vaiſſeaux qui paſſoient ſur leurs côtes. Toute la population de la colonie, concentrée au petit territoire qui nourrit cette race de deſtructeurs, étoit bornée à quinze cents eſclaves commandés par autant de tyrans ; lorſque les Anglois vinrent enfin attaquer cette ville, s'en rendirent maîtres, & s'y établirent en 1655.

Avec eux y entra la diſcorde. Ils en apportoient les plus funeſtes germes. D'abord la nouvelle colonie n'eut pour habitans, que trois mille hommes de cette milice fanatique, qui avoit combattu & triomphé ſous les drapeaux du parti républicain. Bientôt ils furent joints par une multitude de royaliſtes, qui eſpéroient trouver en Amérique la conſolation de leur défaite, ou le calme de la paix. L'eſprit de diviſion, qui avoit ſi long-tems & ſi cruellement déchiré les deux partis en Europe, les ſuivit au-delà des mers. D'un côté, l'on triomphoit inſolemment de la protection de Cromwel, qu'on avoit élevé ſur les débris du trône ; de l'autre on ſe repoſoit ſur l'équité du gouverneur de l'iſle, qui, forcé de plier ſous l'autorité d'un citoyen vainqueur, n'étoit pas au fond de l'ame dans ſes intérêts. C'en étoit aſſez pour renouveller dans le nouveau-monde les ſcenes d'horreur & de ſang tant de fois répetées dans l'ancien. Mais, Penn & Venables, conquérans de la Jamaïque, en avoient remis le commandement à l'homme le plus ſage, qui ſe trouvoit le plus ancien officier. C'étoit Dodley, ami des Stuarts. Deux fois Cromwel lui ſubſtitua de ſes partiſans, & deux fois leur mort fit replacer Dodley à la tête des affaires.

Les conſpirations qu'on tramoit contre lui, furent découvertes & diſſipées. Jamais il ne laiſſa impunies les moindres breches faites à la diſcipline. La balance, fut dans ſes mains toujours égale entre la faction que ſon cœur déteſtoit & celle qu'il aimoit. L'induſtrie étoit excitée, encouragée par ſes ſoins, ſes conſeils & ſes exemples. Son déſintéreſſement appuyoit ſon autorité. Content de vivre du produit de ſes plantations, jamais on ne réuſſit à lui faire accepter des appointemens. Simple & familier dans la vie privée, il étoit dans ſa place intrépide guerrier, commandant ferme & ſévere, ſage politique. Sa maniere de gouverner fut toute militaire ; c'eſt qu'il avoit à contenir ou policer une colonie naiſſante, uniquement compoſée de gens de guerre ; à prévenir ou repouſſer une invaſion des Eſpagnols, qui pouvoient tenter de recouvrer ce qu'ils venoient de perdre.

Mais, lorſque Charles II. eut été appellé au trône, par la nation qui en avoit précipité ſon pere, il s'établit à la Jamaïque un gouvernement civil, modelé, comme dans les autres iſles, ſur celui de la métropole. Le commandant repréſenta le roi ; le conſeil, les pairs ; & trois députés de chaque ville, avec deux de chaque paroiſſe, compoſerent les communes. Mais cette aſſemblée borna ſes premiers efforts à combiner ſans ordre quelques réglemens proviſionnels de police, de juſtice & de finance. Ce ne fut qu'en 1682 que ſe forma ce corps de loix, qui tient aujourd'hui la colonie en vigueur. Trois de ces ſages ſtatuts méritent l'attention des lecteurs politiques.

L'un qui pourvoit à la défenſe de la patrie, y excite vivement ce même intérêt particulier des citoyens qui pourroit les en détourner. Il ordonne que tout dommage fait par l'ennemi, ſera payé ſur le champ par l'état : & aux dépens de tous les ſujets, ſi le fiſc n'y ſuffit pas.

Une autre loi veille aux moyens d'augmenter la population. Elle veut que tout maître de vaiſſeau, qui aura porté dans la colonie un homme hors d'état de payer ſon paſſage, reçoive une gratification générale de 22 livres 10 ſols. La gratification particuliere eſt

de 168 livres 15 f. pour chaque perſonne portée d'Angleterre ou d'Ecoſſe ; de 135 livres , pour chaque perſonne portée d'Irlande ; de 78 livres 15 ſols, pour chaque perſonne portée du continent de l'Amérique ; de 45 livres pour chaque perſonne portée des autres iſles.

La troiſieme loi tend à favoriſer la culture. Lorſqu'un propriétaire de terres n'a pas la faculté de payer l'intérêt ou le capital de ſes emprunts, ſa plantation eſt eſtimée par douze propriétaires qui ſont ſes pairs. Le créancier eſt obligé de recevoir ce fonds en paiement du total, au prix de l'eſtimation, quand même elle ne monteroit pas à la valeur de la créance ; mais ſi l'habitation excédoit la dette, il eſt obligé de rembourſer le ſurplus. Cette juriſprudence qui entraîne à des partialités, répare ſon injuſtice par un bien général, en diminuant la rigueur des pourſuites du rentier & du marchand contre le cultivateur. Le réſultat de cette diſpoſition eſt à l'avantage des terres & des hommes en général. Le créancier en ſouffre rarement, parce qu'il eſt ſur ſes gardes ; & le débiteur en eſt plus tenu à la vigilance, à la bonne-foi, pour trouver des emprunts. C'eſt alors la confiance qui fait les engagemens ; & cette confiance ne ſe mérite & ne s'entretient que par des vertus.

CHAPITRE XII.

La Jamaïque s'eſt enrichie par ſon commerce interlope dans l'Amérique Eſpagnole.

AVANT que de ſi ſages loix euſſent aſſuré la proſpérité de la colonie, elle s'étoit déjà fait un nom. Quelques aventuriers, autant par haine ou jalouſie nationale, que par inquiétude d'eſprit & beſoin de fortune, attaquerent les vaiſſeaux Eſpagnols. Ces corſaires furent ſecondés par les ſoldats de Cromwel, qui, ne recueillant après ſa mort que l'averſion publique attachée à ſes cruels ſuccès, chercherent au loin un avancement qu'ils n'eſpéroient plus en Europe. Ce nombre fut groſſi d'une foule d'Anglois des deux partis,

accoutumés au ſang par les guerres civiles qui les avoient ruinés. Ces hommes avides de rapine & de carnage écumoient les mers, dévaſtoient les côtes du nouveau-monde. C'étoit à la Jamaïque, qu'étoient toujours portées par les nationaux & ſouvent par les étrangers, les dépouilles du Mexique & du Pérou. Ils trouvoient dans cette iſle plus de facilité, d'accueil, de protection & de liberté qu'ailleurs, ſoit pour débarquer, ſoit pour dépenſer à leur gré le butin de leurs courſes. C'eſt-là que les prodigalités de la débauche, les rejetoient bientôt dans la miſere. Cet unique aiguillon de leur ſanguinaire induſtrie, les faiſoit voler à de nouvelles proies. Ainſi la colonie profitoit de leurs continuelles viciſſitudes de fortune; & s'enrichiſſoient des vices qui étoient la ſource & la ruine de leurs tréſors.

Quand cette race exterminante fut éteinte, par ſa meurtriere activité, les fonds qu'elle avoit laiſſés, & qui n'étoient après tout, dérobés qu'à des uſurpateurs plus injuſtes & plus cruels encore, ces fonds devinrent la baſe d'une nouvelle opulence; par la facilité qu'ils donnerent d'ouvrir un commerce interlope avec des poſſeſſions Eſpagnoles. Cette veine de richeſſe alla toujours croiſſant, & ſur-tout vers la fin du ſiecle. Des Portugais avec un capital de trois millions, dont le ſouverain avoit avancé les deux tiers, s'engagerent en 1696, à fournir aux ſujets de la cour de Madrid, cinq mille noirs, chacune des cinq années que devoit durer leur traité. Cette compagnie tira de la Jamaïque, un grand nombre de ces eſclaves. Dès-lors le colon de cette iſle eut des liaiſons ſuivies avec le Mexique & le Pérou, ſoit par l'entremiſe des agens Portugais, ſoit par les capitaines de ſes propres vaiſſeaux employés à la navigation de ce commerce. Mais ces liaiſons furent un peu rallenties, par la guerre de la ſucceſſion au trône d'Eſpagne.

A la paix, le traité de l'Aſſiento donna des alarmes à la Jamaïque. Elle craignit que la compagnie du Sud, chargée de pourvoir de negres les colonies Eſpagnoles, ne lui fermât entiérement le canal & la route des mines d'or. Tous les efforts qu'elle fit pour rompre cet arrangement, ne changerent point les meſures du mi-

niſtere Anglois. Il avoit ſagement prévu que l'activité des Aſſientiſtes, donneroit une nouvelle émulation à l'ancien commerce interlope. Ses vues furent ſi juſtes, qu'en 1659 l'opinion générale étoit que la Jamaïque avoit retiré des Indes Eſpagnoles, quinze-cents millions.

Le commerce prohibé qu'elle y faiſoit, étoit ſimple dans ſa fraude. Un bâtiment Anglois feignoit qu'il manquoit d'eau, de bois, de vivres; que ſon mât étoit rompu, ou qu'il avoit une voie d'eau, qu'il ne pouvoit ni découvrir, ni étancher, ſans ſe décharger. Le gouverneur permettoit que le navire entrât dans le port & s'y réparât. Mais pour ſe garantir ou ſe diſculper de toute accuſation auprès de ſa cour, il faiſoit mettre le ſceau ſur la porte du magaſin où l'on avoit enfermé les marchandiſes du vaiſſeau; tandis qu'il reſtoit une autre porte non ſcellée, par où l'on entroit & l'on ſortoit les effets qui étoient échangés dans ce commerce ſecret. Quand il étoit terminé, l'étranger qui manquoit toujours d'argent, demandoit qu'il lui fût permis de vendre de quoi payer la dépenſe qu'il avoit faite; permiſſion toujours accordée, mais avec le faux ſemblant de grandes difficultés. Cette diſſimulation étoit néceſſaire, pour que le commandant ou ſes agens puſſent débiter impunément en public ce qu'ils avoient acheté d'avance en ſecret; parce qu'on ſuppoſeroit toujours que ce ne pouvoit être autre choſe que les marchandiſes qu'il avoit été permis d'acquérir. Ainſi ſe vuidoient & ſe répandoient les plus groſſes cargaiſons.

La cour de Madrid ſe flatta de mettre fin à ce déſordre, en défendant l'admiſſion des bâtimens étrangers dans ſes ports, ſous quelque prétexte que ce pût être. Mais, les Jamaïcains, appellant la force au ſecours de l'artifice, ſe firent protéger dans la continuation de ce commerce par les vaiſſeaux de guerre Anglois, dont le capitaine recevoit cinq pour cent, ſur tous les objets de la fraude qu'il autoriſoit entre les ſujets, contre le traité des couronnes: tant il eſt inutile aux rois de faire entr'eux des pactes, qui ne conviennent pas à l'intérêt réciproque des nations!

Cependant à cette violation éclatante & manifeſte du droit public,

public, en a ſuccédé une plus ſourde & moins menaçante. Les navires expédiés de la Jamaïque ſe rendent aux rades de la côte Eſpagnole les moins fréquentées ; mais ſur-tout à deux ports également déſerts, celui de Brew à cinq milles de Carthagene, & celui de Grout à quatre milles de Porto-Belo. Un homme qui ſait la langue du pays eſt mis promptement à terre, pour avertir les contrées voiſines de l'arrivée des vaiſſeaux. La nouvelle ſe répand de proche en proche, avec la plus grande célérité, juſqu'aux lieux les plus éloignés. Les marchands viennent avec la même diligence ; & la traite commence ; mais avec des précautions dont l'expérience a dicté la néceſſité. L'équipage du bâtiment eſt diviſé en trois parties. Pendant que l'une accueille les acheteurs avec politeſſe & veille d'un œil attentif ſur le penchant & l'adreſſe qu'ils ont pour le vol ; l'autre eſt occupée à recevoir la vanille, l'indigo, la cochenille, l'or & l'argent des Eſpagnols, en échange des eſclaves, du vif-argent, des ſoieries, & d'autres marchandiſes qui leur ſont livrées. En même tems, la troiſieme diviſion retranchée en armes ſur le tillac, pourvoit à la ſureté du navire & de tout l'équipage, ayant ſoin de ne pas laiſſer entrer plus de monde à la fois, qu'elle n'en peut contenir dans l'ordre.

Lorſque les opérations ſont terminées, l'Anglois regagne ſon iſle avec ſes fonds qu'il a communément doublés, & l'Eſpagnol, ſa demeure avec ſes emplettes, dont il eſpere retirer un ſemblable & même un plus grand bénéfice. De peur d'être découvert, il évite les grandes routes, & marche dans des chemins détournés, avec des negres qu'il vient d'acheter, & qu'il a chargés de marchandiſes, diſtribuées en paquets, d'une forme & d'un poids faciles à porter.

Cette maniere de négocier proſpéroit depuis long-tems au grand avantage des colonies des deux nations ; lorſque la ſubſtitution des vaiſſeaux de regiſtre aux galions, rallentir, comme l'Eſpagne ſe le propoſoit, la marche de ce commerce. Il diminua par degrés ; & dans les derniers tems, il étoit réduit annuellement à quinze ou ſeize cent mille livres. Le miniſtere de Londres, voulant le ranimer ou en recouvrer le profit, a imaginé en 1766, que le meilleur ex-

pédient, pour rendre à la Jamaïque ce qu'elle avoit perdu, étoit d'en faire un port franc.

Auſſi-tôt les bâtimens Eſpagnols du nouveau-monde y ſont arrivés de tous les côtés, pour échanger leurs métaux & leurs denrées contre les manufactures Angloiſes. Dans l'année qui précéda cet arrangement, les exportations de la Grande-Bretagne pour cette iſle, n'avoient pas paſſé 9, 351, 540 livres. Mais ce nouveau débouché ne peut que les augmenter conſidérablement. La franchiſe & la liberté dans le commerce ſont deux grands appâts pour l'étranger, deux ſources d'opulence pour la nation qui ouvre ſes ports.

Sans la reſtriction qui écarte toutes les productions de la même nature que celles de la Jamaïque, on peut préſumer que les denrées de Saint-Domingue auroient pris la même route que celles du Mexique & du Pérou. Comment un gouvernement qui cherche à attirer dans un de ſes entrepôts les productions Françoiſes des iſles du vent, refuſe-t-il l'entrée à celles d'une iſle ſous le vent? Peut-être a-t-il craint que ſes ſujets ne tiraſſent d'un rival aſſez heureux pour vendre impunément tout à meilleur marché, les marchandiſes qui devoient entretenir leur commerce avec les colonies Eſpagnoles.

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, l'Anglois ne s'eſt pas tellement repoſé ſur l'empreſſement des Eſpagnols à venir dans ſes ports, qu'il n'ait cherché encore d'autres voies pour étendre ſes liaiſons avec eux. Les négocians de la Jamaïque avoient formé autrefois des comptoirs dans la baie de Honduras, ſur la riviere Noire, tout près des Moſquites. Des raiſons qui ne ſont pas venues juſqu'à nous les leur avoient fait abandonner. Ils les ont rétablis au commencement de 1766, eſpérant approviſionner par-là les provinces intérieures du Mexique; & ſi ce qu'on publie eſt vrai, le ſuccès ſurpaſſe de beaucoup leurs eſpérances.

CHAPITRE XIII.

La Jamaïque s'eſt encore plus enrichie par ſes cultures que par ſon commerce interlope.

CEPENDANT ce commerce frauduleux & précaire, eſt peu de choſe au prix des richeſſes immenſes que la Jamaïque a retirées de ſes cultures. La premiere à laquelle on ſe livra, fut celle du cacao, qu'on y avoit trouvée bien établie par les Eſpagnols. Elle proſpéra, tant que durerent les plantations de ce peuple qui en faiſoit ſa principale nourriture & ſon négoce unique. On s'apperçut qu'elles commençoient à décheoir ; & l'on les renouvella. Mais ſoit défaut de ſoins ou d'intelligence de la part des nouveaux colons, leurs arbres ne réuſſirent pas. On ſe dégoûta de cette culture, & on y ſubſtitua celle de l'indigo.

Cette production prenoit des accroiſſemens conſidérables, lorſque le parlement chargea d'un droit de 3 livres 18 ſols 6 deniers la livre d'indigo, qui ſe vendoit 11 livres 5 ſols. Si la taxe étoit alors viſiblement trop forte, elle devint inſoutenable, lorſque la concurrence des François eut fait baiſſer la marchandiſe au prix de 4 livres 10 ſols la livre. Alors tomberent les indigoteries dans toutes les iſles Angloiſes, & plus rapidement qu'ailleurs à la Jamaïque. Le gouvernement a travaillé dans les derniers tems à regagner ce qu'il avoit perdu. Non content de lever les fardeaux dont il avoit affaiſſé cette branche d'induſtrie, il l'a étayée par un encouragement de onze ſols trois deniers pour chaque livre d'indigo que produiroient ſes établiſſemens. Cette généroſité tardive n'a enfanté que des abus. Pour obtenir la gratification, les Jamaïcains tirent de Saint-Domingue cette teinture, qu'ils introduiſent dans la Grande-Bretagne, comme ſortant de leurs plantations. Ce trafic frauduleux peut s'élever annuellement à 1, 200, 000 livres.

On ne peut regarder comme entiérement perdue la dépenſe que

fait à cette occaſion le gouvernement, puiſque la nation en profite. Mais elle entretient cette méfiance, & l'on peut dire cette fripponnerie, que l'eſprit de finance a fait naître dans la plupart de nos gouvernemens, entre l'état & les ſujets. Depuis que le prince n'a ceſſé d'imaginer des moyens pour ſurprendre de l'argent; le peuple cherche des ruſes pour ſe ſouſtraire à l'injuſtice des taxes, ou pour excroquer l'argent du prince. Dès qu'il n'y a point eu de modération dans la dépenſe, de bornes dans l'impoſition, d'équité dans la répartition, de douceur dans le recouvrement; il n'y a plus eu de ſcrupules ſur la violation des loix pécuniaires, de bonne-foi dans le paiement des impôts, de franchiſe dans les engagemens du citoyen avec le gouvernement. Oppreſſion d'un côté, pillage de l'autre; la finance pourſuit le commerce: & le commerce élude ou trompe la finance. Le fiſc rançonne le cultivateur, & le cultivateur en impoſe au fiſc par de fauſſes déclarations. On tourmente le colon par des impôts, des corvées, des milices: & le colon rejette ce triple fardeau, quand il le peut, avec éclat & avec violence; quand il eſt trop foible, avec des cris & des plaintes. Si l'Angleterre ne fournit pas tous ces exemples de la mauvaiſe adminiſtration introduite par l'eſprit de finance: l'Europe ne manque point d'états qui ne rendent ce tableau que trop fidele.

La culture de l'indigo n'étoit pas encore abandonnée à la Jamaïque; lorſqu'on y entreprit celle du coton. On trouve dans les iſles de l'Amérique des cotonniers de différentes grandeurs, qui s'élevent & qui croiſſent ſans ſoins, ſur-tout dans les lieux bas & marécageux. Leur toiſon eſt d'un rouge plus ou moins pâle, très-fine, mais ſi courte qu'on ne ſauroit la filer. On ne l'apporte pas en Europe, quoiqu'elle pût y être utilement employée dans les fabriques de chapeaux. Le peu qu'on daigne en ramaſſer ſert dans le pays même, à faire des matelas & des oreillers.

L'arbriſſeau qui fournit le coton à nos manufactures, demande un ſol ſec & pierreux. Il préfere celui qui eſt déjà familiariſé par la culture. Ce n'eſt pas que la plante ne paroiſſe mieux proſpérer dans un terrain neuf que dans un ſol uſé; mais en y pouſſant plus de bois, elle y donne moins de fruit.

L'expoſition du levant eſt celle qui lui convient le mieux. C'eſt en Mars, c'eſt en Avril, & dans les premieres pluies du printems, que commence la culture du coton. On fait des trous à ſept ou huit pieds de diſtance les uns des autres, & l'on y jette un nombre indéterminé de graines. Lorſqu'elles ſont levées à la hauteur de cinq ou ſix pouces; toutes les tiges ſont arrachées, à l'exception de deux ou trois des plus vigoureuſes. Celles-ci ſont étêtées deux fois avant la fin d'Août. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il n'y a que le bois pouſſé après la derniere taille qui porte du fruit; & que ſi on laiſſoit monter l'arbuſte au deſſus de quatre pieds, la récolte ſeroit moins aiſée, ſans être plus abondante. On ſuit toujours la même méthode durant trois ans que le cotonnier peut durer, ſi l'on n'a pas les moyens de la renouveller plus ſouvent avec un avantage qui compenſe ce ſoin.

Pour qu'il puiſſe proſpérer, on doit porter une attention très-ſuivie à arracher les mauvaiſes herbes qui naiſſent autour de cet arbre utile. Les pluies fréquentes lui conviennent, mais elles ne doivent pas être continuelles. Il faut ſur-tout que les mois de Mars & d'Avril, tems où ſe fait la récolte, ſoient bien ſecs, pour que le coton ne ſoit pas taché & rougi.

C'eſt neuf ou dix mois après avoir été planté que le cotonnier offre ſon produit. Il ſe forme à l'extrémité de ſes branches une fleur, dont le piſtil ſe change en une coque de la groſſeur d'un œuf de pigeon, qui s'ouvre & ſe partage en trois, lorſque le coton qu'elle renferme eſt mûr.

La récolte faite, il faut ſéparer de la toiſon la graine que la nature y a mêlée. Cette opération s'exécute par le moyen d'un moulin à coton. C'eſt une machine compoſée de deux baguettes de bois dur qui ont environ dix-huit pieds de long, dix-huit lignes de circonférence, & des cannelures de deux lignes de profondeur. On les aſſujettit par les deux bouts, & il n'y a de diſtance entr'elles que celle qui eſt néceſſaire pour paſſer la graine. A l'un des bouts eſt une eſpece de petite meule qui, miſe en mouvement avec le pied,

fait tourner les deux baguettes en deux ſens contraires. Elles prènnent le coton qui leur eſt préſenté, & en font ſortir par l'impulſion qu'elles ont reçue, la graine qu'il renferme.

Tandis que la culture du coton languiſſoit dans les iſles Angloiſes, elle fleuriſſoit de plus en plus à la Jamaïque. Mais on peut prédire qu'elle y baiſſera. Le parlement, c'eſt-à-dire la nation, qui connoît & qui adminiſtre elle-même ſes revenus, voyant que le coton de ſes colonies ne ſuffiſoit pas pour occuper ſes manufactures, a ſupprimé en 1766 les droits impoſés juſqu'alors ſur les cotons étrangers. Une liberté, dont l'effet doit être d'augmenter l'importation d'une matiere premiere, & d'en diminuer le prix, eſt digne des plus grands éloges. Peut-être une adminiſtration prévoyante auroit-elle dû faire un pas de plus, en accordant une gratification paſſagere aux cotons qui viennent des poſſeſſions nationales, afin d'obvier au découragement que le bas pris & la concurrence de l'étranger peuvent faire naître. Mais ſi l'Angleterre doit craindre le dépériſſement d'une culture importante à ſes manufactures : elle n'a pas les mêmes inquiétudes pour celle du gingembre.

Cette plante, qui ne s'éleve jamais à plus de deux pieds, eſt aſſez touffue. Elle a des feuilles ſemblables en tout à celles des roſeaux, excepté qu'elles ſont plus petites. Elle ſe renouvelle par un de ſes rejetons, qu'on met ſous terre vers la fin des pluies, & qui pouſſe au bout de huit jours. Lorſque les feuilles ont jauni & qu'elles ſont fanées, le gingembre eſt mûr ; on l'arrache, & on l'expoſe à l'air ou au vent, pour le faire ſécher. Ses racines, qu'on recherche uniquement, ſont plattes, larges, de différentes figures, mais en général approchantes de la patte d'oie. Leur ſubſtance eſt compacte, peſante, blanche, ferme, de la conſiſtance du navet.

La culture du gingembre eſt facile & peu diſpendieuſe. Un homme iſolé peut l'entreprendre ſeul. Sa racine a le double avantage de reſter pluſieurs années dans la terre, ſans s'y pourrir ; & d'être gardée, tant qu'on veut, après avoir été cueillie, ſans que ſa qualité puiſſe en être altérée. Mais ſi le gingembre ne demande pas beau-

coup de foins, il dépenfe infiniment de fucs : la terre où cette plante a fourni trois ou quatre récoltes, en eft tellement épuifée de fels, que rien n'y peut profpérer.

Lorfque les Européens arriverent aux Antilles, les Caraïbes faifoient ufage du gingembre ; mais leur confommation en ce genre, comme dans tous les autres, étoit fi bornée, que la nature brute leur en donnoit affez, fans le fecours de la culture. Les conquérans prirent, malgré la chaleur du climat, une efpece de paffion pour cette épicerie naturellement fort chaude. Ils en mangeoient le matin, pour aiguifer leur appétit. Ils en fervoient à table, confit de plufieurs façons. Ils en ufoient après le repas, pour faciliter la digeftion. C'étoit dans la navigation, leur antidote contre le fcorbut. On adopta dans l'ancien-monde, le goût du nouveau; & le gingembre fut mêlé par-tout, communément avec le poivre qui étoit alors fort cher. Cette production orientale baiffa graduellement de prix ; & le gingembre paffa peu-à-peu de mode. Après avoir eu une valeur affez confidérable, il tomba vers la fin du dernier fiecle à dix francs le cent. Bientôt on n'en voulut plus ; & la culture en fut à-peu-près généralement abandonnée, fi ce n'eft à la Jamaïque.

A compter depuis les treize dernieres années, on trouve que cette ifle en a fourni par an, une exportation de 649, 865 livres pefant. La plus grande partie a trouvé fa confommation dans les poffeffions Britanniques. Le refte a été vendu dans le Nord, à un prix qui ne fauroit tenter les colonies où le terrain n'eft pas comme à la Jamaïque, commun & peu précieux.

Outre le gingembre, cette ifle fournit à l'Europe, une affez grande quantité de piment. Il y en a de plufieurs efpeces, plus ou moins fortes, plus ou moins piquantes. L'arbre qui produit l'efpece de piment, connue fous le nom de poivre de la Jamaïque, croît ordinairement fur les montagnes, & s'éleve à plus de trente pieds. Il eft très-droit, d'une groffeur médiocre, & couvert d'une écorce grisâtre, unie & luifante. Ses feuilles reffemblent en tout, à celles du laurier. A l'extrémité de fes branches, naiffent des fleurs auxquels fuccedent des grappes un peu plus groffes que celles de ge-

nievre. On les cueille vertes, & on les met ſécher au ſoleil. Elles bruniſſent & prennent une odeur d'épicerie, qui fait qu'en Angleterre le piment s'appelle *allſpice*. L'uſage en eſt excellent, pour fortifier les eſtomacs froids & ſujets aux crudités; mais il faut laiſſer à l'Aſie la culture des épiceries, & cultiver le ſucre en Amérique.

L'art de le produire ne commença à être connu à la Jamaïque qu'en 1668. Il y fut porté par quelques habitans de la Barbade. L'un d'entr'eux avoit tout ce qu'exige la ſorte de création qui dépend des hommes. C'étoit Thomas Moddifort. Ses capitaux, ſon activité, ſon intelligence, le mirent en état de défricher ce terrain immenſe, & l'éleverent avec le tems, au gouvernement de la colonie. Cependant, le ſpectacle de ſa fortune & ſes vives ſollicitations, ne pouvoient engager aux travaux de la culture, des hommes nourris la plupart dans l'oiſiveté des armes. Douze cents malheureux, arrivés en 1670 de Surinam, qu'on venoit de céder aux Hollandois, ſe montrerent plus dociles à ſes leçons. Le beſoin leur donna du courage, & leur exemple inſpira l'émulation. Ces germes de travail furent heureuſement nourris par l'abondance d'argent que les ſuccès continuels des flibuſtiers faiſoient entrer chaque jour à la Jamaïque. Une grande partie fut employée à la conſtruction des édifices, à l'achat des eſclaves, des uſtenſiles, de tous les meubles néceſſaires aux habitations naiſſantes. Tout changea de face. Bien-tôt il ſortit de la Jamaïque une grande quantité de ſucre, & d'un ſucre ſupérieur à celui des autres iſles Angloiſes. Sa culture n'a jamais diminué, non pas même lorſqu'on lui a aſſocié celle du café.

Ce précieux arbriſſeau, tiré des Indes orientales, enrichiſſoit les établiſſemens Hollandois & François de l'Amérique, avant que les iſles Angloiſes ſongeaſſent à ſe l'approprier. Encore n'y a-t-il que la Jamaïque qui l'ait adopté; mais elle ſuffira pour en fournir dans peu de tems, tout ce que l'empire Britannique en peut conſommer. La métropole l'a encouragée à ce genre de culture, quand elle a réglé que les cafés de l'étranger paieroient en entrant dans ſes domaines ſix livres par quintal de plus, que le café provenant du cru de ſes colonies.

Les commiſſaires des plantations diſoient, en 1734, à la chambre des pairs, que les productions de la Jamaïque, importées l'année précédente en Angleterre, ne montoient qu'à 12, 138, 748 livres, 1 ſol, 6 deniers. Leur valeur s'eſt élevée depuis à 15, 300, 000 livres. Ce revenu eſt formé par vingt-cinq mille barriques de ſucre, par deux mille ſacs de coton, par trois millions peſant de café, par des cuirs, du gingembre, des bois de teinture, & d'autres objets moins importans. C'eſt le fruit des travaux de vingt mille blancs & de quatre-vingt-dix mille noirs, réunis dans un petit nombre de villes, ou répandus ſur dix-neuf paroiſſes. L'adminiſtration & la défenſe annuelles de la colonie coûtent deux millions, & dans quelques circonſtances beaucoup davantage. Tout ſon capital, en terres, en eſclaves, en maiſons, en toute eſpece de mobilier, a été eſtimé 495, 000, 000 livres. Mais croira-t-on que peu de ces richeſſes appartiennent aux propriétaires des habitations? Quelques malheurs, un luxe immodéré, la facilité des crédits, leur ont fait contracter des dettes prodigieuſes envers les négocians établis dans l'iſle, & ſur-tout envers les Juifs. Puiſſe ce peuple, qui fut d'abord eſclave, puis conquérant, & enſuite eſclave ou fugitif pendant vingt ſiecles, poſſéder un jour légitimement la Jamaïque, ou quelqu'autre iſle riche de l'Amérique! Puiſſe-t-il y raſſembler tous ſes enfans, & les élever en paix dans la culture & le commerce, à l'abri du fanatiſme qui le rendit odieux à la terre, & de la perſécution qui lui fit payer cher les erreurs de ſon culte! Que les Juifs vivent enfin heureux, libres & tranquilles dans un coin du monde; puiſqu'ils ſont nos freres par les liens de l'humanité, & nos peres par les dogmes de la religion!

Les colons de la Jamaïque ont engagé, pour ainſi dire, par l'immenſité des créances qu'on a ſur eux, les deux tiers de leurs biens-fonds; ſi l'on s'en rapporte à des obſervateurs qui connoiſſent l'état de leurs affaires. Ce déſordre croîtra toujours, à moins qu'il ne ſoit arrêté par une augmentation rapide & conſidérable dans les cultures. Mais ce ſuccès eſt-il poſſible? Eſt-il vraiſemblable? C'eſt ce qu'il eſt intéreſſant d'examiner.

CHAPITRE XIV.

Eſt-il poſſible de multiplier les productions de la Jamaïque ?

CEUX qui donnent le moins d'étendue à la Jamaïque, lui accordent quatre millions d'acres, chacun de ſept cent vingt pieds de roi de long, ſur ſoixante-douze de large. On a prétendu que le tiers de ce grand eſpace étoit habité & cultivé. L'état actuel de la population & de la culture, quoique plus floriſſant que jamais, dément cette aſſertion. Tout l'intérieur du pays eſt un déſert en friche. Il n'y a des habitations que ſur les côtes, qui ne ſont pas même entiérement exploitées. La plupart des planteurs y poſſedent un terrain immenſe, dont à peine le quart eſt mis en valeur. Deux cent mille acres au plus, abſorbent tous leurs ſoins.

Quand on conſidere que la Jamaïque eſt occupée depuis long-tems par un peuple actif & éclairé, que la guerre de piraterie & le commerce de contrebande y ont verſé dans tous les tems des tréſors immenſes, qu'elle n'a jamais manqué d'aucun moyen de culture, que depuis très-long-tems on y a recours aux engrais, que les rades & les ports y ſont prodigieuſement multipliés pour l'exportation, que ſa métropole & l'Europe entiere ont ouvert leur ſein à ſes productions, que malgré tant d'avantages, les terres ne s'y ſont guere vendues que le tiers de ce qu'elles coûtoient dans les autres iſles : quand on peſe mûrement toutes ces conſidérations, on ne peut s'empêcher de penſer que le ſol de la Jamaïque doit être aſſez généralement mauvais ou fort médiocre.

Les bords de la mer qui, par la commodité du tranſport, ſemblent exiger de préférence la culture du ſucre, doivent avoir à-peu-près reçu tous les ſoins, toute la fertilité dont ils étoient ſuſceptibles. La fraîcheur exceſſive & continuelle des montagnes ſeroit trop nuiſible à toutes les productions, trop deſtructive des eſclaves qui s'en

occuperoient, pour qu'on puiſſe y entreprendre des travaux utiles. L'eſpace qui eſt entre les montagnes & les côtes eſt ſouvent d'une extrême aridité; mais il s'y trouve auſſi par intervalles, des vallées, des côteaux, des plaines, où tout atteſte que les Indiens plantoient leur mays, que les Eſpagnols élevoient de nombreux troupeaux. On peut préſumer que ces terrains, bien diſtribués, donneroient avec abondance, du coton, du café, du cacao, de l'indigo : productions qui juſqu'à préſent n'ont pas aſſez attiré l'attention des Anglois. Mais ces richeſſes ne ſuffiſent plus pour élever une colonie au plus grand éclat. Il n'y a que le ſucre qui rende aujourd'hui les iſles de l'Amérique floriſſantes.

Quoique cette production ſoit exploitée dans tout le contour de Jamaïque; elle l'eſt plus particuliérement à la côte méridionale, où l'Eſpagnol s'étoit réduit, & où ſes vainqueurs ſe multiplierent plus qu'ailleurs. Ils y furent attirés par une rade ſure, commode, & qui pourroit contenir mille vaiſſeaux de guerre. Cet avantage inappréciable y fit jeter les fondemens de la ville de Port-Royal, qui, quoiqu'élevé ſur un terrain ſabloneux, où la nature refuſoit toutes les choſes néceſſaires à la vie, même juſqu'à l'eau douce, devint en moins de trente ans, une cité célebre. Elle dut cet éclat à une circulation rapide & continuelle d'affaires, formée par les denrées de l'iſle, par les priſes des flibuſtiers, par le commerce interlope qu'on avoit ouvert avec le continent. Il y avoit peu de villes dans le monde, où la ſoif des richeſſes & des plaiſirs eût réuni plus d'opulence & de corruption.

CHAPITRE XV.

La Jamaïque éprouve une grande calamité. Suites de cette cataſtrophe.

LA nature détruiſit en un moment ce brillant ſpectacle. Le ciel d'un azur clair & ſerein, devint ſombre & rougeâtre. Un bruit ſourd ſe répandit ſous terre, des montagnes dans la plaine. Les rochers ſe fendirent. Des côteaux ſe rapprocherent à travers de grands intervalles. Des lacs infects s'éleverent à la place des montagnes englouties. Des plantations entieres furent tranſportées à pluſieurs milles de leur ſituation ancienne. Il ſe fit d'énormes ouvertures, d'où ſortoient de groſſes colonnes d'eau, qui corrompoient l'air. Pluſieurs habitations diſparurent dans les gouffres de la terre, ou tomberent renverſées ſur leurs fondemens. La mer fut bientôt couverte d'arbres que la terre y jeta, que les vents y porterent. Treize mille hommes trouverent la mort dans ce tombeau de l'iſle entiere, trois mille périrent de la contagion qui ſuivit ce fléau. Depuis cette époque, du 7 Juin 1692, la nature, dit-on, eſt moins belle à la Jamaïque, le ciel moins pur, le ſol moins fertile. Les montagnes n'ont pas la même élévation, l'iſle eſt plus baſſe qu'autrefois. On aſſure que la plupart des puits demandent des cordes moins longues de deux ou trois pieds qu'avant ce phénomene épouvantable : monument de la fragilité des conquêtes, qui dut apprendre aux Européens à ne pas ſe repoſer ſur la poſſeſſion d'un monde qui chancele ſous leurs pieds, & ſemble ſe dérober à leurs avides mains.

Dans ce déſordre général, Port-Royal fut détruit & ſubmergé ; tous les vaiſſeaux qui étoient dans la rade furent fracaſſés ou jetés au loin dans les terres. Mais cette place offroit trop de reſſources par ſa poſition pour être abandonnée. A peine le calme de la nature eut tranquilliſé les eſprits, qu'on releva la ville ſur ſes débris. Téméraires travaux ! Un nouvel ouragan renverſe ſes murs renaiſſans. Port-Royal, comme Jéruſalem, ne peut être réédifiée. La terre

ne fe laiffe creufer que pour l'engloutir. Par une fingularité qui confond tous les efforts & les raifonnemens de l'homme ; les feules maifons qui fubfiftent après ce bouleverfement, reftent bâties fur une petite langue qui s'avance plufieurs milles dans la mer. Ainfi la terre ferme rejette de fon fein des édifices auxquels l'inconftance de l'Océan offre, pour ainfi dire, une bafe folide. Ce peu de bâtimens expofés à l'invafion, eft défendu par une des meilleures fortereffes de l'Amérique.

Les habitans de Port-Royal, découragés par des calamités répétées, fe réfugierent à Kingfton, fituée fur la même baie. Bientôt leur induftrie & leur activité firent de ce bourg une ville agréable & floriffante. Elle eft devenue le centre de toutes les affaires. Si elles n'y font pas auffi vives qu'elles le furent autrefois à Port-Royal ; c'eft parce que les liaifons extérieures de la colonie ne font plus les mêmes. Le nouvel entrepôt étoit trop ouvert, pour garantir les négocians de toute inquiétude. Ce n'eft que depuis peu d'années qu'on l'a entouré d'ouvrages qui le mettent à l'abri des infultes.

Cependant Kingfton, malgré fes progrès, ne devint pas la capitale de l'ifle. Ce titre refta à Sant-Iago de la Vega, que les Anglois ont appellé Spanish-town, ou ville Efpagnole. Elle eft fituée à quelques lieues de la mer fur la riviere de Cobre, qui, fans être navigable, eft la plus belle du pays. C'eft-là qu'étoit le fiege de l'affemblée générale, du commandant, des tribunaux. Les principaux officiers, les plus riches colons y faifoient leur demeure. Ce concours y rendoit la fociété plus douce, les plaifirs plus vifs, les commodités plus nombreufes, & le luxe plus confidérable.

Tel étoit l'état des chofes, lorfque l'amiral Knowles, en 1756, jugea qu'il convenoit au bien de la colonie, que le gouvernement fût placé dans le centre des affaires. Ses vues furent adoptées par le corps légiflatif de l'ifle, qui décida qu'à l'avenir tous les refforts & les pouvoirs de l'adminiftration, feroient réunis à Kingfton. Des haines perfonnelles contre l'auteur du projet ; la dureté des mefures qu'il employoit à l'exécution ; l'attachement qu'on prend pour les lieux comme pour les chofes même ; une foule d'intérêts particuliers

que le changement ne pouvoit manquer de bleſſer : toutes ces cauſes inſpirerent à beaucoup de gens un éloignement invincible, pour un plan qui pouvoit bien avoir quelques inconvéniens ; mais qui étoit appuyé ſur des raiſons déciſives, & qui préſentoit de grands avantages. De leur côté, ceux qui avoient fait prévaloir le nouveau ſyſtême, le ſoutinrent avec une fierté dédaigneuſe. Du choc de ces ſentimens oppoſés, il s'éleva deux partis, dont l'animoſité qui fut d'abord extrême, nè fait que s'accroître. C'en eſt aſſez de ce foyer de diviſion, pour cauſer dans la colonie un embraſement général. Mais elle a bien plus à craindre encore d'un peuple d'ennemis féroces, qui la menacent continuellement au centre de l'iſle.

CHAPITRE XVI.

La Jamaïque a tout à craindre d'une république de noirs, dont elle s'eſt vue forcée de reconnoître l'indépendance.

LORSQUE les Eſpagnols furent obligés d'abandonner la Jamaïque à l'Angleterre, ils y laiſſerent un aſſez grand nombre de negres & de mulâtres, qui, las de leur eſclavage, prirent la réſolution de ſauver, dans les montagnes, une liberté que ſembloit leur offrir la fuite de leurs tyrans vaincus. Après avoir établi des réglemens qui devoient aſſurer leur union, ils planterent du mays & du cacao dans les lieux les plus inacceſſibles de leur retraite. Mais, l'impoſſibilité de ſubſiſter juſqu'au tems de leur récolte, les força de deſcendre dans la plaine, pour y dérober des vivres. Le conquérant ſouffrit ce pillage d'autant plus impatiemment, qu'il n'avoit rien à perdre ; & déclara la guerre la plus vive à ces raviſſeurs. Pluſieurs furent maſſacrés. Le plus grand nombre ſe ſoumit. Cinquante ou ſoixante ſeulement, trouverent encore des rochers, pour y vivre ou mourir libres.

La politique qui a des yeux & point d'entrailles, vouloit qu'on achevât d'exterminer ou de réduire, cette poignée de fugitifs,

échappés à la chaîne ou au carnage. Mais les troupes qui périſſoient, ou s'épuiſoient de fatigue, ne goûterent pas un ſyſtême de deſtruction, qui devoit leur coûter encore du ſang. On y renonça, dans la crainte de les ſoulever. Cette condeſcendance eut des ſuites funeſtes. Les eſclaves, que l'horreur du travail ou la peur des châtimens, jetoit dans le déſeſpoir, ne tarderent pas à chercher un aſile dans les bois, où ils étoient ſurs de trouver des compagnons prêts à les aſſiſter. Le nombre des fugitifs augmenta tous les jours. On les vit bientôt déſerter par eſſaims, après avoir maſſacré leurs maîtres, & dépouillé les habitations qu'ils livroient aux flammes. Inutilement on employoit contr'eux des partiſans actifs, auxquels on donnoit 90 livres pour chaque noir maſſacré dont ils préſenteroient la tête. Cette rigueur ne changea rien; & la déſertion n'en devint que plus générale.

Le nombre des rebelles accrut leur audace. Juſqu'en 1690, ils s'étoient bornés à fuir; mais enfin ſe croyant aſſez forts, même pour attaquer; on les vit fondre par bandes ſéparées ſur les plantations Angloiſes, où ils firent des dégâts horribles. En vain furent-ils repouſſés avec perte dans leurs montagnes; en vain pour les y contenir, conſtruiſit-on des forts de diſtance en diſtance, avec des corps-de-garde: malgré ces frais, ces précautions, les ravages recommencerent à diverſes repriſes. Le reſſentiment de la nature violée par une police barbare, mit tant de fureur dans l'ame des noirs achetés par les blancs, que ceux-ci, pour couper, diſoient-ils, la racine du mal, réſolurent en 1735, d'employer toutes les forces de la colonie, à détruire un ennemi juſtement implacable.

Auſſi-tôt les loix militaires prennent la place de toute adminiſtration civile. Tous les colons ſe partagent en corps de troupes. On ſe met en mouvement, on marche aux rebelles par différentes routes. Un parti ſe charge d'attaquer la ville de Nauny, que les noirs avoient bâtie eux-mêmes dans les montagnes bleues. Avec du canon, on réuſſit à réduire une place conſtruite ſans regles, défendue ſans artillerie. Mais les autres entrepriſes n'ont qu'un ſuccès équivoque, ou balancé par des pertes. Les eſclaves plus glorieux d'un triomphe

qu'abattus de dix revers, s'enorgueilliſſent de ne plus voir dans leurs tyrans que des ennemis à combattre. S'ils ſont vaincus, ce n'eſt pas ſans vengeance. Leur ſang eſt au moins confondu avec celui de leurs barbares maîtres. Ils vont au-devant de l'épée de l'Européen, pour lui plonger un poignard dans le cœur. Les réfugiés forcés de céder au nombre ou à l'adreſſe, ſe retranchent dans des lieux inacceſſibles, & s'y diſperſent en petites troupes, réſolus de n'en plus ſortir, & bien aſſurés d'y vaincre. Après neuf mois de combats & de courſes, on abandonne enfin le projet de les ſoumettre.

Ainſi l'emportera tôt ou tard, ſur des armées nombreuſes, aguerries, & même diſciplinées, un peuple déſeſpéré par l'atrocité de la tyrannie ou l'injuſtice de la conquête, s'il a le courage de ſouffrir la faim plutôt que le joug; s'il joint à l'horreur d'être aſſervi, la réſolution de mourir; s'il aime mieux être effacé du nombre des peuples, que d'augmenter celui des eſclaves. Qu'il cede la plaine à la multitude des troupes, à l'attirail des armes, à l'étalage des vivres, des munitions & des hôpitaux; & qu'il ſe retire au cœur des montagnes, ſans bagage, ſans toit, ſans proviſions; la nature ſaura bien l'y nourrir & l'y défendre. Qu'il y reſte, s'il le faut des années pour attendre que le climat, la chaleur, l'oiſiveté, la débauche, aient dévoré ou conſumé ces camps nombreux d'étrangers, qui n'ont ni butin à eſpérer, ni gloire à recueillir. Qu'il deſcende quelquefois avec les torrens, pour ſurprendre l'ennemi dans ſes tentes, & ravager ſes lignes. Qu'il brave enfin les noms injurieux de brigand & d'aſſaſſin, que lui prodiguera ſans honte une grande nation, aſſez lâche pour s'armer toute entiere contre une poignée d'hommes chaſſeurs, & aſſez foible pour ne pouvoir les vaincre.

Telle fut la conduite des negres avec les Anglois. Ceux-ci rebutés de courſes & d'armemens inutiles, tomberent dans un découragement univerſel. Les plus pauvres d'entr'eux n'oſerent accepter les terrains, que le gouvernement leur offroit au voiſinage des montagnes. Des établiſſemens plus éloignés de ces redoutables eſclaves, furent négligés, ou même abandonnés. Pluſieurs endroits de l'iſle, qui, par leur aſpect, annonçoit le plus de fécondité, reſterent dans leur

leur état inculte, les bois & les brouſſailles vives dont la nature les avoit hériſſés, devinrent l'effroi des colons, en ſervant d'aſile aux rebelles qui s'étoient aguerris.

Dans cette ſituation, Trelaunay fut chargé de l'adminiſtration de la colonie. Ce gouverneur ſage & ſans doute humain, ne tarda pas à ſentir que des hommes, qui, depuis près d'un ſiecle, vivoient de fruits ſauvages, nuds, expoſés à toutes les injures de l'air; qui, toujours aux priſes avec un aſſaillant plus fort & mieux armé, ne ceſſoient de combattre pour la défenſe de leur liberté, ne ſeroient jamais réduits par la force ouverte. Il eut donc recours à des ouvertures pacifiques. On leur offrit non-ſeulement des terres à cultiver en propriété, mais la liberté, mais l'indépendance. On conſentit qu'ils en jouiſſent ſous des chefs, qui, choiſis par eux-mêmes, recevroient cependant leur commiſſion du gouverneur de l'iſle, & ne pourroient agir que d'après ſa direction. Ce plan inoui juſqu'alors pour des negres fut accepté. Le traité ſe conclut en 1738, avec une joie réciproque. Il ſembloit promettre une tranquillité inaltérable; mais il s'y étoit mêlé un germe de trouble & de rupture.

Tandis que Trelaunay faiſoit cet accommodement au nom de la couronne, l'aſſemblée générale de la colonie avoit propoſé ſon arrangement particulier aux negres indépendans. C'étoit qu'ils s'obligeaſſent à ne plus donner de retraite aux eſclaves fugitifs, à condition qu'on leur paieroit une ſomme fixe pour chacun de ces déſerteurs qu'ils dénonceroient ou rameneroient eux-mêmes à la colonie. Cette ſtipulation contraire à l'humanité n'a pas été ſans doute religieuſement obſervée. On s'eſt accuſé mutuellement d'infidélité. Les negres, mal payés dans ce pacte honteux, ont recommencé pluſieurs fois leurs ravages.

Soit que leur exemple eût inſpiré de l'audace, ou que la dureté du joug Anglois eût ſoulevé la haine, les negres eſclaves réſolurent d'être libres auſſi. Pendant que la guerre d'Europe embraſoit l'Amérique, ces malheureux convinrent tous en 1760, de prendre les armes le même jour, de maſſacrer leurs tyrans, & de s'emparer du gouvernement. Mais l'impatience de la liberté déconcerta l'unani-

mité du complot, en prévenant le moment de l'exécution. Quelques-uns des conſpirateurs mirent avant le tems convenu le feu aux habitations, en poignarderent les maîtres; & ne ſe voyant pas en état de réſiſter à toutes les forces de l'iſle que leur entrepriſe prématurée avoit réunies en un moment, ils ſe réfugierent dans les montagnes. De cet aſile impénétrable, ils ne ceſſerent de faire des ſorties meurtrieres & deſtructives. Les Anglois, dans leur déſeſpoir, furent réduits à rechercher, à prix d'argent, le ſecours des negres ſauvages, dont ils avoient été forcés de reconnoître l'indépendance par le ſceau d'un traité. On leur promit une ſomme fixée pour la tête de chaque eſclave qu'ils auroient tué de leur main. Ces lâches Africains, indignes de la liberté qu'ils avoient recouvrée, n'eurent pas honte de vendre le ſang de leurs freres: ils les pourſuivirent, ils en tuerent un grand nombre par ſurpriſe. Enfin les conjurés affoiblis & trahis par leur propre race, reſterent long-tems dans le ſilence & l'inaction.

On croyoit le feu de la conſpiration éteint ſans retour, lorſque les révoltés accrus par le renfort des déſerteurs qui s'étoient échappés de diverſes plantations, reparurent avec une nouvelle fureur. Les troupes réglées, les milices, un corps nombreux de matelots; tout ſe réunit contre des eſclaves. On les combattit; on les vainquit en pluſieurs rencontres. Il y en eut beaucoup de tués & de pris. Le reſte ſe diſperſa dans les bois & dans les rochers. Tous les priſonniers furent fuſillés, pendus ou brûlés. Ceux qu'on croyoit les auteurs de la conſpiration furent attachés vivans à des gibets où ils périrent lentement, expoſés & conſumés au ſoleil ardent de la zone torride; ſupplice plus cuiſant, plus affreux que celui du bûcher. Cependant leurs tyrans ſavouroient avec avidité les tourmens de ces miſérables, dont le ſeul crime étoit d'avoir voulu recouvrer par la vengeance des droits que l'avarice & l'inhumanité leur avoient ravis.

Le même eſprit de barbarie dicta les meſures qu'on prit pour prévenir de nouveaux ſoulevemens. Un eſclave eſt fuſtigé dans les places publiques, s'il joue à quelque jeu que ce ſoit; s'il oſe aller à la chaſſe, ou s'il vend autre choſe que du lait ou du poiſſon. Il ne

peut ſortir de l'habitation où il ſert, ſans être accompagné d'un blanc, ou ſans une permiſſion par écrit. S'il bat du tambour, ou s'il fait uſage de quelque inſtrument bruyant, ſon maître ſera condamné à une amende de 225 livres. C'eſt ainſi que les Anglois, ce peuple ſi jaloux de ſa liberté, ſe joue de celle des autres hommes. C'eſt à cet excès de barbarie que le commerce & l'eſclavage des negres ont dû conduire des uſurpateurs. Tels ſont les progrès de l'injuſtice & de la violence. Pour conquérir le nouveau-monde, il a fallu ſans doute en égorger les habitans. Pour les remplacer, il falloit acheter des negres, ſeuls propres au climat, aux travaux de l'Amérique. Pour tranſplanter ces Africains qu'on deſtinoit à cultiver la terre ſans y rien poſſéder, il a fallu les prendre par force & les rendre eſclaves. Pour les tenir dans l'eſclavage, il faut les traiter durement. Pour empêcher ou punir les révoltes que doit exciter la dureté de la ſervitude : il faut des ſupplices, des châtimens, des loix atroces contre des hommes qui le ſont devenus.

Mais enfin la cruauté même a ſon terme, dans ſa nature deſtructive. Un moment ſuffit; une deſcente heureuſe à la Jamaïque, y peut faire paſſer des armes à des hommes qui ont l'ame ulcérée, & le bras levé contre leurs oppreſſeurs. Le François qui ne ſongera qu'à nuire à ſon ennemi, ſans prévoir que la révolte des negres dans une colonie les peut ſoulever dans toutes, ira hâter une révolution pendant la guerre. L'Anglois placé entre deux feux perdra ſa force, ſon courage, & laiſſera la Jamaïque en proie à des eſclaves & à des conquérans, qui ſe la diſputeront par de nouvelles horreurs. Voilà l'enchaînement de l'injuſtice. Elle s'attache à l'homme par des nœuds qui ne ſe rompent qu'avec le fer. Le crime engendre le crime; le ſang attire le ſang; & la terre demeure un théatre éternel de déſolation, de larmes, de miſere & de deuil, où les générations viennent ſucceſſivement ſe baigner dans le carnage, s'arracher les entrailles, & ſe renverſer dans la pouſſiere.

CHAPITRE XVII.

Avantages de la Jamaïque pour la guerre, désavantages pour la navigation.

CE feroit pourtant une perte funeste à l'Angleterre, que celle de la Jamaïque. La nature a placé cette isle à l'entrée du golfe du Mexique, & l'a comme rendue la clef de ce riche pays. Les vaisseaux qui vont de Carthagene à la Havane, sont forcés de passer sur ses côtes. Elle est plus à portée qu'aucune autre isle, des différentes échelles du continent. La multitude & l'excellence de ses rades, lui donnent la facilité de lancer des vaisseaux de guerre, de tous les points de sa circonférence. Tant d'avantages sont achetés par des inconvéniens.

Si l'on arrive aisément à la Jamaïque par les vents alisés, en allant reconnoître les petites Antilles, il n'est pas aussi facile d'en sortir, soit qu'on prenne le détroit de Bahama, soit qu'on se détermine pour le passage sous le vent.

La premiere de ces deux routes a toute la faveur du vent durant deux cents lieues ; mais dès qu'on a doublé le cap Saint-Antoine, on rencontre à l'avant le même vent qu'on avoit à l'arriere : ainsi l'on perd plus de tems qu'on n'en avoit gagné, avec le risque d'être enlevé par les gardes-côtes de la Havane. De ce péril on tombe dans les écueils de la Floride, où les vents & les courans portent avec une extrême violence. L'Elisabeth, vaisseau de guerre Anglois, alloit infailliblement y périr en 1746, lorsqu'il aima mieux entrer dans la Havane. C'étoit un port ennemi ; c'étoit dans le feu de la guerre. « Je viens, dit le capitaine Edward au gouverneur de la » place, je viens vous livrer mon navire, mes matelots, mes sol- » dats, & moi-même ; je ne vous demande que la vie pour mon » équipage. Je ne commettrai point, dit le commandant Espagnol, » une action déshonorante. Si nous vous avions pris dans le combat,

» en pleine mer, ou fur nos côtes, votre vaiffeau feroit à nous, &
» vous feriez nos prifonniers. Mais battus par la tempête, & pouffés
» dans ce port par la crainte du naufrage, j'oublie, & je dois
» oublier que ma nation eft en guerre avec la vôtre. Vous êtes des
» hommes, & nous le fommes auffi. Vous êtes malheureux, nous
» vous devons de la pitié. Déchargez-donc avec affurance, &
» radoubez votre vaiffeau. Trafiquez, s'il le faut, dans ce port,
» pour les frais que vous devez payer. Vous partirez enfuite, &
» vous aurez un paffe-port jufqu'au-delà des Bermudes. Si vous êtes
» pris après ce terme, le droit de la guerre vous aura mis dans nos
» mains; mais en ce moment, je ne vois dans des Anglois que des
» étrangers, pour qui l'humanité réclame du fecours «. C'eft-là qu'on reconnoît la générofité Efpagnole!

La feconde route n'offre pas moins de difficultés & de périls. Elle aboutit à une petite ifle, que les Anglois nomment Crooked, & qui eft fituée à quatre-vingts lieues de la Jamaïque. Il faut communément lutter pendant tout ce trajet contre le vent d'eft, ranger de fort près les côtes de Saint-Domingue, de peur d'être pouffés fur les baffes de Cuba, & paffer par le détroit que forment les pointes de ces deux grandes ifles, où il eft bien difficile de n'être pas intercepté par leurs corfaires, ou par leurs vaiffeaux de guerre. Les navigateurs partis des Lucayes, n'éprouvent pas les mêmes difficultés.

CHAPITRE XVIII.

Etabliffement des Anglois aux ifles Lucayes.

CEs ifles, les premieres que Colomb découvrit en Amérique, font au nombre de quatre ou cinq cents. La plupart ne font que des rochers à fleur d'eau. Quelques-unes étoient habitées par des fauvages, qu'on fit tous périr dans les mines de Saint-Domingue. Il n'y en avoit pas une feule qui ne fût entiérement déferte, lorfque l'Angleterre jeta en 1672 dans celle qu'on nomme la Providence,

quelques hommes, qui furent exterminés ſept ou huit ans après par les Eſpagnols. Cette cataſtrophe n'empêcha pas d'autres Anglois d'y retourner en 1690. A peine ils avoient élevé cent ſoixante maiſons, quand les François & les Eſpagnols réunis, les attaquerent de nouveau en 1703, détruiſirent leurs plantations, & enleverent leurs negres. Les colons découragés par la perte totale de leurs biens, allerent chercher de l'occupation ailleurs; & ils furent remplacés par des pirates de leur nation, qui, après avoir rempli de leurs brigandages les côtes d'Afrique, les mers les plus reculées de l'Aſie, ſur-tout les parages de l'Amérique ſeptentrionale, trouvoient un aſile ſur & commode dans ce repaire. Depuis long-tems ils inſultoient impunément, même le pavillon de la Grande-Bretagne. Enfin en 1719 George I. réveillé par les cris de ſon peuple & par le vœu de ſon parlement, fit partir des forces ſuffiſantes pour les réduire. La plupart accepterent l'amniſtie qui leur étoit offerte, & groſſirent la colonie que Vooder Rogers amenoit d'Europe.

Elle peut être aujourd'hui compoſée de trois mille ames. La moitié eſt établie à la Providence; le reſte eſt établi dans les autres iſles. C'eſt au brigandage de leurs premieres mœurs qu'il faut attribuer l'état de négligence & d'imperfection où ces colons laiſſent languir l'agriculture; quoique la variété du terrain qu'ils occupent, ou peuvent occuper, ne ceſſe de ſolliciter leur induſtrie, leur ambition, leurs caprices même. On ſait bien qu'en général il n'eſt pas fertile; mais il s'y trouve des veines aſſez riches pour faire proſpérer une population plus conſidérable. Ces iſles qui, faute de denrées, ont été juſqu'à préſent perdues pour la Grande-Bretagne, pourront lui devenir utiles du moins par leur poſition, ſi ce n'eſt pas par leur commerce.

Les Lucayes, qui d'un côté ne ſont ſéparées de la Floride que par le canal de Bahama, forment de l'autre une longue chaîne, qui ſe termine à-peu-près à la pointe de Cuba. Là commencent d'autres iſles qu'on appelle Caïques & Turques, miſes depuis peu ſous le joug de la marine Angloiſe, & qui prolongent la chaîne juſques vers le milieu de la côte ſeptentrionale de Saint-Domingue. Ces différentes

iſles laiſſent entr'elles cinq paſſages aux plus grands bâtimens. La Turque & la grande Caïque, par les fortifications que l'Angleterre vient d'y élever, offrent à ſes corſaires un mouillage tranquille, une retraite aſſurée, avec l'empire du canal étroit qui les ſépare l'une & l'autre de Saint-Domingue. Dès-lors la plupart des navires partis de cette colonie ſi riche, doivent tomber dans les mains des Anglois. Si ceux-ci n'ont pas conſtruit des forts ſur les autres iſles du débouquement, c'eſt que la ſupériorité de leur manœuvre leur a paru ſuffiſante ſans ce ſecours, pour intercepter ce paſſage à la navigation de leurs rivaux. Ils ne ſe promettent pas d'auſſi grands avantages des Bermudes.

CHAPITRE XIX.

Etabliſſement des Anglois aux iſles Bermudes.

CET archipel, éloigné d'environ trois cents lieues de celui des Antilles, fut découvert en 1527 par l'Eſpagnol Jean Bermudès, qui lui donna ſon nom, ſans y aborder. Jamais ce groupe d'iſles n'avoit été habité par aucun mortel, lorſque ſoixante Anglois y paſſerent en 1612. Sa population s'accrut aſſez conſidérablement, parce qu'on exagéra beaucoup les avantages de ſon climat. On s'y rendoit des Antilles, pour recouvrer la ſanté; des colonies ſeptentrionales, pour y jouir tranquillement de ſa fortune. Pluſieurs royaliſtes allerent y attendre la fin des jours de Cromwel qui les opprimoit. Waller entr'autres, poëte charmant, ennemi de ce tyran libérateur, paſſa les mers, & chanta ces iſles fortunées, inſpiré par l'influence de l'air & la beauté du payſage, vrais dieux de la poëſie. Il fit paſſer ſon enthouſiaſme, à ce ſexe qu'il eſt ſi doux d'enflâmmer. Les dames Angloiſes ne ſe croyoient belles & bien parées, qu'avec de petits chapeaux faits de feuilles de palmier, qui venoient des Bermudes.

Mais enfin le charme diſparut, & ces iſles tomberent dans l'oubli que méritoit leur petiteſſe. Elles ſont extrêmement nom-

breufes, & n'occupent qu'un efpace de fix à fept lieues. Le fol y eft d'une qualité médiocre, fans aucune fource pour l'arrofer. On n'y boit d'autre eau que celle des puits & des citernes. Le mays, les légumes, beaucoup de fruits excellens, y donnent une nourriture abondante & faine. Il n'y croît point de ce fuperflu qu'on exporte aux nations. Cependant le hafard a raffemblé fous ce ciel pur & tempéré quatre ou cinq mille habitans, pauvres, mais heureux d'être ignorés. Ils n'ont de liaifons au-dehors que par quelques bâtimens, qui, paffant des colonies du nord à celles du midi, vont de tems en tems fe rafraîchir à ces ifles paifibles.

On a fouhaité d'augmenter l'aifance de ce peuple par l'induftrie. On a voulu qu'il cultivât la foie, enfuite la cochenille, enfin qu'il plantât des vignes. Mais ces projets n'ont été que conçus. Pour leur propre bonheur, ces infulaires ont borné tous leurs arts fédentaires à la fabrication des voiles de marine. Cette manufacture fi convenable à des hommes fimples & modérés, devient tous les jours plus floriffante. On y conftruit depuis plus d'un fiecle, avec un bois de cedre que les François appellent acajou, des vaiffeaux qui n'ont point d'égaux, foit pour la marche ou pour la durée, & qui font généralement recherchés, fur-tout par les corfaires. On a tâché de les imiter à la Jamaïque & aux Lucayes, où l'on avoit abondamment les matériaux que la rareté avoit fait enchérir dans les anciens chantiers; mais ces vaiffeaux font & doivent être fort inférieurs à ceux qui leur ont fervi de modele.

Les principaux habitans des ifles Bermudes ont formé en 1765 une fociété, dont les ftatuts font peut-être le monument le plus refpectable qui ait jamais honoré l'humanité. Ces vertueux citoyens fe font engagés à former une bibliotheque de tous les livres économiques, en quelque langue qu'ils aient été écrits, à procurer aux perfonnes valides des deux fexes, une occupation convenable à leur caractere; à récompenfer tout homme qui aura introduit dans la colonie un art nouveau, ou qui aura perfectionné un art déjà connu; à donner une penfion à tout journalier, qui, après quarante ans d'un travail affidu & d'une réputation faine, n'aura pu amaffer des

des fonds ſuffiſans pour couler ſes derniers jours ſans inquiétude ; à dédommager enfin tout habitant des Bermudes, que le miniſtere ou le magiſtrat auront opprimé.

Garde ces avantages, peuple laborieux ſans richeſſes, heureux de ton travail & de ta pauvreté, qui conſervent tes mœurs. Un ciel pur & ſerein veille ſur tes jours innocens. Tu reſpires la paix de l'ame avec la ſanté. Aucun poiſon du luxe n'a coulé dans tes veines. Tu n'excites, ni n'éprouves l'envie. Les fureurs de l'ambition & de la guerre expirent ſur tes bords, comme les tempêtes de l'Océan qui t'environne. C'eſt pour jouir du ſpectacle de ta frugalité, que l'homme vertueux voudroit paſſer les mers. Ah ! que les vents ne t'apportent jamais les événemens du monde où nous vivons ! Tu ſaurois... hélas ! . . . non, mon eſprit ſe trouble, ma plume tombe, & tu n'apprendras rien...

L'Angleterre ne retiroit de toutes les iſles qui proſpéroient ſous ſon pavillon, que le ſucre néceſſaire à ſa conſommation, une partie du café & du coton dont elle avoit beſoin. Elle n'en obtenoit ni cacao, ni indigo. La derniere guerre, en étendant ſon domaine dans le nouveau-monde, a enrichi ſon commerce de quelques branches d'exportations.

CHAPITRE XX.

Les Anglois prennent poſſeſſion de l'iſle de Tabago, qui avoit été occupée par les Hollandois & par les François.

A La tête de ſes nouvelles acquiſitions, eſt l'iſle de Tabago, qui peut avoir trente lieues de circuit. Elle n'eſt point, comme la plupart des autres Caraïbes, hériſſée de rochers arides, ou empâtée de marécages mal-ſains. Des plaines qui s'étendent ſans inégalités, y ſont couronnées par des côteaux, dont la pente douce & facile eſt preſque par-tout ſuſceptible de culture. On voit ſortir de ces hauteurs un nombre prodigieux de ſources, qui la plupart ſemblent deſ-

tinées à faire agir des moulins à ſucre. Le ſol quelquefois ſablonneux, eſt conſtamment noir & profond. Des havres ſurs & commodes, bornent le nord & le couchant de l'iſle, qui n'eſt pas expoſée à ces terribles ouragans qui cauſent ailleurs de ſi grands ravages. Le voiſinage du continent peut lui procurer cet avantage ineſtimable.

Auſſi Tabago fut-il autrefois extrêmement peuplé, ſi l'on en croit des traditions, dont l'autorité n'eſt pourtant que douteuſe. Ses habitans y réſiſterent long-tems aux attaques vives & fréquentes des ſauvages de la terre-ferme, ennemis opiniâtres, implacables. Enfin laſſés de ces incurſions toujours renaiſſantes du continent, ils ſe diſperſerent dans les iſles voiſines.

Celle qu'ils avoient abandonnée, étoit ouverte aux invaſions de l'Europe, lorſqu'en 1632 il y débarqua deux cents Fleſſinguois, pour y jeter les fondemens d'une colonie Hollandoiſe. Les Indiens du voiſinage ſe joignirent aux Eſpagnols de la Trinité, contre un établiſſement qui leur portoit ombrage. Tout ce qui voulut arrêter leur impétueuſe fureur, fut maſſacré ou fait priſonnier. Le peu qui ſe ſauva de leurs mains à la faveur des bois, ne tarda pas à déſerter l'iſle.

La Hollande oublia durant vingt ans, un établiſſement qu'elle de connoiſſoit que par les déſaſtres de ſa naiſſance. En 1654, on y fit paſſer une nouvelle peuplade. Elle en fut chaſſée en 1666. Les Anglois ſe virent bientôt arracher cette conquête par les François. Mais Louis XIV. content de vaincre, rendit à la république, ſon alliée, une iſle qu'elle avoit poſſédée. Cet établiſſement ne proſpéra pas mieux que toutes les colonies agricoles de cette nation commerçante. Ce qui détermine ailleurs tant d'hommes à paſſer en Amérique, n'y a jamais dû pouſſer les Hollandois. Leur métropole offre à l'induſtrie de ſes citoyens toutes les facilités d'un commerce avantageux; ils n'ont pas beſoin de s'expatrier pour faire leur fortune. Une heureuſe tolérance, achetée comme la liberté par des fleuves de ſang, y laiſſe enfin reſpirer les conſciences; jamais des ſcrupules de religion n'y réduiſent les ames timorées, à ſe bannir du ſol où le ciel les fit naître. La patrie pourvoit avec tant de ſageſſe & d'hu-

manité à la fubfiftance & à l'occupation des pauvres, que le défefpoir ne contraint point d'aller défricher une terre accoutumée à dévorer fes premiers cultivateurs. Tabago n'eut donc jamais plus de douze cents hommes occupés à cultiver un peu de tabac, un peu de coton, un peu d'indigo, & à exploiter fix fucreries.

La colonie étoit bornée à cet effor d'induftrie, quand elle fut attaquée par la nation même, qui l'avoit rétablie dans fes droits primitifs de poffeffion & de propriété. Au mois de Février 1677, une flotte Angloife deftinée à s'emparer de Tabago, rencontra la flotte Hollandoife qui devoit s'oppofer à cette expédition. Le combat s'engagea dans la rade même de l'ifle, qui devint fameufe par cette action mémorable, dans un fiecle fécond en grands événemens. L'acharnement de la valeur fut tel des deux côtés, que les vaiffeaux étoient fans mâts, fans agrêts, fans matelots pour manœuvrer, & qu'on fe battoit encore. La bataille ne finit que quand on vit douze bâtimens brûlés & plufieurs coulés à fond. Les affaillans perdirent moins de monde, & les défenfeurs garderent encore l'ifle.

Mais d'Eftrées qui vouloit l'emporter, y defcendit cette même année au mois de Décembre. Il n'y avoit plus de flotte, pour arrêter ou détourner fes forces. Une bombe lancée de fon camp, alla tomber fur le magafin à poudre. Ce coup, ordinairement décifif, mit l'ennemi hors d'état de défenfe : il fe rendit à difcrétion. Le vainqueur, avec toute la rigueur du droit de la guerre, non content de rafer les fortifications, réduifit les plantations en cendres, s'empara de tous les vaiffeaux qui étoient dans le port, & tranfporta les habitans hors de l'ifle qu'il avoit prife. La conquête en fut affurée à la France, par la paix qui fuivit une action où la défaite fut fans honte, & la victoire fans avantage.

La cour de Verfailles négligea cette ifle importante, au point de n'y pas envoyer un feul homme. Peut-être dans l'ivreffe d'une fauffe grandeur, voyoit-elle avec indifférence tout ce qui n'étoit qu'utile. Elle prit même une mauvaife opinion de Tabago, jufqu'à la regarder comme un rocher ftérile. Cette erreur s'accrédita par la conduite des François, qui, trop nombreux à la Martinique, fe débor-

derent aux isles de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Dominique. Celles-ci étoient des possessions précaires, & d'une qualité médiocre. Les auroit-on préférées à une isle, dont le terrain étoit meilleur & la propriété incontestable ? Ainsi raisonnoit un gouvernement qui n'avoit pas alors sur le commerce & les plantations des colonies, assez de lumieres pour discerner les vrais motifs du peu de penchant que ses sujets avoient pour Tabago.

Une colonie naissante, sur-tout quand elle est fondée avec de foibles moyens, a besoin de secours immédiats pour subsister. Elle ne peut faire des progrès, qu'à mesure qu'elle trouve la consommation de ses premieres denrées. Celles-ci sont pour l'ordinaire d'une espece commune, qui, ne valant pas les frais d'une longue exportation, ne se vend guere que dans les lieux voisins, & doit mener insensiblement, par des profits médiocres, à l'entreprise des grandes cultures, qui sont l'objet du commerce des Européens avec les Antilles. Or Tabago étoit trop éloigné des grands établissemens François, pour attirer des habitans par cette gradation de succès. On lui préféra des isles moins abondantes, mais plus rapprochées des ressources.

Le néant où tout l'avoit plongée, ne l'avoit pas dérobée à l'œil avide de l'Angleterre. Cette isle orgueilleuse, qui se croit la reine des isles, parce qu'elle est la plus florissante de toutes, prétendoit avoir des droits imprescriptibles sur Tabago, pour l'avoir occupée pendant six mois. Ses forces ont couronné ses prétentions, & la paix de 1763 a justifié le succès de ses armes, en lui cédant une possession qu'elle vengera de l'inaction des François.

Presque toutes les propriétés des Antilles devinrent le tombeau de leurs premiers colons, qui, agissant au hasard dans des tems d'inexpérience, sans aucun concours de leur métropole, faisoient autant de fautes que de pas. Leur avidité méprisa la pratique des naturels du pays, qui, pour diminuer la trop grande influence d'un soleil éternellement ardent, séparoient les petites portions de terrain qu'ils étoient forcés de défricher, par de grands espaces couverts d'arbres & d'ombre. Ces sauvages instruits par l'expérience, pla-

çoient leurs logemens au milieu des bois, dans la crainte des exhalaisons vives & dangereuses qui sortoient d'une terre qu'ils venoient de remuer.

Les destructeurs de ce peuple sage, pressés de jouir, abandonnerent cette méthode trop lente; & dans l'impatience de tout cultiver, ils abattirent précipitamment des forêts entieres. Aussi-tôt des vapeurs épaisses s'éleverent d'un sol échauffé pour la premiere fois des rayons du soleil. Elles augmenterent à mesure qu'on fouilla les champs, pour les ensemencer ou les planter. Leur malignité s'introduisit par tous les pores, par tous les organes du cultivateur, que le travail mettoit dans une transpiration excessive & continuelle. Le cours des liqueurs fut intercepté; tous les visceres se dilaterent, le corps enfla, l'estomac cessa ses fonctions. L'homme mourut. Echappoit-on aux ardeurs pestilentielles du jour: la nuit on respiroit la mort avec le sommeil, dans des cabanes dressées à la hâte au milieu des terres défrichées, sur un sol dont la végétation trop active & mal-saine, consumoit les hommes avant de nourrir les plantes.

D'après ces observations, voici le plan qu'il seroit bon de suivre dans l'établissement d'une colonie nouvelle. En y arrivant, nous examinerions quels sont les vents qui regnent le plus dans l'archipel de l'Amérique, & nous trouverions qu'ils y sont réguliers du sud-est au nord-est. Si nous avions la liberté du choix, si la nature du terrain n'y mettoit point d'obstacle, nous éviterions de nous placer sous le vent, de peur qu'il n'apportât continuellement dans notre sein la vapeur des terres nouvellement défrichées, & n'infectât par l'exhalaison des plantations neuves, une plantation qui se seroit purifiée avec le tems. Ainsi nous devrions fonder notre colonie, au vent de tous les pays qu'il s'agiroit de mettre en culture. D'abord on construiroit dans les bois tous les logemens, autour desquels nous ne laisserions pas couper un seul arbre. Le séjour des bois est sain. La fraîcheur qu'ils conservent même pendant la plus grande chaleur du jour, empêche cette surabondance de transpiration qui fait périr la plupart des Européens, par la sécheresse & l'acrimonie d'un sang

inflammable & dépouillé de fon fluide. On allumeroit du feu pendant la nuit dans les cafes, pour divifer le mauvais air qui pourroit s'y être introduit. Cet ufage établi conftamment dans certaines parties de l'Afrique, auroit en Amérique l'effet qu'on doit en attendre, eu égard à l'analogie des deux climats.

Ces précautions prifes, nous commencerions à abattre le bois, mais à l'éloignement de cinquante toifes au moins des cabanes. Lorfque la terre feroit découverte, les efclaves feroient envoyés au travail à dix heures du matin feulement, c'eft-à-dire, après que le foleil auroit divifé les vapeurs, & que le vent les auroit chaffées. Les quatre heures perdues depuis le lever du jour, feroient plus que compenfées, par l'activité des cultivateurs dont on ménageroit les forces, & par la confervation de l'efpece humaine. On continueroit cette attention, foit qu'il fallût défricher les terres ou les enfemencer, jufqu'à ce que le fol bien purgé, bien confolidé, permît d'y établir les colons, & de les occuper à toutes les heures du jour, fans avoir rien à craindre pour leur fureté. L'expérience a juftifié d'avance la néceffité de toutes ces mefures.

Pour avoir d'abord occupé le deffous du vent, les Anglois ont péri en foule à Tabago, & perdu beaucoup d'efclaves, quoiqu'ils fuffent venus tous enfemble des colonies voifines. Eclairés par cette difgrace, ils fe font portés au deffus du vent, & la mortalité s'eft arrêtée. Cet établiffement qui devoit être commencé immédiatement après la paix, a été très-retardé, parce que l'ufage où eft l'Angleterre de vendre le fol de fes ifles, a entraîné des formalités fans nombre qui ont fufpendu les défrichemens. Ce n'eft qu'en 1766 qu'ont été adjugés quatorze mille acres de terre, divifés en lots de cinq cents acres chacun. On a fait depuis une nouvelle adjudication; mais, ni dans la premiere, ni dans la feconde, il n'a été permis à aucun cultivateur d'acquérir plus d'un lot. La loi s'eft étendue fur Saint-Vincent & fur la Dominique, avec cette reftriction, que dans celle-ci, le lot n'a été que de trois cents acres. Dans les trois acquifitions, l'acre n'a coûté que 22 ou 28 livres. Le cinquieme de cette fomme a été payé comptant. Il n'a été fourni que dix pour cent

dans les deux premieres années ; & enfuite vingt pour cent par an jufqu'à la fin du paiement. On a de plus affervi chaque colon à mettre un blanc & deux blanches fur fon habitation, pour chaque centaine d'acres qu'il défrichera. Une difficulté fe préfente. Les Anglois en plaçant deux femmes par homme dans une habitation, s'expofent donc à laiffer une femme fans homme, ou à donner un feul homme à deux femmes. C'eft tomber ou dans la polygamie que le chriftianifme défend, ou dans le célibat, que le proteftantifme rejette : car on ne fuppofe pas que les Anglois veuillent mêler en Amérique leur fang avec celui des negres. Quoi qu'il en foit, un colon ne peut fe fouftraire à cette obligation, qu'en payant 450 livres pour chaque femme, & le double de cette fomme pour chaque homme qui lui manquera.

Malgré cette forte de gêne, le caractere Anglois ne permet pas de douter que Tabago ne s'éleve entre leurs mains, d'une inertie profonde au faîte de la plus riche culture. A ce brillant période, il furpaffera par la qualité, par l'abondance de fes productions, toutes les poffeffions que cette nation a acquifes dans le nouveau-monde. Des fpéculateurs, qui peuvent le mieux apprécier les rapports de fon étendue avec le genre de fa fécondité, ne balancent pas à dire, que cette ifle donnera chaque année à fa métropole, cinquante mille barriques de fucre brut, fans parler de quelques autres denrées d'un moindre prix. Elle effacera la Jamaïque; elle augmentera les richeffes de la Grenade.

CHAPITRE XXI.

La France cede la Grenade à l'Angleterre. Importance & productions de cette isle.

Cette isle située sous le vent de Tabago, n'a que neuf ou dix lieues de long, sept dans sa plus grande largeur, & vingt ou vingt-deux de circonférence. Ses plaines sont coupées par quelques montagnes peu élevées, & par un nombre prodigieux de ruisseaux assez considérables. Elle a sous le vent un port si vaste, que soixante vaisseaux de guerre y seroient au large, & si sûr, qu'ils pourroient se dispenser de jeter l'ancre.

Quoique les François, instruits de la fertilité de la Grenade, eussent formé dès l'an 1638 le projet de s'y établir, ils ne l'exécuterent qu'en 1651. En arrivant, ils donnerent quelques haches, quelques couteaux, un barril d'eau-de-vie au chef des sauvages qu'ils y trouverent; & croyant à ce prix avoir acheté l'isle, ils prirent le ton de souverains, & bientôt agirent en tyrans. Les Caraïbes ne pouvant les combattre à force ouverte prirent le parti que la foiblesse inspire toujours contre l'oppression, de massacrer tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart & sans défense. Les troupes qu'on envoya pour soutenir la colonie au berceau, ne virent rien de plus sûr, de plus expéditif, que de détruire tous les naturels du pays. Le reste des malheureux qu'ils avoient exterminés, se réfugia sur une roche escarpée, aimant mieux se précipiter tout vivans de ce sommet, que de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Les François nommerent légérement ce roc, *le morne des sauteurs*, nom qu'il conserve encore.

Un gouverneur avide, violent, inflexible, les paya justement de tant de cruautés. La plupart des colons révoltés de sa tyrannie se réfugierent à la Martinique; & ceux qui étoient restés sous son obéissance le condamnerent au dernier supplice. Dans toute

toute la cour de juftice qui fit authentiquement le procès à ce brigand, un feul homme nommé Archangeli, favoit écrire. Un maréchal ferrant fit les informations. Au lieu de fa fignature, il avoit pour fceau un fer à cheval, autour duquel Archangeli, qui rempliffoit l'office de greffier, écrivit gravement : *Marque de monfieur de la Brie, confeiller-rapporteur.*

On craignit fans doute que la cour de France ne ratifiât pas un jugement fi extraordinaire & réduit à des formalités inouies, quoique dictées par le bon fens. La plupart des juges du crime, & des témoins du fupplice, difparurent de la Grenade. Il n'y demeura que ceux qui, par leur obfcurité, devoient fe dérober à la perquifition des loix. Le dénombrement de 1700 attefte, qu'il n'y avoit dans l'ifle que 251 blancs, 53 fauvages ou mulâtres libres, & 525 efclaves. Les animaux utiles fe réduifoient à 64 chevaux, & 569 bêtes à corne. Toute la culture confiftoit en trois fucreries, & cinquante-deux indigoteries.

Tout changea de face vers l'an 1714, & ce changement fut l'ouvrage de la Martinique. Cette ifle jetoit alors les fondemens d'une fplendeur qui devoit étonner toutes les nations. Elle envoyoit à la France des productions immenfes, dont elle étoit payée en marchandifes précieufes. Elle portoit ce qu'elle avoit reçu de plus riche aux côtes Efpagnoles. Ses bâtimens touchoient en route à la Grenade, pour y prendre des rafraîchiffemens. Les corfaires marchands qui fe chargeoient de cette navigation, apprirent à cette ifle le fecret de fa fertilité. Son fol n'avoit befoin que d'être mis en valeur. Le commerce rend tout facile. Quelques négocians fournirent les efclaves & les uftenfiles pour élever des fucreries. Un compte s'établit entre les deux colonies. La Grenade fe libéroit peu-à-peu avec fes riches productions; & la folde entiere alloit fe terminer, lorfque la guerre de 1744, interceptant la communication des deux ifles, arrêta du même inftant les progrès de la culture à fucre. On y fuppléa par celle du café, qui, pendant les hoftilités, fut pouffée avec toute la vigueur & l'effor que l'induftrie avoit pris. (*)

(*) A la fin des troubles la population de la Grenade confiftoit en 1142 blancs;

La paix de 1748 ranima toutes les reſſources & les travaux. En 1753, la Grenade renfermoit dans ſon ſein 1,262 blancs, 175 negres libres, & 11,991 eſclaves; 2,298 chevaux ou mulets; 2,456 bêtes à corne; 3,278 moutons; 902 chevres; 331 cochons, formoient ſes troupeaux. Elle cultivoit 83 ſucreries; 2,725,600 pieds de café; 150,300 cacaoyers, & 800 cotonniers. Ses vivres conſiſtoient en 5,740,450 foſſes de manioc; 933,596 bananiers; 143 quarrés d'ignames & de patates. La colonie faiſoit rapidement des progrès proportionnés à l'excellence de ſon ſol. Les fievres opiniâtres & les hydropiſies, qui, depuis trente ans conſumoient les hommes à proportion qu'ils abattoient des bois, auroient ceſſé ſans doute avec les défrichemens, où le colon trouvoit la mort en y cherchant la vie. Mais la France a perdu ſes eſpérances avec ſes biens. Elle ne jouira plus des tréſors que lui apportoit la Grenade. Des malheurs trop mérités, ont fait avorter ſes précautions tardives. La rage de jouir avant le tems, & ſans meſure; cette maladie qui a gagné le gouvernement d'une nation, digne pourtant d'être aimée de ſes maîtres; cette prodigalité qui moiſſonne quand il faudroit ſemer; qui détruit d'une main le paſſé, de l'autre l'avenir; qui ſeche & dévore le fond des richeſſes par l'anticipation des revenus; ce déſordre qui réſulte des beſoins où le défaut de principes & d'expérience, ne manque jamais de réduire un état qui n'a que des forces ſans vues & des moyens ſans conduite; l'anarchie qui regne au timon des affaires; la précipitation, la brigue ſubalterne, le vice ou le manque de projets; d'un côté, la hardieſſe de tout faire impunément, & de l'autre, la crainte de parler, même pour le bien public: ce concours de maux qui s'entraînent de loin, a fait paſſer la Grenade entre les mains des Anglois, qui poſſedent cette conquête par le traité de 1763. Mais juſqu'à quand? Sera-ce ſans retour?

---

189 mulâtres ou negres libres; 8700 eſclaves; 2002 chevaux ou mulets; 3483 bêtes à cornes; 5112 moutons ou chevres; 1351 cochons formoient ſes troupeaux. Ses cultures s'élevoient à 161200 pieds de cacao, à 1680070 pieds de café, à 83 ſucreries; elle avoit pour ſes vivres 116 quarrés de terre en patates & ignames, 1963330 pieds de bananes, 3860050 foſſes de manioc. L'indigo étoit tout-à-fait tombé. Il ne reſtoit aucun veſtige de cette ancienne production de la colonie.

L'Angleterre n'y a pas heureusement débuté. Dans le premier enthousiasme d'une acquisition dont on avoit d'avance la plus haute idée, chacun s'est hâté d'y rechercher des habitations. Elles ont été achetées beaucoup au dessus de leur valeur réelle. Cette fantaisie, en expulsant de l'isle d'anciens colons habitués au climat, a fait sortir de la métropole trente-cinq ou trente-six millions de livres. A cette imprudence a succédé une autre imprudence. Les nouveaux propriétaires, aveuglés sans doute par l'orgueil national, ont substitué de nouvelles méthodes à celles de leurs prédécesseurs. Ils ont voulu changer la maniere de vivre des esclaves. Par leur ignorance même attachés plus fortement à leurs habitudes que le commun des hommes, les negres se sont révoltés. Il a fallu faire marcher des troupes, & verser du sang. Toute la colonie s'est remplie de soupçons. Des maîtres qui s'étoient jetés dans la nécessité de la violence, ont craint d'être brûlés ou assassinés dans leurs plantations. Les travaux ont langui, ont même été interrompus. Le calme s'est enfin rétabli. Le nombre des esclaves a été porté à quarante mille, & les productions se sont élevées au triple de ce qu'elles étoient sous la domination Françoise.

Les cultures accroîtront encore par le voisinage d'une douzaine d'isles qui dépendent de la colonie, sous le nom de Grenadins. Elles ont depuis trois jusqu'à huit lieues de circonférence. On n'y voit point couler de sources d'eau. L'air y est sain. La terre couverte seulement de halliers clairs, n'a point été défendue des rayons du soleil: elle n'exhale point de ces vapeurs mortelles, qui attaquent la vie des cultivateurs.

Cariacou, la seule de ces isles que les François aient occupée, fut d'abord fréquentée par quelques pêcheurs de tortues, qui, dans les intervalles de loisir que leur laissoit un métier si facile, se mirent à défricher. Avec le tems, leur petit nombre fut grossi par des habitans de la Guadeloupe, qui, voyant leurs plantations détruites par une espece particuliere de fourmis, allerent porter à Cariacou leur industrie. Elle fleurit à l'ombre de la liberté. Ils y rassemblerent en-

viron douze cents esclaves, avec lesquels ils se faisoient un revenu de quatre ou cinq cent mille livres en coton.

Les autres Grenadins ne promettent pas les mêmes avantages. On a cependant commencé à y cultiver le sucre. Il a singuliérement réussi à Becouya, la plus grande, la plus fertile de ces isles : elle n'est éloignée que de deux lieues de celle de Saint-Vincent.

CHAPITRE XXII.

Les Anglois prennent possession de Saint-Vincent. Habitudes des sauvages qu'ils trouvent dans cette isle.

LORSQUE les Anglois & les François, qui ravageoient depuis quelques années les isles du vent, voulurent donner en 1660 de la consistance à des établissemens qu'on n'avoit encore qu'ébauchés, ils convinrent que la Dominique & Saint-Vincent resteroient en propre aux Caraïbes. Quelques-uns de ces sauvages, dispersés jusqu'à ce moment, allerent chercher leur asile dans la premiere, & le plus grand nombre dans la seconde. C'est-là que ces hommes doux, modérés, amis de la paix & du silence, vivoient au milieu des bois, en familles éparses, sous la direction d'un vieillard, que l'âge seul avoit instruit & appellé au gouvernement. L'empire passoit successivement dans toutes les familles, où le plus âgé devenoit toujours roi, c'est-à-dire, guide & pere de la nation. Ces sauvages ignorans ne connoissoient pas l'art sublime de soumettre & de gouverner les hommes par la force des armes; d'égorger les habitans d'un pays, pour en posséder légitimement les terres, d'accorder au vainqueur la propriété, au vaincu le travail des pays de conquête; & de dépouiller à la longue l'un & l'autre, des droits & des fruits, par des taxes arbitraires.

La population de ces enfans de la nature, s'accrut tout-à-coup d'une race d'Africains, dont on n'a pu savoir exactement l'origine. Un navire, dit-on, qui transportoit des negres pour les vendre, vint

échouer à Saint-Vincent; & les efclaves, échappés au naufrage, y furent accueillis comme des freres par les fauvages. D'autres prétendent que ces noirs font des transfuges, qui ont déferté les plantations des colonies voifines. Une troifieme tradition veut que ce fang étranger provienne des negres que les Caraïbes enlevoient aux Efpagnols, dans les premieres guerres de ces Européens contre les Indiens. Si l'on en croit du Tertre, le plus ancien hiftorien des Antilles, ces terribles fauvages, impitoyables envers les maîtres, épargnoient les captifs, les emmenoient chez eux, leur rendoient la liberté pour jouir de la vie, c'eft-à-dire, du ciel & du fol; en un mot, des biens de la nature, qu'aucun homme ne doit ni ravir ni refufer à perfonne.

C'eft peu. Les maîtres de l'ifle donnerent leurs filles en mariage à ces étrangers, quel que fût le hafard qui les eût conduits. L'efpece procréée de ce mélange, forma une génération qu'on appella Caraïbes noirs. Ils ont plus confervé de la couleur primitive de leurs peres, que de la nuance mitoyenne de leurs meres. Le Caraïbe rouge eft de petite ftature; le Caraïbe noir eft grand, robufte; & cette race doublement fauvage, parle avec une véhémence qui femble tenir de la colere.

Cependant le tems éleva des nuages entre ces deux nations: ils furent apperçus de la Martinique. On réfolut de profiter de cette méfintelligence, pour s'élever fur les ruines de l'un & de l'autre parti. On prétexta que les Caraïbes noirs donnoient afile aux efclaves déferteurs des ifles Françoifes. L'impofture n'enfante que l'injuftice. On attaqua fans raifon ceux qu'on accufoit à tort. Mais le peu de monde qui fut employé à cette expédition; la jaloufie des chefs qu'on y deftina; la défection des Caraïbes rouges, qui ne voulurent donner contre leurs rivaux aucun des fecours qu'ils avoient promis à des alliés trop dangereux; la difficulté des fubfiftances; l'impoffibilité d'atteindre des ennemis cachés dans des bois & dans des montagnes: tout concourut à faire échouer une entreprife auffi téméraire que violente. Il fallut fe rembarquer, après avoir perdu bien des hommes utiles; mais la victoire des fauvages ne les empêcha pas de

demander la paix en fupplians. Ils inviterent même les François à venir vivre avec eux, leur jurant une amitié fincere, une concorde inaltérable. Cette propofition fut acceptée; & l'on vit dès l'année fuivante, qui fut 1719, plufieurs habitans de la Martinique, aller fe fixer à Saint-Vincent.

Les premiers s'établirent paifiblement, non-feulement de l'aveu, mais avec le fecours du Caraïbe rouge. Ce fuccès attira d'autres colons, qui, par jaloufie ou par d'autres motifs, enfeignerent aux fauvages un funefte fecret. Ce peuple qui ne connoiffoit de propriété que celle des fruits, parce que c'eft la récompenfe du travail, fut étonné d'apprendre qu'il pouvoit vendre la terre qu'il avoit cru jufqu'alors appartenir à tous les hommes. Cette découverte lui mit la toife à la main. Il pofa des bornes; & dès ce moment la paix & le bonheur furent exilés de fon ifle. Le partage des terres amena la divifion entre les hommes. Voici les caufes de la révolution qui fuivit l'efprit de propriété.

Lorfque les François étoient arrivés à Saint-Vincent, c'étoit avec des efclaves pour défricher & pour cultiver. Les Caraïbes noirs humiliés, effrayés de reffembler à des hommes avilis par la fervitude, craignirent qu'on n'abusât un jour de la couleur qui trahiffoit leur origine, pour les attacher au même joug; & ils fe refugierent dans la plus profonde épaiffeur des bois. Là, pour s'imprimer à jamais une marque diftinctive qui fût le figne de leur indépendance, ils applatirent le front de leurs enfans, à mefure qu'ils venoient au monde. Les hommes & les femmes dont la tête n'avoit pu fe plier à cette étrange forme, n'oferent plus fe montrer fans le caractere ineffaçable & vifible de la liberté. La génération fuivante parut un peuple nouveau. Les Caraïbes au front applati, tous à-peu-près du même âge, grands, bienfaits, vigoureux & farouches, vinrent fur les côtes, planter des cabanes.

Dès qu'ils furent le prix que les Européens mettoient à la terre qu'ils habitoient, ils prétendirent y participer comme les autres infulaires. On appaifa d'abord ce premier inftinct de cupidité, par des préfens d'eau-de-vie & de quelques fabres. Mais peu contens

de ces armes, ils demanderent bientôt des fusils, comme en avoient reçu les Caraïbes rouges. Alors ils voulurent avoir leur part à la valeur de tout le terrain qui se vendroit à l'avenir, au produit des ventes qu'on avoit déjà faites. Irrités de ce qu'on leur refusoit de les associer à ce partage fraternel, ils formerent une tribu séparée, jurerent de ne plus s'allier avec les Caraïbes rouges, se donnerent un chef, & commencerent la guerre.

Le nombre des combattans pouvoit être égal de part & d'autre; mais la force ne l'étoit pas. Les Caraïbes noirs eurent sur les rouges tout l'ascendant que l'industrie, la valeur & l'audace, prennent bientôt sur la foiblesse de tempérament & la timidité de caractere. Cependant l'esprit d'équité, qui n'abandonne guere l'homme sauvage, fit consentir le vainqueur à partager avec le vaincu, le territoire de l'isle situé sous le vent. C'étoit le seul dont les deux partis fussent jaloux, parce qu'il leur attiroit les présens des François.

Le Caraïbe noir ne gagna rien à l'accord qu'il avoit dicté lui-même. Les nouveaux cultivateurs qui débarquoient dans l'isle, alloient tous s'établir dans le quartier de son rival, où la côte étoit plus accessible. Cette préférence ranima une haine mal éteinte. Les combats recommencerent. Les rouges toujours battus, se retirerent au vent de l'isle. Plusieurs allerent sur leurs canots descendre en terre-ferme, ou se refugier à Tabago. Le peu qui resta, vécut séparé des noirs.

Ceux-ci, conquérans & maîtres de toute la côte sous le vent, exigerent des Européens qu'ils achetassent de nouveau les terres qu'ils avoient déjà payées. Un François voulut montrer un contrat, d'acquisition, passé avec un Caraïbe rouge. *Je ne sais point*, lui dit un Caraïbe noir, *ce que dit ton papier; mais lis ce qui est écrit sur ma fleche. Tu dois y voir en caracteres qui ne mentent point, que si tu ne me donnes pas ce que je te demande, j'irai brûler ce soir ton habitation.* C'est ainsi que raisonnoit avec des faiseurs d'écriture, un peuple qui n'avoit point appris à lire. Il usoit du droit de la force avec autant d'assurance, avec aussi peu de remords, que s'il avoit connu le droit divin, le droit politique & le droit civil.

Le tems, qui change les procédés avec les intérêts, mit fin à ces vexations. Les François sans doute furent les plus forts à leur tour. Ils ne s'amuserent plus à élever des volailles, à cultiver des légumes, du manioc, du mays, du tabac, pour aller les vendre à la Martinique. En moins de vingt ans, des cultures plus importantes occuperent huit cents blancs & trois mille noirs. La vente annuelle des nouvelles denrées montoit à quinze cent mille francs. L'isle de Saint-Vincent étoit dans cette situation, quand elle tomba sous la domination Angloise. Elle y est attachée par le traité de 1763.

Les François qui avoient commencé à défricher ce pays de tout tems inculte, n'avoient aucun doute sur le titre de leur propriété. Ils la tenoient des habitans originaires, qui peut-être avoient pu disposer d'un terrain que la nature leur avoit donné. Quelle fut leur surprise, lorsqu'on leur annonça que la Grande-Bretagne, qui n'avoit traité ni avec eux, ni avec les Caraïbes, se croyoit, d'après des principes reçus en Europe, autorisée à les dépouiller, à moins qu'ils ne rachetassent des champs qu'ils avoient arrosés de leurs sueurs? En vain se récrierent-ils contre une oppression si contraire à l'ordre naturel, & même au droit des nations. Leurs plaintes ne furent pas écoutées. Les chefs de la colonie n'oserent suspendre les ordres de la métropole, qui avoient prescrit indistinctement la vente de toutes les terres. Le parlement se proposoit de suppléer par ce foible moyen au vuide que les frais de la guerre avoient laissé dans le fisc de la nation. Mais ce but ne fut pas rempli De vaines formalités absorberent presque 1, 575, 000 livres que produisirent les concessions qu'on fit dans les trois isles appellées neutres. Quand même l'axiome des Européens, cet axiome faux & barbare, qui veut que les terres habitées par les sauvages soient censées vacantes, eût pu être rejeté des Anglois, qui en avoient abusé si souvent pour usurper, à l'exemple des Espagnols; quand les François n'auroient pas eu droit d'acheter, ce qu'ils avoient du moins eu le droit de voler; quand ils n'auroient pas acquis légitimement par le travail des terres

terres qu'ils avoient obtenues par des préſens; enfin quand le tréſor public de l'Angleterre, exténué par une guerre peut-être injuſte, auroit dû ſe remplir par les rapines de la paix, & profiter de ces ventes illégitimes; il étoit contre ſes intérêts & ſes principes économiques, de rançonner ainſi des hommes actifs, qui devoient accélérer les progrès d'une colonie qu'ils avoient ſu fonder.

Mais la dureté de la nouvelle domination les diſperſa. Quelques-uns paſſerent à Saint-Martin, à Marie-Galande, à la Guadeloupe, à la Martinique. Le plus grand nombre ſe porta à Sainte-Lucie, qu'on commençoit à peupler, en donnant gratuitement des terrains à qui vouloit les défricher. Tous amenerent leurs eſclaves. L'émigration ne fut pourtant pas univerſelle. Quelques François, moins attachés à leurs parens, moins amoureux d'une patrie qui les avoit pour ainſi dire aliénés, préférerent de reſter ſous le joug du vainqueur, dans un ſol fertile où la fortune les avoit jetés. Après la premiere humeur du mécontentement, la réflexion leur démontra qu'ils gagneroient encore plus à racheter les terres dont ils jouiſſoient, qu'à s'aller établir dans de nouveaux terrains dont le fonds ne leur coûteroit rien.

Leur fortune, qui n'avoit jamais eu proprement de baſe, doit s'affermir, doit s'étendre à l'ombre du gouvernement Anglois. L'iſle qu'ils partagent avec leurs nouveaux concitoyens, ne promet pas beaucoup de coton; mais elle eſt très-favorable au rocou & au cacao. On y recueilloit avant la conquête trois millions peſant de café, dont il ſeroit aiſé d'augmenter conſidérablement la culture, ſi les Anglois ne tournoient toute leur avidité du côté du ſucre. La partie de Saint-Vincent où ils s'étoient fixés, & qui eſt ſous le vent, ne leur en fourniſſoit que peu, parce qu'elle eſt hachée & montueuſe. Cette conſidération leur a fait deſirer d'aller occuper les plaines qui ſont au vent. Les Caraïbes, qui s'y étoient réfugiés, ont refuſé de les abandonner, & on a pris les armes pour les y contraindre. Quoiqu'ils ſe défendent avec courage, ils ſuccomberont un peu plutôt, un peu plus tard, ſous les foudres de la tyrannie Européenne. Faſſe le ciel que le feu de la guerre ne s'étende pas à la Dominique!

CHAPITRE XXIII.

Les Anglois s'établiſſent à la Dominique. But de cet établiſſement.

C'Est une iſle un peu plus grande que Saint-Vincent. Au centre de ſon enceinte, qui renferme treize lieues de longueur ſur neuf lieues au plus de largeur, ſont des montagnes inacceſſibles, qui verſent de nombreuſes rivieres d'un eau excellente ſur un terrain fécond, mais inégal.

Ce pays étoit habité par ſes propres enfans. En 1732, on y trouva 938 Caraïbes, répandus dans trente-deux carbets. 349 François y occupoient une partie de la côte que les ſauvages leur avoient abandonnée. Ces Européens n'avoient pour inſtrumens, ou plutôt pour compagnons de leur culture, que 23 mulâtres libres, & 338 eſclaves. Tous étoient occupés à élever des volailles, à produire des denrées comeſtibles pour la conſommation de la Martinique, & à ſoigner 72, 200 pieds de coton. Le café vint enrichir la maſſe de ces foibles productions. Enfin l'iſle comptoit 600 blancs & 2, 000 noirs à la paix de 1763, qui en fit une poſſeſſion Angloiſe.

Dès la fin du dernier ſiecle, la Grande-Bretagne, qui marchoit à l'empire des mers, en accuſant la France d'aſpirer à la monarchie du continent, avoit montré pour la Dominique la même ardeur qu'elle a témoignée dans les dernieres négociations, où la victoire lui donnoit le droit de tout choiſir. Elle ne la recherchoit pas pour la culture du café, du coton & du cacao, qu'elle y peut cependant multiplier au-delà de ſes eſpérances ; elle ne l'envioit pas pour le ſucre, dont elle ne doit attendre, même avec le tems, que trois ou quatre mille barriques par année. Un plus grand objet que des établiſſemens de culture, entroit de loin dans ſes vues politiques.

L'Angleterre vouloit attirer à la Dominique les denrées des colonies Françoiſes, pour en faire elle-même le commerce. Juſqu'à ce que la nation, dont la fortune a baiſſé avec ſa gloire, ait repris

toute ſon activité, & que par la force de ſa marine, elle puiſſe diſpoſer en quelque ſorte du prix de ſes productions, & les empêcher de s'écouler de ſes établiſſemens par les fauſſes portes d'un commerce interlope : juſqu'à ce moment de proſpérité, l'intérêt réciproque des cultivateurs François & des négocians Anglois, forcera toutes les barrieres que l'autorité de la cour de Verſailles pourra leur oppoſer. Cette communication ſe maintiendra, par l'entremiſe des anciens colons qui ſont reſtés à la Dominique, quoique le nouveau gouvernement les ait injuſtement rançonnés comme ceux de Saint-Vincent. Ce n'eſt pas pourtant la ſeule rigueur qu'ils puiſſent reprocher au miniſtere Anglois. En rendant tous les ports de l'iſle francs & libres, il a ſoumis chaque tête de negre qu'on y feroit entrer, à un droit de 33 livres 15 ſols. On a même pouſſé l'imprudence de cette avidité fiſcale, juſqu'à faire payer avant la vente, une partie de ce fol impôt. Ainſi les vaiſſeaux qui viennent de Guinée, ſont obligés de porter de l'argent à la Dominique, ou de l'y emprunter à un prix exceſſif; ce qui doit les en éloigner, ou faire enchérir une marchandiſe, dont le commerce vil pour l'humanité, n'eſt que trop cher pour la cupidité.

Mais le grand avantage de cette iſle pour les Anglois, c'eſt que ſituée entre la Guadeloupe & la Martinique, à une très-petite diſtance de l'une & de l'autre, elle menace également leur ſureté. Ses rades ſures & commodes, mettront les armateurs & les eſcadres de la métropole, à portée d'intercepter ſans riſque la navigation de la France dans ſes colonies, la communication même des deux iſles entr'elles. Il ſemble que l'Angleterre ſe ſoit emparée par la paix, de tous les défilés, de tous les poſtes pour la guerre. Réſumons ſes poſſeſſions. Pour une puiſſance maritime & commerçante, évaluer ſes colonies, c'eſt apprécier ſes forces.

CHAPITRE XXIV.

Etat actuel des iſles Angloiſes.

LE nombre des eſclaves qui cultivent les iſles Angloiſes, monte environ à deux cent trente mille; mais leur travail produit moins de denrées, qu'une égale population dans les colonies Françoiſes. Cette différence peut ſe rapporter à trois cauſes. Le ſol des poſſeſſions Britanniques inférieur de ſa nature, eſt plus uſé par l'ancienneté de ſa culture. Le ſoin des habitations y eſt communément abandonné à des mercenaires, gens moins actifs, moins intelligens, moins économes que des propriétaires. L'exploitation des terres, & les moyens de reproduction, n'y ont pas acquis autant de perfection.

La population des blancs, qui, dans les colonies Françoiſes eſt reſpectivement à celle des noirs comme un à ſix, n'eſt guere dans les colonies Angloiſes que comme un à onze. C'eſt que les iſles Angloiſes ne ſont qu'agricoles, au lieu que les iſles Françoiſes ſont agricoles & marchandes. A ces deux titres cependant, la Barbade qui fait le commerce des eſclaves, & la Jamaïque qui s'eſt formé des liaiſons interlopes avec les côtes Eſpagnoles, doivent avoir une population de blancs plus nombreuſe à proportion que les autres poſſeſſions de la même dépendance.

Cette diſproportion entre les blancs & les noirs, n'a pas été toujours la même dans les colonies Angloiſes. Elles contenoient autrefois un très-grand nombre d'Européens; mais ils ont diſparu à meſure que les petites cultures ont diminué, & que l'eſpace qu'elles occupoient a été fondu dans les ſucreries, qui exigent un terrain très-vaſte. On les a vus ſe refugier ſucceſſivement dans de nouvelles iſles, ſe retirer dans l'Amérique ſeptentrionale, ou repaſſer dans la métropole. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût, pour les remplacer, autant d'hommes indigens & déſœuvrés en Angleterre, que dans les premiers tems de l'émigration d'Europe en Amérique. Mais cet eſprit

d'aventure & d'entreprife, que la nouveauté de l'objet & le concours des circonftances avoient fait éclore, a été étouffé, loin d'être entretenu par les colons. En vain les loix ont ftatué, que chaque propriétaire auroit fur fon habitation, un nombre de blancs proportionné à celui des noirs. Ces ordonnances font fans force. On préfere le rifque, aujourd'hui rare & léger, de payer une foible amende, à l'obfervation d'un réglement plus coûteux que la peine de la contravention. Mais le défaut du nombre des blancs, eft compenfé par des avantages qui les diftinguent.

Tous ceux qui habitent les ifles Angloifes font enrégimentés. Cette fujétion qui n'expofe ni aux caprices d'un gouverneur, ni à l'orgueil infultant des troupes réglées, n'humilie, ne bleffe perfonne. Si cette milice eft inférieure par la difcipline aux foldats d'Europe; elle l'emporte de beaucoup par l'ardeur & par le courage. Si elle étoit affez nombreufe pour repouffer un ennemi dont le gouvernement eft prefque militaire; elle déchargeroit la métropole du foin d'envoyer avec des frais & des rifques immenfes, des troupes qui périffent la plupart fans avoir rien fait. Mais à peine cette milice des colonies fuffit-elle à contenir les noirs qui font très-portés à fe foulever contre le joug Anglois : car il femble que l'efclavage foit d'autant plus dur chez les nations libres qu'il y eft plus injufte & plus étranger. Telle eft donc la marche de l'homme vers l'indépendance, qu'après avoir fecoué le joug, il veut l'impofer; & que le cœur le plus impatient de la fervitude devient le plus amoureux de la domination !

Quoique la Grande-Bretagne n'ait jamais établi d'impôts directs dans fes colonies, elles font plus chargées de taxes qu'on ne l'eft dans des gouvernemens moins modérés. Abandonnées à leurs propres forces, il leur a fallu trouver en elles-mêmes des reffources contre les défaftres qui ont fuivi les grands mouvemens de la nature, fi fréquens dans ces climats. Obligées de remédier aux malheurs de la guerre, & de pourvoir au foin de leur défenfe; les fortifications qu'elles ont élevées, ont entraîné des contributions volontaires, mais abondantes, mais ruineufes, par les dettes qu'il a fallu contracter.

L'adminiſtration civile, par une contradiction manifeſte avec l'eſprit républicain, qui eſt un eſprit d'économie & de déſintéreſſement, y a toujours été très-chere, & la choſe publique n'a jamais marché qu'à prix d'argent. C'eſt un inconvénient inévitable chez un peuple commerçant. Libre ou non, il en vient à n'aimer, à n'eſtimer que les richeſſes. La ſoif de l'or étant plus l'ouvrage de l'imagination que du beſoin, on ne ſe raſſaſie pas de tréſors comme des autres alimens de nos paſſions. Celles-ci ſont iſolées & n'ont qu'un tems; elles ſe combattent ou ſe ſuccedent : la paſſion de l'or nourrit & ſatisfait toutes les autres, du moins elle y ſupplée, à meſure qu'elle les uſe par les moyens qu'elle fournit de les aſſouvir. Il n'eſt point d'habitude qui ſe fortifie plus par l'uſage, que celle d'amaſſer; elle ſemble s'irriter également par les jouiſſances de la vanité, & par les privations de l'avarice. L'homme riche a toujours beſoin de remplir ou de groſſir ſon tréſor. C'eſt une expérience conſtante, qui s'étend des individus aux nations. Depuis que le commerce a élevé des fortunes conſidérables dans toute l'Angleterre, la cupidité y eſt devenue le mobile univerſel & dominant. Les citoyens qui n'ont pas pu, ou qui n'ont pas voulu s'attacher à cette profeſſion la plus lucrative, n'ont pas renoncé cependant au lucre dont les mœurs & l'opinion leur faiſoient un beſoin. Même en aſpirant à l'honneur, ils couroient aux richeſſes. Dans la carriere des loix & des vertus qui doivent ſe chercher & s'appuyer mutuellement, dans la gloire de ſiéger au parlement, ils ont vu le moyen d'agrandir leur fortune. Pour ſe faire élire membres de ce corps puiſſant, ils ont corrompu les ſuffrages du peuple, & n'ont pas plus rougi de revendre ce même peuple à la cour, que de l'avoir acheté. Chaque voix eſt devenue vénale au parlement. Un miniſtre célebre en avoit le tarif, & s'en vantoit publiquement, à la honte des Anglois. C'étoit un devoir de ſa place, diſoit-il, d'acheter les repréſentans de la nation, pour les faire voter, non pas contre, mais ſelon leur conſcience. Eh! que dit la conſcience où l'argent a parlé? Si l'eſprit mercantile a pu répandre dans la métropole la contagion de l'intérêt perſonnel, comment n'auroit-il pas infecté les colonies, dont il eſt le principe & le ſoutien? Eſt-il

bien vrai que chez la fiere Albion, un citoyen assez généreux pour servir la patrie par amour de la gloire, seroit un homme d'un monde, & d'un siecle qui ne sont plus? Isle superbe, puissent tes ennemis ne plus s'abandonner à ce vil esprit d'intérêt! Tu leur rendras un jour tout ce qu'ils ont perdu.

Cependant, malgré l'énormité des contributions & des dépenses publiques dans les établissemens Anglois, les terres s'y vendent encore à un très-haut prix. Les Européens & les Américains s'empressent d'en acheter, & cette concurrence en fait enchérir la valeur. Ils sont attirés par l'assurance & la facilité de trouver dans la métropole un débouché de leurs denrées, plus avantageux que les autres nations ne sauroient en avoir ailleurs. De plus, les isles Angloises sont moins exposées à l'invasion & au dégât, que les isles des puissances, riches en productions & foibles en vaisseaux. La navigation d'un peuple né pour la mer, se soutient par sa propre force, en guerre comme en paix.

Ce peuple ne néglige rien, pour donner un nouveau prix à ses isles. En 1766, il a supprimé le droit de quatre & demi pour cent que les sucres payoient à leur sortie, & les droits imposés sur toutes les autres denrées. Cette exemption s'est étendue aux productions que des isles étrangeres introduiroient dans les siennes. Le gouvernement a plus fait encore. Il s'est chargé de la dépense des garnisons qui doivent garder les nouvelles conquêtes; dépense qui monte à 219, 427 livres. C'est ainsi que le trésor public fait aller au-devant des besoins du commerce, pour en accroître la prospérité.

CHAPITRE XXV.

Quelles sont les liaisons extérieures des isles Angloises?

Les liaisons des isles Angloises sont très-resserrées. Aucun navire étranger n'y aborde, si ce n'est à la Jamaïque, à la Dominique, dont on a fait en 1766 des ports francs. La sévérité des loix a prévenu sur cette prohibition importante l'infidélité des gouverneurs. Toute communication avec les différentes nations de l'Europe leur a même été constamment interdite; & lorsqu'en 1739 on les autorisa à y porter directement leurs sucres, ce fut avec des restrictions qui l'empêcherent. L'intérêt de la métropole est de réserver à sa consommation ou à son commerce toutes les denrées de ses isles. Voici comment s'en fait le partage.

Ces colonies n'ont jamais produit de vivres pour leurs habitans, blancs ou noirs. Elles manquent de bois, de bestiaux, de poisson salé. Ces objets de premiere nécessité, leur sont fournis par la Nouvelle-Angleterre, qui reçoit en échange des eaux-de-vie de sucre, du piment, du gingembre, peu d'autres denrées, mais beaucoup de melasses qui lui tiennent lieu de sucre. Jamais il ne lui fut permis de tirer directement cette derniere production, de peur que le bon marché du sucre, faisant abandonner les melasses, les isles ne fussent obligées de donner d'autres denrées en paiement de celles qu'elles recevoient des provinces du Nord. La métropole sentoit bien que le sucre porté d'Amérique en Angleterre, & rapporté d'Angleterre en Amérique, ne trouveroit que peu de débouchés; mais cette considération ne l'arrêta pas. Sa vue principale n'étoit pas de vendre aux colonies septentrionales, une production dont elle trouvoit en Europe un débouché facile : elle vouloit spécialement assurer la consommation de ses melasses, & s'approprier par ce moyen tous les riches produits de ses isles. Mais les mesures qui devoient l'assurer de ce but important, furent singuliérement traversées.

La

La France, que d'heureux hasards avoient mise en possession des isles les plus riches du nouveau-monde, aveuglée par cette imprudence qui l'a toujours arrêtée dans l'usage de sa fortune, n'avoit pas songé à faire passer ses sirops & ses eaux-de-vie de sucre, dans ses colonies septentrionales. Cette mauvaise politique attira les habitans de la Nouvelle-Angleterre aux isles Françoises. Avec des farines, des légumes, des bois, de la morue, des bestiaux, & même de l'argent, ils allerent y chercher de l'indigo, du coton, du sucre qu'ils avoient le secret de vendre à l'Angleterre, & sur-tout des melasses qu'ils consommoient entiérement. On pourroit prouver que dès l'an 1719, ils en enlevoient vingt mille barriques, & qu'en 1733, cette navigation leur occupoit trois cents navires, & près de trois mille matelots.

Cette communication, qui mettoit les colonies du continent hors de la dépendance des isles Angloises pour leurs besoins, excita les plaintes des colons insulaires. Ils demanderent au parlement la proscription d'un commerce, aussi contraire, disoient-ils, au bien de la métropole & à leur prospérité, que favorable aux progrès des établissemens François. Les septentrionaux de leur côté répondirent que, si cette porte de commerce leur étoit fermée, ils ne pourroient, ni pousser leurs défrichemens, ni faire la traite des pelleteries, ni continuer leurs pêches, ni consommer les manufactures nationales, ni rien ajouter aux richesses, à la considération, aux forces maritimes de la métropole.

Ce grand procès, auquel presque tous les Anglois avoient plus ou moins d'intérêt, excita la plus grande fermentation, & fit éclore une foule d'écrits, où l'esprit de parti mêla beaucoup d'animosité. Mais, c'est ainsi que la nation s'éclaire sur ses intérêts. Quand elle fut bien instruite, le parlement, pour concilier les vues de tous ses colons de l'Amérique, maintint ceux du continent dans la liberté de continuer leur commerce avec les François; mais en faveur des isles, il assujettit les melasses étrangeres, à un droit qui devoit assurer aux nationales la supériorité du débit. Ce droit a souvent

varié. Les habitans des isles demandoient en 1764, qu'il fût porté à 7 sols 6 deniers par galon. Ceux du continent, désiroient de ne payer que trois sols 9 deniers. Pour satisfaire les uns & les autres, il fut mis à 5 sols 7 deniers & demi. Depuis on a réduit l'impôt à 1 sol 10 deniers & demi, qui est également levé sur les melasses de la nation & de l'étranger. Mais, heureusement pour les isles Angloises, la consommation des melasses & des eaux-de-vie de sucre, s'est si fort étendue dans le nord de l'Amérique, & celle de l'eau-de-vie de sucre s'est tellement accrue en Angleterre même, surtout en Irlande, qu'on n'a jamais manqué de débouché pour ces productions. Tels sont les rapports des isles Angloises avec les colonies septentrionales. Ils sont bien plus considérables avec la métropole.

Elle fournit à ses isles, leurs vêtemens, leurs ustensiles, leurs esclaves. C'est à-peu-près le vingtieme de ce qu'elle en retire. La raison de cette disproportion vient de ce que la plupart des propriétaires des habitations considérables, vivent toujours en Angleterre, & que leurs agens ne font & ne peuvent faire que peu de consommations. Leurs affaires sont, à peu de chose près, conduites comme celles des grands seigneurs le sont en Europe.

Un négociant de confiance, est une espece d'intendant de maison, qui fait passer aux isles tout ce qui est nécessaire aux habitations dont il est comme chargé. Il donne des ordres aux administrateurs, ou économes, qui doivent en diriger la culture. Il en reçoit toutes les productions, par le retour de ses vaisseaux d'envoi. Il paie les lettres de change, tirées pour l'achat des esclaves. Cette sorte de procuration lui assure le fret, l'intérêt & le remboursement de ses avances, sans compter le profit de la commission sur les ventes & sur les achats. Sa condition est plus avantageuse que celle du propriétaire même.

Si cet arrangement differe d'un privilege exclusif, il en a du moins tous les inconvéniens; puisqu'il met entre les mains d'un petit nombre d'armateurs, l'administration de toutes les plantations, & qu'il leur

aſſure le tranſport des denrées qu'elles produiſent. Dès-lors, comme il n'y a pas de concurrence pour le fret, il doit toujours être à-peu-près le même, c'eſt-à-dire à un prix très-haut.

L'eſpece de monopole, qu'exercent quelques négocians dans les iſles Angloiſes, eſt exercé par la capitale de la métropole à l'égard des provinces. C'eſt à Londres, preſque uniquement, qu'arrivent les produits des colonies. C'eſt à Londres qu'habitent la plupart de ceux à qui appartiennent ces produits. C'eſt à Londres que ſont conſommées les valeurs de ces produits. Le reſte de l'état n'y prend qu'un intérêt fort indirect.

Mais, du moins, Londres eſt le plus beau port de l'Angleterre; Londres conſtruit des vaiſſeaux & fabrique des marchandiſes; Londres fournit des matelots à la navigation & des bras au commerce; Londres eſt dans une province tempérée, féconde & centrale. Tout peut y arriver, tout peut en ſortir. Elle eſt vraiment le cœur du corps politique, par ſa ſituation locale. Ce n'eſt pas une tête monſtrueuſe, quoique cette capitale ſoit auſſi trop grande comme toutes les autres; ce n'eſt pas une tête d'argile, qui veuille dominer ſur un coloſſe d'or. Cette cité n'eſt pas remplie de ſuperbes oiſifs, qui ne font qu'embarraſſer & ſurcharger un peuple laborieux. C'eſt le rendez-vous de tous les marchands; c'eſt le ſiege de la nation aſſemblée. Là, le palais du prince, n'eſt ni vaſte, ni vuide. Il y regne par ſa préſence qui vivifie. Le ſénat y dicte les loix, au gré du peuple qu'il repréſente. Il n'y craint pas l'aſpect du monarque, ni les attentats du miniſtere. Londres n'eſt point parvenue à ſa grandeur, par l'influence du gouvernement, qui force & ſubordonne toutes les cauſes phyſiques; mais par l'impulſion naturelle des hommes & des choſes, par une ſorte d'attraction du commerce. C'eſt la mer, c'eſt l'Angleterre, c'eſt le monde entier, qui veulent que Londres ſoit riche & peuplée.

CHAPITRE XXVI.

Résumé des richesses que l'Europe tire des isles de l'Amérique.

L'Histoire des colonies de l'archipel Américain, ne sauroit être mieux terminée, ce semble, que par une récapitulation des richesses qu'elles fournissent à l'Europe. C'est-là le grand objet du commerce de nos jours ; c'est par-là que les Antilles doivent tenir une place éternelle dans les fastes des nations ; puisqu'enfin les richesses sont le mobile des grandes révolutions qui tourmentent la terre. Ce furent les colonies de l'Asie-Mineure, qui amenerent la splendeur & la chûte de la Grece. Rome, qui n'aima d'abord à dompter les peuples que pour les gouverner, s'arrêta dans sa grandeur, quand elle eut sous sa main les trésors de l'Orient. La guerre sembla s'assoupir un moment en Europe, pour aller envahir le nouveau-monde ; & ne s'est depuis si souvent réveillée, que pour en partager les dépouilles. La pauvreté, qui sera toujours le partage du grand nombre des hommes, & le choix du petit nombre des sages, ne fait pas de bruit sur la terre. L'histoire ne peut donc s'entretenir, que de massacres ou de richesses.

Celles des isles Espagnoles, ne sauroient s'apprécier avec une certaine précision. La raison en est, qu'il y vient habituellement du continent, en échange ou par commission, plusieurs especes de marchandises, qui se confondent dans la masse des richesses territoriales des Antilles Espagnoles. Cependant on ne croit pas s'éloigner de beaucoup de la vérité, en évaluant à dix millions de livres, les denrées que la métropole tire annuellement de ces isles.

Les productions des colonies Danoises ne s'élevent pas au dessus de sept millions. Soixante-dix navires & quinze cents matelots sont employés à leur extraction. Ces établissemens reçoivent en esclaves ou en marchandises, pour quinze cent mille francs. On peut réduire à neuf cent mille, les frais d'exportation ou d'impor-

tation, & à dix pour cent les droits & les aſſurances. Toutes dépenſes prélevées, les iſles Danoiſes doivent jouir d'un revenu net, d'environ trois millions & demi.

La Hollande peut recevoir de ſes établiſſemens pour vingt-quatre millions de denrées. Elles y ſont portées, par cent cinquante bâtimens, & quatre mille matelots. Les frais de cette navigation doivent monter à trois millions & demi; les droits, la commiſſion & l'aſſurance à deux millions & demi; les marchandiſes & les eſclaves fournis à ſix millions. Il reſte net, pour les propriétaires, environ douze millions.

Le produit des iſles Angloiſes, qui occupe ſix cents navires & douze mille matelots, peut être eſtimé ſoixante-ſix millions. Indépendamment de ce que la métropole envoie à la Jamaïque, pour ſes liaiſons interlopes avec le continent, elle fournit à l'uſage de ſes colonies pour dix-ſept millions en eſclaves & en marchandiſes. Le bénéfice des agens de ce commerce, les frais de navigation, les droits & la commiſſion réunis, ne s'éloignent pas de ſeize millions. D'après ce calcul, on trouvera net, pour les poſſeſſeurs des plantations, trente-trois millions.

On ne craindra pas d'être accuſé d'exagération, en portant les denrées des iſles Françoiſes à la valeur de cent millions. Six cents bâtimens & dix-huit mille matelots, ſont occupés à les tranſporter. La France vend à ces grands établiſſemens, en eſclaves, en productions de ſon ſol ou de ſon induſtrie, & en or de Portugal, pour ſoixante millions. Le profit de ſes négocians à dix ſeulement pour cent, doit être de ſix millions. Les frais de navigation montent au moins à quinze; & les droits, l'aſſurance, la commiſſion, n'en peuvent pas abſorber moins de ſept. Les propriétaires n'auront donc de net, en argent, qu'environ douze millions. Ce foible reſte, comparé à celui qu'on trouve dans les autres iſles, devroit frapper par le contraſte, ſi l'on n'obſervoit que dans les autres colonies, les quatre cinquiemes des propriétaires n'y réſident pas; au lieu que les colonies Françoiſes ſont conſtamment habitées par les neuf dixiemes de leurs propriétaires.

De cette énumération, il résulte que les productions du grand archipel de l'Amérique, valent, rendues en Europe, 207, 000, 000. Ce n'est pas un don que le nouveau-monde fait à l'ancien. Les nations qui reçoivent ce fruit important du travail de leurs sujets établis dans un autre hémisphere, donnent en échange, mais avec un avantage marqué, ce que le sol ou leurs atteliers leur fournissent de plus précieux. Quelques-unes consomment en totalité, ce qu'elles tirent de leurs isles; les autres, & sur-tout la France, font de leur superflu, la base d'un commerce florissant avec leurs voisins. Ainsi chaque nation propriétaire en Amérique, quand elle est vraiment industrieuse, gagne moins encore par le nombre de sujets qu'elle entretient au loin sans aucuns frais, que par la population que lui procure au-dedans celle du dehors. Pour nourrir une colonie en Amérique, il lui faut cultiver une province en Europe; & ce surcroît de culture augmente sa force intérieure, sa richesse réelle. Enfin, au commerce des colonies, tient aujourd'hui celui du monde entier.

Les travaux des colons, établis dans ces isles long-tems méprisées, sont l'unique base du commerce d'Afrique, étendent les pêcheries & les défrichemens de l'Amérique septentrionale, procurent des débouchés avantageux aux manufactures d'Asie, doublent, triplent, peut-être l'activité de l'Europe entiere. Ils peuvent être regardés, comme la cause principale du mouvement rapide qui agite notre globe. Cette fermentation doit augmenter, à mesure que la culture des isles, qui n'a pas encore atteint la moitié de son terme, approchera de sa perfection.

Rien ne feroit plus propre à avancer cet heureux période, que le sacrifice du commerce exclusif que se sont réservé toutes les nations, chacune dans les colonies qu'elle a fondées. La liberté illimitée de naviguer aux isles, exciteroit les plus grands efforts, échaufferoit les esprits par une concurrence générale. Les hommes qui osant invoquer l'amour du genre humain, puisent leurs lumieres dans ce feu sacré, ont toujours fait des vœux pour voir tomber les barrieres qui interceptent la communication directe de tous les

ports de l'Amérique, avec tous les ports de l'Europe. Les gouvernemens qui, presque tous corrompus dans leur origine, ne peuvent se conduire par les principes de cette bienveillance universelle, ont cru que des sociétés fondées, la plupart sur l'intérêt particulier d'une nation ou d'un seul homme, devoient restreindre à leur métropole toutes les liaisons de leurs colonies. Ces loix prohibitives, ont-ils dit, assurent à chaque nation commerçante de l'Europe, la vente de ses productions territoriales, des moyens pour se procurer des denrées étrangeres dont elle auroit besoin, une balance avantageuse avec toutes les autres nations commerçantes.

Ce systême, après avoir été jugé long-tems le meilleur, s'est vu vivement attaqué, lorsque la théorie du commerce a franchi les entraves des préjugés. Aucune nation, a-t-on dit, n'a dans sa propriété de quoi fournir à tous les besoins que la nature ou l'imagination donnent à ses colonies. Il n'y en a pas une seule qui ne soit obligée de tirer de l'étranger de quoi completter les cargaisons qu'elle destine pour ses établissemens du nouveau-monde. Cette nécessité met tous les peuples dans une communication, du moins indirecte, avec ces possessions éloignées. Ne seroit-il pas raisonnable d'éviter la route tortueuse des échanges, & de faire arriver chaque chose à sa destination par la ligne la plus droite? Moins de frais à faire, des consommations plus considérables, une plus grande culture, une augmentation de revenu pour le fisc; mille avantages dédommageroient les métropoles du droit exclusif qu'elles s'arrogent toutes à leur préjudice réciproque.

Ces maximes sont vraies, solides, utiles; mais elles ne seront pas adoptées. En voici la raison. Une grande révolution se prépare dans le commerce de l'Europe; & elle est déjà trop avancée pour ne pas s'accomplir. Tous les gouvernemens travaillent à se passer de l'industrie étrangere. La plupart y ont réussi; les autres ne tarderont pas à s'affranchir de cette dépendance. Déjà les Anglois & les François, qui sont les grands manufacturiers de l'Europe, voient refuser de toutes parts leurs chefs-d'œuvres. Ces deux peuples qui sont en même tems les plus grands cultivateurs des isles,

iront-ils en ouvrir les ports, à ceux qui les forcent, pour ainſi dire, à fermer leurs boutiques ? Plus ils perdront dans les marchés étrangers, moins ils voudront conſentir à la concurrence dans le ſeul débouché qui leur reſtera. Ils travailleront bien plutôt à l'étendre, pour y multiplier leurs ventes, pour en retirer une plus grande quantité de productions. C'eſt avec ces retours qu'ils conſerveront leur avantage dans la balance du commerce ; ſans craindre que l'abondance de ces denrées les faſſe tomber dans l'aviliſſement. Le progrès de l'induſtrie dans notre continent, ne peut qu'y faire augmenter la population, l'aiſance, & dès-lors la conſommation & la valeur des productions qui viennent des Antilles.

CHAPITRE XXVII.

Quel doit être le ſort futur des iſles de l'Amérique ?

MAIS cette partie du nouveau-monde, que deviendra-t-elle ? Les établiſſemens qui la rendent floriſſante, reſteront-ils aux nations qui les ont formés ? Changeront-ils de maître ? S'il y arrive une révolution, en faveur de quel peuple ſe fera-t-elle, & par quels moyens ? Grande matiere aux conjectures ; mais il faut les préparer par quelques réflexions.

Les iſles ſont dans une dépendance entiere de l'ancien-monde, pour tous leurs beſoins. Ceux qui ne regardent que le vêtement, que les moyens de culture, peuvent ſupporter des délais. Mais le moindre retard dans l'approviſionnement des vivres, excite une déſolation univerſelle, une ſorte d'alarme, qui fait plutôt deſirer que craindre l'approche de l'ennemi. Auſſi paſſe-t-il en proverbe aux colonies, qu'elles ne manqueront jamais de capituler devant une eſcadre, qui au lieu de barils de poudre à canon, armera ſes vergues de barils de farine. Prévenir cet inconvénient, en obligeant les habitans de cultiver pour leur ſubſiſtance, ce ſeroit ſapper par les fondemens l'objet de l'établiſſement, ſans utilité réelle. La métropole

tropole ſe priveroit d'une grande partie des riches productions qu'elle reçoit de ſes colonies, & ne les préſerveroit pas de l'invaſion.

En vain eſpéreroit-on repouſſer une deſcente avec des negres, qui, nés dans un climat où la molleſſe étouffe tous les germes du courage, ſont encore avilis par la ſervitude, & ne peuvent mettre aucun intérêt dans le choix de leurs tyrans. A l'égard des blancs, diſperſés dans de vaſtes habitations, que peuvent-ils faire en ſi petit nombre? Quand ils pourroient empêcher une invaſion, le voudroient-ils?

Tous les colons ont pour maxime qu'il faut regarder leurs iſles comme ces grandes villes de l'Europe, qui ouvertes au premier occupant, changent de domination ſans attaque, ſans ſiege, & preſque ſans s'appercevoir de la guerre. Le plus fort eſt leur maître. *Vive le vainqueur*, diſent leurs habitans, à l'exemple des Italiens, paſſant & repaſſant d'un joug à l'autre, dans une ſeule campagne. Qu'à la paix la cité rentre ſous ſes premieres loix, ou reſte ſous la main qui l'a conquiſe, elle n'a rien perdu de ſa ſplendeur; tandis que les places revêtues de remparts & difficiles à prendre, ſont toujours dépeuplées & réduites en un monceau de ruines. Auſſi n'y a-t-il peut-être pas un habitant dans l'archipel Américain, qui ne regarde comme un préjugé deſtructeur, l'audace d'expoſer ſa fortune pour ſa patrie. Qu'importe à ce calculateur avide, de quel peuple il reçoive la loi, pourvu que ſes récoltes reſtent ſur pied. C'eſt pour s'enrichir qu'il a paſſé les mers. S'il conſerve ſes tréſors, il a rempli ſon but. La métropole qui l'abandonne, ſouvent après l'avoir tyranniſé; qui le cédera, le vendra peut-être à la paix, mérite-t-elle le ſacrifice de ſa vie? Sans doute il eſt beau de mourir pour la patrie. Mais un état où la proſpérité de la nation eſt ſacrifiée à la forme du gouvernement; où l'art de tromper les hommes, eſt l'art de façonner des ſujets; où l'on veut des eſclaves & non des citoyens; où l'on fait la guerre & la paix, ſans conſulter ni l'opinion, ni le vœu du public; où les mauvais deſ-

ſeins ont toujours des appuis dans les intrigues de la débauche, dans les pratiques du monopole ; où les bons projets ne ſont reçus qu'avec des moyens & des entraves qui les font avorter : eſt-ce là la patrie à qui l'on doit ſon ſang ?

Les fortifications élevées pour la défenſe des colonies ne les mettront pas plus à couvert que les bras des colons. Fuſſent-elles meilleures, mieux gardées, mieux pourvues qu'elles ne l'ont jamais été ; il faudra toujours finir par ſe rendre, à moins qu'on ne ſoit ſecouru. Quand la réſiſtance des aſſiégés dureroit au-delà de ſix mois, elle ne rebuteroit pas l'aſſaillant, qui, libre de ſe procurer des rafraîchiſſemens par mer & par terre, ſoutiendra mieux l'intempérie du climat, qu'une garniſon ne ſauroit réſiſter à la longueur d'un ſiege.

Il n'eſt pas d'autre moyen de conſerver les iſles qu'une marine redoutable. C'eſt ſur les chantiers & dans les ports de l'Europe que doivent être conſtruits les baſtions & les boulevards des colonies de l'Amérique. Tandis que la métropole les tiendra pour ainſi dire ſous les ailes de ſes vaiſſeaux ; tant qu'elle remplira de ſes flottes le vaſte intervalle qui la ſépare de ces iſles, filles de ſon induſtrie & de ſa puiſſance ; ſa vigilance maternelle ſur leur proſpérité, lui répondra de leur attachement. C'eſt donc vers les forces de mer que les peuples propriétaires du nouveau-monde porteront déſormais leurs regards. La politique de l'Europe veut en général garder les frontieres des états par des places. Mais pour les puiſſances maritimes, il faudroit peut-être des citadelles dans les centres, & des vaiſſeaux ſur la circonférence. Une iſle commerçante n'a pas même beſoin de places. Son rempart, c'eſt la mer qui fait ſa ſureté, ſa ſubſiſtance, ſa richeſſe. Les vents ſont à ſes ordres, & tous les élémens conſpirent à ſa gloire.

A ces titres, l'Angleterre peut tout oſer, tout ſe promettre. Elle eſt maintenant la ſeule qui doive ſe confier dans ſes poſſeſſions de l'Amérique ; & qui puiſſe attaquer les colonies de ſes rivaux. Peut-être ne tardera-t-elle pas à prendre à cet égard conſeil de ſon

courage. L'orgueil de ses succès ; l'inquiétude même, inséparable de ses prospérités ; le fardeau des conquêtes qui semble être le châtiment de la victoire : tout la ramene à la guerre. Le peuple Anglois est écrasé sous le poids de ses entreprises & de ses dettes nationales ; ses manufactures sont menacées d'une entiere décadence ; chaque jour il échappe de ses mains quelque branche de commerce ; il ne peut calmer la fermentation des colonies septentrionales, qu'en ouvrant de nouveaux débouchés à leurs productions. Les sentimens qu'il a conçus de sa valeur, & la terreur que ses armes ont inspirée, s'affoibliroient dans une longue paix ; ses escadres s'anéantiroient dans l'oisiveté ; ses amiraux perdroient le fruit d'une heureuse expérience. Toutes ces réflexions sont des causes de guerre assez légitimes, pour une nation qui l'a faite avant de la déclarer, & qui prétend devenir la maîtresse dans le nouveau-monde, par le droit qui met les despotes à la tête des peuples. La premiere étincelle éclatera dans l'Amérique, & l'orage fondra d'abord sur les isles Françoises ; parce que le reste, à la Havane près, ira de soi-même au-devant du joug.

C'est donc aux François à se préparer les premiers à la défense du nouveau-monde, seuls capables de le défendre, s'il peut l'être ; puisque les Hollandois ne sont plus rien, & que l'Espagne a laissé engourdir toutes les forces qu'elle tenoit de la nature, & mis le nerf de sa puissance aux mains des autres nations. Oui la France peut seule en ce moment élever une marine formidable. Philosophes de tous les pays ; amis des hommes, pardonnez à un écrivain François d'exciter aujourd'hui sa patrie à s'armer de vaisseaux. C'est pour le repos de la terre qu'il fait des vœux ; en souhaitant de voir établir sur l'empire des mers l'équilibre qui maintient aujourd'hui la sureté du continent.

Presqu'au centre de l'Europe, entre l'Océan & la Méditerranée, la France joint par sa position & son étendue, aux forces d'une puissance de terre, les avantages d'une puissance maritime. Elle peut transporter toutes ses productions d'une mer à l'autre, sans passer

ſous le canon menaçant de Gibraltar, ſous le pavillon inſultant des Barbareſques. Un canal préférable au Pactole verſe les richeſſes de ſes plus riantes provinces dans les deux mers, & les tréſors des deux mers dans ſes plus belles provinces. Aucun peuple navigateur ne jouit d'une communication ſi prompte & ſi facile entre ſes ports par ſes terres, entre ſes terres par ſes ports. Elle eſt aſſez près de l'Eſpagne & du Portugal, qui ne ſavent pas fournir à leur ſubſiſtance, aſſez près des Turcs & des Africains qui n'ont qu'un commerce purement paſſif. La douceur de ſon climat lui procure la double commodité, l'avantage ineſtimable & preſque unique d'expédier & de recevoir ſes vaiſſeaux dans toutes les ſaiſons de l'année. Elle doit à la profondeur de ſes rades de pouvoir donner à ſes navires la forme la plus propre à la célérité, à la ſureté.

Manque-t-elle d'objets & de matieres à exporter ? Le nouveau-monde & le nord de l'Europe ſe diſputent ou ſe partagent ſes vins & ſes eaux-de-vie. Que de peuples lui demandent ſes ſels, ſes huiles, ſes ſavons, ſes fruits même & ſes grains ! On recherche à l'envi les denrées de ſes colonies. Mais c'eſt encore plus par ſes manufactures, ſes étoffes & ſes modes qu'elle a ſubjugué le goût des nations. En vain ont-elles voulu mettre des barrieres à cette paſſion que ſes manieres inſpirent pour ſon luxe ; l'Europe eſt faſcinée & n'en reviendra pas. La manie a gagné juſqu'à l'Angleterre, où les légiſlateurs, même en dictant des loix pour la proſcrire, ne ceſſent de s'y livrer. Inutilement pour s'affranchir du tribut qu'impoſent ces ouvrages étrangers on a cherché à les copier. La fécondité de l'invention dévancera toujours la promptitude de l'imitation ; & la légéreté des goûts d'une nation qui rajeunit tout dans ſes mains, qui vieillit tout chez ſes voiſins, trompera la jalouſie & l'avidité de ceux qui voudront la ſurprendre en la contrefaiſant. Quelle devroit être la navigation d'un peuple qui eſt en poſſeſſion de fournir à beaucoup d'autres nations ce qui ſert à nourrir leur vanité, leur luxe & leur volupté ?

Aucun obſtacle, pris de la nature des choſes, ne pourroit arrêter cette activité. Aſſez grande pour n'être pas embarraſſée dans ſa marche par les puiſſances qui l'environnent; aſſez heureuſement limitée pour n'être pas ſurchargée par ſa propre grandeur, la France a tous les moyens d'acquérir ſur mer la puiſſance qui peut mettre le comble à ſa proſpérité. Une population nombreuſe & propre à tout entreprendre, n'attend qu'un encouragement vers la marine. Le reproche même qu'on lui fait d'avoir plus de matelots ſur chaque vaiſſeau que les autres nations, prouve qu'en France ce ne ſont pas les hommes qui manquent à l'art, mais plutôt l'art qui manque aux hommes. Cependant quel peuple a reçu de la nature plus de cette vivacité de génie qui doit perfectionner la conſtruction des vaiſſeaux; plus de cette dextérité de corps qui peut économiſer le tems & les frais de la manœuvre par la ſimplicité, par la célérité des moyens ?

C'eſt dans la navigation marchande qu'une puiſſance apprend à devenir redoutable ſur mer. Les matelots ſont naturellement ſoldats. Ils bravent tous les jours les dangers de la mort; ils ſont endurcis par leur métier aux fatigues du travail, aux injures des climats. Ce n'eſt que par l'apprentiſſage de la mer qu'on peut former une marine militaire. La marine marchande en eſt l'école, & le commerce en eſt la fabrique & le ſoutien. En vain le tréſor royal d'une cour, qui n'a jamais vu la mer ni de vaiſſeau, voudroit lever des flottes. L'Océan repouſſe ces êtres efféminés & rampans, qui vont baiſſer la tête & courber le corps devant d'autres hommes. De pareils chefs d'eſcadres n'ont beſoin des vents que pour fuir. Qu'ils reſtent dans la capitale, & laiſſent le commandement des vaiſſeaux de ligne à des patrons-armateurs. Mais non : que la nobleſſe, ſi elle aſpire à commander ſur mer, ſe faſſe commerçante, & monte elle-même ſes navires marchands, avant de briguer des poſtes dans la marine royale.

Les états modernes ne peuvent s'agrandir que par la puiſſance maritime. Depuis qu'un luxe, inconnu des anciens, a comme em-

poisonné l'Europe d'une foule de nouveaux goûts, les nations qui peuvent fournir ces besoins à toutes les autres, deviennent les plus considérables; parce qu'en exerçant leurs forces dans les périls de la navigation & les travaux du commerce, elles enchaînent leurs voisins dans l'inaction & la mollesse; elles tiennent dans la dépendance de leur industrie des peuples qu'elles achetent pour la guerre, avec l'argent même dont elles les ont dépouillés par le luxe. C'est depuis cette révolution qui, pour ainsi dire, a soumis la terre à la mer, que les grands coups d'état se sont frappés sur l'Océan. Richelieu ne l'avoit pas entrevue dans un avenir prochain; lorsque pour fermer aux Anglois le port de la Rochelle, il fermoit presque aux Rochelois le chemin de la mer. Des vaisseaux auroient mieux valu qu'une digue; mais la marine n'entra pour rien dans son plan de subjuguer la France pour dominer dans l'Europe. Le monarque dont il avoit préparé la grandeur ne la vit, comme lui, que dans l'art de conquérir. Après avoir soulevé par ses entreprises tout le continent de l'Europe, il lui fallut pour résister à cette ligue, soudoyer des armées innombrables. Bientôt son royaume ne fut, pour ainsi dire, qu'un camp; ses frontieres qu'une haie de places fortes. Sous ce regne brillant, les ressorts de l'état furent toujours trop tendus; le gouvernement tourmenté de sa propre vigueur, ne sortit d'une crise que pour tomber dans une autre. On ne sentit le besoin d'une marine permanente, que lorsque l'épuisement des finances eut rendu persqu'inutiles les efforts pour la créer.

Depuis la fin d'un siecle, où la nation du moins soutenoit ses disgraces par le souvenir de ses succès, en imposoit encore à l'Europe par quarante ans de gloire, chérissoit un gouvernement qui l'avoit honorée, & bravoit des rivaux qu'elle avoit humiliés; la France a toujours décliné de sa prospérité, malgré les acquisitions dont son territoire s'est agrandi. Vingt ans de paix ne l'auroient pas énervée, si l'on eût tourné vers la navigation les forces qu'on avoit trop long-tems prodiguées à la guerre. Mais sa marine n'a pris aucune consistance. L'avarice d'un ministere, les prodigalités d'un

autre, l'indolence de plusieurs, de fausses vues, de petits intérêts; les intrigues de cour qui menent le gouvernement; une chaîne de vices & de fautes, une foule de causes obscures & méprisables, ont empêché la nation de devenir sur la mer ce qu'elle avoit été dans le continent, d'y monter du moins à l'équilibre du pouvoir, si ce n'étoit pas à la prépondérance. Le mal est incurable, si les malheurs qu'elle vient d'éprouver dans la guerre, si les humiliations qu'elle a dévorées à la paix, n'ont pas rendu l'esprit de sagesse au conseil qui la gouverne, & ramené tous les projets, tous les efforts au systême d'une marine formidable.

L'Europe attend cette révolution avec impatience. Elle ne croira pas sa liberté assurée, jusqu'à ce qu'elle voie voguer sur l'Océan, un pavillon qui ne tremble point devant le pavillon de la Grande-Bretagne. Celui de la France est le seul en ce moment qui peut le balancer avec le tems. Le vœu des nations est aujourd'hui pour la prospérité de celle qui saura les défendre contre la prétention d'un seul peuple à la monarchie universelle des mers. Le systême de l'équilibre veut que la France augmente ses forces navales; d'autant plus qu'elle ne le peut sans diminuer ses forces de terre. Alors son influence partagée entre les deux élémens, ne sera plus redoutable sur aucun, qu'à ceux qui voudroient en troubler l'harmonie. La nation elle-même ne demande, pour aspirer à cet état de grandeur, que la liberté d'y tendre. C'est au gouvernement de la laisser agir. Mais si l'autorité resserre de plus en plus l'aisance & les facultés de l'industrie nationale par des gênes, par des entraves, par des impôts; si elle lui ôte sa vigueur, en voulant la forcer; si attirant tout à elle seule, elle tombe elle-même dans la dépendance de ses subalternes; si pour aller en Amérique ou dans l'Inde, il faut passer par les circuits tortueux de la capitale ou de la cour; si quelque ministre déjà grand & puissant ne veut pas immortaliser son nom, en délivrant les colonies du joug d'une administration militaire, en allégeant l'action de la douane sur le commerce, en ouvrant aux éleves de la marine marchande l'entrée aux honneurs

comme au ſervice de la marine royale : ſi tout ne change pas , tout eſt perdu.

La France a fait des fautes irréparables , des ſacrifices amers. Ce qu'elle a conſervé de richeſſes dans les iſles de l'Amérique , ne la dédommage peut-être pas de ce qu'elle a perdu de forces dans le continent de cette vaſte contrée. C'eſt au Nord que ſe prépare une nouvelle révolution dans le nouveau-monde. C'eſt-là le théatre de nos guerres. Allons-y chercher d'avance le ſecret de nos deſtinées.

Fin du quatorzieme Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE, &c.

LIVRE QUINZIEME.

Établiſſemens des François dans l'Amérique ſeptentrionale.

CHAPITRE XXVIII.

Pourquoi les François n'ont fondé que tard des colonies en Amérique.

L'Espagne étoit maîtreſſe des riches empires du Mexique & du Pérou, de l'or du nouveau-monde, & de preſque toute l'Amérique méridionale. Les Portugais, après une longue ſuite de victoires, de défaites, d'entrepriſes, de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conſervé les plus beaux établiſſemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Bréſil. Le gouvernement de France n'avoit pas même penſé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût

de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Toute son ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions sur le Milanois & les deux Siciles, avoient entraîné cette puissance dans des guerres ruineuses qui l'avoient long-tems occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné, & de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement contestée ; mais on lui résistoit, on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laissé des traces ; & plusieurs de ses abus subsistoient encore. Le prince étoit sans cesse occupé à contenir une noblesse inquiete & puissante. La plupart des provinces qui composoient la monarchie, se gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps, tous les ordres avoient des privileges, ou toujours attaqués, ou toujours poussés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire, il falloit manier une multitude de ressorts délicats. La cour étoit forcée de recourir souvent aux moyens honteux de la foiblesse, à l'intrigue & à la séduction, ou d'employer les armes odieuses de l'oppression & de la tyrannie ; la nation négocioit sans cesse avec le prince. L'autorité des rois étoit illimitée, sans être avouée par les loix ; la nation souvent trop indépendante, n'avoit aucun garant de sa liberté. De là on s'observoit, on se craignoit, on se combattoit sans cesse. Le gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la maniere de l'assujettir. Le peuple sentant toujours ses besoins, ignorant ses forces & ses ressources, ne voyoit que ses droits alternativement blessés & foulés par ses seigneurs & par les rois.

CHAPITRE XXIX.

Premieres expéditions des François dans l'Amérique septentrionale.

LA France laissa donc les Espagnols & les Portugais découvrir des mondes & donner des loix à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs, qui aient jamais illustré ce puissant empire. Ce grand politique, citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles, envoya l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l'Amérique septentrionale, s'étendoit alors, depuis le Mexique, jusqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avoient parcourue en 1512, mais sans s'y établir. On ne sait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, sur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la passion des hommes, & la consolation du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entr'eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr, on pensa que s'ils ne reparoissoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, & ce séjour de délices d'ou l'on ne vouloit plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célebre, entre les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Persuadé qu'il existoit un troisieme monde dont la conquête étoit réservée à sa gloire, mais croyant que ce

qui lui reſtoit de vie étoit trop court pour l'immenſe carriere qui s'ouvroit devant ſes pas, il réſolut d'aller renouveller ſes jours & recouvrer la jeuneſſe dont il avoit beſoin. Auſſi-tôt il dirigea ſes voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico ſenſiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'eſt ainſi que le haſard immortaliſa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte, qu'en courant après une chimere.

Preſque tout ce que l'eſprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une induſtrie raiſonnée. Le haſard, qui eſt le cours inapperçu de la nature, ne ſe repoſe jamais, & ſert indiſtinctement tous les hommes. Le génie ſe fatigue, ſe rebute & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quelques momens. Ses efforts même ne le menent ſouvent qu'à ſe trouver ſur la route du haſard, pour le ſaiſir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'eſt que ceux-là ſavent preſſentir & chercher, ce que ceux-ci trouvent quelquefois. Plus ſouvent encore le génie emploie ce que le haſard a jeté ſous ſa main. C'eſt le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré ſans le connoître.

Les Eſpagnols avoient mépriſé la Floride, parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieilleſſe. Les François y découvrirent un tréſor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel ſerein, une terre abondante, un climat tempéré, des ſauvages amis de la paix & de l'hoſpitalité; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce tréſor. Si l'on eût ſuivi les ordres de Coligny; ſi l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir; ſi la ſubordination avoit été maintenue entre les Européens; ſi les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés, on auroit pu fonder une colonie, dont le tems auroit augmenté l'éclat, & aſſuré la proſpérité. Mais la légéreté Françoiſe ne permettoit pas tant de ſageſſe. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point enſemencés.

l'autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles. La fureur de la chasse & de la guerre échauffa tous les esprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui désoloient la France, détournerent les regards des sujets d'une entreprise où l'état n'avoit jamais arrêté ses vues. Les querelles absurdes de la théologie aliénoient tous les esprits, divisoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même tems la loi sacrée de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables, & les loix de la politique qui défendent d'être tyran mal-à-propos. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorsqu'elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription; & elle courut aux armes.

L'Espagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laissant prendre au clergé cet empire absolu qui alla toujours en se fortifiant, & qui désormais ira toujours en s'affoiblissant. L'Inquisition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, sut empêcher le protestantisme d'entrer dans l'état, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique; accoutumé à s'en attribuer la possession exclusive; instruit des tentatives de quelques François pour s'y établir, & de l'abandon où les laissoit le gouvernement, Philippe II. fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit, arrive à la Floride; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit établis au fort de la Caroline; il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main; & fait un massacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre avec cette inscription : NON COMME FRANÇOIS, MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de songer à venger cet outrage, le ministere de Charles IX. se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé, mais qu'il n'aimoit pas; parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots, & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il

étoit réſervé à un particulier, d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue, né au mont de Marſan en Gaſcogne, navigateur habile & hardi; ennemi des Eſpagnols, dont il avoit reçu des outrages perſonnels; paſſionné pour ſa patrie, pour les expéditions périlleuſes & pour la gloire, vend ſon bien, conſtruit des vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui; va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pouſſe de poſte en poſte avec une valeur, une activité incroyables; les bat par-tout, & pour oppoſer dériſion à dériſion, les fait pendre à des arbres ſur leſquels on écrit : NON COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Eſpagnols s'étoient contentés de maſſacrer les François, jamais on n'auroit uſé contr'eux d'une repréſaille ſi cruelle. Ce fut l'antitheſe de l'inſcription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable, parce qu'on trouva un mot plaiſant. L'hiſtoire offre plus d'un exemple, où l'on peut ſoupçonner, que ce n'eſt pas la choſe qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la choſe.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres ſuites. Soit qu'il manquât de proviſions pour reſter dans la Floride; ſoit qu'il prévît qu'il ne lui viendroit aucun ſecours de France; ſoit qu'il crût que l'amitié des ſauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Eſpagnols viendroient l'accabler; il fit ſauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de ſa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la cour. Deſpote & ſuperſtitieuſe, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrépide Gaſcon avoit évacué la Floride, les François oublierent le nouveau-monde. Egarés dans un chaos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raiſon & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus ſociable, devint le plus barbare, le plus ſanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas aſſez des buchers & des échaffauts: criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de

leurs prêtres, qui ne crioient que ſang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ſes ſujets. En pleurant ſur leurs maux, il leur apprit à les ſentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie ſociale, leur ôta les armes des mains, & les fit conſentir à vivre heureux ſous ſes loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre ſous un roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premieres idées devoient ſe tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Auguſtin, autrefois conſtruit par les Eſpagnols à dix ou douze lieues de la colonie Françoiſe, les Européens n'avoient pas un ſeul établiſſement dans ce vaſte & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit ſa fertilité. Il paſſoit même pour riche en mines d'or & d'argent, parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, ſans ſoupçonner qu'ils venoient de quelques vaiſſeaux, jetés ſur les côtes par le naufrage. Le ſouvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites, ne pouvoit pas encor être effacé. Il eſt vraiſemblable qu'on craignit d'aigrir l'Eſpagne, qui n'étoit pas diſpoſée à ſouffrir le moindre établiſſement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voiſinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple ſi puiſſant dans le nouveau-monde, inſpira la réſolution de s'éloigner de lui le plus qu'il ſeroit poſſible. Les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique, obtinrent par cette raiſon la préférence. La route en étoit déjà tracée.

CHAPITRE XXX.

Les François tournent leurs vues vers le Canada.

FRANÇOIS premier y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'obferver l'ifle de Terre-Neuve, & quelques côtes du continent, mais fans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations qui étoient les premieres débarquées au nouveau-monde, crierent à l'injuftice, en voyant qu'on y couroit fur leurs traces. *Eh quoi!* dit plaifamment François I. *le roi d'Efpagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute l'Amérique, fans fouffrir que j'y prenne part comme leur frere! Je voudrois bien voir l'article du teftament d'Adam, qui leur legue ce vafte héritage?* Cartier alla plus loin que fon prédéceffeur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent; mais, après avoir échangé avec les fauvages quelques marchandifes d'Europe contre des pelleteries, il fe rembarqua pour la France, où l'on oublia par légéreté, une entreprife qu'on paroiffoit n'avoir formée que par imitation.

Heureufement les Normands, les Bretons, les Bafques continuerent à faire la pêche de la morue fur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voifins. Ces hommes intrépides, qui avoient de l'expérience, fervirent de pilotes aux aventuriers qui depuis 1598 tenterent de fonder des colonies dans ces contrées défertes. Aucun de ces premiers établiffemens ne profpéra, parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclufives, qui n'avoient ni les talens qu'il falloit pour choifir les meilleures pofitions, ni des fonds fuffifans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole; mais en vain : c'étoit toujours avec une avidité fans vues & fans moyens. Tous ces différens corps fe ruinoient l'un après l'autre, fans que

que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes, d'argent & de vaisseaux, que n'en coûtoit à d'autres puissances la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve de Saint-Laurent, & jeta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Québec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France, ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses & profondes, dont la seule hauteur attestoit l'ancienneté. Des rivieres sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient, étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre, dont la circonférence embrassoit depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces especes de mers intérieures communiquoient entr'elles; & leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout dans cette région intacte du nouveau-monde, portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoit la vénération; mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est-là qu'un peintre, un poëte auroit senti son imagination s'exalter, s'échauffer, & se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes. Toutes ces contrées exhaloient, respiroient un air de longue vie. Cette température, qui, par la position du climat, devoit être délicieuse, ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singuliere d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert, n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid, l'élévation du terrain, un ciel tout aérien, & rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du nord au midi, par des mers toujours glacées.

CHAPITRE XXXI.

Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des ſauvages qui habitoient le Canada.

LEs habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de caſtor, ſerré par une ceinture de cuir; une chauſſure de peau de chevreuil : c'étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les lamentations de leurs vieillards ſur la décadence des mœurs.

Peu de ces ſauvages connoiſſoient la culture; encore n'étoit-ce que celle du mays qu'ils abandonnoient aux femmes, comme indigne des ſoins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ. Quelquefois ils s'abaiſſoient juſqu'à la pêche, mais leur vie & leur gloire étoient la chaſſe. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à ſa ſubſiſtance. Il falloit ſe préparer à cette expédition par des jeûnes auſteres, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terraſſer les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous ſe mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le ſécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle ſaiſon de l'année : l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal, ne pouvoient fuir alors avec toute leur vîteſſe, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces ſauvages, que n'arrêtoient ni les buiſſons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivieres, & qui paſſoient à la courſe la plupart des animaux légers, faiſoient rarement une chaſſe malheureuſe. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on ſe nourriſſoit de la ſêve ou de

la pellicule, qui naît entre le bois & la grosse écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs & les fleches, les raquettes qui servoient à courir sur la neige, les canots sur lesquels on devoit passer les lacs & les rivieres. Ces meubles de voyage, & quelques pots de terre, formoient toute l'industrie, tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entr'eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux, les soins qu'exigeoient leur vie plus sédentaire; ils y joignoient la précaution de palissader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les sauvages s'abandonnoient alors dans une sécurité profonde, à la plus entiere inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre foiblesse; cette lassitude de tout & de soi-même, qu'on appelle ennui; ce besoin de fuir la solitude & de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de sa destinée.

Leur stature étoit taillée en général dans les plus belles proportions: mais plus propres à supporter les fatigues de la course, que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient sans doute l'habitude de la chasse & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obscur & sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes continuellement exposés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples sauvages de se peindre le corps & le visage, soit pour se reconnoître de loin, soit pour se rendre plus agéables dans l'amour ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graisse de quadrupede ou d'huile de poisson, usage familier & nécessaire pour se garantir de la piqûre insoutenable des moucherons & des insectes, qui couvrent tous les pays que l'homme laisse en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés avec des sucs ou des matieres rouges, qui, peut-être, étoient le poison le plus mortel pour les moustics. Ajoutez à ces enduits, qui pénetrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumi-

gations qu'on oppofe encore à tous ces infectes, ou que refpirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils fe chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes; c'en étoit affez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau fans doute, ou du moins fupportable à leurs yeux peu délicats. Du refte, ils avoient la vue, l'odorat, l'ouie, tous les fens d'une fineffe ou d'une fubtilité qui les avertiffoient de loin fur leurs dangers ou leurs befoins. Ceux-ci étoient bornés; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoiffoient guere que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la furabondance de nourriture qu'ils prenoient après des dietes exceffives.

Leur population étoit peu nombreufe; & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent defirer la multiplication des hommes; parce que, gouvernés par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles font réduites à la néceffité de combattre pour envahir ou pour répouffer; parce qu'elles n'ont jamais affez de terrain & d'efpace pour leur vie entreprenante & difpendieufe. Mais les peuples ifolés, errans, gardés par les déferts qui les féparent, par les courfes qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de fouffrir des injuftices; ces peuples fauvages n'ont pas befoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le foient affez pour réfifter aux animaux féroces, pour repouffer un ennemi qui n'eft jamais fort, pour fe fecourir mutuellement, tout eft bien. Plus ils le feroient au-delà; plus promptement ils auroient dévafté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils feroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le feul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions, qui pouvoient bien ne s'être pas préfentées aux fauvages du Canada, d'une maniere fi développée, la nature des chofes fuffifoit feule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitaffent des contrées abondantes en gibier & en poiffon, il y avoit des faifons & quelquefois des années où cette unique reffource leur manquoit: la famine faifoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des

autres pour se donner des secours. Leurs guerres ou leurs hostilités passageres, mais causées par des haines éternelles, étoient très-destructives. Des chasseurs continuellement exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient surpris à la course; des hommes dont l'oreille étoit familiarisée aux cris de la mort, & la vue à l'effusion du sang, devoient, dans les combats, se montrer plus impitoyables encore, s'il est possible, que ne le sont nos peuples frugivores. Enfin, malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui séduisirent Pierre le Grand, au point qu'il ordonna de ne laisser boire que de l'eau de la mer aux enfans de ses matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous; il est certain qu'un grand nombre de jeunes sauvages périssoient par la faim, par la soif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour traverser les plus grandes rivieres à la nage, pour faire des chasses de deux cents lieues, pour se défendre du sommeil durant plusieurs jours, pour se passer long-tems de nourriture: ces hommes en étoient moins propres à la génération, & sentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carriere que l'on fournit dans nos sociétés, où les habitudes sont plus uniformes & plus tranquilles.

L'austérité de l'éducation Spartiate, la pratique des rudes travaux, & l'usage des nourritures grossieres, ont fait une illusion dangereuse. Les philosophes, séduits par le sentiment des maux de l'humanité, ont voulu consoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur persuadant que c'étoit le plus sain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un systême qui leur endurcissoit tranquillement le cœur, & les dispensoit de la compassion & de la bienfaisance. Non, il n'est pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la société, vivent aussi long-tems que l'homme qui jouit du fruit de leurs sueurs Le travail modéré fortifie, le travail excessif accable. Un paysan est un vieillard à soixante ans; tandis que les citoyens

de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même, dont les occupations ſont peu favorables à la ſanté, comptent dans leur claſſe un aſſez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels ſophiſmes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment ſur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ſes gémiſſemens, & détournent leur ſenſibilité de deſſus leurs vaſſaux, pour la porter toute entiere ſur leurs chiens & ſur leurs chevaux.

On trouva dans le Canada trois langues meres, l'Algonquine, la Siouſe & la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives; parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs, qui peignent les choſes par le ſon. Les dialectes qui en dérivoient, ſe multiplioient preſqu'autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abſtraits; parce que l'eſprit des ſauvages, eſprit encore enfant, ne s'écarte guere loin des objets & des tems préſens; & qu'avec peu d'idées, on a rarement beſoin de les généraliſer, & d'en repréſenter pluſieurs dans un ſeul ſigne. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples, preſque toujours animé d'un ſentiment prompt, unique & profond, remué par les grandes ſcenes de la nature, prenoit dans leur imagination ſenſible & forte, un caractere vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration, dont leur ignorance même les rendoit ſuſceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient: c'étoient toujours des êtres phyſiques qu'ils retraçoient avec des couleurs ſenſibles, & leurs diſcours devenoient pittoreſques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées compoſées ou compliquées, ils employoient des expreſſions figurées. Le geſte, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix, ſuppléoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familieres dans leur converſation, qu'elles ne le ſont dans la poéſie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les aſſemblées publiques, étoient ſur-tout

remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain, ne parla avec autant de force & de sublimité qu'un chef de ces sauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *Nous sommes*, répondirent-ils, *nés sur cette terre ; nos peres y sont ensevelis. Dirons-nous aux ossemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangere ?*

Il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvoient pas être aussi douces, aussi foibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve toujours chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne soient, comme les Lapons, d'une espece fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guere parvenues qu'à ce dégré de lumiere & de police, où l'instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'est chez ces peuples que les philosophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient divisés en plusieurs petites nations, dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires ; d'autres s'en donnoient d'électifs ; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n'y assujettissoit pas même la volonté particuliere. Les décisions étoient de simples conseils qui n'obligeoient personne, sous la moindre peine. Si dans une de ces singulieres républiques, on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une espece de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire exercé sur un sujet ou un citoyen. Au défaut de pouvoir coërcitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le respect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces sociétés sans loix comme sans biens. La raison, qui n'avoit pas été comme parmi nous, dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, & d'ordonnances de police. La concorde & la sureté se maintenoient sans l'entremise du gouvernement. Jamais l'autorité ne blessoit ce puissant instinct de la nature, l'amour de l'in-

dépendance, qui, éclairé par la raiſon, produit en nous celui de l'égalité.

De là ces égards, que les ſauvages obſervent réciproquement entr'eux. Ils ſe prodiguent des marques d'eſtime, par un retour de celle que chacun exige pour ſoi-même. Prévenans & réſervés, ils peſent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité qu'on prendroit pour de la mélancolie, eſt ſur-tout remarquable dans leurs aſſemblées nationales. Chacun y harangue à ſon tour, ſelon ſon âge, ſon expérience & ſes ſervices. Jamais on n'eſt interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudiſſement déplacé. Les affaires publiques y ſont maniées avec un déſintéreſſement inconnu dans nos gouvernemens, où le bien de l'état ne ſe fait preſque jamais que par des vues perſonnelles, ou par eſprit de corps. Il n'eſt pas rare de voir un orateur ſauvage qui eſt en poſſeſſion des ſuffrages, avertir ceux qui déferent à ſes conſeils, qu'un autre eſt plus digne de leur confiance.

Ce reſpect mutuel, entre les habitans d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre ceſſe. Les envoyés ſont reçus, ſont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'eſt jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne diſputent à perſonne le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiete pas. La terre, diſent-ils, eſt faite pour tout les hommes; aucun n'y doit poſſéder la portion de deux. Toute la politique des ſauvages ſe réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort; à ſuſpendre des hoſtilités trop meurtrieres. Eſt-on convenu de la treve ou de l'union? on s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'eſt une eſpece de coquillage ou de colimaçon. Les blancs ſont trop communs; on en fait peu de cas. Les violets plus rares, & les noirs, qui le ſont encore davantage, ſont les plus eſtimés. On leur donne une forme cylindrique;

cylindrique ; on les perce ; on les diftribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la fuite les uns des autres. Les colliers font de larges ceintures où les grains, difpofés par rang, font affujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tiffu affez propre. La mefure, le poids, & la couleur de ces coquillages, décident de l'importance des affaires. Ils fervent de bijoux, de regiftres & d'annales. C'eft le lien des peuples & des individus. C'eft un gage inviolable & facré, qui donne la fanction aux paroles, aux promeffes, aux traités. Les chefs de bourgades font les dépofitaires de ces faftes de la nation. Ils en connoiffent la fignification; ils en interpretent le fens. C'eft avec ces caracteres de convention, qu'ils tranfmettent l'hiftoire du pays à la génération naiffante.

Comme les fauvages n'ont point de richeffes, ils font bienfaifans. On le voit, on le fent dans le foin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de provifions, avec ceux dont la chaffe, la pêche ou les récoltes ont trompé les efpérances. Leurs tables & leurs cabanes font jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'eft dans les fêtes que brille fur-tout cette hofpitalité généreufe, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'eft moins par ce qu'il poffede, que par ce qu'il donne, qu'un fauvage afpire à la confidération. Ainfi la provifion d'une chaffe de fix mois eft fouvent diftribuée en un jour ; & celui qui régale a bien plus de plaifir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs fauvages ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre, avec le caractere naturel, une antipathie de reffentiment ? Ces peuples n'aiment, n'eftiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons fi néceffaire pour le maintien des fociétés, eft, aux yeux d'un fauvage le comble de la démence. Ils font également fcandalifés, que chez nous, un homme ait lui feul plus de bien que plufieurs au-

tres ; & que cette premiere injuſtice en entraîne une ſeconde, qui eſt d'attacher plus de conſidération à plus de richeſſes. Mais ce qui leur ſemble une baſſeſſe, un aviliſſement au deſſous de la ſtupidité des bêtes ; c'eſt que des hommes qui ſont égaux par la nature, ſe dégradent juſqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un ſeul homme. Le reſpect que nous avons pour les titres, les dignités & ſur-tout pour la nobleſſe héréditaire, ils l'appellent inſulte, outrage pour l'eſpece humaine. Quand on ſait conduire un canot, battre l'ennemi, conſtruire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts ſans autre guide que le vent & le ſoleil, ſans autre proviſion qu'un arc & des fleches ; c'eſt alors qu'on eſt un homme : & que faut-il de plus ? Cette inquiétude qui nous fait paſſer tant de mers pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, il la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre induſtrie. Ils rient de nos arts, de nos manieres, de tous ces uſages qui nous inſpirent plus de vanité, à meſure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchiſe & leur bonne foi, ſont indignées des fineſſes & des perfidies qui ont fait la baſe de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois ſur le préjugé, ſouvent ſur la raiſon, ont rendu les Européens odieux aux ſauvages. Ils ſont devenus, par repréſailles, durs & cruels envers nous. L'averſion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre ſociété. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aiſance ; tandis qu'on a vus des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller prendre dans les forêts l'arc & la maſſue de l'homme ſauvage.

Cependant un ſentiment inné de bienveillance, les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit briſé, à l'entrée de l'hiver, ſur les rochers d'Anticoſti. Ceux des matelots qui, dans cette iſle déſerte & ſauvage, avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formerent, des débris de leur navire, un radeau qui au printems les conduiſit dans le continent. Une cabane de ſauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes freres*, leur dit

affectueusement le chef de cette famille solitaire, *les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance ; nous sommes hommes , & les miseres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une ame tendre , furent suivies de tous les secours qui étoient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Une seule félicité manquoit aux libres Américains ; le bonheur d'aimer passionnément leurs femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, de beaux yeux , des traits agréables , des cheveux noirs , longs & bien placés. Tous ces agrémens ne sont comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles subi le joug de l'hymen , que l'époux même qu'elles chérissent uniquement , devient insensible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité , le genre de vie où cet état les condamne, n'est pas favorable à la beauté. Leurs traits s'alterent ; elles perdent en même tems , & le desir & le pouvoir de plaire. Laborieuses, actives , infatigables; on les voit labourer la terre , jeter la semence , faire la moisson ; tandis que leurs maris dédaignant de courber la tête & le dos sous le joug de l'agriculture , s'amusent à chasser , à pêcher , à tirer de l'arc, à exercer sur la terre l'empire de l'homme.

Plusieurs de ces nations ont l'usage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie , se sont du moins réservé le divorce. L'idée d'un lien indissoluble n'est pas encore entré dans l'esprit de ces hommes libres jusqu'à la mort. Quand les gens mariés ne se conviennent pas , ils se séparent de concert , & partagent entr'eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raison, que le systême opposé des chrétiens. Le grand esprit , disent-ils , nous a créés pour être heureux; & ce seroit l'offenser , que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos missionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux*

avec la ſienne. Nous avons changé de femme, & nous ſommes tous contens.

Un écrivain illuſtre, & qu'il faut encore admirer quand on n'eſt pas de ſon avis, penſe que l'amour n'eſt point chez les Américains un principe d'induſtrie, de génie & de mœurs, comme il l'eſt en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un ſixieme ſens plus foible qu'il ne l'eſt chez les Européens. On prétend que ces ſauvages ne connoiſſent ni les tourmens, ni les délices de la plus ardente des paſſions. L'air & la terre, dont l'humidité contribue ſi fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même ſeve qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître, chez les hommes comme chez les femmes, de longues chevelures, liſſes, épaiſſes, fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guere plus de barbe que les eunuques ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le ſang de ces peuples eſt aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mammelles. De là ce penchant tardif pour les femmes; cette averſion qui les en éloigne dans le flux menſtruel, & dans les tems de groſſeſſe; cette ardeur foible & paſſagere qui ne ſe réveille que dans certaines ſaiſons de l'année. De là cette vivacité d'imagination qui les rend ſuperſtitieux, peureux dans les ténebres comme des enfans, auſſi portés à la vengeance que des femmes, poëtes & figurés dans leurs diſcours; ſenſibles en un mot, mais peu paſſionnés. Enfin, de là vient ſans doute en partie ce défaut de population, qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas aſſez les femmes: & c'eſt un vice national, que les vieillards ne ceſſoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais, ne pourroit-on pas dire que la paſſion pour les femmes, languit moins par le tempérament des ſauvages, que par leur caractere moral? Les plaiſirs de l'amour y ſont trop faciles, pour y exciter puiſſamment les deſirs. Parmi nous, en effet, eſt-ce dans les ſiecles où le luxe favoriſe l'incontinence, qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfans?

Dans quels pays l'amour fut-il une ſource d'héroïſme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans par les refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foibleſſes de leur ſexe ? C'eſt à Sparte, c'eſt à Rome, c'eſt en France même, dans les tems de la chevalerie, que l'amour a fait entreprendre & ſouffrir de grandes choſes. C'eſt-là que ſe mêlant à l'eſprit public, il aidoit ou ſuppléoit au patriotiſme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en ſéduire pluſieurs, le regne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour phyſique, en le reprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des eſpérances qui perpétuoient les deſirs & conſervoient les forces. Mais cet amour qui jouiſſoit peu, produiſoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art ; c'étoit une paſſion. Engendrée par l'innocence même, elle ſe nourriſſoit de ſacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux ſauvages, s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés, ce n'eſt pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier beſoin de l'homme, arrête chez eux les cris du ſecond. Le ſoin de leur nourriture épuiſe preſque toutes leurs forces. La chaſſe & les courſes ne leur laiſſent ni les moyens, ni le loiſir de peupler. Toute nation errante ne ſera jamais féconde. Que deviendroient des femmes obligées de ſuivre leurs maris à cent lieues, avec des enfans dans leur ſein où dans leurs bras ? Que deviendroient ces enfans eux-mêmes, privés d'une mammelle qui tariroit en chemin ? La chaſſe empêche donc la multiplication des hommes, & la guerre la détruit. Un ſauvage guerrier réſiſte aux pieges ſéducteurs, dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce ſexe à pourſuivre celui qui fuit, & qu'elles vont ſolliciter les hommes juſques dans leur lit, ceux qui ſont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, ſe laiſſent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne ſe rendent pas. Le Canada n'eſt donc point deſert par l'avarice de la

nature, mais par le genre de vie de ses habitans. Aussi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils usent toute leur vigueur à leur conservation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette seconde passion, c'est que la premiere est promptement satisfaite à très - peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme consomme peu, toute la surabondance des forces se porte vers la population, qui d'ailleurs est secondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes sont plus voraces que la nature n'est prodigue, le tems & les facultés de l'espece humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes, c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mere allaite son fils jusquà l'âge de quatre ou cinq ans & quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre, on respecte en eux leur indépendance narurelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet esprit libre & martial qui doit former un jour la base de leur caractere. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader, parce que ce seroit une espece de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent savoir, ils sont les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amérement. On voit quelquefois deux époux aller, après six mois, verser des larmes sur le tombeau d'un enfant, & la mere y faire couler du lait de ses mammelles.

Des liens presque aussi forts & plus durables encore chez les sauvages, ce sont ceux de l'amitié. Jamais elle n'y est altérée par cette foule d'intérêts opposés, qui, dans nos sociétés, affoiblissent toutes les liaisons, sans en excepter les plus douces & les plus sacrées. C'est-là que le cœur de l'homme se choisit un cœur pour y déposer ses pensées, ses sentimens, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent constamment l'un sur le corps de l'autre. Dans les dan-

gers pressans, s'ils sont séparés, chacun d'eux invoque le nom de son ami, l'esprit de son ami. C'est-là son dieu tutelaire.

Les sauvages ont une pénétration & une sagacité qui étonnent tout homme qui ne sait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux; parce que nous n'avons presque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le besoin de penser. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives aux premiers besoins, l'égalité qui regne entr'eux, met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, & de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles : d'où il résulte que la somme des idées de chaque société de sauvages, n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre? La premiere fois qu'on parle devant nous une langue étrangere, tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes, à s'appercevoir que les unes sont plus sourdes, les autres plus aiguës, occupent un certain espace, qu'après une assez longue expérience. Ne faudroit-il pas du moins autant de tems pour prononcer sur la mélodie d'un peuple qui doit être toujours subordonné à sa langue?

Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, qu'un Européen, qui les voit pour la premiere fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un instant la terre va être couverte de sang & de membres épars, & que de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N'est-il pas singulier que dans les premiers âges du monde & chez les sauvages, la danse soit un art d'imitation,

& qu'elle ait perdu ce caractere dans les pays policés, où elle ſemble réduite à un certain nombre de pas exécutés ſans action, ſans ſujet, ſans conduite? Mais il en eſt des danſes comme des langues : elles deviennent abſtraites, ainſi que les idées dont elles ſont compoſées. Les ſignes en ſont plus allégoriques, à proportion que l'eſprit des peuples eſt plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue ſavante exprime pluſieurs idées ; un pas, une attitude ſuffit pour rappeller pluſieurs ſentimens dans une danſe raiſonnée. C'eſt la faute des danſeurs ou des ſpectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand ils ne rendent ou ne voient point de caractere & d'expreſſion dans une danſe figurée. D'ailleurs, les ſauvages ne peuvent peindre que des paſſions fortes & des mœurs féroces ; les images en doivent être plus expreſſives dans leurs danſes, qui ſont le langage des geſtes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paiſibles, ont à peindre des paſſions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées ſubtiles. Cependant, il faudroit quelquefois ramener les danſes à leur origine, y retracer des mœurs ſimples, y faire revivre les premiers ſentimens de la nature par des mouvemens qui les repréſentent ; & s'éloigner des traces antiques & ſavantes des Grecs & des Romains, pour revenir aux images vigoureuſes & parlantes des ſauvages du Canada.

Ceux-ci toujours uniquement livrés à la paſſion qui les occupe, ont une ſorte de fureur pour le jeu, comme tous les gens oiſifs, & ſur-tout pour les jeux de haſard. Ces hommes ordinairement ſi taciturnes, ſi modérés, ſi maîtres d'eux-mêmes, ſi déſintéreſſés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens ; ils y perdent le repos, la raiſon & tout ce qu'ils poſſedent. Dénués de la plupart des choſes, curieux de ce qu'ils voient, & dès qu'il leur plaît, preſſés de l'avoir, & d'en jouir, ils ſe livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'eſt une ſuite de leurs mœurs ; c'eſt encore une ſuite de leur caractere. L'aſpect du bonheur préſent dérobe toujours à leurs yeux le mal

mal qui peut le ſuivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce ſont alternativement des enfans imbécilles, & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu ſuffiroit pour les mener à la ſuperſtition; quand ils ne ſeroient pas ſujets par leur nature à ce fléau de l'eſpece humaine. Mais, comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils ſouffrent moins de cette maladie que les peuples policés; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raiſon. Les Iroquois ſuppoſent confuſément un premier être qui regle à ſon gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal, que cet être permet ou laiſſe faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux: *l'homme d'en-haut l'a voulu*, diſent-ils; & il y a peut-être plus de philoſophie dans cette ſoumiſſion que dans tous les raiſonnemens, toutes les déclamations de nos philoſophes. La plupart des autres nations ſauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'eſprit humain, dès qu'il a conçu des ſubſtances inviſibles. Quelquefois c'eſt un fleuve, une forêt, la lune & le ſoleil qu'ils adorent; en un mot des êtres où ils ont remarqué une certaine puiſſance & du mouvement; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cauſe, ils ſuppoſent une ame.

Ils ſemblent avoir quelque idée d'une autre vie; mais, comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas deſtinée à la punition du crime, à la récompenſe de la vertu. Ils penſent que le chaſſeur infatigable, le guerrier ſans peur & ſans pitié, l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu ſa bourgade victorieuſe, à ſa mort paſſera dans une terre abondante, où toutes ſortes d'animaux raſſaſieront ſa faim. Mais ceux qui auront vieilli ſans gloire & dans l'indolence, ſeront relégués à jamais dans un ſol ſtérile, où la famine & les maladies les aſſiégeront éternellement. Leurs dogmes ſont faits pour leurs mœurs & pour leurs beſoins. Ils croient à des plaiſirs & à des peines qu'ils connoiſſent. Ils ont plus d'eſpérances que de craintes; ils ſont heureux juſques

dans leurs erreurs. Cependant ils ſont tourmentés par des ſonges.

Rien n'eſt ſi naturel à l'ignorance, que d'attacher du myſtere aux ſonges; que de les rapporter à quelque être puiſſant qui prend le moment où toutes nos facultés ſont ſuſpendues & liées par le ſommeil, pour veiller ſur nous en l'abſence de nos ſens. C'eſt comme une ame étrangere qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui ſe paſſe au loin dans l'avenir, toujours préſent à l'être qui l'a déjà créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'éleve que dans un état de ſociété commencée, fait chez les peuples policés, les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophete, ſans avoir eu des ſonges. C'eſt le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chaſſe, les nerfs ſont quelquefois douloureuſement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues diettes. Alors les ſauvages ont des ſonges; & ces ſonges ſont triſtes & funeſtes. Ils rêvent qu'ils ſont entourés d'ennemis; ils voient leur bourgade ſurpriſe nager dans le ſang; ils reçoivent des outrages, des bleſſures; on leur enleve leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces viſions pour un avis des dieux, & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité, par la mélancolie dont elle tient toutes leurs idées & leurs ſombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la ſureté de l'état, comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chaſſe, à la guerre, à la fatigue, rêvent auſſi pour avoir part à l'adminiſtration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux ſiecles à diſſiper des illuſions ſi profondément enracinées. *Vous autres chrétiens*, ont conſtamment répondu les ſauvages, *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux ſonges, & vous exigez que*

nous croyions des choſes infiniment moins vraiſemblables. On voit ainſi toujours chez ces nations le germe du ſacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de ſi rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont long-tems vécu dans ces contrées, aſſurent qu'ils n'ont jamais vu un ſauvage en colere. Sans la ſuperſtition, il n'y auroit rien de ſi rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers ſont ordinairement appaiſées par le corps de l'état. La conſidération que la nation témoigne à l'offenſé, calme ſon amour-propre, & diſpoſe ſon ame à la paix. Il eſt plus difficile d'éviter les démêlés, & de pacifier les hoſtilités entre deux peuples.

La chaſſe eſt un germe de guerre. Dès que deux troupes, ſéparées par des forêts de cent lieues, viennent à ſe rencontrer dans leurs courſes, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contr'elles-mêmes les fleches qu'elles réſervoient aux ours. Dès-lors une légere eſcarmouche eſt la ſemence d'une diſcorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haine nationale qui vivra dans leur ſang & renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les bleſſures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'eſt qu'une jeuneſſe bouillante qui, dans l'impatience de ſon âge, eſt allée au loin faire l'eſſai de ſes premieres armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légérement.

Quand il y a ſujet de guerre, ce n'eſt pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'aſſemble, & le chef parle. Il expoſe les griefs & les injures. On peſe, on balance les dangers & les ſuites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, ſans s'arrêter, ſans s'écarter, ſans prendre le change. Les intérêts ſont diſcutés avec une force de raiſon & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la ſimplicité des objets; avec une impartialité même, dont la chaleur des paſſions laiſſe encore les eſprits plus ſuſceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées.

Si la guerre eſt décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation univerſelle, les alliés y ſont invités. Rarement ils s'y refuſent; parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des priſonniers.

Enſuite on s'occupe à choiſir un chef, un capitaine de l'expédition; & on a beaucoup d'égard à la phyſionomie. Ce moyen de juger des hommes, ſeroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens, n'ont plus de phyſionomie, ſont pleins de diſſimulation & de paſſions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guere les ſauvages qui, guidés par la nature ſeule, en connoiſſent la marche. Après l'air guerrier, on cherche une voix forte; parce que dans des armées qui marchent ſans tambours, ſans clairons pour mieux ſurprendre l'ennemi, rien n'eſt plus propre à ſonner l'alarme, à donner le ſignal du combat, que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même tems. Mais ce ſont ſur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ſes victoires pour marcher le premier au péril; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire; & les ſauvages trouvent qu'un héros balafré, qui montre ſes cicatrices, a très-bonne grace à ſe louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. « Camarades, dit-il, les os de » nos freres ſont encore découverts. Ils crient contre nous; il faut » les ſatisfaire. Jeuneſſe, aux armes; rempliſſez vos carquois; peignez- » vous de couleurs funebres qui portent la terreur. Que les bois » retentiſſent de nos chants de guerre. Déſennuyons nos morts par » les cris de la vengeance. Allons nous baigner dans le ſang ennemi, » faire des priſonniers, & combattre tant que l'eau coulera dans les » fleuves, que le ſoleil & la lune reſteront attachés au firmament. »

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les haſards de la guerre, vont trouver le chef, & lui diſent: *Je veux riſquer avec toi. Je le veux bien*, répond-il; *nous riſquerons enſemble.* Mais comme on n'a ſollicité perſonne, de peur qu'un faux point-d'honneur ne fît marcher des lâches, il faut ſubir bien des épreuves avant d'être reçu

ſoldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi, témoignoit la moindre impatience, quand, après de longues diettes, on l'expoſe à l'ardeur du ſoleil, aux rudes gelées de la nuit, aux piqûres ſanglantes des inſectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Eſt-ce ainſi que ſe forment les milices de nos armées? Quelle cérémonie triſte! Quel préſage funeſte! Des hommes qui n'ont pu ſe dérober par la fuite, à ces levées de troupes, ou s'y ſouſtraire par des privileges & de l'argent, ſe traînent, l'œil baiſſé, le viſage pâle & conſterné, devant un délégué dont les fonctions ſont odieuſes, & la probité ſuſpecte aux peuples. Des parens déſolés & tremblans, ſemblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir ſort d'une urne fatale, & déſigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mere, dans le déſeſpoir, preſſe & retient vainement ſur ſon ſein le fils qu'on arrache de ſes bras. Maudiſſant le jour de ſon hymen, de ſon enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'eſt pas à ce prix qu'on fait de vrais ſoldats. Ce n'eſt pas dans cet appareil de deuil & de conſternation, que les ſauvages ſe préſentent à la victoire: c'eſt du milieu des feſtins, des chants, des danſes, qu'ils ſe mettent en marche. Les jeunes mariées ſuivent un jour ou deux leurs époux; mais ſans donner aucun ſigne de chagrin ou de triſteſſe. Des femmes qui ne pouſſent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oſeroient-elles amollir par des pleurs même de tendreſſe, les défenſeurs, les vengeurs de la patrie?

Ils ont pour toutes armes, une eſpece de javelot hériſſé de pointes d'os; ils ont un caſſe-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite maſſue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'eſt une petite hache, qu'ils manient avec une dextérité ſurprenante. La plupart n'ont aucune arme défenſive; mais s'il leur arrive d'attaquer les paliſſades qui entourent les bourgades, ils ſe couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entr'eux, qui ſe faiſoient une maniere de cuiraſſe d'un tiſſu de jonc, y renoncerent, dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée se fait suivre dans ses expéditions, par les rêveurs, qui, sous le nom de jongleurs, décident trop souvent des opérations. Elle marche sans étendards. Tous les guerriers, presque nuds pour être plus agiles au combat, se barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles ; ou avec de la terre, pour se cacher de loin, & mieux surprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle, malgré leur aversion pour le déguisement, les guerres qu'ils se font se tournent en ruses. Cet art de ruser, commun à toutes les nations, soit sauvages, soit policées, quoiqu'il semble contraire à la bravoure, au préjugé de l'honneur ; cet art est devenu nécessaire aux petites nations du Canada. Elles se seroient toutes absolument détruites, si, loin de n'aimer la victoire que teinte du sang des vainqueurs, on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur est donc d'accabler l'ennemi sans qu'il s'y attende. Une finesse de sens, que tout cultive & rien n'émousse, apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l'on a passé. Par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des vestiges sur l'herbe la plus courte, sur la terre seche & dure, sur la pierre même ; ils voient à la maniere dont ces traces sont imprimées, quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnoissent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviste près de l'ennemi, il se fait une décharge générale de fleches, & l'on fond sur lui le casse-tête à la main. S'il est sur ses gardes, ou trop bien retranché, on se retire, s'il est possible ; sinon, il faut se battre jusqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte, acheve les blessés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête, où il a eu soin de tracer la marque de sa nation, celle de sa famille, & sur-tout son portrait ; c'est-à-dire, un ovale, avec les figures peintes sur son visage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, sur un tronc d'arbre ou sur une écorce avec du charbon broyé dans un mélange de couleurs. On ajoute à ce trophée,

l'hiſtoire, non-ſeulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caracteres hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ſes ſoldats, marqué par autant de lignes; celui des priſonniers, par autant de marmouſets; celui des morts, par des figures humaines ſans tête. Ce ſont-là les ſignes parlans & techniques qui ont précédé, chez toutes les ſociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuſes bibliotheques qui ſurchargent les palais des riches oiſifs & la tête des ſavans.

L'hiſtoire des guerres eſt courte chez les ſauvages : ils ſe hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force ſur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire eſt de marcher avec précipitation, ſans jamais s'arrêter en route, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé ſur ſon territoire & dans ſa bourgade. C'eſt-là qu'on le reçoit avec les tranſports de la plus vive joie, avec des éloges qui font ſa récompenſe. Enſuite on s'occupe du ſort des priſonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux ſont ceux qu'on choiſit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de ſe paſſer, ou dans des occaſions plus éloignées. Cette adoption a été ſagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuiſés. Les priſonniers, incorporés dans une famille, y deviennent couſins, oncles, peres, freres, époux; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent: & ces tendres noms leur donnent tous ſes droits, en même tems qu'ils leur impoſent tous ſes engagemens. Loin de ſe refuſer aux ſentimens qu'ils doivent à la famille dont ils ſont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'eſt pourtant un étrange renverſement des liens de la nature. Il faut qu'ils ſoient bien foibles, pour changer ainſi d'objet avec les viciſſitudes de la fortune. C'eſt que la guerre, en effet, ſemble rompre tous les nœuds du ſang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De là vient, chez les ſauvages, cette union entre les amis, plus fortes que celle des parens. Ceux qui combattent & meurent enſemble, ſont plus étroitement liés que ceux qui ſont nés enſemble ou

ſous le même toit. Quand la guerre ou la mort a briſé la parenté, qui eſt cimentée par la nature, ou celle qui eſt formée par le choix, le ſort qui donne des chaînes au ſauvage priſonnier, lui donne auſſi de nouveaux parens & d'autres amis. La convention générale & l'uſage ont fait cette loi ſinguliere, qui, ſans doute, eſt née de la néceſſité.

Mais quelquefois un captif refuſe cette adoption, & quelquefois il en eſt exclu. Un priſonnier grand & bien fait avoit perdu pluſieurs doigts à la guerre; on ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit deſtiné, *nous t'avions choiſi pour vivre avec nous; mais dans la ſituation où je te vois, incapable de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le ſauvage. *Eh bien!* répliqua la femme, *tu ſeras attaché ce ſoir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, ſouviens-toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit, & tint parole. Durant trois jours, il ſouffrit les plus cruels tourmens, avec une conſtance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas; elle l'encouragea même par des éloges, lui fourniſſant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des ſupplices. Quel mélange de vertus & de férocité! Tout eſt grand chez ces peuples qui ne ſont pas aſſervis. C'eſt le ſublime de la nature, dans ſes horreurs & ſes beautés.

Les captifs que perſonne n'adopte, ſont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce ſemble, leur faire regretter la vie. La meilleure chere, les traitemens & les noms les plus doux, rien ne leur eſt épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles juſqu'au moment de leur arrêt. Eſt-ce commiſération ou raffinement de barbarie? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere*, répond le priſonnier, *c'eſt fort bien; je te remercie.*

Ces mots ſont reçus avec un applaudiſſement univerſel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le priſonnier eſt

eſt livré, invoque auſſi-tôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reſte à venger. *Approche*, crie-t-elle à cette ombre, *je te prépare un feſtin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te deſtine. Ce guerrier va être mis dans la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes ſur tout le corps. On lui enlevera la chevelure. On boira dans ſon crâne. Tu ſeras vengée & ſatisfaite.*

Cette furie fond alors ſur le patient, qui eſt attaché à un poteau près d'un braſier ardent; & frappant ou mutilant ſa victime, elle donne le ſignal de toutes les cruautés. Il n'eſt pas une femme, il n'eſt pas un enfant dans la peuplade que ce ſpectacle aſſemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui ſillonnent la chair avec des tiſons ardens; d'autres la tranchent en lambeaux; d'autres lui arrachent les ongles; d'autres lui coupent les doigts, les rôtiſſent & les dévorent à ſes yeux. Rien n'arrête ſes bourreaux, que la crainte de hâter ſa mort: ils s'étudient à prolonger ſon ſupplice durant des jours entiers, & quelquefois une ſemaine.

Au milieu de ces tourmens, le héros entonne & répete tranquillement ſa chanſon de mort; inſulte à la foibleſſe de ſes ennemis, qui ne ſavent pas venger les parens qu'il leur a tués; les excite, par ſes outrages ou par ſes prieres, à redoubler de cruautés. C'eſt un combat de la victime contre ſes bourreaux; c'eſt un défi horrible entre la conſtance à ſouffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivreſſe de l'enthouſiaſme ôte ou ſuſpende le ſentiment de la douleur, ſoit que l'habitude & l'éducation operent ces prodiges d'héroïſme, le patient meurt, ſans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme, un ſoupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fauſſes, vantez encore la conſtance de vos martyrs! le ſauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette inſenſibilité vient-elle du climat ou du genre de vie? Un ſang plus froid, des humeurs plus épaiſſes, un tempérament que l'humidité de l'air & du ſol rend plus flegmatique, peuvent ſans doute émouſſer au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement expoſés à toutes les injures des ſaiſons, aux fati-

gues de la chaſſe, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à ſouffrir, qui ſe change en une ſorte d'impaſſibilité. On dit que les ſauvages n'éprouvent preſque point les convulſions de l'agonie, ſoit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une bleſſure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux ſuites de la mort, ne leur donne pas une ſenſibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie phyſique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter ; à ſurmonter cette douleur que notre molleſſe irrite.

Mais ce qui devroit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens, c'eſt la férocité des ſauvages dans la vengeance. On frémit de penſer que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, ſoit dans les nations, ſoit dans les particuliers, la vengeance n'eſt point atroce chez les peuples où regnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens, les préſervent des offenſes. La vengeance n'eſt pas un ſentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ſes mains, où l'enlévement d'un ſeul homme menace la ſociété de ſa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans, qui ont une eſtime d'eux-mêmes que des hommes aſſervis ne peuvent avoir ; chez des ſauvages dont les affections ſont peu étendues & fort vives, on doit venger ſans meſure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la perſonne dans quelque endroit infiniment ſenſible : on doit pourſuivre juſqu'à la derniere goutte de ſang, le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frere, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance au fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accens lugubres des oiſeaux de la nuit ; elles apparoiſſent dans les phoſphores & les éclairs ; & la ſuperſtition parle pour elles, dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion ſe préſente. Si l'on conſidere la haine que les ſau-

vages se portent de horde à horde; leur vie dure & disetteuse; la continuité de leurs guerres; leur peu de population; les pieges sans nombre que nous ne cessons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il se soit écoulé trois siecles, ils auront disparu de la terre. Alors que penseront nos descendans de cette espece d'hommes, qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs? Les tems de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité, ce que sont pour nous les tems fabuleux de l'antiquité? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des centaures & des lapithes? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs usages? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems, ne passeront-ils pas pour des romans semblables à celui que Platon nous a laissé sur l'ancienne Atlantide? Combien s'éleveront sur les beaux ouvrages de notre siecle de disputes philosophiques? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'instabilité dont nous sommes les témoins & le jouet, à croire que l'état actuel d'une espece quelconque de créatures, sur-tout lorsqu'il est immémorial & universel, doit être son état nécessaire & primordial: alors, il y aura des esprits systématiques qui prouveront par une infinité de raisons, prises de la dignité de l'espece humaine, de ses hautes destinées, de la noblesse de son sort pendant sa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après sa mort, de la sagesse de la providence, qui ne paroît avoir que de grandes vues sur l'homme; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, sans police, sans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oser assurer un jour, que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractere; voilà comme vous vous mentez à vous-même, contre la nature qui vous accuse, contre la terre qui vous confond, contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin

de vos impoſtures, pour garant de vos injuſtices ! Prophetes à venir; tyrans de nos neveux ! puiſſent ces lignes, que la vérité inſpire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer aſſez long-tems pour vous démentir !

Sans doute il eſt important aux générations futures de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des ſauvages. C'eſt peut-être à cette connoiſſance que nous devons tous les progrès que la philoſophie morale a faits parmi nous. Juſqu'ici les moraliſtes avoient cherché l'origine & les fondemens de la ſociété, dans les ſociétés qu'ils avoient ſous leurs yeux. Suppoſant à l'homme des crimes, pour lui donner des expiateurs; le jetant dans l'aveuglement pour devenir ſes guides & ſes maîtres, ils appelloient myſtérieux, ſurnaturel & céleſte, ce qui n'eſt que l'ouvrage du tems, de l'ignorance, de la foibleſſe ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les inſtitutions ſociales ne dérivoient ni des beſoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puiſque des peuples innombrables vivoient indépendans & ſans culte, on a découvert les vices de la morale & de la légiſlation dans l'établiſſement des ſociétés. On a ſenti que ces maux originels venoient des fondateurs & des légiſlateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les ſages vues de juſtice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs ſucceſſeurs, & par l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumieres; mais elle n'eſt encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu ſi-tôt produire de grands biens, elle en fera jouir, ſans doute, les races futures; & pour la génération préſente, cette perſpective riante doit être une conſolation. Quoi qu'il en ſoit, nous pouvons dire que c'eſt l'ignorance des ſauvages qui a éclairé, en quelque ſorte, les peuples policés.

CHAPITRE XXXII.

Les François prennent part mal-à-propos aux guerres des ſauvages.

LE caractere des Américains ſeptentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit ſinguliérement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé entr'eux une eſpece de confédération. Les premiers qui travailloient la terre faiſoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le fruit de leur chaſſe. La défenſe étoit réciproque entre ces deux nations, liées par leurs beſoins. Durant la ſaiſon où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient enſemble. Les Algonquins chaſſoient, & les Iroquois ſe contentoient d'écorcher les bêtes, de faire ſécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins peu adroits ou peu exercés à la chaſſe, y réuſſit mal. Les Iroquois, qui les ſuivoient, demanderent la permiſſion d'eſſayer s'ils feroient plus heureux. Cette complaiſance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refuſée. Une dureté ſi déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chaſſe très-abondante. La confuſion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer juſqu'au ſouvenir, ils attendirent que les chaſſeurs Iroquois fuſſent endormis, & leur caſſerent à tous la tête. Cet aſſaſſinat fit du bruit. La nation offenſée demanda juſtice. Elle lui fut refuſée avec hauteur. On ne lui laiſſa pas même l'eſpérance de la plus légere ſatisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurerent de périr ou de ſe venger : mais n'étant pas aſſez forts pour tenir tête à leur ſuperbe offenſeur, ils allerent au loin s'eſſayer & s'aguerrir contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiſeaux, c'eſt leur langage, alors ils ne craignirent plus de ſe meſurer avec l'Algonquin. Ils firent la

guerre à ce peuple avec une férocité proportionnée à leur reſſentiment.

C'eſt dans le tems où le feu de ces haînes embraſoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez, qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent; les Algonquins qui occupoient ſes rives, depuis Québec juſqu'à Montréal; les Hurons, répandus autour du lac qui porte leur nom; quelques peuples moins conſidérables, errans dans les intervalles, favoriſerent l'établiſſement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, ſans pouvoir leur réſiſter, ces diverſes nations virent dans leurs nouveaux hôtes une reſſource ineſpérée, dont ils ſe promirent un ſuccès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils ſe flatterent de les engager dans leur querelle, & ils ne ſe tromperent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la ſupériorité des lumieres que les Européens ont ſur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les réconcilier. Epouſant avec ardeur les intérêts de ſes voiſins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingts lieues en long, ſur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuſes depuis ſous le nom de Nouvelle-Yorck & de Penſylvanie. L'eſpace compris entre ces vaſtes bornes, étoit fertiliſé par de belles rivieres. On y voyoit cinq nations, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cents guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une eſpece de ligue ou d'aſſociation, aſſez ſemblable à celle des Suiſſes ou de la Hollande. Leurs députés s'aſſembloient tous les ans pour faire le feſtin d'union, & pour délibérer ſur les intérêts de la république.

Quoique les Iroquois ne s'attendiſſent pas à être provoqués par des ennemis ſi ſouvent vaincus, ils ne furent pas ſurpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient ſur leur ſupériorité habituelle; les autres, ſur le ſecours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux

François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué, à coups d'arquebuſe, deux chefs Iroquois, & bleſſé mortellement le troiſieme, que l'armée entiere, également étonnée & conſternée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défenſe. Dans la campagne ſuivante, elle crut devoir ſe retrancher contre des armes qu'elle ne connoiſſoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la réſiſtance, les retranchemens furent emportés par les ſauvages, ſoutenus d'un feu plus vif, & de plus de François que dans la premiere expédition. Preſque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere, où ils ſe noyerent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite, ou forcée à vivre en paix, ſi les Hollandois, qui, en 1610, avoient fondé à ſon voiſinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne lui euſſent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engageoient-ils ſourdement à continuer les hoſtilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ſes ennemis, formoient un plus grand objet que le produit de ſes propres chaſſes. Quoi qu'il en ſoit, le poids que cette liaiſon avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On ſe faiſoit réciproquement beaucoup de mal, ſans qu'il en réſultât que de l'affoibliſſement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de ſuccès & de diſgraces, qui, dans les gouvernemens où l'intérêt eſt plus conſulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faiſoit que nourrir les haines, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades, qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantiſſement. Les plus foibles nations diſparurent en effet de la face de la terre, & les autres ſe réduiſirent inſenſiblement à rien.

CHAPITRE XXXIII.

La colonie Françoiſe ne fait point de progrès. Cauſes de cette langueur.

CEPENDANT les François ne s'élevoient pas ſur tant de débris. En 1626, ils n'avoient encore que trois miſérables établiſſemens entourés de paliſſades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans, compoſoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit pas dévoré les hommes qu'on y avoit fait paſſer. Il étoit rigoureux, mais ſain; & les Européens y fortifioient leur tempérament, ſans riſquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cauſe que le ſyſtême d'une compagnie excluſive, qui ſe propoſoit moins de créer une puiſſance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que ſubſtituer à ce monopole la liberté. Mais le tems d'une théorie ſi ſimple n'étoit pas venu. Le gouvernement ſe contenta de ſubſtituer à cette compagnie une aſſociation plus nombreuſe, & compoſée de gens plus accrédités.

On lui donna la diſpoſition des établiſſemens formés & à former dans le Canada; le droit de les fortifier & de les régir à ſon gré, de faire la guerre ou la paix, ſelon ſes intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit ſe faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans. La traite du caſtor & des pelleteries lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le roi fit préſent de deux gros vaiſſeaux à la ſociété, compoſée de ſept cents intéreſſés. Douze des principaux obtinrent des lettres de nobleſſe. On preſſa les gentilshommes, le clergé même, déjà trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes ſortes de denrées, toutes ſortes de marchandiſes, ſans être aſſujettie au plus petit droit. La pratique

tique d'un métier quelconque, durant six ans dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une derniere faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative singuliere, dont il n'est pas aisé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France, un avantage incomparable sur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtrise, de frais de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la compagnie, qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de son privilege, deux ou trois cents ouvriers des professions les plus convenables, & jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées, suffisantes pour leur subsistance, avec le bled nécessaire pour les ensemencer la premiere fois.

La fortune ne seconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le siege de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalousie, par caractere, par intérêt d'état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux ministres ambitieux, saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloise qui combattoit pour ses intérêts, eut l'avantage sur les François. Ceux-ci perdirent le Canada, en 1629. Le conseil de Louis XIII. connoissoit si peu l'importance de cet établissement, qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution; mais l'orgueil de son chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on

en craignoit ; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François, en 1631, & la paix & le Canada.

L'adverſité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne rempliſſoit aucun des engagemens qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainſi dire, récompenſée par la prolongation du privilege. Les cris que pouſſoit le Canada, ſe perdoient dans l'immenſité des mers ; & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de ſa ſituation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laiſſe approcher la vérité tremblante, que pour lui impoſer ſilence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui bleſſoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les ſuites qu'elle devoit avoir naturellement. Les échanges commencerent à devenir rares, parce que les communications étoient trop dangereuſes. Les ſauvages mal appuyés des François leurs alliés, fuyoient continuellement devant l'ancien ennemi qu'ils étoient accoutumés à craindre. Les Iroquois, reprenant leur ſupériorité, ſe vantoient hautement qu'ils forceroient l'étranger à quitter leur pays, après lui avoir enlevé ſes enfans, pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Les François eux-mêmes, oubliés de leur métropole, hors d'état de faire leurs foibles récoltes ſans riſquer leur vie, étoient déterminés à abandonner un établiſſement ſi peu ſoutenu. Telle étoit la miſere & la dégradation de cette colonie, qu'elle ne ſubſiſtoit plus que par les aumônes que les miſſionnaires recevoient d'Europe.

CHAPITRE XXXIV.

Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens.

ENFIN le ministere tiré de sa léthargie, par un mouvement général qui changeoit alors l'esprit des nations, fit passer, en 1662, quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après par le régiment de Carignan. On reprit par degrés un ascendant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations effrayées de leurs pertes, proposerent un accommodement; & les deux autres y furent amenées en 1668, par les suites de leur affoiblissement. La colonie jouit alors, pour la premiere fois, d'une profonde paix. C'étoit le germe de la prospérité ; la liberté du commerce le fit éclore. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires fit fermenter l'industrie. Les anciens colons, concentrés par foiblesse autour de leurs palissades, donnerent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultiverent avec plus de succès & de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le nouveau-monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrain proportionné à leur grade. Les établissemens déjà formés acquirent plus de consistance; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la sureté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie & d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les François; & ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencemens de prospérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les administrateurs de la colonie, non-seulement de bien vivre ave les peuples voisins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cents lieues, il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité; chose peut-être inouie jusqu'alors dans lAmérique septentrionale.

On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chasse, à moins que la puissance qui l'avoit cimentée, n'employât à la maintenir une grande supériorité de forces. Les Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractere remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés, ni voisins des François. Malgré ce ménagement, on leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les prisonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une sommation si fiere irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance; & qu'on devoit savoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriser. Cependant, ébranlés par le ton imposant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espece d'humiliation aigrit le ressentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à souffrir des outrages. Les Anglois qui, en 1664, avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient restés en possession de leur conquête qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck, profiterent des dispositions où ils voyoient les Iroquois. Aux semences de défection qu'ils jetoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des présens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résisterent à la séduction furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leurs castors & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Françoise.

Denonville envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des rois, souffroit impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses fron-

tieres, mais d'entreprendre même ſur les Iroqnois, comme on ſentoit qu'il ne falloit point attaquer cette nation ſans la détruire, on convint de reſter dans une inaction apparente, juſqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une ſi extrême réſolution. Ces ſecours arriverent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cent quarante-neuf perſonnes dont on en pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette ſupériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foibleſſe. Il déshonora le nom François chez les ſauvages, par une infame perſidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différens par la négociation, il abuſa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jéſuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Québec & conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahiſon, les anciens des Iroquois firent appeller leur miſſionnaire. « Tout nous autoriſe à te traiter en » ennemi, lui dirent-ils; mais nous ne pouvons nous y réſoudre. » Ton cœur n'a point eu de part à l'inſulte qu'on nous a faite; & il » ſeroit injuſte de te punir d'un crime que tu déteſtes plus que nous. » Mais il faut que tu nous quittes. Une jeuneſſe inconſidérée pour» roit ne voir en toi qu'un perfide, qui a livré les chefs de la na» tion à un indigne eſclavage. » Après ce diſcours, ces ſauvages, que les Européens ont toujours appellés barbares, donnerent au miſſionnaire des conducteurs qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger; & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voiſins des grands lacs; mais Denonville n'avoit ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier ſuccès. Tandis qu'il réfléchiſſoit au lieu d'agir, la campagne ſe trouva finie ſans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoiſes, qui n'étoient pas éloignées des établiſſemens François. Elles y firent, à pluſieurs repriſes, les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévaſtations, qui leur ôtoient juſqu'à la reſſource d'y remédier, ne ſoupirerent que pour la paix. Le caractere

de Denonville fecondoit ces defirs : mais il étoit difficile d'amener à une conciliation, un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lambreville, qui confervoit encore fon premier afcendant fur des efprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel, né dans les forêts; Le Rat, qui étoit le fauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique Septentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choifie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquife. On lui dit qu'un traité étoit entamé; que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal; qu'ainfi ce feroit défobliger le gouverneur François, que de continuer les hoftilités contre une nation avec qui on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offenfé de ce que les François difpofoient ainfi de la guerre & de la paix, fans confulter leurs alliés, réfolut de punir cet orgueil outrageant. Il dreffa une embufcade aux députés; les uns furent tués, les autres prifonniers. Quand ceux-ci lui dirent le fujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les furprendre. Pouffant la feinte jufqu'au bout, il les relâcha tous fur l'heure, à l'exception d'un feul qu'il garda, difoit-il, pour remplacer un de ces Hurons tué dans l'attaque. Enfuite il fe rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit préfent de fon prifonnier au commandant François, qui, ne fachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois, fit caffer la tête à ce malheureux fauvage. Dès qu'il fut mort, Le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-tems captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à fa nation, que tandis que les François amufoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des prifonniers & les maffacroient. Cet artifice digne de la politique Européenne la plus confommée en méchanceté, réuffit au gré du fauvage Le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à

l'occafion du détrônement de Jacques II. crut de fon intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloife, partie d'Europe en 1690. arriva devant Québec au mois d'octobre, pour en former le fiege. Elle avoit dû compter fur une foible réfiftance, par la diverfion que les fauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de rénoncer honteufement à fon entreprife, après de grandes pertes, trompée dans fon attente par des caufes fingulieres qui méritent quelque attention.

Le miniftere de Londres, en formant le projet d'affervir le Canada, avoit décidé que fes forces de terre & celles de mer, y arriveroient par des mouvemens paralleles. Cette fage combinaifon fut exécutée avec la plus grande précifion. A mefure que les vaiffeaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchiffoient les terres, pour aboutir en même-tems que la flotte au théatre de la guerre. Elles y touchoient prefque, quand les Iroquois, qui leur fervoient de guide & de foutien, ouvrirent les yeux fur le danger où ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Québec. Placés, dirent-ils dans leur confeil, entre deux nations Européennes, chacune affez forte pour nous exterminer, également intéreffées à notre deftruction lorfqu'elles n'auront plus befoin de notre fecours; que nous refte-t-il, finon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte fur l'autre ? Alors elles feront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce fyftême, qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préfide à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, fous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François en fureté dans les terres, réunirent avec autant de fuccès que de concert, toutes leurs forces à la défenfe de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur reffentiment contre la France, & reftant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre; ces deux puiffances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais féparées par le territoire d'une nation fauvage qui craignoit également les fuccès de l'une & de l'autre, ne fe cauferent pas la

moitié des maux qu'elles se souhaitoient ; & la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons, mais presque indifférens pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclore des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des François & des sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquerent en chemin. Les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les sauvages ; *il est juste que nous partagions avec vous les alimens de la vie ; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois, averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard qui, loin de pousser un soupir, traitant les François avec un profond mépris reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens ! Un de ces bourreaux, outré de ses invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort*, lui dit froidement Onnontagué, *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Et ce sont de tels hommes que les François & les Anglois conspirent à détruire depuis un siecle ! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modeles d'héroïsme & de grandeur d'ame.(*)

(*) Courez, lâches nations, déshonorer la terre sous une autre hémisphere ; pour vous venger de votre paresse, ou vous punir de votre avarice, n'y laissez que vos semblables.

La

La paix de Rifwick fit ceffer tout-à-la-fois les calamités de l'Europe, & les hoftilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons fentirent le befoin qu'ils avoient d'un long repos, pour réparer les pertes de la guerre. Les fauvages commencerent à refpirer, les Européens reprirent leurs travaux; & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chaffeurs, acquit plus de confiftance.

CHAPITRE XXXV.

Les pelleteries font la bafe des liaifons des François avec les fauvages.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient n'étoient, pour ainfi dire, qu'un vafte repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieufement multipliées; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déferts, fans troupeaux & fans animaux domeftiques, laiffoient plus d'efpace & de nourriture aux efpeces errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces efpeces à l'infini; du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la fouveraineté de l'homme, titre fi cruel & fi coûteux à tous les êtres vivans! Faute d'art & de culture, le fauvage fe nourriffoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'ufage de leurs peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouiffances nouvelles pour leurs fens; d'autant plus meurtriere, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette induftrie deftructive fit paffer, des bois du Canada dans les ports de France, une grande quantité, une grande diverfité de pelleteries, dont une partie fut confommée dans le royaume, & l'autre alla dans les états voifins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du nord de notre hémifphere; mais en trop petit nombre pour que l'ufage en fût étendu. Le caprice

& la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles prissent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque chose de celle dont la mode existe encore.

La loutre est un animal vorace, qui courant ou nageant sur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poisson ; & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son séjour & son goût dominant l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau ; mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à-peu-près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés, qui ne sont pas brûlans ; mais il est bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs ; mais en cela même plus nuisible, puisqu'elle y est l'objet des pieges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois especes. La premiere est la commune ; la seconde s'appelle vison ; & la troisieme est nommée puante, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empeste l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau dans l'Amérique septentrionale. Il y en a sur-tout deux especes, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre & ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits, & se sauve avec eux. L'autre rat, qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor, dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, & les

mouvemens ſi prompts que l'œil ne peut les ſuivre. L'extrémité de ſa queue longue, épaiſſe & bien fournie, eſt d'un noir de jais. Son poil roux en été comme l'or des moiſſons ou des fruits, devient en hiver blanc comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada ; mais quoique plus petit que la martre, il n'y eſt pas auſſi commun.

La martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation ; animal chaſſeur & vivant d'oiſeaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige paroiſſent être d'un animal très-grand, parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure eſt recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la martre ſi diſtinguée ſous le nom de zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle, parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos juſqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables, que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver, c'eſt-à-dire, beaucoup de neige qui doit procurer une grande chaſſe.

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie ſous le nom de loup-cervier, ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu'il eſt plus petit que dans notre hémiſphere. Cet animal, à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleuſement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis ; mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau, dont le poil eſt fort long & d'un beau gris-blanc, moins eſtimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & deſtructeur eſt originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, ſemble obliger tous les animaux à ſe manger les uns les autres. Naturaliſé dans les zones tempérées, il n'y a pas gardé ſa premiere beauté. Son poil y a dégéneré. Dans le Nord, il l'a conſervé long & touffu, quelque-

fois blanc, quelquefois gris, & ſouvent d'un rouge tirant ſur le roux. Le plus beau, ſans comparaiſon, eſt le poil tout-à-fait noir; mais c'eſt un mérite plus rare au Canada, que dans la Moſcovie, qui eſt plus ſeptentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique ſeptentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil; des peaux de renne, ſous le nom de caribou; des peaux d'élan, ſous le nom d'orignal. Les deux dernieres eſpeces qui, dans notre hémiſphere, ne ſe trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà, ſe trouvent dans le nouveau-monde à de moindres latitudes; ſoit parce que le froid eſt plus vif en Amérique, par des cauſes ſingulieres d'exception à la loi générale; ſoit peut-être auſſi, parce que ces nouvelles terres ſont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuſes, ſervent à faire d'excellens buffles, qui peſent très-peu. La chaſſe de tous ces animaux, ſe fait pour les Européens. Mais les ſauvages en ont une par excellence qui fut, de tout tems, leur chaſſe favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrieres, à leur bravoure & ſur-tout à leurs beſoins : c'eſt la chaſſe de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal eſt le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choiſit pour retraite un tronc creux & pourri de quelque vieux arbre mort ſur pied. C'eſt-là qu'il ſe loge en hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il eſt très-gras à la fin de l'automne, qu'il eſt vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne ſe donne aucun mouvement, & qu'il dort preſque continuellement, il doit perdre peu par la tranſpiration, & rarement ſortir de ſon aſile pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu; & dès qu'il veut deſcendre, il eſt abattu ſous les fleches, avant d'arriver à terre. Les ſauvages ſe nourriſſent de ſa chair, ſe frottent de ſa graiſſe, ſe couvrent de ſa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faiſoient à l'ours; lorſqu'un intérêt nouveau tourna leur inſtinct vers la chaſſe du caſtor.

Cet animal qui poſſede les dons ſecourables de la ſociété, ſans

en éprouver comme nous les vices & les malheurs ; cet animal à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables pour la propagation & la conservation de son espece. Cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'attendrissement au philosophe sensible, qui contemple sa vie & ses mœurs : le castor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnacier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l'homme chasseur ; la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante livres de pesanteur qu'il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles ; il a la tête comme un rat, & il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir, mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derriere, & il nâge, il a des doigts séparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler ; il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces instrumens, qui ne sont presque d'aucun usage, quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence & sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne fait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état social tous les moyens de se conserver sans guerre, & de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible, & même familier, est d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à personne, parce qu'il n'a besoin que de lui-même ; il entre en communauté, mais il ne veut point servir, ni ne prétend commander. Un instinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préside à ses travaux.

C'est le besoin commun de vivre & de peupler, qui rappelle les

caſtors, & les raſſemble en été, pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de Juin & de Juillet, ils viennent de tous les côtés, & ſe réuniſſent au nombre de deux ou trois cents: mais toujours ſur le bord des eaux; parce que c'eſt ſur l'eau que doivent habiter ces républicains, à l'abri des invaſions. Quelquefois ils préferent les lacs dormans au milieu des terres peu fréquentées; parce que les eaux y ſont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes, des fleuves ou des ruiſſeaux; & c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'une digue. La ſeule penſée de cet ouvrage, eſt un ſyſtême d'idées très-compoſées, très-compliquées, qui ſemble n'appartenir qu'à des êtres intelligens; & ſi ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croiroit ou diroit que les caſtors ont une ame ſpirituelle, ou que celle de l'homme n'eſt que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur ſur une épaiſſeur de douze pieds à la baſe, qui décroît juſqu'à deux ou trois pieds, par un talus, dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail, on choiſit l'endroit d'une riviere où il y a le moins d'eau. S'il ſe trouve ſur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre pour qu'il tombe de lui-même en travers ſur le courant. Fut-il plus gros que le corps d'un homme, on le ſcie ou plutôt on le ronge au pied, avec quatre dents tranchantes. Il eſt bientôt dépouillé de ſes branches par le peuple ouvrier, qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres plus petits, ſont également abattus, mis en pieces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbes juſqu'aux bords de la riviere; d'autres les conduiſent ſur l'eau juſqu'à l'endroit ou doit ſe faire la chauſſée. Mais comment les enfoncer dans l'eau, quand on n'a que des dents, une queue & des pieds? Le voici. Avec les ongles, on creuſe un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu ſur le bord de la rivierre ou contre le madrier qui la traverſe. Avec les pieds, on dreſſe le pieu & on l'enfonce, par la pointe dans le trou où il ſe plante debout. Avec la queue, on fait du mortier, dont on

remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches pour maçonner le pilotis. Le talus de la digue eſt oppoſé au courant de l'eau, pour mieux en rompre l'effort par degrés; & les pieux y ſont plantés obliquement à raiſon de l'inclinaiſon du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber; & pour lui ménager un écoulement qui diminue l'action de ſa pente & de ſon poids, on ouvre deux ou trois iſſues au ſommet de la digue, par où la riviere débouche une partie de ſes eaux.

Quand cet ouvrage eſt achevé en commun par la république, le citoyen ſonge à ſe loger, chaque compagnie ſe conſtruit une cabane dans l'eau ſur le pilotis. Elles ont depuis quatre juſqu'à dix pieds de diametre, ſur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, ſelon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaiſſeur, & ſe terminent toutes en forme de voûte ou d'anſe de panier, maçonnées en-dedans & en-dehors avec autant de propreté que de ſolidité. Les parois en ſont revêtues d'une eſpece de ſtuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maiſon a deux portes; l'une du côté de la terre pour aller faire des proviſions; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'eſt-à-dire, de l'homme deſtructeur des cités & des républiques. la fenêtre de la maiſon eſt ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. elle ſert en hiver, à garantir des glaces, qui ſe forment épaiſſes de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, eſt appuyée ſur des pieux qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui, faiſant un bâtardeau devant la maiſon, laiſſe une iſſue pour s'échapper ou nager ſous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement un plancher jonché de verdure, & tapiſſé de branches de ſapin. On n'y ſouffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices ſont toujours voiſins de l'emplacement. Ce ſont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment

l'eau, comme les républicains qui s'en conftruifent des logemens. Ces citoyens ont le plaifir, en taillant ce bois, de s'en nourrir en même tems. A l'exemple de certains fauvages de la mer Glaciale, ils en mangent l'écorce. Il eft vrai que ceux-là ne l'aiment que feche, pilée & apprêtée avec des ragoûts; au lieu que ceux-ci la mâchent & la fucent toute fraîche.

On fait des provifions d'écorce & de branches tendres, dans des magafins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de fes habitans. Chacun reconnoît fon magafin, & perfonne ne va piller celui de fes voifins. Chaque tribu vit dans fon quartier, contente de fon domaine, mais jaloufe de la propriété qu'elle s'en eft acquife par le travail. On y ramaffe, on y dépenfe, fans querelles, les provifions de la communauté. On fe borne à des mets fimples que le travail prépare. L'unique paffion eft l'amour conjugal, qui a pour bafe & pour terme, la reproduction de l'efpece.

Deux êtres affortis & réunis par un goût, par un choix réciproques, après s'être éprouvés dans une affociation à des travaux publics, pendant les beaux jours de l'été, confentent à paffer enfemble les rudes faifons des hivers. Ils s'y préparent par l'approvifionnement qu'ils font en Septembre. Les deux époux fe retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'eft pas moins favorable aux amours que le printems. Si la faifon des fleurs invite les oifeaux du ciel à fe perpétuer dans les bois, la faifon des fruits excite peut-être auffi fortement les habitans de la terre à repeupler. L'hiver donne au moins le loifir d'aimer; & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne fe quittent plus. Aucun travail, aucun plaifir ne fait diverfion, ne dérobe du tems à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette paffion univerfelle de la nature. Si quelque beau foleil vient égayer la trifte faifon, le couple heureux fort de fa cabane, va fe promener fur le bord de l'étang ou de la riviere, y manger de l'écorce fraîche, y refpirer les falutaires exalaifons de la terre. Cependant la mere met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne;

tomne; & tandis que le pere, attiré dans les bois par les douceurs du printems, laiſſe à ſes petits la place qu'il occupoit dans ſa cabane étroite, elle les allaite, les ſoigne, les éleve au nombre de deux ou trois. Enſuite elle les mene dans ſes promenades où le beſoin de ſe refaire & de les nourrir lui fait chercher des écreviſſes, du poiſſon, de l'écorce nouvelle, juſqu'à la ſaiſon du travail.

Ainſi vit cette république, dans des bourgades qu'on pourroit comparer de loin à de grandes chartreuſes. Mais elles n'en ont que l'apparence; & ſi le bonheur habite dans ces deux ſortes de communautés, il faut avouer qu'il ne ſe reſſemble guere à lui-même dans ſes moyens; puiſque là c'eſt à ſuivre la nature qu'on le fait conſiſter, & qu'ici c'eſt à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme en ſa folie, a cru trouver la ſageſſe. Une foule d'êtres vivent dans une ſorte de ſociété qui ſépare à jamais les deux ſexes. L'un & l'autre iſolés dans des cellules, où pour être heureux ils n'auroient, qu'à ſe réunir, conſument les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à déteſter le penchant qui les attire à travers les priſons & les portes de fer, que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où eſt l'impiété, ſinon dans l'inhumanité de ces inſtitutions ſombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniſer, qui le rendent ſtupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne ſemblable aux anges? Dieu de la nature, c'eſt à ton tribunal qu'il faut en appeller de toutes les loix, qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une ſterilité que ton exemple déſavoue! N'es-tu pas eſſentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du chaos, toi qui fais ſans ceſſe ſortir & renaître la vie du ſein de la mort même. Qui eſt-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être ſolitaire qui trouble le ſilence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux qui, ſans ſe vanter de l'inſtinct de te connoître, te glorifie dans ſes amours, en perpétuant la ſuite & la merveille de tes créatures vivantes?

Ce peuple républicain, architecte, induſtrieux, intelligent, prévoyant & ſyſtématique dans ſes plans de police & de ſociété, c'eſt le caſtor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux ſi ſa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & ſauvage à la ruine de ſes cabanes & de ſa race! Souvent les Américains ont détruit les établiſſemens des caſtors, & ces animaux infatigables ont eu la conſtance de les réédifier pluſieurs étés de ſuite dans l'enceinte d'où ils avoient été chaſſés. C'eſt en hiver qu'on vient les inveſtir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chaſſeurs, un coup de queue frappé fortement ſur l'eau, ſonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à ſe ſauver ſous les glaces. Mais il eſt bien difficile d'échapper à tous les pieges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le caſtor à l'affût. Cependant, comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guere le tirer au fuſil ſur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais aſſez pour être ſurpris. L'eût-on bleſſé avant qu'il ſe fût jeté dans l'eau, il a toujours le tems de s'y plonger; & s'il meurt de ſa bleſſure, on le perd parce qu'il ne ſurnage point.

Un moyen plus sûr d'attrapper les caſtors, eſt de dreſſer des trappes dans les bois où ils vont ſe régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leur caſſe les reins. L'homme, caché dans un lieu voiſin, accourt, ſe jette ſur ſa proie, acheve de la tuer & l'emporte.

D'autres ſortes de chaſſe ſont encore plus uſitées, & d'un plus grand ſuccès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire ſortir les habitans, & on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont beſoin d'y venir reſpirer l'air. On prend ce moment pour leur caſſer la tête. D'autres fois l'animal, chaſſé de ſon logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout autour, en briſant la glace à quelques toiſes de ſa cabane. Veut-on prendre la peuplade entiere, au lieu de

rompre les éclufes pour noyer les habitans, comme on pourroit le tenter en Hollande; on ouvre la chauffée pour laiffer écouler l'eau de l'étang où les caftors vivent. Reftés à fec, & hors d'état de s'échapper ou de fe défendre, on les prend à loifir & à volonté. Mais on a foin d'en laiffer toujours un certain nombre, mâles & fémelles, pour repeupler l'habitation; & cette générofité n'eft qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conferver peu, que pour avoir plus à détruire. Le caftor, dont le cri plaintif femble implorer fa clémence & fa pitié, ne trouve dans le fauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour fes propres befoins, que pour les fuperfluités d'un monde étranger. O nature! où eft ta providence, où eft ta bienfaifance, d'avoir armé les animaux, efpece contre efpece, & l'homme contre tous?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'induftrie des caftors, avec la vie errante des fauvages du Canada; peut-être avouera-t-on que, vu la fupériorité des organes de l'homme fur ceux de tous les animaux, le caftor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la fociabilité que le chaffeur, quand l'Européen alla étendre & porter fes connoiffances & fes progrès dans l'Amérique feptentrionale.

Plus ancien habitant de ce nouveau-monde que l'homme, tranquille poffeffeur de ces contrées favorables à fon efpece, le caftor avoit mis à profit une paix de plufieurs fiecles, pour perfectionner l'ufage de fes facultés. Sous notre hémifphere, l'homme s'eft emparé des régions les plus faines & les plus fertiles, il en a chaffé ou il y a fubjugué tous les autres animaux. C'eft, grace à leur petiteffe, que l'abeille & la fourmi ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jaloufie & deftructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'eft ainfi qu'on voit quelques républiques fans éclat & fans vigueur, fe foutenir par leur foibleffe même au milieu des vaftes monarchies de l'Europe, qui, tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupedes fociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, fe font trouvés

par-tout isolés, incapables de se réunir en communauté, d'étendre leurs connoissances; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour se croire d'une nature supérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre son espece & toutes les autres.

Les animaux, dit-on ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que méchaniques, & ne supposent aucun principe semblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi consiste la perfection; si l'être le plus civilisé se trouve le plus parfait; si ce qu'il gagne en propriété des choses, il ne le perd pas en propriété de sa personne; si tout ce qu'il ajoute à ses jouissances, n'est pas retranché de sa durée : le castor qui, parmi nous, est errant, solitaire, timide, ignorant, ne connoissoit-il pas dans le Canada le gouvernement civil & domestique; les saisons du travail & du repos; certaines regles d'architecture; l'art curieux & savant de construire des digues? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité, avec des instrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec sa queue. Ses dents qui lui servent à la place de mille outils sont circulaires & gênées par les levres. L'homme, au contraire, avec une main qui se plie à tout & se soumet tout, a dans ce seul organe du tact tous les instrumens réunis de la force & de l'adresse. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation, la supériorité de son espece sur toutes les autres? Ce n'est point parce qu'il leve les yeux au ciel comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible & secourable. Sa main est son sceptre. Ce même bras qu'il leve au ciel comme pour y chercher son origine, il l'étend & l'appesantit sur la terre, pour y dominer par la destruction, pour en bouleverser la surface, & dire quand il a tout ravagé : JE REGNE. La plus sure marque de la population de l'espece humaine est la dépopulation des autres especes. Ainsi diminue & disparoît insensiblement dans le Canada celle du castor, depuis que les Européens se sont fait un besoin de sa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui change la couleur, en modifiant l'efpece. Dans le même canton où font les peuplades de caftors civilifés, il y a pourtant des caftors fauvages & folitaires. Ces animaux rejetés, dit-t-on, de la fociété pour leurs défauts, vivent fans maifon, fans magafin, dans un boyau fous terre. On les appelle caftors terriers. Leur robe eft fale; leur poil eft rongé fur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils fe creufent. Ce terrier qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un foffé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de fe garantir de l'inondation dans la crûe des eaux. Quelques-uns de ces caftors font affez fauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur efpece; ils n'aiment que la terre. Tels font nos bievres d'Europe. Ces caftors folitaires & terriers n'ont pas le poil auffi luifant, auffi poli que ceux qui vivent en fociété. Leur fourrure fe reffent de leurs mœurs.

On trouve des caftors en Amérique, depuis le trentieme degré de latitude feptentrionale jufqu'au foixantieme. Toujours clair-femés au midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au nord. Jaune & couleur de paille chez les Ilinois, châtains un peu plus haut, couleur foncée de marron au nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce font les plus beaux. Cependant fous ce climat, le plus froid qui foit habité par cette efpece, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs; d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux fur la croupe: tant la nature fe plaît à marquer les nuances du chaud & du froid, & la variété de toutes fes influences, non-feulement dans la figure, mais jufques fur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux, dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprifent jufqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là font rares.

CHAPITRE XXXVI.

En quels lieux & de quelle maniere se faisoit le commerce des fourrures.

LA traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Françoise fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au dessous de Québec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivieres, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le tems, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de Juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportoient, ne manqua pas de grossir à mesure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait, la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures, sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espece de foire où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richesse; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck, ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur subsistance, en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils penserent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'ils avoient constamment pour ennemies, ni que celles-ci vinssent sur leur territoire leur disputer par la concurrence les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l'Anglois se répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le François son rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ses mar-

chandifes s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit feul les groffes étoffes qui convenoient le mieux au goût des fauvages. Le commerce du caftor étoit libre chez lui, tandis que chez les François, il étoit & fut toujours affervi à la tyrannie du monopole. C'eft avec cette liberté, cette facilité, qu'il intercepta la plus grande partie des marchandifes qui faifoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada, un ufage qu'ils avoient d'abord refferré dans des bornes affez étroites. La paffion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avoit été fagement reftreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq perfonnes la permiffion de franchir ces bornes, pour aller faire le commerce chez les fauvages. L'afcendant que prenoit la Nouvelle-Yock, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoit des efpeces de privileges exclufifs, qu'on exerçoit par foi-même ou par d'autres. Ils duroient un an ou même au-delà. On les vendoit, & le produit en étoit diftribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux miffionnaires, à ceux qui s'étoient fignalés par une belle action ou par une entreprife utile; quelquefois enfin aux créatures du commandant, lui-même, qui vendoit les permiffions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit verfé dans les caiffes publiques; mais il ne devoit compte à perfonne de cette adminiftration.

Elle eut des fuites funeftes. Plufieurs de ceux qui faifoient la traite, fe fixoient parmi les fauvages, pour fe fouftraire aux affociés dont ils avoient négocié les marchandifes. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois où les profits étoient plus confidérables. Sur des lacs immenfes, fouvent agités de violentes tempêtes; parmi des cafcades qui rendent fi dangereufe la navigation des fleuves les plus larges du monde entier; fous le poids des canots, des vivres, des marchandifes qu'il falloit voiturer fur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivieres pour aller par terre; à travers tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périffoit

dans les neiges ou dans les glaces par la faim ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles; soit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès, soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Leurs fortunes subitement amassées disparoissoient aussi vîte; semblables à ces montagnes mouvantes, qu'un tourbillon de vent éleve & détruit tout-à-coup dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuisés par les fatigues excessives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieillesse prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvéniens, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit sans relâche à élever une échelle de forts qu'elle croyoit nécessaire à sa conservation, à son agrandissement dans l'Amérique septentrionale. Ceux qu'elle avoit construits, soit à l'ouest, soit au midi du fleuve Saint-Laurent, pour resserrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la solidité. Ceux qu'elle avoit jetés sur les différents lacs, dans les positions importantes, formoient une chaîne qui s'étendoit au nord jusqu'à mille lieues de Québec; mais ce n'étoient que de misérables palissades destinées à contenir les sauvages, à s'assurer de leur alliance & du produit de leurs chasses. Il y avoit dans tous une garnison plus ou moins nombreuse, à raison de l'importance du poste & des ennemis qui le menaçoient. C'est au commandant de chacun de ces forts, qu'on jugea devoir confier le droit exclusif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de sa domination. Ce privilege s'achetoit; mais comme il étoit toujours une occasion de gain, souvent même d'une fortune considérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favorisés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'eussent pas les fonds nécessaires pour l'exploitation, ils trouvoient aisément des capitalistes qui s'associoient à leur entreprise. On prétendoit que, loin de contrarier le bien du service, ce systême lui étoit favorable, parce qu'il mettoit les militaires dans la nécessité d'avoir des liaisons plus suivies avec les

les naturels dn pays, de mieux éclairer leurs mouvemens, de ne rien négliger pour s'assurer de leur amitié. Personne ne voyoit ou ne vouloit voir que cette disposition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre sentiment que celui de l'intérêt ; & seroit la source d'une oppression constante.

Cette tyrannie, devenue en peu de tems universelle, se fit sentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abusant de leur privilege exclusif, estimoient si peu ce qu'on leur présentoit, donnoient une si grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les sauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendoient en foule à Choueguen, sur le lac Ontario où les Anglois leur accordoient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la cour de France les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois postes, & donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il ? Le roi fut seul en possession des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs ; le roi eut sans concurrence les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne ; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus sujet à se corrompre, fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaises pelleteries, achetées sans fidélité, étoient entassées sans soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Québec étoit venue, on les chargeoit sur des bateaux, abandonnées à la merci des soldats, des passagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'est ainsi que les avances considérables faites par le gouvernement, lui retournoient presque en pure perte.

Mais si ce commerce ne produisoit rien au roi, l'on peut douter qu'il fut beaucoup plus avantageux aux sauvages ; quoique l'or & l'argent n'en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité des scies, des couteaux, des

haches, des chaudieres, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, premiers instrumens ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendoit aussi ce qui leur eût été préjudiciable, même à titre de don & de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac & sur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boisson, le présent le plus funeste que l'ancien-monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des sauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion. Il leur étoit également impossible, & de s'en abstenir, & d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique; qu'elle leur ôtoit le jugement; qu'elle les rendoit furieux, qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfans, les sœurs, les freres, à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en passer; & si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'est vous qui avez fait le mal; il est sans remede.

La cour de France tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce, l'a tour-à-tour proscrit, toléré, autorisé en raison des biens ou des maux qu'on faisoit envisager à ses ministres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-près égale dans tous les tems. Cependant les esprits sages la regardoient comme la cause principale de la diminution d'hommes, & par conséquent des peaux de bêtes: diminution qui devenoit tous les jours plus sensible.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'élévation du duc d'Anjou sur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre universelle. Les flammes de l'incendie général allerent jusqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêcherent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-tems les Anglois & les François briguoient, à l'envi, l'alliance de

ce peuple. Ces témoignages ou d'eftime ou de crainte avoient enflé fon cœur naturellement haut. Il fe croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que fes intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fiérement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hoftilités. Cette réfolution s'accordoit avec la fituation de la colonie Françoife, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de fa métropole. La Nouvelle-Yorck, au contraire, dont les forces déjà confidérables augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans fa querelle. Ses infinuations, fes préfens, fes négociations furent inutiles jufqu'en 1709. A cette époque, elle réuffit à féduire quatre des cinq nations; & fes troupes reftées jufqu'alors dans l'inaction, s'ébranlèrent, foutenues d'un grand nombre de guerriers fauvages.

L'armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'affurance prefque infaillible de le conquérir; lorfqu'un chef Iroquois, qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit, dit fimplement aux fiens: que deviendrons-nous fi nous réuffiffons à chaffer les François? Ce peu de mots prononcés avec un air de myftere & d'inquiétude, rappella promptement à tous les efprits leur premier fyftême, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour affurer l'indépendance de la nation Iroquoife. Auffitôt il fut réfolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public; mais comme il paroiffoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir fuppléer à une défection manifefte par une trahifon fecrete. Les fauvages fans loix, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs & les Romains, éclairés & belliqueux; tous les peuples brutes ou policés ont toujours compofé ce qu'on appelle le droit des gens, de la rufe & de la force (*)

On s'étoit arrêté fur le bord d'une petite riviere, où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois, qui paffoit à la chaffe

(*) La raifon n'a pas encore atteint l'art d'être heureufe fans nuire.

tout le loiſir que lui laiſſoit la guerre, imagina de jeter dans la riviere un peu au deſſus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois, qui ne ſe défioient pas d'une ſemblable perfidie, continuerent malheureuſement à puiſer dans cette ſource empeſtée. Il en périt ſubitement un ſi grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la ſuite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Françoiſe. Une flotte nombreuſe deſtinée contre Québec, & qui portoit cinq ou ſix mille hommes de débarquement, entra l'année ſuivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroiſſoit ſure de vaincre, ſi elle fût arrivée au terme de ſa deſtination. Mais la préſomption de ſon amiral, & le courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainſi le Canada tout-à-la-fois délivré de ſes inquiétudes, & du côté de la terre, & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu ſans ſecours & ſans perte, contre la force & la politique des Anglois.

CHAPITRE XXXVII.

La France eſt réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.

CEPENDANT la France, qui, pendant quarante ans, avoit ſoutenu ſeule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repouſſé toutes les nations réunies, fait avec ſes propres ſujets ſous Louis XIV. ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ſes divers royaumes. La France qui avoit produit dans ſon ſein aſſez de grands hommes pour immortaliſer vingt regnes, & ſous un ſeul regne, tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de ſuccès, en plaçant une branche de ſa maiſon royale ſur le trône des Eſpagnes. Elle avoit alors, & moins d'ennemis & plus d'alliés qu'elle n'en avoit eu

dans le tems de ses plus éclatantes prospérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. Fiere & vigoureuse sous un roi brillant de toutes les graces & la force de la jeunesse, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur, elle descendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'esprit de bigoterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuse, décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espece de flatteurs qui les bercent d'espérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie, toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit semées; & sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse ainsi que le premier, une variation continuelle regne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais; l'intrigue espere davantage, & le mérite obtient moins; les talens se retirent, & les sollicitations de toute espece s'avancent; les places tombent au hasard sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes; fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont les uns pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance; & tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chûte, sont trois opérations difficiles, mais la derniere l'est davantage. On sort de la barbarie par des élans intermittens; on se soutient au sommet de la prospérité par les forces qu'on a acquises, on décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé, par des symptômes imperceptibles. Il

faut aux nations barbares de longs regnes ; il faut des regnes courts aux nations heureuſes. La longue imbécillité d'un monarque caduc, prépare à ſon ſucceſſeur des maux preſqu'impoſſibles à réparer.

Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une ſuite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des ſacrifices qui marquoient ſon abaiſſement. Mais il ſembla les dérober aux yeux de ſon peuple en les faiſant ſur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dut coûter à ſa fierté, de céder aux Anglois la baie d'Hudſon, Terre-Neuve & l'Acadie, trois poſſeſſions qui formoient avec le Canada l'immenſe pays connu ſous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le livre ſuivant comment cette puiſſance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer ſes pertes.

Fin du quinzieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE SEIZIEME.

Suite des établiſſemens François dans l'Amérique ſeptentrionale.

LA guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne avoit embraſé les quatre parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux ſiecles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes, pour en diſputer un ſeul qui, ſous Charles-Quint, les avoit tous fait trembler. Une maiſon ſouveraine de cinq ou ſix états, avoit donné à la nation Eſpagnole cette grandeur coloſſale qui devoit enchanter ſon imagination. Une maiſon plus puiſſante encore, parce qu'avec un corps moins grand elle avoit plus de bras, ambitionnoit de commander à cette nation ſuperbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon, rivaux depuis deux cents ans, faiſoient les derniers efforts pour s'aſſurer une ſupériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entr'eux. Il s'agiſſoit de ſavoir lequel ſe glo-

rifieroit de plus de couronnes. l'Europe partagée entre deux maifons, dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles puffent étendre leurs branches, mais non que plufieurs fceptres fuffent réunis comme autrefois dans une feule main. Tout s'arma pour difperfer ou féparer un vafte héritage; & on réfolut de le mettre en pieces, plutôt que de l'attacher à une puiffance qui, avec ce nouveau poids, dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit foutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux foldats, défola tous les pays qu'elle devoit fecourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi; mais fon inconftance ne ceffoit d'irriter le feu de la difcorde. Les mêmes drapeaux profpéroient dans un pays, & fuccomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit fur mer, étoit défait fur terre. On apprenoit en même tems, & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin, après que les états eurent été épuifés d'or & de fang, après douze ans de calamités & de dépenfes, les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts, s'empresserent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau-monde, les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna fes premiers regards vers l'Amérique feptentrionale, où fembloit l'appeller la conformité du fol & du climat; & ce fut l'ifle du Cap-Breton qui fixa d'abord fon attention.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVIII.

Pour réparer ses pertes, la France peuple, fortifie l'Isle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.

Les Anglois regardoient cette possession comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Aussi s'opposoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec lequel ils étoient mal réconciliés, de peupler cette isle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen, pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ses navigateurs. La modération de la reine Anne, ou peut-être la corruption de ses ministres, sauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette puissance fut autorisée à faire, au Cap-Breton, tous les arrangemens qui lui conviendroient.

L'isle située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude Nord, est à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à son orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues; l'Acadie, à son couchant, n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis, elle menaçoit leurs possessions, en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-six lieues, & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée dans toute sa circonférence, de petits rochers séparés par les vagues, au dessus desquelles plusieurs élevent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'orient, en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte, que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anses ou entre des islets. A l'exception des lieux montueux, la surface du pays a peu de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mousse légere & de l'eau. La grande humidité du terrain s'exhale en brouillards, sans rendre l'air malsain. Du reste, le climat est très-froid; ce qui doit provenir, soit

de la prodigieuse quantité de lacs long-tems glacés qui couvrent plus de la moitié de l'isle, soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le Cap-Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François qui en prirent possession au mois d'Août 1713, furent proprement ses premiers habitans. Ils changerent son nom en celui de l'Isle-Royale, & jeterent les yeux sur le fort Dauphin, pour y former leur principal établissement. Ce havre présentoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui y venoient jusqu'aux bords, y sentoient à peine les vents. Les bois de chêne nécessaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs, & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages, le fit abandonner, même après des travaux assez considérables. Les vues se tournerent vers Louisbourg, dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la sureté.

Le port de Louisbourg, situé sur la côte orientale le l'isle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart-de-lieue de largeur dans l'endroit où il est le plus étroit. Le fond en est bon : on y trouve ordinairement depuis six jusqu'à dix brasses d'eau; & il est aisé d'y louvoyer, soit pour entrer, soit pour sortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaisseaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hiverner avec quelques précautions. Le seul inconvénient de ce havre excellent, est de se trouver fermé par les glaces dès le mois de Novembre, & de ne s'ouvrir qu'en Mai & souvent en Juin. Son entrée naturellement fort resserrée, est encore gardée par l'isle aux Chevres, dont l'artillerie battant à fleur d'eau, couleroit immanquablement à fond tous les bâtimens, grands ou petits, qui voudroient y forcer le passage. Deux batte-

ries, l'une de trente-ſix, & l'autre de douze pieces de canon, de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis ſur les côtes oppoſées, fortifient & croiſent ce feu terrible.

La ville bâtie ſut une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue : elle a environ une demi-lieue de tour ; ſes rues ſont larges & régulieres. On n'y voit guere que des maiſons de bois. Celles qui ſont de pierre, ont été conſtruites aux dépens du gouvernement, & ſont deſtinées à loger les troupes. On y a conſtruit des calles : ce ſont des ponts qui avançant conſidérablement dans le port, ſont très-commodes pour charger ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entrepriſe fut exécutée ſur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place reſpectable. On laiſſa ſeulement ſans rempart une eſpace d'environ cent toiſes du côté de la mer; parce qu'on le jugea ſuffiſamment défendu par ſa ſituation. On ſe contenta de le fermer d'un ſimple batardeau. La mer y étoit ſi baſſe, qu'elle formoit une eſpece de lagune inacceſſible par ſes écueils à toute ſorte de bâtimens. Le feu des baſtions collatéraux achevoit de mettre cette eſtacade à couvert d'une deſcente.

La néceſſité de tranſporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux néceſſaires pour ces grandes conſtructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépenſa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour ſoutenir les pêcheries, pour aſſurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un aſyle en tems de guerre, aux vaiſſeaux qui viendroient des iſles Méridionales. La nature & la politique vouloient que les richeſſes du Midi fuſſent gardées par les forces du Nord.

L'an 1714, vit arriver dans l'iſle, les pêcheurs François, fixés juſqu'alors à Terre-Neuve. On eſpéra que leur nombre ſeroit bientôt groſſi par les Acadiens, auxquels les traités avoient aſſuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens

aimerent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier pour des avantages équivoques, à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuserent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de tems en tems d'Europe; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nerika, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des greves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'isle. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop dégénéré, pour servir de semence à la moisson suivante. On ne s'est opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potageres, dont le goût étoit assez bon, mais qui demandoient qu'on renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de se multiplier. La terre sembloit n'appeller à l'Isle-Royale que des pêcheurs & des soldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorsqu'elle reçut des habitans, le bois n'y a guere été un objet de commerce. Ce n'est pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage: plusieurs même qui pouvoient servir pour la charpente; mais le chêne y a toujours été fort rare, & le sapin n'a jamais donné beaucoup de résine.

La traite des pelleteries étoit un objet assez peu important. Elle se réduisoit à un petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'orignaux, de rats musqués, de chats sauvages, d'ours, de loutres, & de renards rouges ou argentés. Une partie s'étoit fournie par une peuplade sauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'isle avec les François, & qui n'eut jamais plus de soixante hommes en état de porter les armes. Le reste venoit de Saint-Jean, ou du continent voisin.

Il eut été possible de tirer un meilleur parti des mines de char-

bon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horisontales, de n'avoir jamais plus de six ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées sans qu'on soit réduit à creuser la terre ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuse, depuis 1745 jusqu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, si les bâtimens expédiés pour les isles Françoises n'avoient eu besoin de lest. Un feu qu'il n'a pas été possible d'étouffer, a embrasé une des principales mines. Il brûle encore, & l'on peut soupçonner qu'il produira un jour quelque explosion extraordinaire. Si l'imprudence d'un seul homme a pu allumer, par une étincelle, un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre, qu'il faut peu de chose à la nature pour exciter un volcan, qui consume un pays avec ses habitans!

Toute l'activité de la colonie s'est constamment tournée vers la pêche de la morue seche. Les habitans, moins aisés, y employoient annuellement deux cents chaloupes, & les plus riches, cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les soirs porter leur poisson qui, préparé sur le champ, avoit toujours le degré de perfection dont il étoit susceptible. Les bâtimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue; &, comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'Isle-Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux isles Méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'isle, il en arrivoit tous les ans de France; qui séchoient leur morue, soit dans les habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les greves, dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi réguliérement des bâtimens chargés

de vivres, de boiſſons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choſes qui étoient néceſſaires aux habitans de la colonie. Les plus grands de ces navires ſe bornant au commerce reprenoient la route d'Europe, auſſi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandiſes contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaiſon, alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'Iſle-Royale n'envoyoit pas toute ſa pêche en Europe. Une partie paſſoit aux iſles Françoiſes du midi, ſur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis ſoixante-dix juſqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaiſon, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du ſaumon & du maquereau ſalés, de l'huile de poiſſon, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du ſucre & du café, mais plus encore avec des ſyrops & du taffia.

L'Iſle-Royale ne pouvoit conſommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur ſuperflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie par les colons de la Nouvelle-Angleterre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation, qui ſe faiſoit toute entiere à Louiſbourg, la plupart des colons languiſſoient dans une miſere affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jetés en arrivant dans l'iſle. Dans l'impuiſſance de ſe pourvoir d'uſtenſiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt exceſſif. Ceux même qui n'avoient pas eu beſoin de ces avances ne tarderent pas à ſubir la dure loi des emprunts. La cherté du ſel & des vivres, les pêches malheureuſes les y réduiſirent en peu de tems. Des ſecours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinerent ſans reſſource. Telle eſt une des injuſtices de l'inégalité des conditions, que l'homme né ſans fortune, n'en acquiert preſque jamais que par la violence ou la

fraude, qui ont valu les richeſſes à la plupart des familles qui les poſſedent. Le commerce même déroge foiblement à cette fatale néceſſité par l'induſtrie & par le travail. Cependant toutes les colonies de la Nouvelle-France, n'étoient pas prédéſtinées dès leur origine à cet état de langueur.

CHAPITRE XXXIX.

Etabliſſement des François dans l'iſle de Saint-Jean.

PLUS heureuſe que l'Iſle-Royale, celle de Saint-Jean a mieux traité ſes habitans. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guere qu'une dans ſa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui ſe termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la figure d'un croiſſant. Quoique la propriété n'en eût jamais été diſputée à la France, cette couronne ſembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve, lui ouvrit les yeux ſur ce foible reſte; & le gouvernement voulut ſavoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid exceſſif, la neige abondante, la quantité d'inſectes prodigieuſe; mais qu'une côte ſaine, un port excellent, & des havres commodes, rachetoient ces déſagrémens. On y vit un pays uni que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes par une infinité de petites ſources qui le traverſoient; un ſol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les eſpeces de grains, du gibier & des bêtes fauves ſans nombre, un abord exceſſif des meilleures ſortes de poiſſon, une population de ſauvages plus conſidérable que dans les autres iſles. Ce dernier fait confirmoit ſeul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître en 1719, une compagnie qui forma le double projet de défricher une iſle ſi productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureuſement, l'intérêt qui avoit uni les aſſociés les diviſa avant même

qu'ils eussent mis la main à l'exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorsque les Acadiens commencerent à passer dans cette isle en 1749. Avec le tems, ils s'y réunirent jusqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & sur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi, la pêche de la morue ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'industrie par des prohibitions ou des privileges exclusifs, c'est nuire tout à la fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'isle de Saint-Jean n'offre pas assez de greves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ses côtes, & que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché, une puissance, dont les pêcheries ne suffisoient pas à la consommation de ses nombreux sujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de sécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte qui auroit fait seule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute ressource dans les années trop fréquentes, où la moisson étoit dévorée sur pied par les mulots & les sauterelles. On réduisoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec sa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriser par l'impossibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'isle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins. Elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à sa police, plutôt qu'à sa sureté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Isle-Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet administrateur commandoit au loin sur un vaste continent, dont la Louisiane formoit la plus riche portion.

CHAPITRE XL.

Découverte du Miſſiſſipi par les François.

La Louiſiane, que les Eſpagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les François qu'en 1673. Inſtruits par les ſauvages qu'il y avoit à l'occident du Canada un grand fleuve qui ne couloit ni au nord, ni à l'eſt, ils en conclurent qu'il devoit ſe rendre dans le golfe du Mexique, s'il avoit ſon cours au ſud; ou dans la mer du ſud, s'il alloit ſe décharger à l'oueſt. La communication avec ces deux mers étoit aſſez importante pour être recherchée. On chargea de cette entrepriſe Joliet, habitant de Québec, qui avoit de l'eſprit & de l'expérience, & le jéſuite Marquette, dont la vertu étoit reſpectée de toutes les nations répandues dans ce continent.

Ces deux hommes qui, avec des vues également honnêtes, vécurent toujours dans l'union la plus intime, partirent enſemble du lac Michigan; entrerent dans la riviere des Renards qui s'y décharge, & la remonterent juſqu'aſſez près de ſa ſource, malgré les courans qui en rendent la navigation pénible. Après quelques jours de marche, ils ſe rembarquerent ſur la riviere d'Ouiſconſing; & navigant toujours à l'oueſt, ils ſe trouverent ſur le Miſſiſſipi qu'ils deſcendirent juſqu'aux Acanſas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zele les auroit conduits plus loin; mais les vivres leur manquoient. C'eût été une imprudence de s'engager trop avant avec trois ou quatre hommes ſeulement dans un pays dont ils ne connoiſſoient pas les mœurs; & d'ailleurs, ils étoient parfaitement convaincus que le fleuve ſe jetoit dans le golfe du Mexique. Ils reprirent donc la route du Canada. Entrés dans la riviere des Ilinois, ils trouverent ce peuple aſſez nombreux, & diſpoſé à ſe lier avec leur nation. Sans rien cacher, ſans rien exagérer, ils communiquerent au chef de la colonie toutes les lumieres qu'ils avoient acquiſes.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitans un Normand nommé la Salle, possédé de la double passion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des jésuites où il avoit passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit & de cœur, que ce corps savoit si bien inspirer aux ames ardentes dont il aimoit à se récruter. La Salle, prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, vit que le nouveau gouverneur du Canada ne songeoit pas à suivre l'importante découverte qu'on avoit faite. Il s'embarque pour l'Europe, se présente à la cour de Versailles, s'y fait écouter, presque admirer dans un tems où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le prince & la nation. Il en revient comblé de graces & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

Cependant, pour mieux réussir, il eut la sagesse de ne pas précipiter les événemens. Depuis les derniers établissemens François du Canada jusqu'aux bords du fleuve qu'on alloit reconnoître, il y avoit un grand espace. La prudence vouloit qu'on s'en assurât. Il commença par y établir plusieurs postes dont la construction fut plus lente qu'on ne l'avoit cru, parce qu'elle fut interrompue à plusieurs reprises par des incidens qu'il n'étoit pas possible de prévoir. Lorsque le tems & les précautions eurent amené les choses au point où on les vouloit, il s'embarqua en 1682. sur le Mississipi & le descendit jusqu'à son embouchure qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle qui savoit ceux qui restoient à faire, se hâta de regagner Québec, d'où il alla proposer en France la découverte du Mississipi par mer, & l'établissement d'une colonie, qui ne pouvoit pas manquer de devenir très-intéressante. On le crut. On lui donna quatre bâtimens de différentes grandeurs avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir trop pris à l'ouest, il manqua son terme, & se trouva le 10 Janvier 1685 dans la baie Saint-Bernard éloignée de cent lieues du Mississipi. Cette erreur pouvoit se réparer; mais la Salle dont l'humeur étoit fiere &

peu liante, s'étoit si vivement brouillé avec le commandant de sa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Persuadé d'ailleurs que la riviere où il étoit entré, ne pouvoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoître, il se flatta d'achever seul son entreprise. Mais s'étant bientôt désabusé, il perdit sa mission de vue. Au lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui l'auroient conduit à sa destination, il voulut, dit-on, s'approcher des Espagnols, & prendre connoissance des fameuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'il fut massacré par quelques-uns de ses compagnons auxquels sa dureté, son entêtement, sa hauteur l'avoient rendu insupportable.

La mort du chef dispersa les membres. Les scélérats qui l'avoient assassiné, périrent par la main les uns des autres. Plusieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim & les fatigues en consumerent un assez grand nombre. Les Espagnols du Nouveau-Mexique, qui, alarmés du bruit de cette entreprise, s'étoient avancés pour la traverser, prirent quelques-uns de ces aventuriers qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit construit, devinrent la victime des sauvages. Il ne s'échappa que sept hommes qui s'étant embarqués sur le Mississipi qu'on avoit enfin découvert par terre, arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louisiane fut oubliée en France.

D'Yberville, gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudson en Acadie, & à Terre-Neuve, des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveilla en 1697, l'attention du ministere. On le fit partir de Rochefort avec deux vaisseaux, & il entra dans le Mississipi le 2 Juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve assez haut, pour se convaincre par lui-même de la beauté & de la fertilité de ses rives. Cependant s'étant contenté d'y élever un fort qui ne subsista pas long-tems, il alla établir ailleurs sa petite colonie principalement composée de Canadiens.

CHAPITRE XLI.

Les François s'établissent dans le pays arrosé par le Missisipi, & l'appellent Louisiane.

ENTRE l'embouchure du Missisipi & Pensacole que les Espagnols venoient d'élever dans la Floride, est une côte d'environ quarante lieues d'étendue. Elle est par-tout si basse que les vaisseaux marchands n'en peuvent approcher qu'à quatre lieues de distance, ni les plus légers brigantins plus près que de deux lieues. Son sol, entiérement sablonneux, est aussi peu propre à la multiplication des troupeaux, qu'à la culture. On n'y voit que quelques cedres, quelques pins épars. Le climat est si brûlant, quand les rayons du soleil ont frappé ces sables, qu'il y a des saisons où les chaleurs seroient insupportables sans un vent léger qui, s'élevant à neuf ou dix heures du matin, ne tombe que le soir. Dans ce grand espace est un lieu qu'on appelle Biloxi, du nom d'une nation sauvage qui autrefois y avoit fait quelque séjour. Cette position la plus stérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle qu'on choisit pour fixer le petit nombre d'hommes que d'Yberville avoit amenés sous l'appât des plus grandes espérances.

Deux ans après arriva une nouvelle peuplade. Elle fut placée treize lieues à l'est de Biloxi, assez près de Pensacole. Les bords de la Mobile, qui n'est nulle part navigable que pour des pirogues, quoiqu'elle ait un assez long cours, furent jugés dignes d'être habités. La médiocrité des terres ne parut pas une raison suffisante pour faire rejeter cette idée. Il fut décidé que les liaisons qu'on formeroit avec les Espagnols & les sauvages voisins compenseroient tous ces désavantages. Une isle située vis-à-vis de la Mobile, à quatre lieues de distance, y offroit un havre qu'on pouvoit regarder comme le port de la nouvelle colonie. On la nomma l'Isle-Dauphine. Rien n'étoit plus commode que d'y décharger les marchandises de France,

qu'il avoit fallu jusqu'alors envoyer à la côte par des chaloupes. Aussi se peupla-t-elle malgré son aridité, & devint-t-elle le quartier-général de la colonie, jusqu'à ce que les vents qui l'avoient formée de sables entassés, les accumulerent en 1717 au point de lui faire perdre l'unique avantage qui lui avoit donné une sorte de célébrité

On ne pouvoit raisonnablement espérer aucun progrès d'un établissement jeté sur ce territoire. La mort d'Yberville, qui finit ses jours en 1702 devant la Havane, en servant glorieusement sa patrie dans la marine, acheva d'éteindre ce qui restoit d'espoir aux colons. On voyoit la France trop occupée d'une guerre malheureuse, pour qu'on dût en attendre des secours. Tout le monde se croyoit à la veille d'un abandon total; & ceux qui se flattoient de trouver ailleurs un asile, s'empressoient de l'aller chercher. Le peu qui resta par nécessité, ne subsistoit que de quelques légumes ou des courses qui se faisoient parmi les sauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles plus misérables les unes que les autres, lorsqu'on vit Crosat demander & obtenir en 1712. le commerce exclusif de la Louisiane.

C'étoit un de ces hommes nés pour former & remplir de grandes vues. Il avoit cette supériorité de lumieres & de sentimens qui ne croit rien au dessus, rien au dessous de soi, dans le service de l'état, & qui n'attend son lustre que de l'éclat qu'elle procure à sa patrie. Le sol de la Louisiane n'étoit pas l'objet des entreprises de ce génie actif. Il ne pouvoit en ignorer la pauvreté, & toute sa conduite prouva qu'il ne se proposoit pas de l'améliorer. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toutes les especes, & d'en tirer une grande quantité de piastres. La concession qu'il avoit desirée lui paroissoit l'entrepôt naturel & nécessaire de ses vastes opérations; & les démarches de ses agens furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives, toutes infructueuses, l'ayant désabusé de ses espérances, il se dégoûta de son privilege, & le remit en 1717, à une compagnie dont le succès étonna toutes les nations.

CHAPITRE XLII.

La Louiſiane acquiert une grande célébrité au tems du ſyſtême de Law.

ELLE fut formée par Law, ce célebre Ecoſſois, ſur lequel on n'eut pas dans le tems des idées fixes, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des ſimples aventuriers, & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis ſon enfance, de porter un œil curieux & réfléchi ſur toutes les puiſſances de l'Europe; d'en approfondir les reſſorts; d'en calculer les forces. Le chaos dans lequel l'ambition de Louis XIV. avoit plongé la France, fixa ſinguliérement ſes regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, & ſe flatta d'y réuſſir. Son plan dut plaire par ſa grandeur même à l'heureux adminiſtrateur qui tenoit les rênes du gouvernement, depuis que la mort du monarque avoit laiſſé l'Europe en paix. Il falloit par un prompt acquittement des dettes débarraſſer le revenu public des intérêts énormes qui l'abſorboient. L'introduction du papier-monnoie pouvoit ſeule procurer cette révolution que le malheur des tems ſembloit exiger. Les créanciers de l'état devoient ſe prêter d'autant plus aiſément à cette nouveauté, qu'ils ſeroient toujours les maîtres de convertir les billets qu'on les auroit forcés à recevoir en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit manquer des moyens de ſatisfaire à tant d'engagemens, puiſqu'indépendamment du produit des impoſitions qu'elle devoit concentrer dans ſes mains comme compagnie de finance, elle avoit comme compagnie de commerce un nouveau canal par où devoient lui venir des richeſſes prodigieuſes.

Depuis que l'Eſpagnol, Ferdinand de Soto, avoit péri ſur les rives du Miſſiſſipi, vers l'an 1538 il étoit reſté dans l'opinion générale que ces contrées renfermoient des tréſors immenſes. On ignoroit où ces richeſſes pouvoient être; mais on ne parloit qu'avec plus d'admiration des fameuſes mines de Sainte-Barbe. Si elles

paroiſſoient de tems en tems oubliées, ce n'étoit que pour occuper les eſprits plus vivement enſuite. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir & l'enfler par des bruits myſtérieux. On divulga, comme en ſecret, que ces mines & beaucoup d'autres étoient enfin trouvées, mais bien plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fauſſeté, déjà trop accréditée, on fit partir les ouvriers deſtinés à mettre en valeur une ſi précieuſe découverte avec les troupes néceſſaires pour les ſoutenir.

L'impreſſion que fit ce ſtratagême ſur un peuple ſinguliérement avide de nouveautés, eſt inexprimable. Tous les eſprits furent embraſés d'une paſſion déſordonnée pour les actions de la nouvelle compagnie. Les ſpéculations, les plans, les eſpérances, tout ſe tourna de ce côté-là. Le Miſſiſſipi devint la fin & le mobile de toutes les combinaiſons. Bientôt elles ne ſe bornerent pas à une ſimple aſſociation avec le corps qui avoit obtenu la diſpoſition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vaſtes terrains, pour y former des plantations qui devoient, diſoit-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on y auroit faites. Soit intérêt, ſoit conviction, ſoit flatterie, ce furent les hommes de la nation qui paſſoient pour les plus éclairés, pour les plus riches, pour les plus accrédités, qui parurent les plus empreſſés à former de ces établiſſemens. Leur exemple entraîna les autres ; & ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition, briguoient l'avantage de diriger les habitations ou même ſimplement d'y travailler.

Durant les accès de cette fievre ardente, on entaſſoit ſans ſoin & ſans choix dans des vaiſſeaux, tout ce qui ſe préſentoit d'étrangers & de citoyens. Ils étoient dépoſés ſur les ſables du Biloxi où ils périſſoient par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. On auroit pu les faire entrer dans le Miſſiſſipi, les placer même ſur les terrains qu'ils devoient défricher ; mais il ne tomba jamais dans l'eſprit de ceux qui dirigeoient l'entrepriſe, de conſtruire les bateaux néceſſaires pour cette opération. Après même qu'on ſe fut aſſuré que les navires qui arrivoient d'Europe pouvoient remonter le fleuve, le

quartier-général continua d'être le tombeau de ces triftes & nombreufes victimes d'une impofture politique. On ne le transféra à la Nouvelle-Orléans qu'au bout de cinq ans, c'eft-à-dire, lorfqu'il ne reftoit prefqu'aucun des malheureux qui s'étoient fi légérement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu ; les mines avoient difparu. Il ne reftoit que la confufion d'avoir embraffé des chimeres. La Louifiane éprouvoit le fort de ces hommes finguliers, dont on s'eft fait d'abord une idée trop avantageufe, & qu'on punit de cette renommée en les rabaiffant au deffous de leur prix réel. Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Miffiffipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prifons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on efpérer d'un édifice compofé de femblables matériaux ? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne fe fixe point. Plufieurs des miférables qu'on avoit tranfportés dans ces climats fauvages, allerent étaler dans les établiffemens Anglois ou Efpagnols, le dégoûtant fpectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poifon dont ils avoient apporté le germe du fein de l'Europe même ; le plus grand nombre erra miférablement dans les forêts, jufqu'à ce que la faim & les fatigues euffent terminé fon fort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions. Les adminiftrateurs de la compagnie qui faifoient ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la capitale de la France, le plan des entreprifes qui convenoient à ce nouveau-monde. Paris qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuife, vouloit tout foumettre aux opérations de fes rapides & frivoles calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louifiane avec des gênes & des entraves, toujours à la bienféance du privilege exclufif. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appellés dans la colonie,

colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, & la protection que toute société doit à ses membres; ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pu faire avec ses trésors administrés & distribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministere croyoit important au bien de l'état, de laisser la Louisiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut besoin de tout son crédit, pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilege. On lui fit même acheter, en 1731, cette faveur, par le paiement d'une somme de quatorze cent cinquante mille livres : car il est des états où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer, & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin, que devoit devenir cette région si prônée, si baffouée, lorsqu'on en auroit fait une possession vraiment nationale?

CHAPITRE XLIII.

Etendue, climat, fertilité, habitans originaires de la Louisiane.

LA Louisiane est une vaste contrée, bornée au midi par la mer; au levant, par la Caroline; au couchant, par le Nouveau-Mexique; au nord, par cette portion du Canada, dont les terres inconnues doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas possible de fixer exactement sa longueur; mais on lui donne envi-

ron deux cents lieues de largeur entre les établiſſemens Anglois & Eſpagnols.

Dans un ſi grand eſpace, le climat ne ſauroit être par-tout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendroit de ſa latitude. La baſſe Louiſiane, quoiqu'elle correſponde aux côtes de Barbarie, n'a que la chaleur des provinces méridionales de la France; & celles de ſes terres, qui ſont ſituées aux trente-cinq & trente-ſix degrés, ne ſont pas moins froides que les provinces ſeptentrionales de la métropole. Les épaiſſes forêts qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer ce ſol; des rivieres innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle; les vents qui, par une longue continuité de terres, arrivent du nord, expliquent aux yeux des phyſiciens ce phénomene étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y eſt rarement couvert. L'aſtre qui donne la vie à tout, s'y montre preſque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'eſt même que par des orages; mais des roſées abondantes remplacent avantageuſement les pluies.

L'air eſt aſſez généralement pur; mais beaucoup plus dans la haute Louiſiane que dans la baſſe. Les femmes reçoivent, en naiſſant ſous ce climat heureux, une figure agréable; & les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l'âge, moins d'infirmités dans la vieilleſſe, qu'on n'en voit dans nos contrées.

Avant qu'on y eût tenté la nature du ſol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits ſauvages, dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuſe d'oiſeaux, de bêtes fauves, y trouvoit une ſubſiſtance abondante. Ses prairies, formées par la nature ſeule, étoient couvertes de chevreuils & de biſons. Peut-être le globe entier n'auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louiſiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la groſſeur. Si les bois de couleur lui manquoient, c'eſt qu'ils ne croiſſent qu'entre les tropiques. Depuis qu'on a fait des eſſais en divers cantons de ce terrain, on s'eſt convaincu qu'il étoit ſuſceptible de toutes ſortes de cultures.

On n'a pas encore découvert la ſource du fleuve célebre qui coupe, du nord au ſud, ce pays immenſe, en deux parties preſqu'égales. Les voyageurs les plus hardis n'ont guere remonté qu'une centaine de lieues au deſſus du Sault-Saint-Antoine, qui barre ſon cours par une caſcade aſſez haute, vers les quarante-ſix degrés de latitude. De là juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'environ ſept cents lieues, la navigation n'eſt point interrompue. Le Miſſiſſipi arrive ſans obſtacle à l'Océan, après avoir été groſſi par la riviere des Ilinois, par le Miſſouri, par l'Ouabache, & par mille autres rivieres moins conſidérables. Tout concourt a démontrer que le fleuve a lui-même étendu ſon lit d'un eſpace de près de cent lieues, formé d'un terrain aſſez nouveau, puiſqu'on n'y trouve pas une ſeule pierre. La mer rejetant cette quantité prodigieuſe de vaſe, de feuilles de cannes, de branches & de troncs d'arbres, que le Miſſiſſipi roule continuellement avec ſes ondes, il s'aſſemble & ſe lie de tous ces matériaux pouſſés & repouſſés, une maſſe ferme & ſolide qui prolonge toujours ce vaſte continent. Une ſingularité plus frappante encore, & qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul endroit du monde, c'eſt que les eaux de ce grand fleuve, quand elles ſont une fois ſorties de leur lit, n'y rentrent jamais. En voici la raiſon.

Le Miſſiſſipi eſt annuellement groſſi par la fonte des neiges du nord, qui commence en Mars, & qui dure environ trois mois. Profondément encaiſſé dans ſa partie ſupérieure, il ne ſe déborde guere qu'à ſoixante lieues de la mer, du côté de l'eſt, & à cent du côté de l'oueſt, c'eſt-à-dire dans les terres baſſes, & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaſeuſes, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur conſiſtance, produiſent une quantité prodigieuſe de gros roſeaux qui, embarraſſant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles ſe rempliſſent ſucceſſivement de limon, forme avec le tems des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites, par cet obſtacle, à l'impoſſibilité de ren-

trer dans leur cours naturel, ſont forcées de ſe frayer un débouché dans la mer, en ſe gliſſant à travers les ſables.

Quand on ne conſidere que la largeur & la profondeur du Miſſiſſipi, on eſt porté à croire que la navigation y eſt facile. C'eſt une erreur. Elle eſt fort lente, même en deſcendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obſcurs, & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce, qui ſont d'un uſage ſi commode ailleurs, il y faut employer des pirogues plus ſolides, & par conſéquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d'arbres qui tombent de ſes bords, ou qui lui ſont amenés par les rivieres qu'il reçoit dans ſon lit, on ſeroit expoſé à chaque inſtant à heurter contre les branches ou contre les racines de quelqu'arbre arrêté ſous l'eau. Les difficultés augmentent, quand il s'agit de remonter.

A une certaine diſtance des terres, il faut ſe débarraſſer, avant d'entrer dans le Miſſiſſipi, des bois flottans qui ſont deſcendus de la Louiſiane. La côte eſt ſi plate, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'eſt pas facile d'y arriver. Les embouchures du fleuve ſont très-multipliées. Elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorſque les vaiſſeaux ont heureuſement franchi tant d'obſtacles, ils naviguent aſſez paiſiblement dix ou onze lieues à travers un pays ſablonneux & decouvert. Ils trouvent alors ſur les deux rives, des bois aſſez epais pour intercepter totalement les vents. Le calme eſt ſi profond, qu'il faut communément un mois pour franchir un eſpace de vingt lieues; encore n'en vient-on à bout, qu'en attachant ſucceſſivement les cordages à de gros arbres. La peine redouble pour ſortir de la forêt qui ſe termine, au détour à l'Anglois, par un croiſſant preſque fermé. Le reſte de la navigation ſur un fleuve ſi rapide, ſi rempli de courans, ſe fait avec des bateaux à rames & à voiles, qui ſont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand ils ſe trouvent avoir fait cinq ou ſix

lieues à l'entrée de la nuit. Les Européens qui y ſont embarqués, ſe font ſuivre par terre, de chaſſeurs ſauvages, qui fourniſſent à leur ſubſiſtance, pendant un eſpace d'environ trois mois & demi, que dure la navigation d'une extrémité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales, ſont les ſeules que la France ait eues à ſurmonter dans la formation de ſes établiſſemens, ſur la vaſte région de la Louiſiane. Les Anglois fixés à l'eſt, ont été conſtamment trop occupés de leurs cultures, pour les ſacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes des contrées éloignées; & ils n'ont réuſſi que très-rarement & pour peu de tems à ſéduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les Eſpagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'oueſt. L'envie d'éloigner du Nouveau-Mexique un voiſin dont l'inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former, en 1720, le projet d'établir une peuplade conſidérable, bien avant du terrain où ils avoient juſqu'alors arrêté leurs limites. La nombreuſe caravane qui devoit la compoſer, partit de Santa-Fé avec tous les moyens néceſſaires pour une habitation fixe. Elle dirigea ſa marche vers les Oſages, qu'on vouloit déterminer à ſe joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation indigene, voiſine & ennemie des Oſages, & dont on ſouhaitoit d'occuper la place. Le haſard voulut que les Eſpagnols priſſent un chemin pour un autre. Ils arriverent précisément chez la nation dont ils avoient juré la ruine; & ſe croyant où ils avoient voulu ſe rendre, ils expliquerent ſans détour le ſujet qui les amenoit.

Le chef des Miſſouris, inſtruit par cette mépriſe ſinguliere du danger que lui & les ſiens avoient couru, diſſimula ſon reſſentiment. Il promit de concourir avec joie au ſuccès de l'entrepriſe qui lui étoit propoſée, & ne demanda qu'un délai de deux jours pour raſſembler ſes guerriers. Lorſqu'ils ſe virent armés, au nombre de deux mille, ils fondirent ſur les Eſpagnols qu'on avoit amuſés par des feſtins, par des danſes, & qu'on trouva plongés dans un profond ſommeil. Tout fut maſſacré, hommes, femmes, enfans. L'aumonier ſeul échappa au carnage, encore ne dut-il ſa conſervation

qu'à la ſingularité de ſes vêtemens. Cette cataſtrophe ayant aſſuré la tranquillité de la Louiſiane du côté qui paroiſſoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays ; mais ils n'étoient pas fort à craindre.

Ces ſauvages ſe trouvoient diviſés en pluſieurs nations toutes peu nombreuſes & même ennemies les unes des autres, quoique ſéparées par des déſerts immenſes. Elles avoient la plupart une demeure fixe, & preſque toutes adoroient le ſoleil. Les feuillages entrelaſſés étendus ſur des pieux formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chaſſe, la pêche, le mays, quelques fruits naturels, fourniſſoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada ; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractere. Sans parler des cauſes phyſiques qui pouvoient influer dans cette différence, les ſauvages de la Louiſiane étoient ſoumis à des chefs qui exerçoient une autorité preſqu'abſolue.

Entre ces nations, la ſeule qui attiroit quelqu'attention, c'étoit celle des Natchez. Elle obéiſſoit à un homme qui s'appelloit Grand-Soleil ; parce qu'il portoit ſur ſa poitrine l'image de cet aſtre, dont il prétendoit deſcendre. La police, la guerre, la religion, tout dépendoit de lui. Peut-être la terre n'offroit-elle pas un ſemblable deſpote. La femme de ce ſoleil avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces ſauvages eſclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ſes maîtres : *qu'on me défaſſe de ce chien*, diſoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. Les travaux ſe faiſoient en commun, toujours au profit du chef qui diſtribuoit les productions à ſon gré. Lorſqu'ils mouroient, lui ou ſa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de ſe tuer pour les aller ſervir dans un autre monde. La religion des Natchez, à-peu-près la même dans ſes dogmes que celle des autres ſauvages, avoit plus de culte, & dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour ; & la conſternation fut générale. On faiſoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quel-

ques meres y jetterent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'une nation aussi pauvre, aussi sauvage, fût aussi cruellement asservie. Mais la superstition explique tout ce que la raison trouve inconcevable. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

Cependant le pays que les Natchez occupoient sur les bords du Mississipi, étoit agréable & fertile. Il fixa les regards des premiers François qui remonterent le fleuve. Bien loin d'être traversés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles formerent entre les deux nations une amitié qui paroissoit solide. Elle pouvoit le devenir, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la suite le prix qui leur convenoit. A la fin, il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chasser les anciens habitans des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les sauvages. Vainement eurent-ils recours à la priere, à la force. Tout leur fut inutile ou funeste. Le désespoir leur fit tenter enfin d'associer à leur vengeance tous les peuples de l'est, dont ils connoissoient les dispositions; & ils réussirent à former sur la fin de 1729 une ligue universelle, dont le but étoit d'exterminer au même instant tous les oppresseurs. Comme l'art de l'écriture étoit inconnu aux nations conjurées, elles s'accorderent à compter un nombre de bûchettes. On en devoit brûler une chaque jour, jusqu'à ce que la derniere donnât le signal du massacre.

La femme du grand chef fut instruite de la conjuration par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en fit jusqu'à trois ou quatre fois le détail à l'officier de cette nation qui commandoit dans son voisinage. On méprisa cet avis; mais elle n'en suivit pas moins la résolution de sauver des étrangers, que l'amour avoit comme naturalisés dans son cœur. Quoiqu'elle n'eût pris ce vif intérêt pour toute la

nation, que par affection pour les François établis dans sa bourgade, elle voulut conserver ceux qu'elle n'avoit jamais vus, même aux dépens de ceux qu'elle connoissoit. Sa dignité de femme du soleil, lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou plusieurs des bûchettes qu'on y avoit déposées; au risque d'avancer, puisqu'il le falloit, la perte de ses voisins pour assurer le salut des autres. Tout ce qu'elle avoit prévu se vérifia. Les Natchez, au jour marqué chez eux par le signal dont on étoit convenu, persuadés que la scene tragique qu'ils alloient ouvrir, devoit se répéter chez tous les alliés surprirent les François & les exterminerent : mais comme on n'avoit pas ailleurs dérobé des bûchettes, tout fut tranquille; & ce mécompte seul sauva la colonie naissante. Elle ne pouvoit dans une surprise opposer à tant d'ennemis que quelques palissades à demi-pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds, sans discipline & presque sans armes.

Mais Perrier en qui résidoit l'autorité, ne perdit pas cette présence d'esprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d'en imposer, plus il affecta de fierté. Ces démonstrations firent une telle révolution que, soit dans la crainte d'être soupçonnés, soit dans l'espoir du pardon, plusieurs des conjurés se joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut passée au fil de l'épée; on brûla ses habitations, & il n'en resta plus que la place.

Cependant quelques restes épars de ce malheureux peuple, se trouvant éloignés du centre de sa domination, avoient eu le tems de se réfugier chez les Chicachas, nation la plus intrépide de la Louisiane. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu'aucune autre dans la ligue contre les François; son caractere indomptable & généreux, lui rendoit plus sacrés les droits de l'hospitalité, qui sont inviolables parmi les sauvages. Aussi n'osa-t-on pas lui proposer d'abord de livrer les Natchez, à qui elle avoit ouvert un asile. Mais Biainville, qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l'audace de redemander ce reste de fugitifs. On eut le courage de les lui refuser. Il fit marcher en 1736 toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps; l'un fut repoussé avec beaucoup de perte

devant

devant le principal fort des Chicachas ; l'autre fut complettement défait en rafe campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout foumettre avec de nouvelles forces reçues d'Europe & du Canada. Le fort des armes n'étoit pas plus favorable aux François, lorfque d'heureufes circonftances amenerent un accommodement avec les fauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louifiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de profpérité, cette longue paix a élevé la colonie.

CHAPITRE XLIV.

Ce que les François ont fait dans la Louifiane.

SEs côtes, toutes fituées fur le golfe du Mexique, font généralement baffes, fouvent inondées, par-tout couvertes d'un fable fin, blanc comme la neige, entiérement aride. Elles font inhabitées & inhabitables. On n'a jamais fongé à y élever aucune fortification, parce qu'elles fe refufent à toute invafion, à toute defcente.

La France n'a formé aucun établiffement fur cette côte, à l'oueft du Miffiffipi. On eut il eft vrai en 1721 quelques vues fur la baie Saint-Bernard ; mais elles échouerent par la mauvaife conduite de l'officier qui étoit chargé de les remplir. Au lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il entra dans la riviere de la Magdeleine qui fe trouvoit fur fon chemin, la remonta cinq ou fix lieues, y enleva quelques fauvages, & retourna au lieu d'où il étoit parti. Lorfque l'année fuivante on voulut réparer la faute qui avoit été faite, le pofte fe trouva occupé par des Efpagnols arrivés de la Vera-Cruz.

A l'eft du Miffiffipi, on voit le fort de la Mobile élevé fur les bords de cette riviere, qui n'a pas moins de cent trente lieues de cours. Il fert à contenir dans l'alliance des François, les Tchatas, les Alimabous, quelques autres peuplades moins nombreufes, & à

s'aſſurer de leurs pelleteries. Les Eſpagnols de Penſacole tirent de cet établiſſement quelques denrées, quelques marchandiſes.

L'embouchure du Miſſiſſipi offre un grand nombre de paſſes qui n'ont point de ſtabilité. Pluſieurs ſe trouvent quelquefois ſans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une ſeule admet des bâtimens de cinq cents tonneaux. On a conſtruit ſur le chenal qu'ils ſont forcés de ſuivre, une eſpece de citadelle, qu'on appelle la Baliſe. Vingt lieues au deſſus, deux forts gardent chaque côté du fleuve, & le défendent de toute entrepriſe. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils ſeroient plus que ſuffiſans pour s'oppoſer au paſſage de cent vaiſſeaux; d'autant mieux qu'il n'en pourroit paſſer qu'un à la fois, & qu'aucun n'auroit la commodité ni de jeter l'ancre, ni d'amarrer à terre.

La Nouvelle-Orléans eſt le premier établiſſement qui ſe préſente. Elle eſt à trente lieues de la mer. On en jeta les fondemens en 1717; mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque conſiſtance, & devint le chef-lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d'une aſſez belle ville qui s'eſt élevée inſenſiblement. Ses rues toutes tirées au cordeau ſe coupent & ſe croiſent perpendiculairement. Elles forment ſoixante-cinq iſlets, dont chacun a cinquante toiſes en quarré, diviſées en douze emplacemens pour loger autant d'habitans. Les cabanes qui couvroient originairement ce grand eſpace, ont été remplacées par des maiſons commodes, bâties la plupart de briques. Des canaux qui communiquent les uns aux autres, & qu'on a jugés indiſpenſables pour le tems du débordement, les entourent toutes. C'eſt ſur le bord oriental du fleuve qu'a été conſtruite cette ville, deſtinée à devenir le centre de toutes les liaiſons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles. L'abord en eſt tel que les plus gros navires n'ont qu'un petit pont à faire avec des vergues pour décharger leurs marchandiſes. Seulement dans les groſſes eaux, ils ſont obligés de précipiter leur départ, parce que la grande quantité de bois que charrie alors le fleuve, s'accumuleroit dans le mouillage, & feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve, on voit une ſuite d'habitations rarement interrompue. Au deſſous de la Nouvelle-Orléans, elles ne s'étendent qu'à la diſtance de cinq lieues, encore ſont-elles peu conſidérables. Plus bas le terrain commence à ſe retrécir, & va toujours en diminuaut juſqu'à la mer. Sur cette langue de terre, on ne voit guere que des ſables ou des marais mouvans, incapables de ſervir d'aſile à des hommes, & faits uniquement pour des oiſeaux aquatiques & pour des maringouins. Les plantations, en remontant le Miſſiſſipi, vont juſqu'à dix lieues au deſſus de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des Allemands, dont le travail infatigable a formé deux villages où habitent ces hommes, les plus laborieux de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture regne une levée, néceſſaire pour garantir les terres de l'inondation qui vient réguliérement avec le printems. Cette chauſſée eſt préſervée elle-même par des foſſés larges & profonds, dont chaque champ eſt entouré pour faciliter l'écoulement des eaux qui pourroient renverſer cette digue.

Dans tout cet eſpace, le ſol entiérement vaſeux eſt très-favorable à toutes les productions qui demandent un terrain humide. Lorſqu'on veut le cultiver, on coupe par le pied les groſſes cannes dont il eſt couvert. Dès qu'elles ſont ſeches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un ſein fécond au riz, au mays, à toutes ſortes de grains & de légumes, excepté au froment qui s'épuiſe en pouſſant trop d'herbes.

Peut-être les habitations répandues ſur les bords du fleuve auroient-elles été plus judicieuſement placées à quatre ou cinq cents pas, ou même à une demi-lieue ſur de petites hauteurs qui ne ſont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fond ſolide; & vraiſemblablement le bled y eût proſpéré après que les bois auroient été éclaircis. Rien n'eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l'inondation annuelle du fleuve qui les auroit ſans ceſſe engraiſſées d'un nouveau limon, que ſes eaux y devoient laiſſer en ſe retirant. Avec le tems on n'auroit vu ſur les deux rives du Miſſiſſipi, que de vaſtes pâturages couverts d'innombrables troupeaux; qu'une ſuite

de vergers, de jardins, de rizieres capables de suffire à une grande population. Ce magnifique spectacle pouvoit s'étendre des environs de la Nouvelle-Orléans, à toute la basse Louisiane ; & la France se feroit pour ainsi dire reproduite dans le nouveau-monde.

Au lieu de cette délicieuse perspective commence, à dix lieues au dessus de la Nouvelle-Orléans, un désert immense où l'on ne voit que deux foibles bourgades de sauvages ; & ce désert s'étend durant un espace de trente lieues au bout duquel on arrive à ce qu'on appelle la Pointe-Coupée. C'est un ouvrage de l'industrie Européenne. Le Missisipi faisoit en cet endroit un grand détour. Quelques François à force de creuser dans un petit ruisseau qui étoit derriere une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles se répandirent avec tant d'impétuosité dans ce nouveau canal, qu'elles acheverent de couper la pointe, & dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L'ancien lit ne tarda pas d'être à sec, & se trouva bientôt couvert d'arbres assez gros pour étonner ceux qui les avoient vu naître. Cet heureux changement donna la vie, une consistance, un nom, à l'un des meilleurs établissemens de ces contrées.

Ses habitans répandus sur les deux rives du fleuve ont embelli leur séjour de tous les arbres fruitiers d'Europe, dont aucun n'a dégénéré. Ils cultivent pour leur consommation du riz, du mays ; & pour l'exportation, ils cultivent du coton, sur-tout du tabac. Le commerce des bois de construction augmente leur aisance.

Vingt lieues au dessus de la Pointe-Coupée, le Missisipi reçoit la riviere Rouge sur laquelle les François out bâti un fort à trente-cinq lieues de son embouchure. C'est chez les Natchitoches que fut jeté ce fondement de puissance & de commerce. Le projet étoit de faire couler dans la colonie par ce canal, l'or & l'argent du Nouveau-Mexique, dont quelques rameaux s'étoient étendus assez près de là. Mais la misere des habitans, & leur peu de communication avec des lieux plus riches, firent évanouir ces espérances. Le seul avantage qu'on tira de ce voisinage fut d'y trouver les bœufs & les chevaux qui manquoient à la Louisiane. Depuis que celle-ci les a multipliés

chez elle au point de se passer de secours étranger, un poste qui n'avoit pas pour base l'agriculture, n'a cessé de rétrograder ; perte d'autant plus fâcheuse que le dépérissement de la colonie des Natchez est encore pire.

Sa position à cent dix lieues de la mer étoit la plus favorable qu'Yberville eût rencontrée en remontant le fleuve. Il n'en voyoit pas une qui fût plus belle, où l'on pût mieux asseoir la capitale de la colonie qu'on vouloit fonder. Tous ceux qui la visiterent après lui furent également enchantés des avantages qu'elle offroit. Le climat étoit sain & tempéré ; le sol propre au tabac, au coton, à l'indigo, à toutes sortes de cultures ; le terrain assez élevé pour n'avoir rien à craindre de l'inondation ; le pays ouvert, étendu, bien arrosé, à la portée de tous les établissemens qui pourroient se former. L'éloignement où il se trouvoit de l'Océan n'empêchoit pas que les navires n'y pussent arriver. Une si belle perspective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cents hommes, lorsque leur insupportable ambition les fit tous périr de la main des sauvages qu'ils avoient irrités. Ceux qui vinrent les remplacer & venger leur mort ne firent pas mieux prospérer cet établissement ; soit que ce fût négligence de leur part, soit qu'ils trouvassent des difficultés nouvelles.

Cent vingt lieues au dessus de Natchez, est la colonie des Acansas. Elle seroit devenue fort considérable, si les neuf mille Allemands qu'on avoit levés dans le Palatinat, pour la former, y fussent arrivés. C'étoit un peuple bon & laborieux. Il périt avant de toucher au terme. Les Canadiens qui s'y fixerent en descendant le fleuve, y trouverent un climat délicieux, un terrain fertile, de l'aisance & de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient prise au Canada, de vivre avec des sauvages, les engagea à épouser sans peine, les filles des Acansas, & ces alliances eurent les suites les plus heureuses. On ne vit jamais le moindre refroidissement entre deux nations si différentes, que l'hymen avoit unies. Elles ont vécu dans ce commerce, & cette réciprocité de bons offices que réclamoit la vicissitude des situations amenées par le cours des tems.

On retrouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité, chez les Ilinois, qui ſont à trois cents lieues des Acanſas: car les peuples ne ſe touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en ſont que plus indépendans, ſoit au-dehors, ſoit au-dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour ſe les arracher, ſe les ſacrifier tour-à-tour, & les rendre ſi malheureux, qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. La nation des Ilinois, placée le plus au nord de la Louiſiane, étoit continuellement battue, & toujours à la veille d'être détruite par les Iroquois, & par d'autres nations qui la preſſoient au ſeptentrion, lorſqu'elle vit arriver les François du Canada. Ces Européens, dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau-monde, furent accueillis & recherchés, comme le meilleur rempart qu'on pût oppoſer à un ancien ennemi toujours acharné. Les étrangers ſe ſont multipliés juſqu'à former ſix villages conſidérables; tandis que les indigenes, autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excede pas deux mille ames. Les uns & les autres ont abandonné la riviere qui donnoit ſon nom au pays, pour venir s'établir vers ſon embouchure ſur les rives plus fécondes & plus riantes du Miſſiſſipi. Cet établiſſement, dont il n'eſt pas poſſible d'exagérer la fertilité, eſt devenu le grenier de la colonie entiere, & pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle ſeroit toute peuplée juſqu'à la mer. Mais combien elle eſt reſtée loin de cette proſpérité.

Jamais, dans ſon plus grand éclat, la Louiſiane n'eut plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze cents hommes qui formoient ſon état militaire. Cette foible population étoit diſperſée aux bords du Miſſiſſipi, dans un eſpace de cinq cents lieues, & ſoutenue par deux ou trois mauvais forts, plus ou moins écartés. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe, que la France avoit comme vomie dans le nouveau-monde, au tems du ſyſtême. Tous ces miſérables avoient péri, heureuſement ſans ſe reproduire. Les colons de la Louiſiane étoient des hommes forts & robuſtes, ſortis du Canada, ou des ſoldats congédiés, qui

avoient ſu préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantiſe, où le préjugé les laiſſoit orgueilleuſement croupir. Les uns & les autres reçevoient du gouvernement, non-ſeulement un terrain convenable, & de quoi l'enſemencer; mais encore un fuſil, une hache, une pioche, une vache & ſon veau, un coq & ſix poules, avec une nourriture ſaine & abondante durant trois ans. Des officiers & quelques hommes riches avoient groſſi ces commencemens de population, par des plantations conſidérables qui occupoient ſix mille eſclaves.

Mais le fruit de leur travail étoit peu de choſe. Les exportations de la colonie ne s'élevoient guere, chaque année, qu'à deux cent mille écus. C'étoit du riz, des planches, du mays, des légumes pour les iſles à ſucre; du coton, de l'indigo, du tabac & des pelleteries pour la métropole.

CHAPITRE XLV.

Ce que les François pouvoient faire dans la Louiſiane.

Peut-être cet établiſſement, que la nature ſembloit deſtiner à une grande proſpérité, n'auroit-il pas langui, ſans la faute qu'on fit, dès l'origine, d'accorder des terres au haſard, & ſelon le caprice de ceux qui les demandoient. On n'auroit pas vu des colons iſolés & ſéparés entr'eux par des déſerts de pluſieurs centaines de lieues, vouloir ſe faire une habitation qui formeroit un état en Europe. Etablis dans un centre commun, ils auroient pu ſe prêter des ſecours mutuels; & vivant ſous les mêmes loix, jouir de tous les avantages d'une ſociété réguliere & bien ordonnée. A meſure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichemens ſe feroit étendu. Au lieu de quelques hordes de ſauvages, on eût vu naître une colonie floriſſante, qui ſeroit devenue peut-être une nation puiſſante. Que d'avantages il en fût réſulté pour la France même!

Cet état qui achete par an à l'étranger dix-ſept millions de livres peſant de tabac, auroit aiſément tiré de la Louiſiane cette production. Douze ou quinze mille hommes bons cultivateurs, auroient pourvu à cette branche de conſommation pour tout le royaume. Ainſi le penſoit & l'eſpéroit le gouvernement, quand il fit arracher, en Guienne, toutes les plantations de tabac. Convaincu que les terres de cette province étoient propres à des cultures de premiere néceſſité, plus riches & plus importantes; il crut ſervir à la fois la métropole & la colonie, en aſſurant à la Louiſiane naiſſante, le débouché de la production, qui, demandant le moins de tems, d'expérience & de frais, y pouvoit le mieux réuſſir & rapporter le plus. Le diſcrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter & périr ſes vues les plus raiſonnables, avec celles qui n'avoient pour baſe qu'une imagination déréglée. Les fermiers que flattoit cette mépriſe, n'oublierent rien pour la perpétuer; & il doit être permis à tout citoyen de dire, que ce n'eſt pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richeſſes que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux ſur l'utilité des vaſtes & belles prairies dont elle eſt remplie. Bientôt elles ſe fuſſent couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs auroient diſpenſé la métropole d'en acheter de pluſieurs nations, & dont la chair, préparée & ſalée, auroit remplacé le bœuf d'Irlande dans les iſles. Les chevaux & les mulets, s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à corne, auroient tiré les colonies Françoiſes de la dépendance où elles ont toujours été des Anglois & des Eſpagnols, pour cet objet indiſpenſable.

Les eſprits une fois mis en mouvement, euſſent monté d'une branche d'induſtrie à l'autre. On ne pouvoit ſe refuſer à la conſtruction des vaiſſeaux. Les matériaux étoient ſous la main. Le pays étoit couvert de bois, néceſſaires pour le corps du navire. La mâture & le goudron ſe trouvoient dans les pins, qui rempliſſoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins ſujet à ſe fendre, à

ſe

ſe courber, à ſe rompre, & propre à racheter, avec un peu d'épaiſſeur, ce que la nature lui refuſoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre, pour les voiles & les cordages. Peut-être n'y eût il fallu porter que du fer; encore eſt-il plus que probable qu'il en exiſte des mines dans la Louiſiane. On peut conjecturer que le gouvernement, éclairé par les ſuccès des particuliers, n'auroit pas tardé à conſtruire des atteliers pour les beſoins de ſa marine; & qu'il auroit eu dans la colonie des arſenaux tout prêts à équiper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainſi défrichées ſans frais & même à profit, auroient laiſſé le ſol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier, même à la ſoie, lorſqu'une population abondante auroit permis de ſe livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des mûriers, quelques expériences heureuſes ne ceſſoient d'inviter. Que n'eut-on pas fait d'une poſſeſſion où le ciel eſt tempéré, le terrain uni, vierge, fertile, & qui juſqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds auſſi inappliqués que mal-habiles ?

Si la Louiſiane fût parvenue à la fécondité que la nature y ſembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre ſon entrée plus acceſſible & plus commode. Avec des attentions ſuivies, on y auroit pu réuſſir ſans une grande dépenſe. Il ſuffiſoit de boucher avec les arbres flottans que le fleuve entraîne, cette foule de petites paſſes qui nuiſent plus à la navigation, qu'elles ne paroiſſent y ſervir. Toute la force du courant réunie dans un ſeul canal, en auroit creuſé néceſſairement l'embouchure, & eût emporté peut-être la barre qui la tient preſque fermée. Alors les plus gros vaiſſeaux ſeroient entrés dans le Miſſiſſipi, avec plus de ſureté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Enſuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la Nouvelle-Orléans, en abattant les forêts épaiſſes, qui, juſqu'à preſent, ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens ſeroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaſte plaine de l'Amérique, une colonie floriſſante & vigoureuſe.

CHAPITRE XLVI.

La France a cédé la Louiſiane aux Eſpagnols. En avoit-elle le droit ?

LA France a méconnu tant d'avantages, quand elle a cédé un pays qui ſembloit devoir être ſa derniere reſſource dans ſes pertes, à l'Eſpagne, qui ne pouvoit qu'en être ſurchargée. Ce ſera peut-être long-tems aux yeux de la politique un problême, de ſavoir ſi ce traité de ceſſion n'eſt pas également funeſte à deux couronnes qui s'affoibliſſent également, l'une en perdant ce qu'elle cede, l'autre en acceptant ce qu'elle ne ſauroit garder. Mais au tribunal de la morale, ne ſera-ce pas un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puiſſance étrangere ? De quel droit, en effet, un prince diſpoſe-t-il d'un peuple qui ne conſent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que ſignifie donc le droit des gens ? N'eſt-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent, diſent-ils, leur pouvoir que de Dieu ſeul. Cette maxime, imaginée par le clergé, qui ne met les rois au deſſus des peuples, que pour commander aux rois même au nom de la divinité, n'eſt donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entiere ſous les pieds d'un ſeul homme ? ce n'eſt donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au milieu d'une ſociété ? Si l'obéiſſance des peuples eſt une loi de conſcience impoſée par Dieu ſeul, ils peuvent donc en appeller aux interpretes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité ſubordonnée à ce grand être ? Si l'on fait de l'obéiſſance paſſive une loi de religion, dès-lors elle eſt ſoumiſe, comme toutes les autres loix religieuſes, au tribunal de la conſcience ; & dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la premiere, il faut attendre que la

décision de l'église éclaire & dirige les consciences, sur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. En vain dira-t-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre. C'est à l'église que la lettre & le sens de ces livres ont été révélés, & par l'église, aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point, & à quel dessein, Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. Les rois, en s'appuyant des textes de la bible, se remettent dès-lors sous la tutele des ministres de l'évangile. Ainsi, quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ses propres armes, & s'en servir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même, où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à opposer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'est donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeller leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'éleve contr'eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n'en est pas moins conditionnelle, précaire, interprétative; elle n'est pas moins limitée par le code religieux, où ils l'ont puisée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations : car la religion étant l'unique frein du despotisme, seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base; le despote tombe entre les mains du clergé, si le peuple est dirigé par des prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu'au défaut de pontifes, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes? La nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possedent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui

ſe donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puiſſance qu'on uſurpe? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en eſt emparé par ſurpriſe? Et quel eſt le bonheur d'un prince qui ne commande que par la force, & n'eſt obéi que par la crainte? Eſt-il tranquille ſur le trône, lorſqu'il ſe voit forcé de dire, pour régner, que c'eſt de Dieu ſeul qu'il a reçu ſa couronne? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu ſa vie & ſa liberté, le droit impreſcriptible de n'être gouverné que par la raiſon & par la juſtice?

Mais qu'a-t-on beſoin d'invoquer le nom ſacré de Dieu, dont il eſt ſi facile d'abuſer? Dans les ſiecles malheureux de l'enthouſiaſme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les eſprits égarés par un fanatiſme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raiſon; lorſqu'un état s'eſt policé, agrandi, affermi par l'eſprit de diſcuſſion & de calcul, par les recherches de la découverte des vérités utiles, que la phyſique offre à la morale pour le maintien de la politique; eſt-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténébres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime? Le bien & le ſalut des peuples: voila la ſuprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au deſſus d'elle. C'eſt-là, ſans doute, la véritable loi fondamentale de toutes les ſociétés. C'eſt par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le ſoutien.

Or, en appliquant cette regle aux traités de partage & de ceſſion que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples, ſans les conſulter? Quoi, les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothéquer leurs provinces & leurs ſujets, comme des biens meubles & immeubles; tandis que les apanages de leur maiſon, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, ſont des effets inaliénables & ſacrés, auxquels on n'oſe toucher dans les beſoins les plus preſſans d'un état! .... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique; c'eſt la voix d'une nombreuſe colonie; elle dit à ſa métropole.

« Que t'ai-je fait pour me livrer à un étranger ? Ne ſuis-je pas
» ſortie de ton ſein ? N'ai-je pas ſemé, planté, cultivé, moiſ-
» ſonné pour toi ſeule ? Quand tes vaiſſeaux m'exporterent ſur
» ces rivages ſi différens de ton heureux climat, ne me promis-tu
» pas de me couvrir toujours de tes armes & de tes voiles ? N'ai-je
» pas combattu pour tes droits, & défendu le ſol que tu m'avois
» donné ? Après l'avoir fertiliſé de mes ſueurs, ne l'ai-je pas arroſé
» de mon ſang pour te le conſerver ? Tes enfans ſont mes peres ou
» mes freres ; tes loix faiſoient ma gloire, & ton nom mon honneur.
» J'ai tâché de l'illuſtrer ce nom, chez les nations même qui ne le
» connoiſſoient pas. Je t'avois fait des amis & des alliés parmi les
» ſauvages. J'aimois à croire qu'un jour je pourrois être l'égale de
» tes rivaux, la terreur de tes ennemis. Mais non, tu m'as abandon-
» née. Tu m'as engagée à mon inſu par un marché, dont le ſecret
» même étoit une trahiſon. Mere inſenſible, ingrate, as-tu pu
» rompre, contre le vœu de la nature, les nœuds qui m'attachoient
» à toi par ma naiſſance même ? Quand je te rendois par le tribut
» de mes pénibles labeurs, le ſang & le lait que j'avois reçu de tes
» veines, je n'aſpirois qu'à la conſolation de vivre & de mourir ſous
» ta loi. Tu ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée à ma famille pour
» me donner à un maître qui n'étoit pas de mon choix. Rends-moi
» mon pere, cruelle ; rends-moi à celui dont j'ai appris à bégayer
» le nom dès ma plus tendre enfance. Tu peux bien me ſoumettre
» malgré moi-même au joug que mon cœur repouſſe ; mais ce ne
» ſera que pour un tems. Je languirai, je périrai de douleur & de
» foibleſſe ; ou ſi je reprends de la vie & des forces, ce ſera pour me
» ſouſtraire aux liens que je déteſte ; duſſai-je me livrer à tes
» ennemis. »

La Louiſiane opprimée en effet par ſes nouveaux maîtres a voulu ſecouer un joug qu'elle avoit en horreur, avant même de l'avoir porté ; mais repouſſée par la France quand elle venoit ſe rejeter dans ſes bras, elle eſt retombée dans les fers qu'elle avoit tenté de briſer. Les cruautés qu'un gouvernement outragé n'a pas manqué

d'exercer contr'elle, n'ont fait qu'augmenter une haine trop antique pour s'éteindre. Avec ces diſpoſitions, la colonie ne peut guere ſe flatter de quelque proſpérité. Quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obſtacles à ſon amélioration.

CHAPITRE XLVII.

Etat du Canada à la paix d'Utrecht.

CETTE vaſte contrée ſe trouvoit à l'époque de la pacification d'Utrecht dans un état de foibleſſe & de miſere inconcevable. C'étoit la faute des premiers François qu'on avoit vu s'y jeter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contenté de courir les bois. Les plus raiſonnables avoient eſſayé quelques cultures; mais ſans choix & ſans ſuite. Un terrain où l'on avoit bâti & ſemé à la hâte, étoit auſſi légérement abandonné que défriché. Cependant les dépenſes que faiſoit la métropole dans cet établiſſement, & le commerce des pelleteries, donnerent par intervalle quelque aiſance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt dans une ſuite de guerres malheureuſes. En 1714, les exportations du Canada ne paſſoient pas cent mille écus. Cette ſomme jointe à celle de trois cent cinquante mille livres, que le gouvernement y verſoit chaque année, étoit toute la reſſource de la colonie pour payer les marchandiſes qui lui venoient d'Europe. Auſſi en recevoit-elle ſi peu, qu'on étoit aſſez généralement réduit à ſe couvrir de peaux à la maniere des ſauvages. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre des vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenſes.

CHAPITRE XLVIII.

Population, cultures, mœurs, gouvernement, pêcheries, induſtrie; finances du Canada.

LE bon eſprit qui ſe répandit alors dans une grande partie du globe tira le Canada de l'engourdiſſement où il avoit été ſi long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758, qui ont donné à-peu-près les mêmes réſultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins nombreuſes ſelon les circonſtances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés répandus dans un eſpace de douze cents lieues de long, ſur une aſſez grande largeur, ni même les ſeize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voiſinage des habitations Françoiſes. Les uns ni les autres ne furent jamais ſujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté; les ſauvages ſeuls la poſſedent. Ce n'eſt pas ſimplement la nation entiere, c'eſt l'individu qui eſt vraiment libre. Le ſentiment de ſon indépendance agit ſur toutes ſes penſées, ſur toutes ſes actions. Il entreroit dans le palais d'un deſpote de l'Aſie, comme dans la cabane d'un laboureur, ſans être ébloui ni des richeſſes ni de la puiſſance. C'eſt l'eſpece, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il aime & qu'il reſpecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoiſe étoit concentrée dans trois villes. Québec capitale du Canada eſt à quinze cents lieues de la France & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéatre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la riviere Saint-Charles, elle domine de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent, & une rade très-ſure, ouverte à plus de deux cents vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les

deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées ſur les remparts qui coupent la péninſule. Ses maiſons ſont d'une aſſez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce & le ſiege du gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres bâtie dix ans après Québec, & ſituée trente lieues plus haut, dut ſa naiſſance à la facilité que les ſauvages du nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établiſſement qui fut brillant dans ſon origine, n'a jamais pu pouſſer ſa population au-delà de quinze cents habitans; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à ſe détourner de ce marché pour ſe porter tout entier à Montréal.

C'eſt une iſle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, ſoixante lieues au deſſus de Québec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en eſt point où le climat ſoit auſſi doux, la nature auſſi belle, la terre auſſi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme raſſemblées au haſard en 1640, ſe changerent en une ville réguliérement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord expoſée aux inſultes des ſauvages; mais on l'entoura d'une mauvaiſe paliſſade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra lorſque les incurſions des Iroquois obligerent les François de jeter des forts plus loin pour s'aſſurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes n'habitoient point de bourgades, mais ils étoient épars ſur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de ſon embouchure. Le terrain y eſt montueux, ſtérile, & ne laiſſe pas mûrir les grains. Les habitations commençoient au ſud cinquante lieues, au nord vingt lieues, plus bas que la ville de Québec; fort éloignées entr'elles, & ſur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voiſinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croiſſoit à meſure qu'on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaſte canal. Des bois jetés

çà

çà & là, qui décoroient des montagnes chevelues, des prairies couvertes de troupeaux, des champs couronnés d'épis, des ruiſſeaux qui ſe perdoient dans le fleuve, des égliſes & des châteaux que l'on découvroit de diſtance en diſtance au travers des arbres : Tout cela formoit une continuité de payſages que l'œil ne ſe laſſoit pas d'admirer. Le ſpectacle auroit été bien plus touchant encore, ſi l'on eût obſervé l'édit de 1745, qui défendoit au colon de diviſer ſes poſſeſſions, à moins qu'elles n'euſſent un arpent & demi de front, ſur trente ou quarante de profondeur. Des héritiers indolens n'auroient plus déchiré les dépouilles de leurs peres. Ils auroient été contraints de former de nouvelles plantations, & de vaſtes terrains en friche n'auroient plus ſéparé des plaines riches & cultivées.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, ſablonneuſes; celles où le pin, le ſapin, le cedre, cherchoient un aſile iſolé. Mais quand il voyoit un ſol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de mériſiers; il pouvoit, ſans engrais, lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d'Inde.

Toutes les poſſeſſions, quoique d'une étendue inégale, en avoient une ſuffiſante pour les beſoins du colon. Il y en avoit peu qui ne donnaſſent indifféremment du ſeigle, du mays, de l'orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes, des herbes potageres en abondance & d'une excellente qualité.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons, dont la toiſon leur étoit précieuſe; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait; cinq ou ſix bœufs conſacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquiſe. Ils faiſoient portion d'une aiſance inconnue en Europe aux gens de la campagne.

Cette eſpece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un aſſez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire ſur la neige des courſes prodigieuſes. Auſſi ſe plaiſoit-on à les multiplier dans la colonie, & pouſſoit-on ce goût juſqu'à leur prodiguer pendant l'hiver des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres ſaiſons.

Telle étoit la position des quatre-vingt-trois mille François dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au dessus de sa source & dans les contrées connues sous le nom de pays d'en-haut, on en voyoit huit mille plus communément adonnés à la chasse & au commerce, qu'à l'agriculture.

Leur premier établissement étoit Cataracoui ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont guere moins fréquentes ni moins terribles que sur l'Océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié qui ont chacun trois cents lieues de circuit, est un continent de quatorze lieues. Cette terre est coupée vers le milieu par le fameux sault de Niagara qui par sa hauteur, sa largeur, sa forme, & par la quantité, l'impétuosité de ses eaux, passe avec raison pour la plus étonnante cataracte du monde. C'est au dessus de cette magnifique & terrible cascade, que la France avoit élevé des fortifications dans le dessein d'empêcher les sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié s'étend une terre distinguée sous le nom de Détroit. Elle surpasse tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du paysage, par la fertilité du sol, par l'abondance de la chasse & de la pêche. La nature a tout prodigué pour en faire un séjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du siecle. Ce fut plutôt le voisinage de plusieurs nations sauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec assez de rapidité.

Le succès de ce nouvel établissement fit décheoir le poste de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faisoit avec les naturels du pays, se porta au Détroit où il se fixa.

Outre les forts dons nous venons de parler, on en voyoit de moins

confidérables, élevés çà & là fur des rivieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier fentiment de l'intérêt eft la défiance ; & fon premier mouvement eft pour l'attaque ou pour la défenfe. Chacun de ces forts avoit une garnifon qui couvroit de fes armes les François établis aux environs. De leur réunion réfultoit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

Tous les colons de cette nation établis au Canada, n'avoient pas des mœurs dignes du climat qu'ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne paffoient l'hiver dans l'inaction, affis gravement auprès d'un poële. Quand le printems les appelloit au travail indifpenfable des terres, ils labouroient fuperficiellement fans engrais, enfemençoient fans foin, & rentroient dans leur profond loifir, en attendant la faifon de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même fa récolte ; & l'on ne voyoit point cette vive allégreffe qui dans les beaux jours de l'été, anime des moiffonneurs réunis pour faucher enfemble de vaftes guérets. La récolte des Canadiens ne s'étendit jamais qu'à quelque peu de grains de chaque efpece, à peu de foin & de tabac, à quelques pommiers à cidre, à des choux & à des oignons. C'eft tout ce qui formoit une de leurs plantations.

D'où venoit cette excès de négligence ou de pareffe? De plufieurs caufes. Le froid exceffif des hivers qui fufpendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos qui, durant huit mois, étoit comme la fuite d'une faifon fi rigoureufe, rendoit le travail infupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreufes d'une religion qui s'eft étendue par les fêtes même, empêchoient la naiffance, interrompoient le cours de l'induftrie. Il eft fi facile, fi naturel d'être dévot, quand c'eft pour ne rien faire ! Enfin la paffion des armes qu'on avoit excitée à deffein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fiffent fans paye.

Les habitans des villes, fur-tout de la capitale, paffoient l'hiver

comme l'été dans une diſſipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune ſenſibilité pour le ſpectacle de la nature, ni pour les plaiſirs de l'imagination ; nul goût pour les ſciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'inſtruction. L'amuſement étoit l'unique paſſion ; & la danſe faiſoit dans les aſſemblées les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame qui ſeules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuſes d'inſpirer une paſſion, que de la ſentir. On remarquoit dans les deux ſexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La ſuperſtition y affoibliſſoit le ſens moral, comme il arrive par-tout où l'on ſe perſuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prieres.

L'oiſiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet aſcendant au Canada, ſi le gouvernement avoit ſu y occuper les eſprits à des objets utiles & ſolides. Mais tous les colons y devoient, ſans exception, une obéiſſance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & ſure des loix n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ſes lieutenans étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit ſubir ſans examen. Les délais, les repréſentations, les excuſes de l'honneur, étoient des crimes aux yeux d'un deſpote, qui avoit uſurpé le pouvoir de punir ou d'abſoudre par ſa ſimple parole. Il tenoit dans ſes mains les graces & les peines, les récompenſes & les deſtitutions, le droit d'empriſonner ſans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de juſtice, toutes les irrégularités de ſon caprice.

Ce pouvoir abſolu ne ſe borna pas dans les premiers tems aux choſes dépendantes de la guerre & de l'adminiſtration politique. il s'étendit à la juriſdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & ſans appel de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureuſement ces conteſtations naiſſoient rarement dans

un pays où tout étoit pour ainſi dire en commun. Une autorité ſi dangereuſe fut maintenue juſqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris modifiée par des combinaiſons locales forma le code de ſes loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mélange de loix fiſcales. L'adminiſtration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lods & ventes; une légere contribution des habitans de Québec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places; des droits, mais trop forts ſur l'entrée, ſur la ſortie des denrées & des marchandiſes. Tous ces objets ne produiſoient au fiſc en 1747, qu'un revenu de deux cent ſoixante mille deux cents livres.

Les terres n'étoient pas impoſées par le gouvernement; mais elles ne jouiſſoient pas pour cela d'une exemption entiere. Dès les premiers jours de la colonie, on avoit commis une grande faute en accordant à des officiers, à des gentilshommes, un terrain de deux à quatre lieues de front, ſur une profondeur illimitée. Ces grands propriétaires, hors d'état par la médiocrité de leur fortune & leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de ſi vaſtes poſſeſſions, furent comme forcés de les diſtribuer à des ſoldats ou à des cultivateurs, à la charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image du gouvernement féodal, qui fut long-tems la ruine de l'Europe. Le ſeigneur cédoit quatre-vingt-dix arpens à chacun de ſes vaſſaux, qui, de leur côté, s'engageoient à moudre à ſon moulin, à lui payer annuellement un ou deux ſols par arpent & un demi-minot de bled pour la conceſſion entiere. Ces droits, quoique médiocres, faiſoient ſubſiſter un grand nombre de gens oiſifs, aux dépens de la ſeule claſſe des citoyens, dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitans, les hommes laborieux, virent encore augmenter le fardeau d'une nobleſſe rentiere, par la ſurcharge des exactions du clergé. On impoſa en 1667 l'obligation de la dixme. Il eſt vrai qu'elle fut réduite au vingt-ſixieme des récoltes, malgré les clameurs de ce corps avide; mais

c'étoit encore une vexation, dans un pays où les eccléſiaſtiques avoient un domaine qui ſuffiſoit à leur ſubſiſtance.

Tant d'entraves jetées d'avance ſur l'agriculture, mirent la colonie dans l'impuiſſance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le miniſtere de France en fut enfin ſi convaincu, qu'après s'être toujours obſtinément refuſé à l'établiſſement des manufactures en Amérique, il crut en 1706 devoir même les y encourager. Mais ſes invitations tardives ne produiſirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes & quelques mauvaiſes étoffes de laine, épuiſerent toute l'induſtrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La ſeule qui fût un objet d'exportation étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poiſſons, quoi qu'il ne ſoit pas muet, & que né conſtamment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes ſur-tout celles de derriere, qui lui ſervent plutôt à ramper qu'à marcher. Auſſi ſont-elles en forme de nageoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir en croiſſant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On diſtingue deux ſortes de loups-marins. Ceux de la plus groſſe eſpece peſent juſqu'à deux mille livres, & ſemblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau eſt communément tigrée, ſont plus vifs, plus adroits à ſe tirer des pieges qu'on leur tend. Les ſauvages les apprivoiſent juſqu'à s'en faire ſuivre.

C'eſt ſur des rochers, & quelquefois ſur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire eſt de deux; & elles les allaitent ſouvent dans l'eau, mais plus ſouvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, ſur le dos, les laiſſent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manege juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de braver ſeuls les flots. La plupart des petits oiſeaux voltigent de branche en branche,

avant de voler dans l'air. L'aigle porte ſes aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Eſt-il ſurprenant que le loup-marin, né ſur la terre, exerce ſes petits à vivre dans l'eau ?

La maniere de pêcher cet amphibie, eſt très-ſimple. Sa coutume, quand il eſt en mer, eſt d'entrer dans les anſes avec la marée. Dès qu'on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre, on l'environne de filets & de pieux, ſans autre précaution que de laiſſer un petit eſpace par où ils puiſſent entrer. Quand la marée eſt haute, on bouche l'ouverture, & après que la mer s'eſt retirée, la proie demeure à ſec. On n'a d'autre peine que de l'aſſommer. Quelquefois on ſuit, dans un canot, ces poiſſons à leur rendez-vous, & on les tue à coups de fuſil, auſſitôt qu'ils mettent la tête hors de l'eau pour reſpirer. S'ils ne ſont que bleſſés, on les prend aiſément. Sont-ils tués, ils s'enfoncent; mais de gros chiens, élevés à les pêcher à ſept ou huit braſſes de profondeur, vont les chercher & les rapportent.

La peau des loups-marins, ſervit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des ſouliers & des bottines. Lorſqu'elle eſt bien tannée, elle a preſque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle eſt moins fine, de l'autre, elle conſerve plus long-tems ſa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'eſt pas mauvaiſe; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Il ſuffit pour cela de la mettre ſur le feu, dans un vaſe de cuivre ou de terre. Souvent même on ſe contente de faire de grands quarrés de planches ſur leſquels on étend la graiſſe de ces animaux. Elle y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a pratiquée. Elle eſt long-tems claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laiſſe point de lie; elle ſert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin, qui ſe faiſoit dans le golfe Saint-Laurent, cinq ou ſix petits bâtimens; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des iſles, neuf à dix bâteaux chargés de taffia, de mé-

laſſes, de café, de ſucre; & de France, environ trente navires dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres, qui fut le tems le plus floriſſant de la colonie, ſes exportations ne paſſerent pas 1, 200, 000 livres en pelleteries, 800, 000 livres en caſtor, 250, 000 en huile de loup-marin, une pareille ſomme en farines ou en pois, & 150, 000 livres en bois de toutes eſpeces. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de deux millions ſix cent cinquante mille livres; ſomme inſuffiſante pour payer les marchandiſes qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement rempliſſoit le vuide.

Dans les commencemens de la poſſeſſion du Canada, les François n'y voyoient preſque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient ſucceſſivement s'y établir, n'y ſéjournoit pas long-tems; parce que les beſoins de la colonie l'en faiſoient promptement ſortir. C'étoit un inconvénient qui ralentiſſoit le commerce, & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Verſailles fit fabriquer, en 1670, pour tous ſes établiſſemens en Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un quart plus forte que celle des eſpeces qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la Nouvelle-France. On jugea donc convenable, vers la fin du ſiecle dernier, de ſubſtituer en Canada le papier aux métaux, pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenſes du gouvernement. Cette invention réuſſit juſqu'en 1713, où l'on ceſſa d'être fidele aux engagemens contractés par les adminiſtrateurs de la colonie. Les lettres-de-change qu'ils tiroient ſur le fiſc de la métropole, ne furent pas acquittées; & dès-lors tomberent dans l'aviliſſement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'uſage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux des colons qui avoient des remiſes à faire en France, trouvoient embarraſſant,

barraſſant, coûteux & dangereux d'y envoyer des eſpeces; & ils furent les premiers à ſolliciter le rétabliſſement du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient ſignées par le gouverneur, l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de ſix, de trois livres; & de trente, de quinze, de ſept ſols ſix deniers. Leurs valeurs réunies, ne s'élevoient pas au deſſus d'un million. Lorſque cette ſomme ne ſuffiſoit pas pour les beſoins publics, on y ſuppléoit par des ordonnances ſignées du ſeul intendant, premiere faute; & non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt ſols, & les plus conſidérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie; ils y rempliſſoient les fonctions de l'argent juſqu'au mois d'Octobre. C'étoit la ſaiſon la plus reculée où les vaiſſeaux duſſent partir du Canada. Alors on convertiſſoit tous ces papiers en lettres-de-change, qui devoient être acquittées en France par le gouvernement, qui étoit cenſé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le tréſor du prince n'y pouvoit plus ſuffire, & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuſe, qui ſurvint deux ans après, en groſſit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandiſes monterent hors de prix; & comme, à raiſon des dépenſes énormes de la guerre, le grand conſommateur étoit le roi, ce fut lui ſeul qui ſupporta le diſcrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le miniſtere, en 1759, fut forcé de ſuſpendre le paiement des lettres-de-change, juſqu'à ce qu'on en eût démêlé la ſource & la valeur réelle. La maſſe en étoit effrayante.

Les dépenſes annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne paſſoient pas quatre cent mille francs, en 1729, & qui, avant 1749 ne s'étoient jamais élevées au deſſus de dix-ſept cent mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions ſept cent mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-ving-dix

mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cent mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cent cinquante mille livres. L'an 1755, ſix millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cent mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cent cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-ſept millions neuf cent mille livres. L'an 1759, vingt-ſix millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cent mille livres. De ces ſommes prodigieuſes, il étoit dû, à la paix, quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure; & les énormes malverſations qui lui avoient donné naiſſance, furent approfondies autant que la diſtance des tems & des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables, & qui l'étoient devenus par le pouvoir & le crédit illimités que le gouvernement leur avoit accordés, furent condamnés légalement à des reſtitutions conſidérables, mais encore trop modérées. Les prétentions des créanciers particuliers, furent toutes diſcutées. Heureuſement pour eux & pour la nation, le miniſtere chargea de cette opération, également importante & néceſſaire, des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être, ni ſurpris par les artifices, ni laſſés par les difficultés. Tenant d'une main ferme & juſte, la balance égale entre l'intérêt public & les droits des particuliers, ils réduiſirent la ſomme entiere des dettes à trente-huit millions.

CHAPITRE XLIX.

Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privé.

LE Canada méritoit-il le facrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole? Non; mais c'étoit la faute de la puiffance qui lui donnoit des loix. Depuis long-tems, cette immenfe contrée offroit des récoltes prodigieufes; & l'on n'y cultivoit que pour l'étroite fubfiftance des habitans. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les ifles de l'Amérique, de quoi approvifionner même une partie de l'Europe. On fait que la colonie envoya, en 1751 à Marfeille, deux chargemens de froment, qui s'y trouverent de bonne qualité & fe vendirent avec avantage. Ce commencement d'exportation méritoit d'autant plus d'être fuivi, que les récoltes font expofées à peu d'accidens, dans un pays où le bled fe feme en Mai, & fe recueille avant la fin d'Août.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux fe feroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages, auroient mis les colons à portée d'élever affez de bœufs & de cochons, pour remplacer dans les ifles Françoifes, les viandes falées que leur fourniffoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre fe feroit-il accru avec le tems, au point d'approvifionner les navigateurs de la métropole.

Elle n'auroit pas tiré un moindre avantage des bêtes à laine, qu'il étoit aifé d'élever dans le Canada. Si leur efpece n'étoit que peu répandue dans un pays où les meres portent communément deux petits, c'eft qu'on laiffoit en tout tems les brebis avec le bélier; que mettant bas la plupart dans le mois de Février, la rigueur de la faifon faifoit périr beaucoup de petits; que l'on étoit obligé de donner du grain aux agneaux, & que la cherté de leur nourriture

dégoûtoit les habitans de ces ſortes de beſtiaux. Une loi qui auroit ordonné de ſéparer le bélier d'avec les brebis, depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Février, ſeroit entrée dans les vues de la nature. Les agneaux nés au mois de Mai, n'auroient point entraîné de frais ni couru de riſques; & dans peu de tems la colonie eût été couverte de nombreux troupeaux. Leur toiſon, dont la fineſſe & la bonté ſont connues, auroit remplacé dans les manufactures de France, les laines qu'on tiroit de l'Andalouſie & de la Caſtille. L'état ſe fût enrichi de cette production précieuſe; & la colonie eût reçu de ſa métropole, en échange, mille commodités nouvelles.

Le gin-ſeng auroit valu beaucoup à l'une & à l'autre. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achetent au poids de l'or, fut trouvée, en 1720, par le jéſuite Lafitau, dans les forêts du Canada, où elle eſt commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-priſée & chérement vendue. Ce ſuccès fit que la livre de gin-ſeng, qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante ſols, y monta juſqu'à vingt-cinq livres. Il en ſortit, en 1752, pour cinq cent mille francs. L'empreſſement qu'excitoit cette plante, pouſſa les Canadiens à cueillir, dès le mois de Mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en Septembre, & à faire ſécher au four ce qu'il falloit ſécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-ſeng du Canada, chez le ſeul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de ſon exceſſive avidité, par la perte entiere d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une ſource d'opulence.

Une veine plus ſure encore s'offroit à l'induſtrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer, ſi communes dans ces contrées. La ſeule qui ait jamais fixé l'attention des Européens, eſt près des Trois-Rivieres. On l'a découverte à la ſuperficie de la terre; il n'en eſt nulle part de plus abondantes; & les meilleures de l'Eſpagne ne ſont pas plus douces. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette

mine, jusqu'alors foibles & mal dirigés. La colonie ne connut plus d'autres fers ; on en exporta même quelques essais : mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ses armes à feu. Le dessein de l'employer auroit admirablement secondé la résolution qu'on avoit prise, après bien des incertitudes, de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaste contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient étoient des chênes d'une hauteur prodigieuse & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent & par les innombrables rivieres qui s'y jettent. On ne sait par quelle fatalité tant de richesses furent long-tems négligées ou méprisées. La cour de Versailles ouvrit enfin les yeux. Par ses ordres s'éleverent enfin à Québec des atteliers pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement, elle plaça sa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois sur les hauteurs où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en resserrant leurs fibres ; on les prit constamment dans les marais & sur le bord des rivieres où l'humidité leur donne un tissu gras & lâche. Au lieu de les transporter dans des barques, on les faisoit flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination où ils étoient oubliés & laissés dans l'eau : ils y contractoient une moisissure, une espece de mousse qui les échauffoit. Il eût fallut les recevoir à terre sous des hangards ; ils restoient exposés au soleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printems & de l'automne. De là traînés dans les chantiers, ils y essuyoient encore pendant deux ou trois ans, l'inclémence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multiplioient les frais au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le goudron pour un pays qui avec quelques soins & du travail, pouvoit approvisionner la France entiere de toutes ces matieres. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada,

& anéanti les reſſources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie préſentoit aux manufactures de la métropole une branche d'induſtrie preſque excluſive. C'étoit la préparation du caſtor. Cette marchandiſe tomba d'abord ſous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit & ne pouvoit que faire un uſage pernicieux de ſon privilege. Ce qu'elle achetoit des ſauvages ſe payoit ſur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine dont ces peuples aimoient à s'habiller & à ſe parer. Mais comme ils trouvoient dans les établiſſemens Anglois, vingt-cinq & trente pour cent au deſſus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandiſes, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ſes agens, & prenoient en échange de leurs caſtors, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainſi la France, par l'abus d'une inſtitution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matieres premieres à quelques-unes de ſes manufactures, & d'aſſurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puiſſance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland ſont les ſources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le ſecond cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reſte eſt expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On eſtime que l'armement entier de deux cents bâtimens, qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cent cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun eſt évalué à quatre-vingt mille francs, & par conſéquent la pêche entiere doit monter à ſeize millions. Lorſqu'on a prélevé de cette ſomme ce qui doit revenir aux navigateurs qui ſe livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reſte fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle eſt la raiſon qui peu-à-peu a dégoûté les Baſques d'une car-

riere où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il eſt arrivé que la nation qui faiſoit la plus grande conſommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a ſouvent propoſé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint-Laurent l'offroit très-abondante, & avec moins de périls, moins de dépenſe que le détroit de Davis ou le Groenland. Le deſtin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y euſſent point de conſiſtance ; & le gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine, qui pouvoit donner une ſinguliere activité aux colons, & former un nouvel eſſaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échouer le plan ſi ſouvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue ſur les deux rives du fleuve Saint-Laurent. Peut-être le ſuccès n'auroit-il pas pleinement répondu aux eſpérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poiſſon y eſt de médiocre qualité, & que les greves néceſſaires pour le faire ſécher n'y ſont pas communes. En ce cas, le golfe auroit offert une reſſource ſure. La pêche abondante qu'il auroit donnée eût été portée à Terre-Neuve ou à Louisbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles & les marchandiſes de l'Europe. Tout concouroit donc à la proſpérité des établiſſemens du Canada, s'ils euſſent été ſecondés par les hommes qui ſembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laiſſa languir dans leur premier néant ?

On ne peut diſconvenir que la nature n'opposât quelqu'obſtacle aux entrepriſes de la politique. Le fleuve Saint-Laurent eſt fermé ſix mois de l'année par les glaces. Le reſte du tems, ce ſont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de ſable & des rochers à fleur d'eau qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuſe pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Québec juſqu'à Montréal au point que les bâtimens à rames, les ſeuls qui puiſſent tenter cette route, ne ſurmontent la violence

du courant depuis les Trois-Rivieres où cesse la marée, qu'avec le secours d'un vent très-favorable, & que dans l'espace d'un mois ou même de six semaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes, qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots, & de les porter avec les marchandises par des routes de terre assez considérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal instruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage sur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner, détourna les Canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jeta dans une route semée d'écueils & de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire les endurcissoit de bonne-heure à la fatigue, & les familiarisoit avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fusil pour moyens de subsistance, ils étoient continuellement exposés à mourir de faim; mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages qui avoient épuisé tout leur génie à imaginer pour leurs ennemis des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espece de distinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oisiveté,

ſiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être conſacrés à l'amélioration des terres furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

CHAPITRE L.

Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.

TEL étoit l'état de la colonie lorſque le gouvernement en fut confié en 1747, à la Galiſſonniere qui joignoit à des connoiſſances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable, qu'il étoit raiſonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Écoſſe ou de l'Acadie, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injuſtes, & il réſolut de les reſſerrer dans la péninſule où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les pouſſoit dans l'intérieur des terres, ſinguliérement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Riviere, ne lui paroiſſoit pas moins outrée. Les Apalaches, à ſon avis, devoient être les limites de leurs poſſeſſions; & il ſe promit de ne pas leur laiſſer franchir ces montagnes. Le ſucceſſeur qu'on lui donna, pendant qu'il raſſembloit les moyens de ſoutenir ce vaſte deſſein, embraſſa ſes vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inſpirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la ſolidité à un ſyſtême que la cour avoit adopté, peut-être ſans en prévoir, peut-être ſans en peſer aſſez les ſuites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique ſeptentrionale, des hoſtilités plutôt autoriſées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre ſourde convenoit extrêmement au miniſtere de Verſailles qui, ſans commettre ſa foibleſſe, réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne, ſur la politique de ſa rivale. Georges II. penſa qu'une

ſituation équivoque ne convenoit pas à la ſupériorité de ſes forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'inſulter le pavillon François ſur toutes les mers. Il avoit pris ou diſperſé tous les vaiſſeaux qu'il avoit rencontrés, lorſqu'en 1758 il cingla vers l'Iſle-Royale.

CHAPITRE LI.

Conquête de l'Iſle-Royale par les Anglois.

CEtte porte du Canada avoit déjà été attaquée en 1745 ; & cet événement mérite, par ſa ſingularité, qu'on l'expoſe avec quelque détail. C'étoit à Boſton qu'avoit été formé le plan de cette premiere invaſion, & la Nouvelle-Angleterre avoit fait les dépenſes de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthouſiaſme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de ſix mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une eſcadre arrivée de la Jamaïque, portaſſent elles-mêmes à l'Iſle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l'avantage d'une ſurpriſe eût aſſuré leur débarquement ſans oppoſition ; quoiqu'elles n'euſſent à combattre que ſix cents hommes de troupes réglées, & huit cents habitans qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du ſuccès de l'entrepriſe. Quels exploits, en effet, devoit-on attendre d'une milice aſſemblée avec précipitation ; qui n'avoit point vu de ſiege ; qui même n'avoit jamais fait la guerre ; qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine ? L'inexpérience de ces troupes avoit beſoin de quelques faveurs du haſard. Elle en fut ſinguliérement ſecourue.

La garniſon de Louisbourg avoit toujours été chargée de la conſtruction, de la réparation des fortifications. Elle ſe livroit d'autant plus volontiers à ces travaux qu'elle les regardoit comme un principe de ſureté, comme un moyen d'aiſance. Lorſqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer, s'approprioient le fruit de ſes ſueurs,

elle demanda juſtice. On oſa la lui refuſer ; & elle ne craignit pas de ſe la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers ſubalternes le prix de cette déprédation, il ne ſe trouva perſonne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des ſoldats contre ces avides concuſſionnaires, leur fit mépriſer toute autorité. Depuis ſix mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorſque les Anglois ſe préſenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les eſprits. Les troupes firent les premiers pas ; mais leurs commandans ſe méfierent d'une généroſité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppreſſeurs avoient pu ſuppoſer dans le ſoldat aſſez d'élévation pour ſacrifier ſon reſſentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre ſur l'ennemi, pendant qu'il formoit ſon camp & qu'il commençoit à ouvrir ſes tranchées. Un aſſiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulieres & vigoureuſes. Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner ſon entrepriſe. Mais on s'obſtina à croire que la garniſon ne demandoit à faire des ſorties que pour déſerter ; & ſes propres chefs la tinrent comme priſonniere, juſqu'à ce qu'une ſi mauvaiſe défenſe eût réduit la ville à capituler. L'iſle entiere ſuivit le ſort de Louisbourg, ſon unique boulevard.

Une poſſeſſion ſi précieuſe reſtituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de Juin qu'une flotte compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient ſeize mille hommes de troupes aguerries, jeta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande diſtance ne pouvoit ſervir de rien, parce qu'il ſeroit impoſſible de tranſporter l'artillerie & les autres choſes néceſſaires pour un grand ſiege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voiſinage de la place. L'aſſaillant vit la ſageſſe des meſures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appellant la ruſe à ſon ſecours, pendant que par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute

la côte, il defcendit en force fur le rivage de l'anfe au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par fa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet, fortifié par des canons dont le feu fe foutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons foldats & quelques fauvages. En avant, on avoit fait un abattis d'arbres fi ferré qu'on auroit eu bien de la peine à y paffer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette efpece de paliffade qui cachoit tous les préparatifs de défenfe, ne paroiffoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le falut de la colonie fi l'on eût laiffé à l'affaillant le tems d'achever fon débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obftacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la moufqueterie, il eût infailliblement péri fur le rivage ou dans la précipitatiou de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet inftant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous fes projets.

Mais l'impétuofité Francoife fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on fe hâta de découvrir le piege où ils devoient être pris. Au feu brufque & précipité qu'on fit fur leurs chaloupes, & plus encore à l'empreffement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui mafquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient fe jeter. Dès ce moment revenant fur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour defcendre, qu'un feul rocher qui même avoit paru jufqu'alors inacceffible. Wolf, quoique fortement occupé du foin de faire rembarquer fes troupes & d'éloigner les bateaux, fit figne au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte auffi-tôt avec les foldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe fur les rochers tout feul. Il efpéroit y trouver cent des fiens qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laiffe pas de gagner le haut des rochers. Dix fauvages &

ſoixante François lui tuent deux hommes, & en bleſſent trois mortellement. Malgré ſa foibleſſe, il ſe ſoutient dans ce poſte important à la faveur d'un taillis épais. Enfin ſes intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la ſeule poſition qui pouvoit aſſurer leur deſcente.

Dès que les François virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuſes, parce que le ſable de la mer, dont on avoit été obligé de ſe ſervir pour leur conſtruction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement écroulés. Il n'y avoit qu'une caſemate & un petit magaſin à l'abri des bombes. La garniſon qui devoit défendre la place n'étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré tant de déſavantage, les aſſiégés ſe déterminerent à la plus opiniâtre réſiſtance. Pendant qu'ils ſe défendroient avec cette fermeté, les grands ſecours qu'on leur faiſoit eſpérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préſerveroient cette grande colonie de toute invaſion pour le reſte de la campagne. Qui croiroit que tant de réſolution fut ſoutenue par le courage d'une femme? Madame de Drucourt, continuellement ſur les remparts la bourſe à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, ſembloit diſputer au gouverneur ſon mari, la gloire de ſes fonctions. Rien ne décourageoit les aſſiégés, ni le mauvais ſuccès des ſorties qu'ils tenterent à pluſieurs repriſes, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boſcawen & le général Amherſt. Ce ne fut qu'à la veille d'un aſſaut impoſſible à ſoutenir, qu'on parla de ſe rendre. La capitulation fut honorable; & le vainqueur ſut eſtimer aſſez ſon ennemi, s'eſtimer aſſez lui-même pour ne ſouiller ſa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.

CHAPITRE LII.

Les Anglois attaquent le Canada.

LA conquête de l'Isle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année suivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scenes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-tems le théatre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées, y avoient poussé leur ambition vers le nord où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le sud où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de la Belle-Riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Québec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'est-là, c'est au voisinage du lac Erié, que se trouve la source de l'Ohio qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivieres, va porter le tribut de ses eaux au Mississipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les François ne faisoient aucun usage d'un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui subsistoient entre les deux colonies étoient toujours entretenues par les régions du nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada en 1739, au secours de la Louisiane, qui étoit en guerre ouverte avec les sauvages. Après cette expédition, la route du sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sortit guere qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus considérable de ces forts, reçut le nom du gouverneur Duquesne qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloifes ne purent voir fans chagrin s'élever derriere eux des établiffemens François qui, joints aux anciens, fembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient fervir de limites naturelles aux deux nations, ne fuffent une barriere infuffifante contre les entreprifes d'un voifin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles pafferent elles-mêmes ces célebres montagnes, pour difputer à la nation rivale la poffeffion de la Belle-Riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureufe. On battit les détachemens qui fe fuccédoient; on détruifit les forts à mefure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces difgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit paffer des forces confidérables au Nouveau-Monde, fous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer dans l'été de 1755, le fort Duquefne avec trente fix canons & fix mille hommes, lorfqu'il fut furpris à quatre lieues de la place par deux cent cinquante François & fix cent cinquante fauvages qui exterminerent fon armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre fur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers; & dans la campagne fuivante, la circonfpection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieufe de leurs forces, ils oferent, au mois d'Août de l'an 1756, fe préfenter devant Ofwego. C'étoit originairement un magafin fortifié à l'embouchure de la riviere de Choueguen, fur le lac Ontario. Situé prefque au centre du Canada, l'avantage de fa pofition y avoit fait élever fucceffivement plufieurs ouvrages, qui l'avoient rendu un des meilleurs poftes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cents hommes, qui avoient cent vingt-une pieces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les efpeces. Malgré tant de foutiens, il fe rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieufe, à trois mille hommes qui en formoient le fiege.

Cinq mille cinq cents François & dix-huit cents fauvages,

marcherent, dans le mois d'Août de l'année ſuivante, au fort Saint-George, ſitué ſur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raiſon comme le boulevard des établiſſemens Anglois; comme l'entrepôt où devoient ſe réunir les forces deſtinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduiſoient à cette place. Des corps diſtribués de diſtance en diſtance, dans les meilleures poſitions, étoient encore venus au ſecours de l'art & de la nature. Cependant ces obſtacles furent ſurmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu'un théatre plus connu, pour embellir l'hiſtoire. Les aſſaillans, après avoir maſſacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place, où ils réduiſirent deux mille deux cent ſoixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquerent, durant l'hiver, à mettre de la diſcipline dans les différens corps; ils les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des ſauvages. Au retour de la belle ſaiſon, l'armée compoſée de ſix mille trois cents hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes de milices des colonies, s'aſſembla ſur les ruines du fort Saint-George. Elle s'embarqua ſur le lac Saint-Sacrement qui ſéparoit les colonies des deux nations, & ſe porta ſur Carillon, qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce fort, qui venoit d'être bâti, au commencement de la guerre, pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient aſſaillir. On forma donc à la hâte, ſous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns ſur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renverſés, dont les branches coupées & affilées, faiſoient l'effet des chevaux de friſe. Les drapeaux étoient plantés ſur le ſommet des remparts, qui renfermoient trois mille cinq cents hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, réſolus à laver la honte qui terniſſoit depuis ſi long-tems la gloire de leurs armes,

armes, dans un pays où la profpérité de leur commerce tenoit au fuccès de leur bravoure. Le 8 Juillet 1758, ils fe précipiterent fur ces paliffades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, fans qu'ils puffent fe défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarraffés dans les tronçons d'arbres, au travers defquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faifoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle fe foutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils abandonnaffent une entreprife auffi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funeftes. Ils n'infultoient pas un pofte, où ils ne fuffent repouffés. Ils ne hafardoient pas un détachement, qui ne fût battu; pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la faifon où les fauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu fur les frontieres, & jufques dans le centre des colonies Angloifes.

Tous ces défaftres avoient leur fource dans un faux principe du gouvernement. La cour de Londres s'étoit toujours perfuadée, que pour dominer dans le nouveau-monde, elle n'avoit befoin que de la fupériorité de fa marine, qui pouvoit facilement y tranfporter des fecours, & intercepter les forces de fes ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le miniftere ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de fes généraux. Prefque tous ceux qu'il chargea de remplir fes vues, manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractere, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux foldats Anglois; mais ces qualités nationales étoient contrebalancées ou épuifées par des fatigues exceffives, que rien ne foulageoit, dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient compofées de cultivateurs paifibles, qui n'étoient point aguerris au carnage.

par l'habitude de la chasse, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens, pris dans la nature des choses, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sureté des divers établissemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de soutien & de défense, cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les provinces, qui avoient toutes des intérêts distincts, & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de sentimens, qui seuls peuvent assurer le succès. La saison d'agir se passoit en vaines disputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque assemblée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant son exécution; & sa publicité le faisoit souvent échouer. Enfin on étoit irréconciliablement brouillé avec les sauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une sorte de retour, qu'ils croyoient devoir à la considération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des missionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambassadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces missionnaires, en étudiant la langue des sauvages, en se conformant à leur caractere, à leurs inclinations, en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir absolu sur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient; l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur amour constant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu plusieurs officiers distingués se faire adopter parmi ces nations. La haine & la jalousie des Anglois ont calomnié cette conduite, jusqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis; avoient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prisonniers; avoient imité leurs cruautés, & partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur natio-

nale d'un peuple qui a ſubſtitué le fanatiſme de la patrie à celui de la religion, & qui ſait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer ſon propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François naiſſoit, dans ces nations, l'averſion la plus inſurmontable pour les Anglois. C'étoient de tous les ſauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiſer, ſi l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une ſoif de ſang, quand ils virent leur tête miſe à prix; quand ils ſe virent proſcrits ſur leur terre natale par des aſſaſſins étrangers. Les mêmes mains qui, ſi long-tems avoient enrichi la colonie Angloiſe du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les ſauvages coururent à la chaſſe des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruiſirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre. Leur fureur étoit ſi exaltée, qu'un priſonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa auſſi-tôt un bras, fit boire à ſa famille le ſang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle à un miſſionnaire jéſuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans ſoient guerriers; il faut donc qu'ils ſoient nourris de la chair de leurs ennemis.*

CHAPITRE LIII.

Priſe de Québec par les Anglois. Ceſſion du Canada. Ce que les Anglois en peuvent faire.

TELLE étoit la face des choſes lorſqu'une flotte Angloiſe arriva dans le fleuve Saint-Laurent, au mois de Juin 1759. A peine avoit-elle mouillé à l'iſle d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la mettre en cendres. S'ils euſſent exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu, hommes & vaiſſeaux. Mais la peur ſaiſit les capitaines qui conduiſoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtimens, & ſe hâterent de regagner la terre ſur

leurs canots. L'assaillant qui, de loin avoit vu le danger, en fut garanti par cette précipitation, & la conquête du Canada lui fut comme assurée dès ce moment.

Le pavillon Anglois se montra bientôt devant Québec. Il s'agissoit d'y prendre terre, & de s'établir aux environs de cette place, pour l'assiéger. Mais les bords de la riviere se trouverent si bien retranchés, & si bien défendus par des troupes & des redoutes placées de distance en distance, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque descente coûtoit aux assaillans des ruisseaux de sang, sans leur valoir aucun avantage. Ces malheureuses tentatives duroient depuis six semaines, lorsqu'ils eurent enfin le bonheur singulier de faire leur débarquement sans être apperçus. Ce fut le douze Septembre, une heure avant le jour, à trois milles au dessus de la ville. Leur armée, forte de six mille hommes, étoit déjà en ordre de bataille, lorsqu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes plus foible d'un tiers. L'ardeur suppléa quelque tems au nombre. A la fin, la vivacité Françoise abandonna la victoire à l'ennemi, qui avoit perdu l'intrépide Wolf, son général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de tems suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général François, Montcalm qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems avant d'expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus tems. Québec, aux trois quarts détruit par l'artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le dix-sept.

L'Europe entiere crut que la prise de cette place finissoit la

grande querelle de l'Amérique ſeptentrionale. Perſonne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui la fortune même ſembloit interdire juſqu'à l'eſpérance, oſaſſent ſonger à retarder une deſtinée inévitable. On les connoiſſoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au deſſus de Québec. On y laiſſa des troupes ſuffiſantes pour arrêter les progrès de la conquête ; & l'on alla s'occuper à Montréal , des moyens d'en effacer la honte & la diſgrace.

C'eſt-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force ſur Québec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un ſiege, au défaut d'une ſurpriſe. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en regle ; mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entrepriſe, qu'au moment où les ſecours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la diſette affreuſe de toutes choſes où ſe trouvoit depuis long-tems la colonie , les préparatifs étoient déjà faits quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à ſe rompre vers le milieu de ſa largeur , y ouvrit un petit canal. On fit gliſſer les bateaux à force de bras pour les mettre à l'eau. L'armée compoſée de citoyens & de ſoldats qui ne faiſoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame , ſe précipita , dès le 20 Avril 1760 , dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paiſible dans ſes quartiers d'hiver ; & déjà toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Québec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces , ſans un de ces haſards ſinguliers qu'il n'eſt pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier en voulant ſortir de ſa chaloupe étoit tombé dans l'eau. Un glaçon ſe rencontra ſous ſes mains ; il y grimpa , & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon en deſcendant raſa la rive de Québec. La ſentinelle Angloiſe placée à ce poſte voit un homme prêt à périr, & crie au ſecours. On vole au malheureux que le courant emporte , & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme qui le fait reconnoître pour un ſoldat François , détermine à le porter chez le gouverneur où la force des liqueurs ſpiritueuſes le rappelle un

moment à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François est aux portes de la place ; & il meurt. Aussi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite, on eut le tems d'entamer son arriere-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné sans doute la perte de la place.

L'assaillant y marche cependant avec une intrépidité qui sembloit tout attendre de la valeur, & rien d'une surprise. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorsqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes, sorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre. Les Anglois furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Québec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, & qu'une forte escadre Angloise remonta le fleuve, il fallut lever le siege dès le 16 Mai, & se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avoit descendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troisieme étoit arrivée par le lac Champlain, entourerent ces troupes qui peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient tout à la fois de munitions de bouche & de guerre, & se trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté ; & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler ; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix cimenterent la conquête. Elle augmenta la masse des possessions Angloises dans le nord de l'Amérique.

L'acquisition d'un territoire immense n'est pas toutefois le plus grand fruit que la Grande-Bretagne doit retirer de la prospérité de ses armes. La population considérable qu'elle y a trouvée est un avantage bien plus important. A la vérité, quelques-uns de ces nombreux habitans ont fui une domination nouvelle, qui n'admettoit entre les hommes d'autre différence que celle des qualités

personnelles, de l'éducation, de l'aisance, de la faculté d'être utile à la sociéte. Mais l'émigration de ces êtres méprisables, dont l'importance n'avoit pour base que des coutumes barbares, a-t-elle dû être regardée comme une calamité? La colonie n'auroit-elle pas beaucoup gagné à être débarassée de tous ces nobles oisifs qui la surchargeoient depuis si long-tems, de ces nobles orgueilleux qui y entretenoient le mépris de tous les travaux? Il faut que ses terres soient défrichées, que ses forêts soient abattues, que ses mines de fer soient exploitées, que ses pêcheries soient étendues, que l'industrie & les exportations prennent de l'accroissement: il ne faut que cela.

Le Canada a saisi cette vérité. Aussi malgré les nœuds ordinairement si forts du sang, du langage, de la religion, du gouvernement; malgré cette foule de liaisons & de préjugés qui prennent un si fier ascendant sur l'esprit des hommes, les Canadiens ont-ils paru tout consolés du grand déchirement qui les avoit détachés de leur ancienne patrie. Ils se sont facilement prêtés aux moyens qu'employoit la cour de Londres, pour fonder sur une base solide leur bonheur & leur liberté.

On leur a d'abord donné les loix de l'amirauté Angloise. Mais à peine ont-ils apperçu cette innovation? parce qu'elle n'intéressoit guere que les conquérans en possession de tout le commerce maritime de la colonie.

Ils ont été plus attentifs à l'établissement des loix criminelles de l'Angleterre. C'étoit un des plus heureux présens que pût recevoir le Canada. Aux mysteres impénétrables d'une inquisition barbare succédoit une instruction calme, raisonnée & publique; un tribunal terrible & accoutumé au sang, étoit remplacé par des *Pairs* humains, plus disposés à reconnoître l'innocence qu'à présumer le crime.

Les peuples conquis ont été plus touchés encore de voir leur liberté personnelle à jamais assurée par la fameuse loi de l'*habeas corpus.* Trop long-tems victimes des volontés arbitraires de ceux qui les gouvernoient, ils ont béni la main bienfaisante qui les tiroit de la servitude, pour les faire passer sous la protection des loix.

Le soin de donner un code civil au Canada a occupé ensuite le ministere Britannique. Ce grand ouvrage, quoique confié à des

jurifconfultes éclairés, laborieux & juftes, n'a pas encore obtenu la fanction du gouvernement. Si le fuccès répond aux efpérances, il fe trouvera enfin une colonie qui aura une légiflation faite pour fon climat, pour fa population & pour fes travaux.

Indépendamment de ces vues paternelles, la Grande-Bretagne a penfé qu'il étoit dans les intérêts de fa politique, d'amener par des refforts cachés, fes nouveaux fujets à l'amour des ufages, de la langue, du culte, des opinions de la métropole. Cette conformité eft en effet, généralement parlant, un des plus folides liens qui puiffent attacher des colonies à la patrie principale. Mais nous foupçonnons que la fituation actuelle des chofes auroit dû faire préférer un autre fyftême. L'Angleterre a aujourd'hui fi fort à redouter l'efprit d'indépendance qui regne dans l'Amérique feptentrionale, qu'il lui étoit plus avantageux peut-être de maintenir le Canada dans une forte d'éloignement des autres provinces, que de l'en rapprocher par des rapports qui peuvent les unir un jour trop étroitement.

Quoi qu'il en foit, la cour de Londres a donné au Canada le gouvernement Anglois, autant qu'il étoit compatible avec une autorité purement royale, & fans aucun mélange d'adminiftration populaire. Ses nouveaux fujets, raffurés contre la crainte des guerres futures, débaraffés de la défenfe des poftes éloignés qui les arrachoit à leurs habitations, privés du commerce des pelleteries qui a repris fon cours naturel, ne font plus occupés que de leurs cultures. A mefure qu'elles augmentent, leurs liaifons avec l'Europe & avec les Antilles deviennent plus vives, & bientôt elles feront confidérables. Ce fera déformais l'unique reffource d'un vafte pays où la France verfoit autrefois des fommes immenfes; parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de fes ifles méridionales. La vérité de cette combinaifon politique que tant de négociateurs n'ont pas apperçue, deviendra fenfible à mefure que nous expoferons les avantages des établiffemens formés par les Anglois dans le continent de l'Amérique feptentrionale.

Fin du feizieme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE, &c.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloises fondées à la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Écosse, à la Nouvelle-Angleterre, à la Nouvelle-Yorck, au Nouveau-Jersey.

CHAPITRE LIV.

Premieres expéditions des Anglois dans l'Amérique septentrionale.

L'ANGLETERRE n'étoit connue dans le nouveau-monde que par des pirateries souvent heureuses & toujours brillantes; lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses qui, depuis près d'un siecle,

couloient de cet hémifphere dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique, attacha les regards de cet homme né pour imaginer des chofes hardies. Le talent qu'il avoit de fubjuguer les efprits, en donnant à tout ce qu'il propofoit un air de grandeur, lui fit aifément trouver des affociés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui fe forma fous l'appât de fes magnifiques promeffes, obtint du gouvernement en 1584, la difpofition abfolue de toutes les découvertes qui fe feroient ; & fans autre encouragement, elle expédia dès le mois d'Avril de l'année fuivante deux bâtimens qui mouillerent dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils fe fentoient honorés, montrerent une complaifance fans bornes dans un pays où il s'agiffoit d'établir leur nation; & laifferent les fauvages arbitres des échanges qu'ils leur propofoient dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publierent à leur retour en Europe fur la température du climat, fur la fertilité du fol, fur le caractere des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la fociété qui les avoit employés. Elle fit partir au printems fuivant fept navires qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres, deftinés à commencer un établiffement. Une partie de ces premiers colons fe fit maffacrer par les fauvages qu'on avoit outragés ; le refte, pour avoir négligé de pourvoir à fa fubfiftance par la culture, périffoit de faim & de mifere lorfqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, fi diftingué de la foule des navigateurs, pour avoir le premier après Magellan fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition, le fit choifir par Elifabeth pour humilier Philippe II. dans la partie de fes vaftes poffeffions dont il abufoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Sant-Iago, Carthagene, San-Domingo, plufieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaiffeaux devinrent la proie de la

flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations, elle iroit offrir à Roenoque les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent pour toute grace d'être ramenés dans leur patrie ; & la complaisance qu'eut l'amiral de souscrire à leur demande, rendit inutiles les dépenses qui avoient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit en 1589 cent quinze personnes des deux sexes, assujetties à un gouvernement régulier, & suffisamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, pour la culture & pour le commerce. Ces commencemens donnoient des espérances ; mais elles se perdirent dans le chaos & la disgrace où se précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de son fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue, lorsque Gosnold, l'un des premiers associés, résolut en 1602 de la visiter. Son expérience dans la navigation lui fit soupçonner qu'on n'avoit pas connu jusqu'alors la route qu'il falloit tenir ; & qu'en prenant par les Canaries, par les isles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminerent à s'éloigner du sud, & à tourner à l'ouest. La tentative lui réussit ; mais en arrivant sur les côtes de l'Amérique, il se trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda enclavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise firent impression sur les négociants Anglois. Plusieurs se réunirent en 1606 pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla dans quelques autres le souvenir de la colonie de Roenoque. Il y eut alors deux associations privilégiées. Comme le

continent où elles devoient exercer leur monopole, n'étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie, l'une fut appellée compagnie de la Virginie méridionale, & l'autre, compagnie de la Virginie septentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifestée dans les premiers jours ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalousie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la premiere loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents qu'en 1614 on ne comptoit que quatre cents personnes dans les deux établissemens. L'aisance qu'exigeoient les mœurs simples du tems, étoit alors si générale en Angleterre, que le desir de s'expatrier, pour courir après la fortune, ne tentoit personne. C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richesses. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la superstition, qui la fit naître du choc des opinions religieuses.

CHAPITRE LV.

Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.

LES Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, ces mysteres ne se célébroient jamais que dans des réduits obscurs, & le plus souvent dans des bocages sombres où la peur enfante des spectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doctrine sacrée; encore ne leur étoit-il permis de rien écrire sur cet important objet, pour n'en pas mettre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient ensanglantés de victimes humaines; ils étoient enrichis des plus

précieuſes dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances céleſtes fût l'unique gardienne de ces tréſors, ils furent toujours reſpectés par la cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la tranſmigration éternelle des ames: dogme ſi naturel à tous les eſprits qui craignent où eſperent une autre vie. La principale autorité du gouvernement réſidoit dans les miniſtres de cetre religion terrible; parce que l'empire de l'opinion eſt le plus puiſſant de tous & le plus conſtant. L'éducation de la jeuneſſe étoit dans leurs mains; & c'eſt par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homme. Ils connoiſſoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient auſſi ſouverainement des querelles des états, que des conteſtations des citoyens. Quiconque oſoit réſiſter à leurs décrets, n'étoit pas ſeulement exclu de toute participation aux divins myſteres, mais étoit encore banni de la ſociété des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort ſeule pouvoit mettre fin à ſes infortunes. L'hiſtoire des ſuperſtitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un auſſi fier aſcendant que celle des druides. Ce fut la ſeule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains: tant les druides oppoſoient de force à la puiſſance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de ſon pouvoir, lorſque le chriſtianiſme la fit entiérement diſparoître au ſeptieme ſiecle. Les peuples du Nord qui avoient envahi ſucceſſivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, ſemés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, ſoit ignorance facile à perſuader, ils avoient embraſſé ſans peine un culte que la multiplicité de ſes cérémonies faiſoit aimer à des hommes groſſiers & ſauvages. Leur exemple entraîna aiſément les Saxons, qui s'emparerent depuis de l'Angleterre. Ils adopterent ſans répugnance une doctrine qui juſtifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en aſſuroit la ſtabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations remplacerent les vertus actives & sociales. Une vénération ftupide pour des faints ignorés, étoit fubftituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles, étouffoit la connoiffance des caufes naturelles. Des prieres ou des offrandes expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les femences de la raifon étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce défordre, en furent profiter. Les prêtres obtinrent un refpect qu'on refufoit aux rois; leur perfonne devint facrée. Le magiftrat perdit toute infpection fur leur conduite; ils fe déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les fupplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les queftions de jurifprudence, à toutes les matieres d'état, & devinrent arbitres ou juges de toutes les caufes. Vouloit-on raifonner ? la foi parloit, & tous écoutoient en filence fes oracles inexpliquables. Tel étoit l'aveuglement dans ces fiecles, que les débauches fcandaleufes du clergé n'affoibliffoient pas fon autorité.

C'eft qu'elle étoit dès-lors fondée fur de grandes richeffes. Auffitôt qu'on eût prêché que la religion qui vivoit de facrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre, la nobleffe qui avoit concentré dans fes mains toutes les propriétés, employa les bras de fes efclaves à édifier des temples, & fes terres à doter ces fondations. Les rois donnerent à l'églife tout ce qu'ils avoient ravi au peuple : ils fe dépouillerent jufqu'à ne fe réferver ni de quoi payer les fervices militaires, ni de quoi foutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuiffance n'étoit jamais foulagée par ceux qui l'avoient caufée. Le maintien de la fociété ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'églife, c'étoit un facrilege, une proftitution des chofes faintes à des ufages profanes. Ainfi parloient les clercs; ainfi le croyoient les laïques. La poffeffion du tiers des fiefs du royaume; les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé; le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions facerdotales, ne raffafioient pas l'avidité toujours

active d'un clergé savant dans ses intérêts. Il trouva dans l'ancien testament que la dixme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixieme de l'industrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paye des soldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu'avoient en Angleterre les riches & superbes apôtres d'un Dieu né dans la misere & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les grands, les monarques même furent invités à venir en pélerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, assortie au rang qu'ils tenoient sur la terre. Les papes s'attribuerent insensiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques; & leur fisc s'accrut avec le tems du dixieme des revenus d'un clergé qui levoit le dixieme de tous les biens du royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre, aussi loin qu'elles pouvoient aller, Rome chrétienne y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d'un voile sacré. Elle ne sappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit opposer l'homme à lui-même, & subjuguer ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les sujets, entre un monarque & les rois ses voisins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ses foudres spirituelles. Mais il lui falloit des émissaires, pour répandre la terreur de ses armes. Elle appella les moines à son secours. Le clergé séculier, malgré le célibat qui le séparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d'hommes

isolés de la société, par des institutions singulieres qui devoient les porter au fanatisme, par une soumission, un dévouement aveugle aux volontés d'un pontife étranger, étoient propres à seconder les vues de ce souverain. Ces vils & malheureux instrumens de la superstition, remplirent leur vocation funeste. Par leurs intrigues secondées de la faveur des événemens, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les passions & les caprices violens de Henri VIII. briserent enfin cette honteuse dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir si monstrueux, avoit dessillé les yeux de la nation. Le prince osa, d'un seul coup, se soustraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la suprématie de son église.

Ce schisme éclatant, amena d'autres changemens sous le regne d'Edouard, successeur de Henri. Les opinions religieuses qui changeoient alors la face de l'Europe, furent discutées. On prit quelque chose de chacune, on retint plusieurs dogmes, plusieurs rits de l'ancien culte; & l'on forma de ces divers fragmens une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de religion anglicane.

Elisabeth, qui mit la derniere main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop subtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies, pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence, le desir d'étouffer les disputes sur le dogme, en amusant par les spectacles du culte, la faisoient pencher vers une plus grande augmentation de solemnités. Mais la politique gêna ses inclinations, & l'obligea de les sacrifier aux préjugés d'un parti, qui, lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques premier exécuteroit ce qu'Elisabeth n'avoit pas même osé tenter, on devoit le croire porté à restreindre les rits ecclésiastiques. Ce prince avoit été élevé dans le sein du presbytérianisme, secte altiere, à qui la simplicité de ses habits, la gravité de ses mœurs, l'austérité de ses principes, un usage

ufage habituel des expreffions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre fes noms de baptême que dans l'ancien teftament, fembloient devoir infpirer une averfion infurmontable pour le fafte du culte catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'efprit de fyftême prévalut dans le nouveau roi, fur les principes de fon éducation. Frappé de la jurifdiction épifcopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premieres impreffions qu'il avoit reçues; & fe paffionna pour une hiérarchie modelée fur l'économie politique d'un empire bien conftitué. Dans fon enthoufiafme, il voulut affujettir l'Ecoffe, fa patrie, à cette difcipline merveilleufe; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il fe propofoit même d'ajouter l'éclat des plus auguftes cérémonies à la majefté du plan; lorfque le tems auroit mûri fes grands projets. Mais l'émotion qu'il caufa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans fon fyftême de réformation. Il fe contenta de recommander à fon fils de reprendre le fil de fes vues, quand il y verroit les conjonctures favorables; il lui peignit les presbytériens comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aifément des confeils qui n'étoient que trop conformes aux principes de defpotifme qu'il avoit reçus de Buckingham, fon favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtifans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plufieurs évêques aux premieres dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les réfolutions publiques. Ces ambitieux prélats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foibleffe de fe conduire par les infpirations d'autrui, montrerent l'ambition fi familiere au clergé, d'élever la jurifdiction eccléfiaftique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'églife, fous prétexte qu'elles étoient d'inftitution apoftolique, & recourir, pour les faire obferver, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le deffein paroiffoit formé

de rétablir dans tout ſon éclat, ce que les proteſtans appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer, pour y réuſſir, les voies les plus violentes. Ce projet cauſoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit ſoutenu par les préjugés & les intrigues d'une reine audacieuſe, qui avoit apporté de France une paſſion immodérée pour le pouvoir abſolu & pour le papiſme.

On concevroit à peine l'aigreur que des ſoupçons ſi graves avoient répandue dans les eſprits. Une prudence ordinaire auroit laiſſé à la fermentation le tems de ſe calmer. L'eſprit de fanatiſme fit choiſir ces jours nébuleux, pour tout rappeller à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuſe aux non-conformiſtes, depuis qu'ils la voyoient ſurchargée de pratiques qu'ils regardoient comme ſuperſtitieuſes. Il fut ordonné dans les deux royaumes de ſe conformer au culte & à la diſcipline de l'égliſe épiſcopale. On ſoumit à cette loi les presbytériens, qui commençoient à s'appeller puritains; parce qu'ils faiſoient profeſſion de ne prendre que la parole de Dieu, pure & ſimple, pour regle de leur conduite & de leur croyance. On y aſſujettit tous les calviniſtes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On preſcrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce, qui ſe trouvoient dans les diverſes contrées de l'Europe. Enfin, les ambaſſadeurs d'Angleterre ſe virent contraints de ſe ſéparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie, l'influence qu'elle avoit au-dehors, en qualité de chef & de ſoutien de la réformation.

Dans cette fatale criſe, la plupart des puritains ſe partagerent entre la ſoumiſſion & la réſiſtance. Ceux qui ne vouloient avoir, ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique ſeptentrionale, pour chercher la liberté civile & religieuſe, qu'une ingrate patrie leur refuſoit. Les ennemis de leur repos, pour les perſécuter plus à loiſir, entreprirent de fermer cet aſile aux dévots fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur maniere, dans une terre déſerte. Huit vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans la

Tamiſe, prêts à faire voile, y furent arrêtés ; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi, qu'il conduiſit depuis à l'échaffaut. Cependant l'enthouſiaſme, plus puiſſant encore que les perſécuteurs, ſurmonta tous les obſtacles ; & cette région du nouveau-monde fut bientôt remplie de presbytériens. La ſatisfaction dont ils jouiſſoient dans leur retraite, attira ſucceſſivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame aſſez atroce, pour ſe plaire aux effroyables cataſtrophes, qui, bientôt après, firent de l'Angleterre un théatre d'horreur & de ſang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons, dans des tems plus calmes. Enfin, l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs ſouverains, allerent à travers les périls de l'Océan, chercher la vie & le ſalut dans cet autre hémiſphere. Ne le quittons pas ; n'achevons pas de le parcourir, ſans tâcher de le connoître.

CHAPITRE LVI.

Parallele de l'ancien & du nouveau-monde.

COMBIEN de tems le nouveau-monde reſta-t'il, pour ainſi dire, ignoré, même après avoir été découvert ? Ce n'étoit pas à de barbares ſoldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées juſtes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philoſophie ſeule devoit profiter des lumieres ſemées dans les récits des voyageurs & des miſſionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour ſaiſir ſes rapports avec le reſte du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la ſurface du nôtre. Leur figure d'ailleurs, offre des reſſemblances ſingulieres, qui pourroient conduire à des inductions ſéduiſantes, s'il ne falloit pas ſe défier de l'eſprit de ſyſtême, qui

vient nous arrêter ſouvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroiſſent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique, & vont ſe terminer au tropique du capricorne, ſéparées à l'eſt & à l'oueſt par l'Océan qui les environne. Quels que ſoient, & la ſtructure de ces deux bandes, & le balancement ou la ſymmétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur poſition. C'eſt l'inconſtance de la mer, qui fait la ſolidité de la terre. Pour fixer le globe ſur ſa baſe, il falloit, ce ſemble, un élément qui, flottant ſans ceſſe autour de notre planete, pût contre-balancer, par ſa peſanteur, toutes les autres ſubſtances, & par ſa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverſer. L'eau, par la mobilité de ſa nature & par ſa gravité tout enſemble, eſt infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe, autour de ſon centre. Que notre hémiſphere ait au nord une maſſe de terre extrêmement large; à nos antipodes une maſſe d'eau toute auſſi peſante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si ſous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux; ſous la même latitude, l'Amérique ſera baignée d'une mer remplie de poiſſons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus gros fruits, les générations des plus énormes quadrupedes, les nations les plus nombreuſes, les éléphans & les hommes peſent ſur la terre, & ſemblent en abſorber toute la fécondité dans l'enceinte de la zone torride; aux deux poles, nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'inſectes, avec les peuplades infinies & prodigieuſes de la mer, comme pour ſoutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté; ſi toutefois, & les baleines, & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids ſur un globe, où tous les êtres vivans ne ſont qu'une modification paſſagere du limon qui le compoſe. En un mot, l'Océan roule ſur ce globe pour le façonner, au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il

couvre & tantôt il découvre un hémiſphere, un pole, une zone; mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppoſe en quelque ſorte à la fluidité qui fait ſon eſſence, & lui donne ſon activité. C'eſt entre les tropiques ſur-tout, que la mer s'étend & s'agite; qu'elle éprouve le plus de viciſſitudes, ſoit dans ſes mouvemens périodiques & réguliers, ſoit dans ces eſpeces de convulſions, que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du ſoleil, & les fermentations que cauſe la continuité de ſa chaleur dans la zone torride, doivent influer prodigieuſement ſur l'Océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence; & la mer, pour obéir à cette double impulſion, doit, ce ſemble, précipiter ſes eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatiſſement du globe vers les poles, qui donne une raiſon ſuffiſante de cette grande étendue d'eau qui nous a dérobé juſqu'à préſent les terres auſtrales. La mer ne peut guere ſortir de l'enceinte des tropiques, ſi les zones tempérées & glaciales ne ſe trouvent pas plus voiſines du centre de la terre que la zone torride. C'eſt donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui diſpoſe de l'arrangement de ſes matieres. Une preuve que les deux bandes ſymmétriques que préſentent au premier coup-d'œil les deux continens du globe, ne ſont pas eſſentielles à ſa conformation, c'eſt que le nouvel hémiſphere a reſté beaucoup plus long-tems que l'ancien ſous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des reſſemblances ſenſibles entre les deux hémiſpheres, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruiſent la prétendue harmonie qu'on ſe flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde ſous les yeux, on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de bonne-Eſpérance & le cap de Horn, entre l'archipel des Indes orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa; on eſt frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau : par-tout on croit voir des terres oppoſées à des terres, des eaux qui ſont équilibre avec des eaux, des iſles & des preſqu'iſles ſemées ou jetées par

les mains de la nature, comme des contre-poids; & toujours la mer par ses mouvemens & sa pente, entretenant la balance dans une oscillation insensible. Mais en comparant d'un autre côté, la grande étendue de la mer pacifique, qui sépare les deux Indes, avec le petit espace que l'Océan a pris entre les côtes de la Guinée & celles du Brésil; la forte masse des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on connoît des terres australes; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'est à l'ouest, avec celles des Cordilieres qui se prolongent du nord au sud; l'esprit s'arrête & voit avec chagrin disparoître le plan d'ordonnance & de symmétrie, dont il avoit embelli son systême de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves, quand il vient à considérer l'excessive hauteur des montagnes du Pérou. C'est alors qu'il est étonné de voir un continent si élevé & si nouveau, la mer si fort au dessous de ses sommets, & si récemment descendue des terres que ces fiers boulevards sembloient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémisphere. L'air & la terre, tout l'atteste.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique; des bois immenses au midi; de grands lacs & de vastes marais au nord; des neiges presqu'éternelles entre les tropiques; peu de ces sables purs qui semblent être le sédiment de la terre épuisée; point d'hommes entiérement noirs; des peuples très-blancs sous la ligne; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique est brûlante, inhabitable; un climat rigoureux & glacé, sous le même parallele que nos climats tempérés; enfin une différence de dix ou douze degrés de température, entre l'ancien & le nouvel hémisphere: ce sont autant d'empreintes d'un monde naissant.

Pourquoi le continent de l'Amérique seroit-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, si ce n'étoit l'humidité que l'Océan y a laissée, en le quittant long-tems après que notre continent avoit été peuplé? C'est la mer seule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité

que l'Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémisphere, n'en avoient pas inondé la surface, l'homme y auroit de bonne heure coupé les bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux en le remuant & l'exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, & donné des digues aux fleuves; le climat y eût déjà changé. Mais un hémisphere en friche & dépeuplé, ne peut annoncer qu'un monde récent; lorsque la mer, voisine de ses côtes, serpente encore sourdement dans ses veines. Un soleil moins ardent, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses & plus stagnantes y décelent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berçeau de son enfance.

La différence du climat provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup sur les hommes & les animaux. De cette diversité de causes devoit naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi voit-on dans l'ancien continent, deux tiers plus d'especes d'animaux que dans le nouveau; des animaux considérablement plus gros, à égalité d'especes; des monstres plus féroces & plus sanguinaires, à raison d'une plus grande multiplication des hommes? Combien au contraire la nature paroît avoir négligé le nouveau-monde! Les hommes y sont moins forts, moins courageux; sans barbe & sans poil; dégradés dans tous les signes de la virilité; foiblement doués de ce sentiment vif & puissant, de cet amour délicieux qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachemens, qui est le premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressort ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les instrumens de tous leurs besoins; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime, par les travaux continnels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en

Amérique, comme ſur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de ſe réſerver les périls à la chaſſe, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce ſexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, ſuppoſe une imperfection dans les organes, une ſorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent, qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'eſt un vice radical dans l'autre hémiſphere, dont la nouveauté ſe décele par cette ſorte d'impuiſſance.

Si les Américains ſont un peuple nouveau, forment-ils une eſpece d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'eſt une queſtion qu'on ne doit pas ſe hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique eſt hériſſée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norwégiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'enſuite les Groenlandois ont paſſé ſur les côtes du Labrador; d'autres vous diront qu'il eſt plus naturel que les Groenlandois ſoient iſſus des Eskimaux, auxquels ils reſſemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtſcatka, on demandera quel motif ou quel haſard a conduit les Tartares au nord-oueſt de l'Amérique ? Cependant on imagine que c'eſt par le Groenland ou le Kamtſcatka, que les habitans de l'ancien hémiſphere ont dû paſſer dans le nouveau, puiſque c'eſt par ces deux contrées que les deux continens ſont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment ſuppoſer que la zone torride du nouveau-monde, a été peuplée par une de ſes zones glaciales ? La population reflue bien du nord au midi; mais elle doit naturellement avoir commencé ſous l'équateur où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroiſſent nouveaux; il faut avoir recours au déluge qui, dans l'hiſtoire des nations, eſt la ſource & la ſolution de toutes les difficultés.

On ſuppoſera que la mer s'étant débordée ſur l'autre hémiſphere, ſes anciens habitans ſe ſeront refugiés ſur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath.

Ararath. Mais comment auront-ils vécu ſur ces ſommets de neige, environnés d'eaux ? Comment des hommes, qui avoient reſpiré ſous un ciel pur & délicieux, auront-ils pu ſurvivre à la diſette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui ſont la ſuite inſéparable d'un déluge ? Comment l'eſpece ſe ſera-t-elle conſervée & multipliée dans ces jours de calamité, ſuivis de ſiecles de langueur ? Malgré tous ces obſtacles, convenons que l'Amérique s'eſt repeuplée des déplorables reſtes de ſa dévaſtation. Tout retrace une maladie, dont la race humaine ſe reſſent encore. La ruine de ce monde eſt encore empreinte ſur le front de ſes habitans. C'eſt une eſpece d'hommes dégradée & dégénérée dans ſa conſtitution phyſique, dans ſa taille, dans ſon genre de vie, dans ſon eſprit peu avancé pour tous les arts de la civiliſation. Un air plus humide, une terre plus marécageuſe, devoient infecter juſqu'à la racine tous les germes, ſoit de la ſubſiſtance, ſoit de la multiplication des hommes. Il a fallu des ſiecles pour que la population pût renaître & ſe refaire de ſes pertes ; & plus de ſiecles encore pour que la terre deſſéchée & praticable ouvrît ſon ſein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit ſe purifier avant que le ciel s'épurât ; & le ciel redevenir ſerein avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémiſphere, mais ſa renaiſſance. Il a dû ſans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien ; mais il a pu être ſubmergé plus tard. Les grands oſſemens foſſiles qu'on déterre dans l'Amerique, annoncent qu'elle a poſſédé autrefois des éléphans, des rhinocéros & d'autres énormes quadrupedes dont l'eſpece a diſparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent preſque à fleur de terre, atteſtent une révolution du globe très-ancienne, mais poſtérieure à celles qui ont bouleverſé notre hémiſphere.

Quand même le nouveau-monde, on ne ſait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque ſeroit encore d'une date ſi reculée, qu'elle laiſſeroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne ſeroit plus trois ou qua-

tre ſiecles, qu'il ſuffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou ; puiſqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des uſages répandus ſur le reſte du globe, on y a pourtant vu une police & une ſociété, des inventions & des pratiques qui, ſans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge, ſuppoſoient une aſſez longue ſuite de ſiecles poſtérieurs à cette cataſtrophe. Car, quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obſtacles inſurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à ſe policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & diviſés par une guerre ſanglante & continuelle ; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une légiſlation qu'il étoit impoſſible d'avoir empruntés, ſoit des tems, ſoit des pays éloignés. L'art ſeul de la parole & celui de l'écriture, même hyérogliphique, demandent plus de ſiecles pour former une nation iſolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour ſe perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des ſiecles ne ſont pas autant à l'eſpece, que des années à l'individu. L'une doit occuper un aſſez vaſte champ dans la durée & dans l'eſpace ; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La reſſemblance & l'uniformité qui regnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles ſont moins anciennes que celles de notre continent, ſi différentes entr'elles ; mais ſemblent confirmer en même tems qu'elles ne ſont pas ſorties d'un hémiſphere étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une deſcendance marquée.

CHAPITRE LVII.

Comparaiſon des peuples policés & des peuples ſauvages.

QUOI qu'il en ſoit, & de leur origine & de leur ancienneté très-incertaines, un objet de curioſité plus intéreſſant peut-être, eſt de ſavoir ou d'examiner ſi ces nations encore à demi-ſauvages ſont plus ou moins heureuſes que nos peuples civiliſés. Si la condition de l'homme brut, abandonné au pur inſtinct animal, dont une journée employée à chaſſer, ſe nourrir, produire ſon ſemblable & ſe repoſer, devient le modele de toutes ſes journées, eſt meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux qui trie le duvet pour ſe coucher, file le coton du ver à ſoie ponr ſe vêtir, a changé la caverne, ſa premiere demeure en un palais, a ſu varier ſes commodités & ſes beſoins de mille manieres différentes?

C'eſt dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ſes moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être auſſi heureux qu'il peut l'être? La ſubſiſtance pour le préſent; & s'il penſe à l'avenir, l'eſpoir & la certitude de ce premier bien. Or l'homme ſauvage, que les ſociétés policées n'ont pas repouſſé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce néceſſaire abſolu? S'il ne fait pas des proviſions, c'eſt que la terre & la mer ſont des magaſins & des réſervoirs toujours ouverts à ſes beſoins. La pêche ou la chaſſe ſont de toute l'année ou ſuppléent à la ſtérilité des ſaiſons mortes. Le ſauvage n'a pas des maiſons bien fermées, ni des foyers commodes; mais ſes fourrures lui ſervent de toit, de vêtemens & de poële. Il ne travaille que pour ſa propre utilité, dort quand il eſt fatigué, ne connoît ni les veilles ni les inſomnies. La guerre eſt pour lui volontaire. Le péril comme le travail, eſt une condition de ſa nature, & non une profeſſion de ſa naiſſance; un devoir de la nation, non une ſervitude de famille. Le ſauvage eſt ſérieux & point triſte: on voit rarement ſur ſon front l'empreinte des paſſions

& des maladies qui laiſſent des traces ſi hideuſes ou ſi funeſtes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne deſire point, ni deſirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie ſont la plupart des remedes à des maux qu'il ne ſent pas. Les plaiſirs ſont un ſoulagement des appétits, que rien n'excite dans ſes ſens. L'ennui n'entre guere dans ſon ame, qui n'éprouve ni privations, ni beſoin de ſentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le ſauvage ne ſouffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civiliſé, qu'a-t-il de plus heureux ? Sa nourriture eſt plus ſaine & plus délicate que celle de l'homme ſauvage. Il a des vêtemens plus doux, un aſile mieux défendu contre l'injure des ſaiſons. Mais le peuple, qui doit faire la baſe & l'objet de la police ſociale; cette multitude d'hommes qui, dans tous les états, ſupporte les travaux pénibles & les charges de la ſociété; le peuple vit-il heureux, ſoit dans ces empires où les ſuites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'eſclavage, ſoit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la ſervitude? Les gouvernemens mitoyens laiſſent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix eſt-elle achetée, cette ſécurité ? Par des flots de ſang qui repouſſent quelques inſtans la tyrannie, pour la laiſſer retomber avec plus de fureur & de férocité ſur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron, ont vengé l'expulſion des Tarquins & la mort de Céſar.

La tyrannie, dit-on, eſt l'ouvrage des peuples & non des rois. pourquoi la ſouffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entrepriſes du deſpotiſme, qu'il emploie de violence & d'artifice, lui même, pour s'emparer de toutes les facultés des hommes ? Mais eſt-il permis de ſe plaindre & de murmurer ſous les verges de l'oppreſſeur ? N'eſt-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper, juſqu'au dernier ſoupir de la victime ? A ſes yeux, les cris de la ſervitude ſont une rebellion. On les étouffe dans une priſon, ſouvent même ſur un échaffaut. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On eſt

donc réduit à souffrir la tyrannie, sous le nom de l'autorité ?

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé ? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer son fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable ? Quel est le genre d'industrie, à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes du gouvernement ?

Dans les bois de l'Amérique, si la disette regne au nord, on dirige ses courses au midi. Le vent ou le soleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrieres qui ferment nos états policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misere, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes les rigueurs que l'inclémence des saisons & l'injustice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon serf de la glebe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur, qui lui dispute jusqu'à la paille où la fatigue va chercher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font desirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre, s'il a quelques arpens, un seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé : n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s'il n'a que sa personne, le prince l'enleve pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artifan fans attelier fubiffent la loi des chefs avides & oifıfs, qui par le privilege du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'induftrie pour rien, & de vendre fes ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le fpectacle du luxe dont il eft doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'infolence d'un fafte qui l'humilie & l'écrafe.

Quand même on fuppoferoit que les travaux & les périls de nos métiers deftructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, feroient moins pénibles, moins nuifibles que la vie errante des fauvages chaffeurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui fe lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, font moins malheureux que des fauvages qui dans les tortures & les fupplices même ne verfent pas une larme; il refteroit encore une diftance infinie entre le fort de l'homme civil & celui de l'homme fauvage: différence toute entiere au défavantage de l'état focial. C'eft l'injuftice qui regne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions: inégalité qui naît de l'oppreffion & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutiffent le peuple jufqu'à l'empêcher de fentir fa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux fur l'injuftice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple, demander au ciel quel étoit fon crime, pour naître fur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes? Y eut-il de grandes peines inféparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la fupériorité de l'état civil, fur l'état de nature, l'homme obfcur & rampant, qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait fa pauvreté. Il envie à l'opulence des plaifirs dont l'habitude même ôte le fentiment au riche qui peut en jouir. Quel eft le domeftique qui peut aimer fon maître? Et qu'eft-ce que l'atta-

chement des valets ? Quel eſt le prince vraiment chéri de ſes courtiſans, même lorſqu'il eſt haï de ſes ſujets ? Que ſi nous préférons notre état à celui des peuples ſauvages, c'eſt par l'impuiſſance où la vie civile nous a réduits, de ſupporter certains maux de la nature, où le ſauvage eſt plus expoſé que nous ; c'eſt par l'attachement à certaines douceurs, dont l'habitude nous a fait un beſoin. Encore dans la force de l'âge, un homme civiliſé s'accoutumera-t-il avec des ſauvages, à rentrer même dans l'état de nature : témoin cet Ecoſſois qui, jeté & abandonné ſeul dans l'iſle de Fernandez, ne fut malheureux que juſqu'au tems où les beſoins phyſiques l'occuperent aſſez pour lui faire oublier ſa patrie, ſa langue, ſon nom, & juſqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen ſe ſentit ſoulagé du grand fardeau de la vie ſociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'uſage de la réflexion & de la penſée qui le ramenoient vers le paſſé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin, le ſentiment de l'indépendance étant un des premiers inſtincts de l'homme, celui qui joint à la jouiſſance de ce droit primitif, la ſureté morale d'une ſubſiſtance ſuffiſante, eſt incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font ſentir à chaque inſtant la perte de ſa liberté. Comparer l'état des ſauvages à celui des enfans, n'eſt-ce pas décider la queſtion ſi fortement débattue entre les philoſophes, ſur les avantages de l'état de nature & de l'état ſocial ? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne ſont-ils, pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine ? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne ſont pas ſous la verge du pédantiſme, n'eſt-elle pas le plus ſûr indice du bonheur qui leur eſt propre ? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil, s'il eſt heureux ? Demandez à l'homme ſauvage, s'il eſt malheureux ? Si tous deux vous répondent, NON : la diſpute eſt finie.

Peuples civiliſés, ce parallele eſt, ſans doute, affligeant pour vous : mais vous ne ſauriez reſſentir trop vivement les calamités ſous le poids deſquelles vous gémiſſez. Plus cette ſenſation vous

ſera douloureuſe, & plus elle ſera propre à vous rendre attentifs aux véritables cauſes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur ſource dans le déréglement de vos opinions, dans les vices de vos conſtitutions politiques, dans les loix bizarres, par leſquelles celles de la nature ſont ſans ceſſe outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le phyſique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il eſt devenu ſous leurs mains.

CHAPITRE LVIII.

En quel état les Anglois trouverent l'Amérique ſeptentrionale, & ce qu'ils y ont fait.

LES premiers Européens qui allerent former les colonies Angloiſes, trouverent d'immenſes forêts. Les gros arbres que la terre y avoit pouſſés juſqu'aux nues, y étoient embarraſſés de plantes rampantes qui en interdiſoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inacceſſibles. On n'y rencontroit que quelques ſauvages hériſſés du poil & de la dépouille des ces monſtres. Les humains épars ſe fuyoient, ou ne ſe cherchoient que pour ſe détruire. La terre y ſembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir, qu'à ſe peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produiſoit tout à ſon gré, ſans aide & ſans maître; elle entaſſoit toutes ſes productions avec une profuſion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une ſeule eſpece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au ſein de vaſtes marais, d'où ſe répandant par diverſes iſſues, ils enchaînoient, ils enfermoient des iſles dans une multitude de bras. Le printems renaiſſoit des débris de l'automne. Les feuilles ſéchées & pourries au pied

pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle ſeve qui repouſſoit des fleurs. Des troncs creuſés par le tems, ſervoient de retraite à d'innombrables oiſeaux. La mer bondiſſant ſur les côtes & dans les golfes qu'elle ſe plaiſoit à ronger, à creneler, y vomiſſoit par bandes, des monſtres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes, qui venoient ſe jouer ſur des rives déſertes, & s'y livrer aux plaiſirs de la liberté & de l'amour. C'eſt-là que la nature exerçoit ſa force créatrice, en reproduiſant ſans ceſſe ces grandes eſpeces qu'elle couve dans les abymes de l'Océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut, & l'Amérique ſeptentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faulx de la ſymmétrie, avec les inſtrumens de tous les arts. Auſſi-tôt des bois impraticables s'ouvrent & reçoivent dans de larges clarieres des habitations commodes. Les animaux deſtructeurs cedent la place à des troupeaux domeſtiques, & les ronces arides, aux moiſſons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le ſein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes ſe rempliſſent de cités, les anſes de vaiſſeaux, & le nouveau-monde ſubit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien. Quels reſſorts puiſſans ont élevé ce merveilleux édifice de l'induſtrie & de la politique Européenne? Reprenons le tableau par ſes détails. Dans l'enfoncement eſt un objet iſolé, qui ne fait point maſſe avec l'enſemble: c'eſt la baie d'Hudſon.

CHAPITRE LIX.

Climat de la baie d'Hudſon, habitudes de ſes habitans. Commerce qu'on y fait.

CE détroit, dont la profondeur eſt de dix degrés, eſt formé par l'Océan, dans les régions éloignées, au nord de l'Amérique. Son embouchure a ſix lieues de largeur. L'entrée n'en eſt praticable que depuis le commencement de Juillet juſqu'à la fin de Septembre; encore eſt-elle alors aſſez dangereuſe. Les vaiſſeaux ont à s'y préſerver des montagnes de glace, auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaiſſeur, & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou ſix ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par les vents de nord-oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril, eſt de ranger du plus près qu'il eſt poſſible la côte du nord, que la direction des vents & des courans, tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée.

Le vent du nord-oueſt qui regne preſque continuellement durant l'hiver, & très-ſouvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles ſont d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y ſont très-communs. Heureuſement on trouve de diſtance en diſtance, des grouppes d'iſles aſſez élevées pour offrir un aſile aux vaiſſeaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe, des maſſes iſolées de rochers nuds & ſans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit auſſi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le ſoleil ne ſe leve, ne ſe couche jamais, ſans un grand cône de lumiere. Lorſque ce phénomene a diſparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémiſphere de rayons colorés & ſi brillans, que leur éclat n'eſt pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel eſt

rarement ferein. Dans le printems & dans l'automne, l'air eſt habituellement rempli de brouillards épais ; & durant l'hiver, d'une infinité de fleches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été ſoient aſſez vives pendant deux mois ou ſix ſemaines, le tonnerre & les éclairs ſont rares. Les exhalaiſons ſulfureuſes y ſont trop diſperſées, ſans doute. Cependant elles ſont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légere brûle les écorces des arbres, mais ſans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, eſt de rendre blancs en hiver, les animaux qui ſont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaiſſes ; mais dont le poil tombe à meſure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation eſt moins vive, parce qu'elles ſont le plus éloignées du cœur, ſe trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues, elles ſont extrêmement touffues. Sous ce ciel triſte & morne, toutes les liqueurs deviennent ſolides en ſe gelant, & rompent leurs vaiſſeaux de quelque matiere qu'ils puiſſent être. L'eſprit-de-vin même y perd ſa fluidité. Il n'eſt pas extraordinaire de voir des morceaux de roc, briſés & détachés de maſſes plus conſidérables, par la force de la gelée. On a de plus obſervé que ces effets aſſez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a ſur le tems une influence dont les cauſes ne ſont pas connues.

On a découvert ſous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une ſubſtance analogue au charbon de terre. Le ſol y eſt d'ailleurs d'une ſtérilité extrême. A la réſerve des côtes, le plus communément marécageuſes, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reſte du pays ne préſente guere qu'une mouſſe fort haute, & de foibles arbriſſeaux aſſez clair-ſemés.

Tout s'y reſſent de la ſtérilité de la nature. Les hommes y ſont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur

corps. La petiteſſe de leurs pieds, rend leur marche vacillante & mal aſſurée. De petites mains, une bouche ronde, qui ſeroient un agrément en Europe, ſont preſque une difformité chez ce peuple; parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foibleſſe d'organiſation, d'un froid qui reſſerre & contraint l'eſſor de la croiſſance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique ſans poil & ſans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieilleſſe. Ce déſagrément vient en partie de la conformation de la levre inférieure, qu'ils ont groſſe, charnue, & plus avancée que la levre ſupérieure. Tels ſont les Eskimaux, qui habitent non-ſeulement le Labrador où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Iſle juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudſon ont, comme ceux du Groenland, le viſage plat, le nez petit, mais non écraſé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui ſont particuliers à leur ſexe, entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut qui n'eſt pas naturel, provient de l'habitude où elles ſont, d'allaiter leurs enfans juſqu'à l'âge de cinq ou ſix ans. Comme elles les portent ſouvent ſur leurs épaules, ces nourriſſons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent preſque ſuſpendus.

Les Eskimaux n'ont, ni des hordes entiérement noires, comme on a prétendu le ſoutenir & l'expliquer, ni des habitations creuſées ſous terre. Comment pourroient-ils excaver un ſol, que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivroient-ils dans des creux, où ils ſeroient ſubmergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples paſſent l'hiver ſous des huttes conſtruites à la hâte, de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nourriſſent? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Les Eskimaux vivent conſtamment au voiſinage de la mer, qui

fournit à toutes leurs provisions. Leur sang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, se ressentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donnent un teint olivâtre, une odeur forte de poisson, une sueur grasse & gluante, quelquefois une sorte de lepre écailleuse. Aussi les meres, à l'exemple des ourses, lechent-elles leurs nouveaux-nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature est intrépide sur une mer continuellement périlleuse. Avec des bateaux faits & cousus, pour ainsi dire, comme des outres, si bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-dessus, ils suivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole ; ils affrontent les baleines & les chiens de mer, dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut submerger d'un coup de queue uue centaine de ses aggresseurs ; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux est plus forte que la rage des monstres. Ils brûlent d'une soif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiseaux, les quadrupedes & les poissons du Nord, sont tous pourvus par la nature d'une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé, dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre ; la perte de la vue, & le scorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arrête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumiere. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de six mois, voient obliquement l'astre du jour. Encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumiere, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne-heure.

Un mal plus cruel encore les consume lentement. Le scorbut

s'attache à leur ſang, en altere, en épaiſſit, en appauvrit la maſſe. Les brumes de la mer, qu'ils reſpirent ; l'air épais & ſans reſſort, qui regne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors ; l'inaction continuelle de leurs longs hivers ; une vie tour-à-tour errante & ſédentaire : tout provoque en eux cette maladie ſcorbutique qui, pour comble de malignité, devient contagieuſe, ſe tranſmet par la co-habitation, & peut-être auſſi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces ſauvages du Nord en reſſent, quand il s'eſt éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles & malheureux : c'eſt que ces peuples ont de la peine à reſpirer un air plus doux & plus tiede. Londres, Amſterdam, Coppenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, ſont un ſéjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être auſſi les mœurs des peuples policés, ſont-elles plus contraires que leur climat à la ſanté des ſauvages. ? Il n'eſt pas impoſſible que les douceurs d'un Européen ſoient un poiſon pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1710 par Henri Hudſon. Cet intrépide navigateur, en cherchant au nord-oueſt un paſſage pour entrer dans la mer du Sud trouva ce détroit, au travers duquel il eſpéroit ouvrir à l'Europe une nouvelle route de l'Aſie par l'Amérique. Il oſa pénétrer dans ce canal inconnu ; il ſe diſpoſoit à le parcourir juſqu'au bout ; mais ſes lâches & perfides compagnons le mirent, lui & ſept autres, dans une chaloupe, & l'expoſerent ſans proviſions & ſans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refuſoient les ſecours de la vie ne purent lui ôter la gloire de ſa découverte. La baie où il entra le premier eſt & ſera toujours la baie d'Hudſon.

Les calamités inſéparables des guerres civiles firent perdre de vue en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus ſereins n'en avoient pas rappellé le ſouve-

nir, lorsque Groseillers & Radisson, deux François Canadiens, mécontens de leur patrie, avertirent les Anglois occupés à guérir par le commerce les plaies de la discorde, qu'il y avoit de grands profits à faire sur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui proposoient l'entreprise montrerent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établissement qu'ils formerent surpassa leurs espérances & leurs promesses.

Ce succès chagrina la France, qui craignit avec raison de voir passer à la baie d'Hudson les belles fourrures que lui fournissoient les contrées les plus septentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées sur le témoignage unanime de ses coureurs de bois, qui depuis 1656, s'étoient portés jusqu'à quatre fois sur les bords de ce détroit. On auroit bien desiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient suivie ces traiteurs; mais les distances furent jugées trop considérables, malgré les facilités qu'offroient les rivieres. Il fut arrêté que l'expédition se feroit par mer; & elle fut confiée à Groseillers & à Radisson, dont on avoit ramené l'inconstance; soit que tout homme revienne aisément à sa patrie, ou qu'un François n'ait besoin que de quitter la sienne pour l'aimer.

Ces deux hommes inquiets & audacieux, partirent en 1682 de Québec, sur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne se trouvant pas assez puissans pour attaquer l'ennemi, ils se contenterent d'élever un fort au voisinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce exclusif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeste jalousie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces misérables hostilités n'auroient pas discontinué, sans doute, si les droits jusqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudson n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains

femés à plusieurs reprises ; y a interdit aux Européens tout espoir de culture, & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes, que quatre-ving-dix ou cent soldats & facteurs enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'Yorck est le principal. Leur occupation est de recevoir les pélleteries ; que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises, dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil ; deux, pour une livre de poudre ; un castor pour quatre livres de plomb ; un, pour une hache ; un, pour six couteaux ; deux castors pour une livre de grains de verre ; six, pour un surtout de drap ; cinq, pour une juppe ; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutres ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée, se joint une tyrannie, au moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre ; & la lésion est à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce, n'avoit originairement qu'un fonds de 241, 500 livres qui a été porté successivement à 2, 380, 500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de castors ou d'autres animaux, sur lesquelles elle fait un bénéfice exorbitant, qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans les trois royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reste passe en Allemagne, où le climat lui offre un débouché fort avantageux.

CHAPITRE

CHAPITRE LX.

Y a-t-il dans la baie d'Hudſon un paſſage qui conduiſe aux Indes orientales ?

Ce n'eſt ni l'extraction de ces ſauvages richeſſes, ni l'accroiſſement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entiere ſur cette partie glaciale du nouveau-monde. La baie d'Hudſon a été long-tems regardée, & on la regarde encore, comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes orientales, aux contrées les plus riches de l'Aſie.

Ce fut Cabot qui, le premier, eut l'idée d'un paſſage par le nord-oueſt à la mer du Sud. Ses ſuccès ſe terminerent à la découverte de l'iſle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carriere, un grand nombre de navigateurs Anglois, dont pluſieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes ſauvages, que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions, eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuſe ne donna pas la moindre conjecture ſur le but qu'on ſe propoſoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimeres, lorſque la découverte de la baie d'Hudſon ranima des eſpérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre eſt abſorbée par ſes guerres inteſtines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'eſt la Nouvelle-Angleterre qui prend ſa place dans la pourſuite d'un projet, où l'avantage de ſa ſituation l'attache plus fortement. Cependant les voyages ſe multiplient plus que les lumieres. L'oppoſition des navigateurs, partagés entre la poſſibilité & la probabilité, la certitude du paſſage que l'on cherche, tient la nation

entiere dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie, épaiffiffent le nuage. Elles font fi confufes, fi myftérieufes, fi remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaife foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'ofe affeoir un jugement fur des témoignages fi fufpects. Arrive enfin la fameufe expédition de 1746, d'où l'on voit fortir quelques clartés, après des ténebres profondes qui duroient depuis deux fiecles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures efpérances? D'après quelles expériences ofent-ils former leurs conjectures? Tranfcrivons leurs raifonnemens.

Trois vérités dans l'hiftoire de la nature, doivent paffer déformais pour démontrées. La premiere eft, que les marées viennent de l'Océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réfervoir par des ouvertures plus ou moins confidérables; d'où il s'enfuit, que ce mouvement périodique n'exifte point, ou ne fe fait prefque pas fentir dans la Méditerranée, dans la Baltique, & dans les autres golfes qui leur reffemblent. La feconde vérité de fait eft, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan, que dans les endroits qui le font moins. La troifieme eft, que les vents violens qui foufflent avec la marée, la font monter au-delà de fes bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorfqu'ils foufflent dans un fens contraire.

D'après ces principes, il eft conftant que fi la baie d'Hudfon étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devroit être peu marquée; qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de fa fource, & qu'elle devroit perdre de fa force lorfqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il eft prouvé, par des obfervations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande précifion, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il eft prouvé qu'elle s'éleve à une plus grande hauteur au fond de la baie, que dans le détroit même, ou au voifinage. Il eft prouvé que cette hau-

teur augmente encore, lorſque les vents oppoſés au détroit ſe font ſentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudſon a d'autres communications avec l'Océan, que celle qu'on a déjà trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits ſi frappans, en ſuppoſant une communication de la baie d'Hudſon avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, ſe ſont manifeſtement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a d'ailleurs aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée eſt beaucoup plus baſſe dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudſon.

Si les marées qui ſe font ſentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer ſeptentrionale où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penſer qu'elles doivent avoir leur ſource dans la mer du Sud. Ce ſyſtême doit tirer un grand appui d'une vérité inconteſtable; c'eſt que les plus hautes marées qui ſe faſſent remarquer ſur ces côtes, ſont toujours cauſées par les vents du nord-oueſt qui ſoufflent directement contre ce détroit.

Après avoir conſtaté, autant que la nature le permet, l'exiſtence d'un paſſage ſi long-tems & ſi inutilement deſiré, il reſte à déterminer dans quelle partie de la baie il doit ſe trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés juſqu'ici de toutes parts, ſans choix & ſans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze braſſes: c'eſt un indice que l'eau y vient de quelque Océan, parce qu'une ſemblable tranſparence eſt incompatible avec des décharges de rivieres, de neiges fondues & de pluies. Des courans, dont on ne ſauroit expliquer la violence qu'en les faiſant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entiérement couvert. Enfin les baleines, qui cherchent conſtamment dans l'arriere-ſaiſon, à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour ſe rendre, non à l'Océan ſeptentrional, mais à la mer du Sud.

Il eſt raiſonnable de conjecturer que le paſſage eſt court. Toutes les rivieres qui ſe perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudſon, ſont foibles & petites, ce qui fait préſumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conſéquent les terres qui ſéparent les deux mers, ont peu d'étendue. Cet argument eſt fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux obſervent des tems à-peu-près égaux, avec la ſeule différence qui eſt occaſionnée par le retardement de la lune dans ſon retour au méridien, on eſt aſſuré de la proximité de l'Océan, d'où viennent ces marées. Si le paſſage eſt court, & qu'il ne ſoit pas avancé dans le nord, comme tout annonce qu'il ne l'eſt point, on doit préſumer qu'il n'eſt pas difficile. La rapidité des courans qu'on obſerve dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reſte à faire, ſont ſi ſenſibles, qu'il y auroit de l'inconſéquence à l'abandonner. Si le paſſage qu'on cherche étoit ouvert, il ſe formeroit d'abord des liaiſons entre les pays que la nature ſemble avoir ſéparés juſqu'à préſent. Elles s'étendroient bientôt au continent de la mer du Sud, & dans les nombreuſes iſles répandues ſur cet Océan immenſe. La communication ouverte depuis près de trois ſiecles entre les peuples commerçans de l'Europe & les pays des Indes orientales les plus reculés, heureuſement débarraſſée de ſes longueurs, deviendroit plus vive, plus ſuivie, plus conſidérable. On ne peut guere douter que les Anglois n'euſſent l'ambition de jouir excluſivement du fruit de leur activité & de leurs dépenſes. Ce deſir eſt dans la nature, & de grandes forces l'appuieroient. Cependant comme cet avantage n'eſt pas de ceux dont il ſoit poſſible de ſe réſerver toujours la poſſeſſion, on peut prédire que toutes les nations le partageroient avec le tems. Alors le détroit de Magellan, le cap de Horn, ſeront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne-Eſpérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puiſſent être les ſuites de la découverte, il eſt de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de pourſuivre

ſes tentatives juſqu'à ce qu'elle ait réuſſi, ou que l'impoſſibilité du ſuccès lui ſoit démontrée. La réſolution qu'elle a priſe en 1745, de promettre une récompenſe conſidérable aux navigateurs qui réuſſiroient dans ce grand projet, montre ſa ſageſſe juſques dans ſa générosité, mais ne ſuffit pas pour atteindre au but qu'elle ſe propoſe. Le miniſtere Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, juſqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudſon ſoit entiérement libre. La compagnie, qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de ſon inſtitution, en ne faiſant aucune démarche pour découvrir le paſſage du nord-oueſt, a contrarié de toutes ſes forces ceux que l'amour de la gloire, ou d'autres motifs, pouſſoient à cette grande entrepriſe. Rien ne peut changer cet eſprit d'iniquité, qui tient à l'eſſence même du monopole.

CHAPITRE LXI.

Deſcription de l'iſle de Terre-Neuve.

Heureusement le privilege excluſif qui regne à la baie d'Hudſon, & ſemble y fermer la voie aux lumieres comme aux richeſſes des nations, n'étend pas ſon joug juſques ſur Terre-Neuve. Située entre les quarante-ſix & cinquante-deux degrés de latitude nord, cette iſle n'eſt ſéparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu ſous le nom de détroit de Belle-Iſle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de ſon intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraiſemblablement perſonne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réuſſir. Le peu qu'on en connoît eſt rempli de rochers eſcarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & ſablonneuſes. Ces lieux inacceſſibles ſont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aiſé-

ment, qu'on ne sauroit les y poursuivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages, que quelques Eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est par-tout remplie d'anses, de rades, de ports; quelquefois couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux qui semblent destinés à sécher le poisson qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchissent les rayons du soleil. Le reste du pays est excessivement froid, moins par sa position que par les hauteurs, les forêts, les vents, sur-tout par ces monstrueuses glaces, qui, venues des mers du Nord, se trouvent arrêtées sur ses rivages, & y séjournent. Les quartiers situés au nord & à l'ouest, jouissent constamment du ciel le plus pur : il est beaucoup moins serein à l'est & au sud, trop voisins du grand banc, où il regne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, par le Vénitien Cabot, qui naviguoit pour l'Angleterre. Il n'y forma aucun établissement. Les voyages entrepris successivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette isle, firent juger qu'ils se réduiroient à pêcher de la morue, qui y étoit exrrêmement commune. De petits bâtimens partis d'Europe au printems, y revenoient dans l'automne avec des cargaisons entieres de ce poisson séché ou salé. La consommation en devint presque universelle, & familiere, sur-tout à l'église romaine. Les Anglois profiterent de cette foiblesse des catholiques, pour s'enrichir aux dépens du clergé, qui s'étoit autrefois engraissé du suc de l'Angleterre. Ils penserent à former des habitations fixes à Terre-Neuve. Celles qu'on commença de loin en loin, ne prospérerent pas. Elles furent toutes abandonnées, peu de tems après leur fondation. La premiere qui eut de la solidité, ne remonte pas au-delà de 1608. Ce succès inspira une telle émulation, que quarante ans après, tout l'espace qui s'étend sur la côte orientale, depuis la baie de la Conception jusqu'au cap de Raz, étoit occupé par quatre mille ames. Les pêcheurs placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du terrain & de leurs occupations, pratiquerent entr'eux des com-

munications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint-Jean. C'eſt-là que dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes ſéparées d'un jet de de pierre, & propre à recevoir plus de deux cents navires, ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui pourvoyoient à leurs beſoins, en échange des produits de la pêche.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils fréquentoient depuis long-tems la partie méridionale de l'iſle; & les Malouins, en particulier, arrivoient tous les ans en grand nombre, dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit-Nord. Quelques-uns d'entr'eux ſe fixerent confuſément ſur la côte, depuis le cap de Raz juſqu'au Chapeau-Rouge; il ſe forma même inſenſiblement une eſpece de bourgade dans la baie de Plaiſance, qui réuniſſoit toutes les commodités qu'on pouvoit deſirer pour une pêche heureuſe.

Au-devant de cette baie eſt une rade d'une lieue & demie d'étendue, mais qui n'eſt pas aſſez à l'abri des vents de nord-nord-oueſt, qui ſoufflent avec beaucoup d'impétuoſité. Le goulet qui donne entrée dans la baie, eſt ſi reſſerré par des rochers, qu'il n'y peut paſſer qu'un bâtiment à la fois; encore faut-il le touer pour le faire arriver. A l'extrémité de la baie, qui a dix-huit lieues de profondeur, eſt un port très-sûr, qui peut contenir cent cinquante vaiſſeaux. Quoique cette poſition fût propre à aſſurer à la France la pêche entiere de la côte méridionale de Terre-Neuve, le miniſtere de Verſailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit a l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garniſon de cinquante hommes.

Juſqu'à cette époque, les habitans que le beſoin avoit établis ſur cette terre ſtérile & ſauvage, étoient reſtés dans un heureux oubli. Alors commença un ſyſtême d'oppreſſion, qui s'entretint conſtamment, & s'affermit par l'avidité des commandans qui ſe ſuccéderent. Cette tyrannie, qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aiſance néceſſaire pour pouſſer leurs travaux

avec ſuccès, devoit empêcher auſſi qu'ils ne ſe multipliaſſent. La pêche Françoiſe ne put donc monter au niveau de la pêche Angloiſe. Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas à Utrecht, que ces voiſins entreprenans, ſoutenus des Canadiens, accoutumés aux courſes, à la chaſſe, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent & cent fois la dévaſtation dans ſes divers établiſſemens. C'en étoit aſſez pour lui faire demander la poſſeſſion entiere de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuiſée, déterminerent à ce ſacrifice. Cette puiſſance ſe réſerva pourtant, non-ſeulement le droit de pêcher dans une partie de l'iſle, mais encore ſur le grand banc, qui étoit cenſé en être une dépendance.

CHAPITRE LXII.

Pêcheries établies à Terre-Neuve.

LE poiſſon qui rend ces parages ſi célebres, eſt la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'Océan n'en nourrit aucun dont la gueule ſoit plus large à proportion de la grandeur, ni qui ſoit auſſi vorace. On trouve dans ſon corps juſqu'à des pots caſſés, du fer & du verre. Son eſtomac ne digere pas ces matieres, comme on l'a cru long-tems; il ſe retourne comme une poche, & ſe décharge ainſi de tout ce qui l'incommode.

La morue ſe montre dans les mers du nord de l'Europe. Elle y eſt pêchée par trente bâtimens Anglois, ſoixante François, & cent cinquante Hollandois; les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les Iſlandois, & ſur-tout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la ſaiſon de la pêche, à ramaſſer ſur la côte des œufs de morue, appât néceſſaire pour prendre la ſardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à 9 livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage; puiſqu'un phyſicien habile, qui a eu

eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille. Cette générosité de la nature doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue est infiniment plus abondante.

Elle est aussi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'est pas un objet de commerce lorsqu'elle est fraîche. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte, & se pêche au grand banc.

Cette bande de terre est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux, des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long, sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu du côté de l'Europe, est une espece de baie, qui a été nommée la Fosse. Les profondeurs, dans tout cet espace, sont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à soixante brasses d'eau. Le soleil ne s'y montre presque jamais, & le ciel y est, le plus souvent, couvert d'une brume épaisse & froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour; ce qui doit venir de ce que la mer irréguliérement poussée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont par-tout à pic, & en est repoussée avec la même violence. Cette cause est d'autant plus vraisemblable, que sur le banc même, à quelque distance des bords, on est tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue disparoît presque toujours du grand banc & des petits bancs voisins, depuis le milieu de Juillet jusqu'à la fin d'Août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année. Les bâtimens qu'elle occupe sont depuis cinquante jusqu'à cent cinquante tonneaux, & n'ont pas moins de douze ni plus de vingt-cinq hommes d'équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, & font provision en arrivant

d'un poiſſon nommé caplan, qui ſert d'amorce pour prendre la morue.

Avant d'entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure, eſt garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems, par un toit goudronné qui tient à ces barils. A meſure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; enſuite ils la livrent à un mouſſe, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laiſſe tomber par un écoutillon dans l'entre-pont où l'habilleur lui tire l'arrête juſqu'au nombril, & la fait paſſer par un autre écoutillon dans la cale. C'eſt-là qu'elle eſt ſalée, & rangée en piles. Le ſaleur a l'attention d'obſerver qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, aſſez de ſel pour que les couches de poiſſon ne ſe touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de ſel eſt également dangereux : l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puiſſances, qui avoient formé des colonies dans le nord de l'Amérique, étoient parvenues aſſez facilement à ſe l'approprier. L'Eſpagne qui ſeule y formoit quelques prétentions, & qui par la multitude de ſes moines, ſembloit y avoir des droits fondés ſur leurs beſoins, les a ſacrifiées dans la derniere paix. Il n'y a que les Anglois & les François, qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié en 1768, cent quarante-cinq navires qui, tout neufs, coûtoient 2, 547, 000 livres. Ces vaiſſeaux, formant enſemble huit mille huit cent trente tonneaux, étoient montés par dix ſept cents hommes, qui ont dû prendre chacun ſept cents morues. Selon ce calcul, dont des expériences répétées montrent la juſteſſe, la pêche totale a dû s'élever à un million cent quatre-vingt-dix mille morues.

On fait trois claſſes de ces morues. La premiere eſt de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La ſeconde, de celles

qui ont depuis dix-neuf jusqu'à vingt-quatre pouces. La troisieme, de celles qui ont moins de dix-neuf pouces. S'il s'est trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement deux cinquiemes de bon poisson, deux cinquiemes de poisson médiocre, un cinquieme de poisson inférieur, & que ce poisson ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entiere aura rendu 1, 050, 000 livres.

Le cent marchand est composé de cent trente-six morues de la premiere classe, de deux cent soixante-douze morues de la seconde classe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement du cent marchand, le prix de 180 livres. Il ne faut que cent trente-six morues pour faire le cent marchand des morues de la troisieme classe; mais aussi ne se vend-il que le tiers des autres morues, c'est-à-dire, 60 livres quand les autres en valent 180. Un million cent quatre-vingt-dix mille morues effectives, réduites au cent marchand de la maniere dont on l'a expliqué, ne font que sept cent mille morues, qui, à 150 livres le cent, prix commun des trois poissons, ont produit 1, 050, 000 livres. De cette somme, il a dû être distribué aux équipages, pour leur cinquieme 210, 000 livres. Il n'est donc resté pour les entrepreneurs que 840, 000 livres. Ce produit est évidemment insuffisant. En voici la preuve.

Il faut en déduire le désarmement qui ne peut être évalué, pour les cent quarante-cinq navires, à moins de 8, 700 livres. L'assurance de 2, 547, 000 livres, à cinq pour cent, doit monter à 127, 350 livres. Plus, une pareille somme pour l'intérêt de l'argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la mise hors, & être portée à 1, 698, 000 livres. En réduisant le dépérissement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reste encore à défalquer du profit 84, 900 livres. Qu'on rassemble toutes ces sommes, & on trouvera une perte de 357, 300 livres, qui, répartie sur un capital de 2, 547, 000 livres, forme 14 livres 6 deniers, pour cent de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l'huile que rend le foie de la morue, dans sa langue & dans ses entrailles,

qu'on conſerve en les ſalant, ne ſeroient pas ſatisfaits de leur ſpéculation. Ils trouveroient que ces minces objets ſont à peine ſuffiſans pour payer les honoraires des capitaines, & les droits des commiſſions de vente.

Il faut abſolument que le miniſtere de France renonce à la pêche de la morue verte, qui ſe conſomme dans la capitale & dans les provinces ſeptentrionales de la monarchie, ou qu'il ſupprime les droits énormes qu'on fait payer à cette eſpece de conſommation. Pour peu qu'il tarde encore de ſacrifier une branche très-précieuſe d'induſtrie, cette foible partie du revenu public; il aura la douleur de voir s'anéantir l'impôt avec la richeſſe qui le produit. L'habitude d'un commerce, l'eſpoir de ſon amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtimens & des uſtenſiles : ces motifs, qui retiennent les négocians à la pêche de la morue, auront ſans doute leur terme; & le dégoût univerſel prouve que ce terme n'eſt pas éloigné.

Les Anglois n'ont pas la même raiſon de renoncer à cette pêche, dont le produit n'eſt aſſujetti à aucun impôt. Un autre avantage, c'eſt que n'arrivant pas d'Europe, comme leur concurrent, mais ſeulement de Terre-Neuve, ou d'autres parages preſqu'auſſi voiſins, ils ont des bâtimens extrêmement petits, très-faciles à manier, peu élevés ſur l'eau, abaiſſant leurs voiles juſques ſur le pont, donnant peu de priſe aux vents, même les plus impétueux; enſorte que leurs travaux ſont rarement interrompus par l'agitation des vagues. De plus, ils ne perdent pas, comme les autres navigateurs, leur tems à ſe procurer des appâts, qu'ils portent de leurs habitations. Enfin leurs matelots ſont plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à la diſcipline.

Cependant les Anglois ſe livrent peu à la pêche de la morue verte, parce qu'ils manquent de débouchés. Leur induſtrie ne va guere en ce genre qu'à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur morue eſt préparée avec peu de ſoin, rarement forment-ils une cargaiſon entiere. Dans la crainte de voir ce poiſſon ſe corrompre, ils quittent le grand banc communément

avec les deux tiers, ſouvent même avec la moitié de leur chargement. La vente s'en fait en Portugal, en Biſcaye & dans les royaumes Britanniques. Les Anglois ſe dédommagent de la foible exportation de morue verte, par la ſupériorité qu'ils ont acquiſe dans tous les marchés, pour la morue ſeche.

On procede de deux manieres à l'exploitation de cette branche de commerce. Ce qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de Mars ou dans le courant d'Avril. Souvent ils rencontrent, au voiſinage de l'iſle, une quantité de glaces que les courans du nord pouſſent vers le ſud, qui ſe briſent dans leur choc réciproque, & qui ſe fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la ſaiſon. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élevent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de ſoixante à quatre-vingts braſſes. Jointes à d'autres glaces moins conſidérables, elles occupent une longueur de cent lieues, ſur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux atterrages, pour choiſir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des ſaiſons & des élémens, conjurés contre l'induſtrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place aſſiégée, la manœuvre du combat naval le plus ſavant & le plus opiniâtre n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppoſe à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les ſoifs, la faim & la ſoif de l'or percent toutes les barrieres, traverſent ces montagnes de glace; & l'on arrive enfin à cette iſle où tous les vaiſſeaux doivent ſe chargerde poiſſon.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échaffauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorſqu'ils ſont finis, on ſe partage. La moitié des équipages reſte à terre, pour donner à la morue les façons dont elle a beſoin. L'autre moitié s'embar-

que ſur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui font le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jeter ſur leurs échaffauds, dreſſés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le ſel, où elle reſte huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle eſt étendue ſur du gravier, où on la laiſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit bien ſéchée. On l'entaſſe enſuite en piles, où elle ſue quelques jours. Elle eſt encore remiſe ſur la greve, où elle acheve de ſécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laiſſe-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureuſement, la ſalubrité de ce climat ſoutient la ſanté contre de ſi fortes épreuves. On compteroit pour rien ſes peines, ſi elles étoient mieux récompenſées par le produit.

Mais il eſt des havres où les greves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de tems. Il en eſt dont le fond de roc vif & ſans varech, n'attire pas le poiſſon. Il en eſt où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent; & d'autres où il eſt brûlé de la réverbération du ſoleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres même les plus favorables, ne donnent pas l'aſſurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle ſe porte tantôt au nord, tantôt au ſud, & quelquefois au milieu de la côte; attirée ou pouſſée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui ſe trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfere. Les frais de leurs établiſſemens ſont perdus, par l'impoſſibilité de la ſuivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de Septembre; parce que le ſoleil ceſſe alors d'avoir aſſez de force pour ſécher la morue. On n'attend pas même cette ſaiſon pour ſe retirer, quand la pêche a-

été heureuſe. On ſe hâte de prendre la route des Antilles ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on riſqueroit de perdre dans une trop grande concurrence.

La France a expédié pour cette pêche, en 1768, cent quatorze navires, du port de quinze mille cinq cent quatre-vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avoient coûté, avec les premiers frais d'avance, 5, 661, 000, livres. Ils avoient huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poiſſon, & l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a beſoin. Chaque pêcheur a dû prendre ſix mille morues, & par conſéquent le produit total s'eſt élevé à vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq morues pour un quintal. Vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cent vingt-huit quintaux. Le quintal, l'un dans l'autre, a été vendu 16 livres 9 ſous 9 deniers; ce qui fait pour la vente entiere, 3, 174, 305 livres 8 ſous. Comme il ſort de cent quintaux de morue une barrique d'huile; cent quatre-vingt-douze mille cinq cent vingt-huit quintaux de morue, ont dû fournir dix-neuf cent vingt-cinq barriques d'huile, qui, à raiſon de 120 livres la barrique, ont donné 231, 000 livres. Qu'on ajoute à ces deux ſommes celle de 198, 000 livres, qu'ont gagné en fret les navires, en revenant des ports où ils avoient fait leur vente à celui où ils avoient été armés; & l'on trouvera que le produit brut de la pêche entiere ne s'eſt pas élevé au deſſus de 3, 603, 305 liv. 8 ſous.

Il faut épargner au lecteur le détail des dépenſes de déſarmement. Ils ſont auſſi pénibles par leur petiteſſe, que par leur étendue. On a ſuivi ces calculs avec la plus grande patience, & ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-déſintéreſſés, qui par leur profeſſion, en devoient être les juges naturels. Ces dépenſes montent à 695, 680 livres 17 ſous 6 deniers. Ainſi la recette nette de la pêche ne s'éleve qu'à 2, 907, 624 livres 10 ſous 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d'aſſurance, qui, en la

ſuppoſant de ſix pour cent, doit monter pour un capital de 5, 661, 000 livres, à 339, 660 livres. Il faut prélever l'intérêt de l'argent, qui à raiſon de cinq pour cent, doit coûter 283, 050 livres. Il ne faut pas oublier le dépériſſement des vaiſſeaux, qui formant la moitié de la valeur de l'armement entier, doivent être eſtimés 2, 830, 500 livres ce dépériſſement ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent, doit monter à 141, 525 livres. En admettant toutes ces ſuppoſitions, dont aucune ne peut être conteſtée, il s'enſuit que les François ont perdu en 1768, dans leur pêche errante, 687, 110 livres 9 ſous 6 deniers, & par conſéquent 12 livres 2 ſous 9 deniers, pour cent de leurs capitaux.

De ſemblables pertes qui malheureuſement ſe ſont renouvellées plus d'une année, détachent tous les jours cette nation d'une branche d'induſtrie ſi ruineuſe. Les particuliers qui ne l'ont pas encore abandonnée ne tarderont pas à y renoncer. On peut même préſumer qu'à l'imitation des Anglois, ils s'en ſeroient déjà retirés, ſi comme eux, ils avoient pu ſe rabattre ſur les pêches ſédentaires.

Il faut entendre par pêche ſédentaire, celle que font les Européens établis ſur les côtes de l'Amérique, où la morue abonde. Elle eſt infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus long-tems. Les François jouirent de ces avantages, tandis qu'ils furent paiſibles poſſeſſeurs de l'Acadie, de l'Iſle-Royale, du Canada & d'une partie de Terre-Neuve. Les fautes du gouvernement leur ont fait perdre, l'une après l'autre, ces poſſeſſions précieuſes; & des débris de tant de richeſſes, ils n'ont ſauvé que le droit de ſaler, de ſécher leur morue au nord de Terre-Neuve, depuis le cap de Bona-Viſta, juſqu'à la Pointe-Riche. Les établiſſemens fixes, que leur a laiſſés la paix de 1763, ſe réduiſent à l'iſle de Saint-Pierre, & aux deux iſles de Miquelon, qu'ils n'ont pas même la liberté de fortifier.

Saint-Pierre a huit cents habitans. Il n'y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon, & la petite n'a qu'une ſeule famille. La pêche facile dans les deux premieres iſles, eſt impraticable dans la troiſieme. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, ſur-tout à Saint-Pierre,

Pierre, qni n'en a d'aucune efpece. Mais la nature l'en a dédommagée par un port excellent, le feul qui fe trouve dans ce petit archipel. On y a pris en 1768, vingt-quatre mille trois cent quatre-vingt-dix quintaux de morue. Cette quantité n'augmentera pas beaucoup; parce que les Anglois refufent aux François le droit de pêcher dans l'étroit canal qui fépare ces ifles des côtes méridionales de Terre-Neuve, & qu'ils ont même confifqué les chaloupes qui ont ofé l'entreprendre.

Cette dureté que les traités n'autorifent pas, & qui n'a d'appui que la force, eft d'autant plus odieufe, que la Grande-Bretagne étend fon empire fur toutes les côtes, fur toutes les ifles que la morue fe plaît à fréquenter. Les Anglois répandus par-tout où ce poiffon abonde, font encore plus multipliés à Terre-Neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes. Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandifes d'Europe contre du poiffon, ou emporter le fruit du travail des colons, pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries Angloife & Françoife, étoit à-peu-près égal; avec cette différence, que la France confommoit davantage & vendoit moins, à raifon de fa population & de fa religion. Depuis que cette couronne a perdu fes poffeffions de l'Amérique feptentrionale, elle n'obtient plus, année commune, de la réunion de fes pêches errantes & fédentaires, que deux cent feize mille neuf cent dix-huit quintaux de morue feche, qui fuffifent à peine à l'approvifionnement des provinces méridionales de la métropole, & ne peuvent pas fournir par conféquent aux befoins de fes colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche, depuis fes conquêtes, deux tiers de morue de plus, ou fix cent cinquante - un mille cent quatorze quintaux de morue, qui réduits à 14 livres le quintal, parce que cette morue eft préparée avec moins de foin que celle des François, doivent valoir 9, 115, 596 livres. Le quart de ce

produit ſuffit aux établiſſemens Anglois de l'ancien & du nouveau-monde. Ainſi ce qu'on en vend en Portugal, en Eſpagne, en Italie, dans les iſles à ſucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l'empire Britannique, en métaux ou en denrées, la valeur de 6, 836, 697 livres. Cet objet d'exportation ſeroit devenu encore plus conſidérable, ſi la cour de Londres, lorſqu'elle fit la conquete des iſles Royale & de Saint-Jean, n'eût pas eu l'inhumanité d'en chaſſer les François qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui peut-être, ne le ſeront jamais. Une ſi mauvaiſe politique fut également ſuivie dans l'adminiſtration de la Nouvelle-Ecoſſe ; car il eſt dans la jalouſie de l'ambition de détruire pour poſſéder.

CHAPITRE LXIII.

Les François cedent à l'Angleterre la Nouvelle-Ecoſſe, dont ils avoient été long-tems les maîtres.

LE nom de Nouvelle-Ecoſſe, qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues, compriſe depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé dans les premiers tems, qu'une grande péninſule de forme triangulaire, ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule que les François appelloient Acadie, eſt très-propre par ſa poſition à ſervir d'aſile aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens où l'on entre & d'où l'on ſort par tous les vents. On voit beaucoup de morue ſur ſes rivages, & encore davantage ſur de petits bancs qui n'en ſont éloignés que de quelques lieues. Le continent voiſin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ſes côtes offre du gravier pour ſécher le poiſſon ; & la bonté des terres intérieures, invite à toutes ſortes de cultures. Ses bois ſont propres à beaucoup d'uſages. Quoique ſon climat ſoit dans la zone

tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, ſuivis tout-à-coup de chaleurs exceſſives, d'où ſe forment d'épais brouillards qui rarement ou du moins lentement diſſipés, ne rendent pas ce ſéjour mal-ſain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au lieu de ſe fixer à l'eſt de la péninſule, qui préſentoit des mers vaſtes, une navigation facile, une grande abondance de morue; ils préférerent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis, Baie Françoiſe. On a prétendu qu'ils avoient été ſéduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, dont le fond eſt par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq braſſes d'eau, & dix-huit à ſon entrée. Il eſt plus naturel de penſer que les fondateurs de la colonie choiſirent cette poſition; parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite excluſive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture; c'eſt que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacerent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des beſtiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des beſoins avoient amenés dans cette contrée; aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chaſſe & vers la traite avec les ſauvages.

Un déſordre né d'un faux ſyſtême d'adminiſtration, ouvrit enfin les yeux ſur les funeſtes effets des privileges excluſifs. Ce ſeroit outrager la bonne foi & la vérité qui doivent être l'ame d'un hiſtorien, de dire que l'autorité commença à reſpecter en France les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y a connu ce mot ſacré, qui peut ſeul aſſurer le ſalut des peuples, & donner la ſanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus abſolus, on fait quelquefois par eſprit d'ambition, ce que les gouvernemens juſtes & modérés font par principes de juſtice. Les miniſtres de Louis XIV. qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour repréſenter

eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réussiroient point sans l'appui des richesses; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'une & l'autre avoient été jusqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues; mais l'Acadie ne put ou ne sut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu'elle vit naître à son voisinage, un établissement qui devint depuis si florissant, sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira foiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations aucune rivalité. Mais, dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor & des fourrures, ils chercherent le moyen d'en être seuls les maîtres; & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arriverent en Acadie, la péninsule & les forêts du continent voisin, étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étant insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, jusqu'à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom Anglois, si familiere à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leur sens, le seul qui favorisât leur passion pour la guerre: ils l'adopterent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de se refuser à tout commerce d'échange avec les Anglois, ils troubloient, ils ravageoient souvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulieres, depuis qu'ils eurent choisi pour leur chef Saint-Casteins, capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épousé une de leurs femmes, & qui se conformoit en tout à leurs usages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les ſauvages par des préſens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient ſans ceſſe, tourna toute ſon indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raiſon, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hoſtilité commençoit à diviſer les deux métropoles, on attaquoit la péninſule. On la prenoit toujours; parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques paliſſades, & qu'elle ſe trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être ſecourue. C'étoit ſans doute quelque choſe aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ſes progrès; mais ce n'étoit pas aſſez pour diſſiper les défiances qu'inſpiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la ſupériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les diſpenſer de cette reſtitution. Les événemens de la guerre, pour la ſucceſſion d'Eſpagne, amenerent ce moment déciſif; & la cour de Verſailles ſe vit à jamais dépouillée d'une poſſeſſion, dont elle n'avoit pas ſoupçonné l'importance.

La chaleur, que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne ſe ſoutint pas dans les ſoins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légérement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne, on ſe contenta d'y envoyer une garniſon médiocre. L'indifférence du gouvernement paſſa dans la nation; ce qui n'eſt pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne ſe tranſporta que cinq ou ſix familles Angloiſes dans l'Acadie. Elle reſta toujours habitée par ſes premiers colons. On ne réuſſit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inſpiroient alors à tous ſes enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangeres, attachés à leur roi par une ſuite de proſpérités qui les avoient illuſtrés & agrandis;

ils avoient ce patriotisme qui naît des succès. Il étoit beau de porter le nom François; il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi les Acadiens, qui avoient juré, en subissant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appellés les François neutres.

Il y en avoit douze à treize cents fixés dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloises. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau souverain paroissoit les avoir oubliés; & lui même, il leur étoit tout-à-fait étranger.

CHAPITRE LXIV.

Mœurs des François qui, dans la Nouvelle-Ecosse, restent soumis au gouvernement d'Angleterre.

LA chasse & la pêche, qui avoient fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus un peuple simple & bon, qui n'aimoit point le sang. L'agriculture étoit son occupation. On l'avoit établie dans des terres basses, en repoussant, à force de digues, la mer & les rivieres, dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au moins dans la suite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réussissoient le mieux; mais le seigle, l'orge & le mays y croissoient aussi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'usage étoit devenu commun.

D'immenses prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta jusqu'à soixante mille bêtes à corne. La plupart des familles avoient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fît avec des bœufs.

Les habitations, presque toutes construites de bois, étoient fort

commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aiſés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les eſpeces. Elles ſervoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement ſaine & abondante. Le cidre & la bierre formoient leur boiſſon. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de ſucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toiſon de leurs brebis, qui ſervoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps groſſiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louiſbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des beſtiaux, des pelleteries.

Les François neutres, n'avoient pas autre choſe à donner à leurs voiſins. Les échanges qu'ils faiſoient entr'eux étoient encore moins conſidérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir ſeule à tous ſes beſoins. Auſſi ne connoiſſoient-ils pas l'uſage du papier-monnoie, ſi répandu dans l'Amérique ſeptentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme gliſſé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement ſimples. Il n'y eut jamais de cauſe, civile ou criminelle, aſſez importante pour être portée à la cour de juſtice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les paſteurs religieux qui dreſſoient tous les actes, qui recevoient tous les teſtamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'égliſe, on leur donnoit volontairement la vingt-ſeptieme partie des récoltes.

Elles étoient aſſez abondantes, pour laiſſer plus de facultés que d'exercice à la généroſité. On ne connoiſſoit pas la miſere, & la bienfaiſance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainſi dire, réparés avant d'être ſentis. Le bien s'opéroit ſans oſten-

tation d'une part, ſans humiliation de l'autre. C'étoit une ſociété de freres, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuſe harmonie écartoit juſqu'à ces liaiſons de galanterie qui troublent ſi ſouvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette ſociété, de commerce illicite entre les deux ſexes. C'eſt que perſonne n'y languiſſoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtiſſoit une maiſon, on défrichoit, on enſemençoit des terres autour de ſa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit beſoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choiſie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croiſſoit & proſpéroit à l'exemple des autres. Toutes enſemble compoſoient, en 1749, une population de dix-huit mille ames.

Les Anglois ſentirent, à cette époque, de quel profit pouvoit être à leur commerce la poſſeſſion de l'Acadie. La paix, qui devoit laiſſer beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrain vaſte & fécond. Le miniſtere Britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille: quatre-vingts acres aux bas-officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans: deux cents aux enſeignes, trois cents aux lieutenans, quatre cents aux capitaines; ſix cents aux officiers d'un grade ſupérieur, avec trente pour chacune des perſonnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrain défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance; & l'on ne pouvoit à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux ſous ſix deniers d'impôt, pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit d'ailleurs, à avancer ou rembourſer les frais du voyage; à élever des habitations; à fournir tous les outils néceſſaires pour la culture ou pour la pêche; à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragemens déterminerent au mois de

Mai

Mai 1749, trois mille ſept cent cinquante perſonnes à quitter l'Europe, où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit deſtinée à former un établiſſement au ſud-eſt de la péninſule d'Acadie, dans un lieu que les ſauvages appellerent autrefois Chibouctou, & les Anglois enſuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voiſinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette poſition à toutes celles qui s'offroient dans un ſol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chaſſe, il fallut la diſputer aux Mikmaks, qui la fréquentoient le plus. Ces ſauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature; & ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé d'aſſez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chaſſer ces légitimes poſſeſſeurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorſqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes ſimples & libres, avoient déjà ſenti qu'on ne pouvoit s'occuper ſérieuſement des contrées qu'ils habitoient, ſans qu'ils y perdiſſent de leur indépendance. A cette crainte, ſe joignit celle de voir leur religion en péril. Des paſteurs échauffés par leur propre enthouſiaſme, ou par les inſinuations des adminiſtrateurs du Canada, leur perſuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours ſi puiſſant pour faire entrer la haine dans des ames ſéduites, détermina la plus heureuſe peuplade de l'Amérique à quitter ſes habitations, pour ſe tranſporter dans la Nouvelle-France, où on lui offrit des terres. La plupart exécuterent cette réſolution du moment, ſans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reſte ſe diſpoſoit à les ſuivre, quand il auroit pris ſes ſuretés. Le gouvernement Anglois, ſoit humeur ou politique, voulut prévenir cette déſertion par une ſorte de trahiſon, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent raſſemblés, ſous prétexte de re-

nouveller le ferment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eût réunis, on les embarqua fur des navires, qui les tranfporterent dans d'autres colonies Angloifes, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de mifere.

Tel eft le fruit des jaloufies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voifin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans; fi l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rafe. Plutôt que de fe rendre, on fait fauter un vaiffeau, une fortification, par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement defpotique met de grands déferts entre fes ennemis & fes efclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Efpagne a mieux aimé fe dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique méridionale un cimetiere, que d'en partager les richeffes avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes fecrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : fouvent ils en ont jeté des cargaifons entieres dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louifiane aux Efpagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournaffent pas à la France. Et l'on dit enfuite que la police & la fociété font faites pour le bonheur de l'homme! Oui, de l'homme puiffant; oui, de l'homme méchant.

CHAPITRE LXV.

Etat actuel de la Nouvelle-Ecosse.

DEPUIS l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Ecosse ne compte que peu de colons. Il semble que l'envie qui dépeupla cette terre, l'ait flétrie. Du moins, la peine de l'injustice y retombe-t-elle sur les auteurs de l'injustice? On n'y voit pas un seul habitant établi sur la longue côte, qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la péninsule; & les rochers, les sables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'espérer qu'elle soit jamais bien peuplée. Tout au plus, la morue qui foisonne dans quelques-unes de ses anses, y attire pendant la saison de la pêche un petit nombre de navigateurs.

Le reste de la province n'a que trois établissemens. Annapolis, le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baie, des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux François, qu'une terre féconde & déserte y paroît regretter. Elle promet encore d'abondantes récoltes aux mains qui la consoleront de cette perte.

La nature a traité moins favorablement Lunebourg, qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cents Allemands sortis d'Hallifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à cet amour du travail, caracteres distinctifs d'une nation sage & belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guere que pour aller cultiver ceux qu'elle n'est point jalouse de conquérir. Elle a fertilisé toutes les contrées de la domination Angloise, où la fortune a conduit ses pas.

Hallifax est toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragemens que la métropole n'a cessé de lui prodiguer. Ils montoient, depuis sa fondation jusqu'en 1769, à plus de

90, 000 livres par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville qui, par sa situation, est l'entrepôt naturel des forces de terre & de mer, que la Grande-Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défense de ses pêcheries, pour la protection de ses isles à sucre, pour l'entretien de ses liaisons avec ses colonies septentrionales. Hallifax a tiré plus d'éclat & d'activité du mouvement que sa destination excite dans ses rades, qu'elle n'en pouvoit espérer de ses cultures, qui sont peu de chose; & de ses pêches qui n'ont pas reçu de grands accroissemens, quoiqu'elles comprennent la morue, le maquereau, & le loup-marin. Elle n'est pas même ce qu'elle devroit être, comme place de guerre. Les malversations, qui ont réduit toutes les fortifications, ordonnées & payées par la métropole, à quelques batteries sans fossés autour de la ville, l'exposent à tomber, sans défense au pouvoir du premier qui l'attaquera. Les habitans du comté d'Hallifax estimoient, en 1757, la valeur de leurs maisons, leurs bestiaux & leurs marchandises, environ 6, 750, 000 livres. Cette fortune, qui n'a guere augmenté que d'un quart, forme les deux tiers des richesses de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il long-tems? Ne seroit-ce pas pour y mettre fin, que le gouvernement Britannique auroit érigé en 1763 à Hallifax, une cour d'amirauté pour toute l'Amérique Angloise? Jusqu'à l'époque de cet établissement, c'étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les délits qui violoient l'acte de navigation. Mais la partialité de ces magistrats pour la colonie où ils étoient nés, & qui les avoit choisis, rendoit leur ministere inutile ou préjudiciable à la métropole. On espéra que des hommes éclairés & soutenus, qui seroient envoyés d'Europe, imprimeroient plus de respect ou plus de crainte. L'événement a justifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux observées depuis cet arrangement; mais il a résulté de grands inconvéniens, de l'éloignement prodigieux où plusieurs provinces se trouvoient du nouveau siege. La justice & la nécessité forceront à multiplier les tribunaux de cette administration, à les distribuer à des distances convenables pour

les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la Nouvelle-Ecoſſe perdra l'avantage précaire d'appeller à elle toutes les cauſes de l'amirauté; mais elle cherchera dans ſon propre fonds les ſources de proſpérité que la nature lui à données. Elle en a qui lui ſont particulieres. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont les trois royaumes ont un ſi grand beſoin, doit accélérer les progrès de ſon amélioration. Cependant la Nouvelle-Ecoſſe ne doit pas ſe flatter de pouvoir jamais égaler la Nouvelle-Angleterre.

CHAPITRE LXVI.

Fondation de la Nouvelle-Angleterre.

LA Nouvelle-Angleterre s'eſt ſignalée, comme l'ancienne, par des fureurs ſanglantes. La fille ſe reſſentit de l'eſprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut ſa naiſſance à des tems orageux; & les convulſions les plus horribles affligerent ſon enfance. Découverte au commencement du ſiecle dernier, ſous le nom de Virginie ſeptentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette premiere peuplade foible & mal dirigée, ſe perdit dans ſes fondemens. On y vit enſuite arriver par intervalles quelques aventuriers qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les ſauvages, diſparoiſſoient comme ceux-ci le reſte de l'année. Le fanatiſme qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Les presbytériens Anglois, que la perſécution avoit raſſemblés en Hollande, ce port univerſel de la paix & de la liberté, laſſés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, réſolurent d'aller fonder une égliſe pour leur ſecte, dans un nouvel hémiſphere. Ils acheterent donc en 1621, les droits de la compagnie Angloiſe de la Virginie ſeptentrionale: car ils n'étoient pas aſſez pauvres pour attendre leur proſpérité de leur patience & de leurs vertus.

Quarante-une familles de cent vingt perſonnes partirent ſous

les drapeaux de l'enthousiasme qui, fondé sur l'erreur ou sur la vérité, fait toujours de grandes choses. Elles arriverent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entiérement couvert de bois, n'offroit aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de scorbut & de misere. Le reste se soutint par cette vigueur de caractere, que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché des extrémités du monde, ces deux peuplades si différentes. Elles se lierent par des promesses solemnelles de service & d'amitié. Les anciens habitans céderent aux nouveaux à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former sous le nom de Nouvelle-Plymouth. Un sauvage qui savoit un peu la langue Angloise, resta chez les Européens pour leur enseigner la culture du mays, & la maniere de pêcher sur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arriverent d'abord lentement; mais la persécution contre les puritains en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. Le sang des martyrs fut dans tous les tems & dans tous les lieux la semence du prosélytisme. En 1630, la nouvelle secte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la distribuer en plusieurs peuplades. Celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Ce n'étoit pas uniquement des ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions, ni de ces sectaires que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Des seigneurs que l'ambition, l'humeur ou même la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, se ménageoient d'avance un asile dans ces climats éloignés. Ils y faisoient bâtir des maisons & défricher des terres, dans le

dessein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile sous l'abri de la réforme. Le fanatisme qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisoit la subordination dans la colonie ; ou plutôt des mœurs austeres tenoient lieu de loix dans un pays sauvage.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre vécurent long-tems en paix, sans aucune forme réguliere de police. Ce n'est pas que leur charte ne les eût autorisés à établir le gouvernement qui leur conviendroit : mais ces enthousiastes ne s'accordoient pas sur le plan de leur république ; & le ministere ne prenoit pas assez d'intérêt à leur destinée, pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ils sentirent enfin la nécessité d'une législation. Cet ouvrage que le génie & la vertu n'ont jamais tenté sans défiance, fut hardiment entrepris par l'aveugle fanatisme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des Juifs en fut la base.

Un mélange singulier de bien & de mal, de sagesse & de folie entra dans ce code. Personne ne pouvoit avoir part au gouvernement, sans être membre de l'église établie. La peine de mort étoit infligée, soit contre le sortilege, le blasphême & le faux-témoignage ; soit contre l'adultere ; soit contre les enfans qui maudiroient, qui battroient les auteurs de leur vie. D'un autre côté, le mariage devoit être fait par le magistrat. Le prix du bled étoit fixé à 3 livres 7 sous 6 deniers le boisseau. En même tems on privoit de la propriété de leurs terres, les sauvages qui ne les cultiveroient pas ; & l'on défendoit, sous peine d'une forte amende aux Européens, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre. On condamnoit à être fouettés publiquement tous ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse, ou dans le divertissement de la danse. Le plaisir étoit interdit, comme le vice ou le crime. Du reste, on pouvoit jurer pour 1 livre 2 sous 6 deniers d'amende, & violer le dimanche pour 67 livres 10 sols. C'étoit encore une douceur, d'expier avec de l'argent une omission de priere ou un serment indiscret. Mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que le culte des images fut défendu sous peine de mort aux puritains, comme

Moïse avoit autrefois défendu le culte des dieux étrangers au peuple Hébreu. On décerna la même peine aux prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis; & la même peine encore aux quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués & chassés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour ces nouveaux sectaires, ennemis de toute cruauté, qu'on ne pouvoit en ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, sans s'exposer à payer une amende fort considérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance si révoltante. Mais chaque secte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injustice, de violence & de persécution aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ses dogmes ou de ses préjugés, que la punition, l'exil, le supplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleste, un droit des élus de Dieu contre ses ennemis? Cette rage a été bien plus active contre des partisans dont on se voyoit abandonné. Dans les familles religieuses, comme dans les autres, la haine fraternelle est la plus sanglante de toutes. Les apostats sont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

CHAPITRE LXVII.

Le fanatisme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.

C'EST ce qu'éprouverent les infortunés colons qui, moins furieux que leurs freres, oserent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matiere de religion. Ce fut un blasphême, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat; & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser, que pour l'interdire aux autres. Ce systême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher

trancher ſur les opinions , en frappant les diſſidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou ſoupçonnés de tolérantiſme, furent expoſés à de ſi cruelles vexations, qu'ils ſe virent obligés d'abandonner leur nouvel aſyle pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une premiere perſécution avoit fondé la Nouvelle-Angleterre , une ſeconde perſécution ſervit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion étendit ſa ſévérité juſqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique , copiée ſur les regiſtres même de la colonie.

« C'eſt une choſe univerſellement reconnue , que l'uſage de por-
» ter les cheveux longs , à la maniere des perſonnes ſans mœurs &
» des barbares Indiens , n'a pu s'introduire en Angleterre , qu'au
» mépris ſacrilege de l'ordre exprès de Dieu, qui dit qu'il eſt hon-
» teux à un homme qui a quelque ſoin de ſon ame , de porter des
» cheveux longs. Cette abomination excitant l'indignation de tous
» les gens pieux ; nous magiſtrats zelés pour la pureté de la foi ,
» déclarons expreſſément & authentiquement que nous condam-
» nons l'impie uſage de laiſſer croître ſa chevelure ; uſage que nous
» regardons comme une choſe évidemment indécente & mal-
» honnête, qui défigure horriblement les hommes, offenſe les ames
» ſobres & modeſtes, autant qu'elle corrompt les bonnes mœurs.
» Juſtement indignés contre ce ſcandaleux uſage, nous prions,
» exhortons, invitons inſtamment tous les anciens de notre conti-
» nent, de faire éclater leur zele contre cette odieuſe coutume,
» de la proſcrire par toutes ſortes de moyens, & ſur-tout d'avoir
» ſoin que les membres de leurs égliſes n'en ſoient point ſouillés ;
» afin que ceux qui, malgré ces ſéveres défenſes & les voies de
» correction qui ſeront pratiquées à ce ſujet, ne ſe hâteront pas
» de s'interdire cet uſage, aient Dieu & les hommes en même
» tems contr'eux. »

Ce rigoriſme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis inſociable ; d'abord victime, enſuite tyran, ſe déchaîna contre les quakers. Ils furent empriſonnés, fouettés & bannis. La fiere ſimplicité de ces

nouveaux enthousiastes qui bénissoient le ciel & les hommes, au milieu des tourmens & de l'ignominie, inspira de la vénération pour leurs personnes, fit aimer leurs sentimens & multiplia leurs prosélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs, & les porta aux extrémités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique, que pour exercer sur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens; soit que le changement de climat rendît les Européens plus féroces; soit que la fureur de religion ne puisse trouver de terme que dans l'extinction de ses apôtres ou de ses martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit disparu. L'enthousiasme, l'hypocrisie, le fanatisme conçentrés dans son ame comme dans leur foyer; les factions, les révoltes, les proscriptions; tous ces monstres étoient descendus avec lui dans la tombe. Un jour plus serein luisoit sur l'Angleterre. Charles II. en recouvrant l'empire, avoit introduit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la galanterie, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés répandus en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que son pere avoit perdue sur l'échaffaut. Il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution dans les mœurs, pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaisirs sensuels rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661; mais il ne put y étouffer entiérement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme, enthousiaste, entêté, digne en tout de son pere, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laisser les autres, ressuscita les disputes également ridicules & surannées de la grace & du

libre arbitre. On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, si des nations sauvages, réunies entr'elles, tombant sur les plantations des Anglois, n'en eussent massacré grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons sentirent d'abord foiblement une si rude perte. Mais enfin, le danger universel devint si pressant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé, la colonie rentra dans son caractere de dissention. Cet esprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles sujettes à des convulsions, qui étoient accompagnées de symptômes extraordinaires. Leur pere, pasteur de cette église, les crut ensorcelées. Soupçonnant une servante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jeté quelque sort sur sa famille, à force de mauvais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit sorciere. D'autres femmes, séduites par le plaisir d'intéresser le public, crurent que des convulsions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur sexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au hasard, sont aussi-tôt mis en prison, accusés de sortilege, condamnés à être pendus, & leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu de jours après, seize personnes subissent le même sort, avec un jurisconsulte, qui, refusant de plaider contr'elles, est dès-lors convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres scenes, embrasent l'imagination de la multitude. La foiblesse de l'âge, les infirmités de la vieillesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la fortune, la vertu; rien ne met à couvert d'un odieux soupçon, dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fantômes de la superstition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche sur tout leur corps, avec une impudente curiosité, des marques de sorcellerie; on prend des taches scorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme, la méchanceté, la vengeance choisissent, à leur gré, leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures, & les

bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magiſtrats ſe refuſent à continuer ces horribles exécutions, ils ſont accuſés des forfaits imaginaires qu'ils ceſſent de punir. Les miniſtres de la religion leur ſuſcitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les ſpectres, les viſions, la terreur & la conſternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les priſons ſe rempliſſent, les gibets reſtent toujours dreſſés. Tous les citoyens ſont plongés dans une morne épouvante. Les plus ſages s'éloignent en gémiſſant, d'une terre maudite, enſanglantée ; & ceux qui y reſtent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la ſubverſion totale de cette déplorable colonie ; lorſqu'au plus fort de l'orage, les vagues tombent & s'appaiſent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les eſprits qu'il avoit engourdis. A cette ſtupidité profonde, ſuccede un remords cuiſant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels ſacrifices, d'avoir cru le fléchir par le ſang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être ſouillée par le culte ſacrilege & parricide des Européens.

La poſtérité ne ſaura jamais, ſans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être ſa ſource dans la mélancolie que des enthouſiaſtes perſécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit nourrie avec le ſcorbut qu'ils avoient pris ſur mer ; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaiſons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inſéparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceſſa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa ; comme tous les maux de l'imagination qui s'évaporent par les tranſports du délire. Le calme vint après la fievre ardente ; & ce ſombre accès d'enthouſiaſme ne reprit plus aux puritains de la Nouvelle-Angleterre.

CHAPITRE LXVIII.

Sévérité qui regne encore dans les loix de la Nouvelle-Angleterre.

EN renonçant à l'efprit de perfécution qui a marqué de fang toutes les fectes, les habitans de cette colonie ont confervé, fi ce n'eft pas un refte d'intolérance, du moins une forte de rigorifme qui fe reffent des triftes jours de fa naiffance. Des loix trop féveres y fubfiftent encore. On en jugera par le difcours que tint, il n'y a pas long-tems, devant les magiftrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquieme fois, un fruit illégitime.

« J'ofe efpérer, dit-elle, que la cour me permettra de dire un » mot en ma faveur.

» Je fuis une fille pauvre, infortunée, qui pouvant à peine gagner » ma fubfiftance, n'ai pas le moyen de payer des avocats pour plai- » der ma caufe. Je vais donc faire parler la raifon. Comme elle a » feule le droit de dicter des loix, elle peut les examiner toutes. » Celle qui me conduit à votre tribunal, m'a déjà jugée. Je ne » demande pas qu'on s'en écarte pour me faire grace. Mais je vous » prie, Meffieurs, d'intercéder auprès du gouvernement, pour qu'il » daigne me remettre l'amende à laquelle vous m'allez condamner.

» C'eft la cinquieme fois que je parois devant vous pour le même » délit. Deux fois j'ai payé de fortes amendes, & deux fois trop » indigente pour expier ma faute par une peine pécuniaire, j'ai » fubi un châtiment douloureux & flétriffant. Ces peines font » ordonnées par la loi; je le fais. Mais fi l'on doit abroger les loix, » quand elles font déraifonnables; fi l'on doit les mitiger, quand » elles font trop féveres, j'ofe vous dire que celle qui me pourfuit, » eft à la fois injufte & cruelle à mon égard. Au crime près, dont » ce tribunal m'accufe, & dont le ciel m'abfout, j'ai mené juf- » qu'à préfent une vie irréprochable. Je defie mes ennemis, fi j'ai » le malheur d'en avoir que je n'ai pas mérités, de me charger de

» la moindre injustice. J'examine ma conscience & ma conduite ;
» l'une & l'autre, je le dis hardiment, me paroissent pures comme
» le jour qui m'éclaire : & lorsque je cherche mon crime, je ne le
» trouve que dans la loi.

» C'est au risque de ma vie que j'ai donné le jour à cinq enfans.
» Je les ai nourris de mon lait & de mon travail, sans être à charge
» au public, ni à personne. Je me suis dévouée avec tout le courage
» de la tendresse maternelle aux pénibles soins qu'exigeoient leur
» foiblesse & leur âge. Je les ai formés à la vertu, qui n'est que la
» raison. Ils aiment déjà leur patrie, comme moi. Ils seront citoyens,
» comme vous-mêmes, à moins que vous ne leur ôtiez par de nou-
» velles amendes le fonds de leur subsistance, & que vous ne les
» forciez à fuir une région qui les repoussa dès le berceau.

» Est-ce donc un crime de féconder ou de procréer, à l'exemple de
» la terre notre mere commune ? D'augmenter le nombre des colons,
» dans un pays nouveau, qui ne demande que des habitans ? Je n'ai
» débauché le mari d'aucune femme ; je n'ai jamais attiré dans mes
» filets aucun jeune homme. Personne n'a sujet de se plaindre de
» moi ; si ce n'est peut-être le ministre de l'évangile, & le juge de
» paix, qui sont fâchés d'avoir perdu les honoraires de leurs fonc-
» tions, parce que j'ai eu des enfans sans être mariée devant eux.
» Mais, est-ce ma faute à moi ? J'en appelle à vous, Messieurs.
» Vous convenez que je ne manque pas de jugement. Ne seroit-
» ce pas une folie, une stupidité, si m'étant livrée aux devoirs
» les plus pénibles du mariage, je n'en avois pas récherché les
» honneurs ? J'ai toujours été, je suis encore disposée à me marier ;
» & je me flatte que je serois digne d'un état si respectable, avec
» la fécondité, l'industrie, l'économie & la frugalité dont la nature
» m'a douée : car elle m'avoit destinée à être une femme honnête
» & vertueuse. J'espérois le devenir ; lorsqu'étant encore vierge, je
» n'écoutai les premiers vœux de l'amour, qu'avec le serment du
» mariage. Mais la confiance indiscrete que j'eus dans la sincérité
» du premier homme que j'aimai, m'a fait perdre mon honneur, en
» comptant sur le sien. J'eus un enfant de lui ; puis il m'abandonna.

» Cet homme eſt connu de vous tous : il eſt devenu magiſtrat » comme vous. Je devois croire qu'il ſe ſeroit montré dans cette » cour aujourd'hui, pour modérer la rigueur de votre ſentence. » S'il eut paru, je n'aurois rien dit. Mais comment pourrois-je ne » pas accuſer l'injuſtice de mon ſort, qui veut que celui qui m'a » ſéduite & ruinée, aprè s avoir été la cauſe de ma perte, jouiſſe » des honneurs & du pouvoir, ſoit aſſis dans les tribunaux où l'on » punit mon malheur par les verges & par l'infamie ? Quel étoit » le légiſlateur barbare qui, prononçant entre les deux ſexes, favo- » riſa le plus fort, & ſévit ſur le plus foible ; ſur ce ſexe malheureux » qui, pour une jouiſſance, compte mille dangers & mille infir- » mités ; ſur ce ſexe à qui la nature vend, à un prix capable d'é- » pouvanter les paſſions les plus effrénées, ces mêmes plaiſirs qu'à » vous elle vous donne ſi libéralement ?

» Je n'ai point craint, pour ne pas trahir la nature, de m'expo- » ſer au déshonneur injuſte, aux châtimens honteux. J'ai mieux » aimé tout ſouffrir, que d'être parjure au vœu de la propagation, » que d'étouffer mes enfans avant de les concevoir, ou après les » avoir conçus. Je n'ai pu, je l'avoue, après avoir perdu ma virgi- » nité, garder le célibat dans une proſtitution ſecrete & ſtérile ; & » je demande encore la peine qui m'attend, plutôt que de cacher » les fruits de la fécondité que le ciel a donnée à l'homme & à la » femme, comme ſa premiere bénédiction.*

» On dira, ſans doute qu'indépendamment des loix civiles, j'ai » violé les préceptes de la religion ? Mais c'eſt à la religion de me » punir, ſi j'ai péché contr'elle. Eh ! n'eſt-ce pas aſſez qu'elle m'ait

(*) Voyez, Meſſieurs, tous les célibataires qui, dans la crainte des ſoins & des devoirs attachés au mariage, refuſent de donner le jour à leur poſtérité. Combien leur crime eſt plus nuiſible à la ſociété que le mien ! Que la loi leur enjoigne donc de ſe marier, ou de payer une amende double de celle qu'on m'inflige. Que peuvent faire de jeunes filles que l'éducation empêche de ſolliciter les hommes au mariage ; à qui l'état ne donne point de mari, quand la nature & les hommes les preſſent vivement de répondre aux premiers deſirs que tout ne ceſſe de leur inſpirer.

» exclue de la communion de mes freres, qui feroit une confolation
» pour moi? J'ai, dites-vous, offenfé le ciel, & je dois m'attendre
» à des feux éternels. Si vous le croyez, pourquoi m'accabler de
» châtimens en ce monde? Non, Meffieurs, le ciel n'eft pas impi-
» toyable, injufte comme vous. Si je croyois que ce que vous ap-
» pellez un péché fut réellement un crime, je n'aurois pas l'audace,
» ni la méchancété de le commettre. Mais comment oferois-je
» penfer que Dieu foit irrité de me voir procréer des enfans, quand
» il leur donne un corps fain & robufte qu'il fe plaît à douer d'une
» ame immortelle? Dieu jufte & bon; Dieu réparateur des maux
» & des injuftices, c'eft à toi que j'en appelle ici de la fentence
» de mes juges! Ne me venge point; ne les punis pas; mais daigne
» les éclairer & les attendrir! Si tu as donné à l'homme la femme
» pour compagne fur cette terre hériffée de ronces, qu'il n'accable
» pas d'opprobre un fexe qu'il a lui-même corrompu; qu'il ne
» feme pas la honte & la mifere, dans le plaifir où tu as atta-
» ché la confolation de fes peines! qu'il ne foit pas ingrat &
» dénaturé jufqu'au fein du bonheur, en livrant aux fupplices les
» victimes de fes voluptés! Fais qu'il refpecte dans fes defirs la
» pudeur qu'il honore; ou qu'après l'avoir violée dans fes plaifirs,
» il la plaigne du moins au lieu de l'outrager: ou plutôt fais qu'il
» ne change point en crimes, des actions que toi-même as permi-
» fes ou commandées, quand tu dis à fa race de croître & de fe
» multiplier ».

Ce difcours produifit une révolution touchante dans tous les efprits. Le tribunal difpenfa Polly Baker, c'étoit le nom de l'accufée, de l'amende ou du châtiment; & pour comble de triomphe, un de fes juges l'époufa: tant la voix de la raifon eft au deffus des preftiges, d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris fon afcendant; foit que le bien politique & focial faffe taire fouvent les cris de la nature ifolée; foit que dans le gouvernement Anglois, où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux fexes trouve moins d'excufes que dans les états où le clergé, la nobleffe, le luxe, la mifere, l'exemple fcanda-
leux

leux de la cour & de l'églife, corrompent, furchargent, avilisfent & déconfeillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des resfources contre les mauvaifes loix dans la conftitution même de fa métropole, où le peuple légiflateur peut corriger aifément des abus qu'il resfent; elle en a dans fa fituation locale, qui laiffe un vafte champ ouvert à l'induftrie, à la population.

CHAPITRE LXIX.

Gouvernement, population, cultures, manufactures, commerce, navigation de la Nouvelle-Angleterre.

CETTE colonie bornée au nord par le Canada, à l'oueft par la Nouvelle-Yorck, à l'eft & au fud par la Nouvelle-Ecoffe & par l'Océan, n'a pas moins de trois cents milles fur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichemens ne s'y font pas au hafard comme dans les autres provinces. Dès les premiers tems, ils furent asfujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il foit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrain vague. Le gouvernement qui a voulu que tous fes membres fusfent à l'abri des incurfions des fauvages, qu'ils fusfent à portée des fecours d'une fociété bien ordonnée, a réglé que des villages entiers feroient formés dans le même tems. Dès que foixante familles offrent de bâtir une églife, d'entretenir un pafteur, de folder un maître d'école; l'asfemblée générale leur asfigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux réprésentans dans le corps légiflatif de la colonie. Le diftrict qu'on leur asfigne eft toujours limitrophe des terres déjà défrichées, & contient le plus ordinairement fix mille quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choifit un asfiette convenable à l'habitation, dont la forme eft généralement quarrée. Le temple eft au milieu. Les colons partagent le terrain entr'eux,

& chacun enferme sa propriété d'une haie vive. On réserve quelques bois pour une commune. Ainsi s'agrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre, sans cesser de faire un tout bien organisé.

Quoique placée au milieu de la zone tempérée, la colonie ne jouit pas d'un climat aussi doux que celui des provinces de l'Europe qui sont sous les mêmes paralleles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y est communément serein, & les pluies y sont plus abondantes que durables. L'air y est devenu plus pur, à mesure qu'on a facilité sa circulation, en abattant les bois. Personne ne se plaint plus de ces vapeurs malignes, qui, dans les premiers tems, emporterent quelques habitans.

Le pays est partagé en quatre provinces qui, dans l'origine n'avoient presque rien de commun. La nécessité d'être en armes contre les sauvages, les décida à former en 1643 une confédération, où elles prirent le nom de *colonies unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particuliere qu'ils représentoient. Cette association ne blessoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté, sans avoir besoin, ni de la permission, ni de l'approbation de la métropole. Ces provinces bornoient toute leur soumission à reconnoître vaguement les rois d'Angleterre pour leurs souverains.

Une dépendance si foible déplut à Charles II. La baie de Massachuset, qui étoit la plus riche & la plus peuplée des quatre provinces, quoique la moins étendue, se rendit coupable de quelque faute envers le gouvernement. Le roi saisit cette occasion en 1684, pour révoquer les privileges de cette province. Elle fut sans charte jusqu'à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ses prétentions, ni à ses espérances. La cour s'y réservoit le droit de nommer le gouverneur, tous les emplois militaires, les principales places de finance & de judicature. En maintenant le peuple dans son pouvoir législatif, on attribua la voix négative &

le commandement des armes au chef de la colonie ; ce qui lui aſſuroit une influence ſuffiſante pour conſerver dans ſon entier la prérogative de la métropole. Les provinces de Connecticut & de Rhode-Iſland, ayant prévenu le châtiment par leur ſoumiſſion, lorſqu'on dépouilloit Maſſachuſet, reſterent en poſſeſſion de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hampshire, il fut toujours conduit à-peu-près ſur la forme d'adminiſtration qu'on a impoſée à Maſſachuſet. Un même gouverneur régit toute la colonie ; mais avec les maximes qui conviennent à la conſtitution de chaque province.

Les dénombremens les plus exacts portent la population actuelle de la Nouvelle-Angleterre à quatre cent mille habitans, plus multipliés au midi qu'au nord de la colonie, où le ſol eſt moins fertile. Parmi tant de citoyens, il ne ſe trouve que peu de propriétaires aſſez riches, pour abandonner le ſoin de leurs plantations à des économes ou à des fermiers : la plupart ſont des cultivateurs aiſés, qui vivent ſur leur héritage, occupés de travaux champêtres. Cette égalité de fortune, jointe aux principes religieux & à la nature du gouvernement, donne à ce peuple un génie plus républicain qu'on ne le remarque dans les autres colonies.

Aucun des fruits qui font les délices de nos tables, n'a dégénéré dans la Nouvelle-Angleterre. On prétend même que la pomme s'y eſt perfectionnée. Du moins, elle s'y eſt extrêmement multipliée ; & le cidre y eſt devenu une boiſſon plus commune qu'en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d'Europe y réuſſiſſent admirablement. Nos grains n'y ont point conſtamment le même ſuccès. Le froment eſt ſujet à ſe brouir, l'orge à ſe deſſécher, & l'avoine à donner plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le mays, qui ſe conſomme ordinairement en bierre, devient la reſſource du peuple. De vaſtes & abondantes prairies nourriſſent de nombreux troupeaux.

L'induſtrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette colonie que dans les autres, n'y a pas fait à beaucoup près les mêmes progrès que la culture. On n'y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance.

La premiere qui s'y forma fut la conſtruction des vaiſſeaux. Elle eut long-tems de la réputation. Les bâtimens qui ſortoient de ce chantier, étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins ſujets à ſe fendre que ceux des provinces plus méridionales. Leur nombre diminue ſenſiblement depuis 1730; parce que les bois de conſtruction ont été peu ménagés & employés à d'autres uſages. On a propoſé d'en défendre la coupe depuis les bords de la mer juſqu'à dix milles dans les terres. Cette loi, dont tout concouroit à démontrer la néceſſité, n'a pas été reçue. On ne ſait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de ſucre s'eſt mieux ſoutenue que celle des vaiſſeaux. Elle dut ſon origine à la facilité qu'avoient les nouveaux Anglois, de tirer des Antilles une grande abondance de mélaſſes. On les employa d'abord en nature à divers uſages. Bientôt on apprit à les diſtiller. Réduites en rum, elles ſervirent à l'approviſionnement des ſauvages voiſins, des pêcheurs de Terre-Neuve, des autres provinces ſeptentrionales, des navigateurs même qui fréquentoient les côtes d'Afrique. L'imperfection où cet art eſt reſté dans la colonie, n'en a pas fait tomber le produit; parce qu'elle a toujours pu vendre ces eaux-de-vie à un prix extrêmement modique.

La même raiſon a ſoutenu, a étendu la fabrique de chapeaux. Bornée au commencement par les réglemens de la métropole à la conſommation intérieure de la colonie, elle eſt parvenue à franchir ces barrieres. On en fait paſſer en fraude une aſſez grande quantité, dans les établiſſemens voiſins.

La colonie ne vend pas des draps, mais elle en achete peu. La toiſon de ſes moutons, auſſi longue quoique moins fine que celle d'Angleterre, donne des étoffes dont le tiſſu groſſier & ſerré, convient ſinguliérement à des hommes modeſtes qui habitent la campagne.

Quelques presbytériens, chaſſés autrefois du nord de l'Irlande par l'oppreſſion du gouvernement ou du clergé, allerent apprendre aux nouveaux Anglois à cultiver le chanvre & le lin, & à les mettre

en œuvre. Ces toiles ſont devenues, avec le tems, une des plus grandes reſſources de la colonie.

La métropole, dont les calculs politiques n'ont pas toujours ſoutenu la haute opinion qu'on avoit de ſes lumieres, n'a rien oublié pour traverſer ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que par cette conduite oppreſſive du gouvernement, ceux de ſes ſujets qui défrichoient cette partie conſidérable du nouveau-monde, étoient réduites à l'alternative d'abandonner un ſi bon pays, ou de ſe procurer eux-mêmes les choſes d'un uſage général & de néceſſité premiere. Les colons n'auroient pas même réuſſi à ſe ſoutenir par ces ſeuls moyens, s'ils n'avoient eu l'adreſſe & le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux de ſubſiſtances, dont il faut ſuivre le cours & indiquer la ſource.

La premiere reſſource qu'ils trouverent au-dehors, ce fut la pêche. On l'a encouragée juſqu'à régler, que toute famille qui déclareroit ſous ſerment avoir vécu durant toute l'année deux jours par ſemaine de poiſſon ſalé, ſeroit déchargée d'une partie de ſon impoſition. Ainſi le commerce invite les proteſtans à l'abſtinence de la viande, comme la religion la preſcrit aux catholiques. Le maquereau ſe pêche uniquement au printems, à l'embouchure du Pentagoët, riviere conſidérable qui ſe perd dans la baie Françoiſe, à l'extrémité de la colonie. Au centre même de la côte, & près de Boſton, la morue donne toujours en telle abondance, que le cap Cod, malgré la ſtérilité de ſon terroir, eſt une des parties du pays les plus peuplées. Non-contente de la pêche qu'elle fait dans ſes propres parages, la Nouvelle-Angleterre envoie au grand-banc, à Terre-Neuve, à l'Iſle-Royale, environ deux cents bâtimens de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément trois voyages durant la ſaiſon, & qui en rapportent au moins cent mille quintaux de morue. D'autres navires plus conſidérables, expédiés des mêmes ports, vont échanger des vivres contre la pêche des Anglois, qui ſont fixés dans ces contrées ſtériles & glaciales. Tous ces produits en morue ſont diſtribués enſuite au midi de l'Europe & de l'Amérique.

Ce n'eſt pas le ſeul objet que les iſles Britanniques du nouveau-monde tirent de la Nouvelle-Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des bœufs, des porcs, des viandes ſalées, du beurre, du ſuif, du fromage, des farines, du biſcuit, du bled d'Inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les eſpeces. Ces mêmes denrées paſſent la plupart dans les iſles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; mais toujours en moindre quantité durant la paix, que dans les tems de guerre. Honduras, Surinam, d'autres parties du continent Américain, ouvrent de ſemblables débouchés à la Nouvelle-Angleterre.

Elle va chercher à Madere & aux Açores, du vin & des eaux-de-vie, qu'elle paie avec du grain & des morues.

Les ports d'Italie, d'Eſpagne & de Portugal, reçoivent annuellement ſoixante ou ſoixante-dix de ſes bâtimens. Ils y arrivent chargés de morue, de bois de conſtruction, de munitions navales, de bled, d'huile de poiſſon; & pluſieurs s'en retournent avec des huiles d'olive, du ſel, du vin, de l'argent, à la Nouvelle-Angleterre, où ils déchargent clandeſtinement leurs cargaiſons. C'eſt ainſi qu'ils éludent les droits qu'ils paieroient dans la Grande-Bretagne, en y faiſant leur retour, comme ils y ſont tenus par une loi formelle. Les vaiſſeaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, ſont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent ils ſont frétés indifféremment pour tous les négocians & pour tous les marchés, juſqu'à ce qu'on en trouve un prix convenable.

La métropole reçoit de ſa colonie des vergues & des mâtures pour la marine royale, des planches, de la potaſſe, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures, & même des grains dans ſes années de diſette. Ces cargaiſons lui viennent ſur des vaiſſeaux que ſes propres négocians ont fait conſtruire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui conſtruiſent par ſpéculation.

La Nouvelle-Angleterre, outre le commerce qu'elle fait de ſes productions, s'eſt approprié une partie des denrées de l'Amérique, ſoit méridionale, ſoit ſeptentrionale, en faiſant paſſer par ſes mains

les échanges de ces deux contrées. Auſſi les nouveaux Anglois ſont-ils regardés comme les courtiers, ou les Hollandois de l'Amérique.

Malgré cette activité ſi vive & ſi ſoutenue, la colonie n'a jamais été ſans dettes. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la Grande-Bretagne lui fourniſſoit, ou de ſon induſtrie, ou de l'induſtrie étrangere, ou des Indes orientales : objets de commerce qui s'élevent chaque année à plus de 9, 000, 000 de livres.

Cependant ſa navigation eſt aſſez animée, pour occuper habituellement ſix mille matelots. Indépendamment des petits bâtimens qui font la pêche ou le cabotage, & qui ſortent indifféremment de toutes les rades ouvertes en grand nombre ſur les côtes, ſa marine conſiſte en cinq cents navires, qui forment quarante mille tonneaux de port. La plupart prennent leur chargement à Boſton; la plupart y font leur décharge.

Cette ville, la capitale de la Nouvelle-Angleterre, eſt ſituée dans une péninſule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Maſſachuſet, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie eſt défendue contre l'impétuoſité des vagues, par quantité de rochers qui s'élevent au deſſus de l'eau, & par une douzaine de petites iſles, la plupart fertiles & habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laiſſent une libre entrée qu'à trois vaiſſeaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevée, à la fin du ſiecle dernier, dans l'iſle du Château, une citadelle réguliere ſous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balles, tellement diſpoſés, qu'ils peuvent battre un vaiſſeau par l'avant & par l'arriere, avant qu'il ſe ſoit mis en état de lâcher ſa bordée. A une lieue en avant, eſt un fanal fort élevé, dont les ſignaux peuvent être apperçus de la fortereſſe, qui les répete pour la côte, tandis que Boſton a les ſiens, qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voiſines. Hors les momens d'une brume épaiſſe, dont quelques vaiſſeaux pourroient profiter pour ſe gliſſer dans les iſles, la ville a toujours cinq ou ſix heures pour ſe préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle

peut raſſembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte paſſeroit impunément ſous l'artillerie du Château, elle trouveroit au nord & au ſud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr & donneroient le tems à tous les bâtimens, à tous les magaſins du commerce, de ſe mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boſton eſt aſſez vaſte, pour que ſix cents voiles y puiſſent mouiller ſurement & commodément. On y a conſtruit un magnifique môle, aſſez avancé pour que les vaiſſeaux, ſans le ſecours du moindre allege, déchargent dans les magaſins qu'on a batis au nord. A l'extrémité du môle, on voit la ville diſpoſée en forme de croiſſant autour du port. La liſte des naiſſances & des morts, qui eſt devenue, avec raiſon, la regle unique des arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir environ trente mille habitans, anabaptiſtes, quakers, refugiés François, anglicans ou presbytériens. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la converſation, les uſages, les mœurs; tout y reſſemble ſi fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il eſt difficile d'y trouver d'autre différence, que celle qu'entraîne toujours l'exceſſive population des grandes capitales.

La Nouvelle-Angleterre, ſemblable à l'ancienne par tant de rapports, a dans ſon voiſinage la Nouvelle-Yorck. Celle-ci, reſſerrée à l'eſt par cette principale colonie, & bornée à l'oueſt par le Nouveau-Jerſey, occupe un eſpace étroit de vingt milles ſur le bord de la mer, s'élargit inſenſiblement, & s'enfonce dans le nord à plus de cent cinquante milles dans les terres.

CHAPITRE

CHAPITRE LXX.

La Nouvelle-Yorck fondée par les Hollandois passe dans les mains des Anglois.

CETTE contrée fut découverte, en 1609, par Henri Hudson. Ce fameux navigateur, après avoir fait d'inutiles efforts sous les auspices de la compagnie Hollandoise des Indes orientales, pour trouver dans le Nord un passage à la mer de l'Ouest, revira au Sud le long du continent, dans l'espérance de dédommager, par quelque utile découverte, la société qui l'avoit honoré de sa confiance. Il entra dans un fleuve considérable, auquel il donna son nom; & , content d'avoir reconnu les terres & les habitans de ses bords, il remit à la voile pour Amsterdam, d'où il étoit parti.

Dans le systême des Européens, qui comptent pour rien les peuples du nouveau-monde, ce pays devoit appartenir aux Hollandois. Un homme qui étoit à leur service l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom, & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres incontestables. On ne put donc qu'être étonné, d'apprendre que Jacques I. revendiquoit cette contrée, parce que Hudson étoit né son sujet; comme si la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Aussi ce prince insista-t-il légérement sur une prétention si peu fondée. La république, après quelques discussions, envoya, dès 1610, jeter les fondemens de la culture & du commerce, dans une région qu'elle s'appropria, sous le nom de la Nouvelle-Belge. Tout y prospéroit. D'heureux commencemens annonçoient de plus grands progrès, lorsque la colonie vit fondre sur elle, en 1664, un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande, ces liaisons intimes, que l'ambition & les succès de Louis XIV. cimenterent dans la suite entre les deux puissances, voyoit d'un œil jaloux,

un petit état à peine formé dans son voisinage, étendre dans tout l'univers les branches de sa prospérité. Elle frémissoit en secret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puissance, qui ne devoit pas même lui disputer la supériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écrasoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout, la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu'elle faisoit pour établir la concurrence, tournoit à son déshonneur ou à sa perte ; & le commerce universel se concentroit visiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des disgraces de ses négocians, & résolut de leur assurer par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur l'industrie. Charles II. malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des régions éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces dispositions ; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissemens, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

Une flotte Angloise se montra au mois d'Août, devant la Nouvelle-Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôterent toute idée, comme tout espoir de résistance ; & la colonie entiere se soumit, à la premiere sommation. Cette conquête fut assurée au vainqueur, par la paix de Breda ; mais il en fut dépouillé par la république, en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puissances maritimes, qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être. Un second traité rendit encore les Anglois maîtres de la Nouvelle-Belge, qui depuis resta sous leur domination, avec le titre de Nouvelle-Yorck.

Elle avoit pris ce nom dès 1664, que le duc d'Yorck en avoit reçu la propriété du roi son frere. Dès qu'il l'eut recouvrée, il y fit passer ce despotisme, qui depuis le précipita du trône. Ses lieutenans, qui tenoient de ses mains tous les pouvoirs ensemble, non contens d'y exercer l'autorité publique, s'étoient constitués arbitres de toutes les causes civiles. Le pays étoit alors habité par des

Hollandois, qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & par des colons sortis de la Nouvelle-Angleterre. Accoutumés à la liberté, ces peuples ne devoient pas souffrir long-tems une administration absolue, arbitraire. On ne pouvoit que prévoir un soulévement ou une émigration, lorsque la colonie fut invitée, en 1683, à choisir des représentans, pour régler son administration. Le tems amena d'autres changemens; mais ce ne fut qu'en 1691, que fut arrêté un plan de gouvernement, dont on ne s'est pas écarté depuis.

A sa tête est un chef, nommé par la couronne. Elle lui donne douze conseillers sans le consentement desquels il ne peut signer aucun acte. Vingt-sept députés, choisis par les habitans, représentent la commune. Tous les pouvoirs sont concentrés dans l'assemblée, composée de ses différens membres. Au commencement, sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l'est aujourd'hui à sept, comme celle du parlement d'Angleterre, dont elle a suivi les révolutions.

CHAPITRE LXXI.

Etat florissant de la Nouvelle-Yorck. Causes de ses succès.

APPUYÉE sur une base de gouvernement si solide, si convenable à la liberté qui fait tout prospérer, la colonie se livra sans inquiétude à tous les travaux que sa situation pouvoit prescrire & encourager. Un climat plus doux que celui de la nouvelle-Angleterre, un sol beaucoup plus favorable à la culture du grain, aussi propre à toutes les autres denrées, lui donnerent une concurrence rapide & vive, avec un établissement qui l'avoit devancée dans toutes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l'égaloit pas dans les manufactures, ce désavantage étoit compensé par la supériorité d'un commerce en pelleteries, vingt fois plus considérable. Ces moyens de prospérité, soutenus d'une grande tolérance reli-

gieuse, ont élevé sa population à cent cinquante mille habitans, dont vingt-cinq mille en état de porter les armes, forment une milice nationale.

Cette colonie auroit encore fleuri davantage, sans le fanatisme de deux gouverneurs, sans les vexations de quelques autres, sans les concessions immenses, faites à des particuliers trop accrédités. Mais ces inconvéniens sont passagers dans le gouvernement Anglois. Les uns ont cessé, & les autres diminuent. Ainsi la province pourra voir un jour doubler ses productions; si les deux tiers de son territoire, qui sont encore en friche, doivent rendre autant que le tiers déjà cultivé.

Il n'est pas donné de prévoir quelle influence auront ces richesses, sur l'esprit & le sort de habitans : mais on peut dire qu'ils n'ont pas abusé jusqu'ici, de celles qu'ils ont acquises. Les Hollandois, premiers fondateurs de cette colonie, y établirent cet esprit d'ordre & d'économie, qui caractérise leur nation. Comme ils formerent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs bonnes mœurs fit l'esprit général des nouveaux colons, que la conquête leur associa. Les Allemands, poussés en Amérique par la persécution religieuse, qui les chassoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, se trouverent disposés, par la nature, à ce ton simple & modeste; & les François ou les Anglois, que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, se conformerent, ou par sagesse, ou par émulation à cette maniere de vivre, moins coûteuse, & plus aisée que les modes & les airs du faste.

Qu'est-il arrivé de là? que les colons n'ont pas contracté de dettes envers la métropole; qu'ils ont conservé une entiere liberté dans leurs ventes & dans leurs achats; & qu'ils ont toujours donné à leurs affaires, la direction qui leur étoit la plus avantageuse. Si leurs représentans avoient porté les mêmes principes dans l'administration, la province n'auroit pas été précipitée dans des engagemens, dont elle ressent déjà le fardeau ou la surcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent & décorent les bords

de la riviere d'Hudſon. Ce fleuve eſt navigable jour & nuit, dans toutes les ſaiſons. On peut le remonter, on peut le deſcendre, par la marée qui va juſqu'à cent ſoixante milles dans les terres. C'eſt ſur ce magnifique canal qu'on embarque, dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voiſin de l'Océan, eſt propre, par ſa ſituation, à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la province, toutes celles de l'Iſle-Longue, qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal étroit.

Cette iſle, qui tire ſon nom de ſa figure, a cent vingt milles de long ſur douze de large. Elle étoit autrefois ſinguliérement connue, par le nombre de baleines & de veaux-marins qu'on y prenoit. Mais, ſoit que la pêche ait épuiſé ou chaſſé ces races, qui cherchent les mers tranquilles & les côtes déſertes, elles ont diſparu. Une autre induſtrie a rempli ce vuide. L'excellence des pâturages a fait multiplier les beſtiaux, ſur-tout les chevaux, ſans qu'on ait pour cela négligé aucune eſpece de culture. Le produit de ces richeſſes coule au grand entrepôt. Il s'y trouve groſſi par des productions qui viennent de plus loin. Quelques plages de la Nouvelle-Angleterre, du Nouveau-Jerſey, gagnent à verſer leurs denrées dans ce magaſin.

Ce marché général eſt une ville importante, aujourd'hui déſignée comme la colonie entiere ſous le titre de Nouvelle-Yorck. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois, ſous le nom de Nouvelle-Amſterdam, dans l'iſle de Manahatan, longue de quatorze lieues, ſur une largeur médiocre. Sa population étoit en 1756 de dix mille quatre cent ſoixante-huit blancs, & de deux mille deux cent ſoixante-quinze noirs. Peut-être n'eſt-il point de ville où l'on reſpire un air plus ſain, où l'on apperçoive une aiſance plus univerſelle & mieux répartie. Ses édifices publics, ſes maiſons particulieres ſont ſolides & commodes. Mais ſi cette cité ſe voyoit vigoureuſement attaquée, à peine tiendroit-elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort & les retranchemens de pierre qui défendent la rade & la ville.

La Nouvelle-Yorck placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudſon, n'a proprement ni port, ni baſſin ; mais elle n'en a pas beſoin. Sa rade lui ſuffit. C'eſt de là qu'on expédie tous les ans plus de trois cents navires, pour les différens parages de l'Amérique ou de l'Europe. L'Angleterre n'en reçoit que le plus petit nombre ; mais ce ſont les plus riches, parce qu'ils ſont chargés de caſtor & de fourrures. Comment eſt-ce que la colonie ſe procure ces pelleteries? On va le voir.

Dès que les Hollandois eurent élevé la Nouvelle-Amſterdam dans une poſition favorable pour communiquer avec l'Europe, ils chercherent les moyens d'y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l'Amérique ſeptentrionale. Les ſauvages voiſins de la ville en fourniſſoient peu, & n'en offroient que de médiocres. Il falloit pouſſer au Nord pour en avoir davantage & de meilleures. On forma le projet d'un établiſſement ſur les bords du fleuve Hudſon, à cent cinquante milles de la capitale ; & les circonſtances ſe trouverent favorables pour obtenir le conſentement des Iroquois, de qui dépendoit le territoire ſur lequel on avoit jeté les yeux. Cette brave nation ſe trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre, avec les François arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes ſemblables à celles de l'ennemi qu'elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort d'Orange, qui fut appellé depuis Albany. Jamais il n'y eut d'hoſtilités, jamais de démêlés entre les Iroquois & les Hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fuſils que ceux-ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer ſans concurrence la chaſſe entiere des cinq cantons, le butin même que les guerriers Iroquois faiſoient dans leurs expéditions.

Les Anglois, en s'emparant de la colonie, conſerverent l'union avec les ſauvages ; mais ils ne ſongerent ſérieuſement à étendre la traite des pelleteries qu'ils avoient trouvée établie, que lorſque la révocation de l'édit de Nantes eut fait paſſer chez eux, en 1685, l'art de fabriquer les chapeaux de caſtor. Leurs efforts furent long-tems impuiſſans. Deux obſtacles s'oppoſoient principalement

à leurs progrès. Les François tiroient d'Albany même des couvertures, de grosses étoffes de laine, des ouvrages de fer & de cuivre, des armes & des munitions qu'ils vendoient aux sauvages, avec d'autant plus d'avantage, que ces marchandises achetées à Albany leur coûtoient un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D'ailleurs les nations Américaines qui étoient séparées de la Nouvelle-Yorck par le pays des Iroquois où l'on craignoit de s'engager, ne pouvoient guere traiter qu'avec les François.

Burnet, qui gouvernoit la colonie Angloise en 1720, fut le premier qui connut le mal ou qui osa l'attaquer dans sa source. Il fit défendre, par l'assemblée générale, toute communication entre Albany & le Canada; il amena les Iroquois à consentir qu'il élevât & qu'il fortifiât à ses frais le comptoir d'Oswego sur le lac Ontario, dans un endroit où passoient la plupart des nations en allant à Montréal. Après ces deux opérations, le castor & les autres fourrures furent à-peu-près partagées entre les Anglois & les François. La perte du Canada ne peut que grossir aujourd'hui la part de la Nouvelle-Yorck, mieux située pour le commerce que le pays qui le lui disputoit.

Si la colonie Angloise a gagné par l'acquisition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la séparation du Nouveau-Jersey, qui fut autrefois attaché à la Nouvelle-Belge, sous le nom de Nouvelle-Suede.

CHAPITRE LXXII.

Comment le Nouveau-Jerfey eft tombé dans les mains des Anglois. Son état actuel.

LEs Suédois furent en effet les premiers Européens qui s'établirent dans cette contrée vers l'an 1639. Mais l'abandon où les laiffoit leur patrie, trop foible pour étendre fes bras fi loin, les réduifit, au bout de feize ans, à fe donner eux-mêmes aux Hollandois, qui réunirent cette acquifition à la Nouvelle-Belge. Le duc d'Yorck l'en détacha, quand il reçut l'inveftiture de ces deux provinces; & il partagea la moins confidérable entre deux de fes favoris, fous le nom du Nouveau-Jerfey.

Carteret & Berkeley, qui poffédoient, le premier la partie de l'eft, & le fecond la partie de l'oueft, n'avoient follicité ce vafte territoire que pour le vendre. Des hommes à fpéculation leur en acheterent à vil prix de grandes portions qu'ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ces fous-divifions, la colonie refta partagée en deux provinces, féparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur adminiftration, les dégoûterent de cette efpece de fouveraineté, qui ne convenoit guere à des fujets. Ils remirent en 1702 leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en ont fait qu'une, qui, comme la plupart des autres colonies Angloifes, eft dirigée par un gouverneur, un confeil, une affemblée générale. Le Nouveau-Jerfey, fitué entre les trente-neuf & quarante degrés de latitude feptentrionale, a pour limites la Nouvelle-Yorck à l'eft, & la Penfilvanie à l'oueft; au nord il a des terres inconnues; au fud-eft, l'Océan qui baigne fes côtes, dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la derniere révolution, on ne voyoit dans un pays fi vafte que feize mille habitans. C'étoient les defcendans des Suédois,

dois, des Hollandois, ses premiers cultivateurs. Quelques quakers, quelques anglicans, un plus grand nombre de presbytériens Ecossois, s'étoient joints à ces colons de deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, & causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté sembloit devoir être pour cette colonie l'époque de la prospérité; mais presque tous les Européens qui cherchoient un asile ou la fortune dans le nouveau-monde, préférant la Pensilvanie & la Caroline, où la douceur du climat & la fertilité du sol les attiroient puissamment; le Nouveau-Jersey ne put se rétablir de sa langueur primitive. Encore aujourd'hui l'on n'y compte guere plus de cinquante mille blancs, réunis dans quelques bourgades, ou dispersés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette province ne lui permettant pas, dans les commencemens, d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de vendre ses denrées à Philadelphie, & plus encore à la Nouvelle-Yorck, où elles arrivoient par des rivieres d'une navigation facile. C'est la route que prennent encore la plupart de ses productions. Les deux villes lui donnent en échange quelques marchandises de la métropole. Loin de pouvoir se procurer des objets de luxe, elle ne peut même acheter tous ceux de premier besoin, & se voit obligée à fabriquer elle-même la plus grande partie de ses vêtemens.

Aussi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle est réduite au papier-monnoie, qui n'en est que le signe précaire. La masse de ses billets monte à 1, 350, 000 livres. Comme ils ont un cours égal dans la Pensilvanie & dans la Nouvelle-Yorck, qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre; ils obtiennent une prime de faveur sur les billets de ces deux colonies, en servant à tous les paiemens que celles-ci font entr'elles.

Mais un si léger avantage ne donnera jamais de l'importance au Nouveau-Jersey. C'est de son sein, c'est du défrichement de ces déserts immenses qu'il doit tirer sa vigueur & sa prospérité. Il ne se relevera point de sa langueur, tant qu'il aura besoin d'agens

intermédiaires La colonie en eſt perſuadée ; & toute ſon ambition ſe borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déjà fait quelques efforts heureux. Dès l'an 1751 elle expédia de ſes propres fonds trente-huit bâtimens pour l'Europe, ou pour les iſles méridionales de l'Amérique. Ces vaiſſeaux portoient cent ſoixante-huit mille quintaux de biſcuit, ſix mille quatre cent vingt-quatre barrils de farine ; dix-ſept mille neuf cent quarante-un boiſſeaux de bled; trois cent quatorze barrils de bœuf & de porc ſalés ; quatorze cents quintaux de chanvre ; une aſſez grande quantité de jambons, de beurre, de bierre, de graine de lin, de fer en barres & de bois de charpente. On préſume que ſes expéditions directes peuvent avoir augmenté d'un tiers.

Ce commencement de richeſſe doit inſpirer de l'émulation, de l'induſtrie, des eſpérances, des projets, des entrepriſes, à une colonie qui, juſqu'à préſent, n'a pu ſoutenir dans le commerce le rang & le rôle où l'appelloit ſa ſituation. S'il eſt des états pauvres & foibles, qui tirent leur ſubſiſtance & leur ſoutien du voiſinage des états riches & brillans ; il en eſt bien plus encore qui ſont affoiblis ou écraſés par ce même voiſinage. Tel a peut-être été le ſort du Nouveau-Jerſey. C'eſt ce qu'on va voir dans l'hiſtoire de la Penſilvanie, qui, ſerrant de trop près cette colonie, l'a juſqu'ici tantôt étouffée de ſon ombre, tantôt offuſquée de ſon éclat.

Fin du dix-ſeptieme Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans la Virginie; dans le Maryland, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

CHAPITRE LXXIII.

Les quakers fondent la Pensilvanie. Leurs mœurs.

LE luthérianisme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occasionné dans les esprits une fermentation extraordinaire; lorsqu'on vit sortir de son sein orageux une religion nouvelle, qui paroissoit bien plus une révolte conduite par le fanatisme, qu'une secte réglée qui se gouverne par des principes. La plupart des novateurs suivent

un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rebellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfans, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive égliſe; mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'égliſe & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédéon; c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptiſtes ſongerent à donner quelque fondement & quelque ſuite à leur croyance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguerent en 1525, pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole mêlé d'intolérance & de douceur, l'égliſe anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre égliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fideles; mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens, qui faiſoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fideles : un chrétien n'en a pas beſoin; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour

ſe défendre; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI; NON, NON.

Le baptême des enfans, eſt une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans ſon origine le ſyſtême religieux des anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage; c'eſt déchaîner les animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les ſauvages même ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois; & alors celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la premiere origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver des partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adopterent avec d'autant plus d'enhouſiaſme & de fureur, que le joug dont il les délivroit, étoit plus inſupportable. Condamnés la plupart à l'eſclavage, ils prirent de tous côtés les armes, pour accréditer une doctrine qui, de ſerfs, les rendoit égaux aux ſeigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la ſociété, qui eſt l'obéiſſance au magiſtrat, réunit contr'eux toutes les autres ſectes, qui ne pouvoient ſubſiſter ſans ſubordination. Ils ſuccomberent ſous tant d'ennemis, après avoir fait une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre.

Leur communion, quoique répandue dans tout l'Empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & difperfée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées, où l'on permettoit la plus grande liberté de croyance. Dans aucun état elle ne put former une églife autorifée par la légiflation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit; & de l'obfcurité la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naiffance des quakers.

Cette fecte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre fanglante qui traîna un roi fur l'échaffaut par la main de fes fujets, Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obfcure. Son caractere, qui le portoit à la contemplation religieufe, le dégoûta d'une profeffion méchanique; & lui fit quitter fon attelier. Pour fe détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaifon avec fa famile; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, fans autre compagnie, fans autre amufement que fa bible. Avec le tems même il parvint à fe paffer de ce livre, quand il crut y avoir affez puifé l'infpiration des prophetes & des apôtres.

C'eft alors qu'il chercha des profélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver das un tems & dans un pays, où les délires de la religion enthoufiafmoient toutes les têtes, troubloient tous les efprits. Bientôt il fe vit fuivi d'une foule de difciples qui, par la bizarrerie de leurs idées fur des objets incompréhenfibles, ne pouvoient qu'étonner & fafciner les ames fenfibles au merveilleux.

Le fimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, fans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou fuperfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eft pas toujours néceffaire. Ce mépris fingulier pour les modes les avertiffoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils fe diftinguoient par des dehors modeftes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie

impofent à la foibleffe, devinrent odieufes aux quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ferviteurs. Ils condamnoient les titres faftueux, comme orgueil dans ceux qui les ufurpoient, comme baffeffe dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoiffoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raifon: mais ils fe refufoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeffe; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, difoient-ils, ne devoit fe refufer à perfonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieufe. Se découvrir la tête en faluant, c'étoit manquer à foi pour honorer les autres. Le magiftrat même ne pouvoit leur arracher aucun figne extérieur de confidération. Revenus à l'ancienne majefté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois.

L'aufterité de leur morale, ennobliffoit la fingularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroiffoit un crime: fi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité: fi c'étoit pour fe défendre, on péchoit contre le chriftianifme. Leur évangile étoit la paix univerfelle. Donnoit-on un foufflet à un quaker, il préfentoit l'autre joue: lui demandoit-on fon habit, il offroit de plus fa vefte. Jamais ces hommes juftes n'exigeoient pour leur falaire, que le prix légitime dont ils ne vouloient point fe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur fembloit une proftitution du nom de l'être faint, pour de miférables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeffe dans la vie civile, fe changeoit en averfion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléfiaftique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oifiveté nuifible; la cene & le baptême, que des initiations ridicules. Auffi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Efprit-Saint; une illumination, un caractere bien fupérieur au facerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui fe fentoit éclairé du ciel, fe levoit, & révéloit fes infpirations. Les femmes même étoit fouvent douées de ce don de la parole, qu'elles

appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces freres en Dieu, parloient en même tems; mais plus souvent il régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations, & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *quakers*, qui signifie en Anglois *trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser leur manie, pour les en guérir à la longue: mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espece. L'hôpital des fous, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwell même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive; Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération; mais on éluda, ou l'on rejeta ses invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guere permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoiqu'entouré de colonies Angloises,

Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presqu'en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asile des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681, pour son domaine, qui fut appellé dès-lors Pensilvanie. Tous les quakers que le clergé persécutoit, parcequ'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastique, demandoient à le suivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en emmener d'abord que deux mille.

CHAPITRE LXXIV.

Sur quels principes s'établit la Pensilvanie.

L'Arrivée de Penn au nouveau-monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donoit sur son établissement, la cession du ministere Britannique, il résolut d'acheter, des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages; mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légitima sa possession, autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta, par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la sanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque, dont rien

n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états & de la félicité des citoyens ; la propriété, la liberté. C'est ici qu'il faut se dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au nouveau-monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su que dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphere, où fume encore le sang de tous ses peuples policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet être à sa maniere, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux qui ne fût volontaire.

Penn, jaloux de l'immortalité de son nom, transmit à sa famille le droit de nommer un gouverneur à sa colonie : mais il arrêta que ce chef ne jouiroit que des honoraires qu'on lui accorderoit volontairement ; qu'il n'auroit point d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens, qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption, il falloit que les représentans dussent leur élévation à des suffrages secrétement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe

du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 livres, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfans au dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle & perpétuelle d'un sou dix deniers & demi par acre.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possedent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice, à la longue, épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévérement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministere d'exiger, d'accepter même aucun salaire pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source, l'indigence & l'oisiveté. On statua que tout enfant au dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce réglement assuroit la subsistance au pauvre, & préparoit une ressource au riche, contre les revers de la fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité en les rappellant à leur commune destination, qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Ces premieres institutions devoient par elles-mêmes amener une excellente législation. On peut reconnoître les avantages de celle qu'établit Penn, par la prospérité rapide & soutenue de la Pensil-

vanie. Cette république sans guerre, sans conquêtes, sans efforts; sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & passionné, devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliser & renouveller les tems héroïques de l'antiquite, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux, sans maîtres & sans prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si on en croit l'imposture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, sans doute, les méchans rois ont besoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont besoin de prêtres pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit son pere, des égaux qui le chérissent, & des loix qui le protegent.

CHAPITRE LXXV.

Prospérités de la Pensilvanie.

LA Pensilvanie est gardée à l'est par l'Océan; au nord, par la Nouvelle-Yorck & le Nouveau-Jersey; au sud, par la Virginie & le Maryland; à l'ouest, par des terres qu'occupent les sauvages; de tous côtés, par des amis; & dans son sein, par la vertu de ses habitans. Ses côtes fort resserrées s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat très-sain par lui-même s'est encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y temperent l'année par une variété marquée.

L'hiver qui commence avec le mois de Janvier, n'expire qu'à la fin de Mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y eſt conſtamment modéré ; mais quelquefois aſſez vif pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution auſſi courte que ſubite eſt l'ouvrage du vent du nord-oueſt, qui ſouffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere qui s'accroît par degrés juſqu'à la fin de Juin. Les ardeurs de la canicule ſeroient violentes ſans le vent de ſud-oueſt qui les rafraîchit ; mais ce ſecours aſſez conſtant eſt acheté par des ouragans qui vont juſqu'à déraciner les plus gros arbres, juſqu'à renverſer des forêts entieres, ſur-tout dans le voiſinage des côtes de la mer, où ce vent tient ſon empire & exerce ſes ravages. Les trois mois ordinaires de l'automne n'ont d'autre déſagrément que d'être trop pluvieux.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'en eſt pas moins fertile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre griſâtre ſur un fond pierreux ; le plus ſouvent une terre graſſe, ſur-tout entre les ruiſſeaux qui, la coupant dans tous les ſens, y verſent encore plus de fécondité que ne feroient des rivieres navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu-à-peu les terres qu'ils avoient remuées de troupeaux innombrables, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute eſpece de grains, mais ſinguliérement de ſeigle & de mays, qu'une heureuſe expérience montra propres au climat. De tous côtés on pouſſa les défrichemens avec une vigueur & un ſuccès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette ſurprenante proſpérité ? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des quakers, des anabaptiſtes, des anglicans, des

méthodiſtes, des presbytériens, des moraves, des luthériens & des catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand qui, dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira dans ſa retraite pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent Euphrate, par alluſion aux Hébreux qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymmétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cent cinquante acres d'étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voient que dans les temples; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le ſommeil partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les quakers & les méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils ſe croient inſpirés. L'humilité, la tempérance, la chaſteté, les autres vertus chrétiennes, ſont les ſujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs aſſemblées. Jamais ils ne violent le repos du ſabbat, ſi cher à tous les hommes, oiſifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent avec raiſon l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, eſt pour eux un blaſphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'adminiſtrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le

croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes, qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu de toutes les cruautés & les injustices, dont tant d'autres dévots l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les quakers, ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles, ni plaintes de leur part : tant ils sont par religion, ce que les stoïciens étoient par philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemise grossiere, de larges culottes, & des souliers épais. En été, c'est le même habillement, si ce n'est que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes sont vêtues comme les hommes.

On ne se nourrit là que de végétaux, non que ce soit une loi, mais par une abstinence plus conforme à l'esprit du christianisme, ennemi du sang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun, pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé, non-seulement une culture, des manufactures, tous les arts nécessaires à la petite société; mais encore un superflu d'échanges, proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate, les dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeunesse & l'amour, si voisins de la dévotion, invitent à cette sainte union des ames & des sens, quittent la ville, & vont former un établissement à la campagne, aux dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les dumplers ne seroient que des moines, qui deviendroient, avec le tems, féroces

ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq; mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie; c'est l'esprit de concorde qui regne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut, sur-tout, attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1766, sa population s'élevoit à cent cinquante mille blancs. Leur nombre doit bien s'être accru depuis cette époque, puisqu'il double tous les quinze ans, suivant les calculs de M. Franklin. Il y avoit encore dans la province, trente mille noirs, moins maltraités dans cette région que dans les autres, mais toujours excessivement malheureux. Cependant, ce qu'on croira difficilement, leur esclavage n'a pas corrompu leurs maîtres. Leurs mœurs sont encore pures, austeres même, en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont en général bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres qu'en Europe, elles cessent aussi plutôt d'être fécondes. Si la chaleur du climat hâte la nature chez elles, l'inconstance des saisons paroît l'affoiblir. Il n'y a point de ciel où la température soit plus variable; elle change, par intervalles, jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Aussi l'abondance est-elle constante, l'aisance est-elle universelle. L'économie particuliere aux Pensilvains, n'empêche pas que les deux sexes ne soient bien vêtus. La nourriture est encore supérieure à l'habillement. Les familles les moins

moins aisées ont du pain, de la viande, du cidre, de la bierre, de l'eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France & d'Espagne, du punch, & même de liqueurs plus cheres. L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs, mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance, n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont convenablement entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin ; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. (*) En 1766, ils ne s'élevoient pas au dessus de 280, 140 livres. La plupart même destinés à fermer les plaies de la guerre, devoient cesser en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce soulagement, c'est que les irruptions des sauvages ont occasionné des dépenses extraordinaires. On seroit consolé de ce malheur, si, comme la justice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Pensilvains, tranquilles possesseurs, libres usufruitiers d'une terre, qui leur rend pour l'ordinaire vingt & trente fois la semence qu'ils lui ont confiée, ne craignent pas de reproduire leur espece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en est plus doux & plus sacré. Sa liberté, comme sa sainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque opposition dans leur famille, ils s'é-

---

(*) Huit mille livres sterlings sont plus que suffisans pour remplir toutes les dépenses du gouvernement, dont la plus grande est employée à faire des présens aux sauvages. Ce sont des amis qu'on cultive pour la paix, & non des alliés soudoyés pour la guerre.

vadent ensemble à cheval : le garçon monte en croupe derriere sa maîtresse ; & dans cette situation, ils vont se présenter devant le magistrat. La fille déclare qu'elle a enlevé son amant, pour l'épouser. On ne peut, ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille, dont les affaires se trouvent dérangées, a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers : punition bien capable, ce semble, d'attacher un pere tendre au soin de sa fortune. L'homme fait, acquitte, dans un an de service, une dette de 112 livres 10 sous. L'enfant au dessous de douze ans, est obligé de servir jusqu'à vingt - un an, pour 135 livres. C'est une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie ; on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne présente les enfans au baptême, que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'être suprême par des vertus, plus que par des prieres. L'innocence & l'*inscience* gardent les mœurs, plus surement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans son sein. Aussi-tôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitans limitrophes, & la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille envoie au moins un de ses membres, pour honorer le convoi funebre. A mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée, on porte le cadavre dans le cime-

tiere de sa secte ; ou si le cimetiere est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortege est composé de quatre ou cinq cents personnes à cheval, qui gardent un silence, un recueillement, conformes à l'esprit de la cérémonie qui les rassemble. Une chose qui paroîtra singuliere, c'est que les Pensilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagere, soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même & pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs ; ce sont les parens, une épouse, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force ; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations ; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses ; pourquoi les Corses chasseront tôt ou tard les François de leur isle.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation ? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir abondamment ? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes ; avec les laines qui lui viennent d'Europe, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bierre, toutes

ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui ſont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penſilvanie, qu'ils achetent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de l'huile de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des laines, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la clincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Mais comme elle vend plus de marchandiſes à ſa colonie qu'elle ne lui en achete, l'Angleterre eſt un gouffre où vont ſe perdre les métaux que les Penſilvains ont tirés des autres marchés qu'ils fréquentent. (*) En 1723, elle n'envoyoit à la Penſilvanie que pour deux cent cinquante mille livres de marchandiſes; elle lui en fournit aujourd'hui pour dix millions. Cette ſomme eſt trop forte pour que les colons puiſſent la payer, même en ſe dépouillant de l'or qu'ils tirent de tous les marchés qu'ils fréquentent; & cette impuiſſance doit durer tout le tems que le progrès de leurs défrichemens exigera des avances plus conſidérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouiſſent de quelques branches de commmerce preſqu'excluſives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, ont dû acquérir rapidement des richeſſes. La Penſilvanie qui fonde ſa fortune ſur la culture & ſur la multiplication des troupeaux, arrivera plus lentement à la proſpérité; mais cette proſpérité aura des fondemens plus ſurs & plus durables.

Si quelque choſe peut retarder les progrès de la colonie, c'eſt la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn

(*) Ce ſacrifice qui ne vaut pas moins de cent mille livres ſterlings par année, ne libere pas encore la colonie de toute dette envers la métropole. Auſſi reſte-t-il peu d'argent à la Penſilvanie, & ſa monnoie la plus commune n'eſt-elle que du papier timbré des armes du roi & du nom du gouverneur. Les billets ſont depuis trois pennis juſqu'à ſix livres. En 1755 leur ſomme totale ne s'élevoit qu'à la valeur de quatre-vingt mille livres.

propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment partout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie cinquante écus par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle d'environ un sou. Il arrive de là que la province manque de cet ensemble, qui est nécessaire en toutes choses, & que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive sans secours un jardin & un champ, suffisans pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines ; ils achetent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées ; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin des Allemands que leur goût ou la persécution ont poussés dans le nouveau-monde, viennent mettre la derniere main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Pensilvanie, à vingt-cinq mille tonneaux. Elle reçoit quatre cents navires, & n'en expédie guere moins. C'est Philadelphie, sa capitale, qui les reçoit, qui les expédie tous ou presque tous.

Cette ville célebre, dont le nom rappelle un sentiment tendre, est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici, l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware ; mais sans renoncer aux idées du législateur ; mais

fans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions font fages. Philadelphie doit devenir la cité la plus confidérable de l'Amérique, parce qu'il eft impoffible que la colonie ne faffe pas de très-grands progrès, & que fes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de fa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont la plupart cinquante pieds de largeur, & les deux principales en ont cent. Des deux côtés il regne des trotoirs, défendus par des poteaux qu'on a placés de diftance en diftance.

Les maifons, dont chacune a fon jardin & fon verger, font communément à deux étages, conftruites de briques ou d'une pierre molle, mais qui fe durcit à l'air. Jufqu'à ces derniers tems, les murs avoient peu d'épaiffeur, parce qu'ils ne devoient porter qu'une couverture d'un bois extrêmement léger. Depuis qu'on a découvert des carrieres d'ardoife, les murailles ont pris une folidité proportionnée à la pefanteur de ces nouveaux toits. Les bâtimens aujourd'hui plus décorés qu'autrefois, doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui fe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui font devenus l'objet d'un commerce affez confidérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne fauroient être communs dans les maifons fans avoir été prodigués dans les temples. Chaque fecte a le fien, & quelques-unes en ont plufieurs. Cependant on voit un affez grand nombre de citoyens qui ne connoiffent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en font ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice auffi refpecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'eft l'hôtel-de-ville. Il eft de la magnificence la plus fomptueufe. C'eft-là que les légiflateurs de la colonie s'affemblent tous les ans, & plufieurs fois l'année, s'il en eft befoin, pour régler ce qui peut intéreffer l'ordre public. Tout y eft foumis à l'autorité de la nation, à la difcuffion de fes repréfentans.

A côté de l'hôtel-de-ville eft une fuperbe bibliotheque formée en

1742, par les soins du savant & généreux Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée en jouissent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissans, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Le college qui doit préparer l'esprit à toutes ces sciences, fut fondé en 1749. Dans les premiers tems, il n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres. On y a établi en 1764, une classe de médecine. Les connoissances & les maîtres se multiplieront à mesure que les terres, devenues leur patrimoine, feront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie sera seule à jamais exclue d'une école consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition ou la guerre viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le nouveau-monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une suite de magasins commodes & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du nouveau-monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie,

Les regiſtres mortuaires n'y ſont pas tenus avec attention, & pluſieurs ſectes ne font pas baptiſer leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'en 1766, il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entr'eux eſt de vendre les productions de la province entiere, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne ſe peut pas que leur fortune ne ſoit très-conſidérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la ſixieme partie des terres.

Philadelphie, de même que Newcaſtle & les autres villes de Penſilvanie, eſt entiérement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des quakers, qui ont toujours conſervé la principale influence dans les délibérations publiques, quoiqu'ils ne forment que le tiers de la population de la colonie. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. On feroit tenté peut-être d'accuſer leur légiſlation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſureté civile qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la ſureté politique, qui défend un état contre les entrepriſes d'un état. L'autorité qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait ſi elle n'a prévenu les invaſions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit ſuppoſer que l'univers n'eſt peuplé que de quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la diſcrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuguer.

Mais, d'un autre côté, comment aſſocier la ſévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenſive ou défenſive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Que feroient d'ailleurs des François, des Eſpagnols, s'ils entroient dans la Penſilvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeaſſent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas

pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès ; elle se consume & s'éteint comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu, quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité, par l'esprit de fraternité, se ranime comme l'arbre sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste, le quaker, ne demande qu'un frere pour en recevoir de l'assistance ou lui donner du secours. Allez, peuples guerriers, peuples esclaves & tyrans, allez en Pensilvanie ; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion ; pas un soldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez ou les vexez ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre humain & l'exécration des siecles à venir ?

C'est sur cette perspective & cette prévoyance, que les Pensilvains ont fondé leur sécurité future. Quant à présent, ils n'ont rien à craindre derriere eux depuis que les François ont perdu le Canada. Les établissemens Anglois couvrent suffisamment les flancs de la colonie. Du reste, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems ; ni que la méfiance, qui est en sentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possede avec tant de crainte : ils vivent le jour présent sans songer au lendemain. Peut-être se croient-ils gardés par les précautions même, qui veillent dans les colonies dont ils sont environnés. Une des barrieres, un des boulevards qui préservent la Pensilvanie d'une invasion maritime où elle reste exposée, c'est la Virginie.

CHAPITRE LXXVI.

Etat fâcheux de la Virginie dans les premiers tems.

LA Virginie, ce nom, qui défignoit originairement tout le vafte efpace que les Anglois fe propofoient d'occuper dans le continent de l'Amérique feptentrionale, eft aujourd'hui d'une fignification beaucoup moins étendue. On n'y comprend plus que le pays circonfcrit au nord par le Maryland; au fud, par la Caroline; à l'oueft, par les Apalaches; à l'eft, par l'Océan. Cette enceinte lui donne deux cent quarante milles de longueur, fur deux cents de largeur.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à la Virginie. James-Town fut leur premier établiffement. Un malheureux hafard leur offrit au voifinage un ruiffeau d'eau douce qui, fortant d'un petit banc de fable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un fiecle qui ne foupiroit qu'après les mines riches, on prit pour de l'argent cette pouffiere méprifable. Le premier, l'unique foin des nouveaux colons fut d'en ramaffer. L'illufion fut fi complette, que deux navires étant venus porter des fecours, on les renvoya chargés de ces richeffes imaginaires; à peine y reftoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition de ce fot orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que foixante à ce fléau terrible. Ce refte malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorfque Delaware fe préfenta avec trois vaiffeaux, une nouvelle peuplade, & des provifions de toute efpece.

L'hiftoire peint ce lord comme un génie élevé au deffus des préjugés de fon tems. Son défintéreffement égaloit fes lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit propofé que cette fatisfaction intérieure que trouve

un honnête homme à ſuivre le penchant qu'il a pour la vertu ; que l'eſtime de la poſtérité, ſeconde récompenſe de la générosité qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un ſol dévorant, il les conſola dans leurs peines ; il leur en fit eſpérer la fin prochaine : & joignant à la tendreſſe d'un pere toute la fermeté d'un magiſtrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaiſſante, le dépériſſement de ſa ſanté obligea Delaware de retourner dans ſa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ſes colons chéris ; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faiſoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inſéparable des privileges excluſifs. La compagnie qui les exerçoit fut proſcrite à l'avénement de Charles I. au trône. La Virginie entra dès-lors ſous la direction immédiate du gouvernement, qui ne ſe réſerva qu'une rente fonciere de 2 livres cinq ſous pour chaque centaines d'acres qu'on cultiveroit.

Juſqu'à ce moment les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au haſard, ou ſe fixoit dans l'endroit qui lui plaiſoit, ſans titres ni convention. Enfin des bornes furent poſées ; & des vagabonds devenus citoyens reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la ſociété fit tout changer de face. On éleva de tous côtés des bâtimens qui furent environnés de nouvelles cultures. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher ou la fortune ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la conſtitution Angloiſe, augmenterent encore ce concours d'une foule de monarchiſtes, qui allerent attendre auprès de Berkeley gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles, la déciſion du deſtin ſur ce prince abandonné. Berkeley ne ceſſa pas de les ſoutenir, même quand la fortune eut écraſé ce monarque. Mais quelques habitans ſéduits ou gagnés, ſe voyant ſecondés d'une puiſſante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef ſe vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut du

moins parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwell, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses ; il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que d'une voix unanime, on proclama Charles II. en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. La cour ne tarda pas d'accorder à des hommes avides & accrédités, des prérogatives exorbitantes, qui absorberent les terres d'un grand nombre de colons obscurs. A cette vexation se joignit celle du parlement, qui mit des droits énormes sur tout ce que la Virginie fournissoit à la métropole, sur tout ce qu'elle en tiroit. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la colonie. Pour comble de calamités, les sauvages qu'on n'avoit jamais eu la sagesse de ménager, renouvellerent leurs incursions avec une fureur & une intelligence, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au désespoir. Berkeley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni assez de fermeté contre les vexations de la patrie principale, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournerent vers Bacon jeune officier, vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irréguliérement, pour général. Quoi que ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si févere, & qui pour le moment étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécon-

tens, désunis par la mort de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songerent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse. La clémence assura la soumission; & depuis cette singuliere crise, l'histoire de la Virginie s'est réduite à la culture de ses plantations.

CHAPITRE LXXVII.

Administration de la Virginie.

Ce grand établissement fut régi d'abord par les préposés de la compagnie, qui s'en empara dès sa naissance. Dans la suite, la Virginie attira les regards de sa mere patrie: c'est ainsi que les colons Anglois appellent leur métropole. On commença par établir un gouvernement régulier. Dès 1620, il fut composé d'un chef, d'un conseil, & des députés de chaque canton. Les intérêts publics étoient réglés par ces trois pouvoirs réunis. Le conseil & les représentans du peuple, s'assembloient comme en Ecosse, dans la même chambre. En 1689, ils se séparerent en deux chambres, à l'imitation du parlement d'Angleterre; & cet usage s'est perpétué.

Le gouverneur, toujours nommé par la cour, & pour un tems illimité, dispose seul des troupes régulieres, des milices, & de tous les postes militaires. Seul il a le droit de rejeter ou de confirmer les loix de l'assemblée générale. De concert avec le conseil, auquel il laisse d'ailleurs peu d'influence, il proroge, il congédie cette espece de parlement; il choisit tous les officiers de justice, tous les commissaires de finance; il aliene les terres libres d'une maniere conforme aux usages établis; il administre le trésor public. Tant de prérogatives, qui menent à des usurpations, rendent l'autorité plus arbitraire qu'elle ne l'est dans les colonies

plus ſeptentrionales : elles ouvrent trop ſouvent la porte à l'oppreſſion.

Le conſeil eſt compoſé de douze membres, créés par des lettres-patentes, ou nommés par un ordre particulier du roi. S'il s'en trouve moins de neuf dans le pays, le gouverneur choiſit quelques-uns des principaux habitans pour remplir le nombre. Les conſeillers doivent aider à l'adminiſtration, & repouſſer la tyrannie. Ils forment comme une chambre haute. A ce titre, ils ont le droit de rejetter tous les actes de la chambre baſſe. Les gages du corps entier ſe réduiſent à 7, 875 livres.

On diviſe la Virginie en vingt-cinq cantons ou comtés, dont chacun a deux députés. La ville & le college de James ont ſéparément le privilege d'en nommer un, ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Tout colon, à l'exception des femmes & des mineurs, dès qu'il poſſede un franc-fief, a le droit d'élire & d'être élu. Quoique les loix n'aient pas marqué d'époque fixe pour la convocation de l'aſſemblée générale, elle ſe tient aſſez éguliérement tous les ans ou tous les deux ans : rarement elle eſt différée juſqu'à trois. On s'aſſure l'avantage de s'aſſembler auſſi fréquemment, en n'accordant des ſubſides que pour un tems fort court. Tous les actes paſſés dans les deux chambres, ſont renvoyés au ſouverain, pour être revêtus de ſon autorité. Cependant, juſqu'à ce qu'il les ait rejetés, ils ont force de loi, lorſqu'ils ont été approuvé par le gouverneur.

Les revenus publics de la Virginie ſortent de pluſieurs ſources, & vont aboutir à différentes deſtinations. La taxe de 2 livres 5 ſous qu'on exige du colon, par quintal de tabac ; de 16 livres 17 ſous 6 deniers par tonneau, que chaque navire, plein ou vuide, paie au retour d'un voyage ; de 11 livres 5 ſous par tête, que tous les paſſagers, libres ou eſclaves, doivent en arrivant dans la province ; les amendes & les confiſcations établies par divers actes ; le droit d'aubaine ſur les terres, ſur les biens mobiliers de ceux qui ne laiſſent point de légitime héritier : tous ces droits, dont le pro-

duit annuel eſt d'environ 70, 000 livres, doivent être employés aux dépenſes ordinaires de la colonie, ſur l'ordre du conſeil & du gouverneur. L'aſſemblée générale n'a ſur cet objet que le droit de vérifier les comptes.

Elle s'eſt réſervée la diſpoſition abſolue des fonds deſtinés aux occaſions extraordinaires. Ces fonds viennent d'un droit d'entrée ſur les liqueurs fortes; d'un droit de 22 livres 10 ſous pour chaque eſclave, & de 16 livres 17 ſous pour chaque domeſtique non Anglois, qui arrive dans la province. Un revenu de cette nature doit beaucoup varier, mais en général, il eſt conſidérable, & l'emploi en a été ordinairement aſſez judicieux.

Indépendamment de ces impoſitions, qui ſe perçoivent en argent, on en exige d'autres en nature; c'eſt une eſpece de triple capitation en tabac, dont les femmes blanches ſont ſeules déchargées. La premiere de ces capitations eſt ordonnée par l'aſſemblée générale, pour ſubvenir à ſes dépenſes; à la ſolde de la milice, lorſqu'elle eſt ſur pied; à d'autres beſoins publics. La ſeconde, qu'on nomme provinciale, eſt impoſée par le juge de paix, dans chaque comté, pour ſes beſoins particuliers. Enfin, celle qu'on appelle paroiſſiale, eſt réglée par les chefs des communautés, pour tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain avec le culte établi.

Dans l'origine de la colonie, la juſtice étoit adminiſtrée avec un déſintéreſſement qui garantiſſoit l'équité des jugemens. Une ſeule cour prenoit connoiſſance de toutes les cauſes, & les jugeoit en peu de jours, avec droit d'appel à l'aſſemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Un ſi bon eſprit ne ſe ſoutint pas. En 1692, on adopta tous les ſtatuts, toutes les formalités de la métropole; & les ruſes de la chicane ſe gliſſerent en même tems dans la colonie. Chaque comté a eu depuis ſon tribunal, compoſé d'un ſchériff, de ſes officiers ſubalternes, & des jurés. De cette cour, les affaires ſont portées au conſeil où préſide le gouverneur, & qui juge en dernier reſſort, juſqu'à la concurrence de 6, 750 livres. Dès qu'il s'agit d'une plus forte ſomme, on peut recourir au prince. En matiere criminelle, le conſeil prononce

ſans appel; non que la vie des citoyens ne ſoit plus précieuſe que leur fortune, mais parce que l'application des loix eſt bien plus ſimple & plus facile dans les procès criminels, que dans les affaires civiles. Le chef de la colonie peut d'ailleurs faire grace pour tous les crimes, à l'exception de l'homicide volontaire & de la trahiſon d'état. Même dans ce cas, il a le droit de ſuſpendre l'exécution de la ſentence, juſqu'à ce que le monarque ait prononcé.

Quant à la religion, les habitans de la Virginie profeſſerent d'abord celle de l'égliſe Anglicane. L'aſſemblée générale porta même, en 1642, un décret qui excluoit indiſtinctement de la province, ceux qui ne ſeroient pas de cette communion. La néceſſité de peupler le pays, fit abolir depuis cette loi, plus hiérarchique encore que religieuſe. Une tolérance ſi tardive, & qui étoit viſiblement accordée avec répugnance, n'eut que de foibles ſuites. La colonie ne s'accrut que de cinq égliſes non conformiſtes, dont l'une fut de presbytériens, trois de quakers, & une de refugiés François. La religion dominante a trente-neuf paroiſſes. Chaque paroiſſe choiſit ſon paſteur, qui ne peut cependant prendre poſſeſſion de ſa place, qu'avec l'agrément du gouverneur. Quelques communautés donnent à leur miniſtre, des terres convenablement pourvues de tout ce qui eſt néceſſaire à leur exploitation. Dans d'autres, il reçoit pour ſalaire ſeize mille livres peſant de tabac. Par-tout on lui paie 5 livres 12 ſous 6 deniers, ou cinquante livres de tabac, pour chaque mariage; & 45 livres ou quatre cents livres de tabac, pour les oraiſons funebres dont il doit honorer la ſépulture de tout homme libre. Avec tous ces avantages, la plupart des paſteurs ou miniſtres, ne ſont point contens de leur état, parce qu'ils peuvent être dépouillés de leurs bénéfices par ceux qui les leur ont conférés.

La colonie ne fut d'abord habitée que par un ſexe. Bientôt les hommes voulurent jouir des douceurs de leur ſituation, avec des compagnes. Ils donnerent d'abord 2, 250 livres pour chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit, ſans autre dot qu'un certificat de

ſageſſe

ſageſſe & de vertu. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité du climat, ſur la fertilité du terroir, des familles entieres, même d'une condition honorable, paſſerent dans la Virginie. Avec le tems elles ſe multiplierent au point, qu'en 1703 on comptoit ſoixante-ſix mille ſix cents blancs. Si cette population n'eſt augmentée depuis que d'un ſixieme, il faut en chercher la cauſe dans une émigration aſſez conſidérable, occaſionnée par l'arrivée des noirs.

Les premiers de ces eſclaves furent portés dans la Virginie par un bâtiment Hollandois, en 1621. Leur nombre s'accrut lentement. Ce n'eſt que depuis le commencement du ſiecle, que ce commerce inhumain a pris une malheureuſe activité. On voit aujourd'hui dans la colonie, cent dix mille negres, qui, par une double perte pour l'eſpece humaine, épuiſent la population de l'Afrique, en empêchant celle des Européens en Amérique.

La Virginie n'a ni places, ni troupes régulieres. Ces moyens de défenſe ſont inutiles à une province qui, par le genre de ſes cultures, eſt ſuffiſamment préſervée de toute invaſion étrangere, & depuis long-tems raſſurée contre les incurſions, par la foibleſſe des ſauvages errans dans ce vaſte continent. Sa milice, compoſée de tous les hommes libres, qui ont plus de ſeize, & moins de ſoixante ans, ſuffit pour contenir ſes eſclaves. Chaque comté raſſemble ſes troupes une fois par an, pour les paſſer en revue, & doit exercer à trois ou quatre repriſes les compagnies ſéparées. Dès qu'on donne l'alarme dans un diſtrict, il fait marcher ſes forces. Si l'expédition dure plus de deux jours, la ſolde eſt payée; ſi ce n'eſt qu'une vaine terreur, ce ſont des pas perdus. Telle eſt l'adminiſtration de la Virginie : telle eſt à-peu-près celle du Maryland, qui, après avoir été compris dans cette colonie, en fut détachée pour des raiſons qu'il faut expliquer.

CHAPITRE LXXVIII.

Le Maryland se sépare de la Virginie.

CHARLES premier, loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, avoit même trouvé des motifs de les chérir, dans le zele que l'espérance d'être tolérés par ce prince leur avoit inspiré pour ses intérêts. Mais quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce roi foible, qui ne visoit guere qu'au despotisme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des loix, où le schisme d'Henri VIII. l'avoit condamné. Ces rigueurs déterminerent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asile à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion exclusive, intolérante elle-même; il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région, qui est située entre la riviere de Potowmack & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre, en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit, en 1633, d'Angleterre avec deux cents catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, la religion pour laquelle ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les établissemens naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages voisins, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ses heureux membres, unis par les mêmes principes de religion, & dirigés par les sages conseils de leur chef, se livrerent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouissoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit, ou pour la même religion, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, désabusés enfin d'une intolérance dont

ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent la porte de la liberté religieuse à toutes les sectes. Baltimore accorda la liberté civile à tout étranger qui voudroit acquérir des terres dans sa nouvelle colonie. Il en modela le gouvernement sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât ce lord des droits & des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses possessions par Charles deux ; mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au dessus de tout reproche de malversation, quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains, quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte, sous le regne arbitraire de Jacques ; & d'avoir un procès en regle pour la jurisdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit peuplée. Ce prince eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis, ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter à Baltimore une seconde fois, ce que les rois son pere & son frere lui avoient donné; lorsqu'il fut précipité lui-même du trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une maniere digne de son caractere politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimores fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus. Depuis que cette maison, plus indifférente sur les préjugés de religion, est entrée dans le sein de l'église anglicane, elle a été réintégrée dans tous ses droits sur le Maryland.

Cette province est maintenant partagée en onze comtés. Elle a pour habitans quarante mille blancs & soixante mille noirs. Elle est administrée par un chef que nomme le seigneur propriétaire, par un conseil, & par deux députés élus dans chaque district. Le gouverneur a, comme le monarque en Angleterre, la négative sur toutes les loix que propose l'assemblée, c'est-à-dire le droit de les rejeter.

CHAPITRE LXXIX.

La Virginie & le Maryland ont les mêmes cultures.

Si cette colonie étoit rejointe à la Virginie, comme leur bien commun sembleroit l'exiger, on ne remarqueroit aucune différence dans ces deux établissemens. Placés entre la Pensilvanie & la Caroline, ils occupent le grand espace qui s'étend depuis la mer jusqu'aux monts Apalaches. L'air qui est humide sur les côtes, devient pur, léger, subtil, à mesure qu'on approche des montagnes. Le printems & l'automne sont de la plus heureuse température; l'hiver a des jours d'un froid très-vif; l'été des jours d'une chaleur accablante: mais ces excès durent rarement une semaine entiere. Ce qu'il y a de moins supportable dans ce climat, c'est une grande quantité d'insectes dégoutans.

Les animaux domestiques s'y multiplient prodigieusement. Les fruits, les arbres, tous les végétaux y réussissent. On y récolte le meilleur bled de l'Amérique. Le sol gras & fertile dans les lieux bas, est toujours bon, même dans les lieux où il devient sablonneux; moins égal que ne l'ont dépeint quelques voyageurs, mais assez uni jusqu'au voisinage des montagnes.

C'est de ces réservoirs que coule un nombre incroyable de rivieres, dont la plupart ne sont séparées que par un intervalle de cinq ou six milles. Outre la fécondité que ces eaux distribuent dans le pays qu'elles coupent, elles le rendent infiniment plus favorable au commerce qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, par la facilité des communications. La plupart de ces rivieres sont navigables, à un très-grand éloignement de la mer, pour les vaisseaux marchands; quelques-unes même pour les vaisseaux de guerre. On remonte le Potowmack près de deux cents milles; la James, l'Yorck, la Rappahannock plus de quatre-vingts milles; les autres à une distance qui varie selon que les cataractes se trouvent plus ou

moins éloignées de leur embouchure. Tous ces grands canaux de navigation, formés par la nature ſeule, aboutiſſent à la baie de Cheſapeack, qui conſerve environ ſept ou neuf braſſes d'eau, tant à ſon entrée que dans toute ſon étendue, prolongée juſqu'à deux cents milles dans les terres, ſur une largeur moyenne de douze milles. Cette baie, quoique ſemée de petites iſles, la plupart couvertes de bois, n'offre aucun danger; & toute la marine de l'univers y ſeroit à l'aiſe.

Un ſi rare avantage a empêché qu'il ne ſe formât de grandes peuplades, ou des villes conſidérables, dans les deux colonies. Les habitans, aſſurés de voir les navigateurs arriver à leurs magaſins, & de pouvoir charger leurs denrées ſans ſortir de leurs plantations, ſe ſont diſperſés & fixés ſur les bords des différentes rivieres. Ils trouvoient dans cette ſituation toute la commodité de la vie champêtre, jointe à l'aiſance que le trafic apporte dans les villes; la facilité d'étendre leurs cultures dans un terrain ſans limites, avec les ſecours que le commerce préſente à la fructification des terres. Mais la métropole ſouffroit doublement de cette diſperſion; ſoit parce que ſes navigateurs, obligés d'aller former leurs cargaiſons dans les habitations éparſes, reſtoient trop long-tems abſens; ſoit parce que ſes vaiſſeaux étoient expoſés à la piqûre des vers dangereux, qui, dans les mois de Juin & de Juillet, infeſtent toutes les rivieres de cette région éloignée. La cour de Londres n'a rien négligé pour engager les colons à former des entrepôts pour le commerce de leurs productions. La contrainte des loix n'a pas été plus efficace que les voies d'inſinuation. Enfin, il y a quelques années qu'on ordonna de bâtir, à l'entrée de toutes les rivieres, des forts dont le canon protégeroit le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. Si l'exécution de ce projet n'avoit pas manqué, faute de fonds, il eſt vraiſemblable que les habitans ſe feroient inſenſiblement raſſemblés autour de ces citadelles; mais on peut douter ſi c'eût été un avantage de réunir ainſi la population, & ſi l'on auroit augmenté le commerce, ou diminué l'agriculture.

Quoi qu'il en foit, parmi les villes de ces deux colonies, il n'y en a pas deux qui en méritent le nom. Celles même qui font le fiege du gouvernement, n'offrent rien d'impofant. Villiamsbourg, que la ruine de James-Town a rendu la capitale de la Virginie; Annapolis devenue la capitale du Maryland, après Sainte-Marie, ne furpaffent pas nos bourgs médiocres.

Comme dans toutes les chofes humaines, un mal eft à côté d'un bien, il eft arrivé que la multiplication des habitations, en retardant la population des villes, a empêché qu'il ne fe formât un ouvrier, un artifte dans les deux provinces. Avec tous les matériaux néceffaires pour fournir à la plupart de leurs befoins, même à beaucoup de commodités, elles ont été réduites à tirer d'Europe des draps, des toiles, des chapeaux, de la clincaillerie, jufques aux meubles de bois les plus communs. A l'épuifement où ces extractions nombreufes & générales réduifoient les habitans, s'eft jointe une émulation de luxe que leur vanité fe piquoit d'étaler aux yeux du négociant Anglois, attiré dans leurs plantations par l'intérêt de fon commerce. Auffi dès le premier revers, fe font-ils trouvés furchargés de dettes envers la métropole, & dès-lors obligés de vendre leurs terres pour fe libérer; ou forcés, pour garder leurs poffeffions, de les obérer par un intérêt ufuraire de huit ou neuf pour cent.

Il eft difficile que les deux provinces fortent de ce fâcheux état. Leur marine ne s'éleve pas au deffus de mille tonneaux. Tout ce qu'elles envoient aux Antilles en bled, en beftiaux, en planches; tout ce qu'elles expédient pour l'Europe en lin, en chanvre, en cuirs, en pelleteries, en bois de cedre ou de noyer, ne leur rend pas un million. C'eft dans le tabac qu'elles peuvent trouver l'unique reffource qu'il leur refte.

Le tabac eft une plante âcre, cauftique, & même venimeufe, que la médecine a beaucoup employée, & met encore quelquefois en ufage. Tout le monde fait qu'on la mâche ou qu'on la fume en feuilles, & fur-tout qu'on la refpire en poudre par les narines.

Ce fut vers l'an 1520 que les Efpagnols trouverent le tabac dans

l'Yucatan, grande péninfule qui forme le golfe du Mexique. On le tranfporta de la terre ferme dans les ifles voifines. Bientôt l'ufage de cette plante devint un fujet de difpute entre les favans. Les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le tems, prodigieufement étendu la confommation dans toutes les parties du monde connu. On le cultive avec plus ou moins de fuccès en Afie, en Afrique, en Europe, & dans différentes contrées de l'Amérique.

Sa tige eft droite, velue, gluante; & fes feuilles font épaiffes, mollaffes, d'un verd pâle, plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Elle demande une terre médiocrement forte, mais graffe, unie, profonde, & qui ne foit pas trop expofée aux inondations. Un fol vierge convient extrêmement à ce végétal, avide de fuc.

On feme les graines du tabac fur des couches. Lorfque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins fix feuilles, on les arrache doucement dans un tems humide, & on les porte avec précaution fur un fol bien préparé, où elles font placées à trois pieds de diftance les unes des autres. Mifes en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne fouffrent pas la moindre altération; & elles reprennent toute leur vie en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaifes herbes qui croiffent autour d'elle; l'étêter à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarraffer des rejetons parafites; lui ôter les feuilles les plus baffes, celles qui ont quelque difpofition à la pourriture, celles que les infectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tous ces foins d'un feul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille livres pefant de tabac.

On le laiffe environ quatre mois en terre. A mefure qu'il approche de fa maturité, le verd riant & vif de fes feuilles prend une teinte obfcure; elles courbent la tête; mais l'odeur qu'elles

exhaloient augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds recueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain ils ſont dépoſés dans des magaſins, conſtruits de telle maniere que l'air puiſſe y entrer librement de toutes parts. Ils y reſtent ſuſpendus ſéparément tout le tems néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſes dans des barrils, ou bien réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangeres à ſa culture.

De toutes les contrées où l'on plante du tabac, il n'en eſt point où il ait autant proſpéré que dans la Virginie & le Maryland. Leurs premiers colons en firent leur occupation. Plus d'une fois ils en pouſſerent les récoltes au deſſus des débouchés. Alors on arrêta les plantations dans la Virginie; on brûla une certaine quantité de feuilles par habitation dans le Maryland. Mais avec le tems la paſſion pour le tabac devint ſi générale, qu'il fallut en multiplier les cultivateurs, blancs & noirs. Actuellement on recueille, à peu de choſe près, la même quantité de tabac dans les deux provinces. Celui de la Virginie plus doux, plus cher, trouve ſa conſommation en Angleterre & au midi de l'Europe. Celui du Maryland convient davantage au nord par le bon marché, par ſa groſſiéreté même, plus analogue à des organes moins délicats.

Comme la navigation n'a pas fait les mêmes progrès dans cette partie de l'Amérique ſeptentrionale que dans les autres, ce ſont les vaiſſeaux de la métropole qui vont y chercher les tabacs. Un navire eſt communément trois, quatre & juſqu'à ſix mois à former ſa cargaiſon. Cette lenteur vient de pluſieurs cauſes, toutes très-ſenſibles. Premiérement, les tabacs ne ſont pas emmagaſinés dans les ports, & il faut les aller chercher dans les plantations même. En ſecond lieu, il y a très-peu de colons en état de fournir un

chargement

chargement entier ; & ceux qui le pourroient préferent de divifer leurs rifques en plufieurs bâtimens. Enfin le prix du fret étant fixe, foit que leurs productions fe trouvent prêtes ou non à être embarquées, les cultivateurs attendent que les navigateurs eux-mêmes viennent les folliciter de tout arranger pour l'exportation. Ces différentes raifons font qu'on n'emploie à cette navigation que des bâtimens d'un port médiocre. Plus ils feroient grands, plus ils prolongeroient leur féjour en Amérique.

La Virginie paie toujours 45 livres de fret par barrique de tabac. Le Maryland ne paie que 39 livres 7 fous 6 deniers, à raifon d'une moindre valeur dans fa marchandife, & de moins de lenteur dans fes chargemens. L'armateur Anglois y perd également comme navigateur ; mais il y gagne en qualité de commiffionnaire. Conftamment chargé de toutes les ventes & de tous les achats qui fe font pour les colons, un prix de cinq pour cent de commiffion le dédommage, avec ufure de fes pertes & de fes peines.

Cette navigation occupe deux cent cinquante navires, qui forment enfemble trente mille tonneaux. Ils tirent des deux colonies cent mille barriques de tabac, qui, à raifon de huit cents livres l'une dans l'autre, donnent quatre-vingts millions de livres pefant. La partie de cette production, qui croît entre les rivieres Yorck & James, & dans quelques autres heureux cantons, fe vend fort cher ; mais prife dans fa totalité, elle ne coûte, rendue en Angleterre, que 4 fous 3 deniers la livre. Quatre-vingts millions pefant, à 4 fous 3 deniers, donnent la fomme de 16, 875, 000 livres.

Indépendamment des avantages que trouve l'Angleterre dans le débouché des produits de fon induftrie pour cette fomme, elle en obtient encore d'autres par la réexportation des trois cinquiemes du tabac qu'elle a reçu. Cette feule branche de commerce doit former une augmentation de 10, 125, 000 livres dans fon numéraire, fans y comprendre ce qui lui revient pour le fret & la commiffion.

Le fifc profite encore plus de cette culture que les citoyens.

Chaque livre de tabac paie, à ſon entrée dans le royaume, 11 ſous 10 deniers & demi. Quatre-vingts millions peſant de tabac à 11 ſous 10 deniers & demi, devroient donner à l'état 47, 499, 997 livres 10 ſous. Mais comme il reſtitue les droits pour tout ce qui eſt réexporté, & qu'on réexporte les trois cinquiemes, le revenu public ne doit être groſſi que de 19, 000, 000 livres 2 ſous 7 deniers. L'expérience même prouve qu'il faut réduire cette ſomme d'un tiers, à cauſe des remiſes qu'on accorde au négociant qui paie comptant ce qu'il eſt autoriſé à ne payer qu'au bout de dix-huit mois; & parce qu'il ſe fait habituellement une fraude immenſe dans les petits ports, quelquefois même dans les grands. Cette déduction monte à 6, 333, 351 livres 18 ſous 6 deniers; par conſéquent il ne reſte, pour le gouvernement, que 12, 666, 715 livres 17 ſous 6 deniers. Malgré ces derniers abus, la Virginie & le Maryland ſont beaucoup plus utiles à la Grande-Bretagne, que ſes autres colonies ſeptentrionales, plus même que la Caroline.

CHAPITRE LXXX.

Origine de la Caroline.

CETTE contrée qui s'étend trois cents milles ſur les côtes, & qui a deux cents milles de profondeur juſqu'aux Apalaches, fut découverte par les Eſpagnols, peu de tems après leurs premieres expéditions dans le nouveau-monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice; ils la mépriſerent. L'amiral de Coligny, plus ſage & plus habile, y ouvrit une ſource d'induſtrie aux proteſtans François; mais le fanatiſme qui les pourſuivoit ruina leurs eſpérances par l'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du ſeizieme ſiecle: un caprice inexplicable voulut qu'ils abandonnaſſent ce ſol fertile, pour aller cultiver une terre plus dure, ſous un climat moins agréable.

CHAPITRE LXXXI.

Législation religieuse & civile établie par Locke dans la Caroline.

ON ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashley, & les chevaliers Carteret, Berkley & Colliton, obtinrent en 1663 de Charles II. la propriété de ce beau pays. Le systême législatif de ce nouvel établissement fut tracé par le fameux Locke. Un philosophe ami des hommes, ami de la modération & de la justice qui doivent les gouverner, ne pouvoit mieux s'opposer au fanatisme qui les divise, que par une tolérance indéfinie de religion; mais n'osant sapper ouvertement les préjugés de son tems, également cimentés par les crimes & les vertus, il voulut du moins les concilier, s'il étoit possible, avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitans sauvages de l'Amérique n'ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit le comble de l'extravagance, que de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient sans doute une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusent en Europe; ce seroit donc manquer à la bonne foi que de les persécuter après les avoir reçus. Les juifs & les payens ne méritoient pas plus d'être rejetés, pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser. C'est ainsi que raisonnoit Locke avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. On peut douter que les philosophes qui, à son exemple, ont cherché la tolérance dans l'évangile, aient cru l'y trouver. Elle est en général opposée à l'esprit de prosélytisme, qui domine dans tous les codes religieux. Le christianisme n'est pas moins intolérant que les autres sectes; quoique son fondateur ait prêché la paix de parole & d'exemple; quoiqu'on puisse déduire la tolérance de plusieurs textes de l'évangile, des réponses

que fit Jeſus à ſes juges, dans ſon interrogatoire; du ſilence même qu'il garda, quand on lui demanda publiquement ce que c'étoit que la vérité; quoiqu'enfin ſa conduite & ſa vie ſemblent enſeigner aux hommes à ſupporter mutuellement leurs défauts, & par conſéquent leurs erreurs. Ses maximes générales qui penchent vers la bienveillance, vers la tolérance univerſelle, ſont trop ſouvent démenties, lorſqu'il s'agit de ſa doctrine particuliere, de la préférence excluſive qu'elle exige, de la diviſion inteſtine qu'elle met entre ſes ſectateurs & les payens, entre les membres d'une même cité, d'une même famille. Celui qui s'appelle lui-même le Dieu de paix, dit qu'il eſt venu apporter le glaive; rejette ceux qui ne veulent pas l'écouter; déclare ſon ennemi quiconque n'eſt pas pour lui; donne enfin à tous ceux qui embraſſeront ou prêcheront ſon évangile, le droit ou le prétexte de perſécuter ceux qui ne s'y ſoumettront pas. C'eſt donc une illuſion de vouloir accorder la croyance de cet évangile, avec l'indifférence pour les autres codes. En matiere de religion, les hommes ne ſavent point aimer ſans haïr, & peut-être ſavent-ils plus ce qu'ils haïſſent que ce qu'ils aiment; témoin ce nombre infini de perſécutions & de guerres que la religion a toujours ſuſcitées; témoin le peu d'influence qu'elle paroît avoir ſur l'harmonie, le bonheur & la ſtabilité des ſociétés.

Cependant un peuple, fatigué des troubles & des malheurs que cette religion avoit enfantés dans l'Europe, voulut bien ſe prêter aux raiſons de Locke. On admit la tolérance ſans examen, comme on reçoit l'intolérance. L'unique reſtriction dont on envelopa ce principe conſervateur, fut que toute perſonne au deſſus de dix-ſept ans, qui prétendroit à la protection des loix, fît inſcrire ſon nom dans le regiſtre de quelque communion.

La liberté civile ne fut pas auſſi favoriſée par le philoſophe Anglois. Soit que ceux qui l'avoient choiſi pour rédiger un plan de légiſlation l'euſſent gêné dans ſes vues, comme le ſera tout écrivain qui prêtera ſa plume aux grands ou aux miniſtres; ſoit que plus métaphyſicien que politique, Locke n'eût ſuivi la philoſophie que dans les ſentiers ouverts par Deſcartes & Leibnitz; cet homme

qui détruisit & éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carriere de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation Françoise, même lorsque le despotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde, par tant de qualités aimables & brillantes : Montesquieu lui-même, ne s'est pas apperçu qu'il faisoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui l'avoient fondée & à leurs héritiers, non-seulement tous les droits d'un monarque, mais toute la puissance législative.

On accordoit à la cour, formée de ses membres souverains, à cette cour qu'on appelloit Palatine, le pouvoir de nommer à tous les emplois, à toutes les dignités, le droit même de conférer la noblesse ; mais sous des titres nouveaux & singuliers. On devoit donc créer dans chaque contrée deux caciques, dont chacun posséderoit vingt-quatre mille acres de terre, & un landgrave, qui seul en auroit quatre-vingts mille. Les hommes revêtus de ces honneurs, devoient composer la chambre haute. Leurs possessions devenoient inaliénables ; faute essentielle contre la saine politique. On ne leur laissoit que le droit d'en affermer ou louer le tiers tout au plus, pour la durée de trois vies.

La chambre basse fut composée des députés des comtés & des villes. Le nombre de ces représentans devoit augmenter, à mesure que la colonie se peupleroit. Chaque tenancier n'auroit à payer que 1 livre 2 sous 6 deniers par acre, & pouvoit même racheter cette redevance territoriale. Mais tous les habitans, esclaves ou libres, seroient obligés de prendre les armes, au premier ordre de la cour palatine.

Le vice d'une constitution où les pouvoirs étoient si mal partagés, ne tarda pas à se manifester. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces

au despotisme. Les colons éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Du choc de ces intérêts opposés, naissoit une agitation inévitable qui arrêtoit perpétuellement les travaux utiles. La province entiere, livrée aux querelles, aux dissentions, aux tumultes qui la déchiroient, ne faisoit aucun des progrès qu'on s'étoit promis des avantages de sa situation.

Ce n'étoit pas assez de maux ; & leur remede devoit naître de leur excès. Granville qui seul, comme doyen des propriétaires, tenoit, en 1705, les rênes du pouvoir, voulut asservir au rit de l'église anglicane tous les non-conformistes, qui faisoient les deux tiers de la population. Cet acte de violence, quoique désavoué & réprouvé par la métropole, souleva les esprits. Durant le cours des suites & des progrès de cette animosité, la province fut attaquée, en 1720, par différentes hordes de sauvages, qu'un enchaînement d'insultes & d'injustices atroces avoit poussés au désespoir. Ces malheureux Indiens battus par-tout, furent par-tout exterminés : mais le courage & la vigueur que cette guerre avoit comme ranimés dans les colons, devoient amener la chûte des oppresseurs de la colonie. Ces tyrans ayant refusé de contribuer aux frais d'une expédition, dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits, furent tous, à l'exception de Carteret, qui conserva le huitieme du territoire, dépouillés, en 1728, des prérogatives dont ils n'avoient encore su qu'abuser. On leur accorda cependant 540, 000 livres de dédommagement. La couronne reprit en main le gouvernement, pour en faire goûter les douceurs au peuple. La colonie fut associée à la même constitution que les autres. Pour rendre même l'administration plus aisée, on partagea le pays en deux gouvernemens indépendans, sous le nom de Caroline méridionale, & de Caroline septentrionale. C'est à cette heureuse époque, que commence la prospérité de cette grande province. (*)

(*) L'œil se plaît à la contempler, & le cœur aime à s'y reposer.

CHAPITRE LXXXII.

Climat & productions de la Caroline.

LE nouveau-monde n'a peut-être pas un climat comparable à celui de la Caroline. Les deux faisons de l'année, qui pour l'ordinaire, ne font que tempérer les excès des deux autres, y font délicieufes. On y fouffre très-peu des chaleurs de l'été; on n'y fent les froids de l'hiver, que le matin & le foir. Les brouillards, affez communs fur une longue côte, fe diffipent avant le milieu du jour. Mais auffi l'on y eft expofé, comme dans prefque toute l'Amérique, à des changemens de tems vifs & fubits, qui obligent à garder dans le vêtement & la nourriture, un régime inutile fous un autre ciel. Un autre inconvénient particulier à cette région du continent feptentrional, c'eft d'être tourmenté par les ouragans, plus rares cependant & moins forts qu'aux Antilles.

Une vafte plaine, trifte, uniforme & monotone, s'étend des bords de la mer à quatre-vingts ou cent milles dans les terres, où le pays, commençant à s'élever, préfente un afpect plus riant, un air plus pur & moins humide. Cet efpace, avant l'arrivée des Anglois, étoit couvert d'une immenfe forêt, qui s'avançoit jufqu'aux monts Apalaches. C'étoient de grands arbres jetés au gré de la nature, fans fymmétrie & fans deffin, à des intervalles inégaux, qui n'étoient point fourrés de bois taillis. Auffi pouvoit-on y défricher plus de terrain en une femaine, qu'on n'en défriche en plufieurs mois, dans nos contrées. (*)

Le fol de la Caroline, eft fort peu reffemblant à lui-même. Sur

(*) Avec cet avantage pour la culture, on avoit encore celui de voir mourir en très-peu de tems les racines des arbres qu'on avoit abattus; preuve que le pays étoit fablonneux & maigre, ou que les bois y tiroient leur feve & leur vie plu-tôt de l'air & du ciel que de la terre.

les bords de la mer, à l'embouchure des rivieres qui s'y jettent, il eſt couvert de marais inutiles & mal-ſains, ou composé d'une terre pâle, légere, ſablonneuſe, qui ne produit rien. On le trouve ici d'une extrême ſtérilité, là d'une fécondité exceſſive entre les innombrables ſources qui traverſent le pays. A meſure qu'on s'éloigne de ces rives, on rencontre quelquefois de grands vuides d'un ſable blanc, qui n'offre que des pins; quelquefois des terres où le chêne & le noyer annoncent la fécondité. Ces alternatives & ces variations diſparoiſſent, lorſqu'on s'enfonce dans le pays; & la terre ſe montre par-tout agréable & productive.

A ces fonds excellens pour la culture, la province joint des terrains très-favorables à la multiplication des troupeaux. On y éleve des milliers de bêtes à corne, qui, le matin, vont paître ſans garde dans les forêts, & reviennent d'elles-mêmes le ſoir aux habitations. Les porcs s'engraiſſent avec la même liberté, plus nombreux encore, & beaucoup meilleurs dans leur eſpece. Mais le mouton y dégénere pour la chair & pour la toiſon. Auſſi n'y eſt-il pas ſi commun.

La colonie entiere n'avoit, en 1723, que quatre mille blancs, & trente-deux mille noirs. Ses exportations pour l'Europe & pour l'Amérique, ne s'élevoient pas au deſſus de 4,950,000 livres. Elle a depuis acquis un degré de ſplendeur, qu'elle ne doit qu'à la liberté.

Quoique la Caroline méridionale ait réuſſi à établir des échanges aſſez conſidérables avec les ſauvages, qu'elle ait reçu des refugiés François une fabrique de toiles, qu'elle-même ait imaginé de faire quelques étoffes, en mêlant ſes ſoies à la toiſon de ſes moutons, on doit attribuer ſpécialement ſes progès au riz & à l'indigo.

C'eſt le haſard qui lui donna la premiere de ces productions. Un vaiſſeau qui revenoit des Indes orientales, échoua ſur ſes côtes. Le riz dont il étoit chargé, fut jeté par les flots ſur la côte, & s'y reproduiſit. Ce bonheur inattendu fit naître l'idée d'une culture, où le ſol ſembloit inviter de lui-même. Elle languit long-tems; parce

parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal, où s'en faisoit la consommation, vendoient leur riz à si vil prix, qu'à peine rendoient-ils les avances de la culture. Depuis 1730, qu'il leur fut permis, par une administration plus éclairée, d'exporter & de vendre eux-mêmes ce grain à l'étranger, une augmentation de bénéfice a produit une augmentation de cette denrée. Elle y est excessivement multipliée, & peut aller plus loin encore: mais il est douteux que ce soit toujours à l'avantage de la colonie. C'est la production la plus nuisible à la salubrité du climat. Du moins elle a paru telle dans le Milanez, où les rizieres n'offrent que des paysans livides & hydropiques; en France, elles ont été sagement prohibées. L'Egypte avoit sans doute ses précautions contre ce mauvais effet d'une culture d'ailleurs si nourrissante. La Chine doit avoir des préservatifs, que l'art oppose à la nature, dont les bienfaits sont quelquefois empoisonnés de maux. Peut-être aussi que sous la zone torride où le riz abonde, la chaleur qui le fait croître au milieu des eaux, dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Mais si la Caroline doit un jour se ralentir sur cette culture, elle pourra s'en dédommager par celle de l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan, a réussi d'abord au Mexique, aux Antilles; mais plus tard dans la Caroline méridionale, & sur-tout moins heureusement. Ce germe des teintures y est d'une qualité si inférieure, qu'à peine se vend-il la moitié de ce qu'il vaut ailleurs. Cependant, ses cultivateurs ne désesperent pas de supplanter avec le tems, les Espagnols & les François dans tous les marchés. La bonté de leur climat, l'étendue de leur sol, l'abondance & le bas prix des denrées comestibles, la facilité de se pourvoir d'ustensiles & de multiplier les esclaves; tout flatte leur présomption. Cet espoir encourageant s'est déjà répandu chez les habitans de la Caroline septentrionale.

On sait que cette contrée reçut les premiers Anglois que la fortune fit aborder au continent du nouveau-monde; puisque c'est sur

ſes côtes qu'on trouve la baie de Roénoque, que fit occuper Raleigh, en 1585. Une émigration totale, la laiſſa bientôt ſans colons. La population ne s'y rétablit pas, même quand les pays voiſins ſe couvroient de grands établiſſemens. D'où venoit cet abandon? peut-être des obſtacles que cette belle région oppoſoit à la navigation marchande. Aucune des rivieres qui l'arroſent, ne peut recevoir de navire au deſſus de ſoixante-dix ou quatre-vingts tonneaux. Ceux d'un plus grand port, ſont forcés de mouiller entre ce continent & quelques iſles voiſines. Les alleges qui ſervent à les charger & à les décharger, augmentent les frais & les embarras, ſoit des exportations, ſoit des importations.

Auſſi ne vit-on d'abord, dans la Caroline ſeptentrionale, que quelques miſérables ſans aveu, ſans loix & ſans projets. A meſure que les terres ſont devenues plus rares dans les colonies voiſines, les hommes qui n'avoient pas aſſez de fortune pour en acheter, ont reflué dans une région qui leur en offroit gratuitement. D'autres refugiés ont profité de ce nouvel aſile. L'ordre s'eſt établi avec la propriété; & ce pays, avec moins de richeſſes que la Caroline méridionale s'eſt trouvé peuplé d'un plus grand nombre d'Européens.

Les premiers qu'un ſort errant diſperſa ſur ces rives ſauvages, ſe bornoient à élever des troupeaux, à couper des bois, qu'ils livroient aux navigateurs de la Nouvelle-Angleterre. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir dans le tronc de l'arbre, des ſillons, qui, prolongés juſqu'au pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? ils élevoient une plate-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de bois de pin : on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barrils placés au deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudieres de fer où on le faiſoit boullir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jetoit en fuſion. C'étoit peu que cette induſtrie pour la ſubſiſtance des habitans; ils y joignirent la culture

du bled. Long-tems ils s'étoient contentés du mays, à l'exemple de la Caroline méridionale, où le froment ſujet à la nielle, à monter en paille, n'a jamais proſpéré. Quelques expériences prouverent qu'on n'avoit pas à craindre ces inconvéniens; & on réuſſit à cultiver aſſez de bled, même pour une exportation conſidérable. Le riz & l'indigo ſont venus depuis peu dans cette contrée de l'Amérique, joindre aux moiſſons d'Europe, celles de l'Afrique & de l'Aſie. Ces nouvelles cultures ſont encore médiocres; mais elles peuvent s'accroître.

Les deux Carolines ont à peine défriché la vingtieme partie de leur territoire. On n'y voit de cultivé juſqu'à préſent, que les cantons les plus ſablonneux & les plus voiſins de la mer. Si les colons ne ſe ſont pas enfoncés plus avant dans les terres, c'eſt que ſur dix rivieres navigables, il n'y en a pas une que l'on puiſſe remonter à plus de ſoixante milles. On ne ſauroit remédier à cet inconvénient, que par des chemins ou par des canaux, mais ils demandent tant de bras, de dépenſes & de lumieres, que l'eſpérance d'une ſemblable amélioration eſt encore bien éloignée.

Cependant le ſort des deux colonies n'eſt pas à plaindre. Les impôts qui ſont tous levés ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, ne paſſent pas 135, 000 livres. La province du nord n'a de papier-monnoie que pour 1, 125, 000 livres; & celle du ſud, infiniment plus riche, n'en a que pour 5, 625, 000 livres. Ni l'une, ni l'autre ne ſont endettées envers la métropole. Cet avantage rare, même dans les colonies Angloiſes, provient de l'étendue des exportations que font les deux Carolines, ſoit dans les provinces voiſines, ſoit aux Antilles ou en Europe.

En 1754, il ſortit de la Caroline méridionale, ſept cent cinquante-neuf barrils de térébenthine; deux mille neuf cent quarante-trois de goudron; cinq mille huit cent ſoixante-neuf de poix ou de réſine; quatre cent ſeize barrils de bœuf; quinze cent ſoixante de porc; ſeize mille quatre cents boiſſeaux de bled de l'Inde, & neuf mille cent ſoixante-deux de pois; quatre mille cent quatre-vingt-ſeize cuirs tannés, & douze cent cuirs verds; un million cent qua-

torze mille planches ; deux cent ſix mille lambourdes, & trois cent quatre-vingt-quinze mille pieds de bois de charpente ; huit cent quatre-ving-deux muids de peaux de bêtes fauves ; cent quatre mille ſix cent quatre-vingt-deux barrils de riz ; deux cent ſeize mille neuf cent vingt-quatre livres d'indigo.

La Caroline ſeptentrionale expédia la même année ſoixante-un mille cinq cent vingt-huit barrils de goudron, douze mille cinquante-cinq de poix, & dix mille quatre cent vingt-neuf de térébenthine ; ſept cent ſoixante-deux mille trois cent trente planches, & deux millions ſix cent quarante-ſept pieds de bois ; ſoixante-un mille cinq cent quatre-vingts boiſſeaux de bled, & dix mille de pois ; trois mille trois cents barrils de bœuf ou de cochon, & cent muids de tabac ; dix mille quintaux de cuirs tannés, & trente mille peaux de toute eſpece.

Il n'y a pas un ſeul article dans l'énumération qu'on vient de voir, qui n'ait reçu un accroiſſement ſenſible depuis cette époque. Pluſieurs ont doublé, & le plus riche de tous, l'article de l'indigo, s'eſt élevé même au deſſus du triple.

On exporte directement pour l'Europe & pour les Antilles, quelques productions de la Caroline ſeptentrionale, quoiqu'il n'y ait aucun entrepôt pour les réunir ; & qu'Edenton, ſon ancienne capitale, & celle qu'on lui a ſubſtituée ſur la riviere de New ſoient à peine de foibles bourgades. La plus grande & la plus précieuſe partie de ſes exportations, va groſſir à Charles-Town, les richeſſes de la Caroline méridionale.

Cette ville, ſituée au confluent de l'Ashley & de la Cooper, deux rivieres navigables, a vu s'élever au tour d'elle les plus belles plantations de la colonie, dont elle eſt le centre & la capitale. On la dit bien bâtie, agréablement percée, & fortifiée avec aſſez de régularité. Les fortunes conſidérables que la réunion & le débouché du commerce y ont fait éclore, devoient influer ſur les mœurs. C'eſt de toutes les cités de l'Amérique ſeptentrionale, celle où l'on trouve le plus les commodités du luxe. Mais le déſagrément de ne pouvoir admettre dans ſa rade que des vaiſſeaux de deux cents ton-

neaux au plus, la fera décheoir de cette profpérité. On l'abandonnera pour aller à Port-Royal, qui s'ouvre aux plus nombreufes flottes. Déjà s'y eft formé un établiffement qui augmente chaque jour, qui peut fe promettre la plus grande faveur. Outre les productions des deux Carolines qu'il doit naturellement attirer, il recevra celles d'une colonie qui s'eleve à fon voifinage : c'eft la Géorgie.

CHAPITRE LXXXIII.

Comment la Géorgie a été fondée.

LA Caroline & la Floride Efpagnole font féparées par un vafte efpace qui s'étend cent vingt milles fur la mer, qui a trois cents milles jufqu'aux Apalaches, & qui eft borné au nord par la riviere de Savanah; au midi, par celle d'Alatamaha. Depuis long-tems le miniftere Britannique penchoit à occuper ce terrain, qui étoit regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaifance que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatiffant & riche, voulut en mourant, que fes biens fuffent employés à délivrer les débiteurs infolvables, que leurs créanciers détenoient en prifon. La fageffe politique fecondant ce vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés dont on romproit les chaînes, feroient transportés dans la terre déferte qu'on fe propofoit de peupler. Ce pays fut appellé Géorgie, en l'honneur du fouverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation; l'exécution d'une entreprife vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225, 000 livres au legs facré d'un citoyen. Une foufcription volontaire produifit des fommes encore plus confidérables. Un homme qui s'étoit fait

remarquer dans la chambre des communes par ſon goût pour les choſes brillantes, par ſon amour pour la patrie, par ſa paſſion pour la gloire, fut chargé de conduire un ſi digne projet avec ces moyens publics. Jaloux de ſe montrer égal à ſa réputation, Oglethorpe fut le chef qui voulut mener lui-même en Géorgie les premiers colons qu'on y faiſoit paſſer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ſes compagnons à dix milles de la mer, dans une plaine agréable & fertile, ſur les bords de la Savanah. Cette riviere donna ſon nom au foible établiſſement, qui devoit devenir un jour la capitale d'une colonie floriſſante. La peuplade bornée à cent perſonnes, fut groſſie avant la fin de l'année juſqu'au nombre de ſix cent dix-huit, dont cent vingt-ſept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cent vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'eſpérance d'une nombreuſe poſtérité.

Ces fondemens s'accrurent en 1735, de quelques montagnards Ecoſſois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établiſſement qu'on leur offrit ſur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre s'il le falloit, contre les entrepriſes de l'Eſpagnol voiſin. Ils y fonderent les bourgades de Darien & de Fréderica, où pluſieurs de leurs compatriotes vinrent s'établir avec eux.

La même année, un grand nombre de laboureurs proteſtans chaſſés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Géorgie. Placés d'abord au deſſus du berceau de la colonie, ils aimerent mieux être plus iſolés & deſcendre à l'embouchure de la Savanah, où ils bâtirent Ebenezer.

Des Suiſſes imiterent les ſages Saltzburgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils s'établirent auſſi ſur la Savanah; mais à trente-quatre mille des Allemands. Leur peuplade formée de cent maiſons, s'appella Purysbourg, du nom de pury, qui ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation, mérita que par reconnoiſſance ils le priſſent pour chef.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir, pour

aller fonder à deux cent trente-ſix milles de l'Océan, la ville d'Auguſta. Ce n'étoit pas la bonté du ſol qu'ils y cherchoient, quoiqu'il fût excellent; mais la facilité de former avec les ſauvages voiſins, la traite des pelleteries. Leur projet réuſſit, & dès l'an 1739, ce commerce occupoit ſix cents perſonnes. Le débouché de ces fourrures leur devint d'autant plus facile, que la Savanah conduit les plus grand batteaux juſqu'aux murs d'Auguſta.

La métropole devoit, ce ſemble, beaucoup eſpérer d'une colonie où, depuis moins de ſix ans, elle avoit fait paſſer près de cinq mille hommes, & dépenſé 1, 485, 000 livres, ſans compter les contributions volontaires des zélés patriotes. Mais quel fut ſon étonnement d'apprendre en 1741, qu'il reſtoit à peine dans la Géorgie le ſixieme de la population qu'on y avoit tranſportée; & que le reſte languiſſant de ces nombreux colons, ne ſoupiroit qu'après un ſéjour plus heureux? On chercha la cauſe de ces diſgraces; on la trouva.

CHAPITRE LXXXIV.

Obſtacles qui ſe ſont oppoſés aux progrès de la Géorgie.

DANS ſa naiſſance même, cette colonie avoit porté le germe de ſon dépériſſement. On avoit abandonné la juriſdiction avec la propriété de la Géorgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence; mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du paſſé ſont perdues pour l'avenir. Un gouvernement éclairé, ſurveillé par la nation, n'eſt pas même à l'abri des ſurpriſes qu'on fait à ſa confiance. Malgré ſon zele pour le bien commun, le miniſtere Anglois livra l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier uſage que les propriétaires de la Géorgie firent de l'autorité ſans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiſlation qui mettoit dans leurs mains, non-ſeulement la police,

la justice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ses habitans. On ne laissoit aucun droit au peuple qui dans l'origine a tous les droits. Contre ses intérêts & ses lumieres, on vouloit qu'il obéît. C'étoit-là comme ailleurs son devoir & son fort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie, chaque famille ne pourroit avoir que cinquante acres de terre, qu'elle ne pourroit pas les aliéner, qu'ils ne pourroient pas même passer en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation. Rarement un homme se détermine-t-il à quitter sa patrie, sans la vue de quelque avantage extraordinaire qui frappe son imagination. Mettre des bornes à son industrie, c'est l'empêcher d'entrer dans la carriere. Les limites marquées à chaque plantation, devoient avoir nécessairement ce mauvais effet. Il restoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloises, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens, encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Géorgie fut dès le berceau soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes s'accrurent outre mesure, à proportion qu'elle s'agrandit. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, jusqu'à ne pas voir que le plus petit droit sur le commerce d'une province peuplée & florissante, les enrichiroit bien plus que les redevances les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression, il s'en joignit un nouveau, qui pouvoit venir (le croira-t-on?) d'un principe d'humanité. On défendit aux colons de la Géorgie d'avoir des esclaves. La Caroline & d'autres colonies, avoient été fondées sans la main des negres. On crut qu'une contrée, qu'on destinoit à être le boulevard de ces possessions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun interêt à défendre des tyrans. Mais on ne prévit pas que des colons, moins favorisés de la métropole que leurs voisins,

voiſins, placés ſur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui demandoit plus d'encouragement.

L'inaction où les plongeoient tant d'obſtacles, s'autoriſoit d'une autre prohibition. Les déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, avoit fait défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Géorgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal-ſaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Antilles, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs les bois, les grains & les beſtiaux, qui devoient être leurs premieres richeſſes.

La métropole ſentit enfin, combien les inſtitutions & les réglemens vicieux arrêtoient les progrès de la colonie. Elle rompit les fers qu'elle lui avoit forgés. La Géorgie reçut le gouvernement qui faiſoit fleurir la Caroline, & devint, au lieu d'un fief de quelques particuliers, une poſſeſſion vraiment nationale.

Quoiqu'elle n'ait pas un territoire auſſi étendu, un climat auſſi tempéré, un ſol auſſi bon que la province voiſine; & qu'avec le riz, l'indigo, & preſque toutes les denrées de la Caroline, elle n'en puiſſe jamais égaler la proſpérité; cependant elle deviendra utile à la métropole, à meſure qu'on verra diminuer la crainte de s'y établir, trop juſtement fondée ſur la tyrannie dont elle étoit opprimée. On ceſſera de dire un jour, que de toutes les colonies Angloiſes du continent, la Géorgie eſt la moins peuplée, eu égard aux ſecours que le gouvernement y a prodigués. Toutes ces avances ſeront heureuſement ſecondées par l'acquiſition de la Floride; province qui par ſon voiſinage, doit influer ſur la proſpérité de la Géorgie; qui, à des titres plus précieux encore, mérite d'être connue.

CHAPITRE LXXXV.

Histoire de la Floride. Cette province passe des Espagnols aux Anglois.

SOUS le nom de la Floride, l'ambition Espagnole comprenoit toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendent depuis le Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune, qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis long-tems cette dénomination illimitée dans la presqu'isle que la mer a formée sur le canal de Bahama, entre la Géorgie & la Louisiane. Les Espagnols qui s'étoient souvent contentés d'empêcher la population des pays qu'ils ne pouvoient habiter, voulurent occuper cette contrée en 1565, après en avoir chassé les François qui, l'année précédente, y avoient commencé un petit établissement.

La peuplade la plus orientale de la colonie, s'appelloit San-Matheo. Quoiqu'établie à deux lieues de l'Océan sur une riviere navigable dans un sol agréable & fertile, le conquérant l'auroit abandonnée, s'il n'y avoit pas trouvé le sassafras.

Cet arbre particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans tout cet hémisphere, croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes; mais toujours dans un terrain qui n'est ni trop sec, ni trop humide. Droit, élevé comme le sapin, sans branches, sa tête forme une espece de coupe. Ses feuilles toujours vertes ressemblent à celles du laurier. Sa fleur jaune se prend en infusion, comme le bouillon-blanc & le thé. Sa racine, très-connue dans le commerce, parce qu'elle est utile à la médecine, doit être spongieuse, légere, de couleur cendrée; d'un goût âcre, douceâtre, aromatique; d'une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Ces qualités lui donnent la vertu d'exciter la transpiration, de résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, de soulager la paralysie & les fluxions froides. On l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de ce mal, ſans un remede ſi puiſſant ; ils auroient ſuccombé, du moins aux fievres dangereuſes dont ils furent preſque tous attaqués à San-Matheo ; ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les ſauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun & dans leurs repas de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. Cette expérience fut tentée, & réuſſit. Cependant la bourgade ne ſortit jamais ni de l'obſcurité, ni de la miſere, qui ſans doute étoit une maladie incurable & naturelle aux vainqueurs du nouveau-monde.

A quinze lieues de San-Matheo, ſur la même côte s'éleva un autre établiſſement ſous le nom de Saint-Auguſtin. Les Anglois qui l'attaquerent en 1747, furent obligés de renoncer à le prendre. Les montagnards Ecoſſois voulurent couvrir la retraite des aſſiégeans ; ils furent battus & maſſacrés. Un ſergent fut ſeul épargné par les ſauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes :

« Héros & patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas » les ennemis que je cherchois ; mais enfin vous avez vaincu. Le » ſort de la guerre m'a mis dans vos mains. Uſez à votre gré du » droit de la victoire. Je ne vous le diſpute pas. Mais puiſque c'eſt » un uſage de mon pays d'offrir une rançon pour ſa vie, écoutez » une propoſition qui n'eſt pas à rejeter.

» Sachez-donc, braves Américains, que dans le pays où je ſuis » né, certains hommes ont des connoiſſances ſurnaturelles. Un de » ces ſages, qui m'étoit allié par le ſang, me donna, quand je me » fis ſoldat, un charme qui devoit me rendre invulnérable. Vous » avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits : ſans cet enchan- » tement, aurois-je pu ſurvivre à tous les coups mortels dont vous » m'avez aſſailli ? car j'en appelle à votre valeur ; la mienne n'a ni » cherché le repos, ni fui le danger. C'eſt moins la vie que je vous » demande aujourd'hui, que la gloire de vous révéler un ſecret

» important à votre confervation, & de rendre invincible la plus
» vaillante nation du monde. Laiffez-moi feulement une main libre,
» pour les cérémonies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve
» fur moi-même en votre préfence. »

Les Indiens faifirent avec avidité ce difcours, qui flattoit en même tems & leur caractere belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au prifonnier. L'Ecoffois pria qu'on remît fon fabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'affemblée; & dépouillant fon cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des fignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : « Voyez maintenant, fages
» Indiens, une preuve inconteftable de ma bonne foi. Vous, guer-
» rier, qui tenez mon arme tranchante, frappez de toute votre
» force : loin de féparer ma tête de mon corps, vous n'entamerez
» pas feulement la peau de mon cou. »

A peine il eut prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit fauter à vingt pas la tête du fergent. Les fauvages étonnés refterent immobiles, regardant le corps fanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards fur eux-mêmes, comme pour fe reprocher les uns aux autres leur ftupide crédulité. Cependant admirant la rufe qu'avoit employée le prifonnier pour fe dérober aux tourmens en abrégeant fa mort, ils accorderent à fon cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que femble lui affurer fa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne fera qu'un menfonge de plus dans les relations des voyageurs.

Les Efpagnols qui, dans toute l'Amérique, s'exercerent plus à détruire qu'à bâtir, ne formerent au débouquement du canal de Bahama, que les deux établiffemens dont on vient de parler. A quatre-vingts lieues de Saint-Auguftin, fur l'entrée du golfe du Mexique, ils avoient élevé Saint-Marc à l'embouchure de la riviere des Apalaches. Mais ce pofte, qui pouvoit établir la communication des deux continens du nouveau-monde, avoit déjà perdu le peu d'importance qu'il avoit prife d'abord, lorfque les

Anglois de la Caroline le renverſerent en 1704, & le réduiſirent à rien.

A trente lieues plus loin étoit la peuplade de Saint-Joſeph, moins conſidérable encore que celle de Saint-Marc. Jetée ſur une côte plate, expoſée à tous les vents, dans un ſable ſtérile, en un pays perdu; c'étoit le lieu du monde, où l'on devoit le moins s'attendre à trouver des hommes. Mais l'avarice eſt ſouvent trompée par l'ignorance. Des Eſpagnols y habitoient.

Ceux de leur nation qui s'établirent, en 1696, à la baie de Penſacole, ſur les confins de la Louiſiane, furent, du moins, plus heureux dans leur choix. Le ſol y étoit ſuſceptible de culture; ils y avoient même une rade, qui, avec plus de profondeur à l'entrée, eût pu paſſer pour bonne, ſi les vers n'y avoient, en très-peu de tems, percé les meilleurs vaiſſeaux.

Ces cinq établiſſemens, diſperſés ſur une étendue où l'on auroit pu fonder un grand royaume, ne contenoient qu'environ trois mille colons, plus pareſſeux & plus pauvres les uns que les autres. Tous vivoient du produit de leurs troupeaux. C'eſt avec les cuirs qu'ils vendoient à la Havane; c'eſt avec les denrées qu'ils pouvoient fournir à leur garniſon, dont la ſolde montoit à 750,000 livres, qu'ils devoient payer leur vêtement, & tout ce que leur ſol ne fourniſſoit pas. Malgré la miſere où les laiſſoit leur métropole, ils ont, la plupart, voulu paſſer à Cuba, quand la Floride a été cédée à l'Angleterre par le traité de 1763. Cette conquête n'a donc été qu'un déſert; mais n'eſt-ce pas un gain, que d'avoir perdu des habitans rebelles au travail, & mal-intentionnés?

La Grande-Bretagne ſe félicite d'avoir à peupler une province immenſe, dont les limites ont été encore reculées juſqu'au Miſſiſſipi, par la ceſſion que les François ont faite d'une partie de la Louiſiane. Pour y réuſſir, elle a partagé ſa nouvelle acquiſition en deux gouvernemens, dont l'un ſe nomme Floride orientale, & l'autre Floride occidentale.

Depuis long-tems cette nation brûloit de s'établir ſur cette partie du continent, pour s'ouvrir une communication libre & facile avec

les plus riches colonies de l'Efpagne. Elle n'y cherchoit autrefois que les avantages d'un commerce interlope. Mais cette utilité précaire & momentanée ne fuffit pas, ne convient pas même à l'ambition d'une grande puiffance. Il n'appartient qu'à la culture, de faire fleurir les conquêtes d'un peuple induftrieux. Auffi les Anglois prodiguent-ils tous les encouragemens à l'exploitation d'un de leurs plus beaux domaines. Le parlement, dans la feule année 1769, a accordé 205, 875 livres pour les deux Florides. Chez ce peuple, du moins la mere nourrit quelque tems fes enfans nouveaux-nés; tandis qu'ailleurs le gouvernement fuce & tarit à la fois le lait de la métropole, & le fang des colonies.

CHAPITRE LXXXVI.

Par quels moyens l'Angleterre peût rendre la Floride utile.

IL n'eft pas aifé de prévoir à quel degré de fplendeur, ces bienfaits, le tems & l'intelligence pourront élever la Floride. Cependant les apparences préfagent de grandes profpérités. L'air y eft fain; le fol ne s'y refufe à aucune efpece de grain. Les premieres récoltes de riz, de coton, d'indigo, y ont été heureufes. Ces fuccès y attirent des colons en foule. Il en arrive des établiffemens voifins; il en arrive de la métropole, il en arrive de tous les pays proteftans de l'Europe. Combien la population augmenteroit, fi les fouverains de l'Amérique feptentrionale, s'écartant des maximes qu'ils ont conftamment fuivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civilifer les nations barbares, qui a été fi heureufement employé par les politiques les plus éclairés, ne feroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiffons brûlées & leurs cultivateurs maffacrés, ou de pourfuivre fans relâche, d'exterminer fans pitié des hordes erran-

tes ? Une nation généreuſe, qui a fait tant & de ſi longs efforts pour régner, ſans concurrent, ſur cette immenſe partie du nouveau-monde, ne devroit-elle pas préférer à des hoſtilités meurtrieres & ſans gloire, un moyen humain & infaillible, de déſarmer le ſeul ennemi qui puiſſe encore troubler ſa tranquillité ?

Les Anglois ſe flattent que ſans le ſecours de ces alliances, ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les ſubſiſtances que leur fourniſſoit la chaſſe diminuant tous les jours, ils ſe voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induſtrie & l'activité veulent défricher. C'eſt en effet le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voiſinage des établiſſemens Européens. Ils reculent, ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois ; ils ſe replient vers les Aſſinipoils, vers la baie d'Hudſon, où ſe nuiſant néceſſairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels, ne peuvent-ils pas précéder cette deſtruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois, en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoiſonnée, ils vouloient abſolument qu'on rejetât un préſent ſi ſuſpect. *Comment ſe pourroit-il*, leur dit leur capitaine, *qu'un homme qui eſt sûr de mon eſtime, & auquel j'ai rendu des ſervices ſignalés, pût ſonger à m'ôter le jour ?* & il avala l'eau-de-vie d'un air auſſi aſſuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille, avoient fixé ſur Pontheack les yeux des nations ſauvages. Il vouloit les réunir toutes ſous les mêmes drapeaux, pour faire reſpecter leur territoire & leur indépendance. Des circonſtances malheureuſes firent avorter ce grand projet ; mais il peut être repris, & il n'eſt pas impoſſible qu'il

réussisse. S'il en étoit ainsi, les Anglois réduits à couvrir leurs frontieres, contre un ennemi qui n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages qu'ils se promettent des conquêtes qu'ils ont faites au prix de tant de trésors, au prix de tant de sang.

CHAPITRE LXXXVI.

Etendue des possessions Angloises dans l'Amérique septentrionale.

LES deux Florides, une partie de la Louisiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque, & par le même traité, ont achevé de mettre sous la domination de l'Angleterre, l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette puissance n'auroit pas encore la baie d'Hudson, Terre-Neuve, & les autres isles de l'Amérique septentrionale, elle ne laisseroit pas de posséder l'empire le plus étendu qui jamais ait été formé sur la surface du globe. Ce vaste empire est coupé du nord au sud, par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & se rapprochant des côtes, laissent entr'elles & l'Océan un riche territoire, de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches, est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cents lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du nouveau-monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour ainsi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie,

expédie des vaiſſeaux pour le nouveau-monde. Des poſſeſſions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes occidentales par la mer Pacifique. C'eſt elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mers, l'iſthme ou le détroit qui lient l'Aſie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par de vaſtes colonies; elle en auroit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes. Elle aſpireroit, peut-être, à prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains: eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Eſpagnols: eſt-on donc ſi puiſſant, d'embraſſer dans ſes états une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on regne dans un autre?

Les Anglois ſeront heureux, s'ils peuvent conſerver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une puiſſance maritime. Jamais la guerre ne valut au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit, en général, ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui, paroiſſant ſortir de l'Océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux; ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports ſans nombre, pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la ſaiſon de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hiver en pré-

vient la récolte; tandis que, sous une latitude plus septentrionale, on en recueille sur notre continent, & le fruit, & la graine. Quelle est la raison de ce phénomene? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit, avant que les eaux eussent entiérement pourri cette espece d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensevelies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siecles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, si long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagemens, qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

CHAPITRE LXXXVIII.

Arbres particuliers à l'Amérique septentrionale.

L'AMÉRIQUE septentrionale a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Elle en a de propres à elle seule, entr'autres l'érable & le tamarisk.

Le tamarisk est un arbrisseau qui se plaît sur un sol humide: aussi ne s'éloigne-t-il guere de la mer. Ses graines sont couvertes d'une poudre blanche, qu'on prendroit pour de la farine. Ramassées à la fin de l'automne, & jetées dans de l'eau bouillante, elles donnent un corps visqueux, qui surnage & qu'on écume. Lorsque cette substance est figée, elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier; elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Cette matiere, mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consis-

tance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, à mesure que les animaux domestiques se sont multipliés. Cependant comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. La propriété d'éclairer, est le moins précieux de ses usages. On en compose d'excellent savon, de bons emplâtres pour les blessures: on s'en sert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le tamarisk, puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Elevé, par la nature, près des ruisseaux & dans des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. On fait dans le mois de Mars, au bas de son tronc, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on insere dans la plaie, reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incision ou deux, au plus: une plus grande perte l'épuise & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un syrop épais. On la verse ensuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le syrop se durcit en se refroidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent, assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment; mais cette préparation altere toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes; l'érable est le sucre des sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs, elle a par-tout ses merveilles.

CHAPITRE LXXXIX.

Oiseaux particuliers à l'Amérique septentrionale.

PARMI la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique septentrionale, il en est un extrêmement singulier; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noir, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes & sur sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraicheur se fane au moindre attouchement.

Le printems est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en-dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs; il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin; il y reste quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui, jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colere & querelleur? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée, & des

combats opiniâtres. Leurs coups de bec font si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vîtesse, qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit : ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & sans suc, ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, sur la fin de l'été, des milliers de fleurs que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim, plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

L'Amérique septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matiere animée avoit envahi, sans obstacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui disputoit. Aucune de ces especes n'étoit utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins : c'est l'abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien-monde au nouveau. Les sauvages l'appellent mouche Angloise ; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sur le nouvel hémisphere. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche considérable de commerce.

CHAPITRE XC.

Les Anglois ont peuplé d'animaux domeſtiques l'Amérique ſeptentrionale.

L'Abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les ſauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpece vivante à leur domination : ils ne ſavoient que les détruire. La domeſticité des animaux n'a jamais dû précéder la ſociété des humains. La premiere conquête de l'homme eſt celle qu'il a faite ſur ſes ſemblables. Juſqu'à cette fatale époque de ſervitude univerſelle, chaque individu avoit été trop occupé de ſon exiſtence, & ſa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conſerver. Mais auſſi-tôt qu'une partie des hommes eut ſubjugué l'autre, & que celle-ci ſe vit aſſujettie à travailler pour des maîtres, le loiſir fut connu pour la premiere fois ſur la terre. Ce loiſir fut le pere des arts, qui conſolerent, peut-être, le genre humain de la perte de ſa liberté. La domeſticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut ſans doute une invention des ſociétés.

Peut-être n'eſt-elle pas le moindre ouvrage de l'induſtrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de haſards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des ſociétés & des empires avancés, même juſqu'aux arts de luxe ; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus diſpoſés, par leur foibleſſe ou leur inſtinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du nouveau-monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de ſociété auquel ils étoient appellés par la nature ; c'eſt qu'ils vivoient ſans maître. L'homme ne les avoit pas aſſujettis à ſa voix

menaçante, à ſon coup-d'œil terrible, à ſa main toujours prête à frapper. Il étoit eſclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la ſervitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération eſt trop compliquée, pour qu'il ſoit aiſé de découvrir dans quel ordre & comment ils ſont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore aſſocié les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorſque les Européens y tranſporterent ſur des vaiſſeaux pluſieurs de nos eſpeces domeſtiques. Elles s'y ſont prodigieuſement multipliées; mais à l'exception du porc, dont toute la perfection conſiſte à s'engraiſſer, elles ont beaucoup perdu de la force & de la groſſeur qu'elles avoient dans le ſéjour naturel de leur origine. Les bœufs, les chevaux & les brebis, ont dégénéré dans les colonies ſeptentrionales de l'Angleterre, quoique les eſpeces en euſſent été choiſies avec précaution.

C'eſt ſans doute le climat; c'eſt la nature de l'air & du ſol, qui s'oppoſe au ſuccès de leur tranſplantation. Ces animaux furent d'abord, ainſi que les hommes, ſujets à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les entama pas comme l'eſpece humaine, à la racine même de la génération, pluſieurs eſpeces, du moins, eurent beaucoup de peine à ſe reproduire. A chaque génération, elles s'abâtardirent; & tel que les plantes d'Amérique tranſportées en Europe, le bétail de l'Europe s'eſt dégradé continuellement en Amérique. C'eſt la loi des climats, qui veut que chaque peuple, chaque eſpece vivante ou végétante, croiſſe & meure dans ſon pays natal. L'amour de la patrie ſemble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conſervation.

CHAPITRE XCI.

Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amérique septentrionale.

CEPENDANT il y a des analogies de climat, qui modifient la loi généralement portée contre la tranfmigration des animaux & des plantes. Lorfque les Anglois aborderent dans l'Amérique feptentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées folitaires, ne cultivoient qu'à regret un peu de mays. Cette efpece de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit le feul qui fût connu dans le nouveau-monde. La culture en étoit facile. Les fauvages fe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jeter dans chacun un grain, qui en produifoit deux cent cinquante ou trois cents autres. Les préparations, pour s'en nourrir, n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & on le réduifoit en une pâte, qu'on faifoit cuire fous la cendre. Souvent il étoit mangé en bouillie, ou grillé feulement fur de la braife.

Le mays réunit bien des avantages. Sa feuille eft très-favorable à la nourriture des beftiaux; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne font pas communes. Un terrain maigre, léger & fablonneux, eft celui qui convient le mieux à cette plante. Sa femence peut être gelée au printems, même à deux ou trois réprifes, fans que les récoltes foient moins abondantes. Enfin, c'eft de tous les grains, celui qui peut foutenir le plus long-tems la féchereffe & l'humidité.

Ces raifons, qui ont fait adopter la culture du mays dans une partie du globe, déterminerent les Anglois à le conferver, à le multiplier dans leurs établiffemens. Ils le vendirent au Portugal, à l'Amérique méridionale, aux ifles à fucre, & ils s'en fervirent pour leur propre ufage. Cependant ils ne négligerent pas d'enrichir leurs

leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent un commerce, qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du nouveau-monde.

La métropole voyant que ses colonies septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons & des bleds, voulut tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. Elle ne manquoit pas de motifs & de moyens; l'occasion vint de les mettre en œuvre.

CHAPITRE XCII.

Les Anglois ont senti la nécessité de tirer leurs munitions navales de l'Amérique septentrionale.

LA Suede étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du bray & du goudron, dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703, cette puissance méconnut ses vrais intérêts, au point de plier & de réduire sous un privilege exclusif, cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea, par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout à la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour

une preuve complette d'impuiſſance, crurent pouvoir impunément aſſujettir les munitions de la marine, à toutes les clauſes & les reſtrictions qui devoient en hauſſer le prix. Ce fut un ſyſtême de convention entr'elles, qui devint public en 1718; tems où toutes les puiſſances maritimes ſouffroient encore des bleſſures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue ſi odieuſe réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le nouveau-monde des hommes aſſez éloquens, pour perſuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à ſeconder les vues de la mere patrie; aſſez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands réſultats, ſans les faire paſſer par ces minces eſſais qui éteignent ſubitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profuſion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voiſins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier eſſor de proſpérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ſes colonies, ſur celles qui venoient de la mer Baltique, ſembloit lui promettre une préférence conſtante. Il crut pouvoir ſupprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ſes calculs, la différence du fret qui étoit toute en faveur de ſes rivaux. L'interruption totale qui ſurvint dans cette veine de commerce, l'avertit de ſon erreur. Il reprit, en 1729, le ſyſtême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles ſuffirent pour aſſurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande ſupériorité ſur celles du Nord.

Les bois, qui faiſoient pourtant une des principales richeſſes des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Anglois en exportoient en Eſpagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres uſages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, aſſez de marchandiſes pour completter leur cargaiſon, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fréter les vaiſſeaux de ces étrangers, pour

importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage, avoit considérablement augmenté la marine Britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger en 1722, les bois que le nouveau-monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suede & de Dannemarck. Cette premiere faveur fut suivie d'une gratification, qui, comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Un avantage si considérable en lui-même, eût encore augmenté, si les colonies avoient construit chez elles des bâtimens propres à voiturer des matieres d'un si grand encombrement; s'il s'étoit formé des chantiers qui eussent fourni des cargaisons entieres; sur-tout si l'on avoit aboli l'usage de brûler, au printems, les feuilles tombées durant l'automne. Cette pratique vicieuse, détruira toujours les jeunes arbres qui commençoient à se développer. Il n'en restera que de vieux, trop mûrs pour la construction. Personne n'ignore que les navires faits en Amérique, ou avec des matériaux tirés de ce pays, n'ont qu'une très-courte durée. Cet inconvénient peut avoir plusieurs causes; mais celle qu'on indique ici, mérite d'autant plus d'attention, qu'il est facile d'y remédier. Avec les bois & les mâtures de la marine, l'Amérique peut encore fournir les voiles & les agrès, par la culture du chanvre & du lin.

Les protestans François, qui, chassés de leur patrie par un roi conquérant tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis, l'industrie de leur nation, firent connoître en Angleterre le prix de deux matieres, souverainement importantes pour une puissance maritime. L'Ecosse & l'Irlande cultiverent, avec quelque succès, & le lin, & le chanvre. Cependant les manufactures nationales tiroient principalement l'un & l'autre de la Russie. On imagina, pour mettre fin à cette importation étrangere, d'accorder 135 livres de gratification par tonneau de ces matieres, à l'Amérique septentrionale. Mais l'habitude, ennemie des nouveautés utiles, rendit d'abord les colons insensibles à cet appât. Enfin ils y

ont cédé ; & le produit des lins & des chanvres qu'ils cultivent, retient, dans la Grande-Bretagne, une partie considérable des 45, 000, 000 livres, que l'achat des toiles étrangeres en faisoit sortir chaque année. Peut-être ira-t-il jusqu'à suffire à la consommation nationale, jusqu'à supplanter même les autres nations dans tous les marchés. Un sol tout neuf qui ne coûte rien, qui n'a pas besoin d'engrais, qui est traversé par des rivieres navigables, & qui peut être travaillé par des esclaves : quel fondement pour les plus vastes espérances ! Aux bois, aux toiles qu'exige la marine, faut-il ajouter le fer ? Le nord du nouveau-monde en offre, pour la conquête de l'or & de l'argent qui coulent au midi.

CHAPITRE XCIII.

L'Angleterre commence à tirer son fer de l'Amérique septentrionale.

CE premier métal si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage ; celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent long-tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres ; mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors, des milliers de voix se réunirent, pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement

oppoſée à tous les bons principes ; & à étendre à tout le royaume, une liberté excluſivement accordée à la capitale.

Une demande ſi raiſonnable trouva la plus vive oppoſition. Les intérêts particuliers ſe réunirent, pour repréſenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, ſans y comprendre celles d'Ecoſſe, produiſoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines, qui étoient inépuiſables, auroient conſidérablement augmenté leur produit, ſi l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute impoſition ; que les ouvrages de fer, travaillés en Angleterre, conſommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois taillis, & que ces taillis fourniſſoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens ; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des inſtrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des uſtenſiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & ſe borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines conſidérations n'arrêterent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baiſsât le prix des matieres premieres, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichiſſoient depuis ſi long-tems ; & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette induſtrie chez les autres peuples. On ſe détermina donc à permettre libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette réſolution pleine de ſageſſe fut accompagnée d'un acte de juſtice. Une loi portée ſous Henri VIII. défendoit aux propriétaires des bois taillis de défricher leurs terres : le gouvernement les autoriſa à faire, de leurs propriétés, l'uſage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces diſpoſitions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Eſpagne, à la Norwege, à la Suede & à la Ruſſie, dix millions de livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut a bien diminué, & doit diminuer encore. Le minerai eſt ſi abondant en

Amérique, ſi facile à tirer de la ſuperficie de la terre, que les Anglois ne déſeſperent pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes orientales, à tous les pays de l'univers où l'intérêt de leur commerce étend leurs relations.

Peut-être cette nation exagere-t-elle aux autres, ou à elle-même, les avantages qu'elle ſe promet de tant d'objets utiles à ſa navigation. Mais il lui ſuffira qu'à l'aide de ſes colonies, elle puiſſe ſe tirer de la dépendance où les nations Européennes du Nord l'avoient juſqu'à préſent tenue pour la conſtruction de ſes armemens. On pouvoit autrefois arrêter ou gêner ſes opérations par le refus de ces matériaux. Rien ne ſuſpendra déſormais ſon effor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul peut lui aſſurer l'empire du nouveau-monde.

CHAPITRE XCIV.

L'Angleterre aſpire à tirer ſes vins & ſes ſoies de l'Amérique ſeptentrionale.

APRÈS s'en être applani le chemin par la création d'une marine libre, indépendante, & ſupérieure à toutes les marines; l'Angleterre a pris encore tous les moyens de jouir de cette eſpece de conquête qu'elle a faite en Amérique, moins par ſes armes que par ſon induſtrie. Par des encouragemens bien ménagés, elle eſt parvenue à tirer annuellement de ces régions, vingt millions peſant de potaſſe. La culture du riz, de l'indigo, du tabac, y a fait les plus grands progrès. A meſure que ces établiſſemens, par leur pente naturelle, ſe ſont avancés du nord au ſud, les projets & les entrepriſes ſe ſont multipliés, convenablement à la nature du ſol. On a demandé aux climats chauds ou tempérés, les productions qu'ils devoient rendre aux ſoins de la culture. Le vin ſeul ſembloit manquer au nouvel hémiſphere; les Anglois qui n'ont point de vin en Europe, ont voulu s'en procurer en Amérique.

On trouve ſur le continent immenſe que ce peuple ſeul occupe,

une quantité prodigieuse de seps sauvages qui produisent des raisins, dont la couleur, la grosseur & la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût âcre & désagréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée; & l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôtoient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plant de l'Europe & de l'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver dans un climat chaud. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans; les saisons étoient trop inconstantes; les insectes trop multipliés autour des forêts, pour laisser éclore & prospérer une culture si chere à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possedent point. Un jour viendra peut-être, mais après des siecles, où ses colonies lui fourniront une boisson qu'elle envie & qu'elle achete à la France, avec le secret dépit d'enrichir une rivale qu'elle brûle de dépouiller. Ce desir est cruel. L'Angleterre a des moyens plus doux, plus glorieux d'atteindre à la prospérité qu'elle ambitionne. Une production, une culture répandue aujourd'hui dans les quatre parties du monde, vient s'offrir à son émulation; c'est la soie: ouvrage de ce vers rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein; c'est la soie, double prodige de la nature & de l'art.

Cette riche matiere coûte à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. Il y a trente ans que cette perte lui fit naître l'envie de tirer ses soies de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement en attirant des Vaudois à cette colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie, sont restés au dessous d'une si riante promesse. On en a rejeté la faute sur les habitans de la colonie, qui n'achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte

& ſure, ont négligé d'avoir des négreſſes qu'on auroit pu deſtiner avec leurs enfans à élever des vers à ſoie; occupation convenable à la foibleſſe du ſexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémiſphere dans un pays inculte & ſauvage, donneroient leurs premiers ſoins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des beſtiaux, aux travaux de premier beſoin. C'eſt la marche naturelle & conſtante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe; & les arts de luxe nourriſſent le commerce, enfant de l'induſtrie & pere de la richeſſe. Le moment eſt venu peut-être où les Anglois peuvent occuper des colonies entieres à la culture de la ſoie. C'eſt du moins l'opinion nationale. Le parlement arrêta le 18 Avril 1769, que pour toutes les ſoies crûes qui ſeroient portées des colonies dans la métropole, il ſeroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les ſept années ſuivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant ſept années encore, une gratification de quinze pour cent. Si cet encouragement produit l'amélioration qu'on en doit attendre, on ne tardera pas ſans doute à l'appliquer à la culture des cotonniers & des oliviers, que le ciel & le ſol des colonies Angloiſes ſemblent ſolliciter. L'Europe & l'Aſie n'ont peut-être pas de riches productions qui ne puiſſent être heureuſement tranſplantées & cultivées dans le vaſte continent de l'Amérique ſeptentrionale, lorſque la population y aura fourni des bras, à proportion de l'étendue & de la fertilité d'un ſi riche domaine. C'eſt aujourd'hui le grand objet de la métropole, que de peupler ſes colonies.

CHAPITRE

CHAPITRE XCV.

De quelle espece d'hommes l'Angleterre peuple les colonies de l'Amérique septentrionale.

Ce furent les Anglois, qui persécutés dans leur isle pour leurs opinions civiles & religieuses, aborderent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des suites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne sont tellement attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entr'eux qui ont une propriété, des mœurs, ou de l'industrie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique en Europe, devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guere propres à défricher le nouveau-monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités; il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les miseres, les privations, les calamités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes, de s'enrichir de leurs productions : mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureusement pour cette nation, l'intolérance & le despotisme, qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe, pousserent de nombreuses victimes sur un plage inculte, qui, dans son abandon, sembloit offrir & demander en même tems du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans, en passant les

mers, perdoient tout efpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur fervant d'afile, leur fourniffoit à peu de frais une fubfiftance paifible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts on accourut pour le partager. Un empreffement fi vif s'eft foutenu, fur-tout en Allemagne, où la nature produit des hommes pour conquérir ou cultiver la terre. Il augmentera. L'avantage qu'ont les refugiés d'être citoyens dans toute l'étendue de la domination Britannique, après fept ans de domicile dans fes colonies, garantit cette prédiction.

Tandis que la tyrannie & la perfécution défoloient & deffécnoient la population en Europe, l'Amérique Angloife fe peuploit de trois fortes d'habitans. Les hommes libres forment la premiere claffe. C'eft la plus nombreufe; mais jufqu'à préfent elle a dégénéré d'une maniere vifible. Tous les créoles, quoique habitués au climat dès le berceau, n'y font pas auffi robuftes au travail, auffi forts à la guerre que les Européens; foit que l'éducation ne les y ait pas préparés, ou que la nature les ait amollis. Sous ce ciel étranger, l'efprit s'eft énervé comme le corps. Vif & pénétrant de bonne heure, il conçoit promptement; mais ne réfifte pas, ne s'accoutume pas aux longues méditations. On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poëte, un habile mathématicien, un homme de génie dans un feul art, ou une feule fcience. Ils ont prefque tous de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils font bien en arriere, quand nous touchons au terme.

Peut-être dira-t-on, que leur population y eft peu nombreufe, auprès de celle de l'Europe entiere; qu'on y manque de fecours, de maîtres, de modeles, d'inftrumens, d'émulation dans les arts & dans les fciences; que l'éducation y eft trop négligée ou trop mal fecondée. Mais obfervez, qu'à proportion, on y voit plus de gens bien nés, d'une condition honnête, aifée & libre; plus de loifir & de moyens pour fuivre fon talent, qu'on n'en trouve en Europe, où l'inftitution même de la jeuneffe eft fouvent contraire au progrès & au développement de la raifon & du génie. Eft-il poffible

qu'entre les créoles élevés parmi nous, & qui tous, ou presque tous ont de l'esprit, aucun n'ait pris un grand vol dans la moindre carriere; que parmi ceux qui sont restés dans leur pays, aucun ne se soit distingué, par une certaine supériorité, dans les talens qui menent à la renommée? La nature les a-t-elle punis d'avoir passé l'Océan? Est-ce une race qui s'est abâtardie à jamais en se transplantant, se croisant, se mêlant? Le tems ne pourra-t-il pas la naturaliser avec le climat? Gardons-nous de prononcer sur l'avenir, avant une expérience de plusieurs siecles. Attendons qu'un foyer plus grand de lumieres, ait éclairé ce nouvel hémisphere. Attendons que l'éducation y ait corrigé l'insurmontable pente du climat, vers les plaisirs énervans de la mollesse & de la volupté. Peut-être alors verra-t-on que l'Amérique est favorable au génie, aux arts créateurs de la paix & de la société. Un nouvel Olympe, une Arcadie, une Athenes, une Grece nouvelle, enfantera peut-être dans le continent, ou dans l'archipel qui l'environne, des Homeres, des Théocrites, & sur-tout des Anacréons. Peut-être s'élevera-t-il un autre Newton dans la Nouvelle-Bretagne? C'est de l'Amérique Angloise, n'en doutons pas, que partira le premier rayon des sciences, si elles doivent éclore enfin sous un ciel si long-tems nébuleux. Par un contraste singulier avec l'ancien-monde, où les arts sont allés du midi vers le nord, on verra dans le nouveau, le nord éclairer le midi. Laissez les Anglois défricher le terrain, purifier l'air, changer le climat, améliorer la nature; un nouvel univers sortira de leurs mains, pour la gloire & le bonheur de l'humanité. Mais qu'ils prennent donc des mesures conformes à ce noble dessein; & qu'ils cherchent par des voies justes & louables, une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'ils n'ont pas fait encore.

La seconde classe de leurs colons, fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique, & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe a pouſſés dans le nouveau-monde. Embarqués ſans être en état de payer leur paſſage, ces malheureux ſont à la diſpoſition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui ſemble. Cette eſpece d'eſclavage eſt plus ou moins long; mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il ſe trouve des enfans, leur ſervitude doit durer juſqu'à leur majorité, qui eſt fixée à vingt-un an, pour les garçons, & à dix-huit ans, pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de ſe marier ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le vendre à qui bon lui ſemble; mais ce n'eſt que pour le tems de ſon premier engagement. Du reſte, ce ſervice, cette vente, n'ont rien d'ignominieux. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtrumens de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant, de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande, ſe répandent dans le Palatinat, dans la Souabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthouſiaſme les délices du nouveau-monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Des hommes ſimples, ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négocians d'Amſterdam ou de Roterdam. Ceux-ci, ſoudoyés eux-mêmes par le gouvernement Britannique, ou par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés, qui

leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. Les Anglois forment des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec un but plus utile & plus humain, mais par les mêmes artifices. L'illusion se perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de supprimer les lettres de l'Amérique, qui pourroient dévoiler un mystere d'imposture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin, on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernemens qui fait adopter ces chimeres de fortune, à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à l'espérance d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces & des peines, qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances: on les emprisonne, on les garotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asile. On aime mieux l'étouffer dans son berceau, que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix: peuples, où sont vos droits?

Faut-il révéler aux nations, les trames qui se forment contre leur liberté? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir? Depuis deux siecles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entr'eux dans les ténebres du cabinet, cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de

nouveaux chaînons à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées: humiliés & défaits, ils commandoient par la misere à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entr'eux par ambition, ils ne se liguoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors, étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations; comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres, au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissez tous, plus ou moins sourdement, de votre condition; ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrémité du malheur; celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes sont convenus entr'eux de se rendre, non-seulement les déserteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper; non-seulement les brigands, qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part: mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances, ni travail dans les pays ravagés & desséchés

par les exactions de la finance ; mourez où vous avez eu le malheur de naître ; il n'eſt plus d'aſile pour vous que ſous terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes ; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier, pour enrichir un entrepreneur privilégié ; vous, qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain ; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés ; errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir, vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot ; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves ; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés, à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui oſez penſer & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de ſe rendre les transfuges, vient d'être ſcellée par un traité ; ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer : *VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAI OGNI SPERENZA* : VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi ! ne reſte-t-il pas un aſile même au-delà des mers ? L'Angleterre n'ouvrira-t-elle pas ſes colonies aux malheureux qui préféreront volontairement ſa domination, au joug inſupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées ? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme la troiſieme claſſe de ſa population en Amérique ? Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, ſes colonies ſeptentrionales ont

eu recours au trafic, à l'efclavage des noirs. On ne difconviendra pas qu'ils ne foient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux ifles. Les loix les protegent plus efficacement, & il eft très-rare qu'ils foient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une fervitude éternelle ? Des fectaires humains; des chrétiens, qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont fouvent voulu rendre à leurs efclaves la liberté, que rien ne peut remplacer; mais ils ont été long-tems retenus par une loi de l'état, qui ordonnoit d'affigner aux affranchis, un revenu fuffifant pour leur fubfiftance.

Difons plutôt : l'habitude commode d'être fervi par des efclaves; ce penchant à la domination, juftifié par les douceurs dont on prétend alléger leur fervitude; l'opinion où l'on fe plaît à refter, qu'ils ne fe plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce font-là les fophifmes de l'amour-propre, pour appaifer les cris de la confcience. La plupart des hommes ne font pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature femble avoir formés juftes & bons, il en eft peu qui aient affez de défintéreffement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque facrifice.

Cependant les quakers viennent de donner un exemple, qui doit faire époque dans l'hiftoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces affemblées où tout fidele qui fe croit mu par l'impulfion de l'efprit faint, a droit de parler, un de ces freres, (célui-là fans doute étoit infpiré,) s'eft levé & a dit : « Jufques à » quand aurons-nous deux confciences, deux mefures, deux balan-» ces; l'une en notre faveur, l'autre à la ruine du prochain; toutes « deux également fauffes? Eft-ce à nous, mes freres, de nous plain-» dre en ce moment que le parlement d'Angleterre veut nous affer-» vir, nous impofer le joug du fujet, fans nous laiffer le droit du » citoyen; tandis que depuis un fiecle nous faifons tranquillement

» l'œuvre

» l'œuvre de la tyrannie, en tenant dans les fers du plus dur efclavage, des hommes qui font nos égaux & nos freres? Que nous ont fait ces malheureux que la nature avoit féparés de nous par des barrieres fi redoutables, & que notre avarice eft allé chercher au travers des naufrages, jufques dans leurs fables brûlans, ou leurs fombres forêts, au milieu des tigres? Quel étoit leur crime, pour être arrachés d'une terre qui les nourriffoit fans travail, & tranfplantés par nous fur une terre où ils meurent dans les labeurs de la fervitude? Quelle famille as-tu donc créée, Pere célefte, où les ainés, après avoir ravi les biens de leurs freres, veulent encore les forcer, la verge à la main, d'engraiffer du fang de leurs veines, de la fueur de leur front, ce même héritage dont on les a dépouillés? Race déplorable, que nous abrutiffons, pour la tyrannifer; en qui nous étouffons toutes les facultés de l'ame, pour accabler fes bras & fon corps de fardeaux; en qui nous effaçons l'image de la divinité, & l'empreinte de l'humanité! race mutilée & déshonorée dans les facultés de fon efprit & de fon corps, dans toute fon exiftence: & nous fommes chrétiens; & nous fommes Anglois! Peuple favorifé du ciel, & refpecté fur les mers; quoi, tu veux être libre & tyran tout-à-la-fois? Non, mes freres; il eft tems de nous accorder avec nous-mêmes: affranchiffons ces miférables victimes de notre orgueil; rendons aux negres la liberté, que l'homme ne doit jamais ôter à l'homme. Puiffent à notre exemple, toutes les fociétés chrétiennes, réparer une injuftice cimentée par deux fiecles de crimes & de brigandages! Puiffent enfin des hommes trop long-tems avilis, élever au ciel des bras libres de chaînes, & des yeux baignés des pleurs de la reconnoiffance! Hélas! ces maheureux n'ont connu jufqu'ici, que les larmes du défefpoir! »

Ce difcours réveilla les remords; & les efclaves furent libres dans la Penfilvanie. Une révolution fi frappante, devoit être l'ouvrage d'un peuple tolérant. Mais n'attendez pas un femblable héroïfme de ces nations qui font auffi barbares par les vices du luxe,

qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal & militaire a mis tout ſous le joug, même les opinions; quand l'homme impoſteur a perſuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eſt plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas ſur les peuples ſauvages de la zone torride ?

CHAPITRE XCVI.

A combien s'éleve actuellement la population dans les provinces Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale.

SANS parler de la population des noirs, qui peut former trois cent mille eſclaves, on comptoit, en 1750, un million d'habitans dans les poſſeſſions Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale. Il doit y en avoir aujourd'hui plus de deux millions, puiſqu'il eſt prouvé, par des calculs inconteſtables, que le nombre des citoyens double tous les quinze ou ſeize ans dans quelques-unes de ces provinces, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication ſi rapide doit avoir deux ſources. La premiere, eſt cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Saltzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuſes qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin, rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce philoſophe, s'accroît par-tout, en raiſon du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe

marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domeſtiques n'en ont point; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſede. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aſpect tout oppoſé. Le terrain, vaſte & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un eſpace, qui, pouvant ſuffire à l'entretien d'une nombreuſe famille, y nourrira long-tems ſa poſtérité. Ainſi les habitans du nouveau-monde, ſollicités d'ailleurs par le climat, ſe marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il ſe fait, parmi nous, un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & ſi l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémiſphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui doivent en naître; on trouvera qu'avant deux ſiecles, les colonies ſeptentrionales de l'Angleterre auront une population immenſe, à moins que la métropole n'y mette des entraves qui en rallentiront les progrès naturels.

CHAPITRE XCVII.

De quel bonheur jouissent les habitans dans les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale.

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plus vifs & plutôt formés que les Européens; mais ils vivent aussi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bierre, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement, qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien-monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités; il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, alterent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aisance; comme la sécurité qui naît de la propriété; comme l'espérance & la facilité communes d'augmenter ses possessions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe, qui traîne la misere à sa suite; au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la premiere distribution des terres,

par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement : deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrete envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui eſt près de la haine. On ſe rapproche, on ſe raſſemble ; on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la premiere deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouiſſances recherchées, dont l'apprêt & les frais uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté : mais les plaiſirs domeſtiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour ſi pur, ſi délicieux pour qui ſait le goûter & mépriſer les autres amours. C'eſt-là le ſpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique ſeptentrionale : c'eſt dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'eſt dans les forêts même du Canada qu'on peut aimer toute ſa vie ce qu'on aima pour la premiere fois ; l'innocence & la vertu, qui ne laiſſent jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque choſe manque à l'Amérique Angloiſe, c'eſt qu'elle ne forme pas préciſément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparſes des familles des diverſes contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des égliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentimens, ils couvent des germes de diſſention, qui peuvent un jour cauſer la ruine & le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

CHAPITRE XCVIII.

Quels ſont les gouvernemens établis dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale.

PAR gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions bizarres de l'Europe, qui ſont un mélange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe, pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des presbytériens, elle rejeta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, ſont portées devant le magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que les anglicans ont fait pour y établir leur hiérarchie, ont toujours échoué, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant ils ont participé à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Il n'y a que les catholiques qui en aient été exclus, parce qu'ils ſe ſont toujours refuſés aux ſermens que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique a mérité les plus grands éloges; mais ſous d'autres points de vue, il n'eſt pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des événemens & des rapports qu'amene l'état d'une ſociété naiſſante; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumieres. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſieres & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que

les progrès de la ſociété leur aient appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, ſemblables aux adoleſcens plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur premiere inſtitution, dès qu'ils ſentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre ſans conſulter ſon pere : un prince au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon pere, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la regle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainſi tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née, le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiecle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement : l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale eſt la regle du gouvernement : c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner, comme les opinions. Mais quelle eſt la regle des opinions, chez les peuples éclairés ? l'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événemens & des ſituations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, ſuivent ces différentes mo-

difications. De là toutes les formes de gouvernement que les Anglois libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique ſeptentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, du Nouveau-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Géorgie, eſt nommé royal; parce que le roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole; un conſeil choiſi, approuvé par la cour, établi pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays, qui ſont ſes membres; un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les aſſemblées; donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force de loi, juſqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejetées.

La ſeconde eſpece de gouvernement qui regne dans les colonies, eſt connue ſous le nom de gouvernement propriétaire. Lorſque la nation Angloiſe s'établit dans ces régions éloignées; un courtiſan avide, actif, accrédité, obtenoit ſans peine, dans des déſerts auſſi grands que des royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puiſſant le droit de régner ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Aujourd'hui le Maryland & la Penſilvanie, ſont les ſeules aſſervies à cette forme ſinguliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres provinces voiſines, qu'en ce qu'il reçoit ſon gouverneur de la maiſon de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Penſilvanie même, le gouverneur nommé par la maiſon propriétaire, & confirmé par la couronne, n'eſt point appuyé d'un conſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un

Un troisieme régime que les Anglois appelle *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut, & dans l'isle des Rhodes. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque, sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernement n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & réguliere. C'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jetés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer par sa nature au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la premiere regle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jetée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitans qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au-dedans du pays, soit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c'eſt ſur-tout dans la diſtribution de la propriété, qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tout les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante, eſt la ſubſiſtance & la population; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive ou défenſive; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent à la colonie, & le nombre de ſes habitans, & la nature de ſes reſſources; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité: ce n'eſt encore que l'ébauche d'une legiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laiſſer éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple déjà vieux dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habitudes nuiſibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne ſe tranſmettent? Que l'on veille à la ſeconde génération, par une éducation commune &

publique des enfans. Un prince, un légiflateur ne devroit jamais fonder une colonie fans y envoyer d'avance des hommes fages pour l'inftitution de la jeuneffe, c'eft-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s'agit moins d'enfeigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on feme dans l'enfance des générations déjà viciées, font étouffés dans l'adolefcence & la jeuneffe par le débordement & la contagion des vices, qui font paffés en mœurs dans la fociété. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde fans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le refte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeffion, une carriere ; ils y trouvent partout les femences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entiérement oppofée à leurs principes; des exemples & des difcours qui déconcertent & combattent leurs réfolutions.

Mais dans une colonie naiffante, l'influence de la premiere génération, peut être corrigée par les mœurs de la feconde. Tous les efprits font préparés à la vertu par le travail. Les befoins de la vie écartent tous les vices qui naiffent du loifir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle fans ceffe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités font ouvertes aux précautions du légiflateur qui veut épurer le fang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans fes mains infpireront à fon ame un plan de fociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & fujette à l'inftabilité des hypothefes, qui varient & fe compliquent avec une infinité de circonftances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une fociété cultivatrice ou commerçante, eft la propriété. C'eft-là le germe du bien & du mal, foit phyfique ou moral, qui fuit l'état focial. Toutes les nations femblent divifées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eft-à-dire, les maîtres & les

efclaves, forment deux claffes de citoyens, malheureufement oppofées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des fophifmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais: partout le pauvre voudra mettre fon travail à haut prix: & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De là vient le fyftême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme facrée; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer fa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été prefque toujours mal affifes; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la fociété. C'eft donc à la répartition des terres, qu'un légiflateur donnera la plus grande attention. Plus cette diftribution fera fagement économifée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conferver la propriété, feront fimples, uniformes & précifes.

Les colonies Angloifes fe reffentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne conftitution de leur métropole. Comme fon gouvernement actuel n'eft qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a confervé beaucoup d'ufages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'efclavage, font plus fenfibles encore par leur contrafte avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laiffoient beaucoup de droits à la nobleffe, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De là tant de loix d'exception, pour une loi de principe: tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale: tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Auffi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code auffi diffus, auffi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus fages de cette nation éclairée, ont fouvent élevé la voix contre ce défordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui font nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confufion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglé-

ment adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie : elles ont groſſi ce fatras obſcur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mélange, a réſulté le chaos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſi-tôt eſt née une multitude de juriſconſultes, qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très-peu de tems, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété; mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane, qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eſt venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

CHAPITRE XCIX.

Monnoies qui ont cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale.

A LA naiſſance des colonies, les eſpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauſſer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des eſpeces qui venoient des colonies Eſpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paſſer en Angleterre, pour y payer les marchandiſes dont on avoit beſoin. C'étoit un gouffre qui tariſſoit la circulation dans les colonies. On prétexta l'embarras que cauſoit cette exportation continuelle, pour imaginer la création d'un papier-monnoie.

Il y en a de deux ſortes. La premiere a pour but l'encouragement de la culture, du commerce & de l'induſtrie. Tout colon, qui a plus d'ambition que de moyens, obtient du papier de ſa province, pourvu qu'il conſente à payer un intérêt de cinq pour cent, qu'il fourniſſe une hypothéque aſſurée, & qu'il s'oblige à rembourſer chaque année

un dixiéme du capital emprunté. Par le moyen de ce ſigne, qui eſt admis ſans contradiction dans les caiſſes publiques, & que les citoyens ne peuvent refuſer, les affaires des particuliers ſont plus vives & plus faciles. Le gouvernement lui-même retire des avantages conſidérables de cette circulation; parce que recevant un intérêt & n'en payant point, il peut, ſans le ſecours des impoſitions, ſe livrer à des objets importans d'utilité publique.

Mais il eſt une autre eſpece de papier qui n'a dû ſon origine qu'aux beſoins du gouvernement. Les différentes provinces d'Amérique avoient formé des projets, & contracté des engagemens au deſſus de leurs facultés. Elles crurent ſuppléer à l'argent par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes; mais avant que les impôts euſſent produit cet effet ſalutaire, il ſurvint de nouveaux beſoins, qui exigerent de nouveaux emprunts. Les dettes s'accumulerent, & les taxes n'y ſuffirent plus. Enfin la ſomme des billets d'état a paſſé toutes les bornes après les dernieres hoſtilités, durant leſquelles les colonies avoient levé & entretenu vingt-cinq mille hommes, & fourni à toutes les dépenſes qu'exigeoit une guerre ſi longue, ſi vive & ſi opiniâtre. Auſſi le papier eſt-il tombé dans le plus grand aviliſſement, quoiqu'il n'eût été jeté dans le public que de l'aveu des aſſemblées générales, & que chaque province dût répondre de celui qu'elle avoit créé.

Le parlement de la Grande-Bretagne a vu le déſordre, & a voulu y remédier. Il a réglé ce qu'à l'avenir chaque colonie pourroit mettre de papier en circulation, & en a proportionné la maſſe aux richeſſes & aux reſſources, autant que ſes lumieres le lui permettoient. Cette loi a révolté tous les eſprits. En 1769, on y a mis quelques adouciſſemens.

Un papier qui a la forme ordinaire de la monnoie, continue à être l'agent général de toutes les affaires. Chaque piece eſt compoſée de deux feuilles rondes, collées l'une contre l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui les diſtingue. Il y en a de toutes les valeurs. Chaque province a un hôtel qui les fabrique, & des maiſons particulieres qui les diſtribuent. On y porte les

pieces usées ou trop sales, & l'on en reçoit autaut de neuves. Il est sans exemple que les officiers chargés de ces échanges, aient commis la moindre prévarication.

Mais cette fidélité ne suffit pas pour la prospérité des colonies. Quoique depuis quarante ans leurs consommations aient augmenté quatre fois plus que leur population, ce qui paroît indiquer que les facultés de chaque citoyen ont quadruplé; on peut prédire que ces grands établissemens ne s'éleveront jamais à l'éclat auquel la nature les appelle, si l'on ne brise les fers qui enchaînent leur industrie intérieure, leur commerce extérieur.

CHAPITRE C.

Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale sont gênées dans leur industrie & dans leur Commerce.

LEs premiers colons qui peuplerent l'Amérique septentrionale, se livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux, pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le tems que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misere, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie: enfin, que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant; qu'à

en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente; qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient ſonger à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit ſans réplique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des reſtrictions qui laiſſoient percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la juſtice. Toute communication, à cet égard, fut ſévérement interdite entre les provinces. On leur défendit, ſous les peines les plus graves, de verſer de l'une dans l'autre aucune eſpece de laine, ſoit en nature, ſoit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oſerent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appelloit un déſordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, ſi petit & ſi cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après ſept ans d'apprentiſſage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun eſclave dans ſon attelier.

Les mines de fer, qui ſemblent mettre ſous la main des hommes le ſceau de leur indépendance, furent ſoumiſes à des reſtrictions plus ſéveres encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuſes dans la métropole. Sans creuſets pour le fondre, ſans machines pour le tourner, ſans marteaux & ſans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne ſoit dans un péril évident de naufrage, ou qu'il ne ſoit chargé d'or & d'argent, ne peut entrer dans les ports de l'Amérique ſeptentrionale. Les vaiſſeaux Anglois, eux-mêmes, n'y ſont pas reçus, s'ils ne viennent directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui vont en Europe, ne peuvent rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole; à l'exception des vins de Madere & des Açores, des ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient autrefois aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes ont engagé le gouvernement à ſe relâcher

relâcher de cette extrême févérité. Il eft actuellement permis aux colons de porter directement au fud du cap Finiftere, des grains des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiffon falé, des planches & du bois de charpente. Toutes leurs productions appartiennent exclufivement à la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur a été fermée par un acte parlementaire de 1766.

Le fénat, qui repréfente la nation, veut avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eft par cette autorité qu'il prétend régler les liaifons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparfes d'un empire immenfe. Une puiffance, en effet, doit ftatuer, en dernier reffort, fur les relations qui peuvent nuire ou fervir au bien général de la fociété toute entiere. Le parlement eft le feul corps qui puiffe s'arroger ce pouvoir important. Mais il doit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération fociale. Cette maxime eft inviolable, fur-tout dans un état où tous les pouvoirs font inftitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'eft écarté de ce principe d'impartialité, qui feul peut conferver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre, lorfqu'on a obligé les colonies à verfer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être confommées, lorfqu'on les a forcées à tirer de la métropole toutes les marchandifes, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieufe & ftérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, a néceffairement arrêté leur activité, & par conféquent diminué leur aifance; & c'eft pour enrichir quelques marchands ou quelques commiffionnaires de la métropole, qu'on a facrifié les droits & les intérêts des colonies ! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit confommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchan-

difes qui fortoient de fes fabriques. Jufques-là, toute foumiffion étoit reconnoiffance : au-delà, toute obligation étoit violence.

Auffi la tyrannie a-t-elle enfanté la contrebande. La tranfgreffion eft le premier effet des loix injuftes. En vain on a répété cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établiffement, à toute raifon politique, aux vues expreffes de la loi. En vain a-t-on établi dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas ; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le fruftrant de fon gain légitime. En vain on a multiplié les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raifon & de l'équité, a prévalu fur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fifcale. Les marchandifes de l'étranger, clandeftinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloife, montent au tiers de celles qui paient les droits.

Une liberté indéfinie, ou feulement reftreinte à de juftes bornes, arrêtera les liaifons prohibées, dont on fe plaint fi fortement. Alors les colonies parviendront à un état d'aifance, qui leur permettra, & de fe libérer du poids des cent cinquante millions qu'elles doivent peut-être à la métropole, & de tirer d'elle, chaque année, pour plus de cent huit millions ; fomme à laquelle le parlement de la Grande-Bretagne lui-même eftimoit, en 1766, leurs confommations. Mais au lieu de cette perfpective riante, qui devoit naître de la conftitution du gouvernement Anglois, faut-il que, par une prétention infoutenable chez un peuple libre, on ait porté dans les colonies, avec la dureté des impôts, un germe de trouble & de diffention, peut-être un incendie qu'il n'eft pas auffi facile d'éteindre que d'allumer.

CHAPITRE CI.

La métropole a voulu établir des impôts dans les colonies de l'Amérique septentrionale. En avoit-elle le droit?

L'Angleterre fortoit d'une guerre pour ainfi dire univerfelle, où fes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire fur toutes les mers, où fes conquêtes avoient groffi fa domination d'un territoire immenfe dans les deux Indes. Cet accroiffement fubit lui donnoit, aux yeux des nations, un éclat qui devoit exciter l'envie & l'admiration; mais au-dedans, elle étoit continuellement réduite à gémir de fes propres triomphes. Ecrafée fous le fardeau d'une dette de 3, 330, 000, 000 livres, qui lui coûtoient un intérêt de 111, 577, 490 livres, elle ne fuffifoit qu'à peine aux dépenfes courantes de l'état, avec un revenu de 240, 000, 000 livres, & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'étoit pas même affuré de fa confiftance.

Les terres étoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été, dans un tems de paix. De nouveaux droits fur les maifons & fur les fenêtres, fappoient ce genre de propriété; une augmentation du fifc fur le contrôle des actes, pefoit fur tous les biens-fonds. On avoit effrayé le luxe même, par des taxes entaffées fur l'argenterie, fur les cartes, fur les dez à jouer, fur le vin & fur l'eau-de-vie. On n'avoit plus rien à efpérer du commerce, qui payoit dans tous les ports, à toutes les portes, pour les marchandifes de l'Afie, pour les productions de l'Amérique, pour les épiceries, pour la mercerie, pour toutes les matieres d'exportation ou d'importation, en nature ou en œuvre. Les entraves de la finance avoient heureufement arrêté l'abus des liqueurs fpiritueufes; mais il en avoit coûté une partie du revenu public. On avoit cru s'en dédommager par une de ces reffources qu'il eft toujours aifé de trouver, mais dangereux de chercher dans les objets de confommation générale & de premiere néceffité: le fifc s'étoit jeté fur la boiffon la plus

ordinaire du peuple, ſur la dreche, ſur le cidre & ſur la bierre. Il n'y avoit point de reſſort qui ne fût forcé. Tous les muſcles du corps politique, éprouvant à la fois une trop forte tenſion, étoient ſortis de leur place. Les matieres & la main-d'œuvre avoient ſi prodigieuſement renchéri, que les nations rivales ou vaincues, qui juſqu'alors n'avoient pu ſoutenir la concurrence de l'Anglois, étoient parvenues à le ſupplanter dans tous les marchés, juſques dans ſes ports. On ne pouvoit évaluer qu'à cinquante-ſix millions, les bénéfices que retiroit la Grande-Bretagne de ſon commerce avec toutes les parties de l'univers; & cette ſituation l'obligeoit à tirer de ſa balance 35, 100, 000 livres, pour payer les arrérages de 1, 170, 000, 000 livres, que les étrangers avoient placés dans ſes fonds publics.

La criſe étoit violente. Il falloit laiſſer reſpirer les peuples. On ne pouvoit pas les ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles qu'on faiſoit étoient inévitables; ſoit pour mettre en valeur des conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent; ſoit pour contenir le reſſentiment de la maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la derniere guerre & par les ſacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens, pour tenir d'une main ferme, & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole, en leur faiſant porter une partie de ſon fardeau. Cette détermination paroiſſoit fondée ſur des raiſons inconteſtables.

Une maxime avouée de toutes les ſociétés & de tous les âges, impoſe aux différens membres qui compoſent un empire, l'obligation de contribuer à ſes dépenſes proportionnellement à leurs facultés. La ſureté des provinces Américaines, exige d'elles un ſecours qui mette la métropole en état de les protéger dans tous les tems. C'eſt pour les délivrer des inquiétudes qui les tourmentoient, qu'elle s'eſt engagée dans une guerre qui a multiplié ſes dettes: elles doivent donc l'aider à ſupporter ou à diminuer le poids de cette ſurcharge. Maintenant qu'elles ſont hors d'atteinte contre les entrepriſes d'un voiſin redoutable, qu'on a heureuſement éloigné, peuvent-elles

refuſer, ſans injuſtice, aux beſoins preſſans d'un libérateur, l'argent que leur coûtoit le ſoin de leur conſervation ? Les encouragemens que l'état, ce protecteur généreux, accorda long-tems à la culture de leurs riches productions ; les avances gratuites qu'il prodigue encore aux contrées qu'on n'a point défrichées ; tant de bienfaits ne méritent-ils pas un retour de ſoulagement & de ſervices ?

Tels étoient les motifs qui perſuaderent au gouvernement Britannique, qu'il avoit le droit d'établir des impôts dans ſes colonies. On a ſaiſi l'occaſion de la derniere guerre, pour manifeſter une prétention dangereuſe à la liberté. Car, ſi l'on y prend garde, on verra que la guerre, ſoit heureuſe, ſoit malheureuſe, ſert toujours de prétexte à toutes les uſurpations des gouvernemens ; comme ſi les chefs des nations belligérantes s'y propoſoient bien plus d'aſſervir leurs ſujets, que de vaincre leurs ennemis. On ordonna donc aux provinces Américaines de fournir aux troupes que la métropole envoyoit pour leur défenſe, une partie des approviſionnemens dont elles avoient beſoin. La crainte de troubler une harmonie, ſi néceſſaire au-dedans quand on eſt environné d'ennemis au-dehors, fit qu'on ſuivit les intentions du parlement ; mais avec la ſageſſe de ne pas parler d'un acte qu'on ne pouvoit, ni rejeter ſans cauſer une diſſention civile, ni reconnoître ſans expoſer des droits trop chers à conſerver. La Nouvelle - Yorck oſa ſeule s'écarter des ordres venus d'Europe. Quoique la tranſgreſſion fût légere, on l'en punit comme d'une déſobéiſſance, par la ſuſpenſion de ſes privileges.

Cette atteinte portée à la liberté d'une colonie, devoit ce ſemble, exciter la réclamation de toutes les autres. Soit défaut d'attention ou de prévoyance, aucune n'éleva la voix. On prit ce ſilence pour de la crainte, ou pour une ſoumiſſion volontaire. La paix, qui devroit par-tout diminuer les impôts, fit éclore en 1764, le fameux acte du timbre, qui, établiſſant des droits ſur le papier marqué, défendoit en même - tems d'en employer d'autre dans toutes les écritures publiques, ſoit judiciaires, ſoit extrajudiciaires.

Toutes les colonies Angloiſes du nouveau-monde ſe ſont révoltées contre cette innovation, & leur mécontentement s'eſt manifeſté par

des éclats ſignalés. Elles firent une eſpece de conſpiration, la ſeule qui convienne peut-être à des peuples policés & modérés; c'étoit une convention entre les colons, de ſe priver des marchandiſes fabriquées dans la métropole, juſqu'à ce qu'elle eût retiré le bill dont on ſe plaignoit. Les femmes dont on pouvoit craindre la foibleſſe, renoncerent les premieres à ce que l'Europe leur avoit fourni juſqu'alors de plus ſéduiſant & de plus agréable. A leur exemple, les hommes repoufferent les commodités qu'ils devoient à l'ancien-monde. Dans les régions ſeptentrionales, on les vit payer les étoffes groſſieres qui ſe fabriquoient ſous leurs yeux, auſſi chérement que les beaux draps qui paſſoient les mers; & s'engager à ne point manger d'agneaux, afin que les troupeaux plus multipliés, puſſent avec le tems ſuffire au vêtement de tous les colons. Dans les provinces méridionales où les laines ſont rares, & d'une qualité inférieure, on devoit s'habiller du lin & du coton que fournit le climat. De tous côtés on quittoit les cultures, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers.

Cette eſpece de réſiſtance indirecte & paſſive, qui doit ſervir d'exemple à toutes les nations qui ſe ſentiront foulées par les abus de l'autorité, ne manqua pas ſon effet. Les manufacturiers de l'Angleterre, qui n'avoient preſque plus d'autre débouché dans l'univers que les colonies nationales, tomberent dans le déſeſpoir où devoit les plonger le défaut de travail, & leurs cris ne pouvant être étouffés ni diſſimulés par le gouvernement firent une impreſſion ſalutaire pour les colonies. L'acte du timbre fut révoqué après deux ans d'un mouvement convulſif, qui, dans un ſiecle de fanatiſme, auroit occaſionné ſans doute une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies n'a pas été long. Le parlement n'avoit reculé qu'avec une répugnance extrême. On a bien vu qu'il ne renonçoit pas à ſes prétentions, quand en 1767, il a reverſé les impôts que devoit lui produire le timbre, ſur le verre, le plomb, le thé, les couleurs, le carton, les papiers peints qui ſeroient portés d'Angleterre en Amérique. Les patriotes même, qui ſembloient le plus étendre l'autorité de la métropole ſur les colonies, n'ont pu

s'empêcher de blâmer une taxe, dont le contre-coup devoit retomber fur toute la nation, en détournant vers le travail des manufactures, des peuples qu'il convenoit de fixer uniquement à l'exploitation des terres. Les colons n'ont pas plus été les dupes de cette innovation que de la premiere. En vain a-t-on allégué que le gouvernement avoit bien le pouvoir d'établir, fur fes exportations, les droits qu'il lui plaifoit, dès qu'il n'ôtoit pas à fes colonies la liberté de fabriquer elles-mêmes les marchandifes fujettes à la nouvelle taxe. Ce fubterfuge n'a paru qu'une dérifion à l'égard d'un peuple qui, purement cultivateur, & réduit à ne commercer qu'avec fa métropole, ne pouvoit fe procurer, ni par fes mains, ni par des relations au-dehors, les objets de befoin qu'on lui vendoit fi cher. Que ce fût dans l'ancien ou dans le nouveau-monde, qu'il payât un impôt; il a fenti que les mots ne changeoient rien à la chofe, & que fa liberté n'étoit pas moins attaquée par un tribut fur des denrées dont il ne pouvoit fe paffer, que par un droit fur le papier timbré qu'on lui rendoit néceffaire. Ce peuple éclairé a vu que le gouvernement vouloit le tromper, & n'a pas cru qu'il lui convînt de s'en laiffer impofer, ni par la force, ni par l'artifice. Il a jugé que le caractere le plus marqué de foibleffe & de lâcheté dans une nation, étoit la connivence des fujets à toutes les fraudes & les violences qu'emploie le gouvernement, pour la corrompre & la fubjuguer.

L'éloignement qu'il a montré pour ces nouvelles impofitions, ne venoit pas de leur poids exceffif, puifqu'elles ne s'élevoient pas au-deffus de 1 livre 8 fols par tête. Il n'y avoit pas là de quoi effrayer une population immenfe, dont les dépenfes publiques n'ont jamais excédé chaque année 3, 600, 000 livres.

Ce n'étoit pas la crainte de voir diminuer fon aifance. La fécurité qui naiffoit des ceffions arrachées à la France; l'augmentation du commerce avec les fauvages; l'extenfion des pêches de la baleine, de la morue, du chien & du loup-marin; le droit de couper du bois à Campêche; l'acquifition de plufieurs ifles à fucre; de plus grandes facilités pour les liaifons interlopes avec les poffeffions Efpagnoles dont on s'étoit rapproché: tant de moyens de fortune

étoient une compenſation abondante de cette légere portion de revenu que le gouvernement ſembloit vouloir prélever.

Ce n'étoit pas l'inquiétude de laiſſer écouler des colonies, le peu d'eſpeces qui reſtoient dans la circulation. La ſolde des huit mille quatre cents hommes de troupes réglées, que la métropole entretient dans l'Amérique ſeptentrionale, y doit faire entrer beaucoup plus d'argent que l'impôt n'en pouvoit faire ſortir.

Ce n'étoit pas indifférence pour la mere patrie. Les colonies, loin d'être ingrates, ont montré tant de zele pour ſes intérêts dans la derniere guerre, que le parlement a été aſſez équitable pour leur faire remettre des ſommes conſidérables, à titre de reſtitution ou d'indemnité.

Ce n'étoit pas enfin ignorance des obligations du citoyen envers le gouvernement. Quand même les colonies n'auroient pas cru devoir contribuer à la liquidation de la dette nationale, quoiqu'elles en euſſent occaſionné peut-être la plus grande partie, elles ſavoient bien qu'elles étoient contribuables pour les dépenſes de la marine; pour l'entretien des établiſſemens d'Afrique & d'Amérique; pour tous les frais communs & relatifs à leur propre conſervation, à leur proſpérité, comme à celle de la métropole.

Si le nouveau-monde a refuſé du ſecours à l'ancien, c'eſt qu'on exigeoit de lui ce qu'il ſuffiſoit de lui demander; c'eſt qu'on vouloit tenir de ſon obéiſſance ce qu'on devoit attendre de ſa volonté. Ses refus n'étoient point caprice, mais jalouſie de ſes droits. Ils ont été établis dans des écrits ſolides, & plus particuliérement dans des lettres éloquentes, où nous puiſerons la plupart des choſes que nous allons dire ſur une matiere qui peut intéreſſer toutes les nations.

Depuis près de deux ſiecles que les Anglois ſe ſont établis dans l'Amérique ſeptentrionale, leur patrie a ſouffert des guerres diſpendieuſes & cruelles; elle a été troublée par des parlemens entreprenans & tumultueux; elle a été gouvernée par des miniſtres audacieux & corrompus, toujours prêts à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Cependant l'ambition, l'avarice, les factions, la tyrannie; tout a reconnu,

reconnu, tout a respecté la liberté que les colonies avoient de s'imposer elles-mêmes les taxes qui concourent au revenu public.

Un contrat solemnel appuyoit cette prérogative si naturelle & si conforme au but fondamental de toute société raisonnable. Les colonies pouvoient invoquer les chartes de leur établissement, qui les autorisoient à se taxer librement & de leur plein gré. Ces actes n'étoient, à la vérité, que des conventions faites avec la couronne; mais quand même le prince eût excédé son autorité par des concessions qui ne tournoient certainement pas à son profit, une longue possession, tacitement avouée & reconnue par le silence du parlement, ne formoit-elle pas une prescription légale?

Les provinces du nouveau-monde ont encore des titres plus authentiques en leur faveur. Elles prétendent qu'un citoyen Anglois, dans quelque hémisphere qu'il habite, ne doit contribuer aux charges de l'état que de son consentement, donné par lui-même, ou par ses représentans. C'est pour défendre ce droit sacré, que la nation a versé tant de fois son sang; qu'elle a détrôné ses rois; qu'elle a soulevé ou bravé des orages sans nombre. Voudroit-elle disputer à deux millions de ses enfans, un avantage qui lui coûta si cher; qui, peut-être, est le seul fondement de son indépendance?

On oppose aux colonies, que les catholiques qui vivent en Angleterre, y sont exclus du droit de suffrage, & que leurs terres y sont assujetties à une double taxe. Pourquoi, répondent-elles, les papistes refusent-ils de prêter le serment de fidélité que l'état exige? Dès-lors suspects au gouvernement, la défiance qu'ils inspirent, justifient la rigueur qu'ils éprouvent. Que n'abjurent-ils une religion si contraire à la constitution libre de leur patrie; si cruellement favorable aux prétentions du despotisme, aux attentats de la royauté sur les droits des peuples? Quelle est leur obstination aveugle pour une église ennemie de toutes les autres? Ils méritent la peine qu'impose à des sujets intolérans, l'état qui consent à les tolérer. Mais les habitans du nouveau-monde seroient punis sans avoir commis d'offense, dès qu'ils ne pourroient devenir citoyens qu'en cessant d'être Américains.

On ose dire encore à ces fidelles colonies, que l'Angleterre nourrit dans son sein une multitude de sujets qui n'ont point de représentans, parce qu'ils n'ont pas l'étendue de propriété requise pour concourir à l'élection des membres qui doivent composer le parlement. Sur quels fondemens prétendent-elles à des privileges plus grands, que ceux dont jouissent les citoyens de la métropole ? Non, répondent les colonies, nous ne réclamons pas une supériorité, mais une égalité de droits avec nos freres. Dans la Grande-Bretagne, un homme qui jouit de 45 livres de rente en fonds de terre, est appellé à la décision des taxes ; & celui qui possede en Amérique des terres immenses, n'aura pas la même prérogative ? Non, ce qui est une exception à la loi, une dérogation à la regle générale dans la métropole, ne doit pas être une constitution fondamentale pour les colonies. Que les Anglois, qui veulent ôter aux provinces du nouveau-monde le droit de se taxer, supposent, pour un moment, que la chambre des communes, au lieu d'être l'ouvrage de leur choix, n'est qu'un tribunal héréditaire & permanent, ou même arbitrairement créé par le roi ; si ce corps peut imposer sur la nation entiere des levées d'argent, sans consulter l'opinion publique ni la volonté générale, ces Anglois ne se croiront-ils pas un peuple esclave, comme tant d'autres ? Cependant cinq cents hommes qui se trouveroient placés au milieu de sept millions de citoyens, pourroient être retenus dans les bornes de la modération, sinon par un principe d'équité, du moins par une crainte bien fondée de l'indignation publique, qui poursuit les oppresseurs d'une nation même au-delà du tombeau. Mais le sort des Américains taxés par le sénat de la métropole, seroit sans ressource. Trop éloignés pour être entendus, on les écraseroit d'impôts sans aucun égard à leurs plaintes. La tyrannie même qu'on exerceroit contr'eux, seroit colorée du beau nom de patriotisme. Sous prétexte de soulager la métropole, on surchargeroit impunément les colonies.

CHAPITRE CII.

Les colonies doivent-elles souffrir qu'on les impose ?

Cette effrayante perspective ne leur permettra jamais d'abandonner le droit de se taxer elles-mêmes. Tant qu'elles délibéreront librement sur le revenu public, leurs intérêts seront respectés ; ou si leurs droits sont quelquefois lésés, elles obtiendront bientôt le redressement de leurs griefs. Mais il ne restera plus aucune force à leurs remontrances auprès du gouvernement, lorsqu'elles ne seront pas appuyées du droit d'accorder ou de refuser de l'argent aux besoins de l'état. Le pouvoir qui aura usurpé le droit d'établir des impôts, en usurpera sans peine l'administration. Juge de leur levée, il sera l'arbitre de leur destination ; & les fonds destinés en apparence au salut des peuples, seront employés à leur asservissement. Telle a été, dans tous les tems, la marche des empires. Aucune société n'a conservé une ombre de liberté, dès qu'une fois elle a perdu le privilege de voter dans la sanction & la promulgation des loix fiscales. Une nation est à jamais esclave, quand elle n'a plus d'assemblée ni de corps qui puisse défendre ses droits contre les progrès de l'autorité qui la gouverne.

Les provinces de l'Amérique Angloise ont tout à craindre pour leur indépendance. Leur confiance même pourroit les trahir, & les livrer aux entreprises de leur métropole. Elles sont peuplées d'une infinité de gens simples & droits. Ils ne soupçonnent pas que des hommes qui tiennent les rênes d'un empire, puissent être emportés par des passions injustes & tyranniques. Ils ne supposent à leur patrie que des sentimens maternels, qui s'accordent si bien avec ses vrais intérêts, avec l'amour & le respect qu'ils ont conçus pour elle. A l'aveuglement de ces honnêtes citoyens, qui chérissent une si douce illusion, se joint le silence de ceux qui ne croient pas devoir troubler leur tranquillité pour des impôts légers. Ces hommes indolens, ne

voient pas qu'on a voulu d'abord endormir leur vigilance par la modicité de l'impoſition ; que l'Angleterre ne cherche un exemple de ſoumiſſion, que pour s'en faire à l'avenir un titre; que ſi le parlement a pu lever une piſtole, il en pourra lever cent mille ; & qu'on n'aura pas plus de raiſon pour limiter ce droit, qu'il n'y auroit aujourd'hui de juſtice à le reconnoître. Mais une claſſe d'hommes, la plus pernicieuſe à la liberté, ce ſont ces ambitieux, qui, ſéparant leur bonheur de celui du public & de leur poſtérité, brûlent d'augmenter leur crédit, leur rang & leurs richeſſes. Le miniſtere britannique, dont ils ont obtenu, ou dont ils attendent leur avancement, les trouve toujours diſpoſés à favoriſer ſes odieux projets, par la contagion de leur luxe & de leurs vices; par l'artifice de leurs inſinuations; par la ſoupleſſe de leurs manœuvres.

Que les vrais patriotes luttent donc avec conſtance contre les préjugés, l'indolence, la ſéduction, & qu'ils ne déſeſperent pas de ſortir victorieux d'un combat où leur vertu les aura engagés. On tentera, peut-être, de leurrer leur bonne foi, par l'offre impoſante d'admettre au parlement les députés de l'Amérique, pour régler, avec ceux de la métropole, les tributs de toute la nation. En effet, telles ſont l'étendue, la population, les richeſſes, l'importance enfin des colonies, que la légiſlation de l'empire ne ſauroit les gouverner avec ſageſſe & ſécurité, ſans être éclairées par les avis & les rapports de leurs repréſentans. Mais qu'on prenne garde de jamais autoriſer ces députés à décider de la fortune & des contributions de leurs conſtituans. Leurs voix foibles & peu nombreuſes, feroient aiſément étouffées par la multitude des repréſentans de la métropole; & les provinces dont ils feroient l'organe, ſe trouveroient chargées par cette confuſion d'intérêts & de voix, d'une portion du fardeau commun, trop peſante & trop inégale. Le droit de fixer, de répartir & de lever les impôts, continuera donc de réſider excluſivement dans les aſſemblées provinciales du nouveau-monde. Elles doivent en être d'autant plus jalouſes en ce moment, que la facilité de les en dépouiller, ſemble avoir augmenté par les conquêtes de la derniere guerre.

La métropole a tiré de ses nouvelles acquisitions, l'avantage d'étendre ses pêcheries, & d'augmenter ses liaisons avec les sauvages. Cependant, comme si ce succès n'étoit rien à ses yeux, elle ne cesse de répéter, que cette augmentation de territoire n'a eu d'autre but & d'autre fruit, que d'assurer la tranquillité des colonies. Les colonies soutiennent, au contraire, que leurs champs, d'où dépendoit toute leur fortune, ont perdu beaucoup de leur prix, depuis cette extension immense de terrain; que leur population diminuant ou n'augmentant pas, leur pays reste plus exposé à l'invasion; que leurs provinces trouvent une concurrence, les plus septentrionales dans le Canada, & les plus méridionales dans la Floride. Les colons, éclairés sur l'avenir par l'histoire du passé, disent même que le gouvernement militaire établi dans les nouvelles conquêtes; que les nombreuses troupes qu'on y a répandues; que les forteresses qui y sont élevées, pourroient servir un jour à mettre aux fers des contrées qui n'ont fleuri que par la liberté.

La Grande-Bretagne jouit, dans ses colonies, de toute l'autorité qu'elle doit y souhaiter. Elle a le droit d'annuller toutes les loix qu'elles font. Le pouvoir exécutif est tout entier dans les mains de ses délégués. On peut appeller à son tribunal de tous les jugemens civils. C'est sa volonté seule qui décide de toutes les liaisons de commerce qu'il est permis aux colons de former & d'entretenir. Appesantir le joug d'une domination si sagement combinée, ce seroit replonger un continent nouveau dans le chaos, dont il n'est sorti qu'avec peine par deux siecles de travaux continuels; ce seroit réduire les hommes laborieux qui l'ont défriché, à s'armer pour défendre les droits sacrés qu'ils tiennent également de la nature & des institutions sociales. Le peuple Anglois, ce peuple si passionné pour la liberté, qui l'a quelquefois protégée dans les régions étrangeres à son climat & à ses intérêts, oublieroit-il des sentimens dont sa gloire, sa vertu, son instinct, son salut, lui font un devoir éternel? Trahiroit-il des droits qui lui sont si chers, jusqu'à vouloir réduire ses freres & ses enfans en esclavage? Cependant s'il arrivoit que des esprits factieux

ourdiſſent une trame ſi funeſte, & que dans un moment de délire & d'ivreſſe, ils la fiſſent adopter à la métropole, quelles devroient être alors les réſolutions des colonies, pour ne pas tomber dans la plus odieuſe dépendance ?

CHAPITRE CIII.

Juſqu'où les colonies doivent-elles pouſſer leur réſiſtance aux impoſitions ?

AVANT de prévoir ce renverſement de politique, elles ſe ſouviendront de tous les biens qu'elles tiennent de leur patrie. L'Angleterre a toujours été pour elles, une fortification avancée contre les puiſſantes nations de l'Europe. Elle leur a ſervi de guide & de modérateur, pour les préſerver & les guérir des diſſentions civiles, que la jalouſie & la rivalité n'excitent que trop ſouvent entre des peuplades voiſines qui naiſſent & qui ſe forment. C'eſt à l'influence de ſon excellente conſtitution, qu'elles doivent la paix & la proſpérité dont elles jouiſſent. Tant que ces colonies vivront ſous un régime ſi ſain & ſi doux, elles continueront à faire des progrès proportionnés à l'immenſité d'une carriere qui s'étendra, ſous leur induſtrie, juſqu'aux déſerts les plus reculés.

Que leur amour de la patrie ſoit cependant accompagné d'une certaine jalouſie de leur liberté. Que leurs droits ſoient continuellement examinés, éclaircis, diſcutés. Qu'elles s'accoutument à chérir ceux qui les leur rappelleront ſans ceſſe, comme les meilleurs citoyens. Cet eſprit d'inquiétude convient à tous les états libres; mais il eſt ſur-tout néceſſaire aux conſtitutions compliquées, où la liberté eſt mêlée d'une certaine dépendance, telle que l'exige une liaiſon entre des pays ſéparés par une mer immenſe. Cette vigilance ſera le plus ſûr gardien de l'union, qui doit indiviſiblement attacher la métropole & ſes colonies.

Si le miniſtere, toujours composé d'hommes ambitieux, même dans un état libre, tentoit d'augmenter la puiſſance du prince, ou les richeſſes de la métropole, aux dépens des colonies; celles-ci devroient oppoſer une réſiſtance invincible à cette uſurpation. Toute entrepriſe du gouvernement repouſſée avec de vives réclamations, eſt preſque toujours rectifiée; tandis que les griefs, qu'on n'a pas le courage de faire redreſſer, ſont conſtamment ſuivis de nouvelles oppreſſions. Les nations, en général, ſont plus faites pour ſentir que pour penſer; elles n'ont d'autre idée de la légalité d'un pouvoir, que l'exercice de ce pouvoir même. Accoutumées à obéir ſans examen, elles ſe familiariſent preſque toutes avec la dureté du gouvernement; & comme elles ignorent l'origine ou le but de la ſociété, elles n'imaginent pas des bornes à l'autorité. Dans les états ſur-tout où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion; de même qu'une ſeule extravagance dans le dogme, eſt capable d'en faire adopter mille à des eſprits une fois déçus, une premiere uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins: c'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité, que toutes les abſurdités & les iniquités en matiere de religion & de politique, ſont entrées dans le monde pour écraſer les hommes. Heureuſement l'eſprit de tolérance & de liberté, qui, juſqu'à préſent, a régné dans les colonies Angloiſes, les a préſervées de cet excès de foibleſſe & de malheur. Elles ſentent aſſez la dignité de l'homme, pour réſiſter à l'oppreſſion, fût-ce au péril de leur vie.

Ce peuple éclairé n'ignore pas que les partis extrêmes & les moyens violens ne peuvent être juſtifiés, qu'après qu'on a vainement épuiſé toutes les voies de la conciliation. Mais il ſait auſſi que réduit à opter entre l'eſclavage & la guerre, s'il lui falloit prendre les armes pour la défenſe de ſa liberté, il ne devroit pas ſouiller une ſi belle cauſe par toutes les horreurs & les cruautés qui accompagnent les ſéditions; & qu'avec la réſolution de ne dépoſer l'épée

qu'après le recouvrement de ſes droits, il lui ſuffiroit de borner le fruit de ſa victoire au rétabliſſement de ſon état primitif d'indépendance légale.

Gardons-nous en effet de confondre la réſiſtance que les colonies Angloiſes devroient oppoſer à leur métropole, avec la fureur d'un peuple ſoulevé contre ſon ſouverain par l'excès d'une longue oppreſſion. Dès qu'une fois l'eſclave du deſpotiſme auroit briſé ſa chaîne, auroit commis ſon ſort à la déciſion du glaive, il ſeroit forcé de maſſacrer ſon tyran, d'en exterminer la race & la poſtérité, de changer la forme du gouvernement dont il auroit été la victime depuis des ſiecles. S'il oſoit moins, il ſeroit tôt ou tard puni de n'avoir été courageux qu'à demi. Le joug retomberoit ſur ſa tête avec plus de poids & de force; & la modération ſimulée de ſes tyrans, ne ſeroit qu'un nouveau piege, où il ſe trouveroit pris & enchaîné ſans retour. Tel eſt le malheur des factions dans un gouvernement abſolu, que le prince ni le peuple ne voient point de bornes à leur reſſentiment, parce qu'ils n'en connoiſſent pas dans l'autorité. Mais une conſtitution tempérée, comme celle des colonies Angloiſes, porte dans les principes & les limites de ſes pouvoirs, le remede & le préſervatif contre les maux de l'anarchie. Dès que la métropole auroit ſatisfait à leurs plaintes, en les rétabliſſant dans leur premiere ſituation; elles devroient s'y arrêter; parce qu'elle eſt la plus heureuſe où un peuple ſage ait droit d'aſpirer.

CHAPITRE

CHAPITRE CIV.

Seroit-il utile aux colonies de rompre les liens qui les unissent à la métropole ?

ELLES ne pourroient embrasser un systême absolu d'indépendance, sans rompre les liens de la religion, du serment, des loix, du langage, du sang, de l'intérêt, du commerce, des habitudes enfin qui les tiennent unies entr'elles, sous la paisible influence de la métropole. Croit-on qu'un si grand déchirement n'iroit pas jusqu'au cœur, aux entrailles, à la vie même des colonies ? Quand elles n'en viendroient point à la funeste extrémité des guerres civiles, leur seroit-il aisé de s'accorder sur une nouvelle forme de gouvernement ? si chaque établissement composoit un état séparé, que de divisions entr'eux ! Que l'on juge des haines qui naîtroient de leur séparation, par la destinée de toutes les sociétés que la nature fit limitrophes. Que si tant de peuplades, où la diversité des loix, l'inégalité des richesses, la variété des possessions, jetteroient un germe secret d'opposition dans les intérêts, vouloient former une confédération; comment régler le rang que chacune y prétendroit tenir, & l'influence qu'elle y devroit avoir à proportion de ses risques & de ses forces ? La jalousie & cent autres passions, qui diviserent en peu de tems les sages états de la Grece, ne mettroient-elles pas la discorde dans une multitude de colonies, plutôt associées par le ressentiment par le dépit, qui sont des liens passagers & corrosifs, que par les principes réfléchis d'une combinaison naturelle & permanente ; Toutes ces considérations semblent démontrer qu'un divorce éternel avec la métropole, seroit un très-grand malheur pour les colonies Angloises.

CHAPITRE CV.

Conviendroit-il aux nations de l'Europe de travailler à rendre les colonies Angloifes indépendantes de leur métropole.

ON ira plus loin : on dira que, fût-il au pouvoir des nations Européennes qui partagent le nouveau-monde, d'opérer cette grande révolution, elles n'on aucun intérêt à la fouhaiter. Ce fera peut-être un paradoxe aux yeux des puiffances, qui voient leurs colonies continuellement menacées d'une invafion prochaine. Elles croient fans doute que fi l'Angleterre avoit moins de force en Amérique, elles y pourroient jouir paifiblement des richeffes qu'elle leur envie & leur enleve fouvent. On ne peut nier que l'influence qu'elle a dans ces régions éloignées, ne lui vienne de l'étendue & de la population de fes colonies feptentrionales. Ce font elles qui la mettent en état d'attaquer toujours avec avantage les ifles & le continent des autres peuples, d'en conquérir les terres, ou d'en ruiner le commerce. Mais enfin cette couronne a dans les autres parties du monde, des intérêts qui peuvent traverfer fes progrès en Amérique, y gêner ou retarder fes entreprifes, y anéantir fes conquêtes par des reftitutions.

Rompez le nœud qui lie l'ancienne Bretagne à la nouvelle; bientôt les colonies feptentrionales auront feules plus de force, qu'elles n'en avoient dans leur union avec la métropole. Ce grand continent, affranchi de toute convention en Europe, aura la liberté de tous fes mouvemens. Alors il lui deviendra auffi important que facile, d'envahir des terres, dont les richeffes fuppléront à la médiocrité de fes productions. Sa pofition indépendante lui permettra d'achever les préparatifs de fon invafion, avant que le bruit en foit parvenu dans nos climats. Cette nation fuivra fes opérations guerrieres, avec l'énergie propre aux nouvelles fociétés. Elle pourra choifir fes ennemis, le champ & le moment de fes victoires. Sa foudre tom-

bera toujours ſur des côtes priſes au dépourvu, ſur des mers trop mal gardées par des puiſſances éloignées. Les pays qu'elles voudront défendre, ſeront conquis avant d'être ſecourus. On ne pourra ni les ravoir par des traités ſans de grands ſacrifices, ni les empêcher de retomber ſous le joug dont on les aura délivrés pour un moment. Les colonies de nos monarchies abſolues, voleront peut-être d'elles-mêmes au devant d'un maître qui ne ſauroit leur offrir une condition plus fâcheuſe que celle de leur gouvernement; ou bien, à l'exemple des colonies Angloiſes, elles briſeront la chaîne qui les attache honteuſement à l'Europe.

Non, rien n'engage les nations rivales de l'Angleterre à précipiter, par leurs inſinuations ou par des ſecours clandeſtins, une révolution qui ne les délivreroit d'un ennemi voiſin, que pour leur en donner, au loin, un bien plus redoutable. Pourquoi hâter un événement qui doit éclore du concours inévitable de tant d'autres? Car il ſeroit contre la nature des choſes, que les provinces ſubordonnées à la nation dominante, reſtaſſent ſous ſon empire, lorſqu'elles ſeront parvenues à égaler ſa population & ſes richeſſes. Qui ſait même ſi cette ſciſſion n'arrivera pas plutôt? La défiance & la haine, qui dans les derniers tems ont pris la place du reſpect & de l'attachement qu'on avoit autrefois pour la mere patrie, ne ſont-elles pas propres à avancer le déchirement? Ainſi tout conſpire au grand démembrement, dont il n'eſt pas donné de prévoir l'époque. Tout y achemine; & les progrès du bien dans le nouvel hémiſphere, & les progrès du mal dans l'ancien.

Hélas! la décadence prompte & rapide de nos mœurs & de nos forces, les crimes des rois & les malheurs des peuples, rendront même univerſelle cette fatale cataſtrophe qui doit détacher un monde de l'autre. La mine eſt préparée ſous les fondemens de nos empires chancelans; les matériaux de leur ruine s'amaſſent & s'entaſſent, formés du débris de nos loix, du choc & de la fermentation de nos opinions, du renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage; du luxe de nos cours & de la miſere de nos campagnes, de la haine à jamais durable entre des hommes lâches, qui poſſedent

toutes les richeſſes, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. A meſure que nos peuples s'affoibliſſent & ſuccombent tous les uns ſous les autres, la population & l'agriculture vont croître en Amérique; les arts y naîtront rapidement, tranſportés par nos ſoins; ce pays, ſorti du néant, brûle de figurer à ſon tour ſur la face du globe, & dans l'hiſtoire du monde. O poſtérité! tu ſeras plus heureuſe, peut-être, que tes triſtes & mépriſables aïeux. Puiſſe ce dernier vœu s'accomplir, & conſoler la génération expirante, par l'eſpoir d'une meilleure! Mais laiſſant l'avenir à lui-même, jetons un coup-d'œil ſur le réſultat de trois ſiecles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de miſere & de ténebres étoit l'Europe à la naiſſance de l'Amérique; voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & pouſſé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le deſir d'être utile : ſi le but eſt rempli, l'auteur aura payé ſa dette à ſon ſiecle, à la ſociété.

Fin du dix-huitieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

NOus avons eſſayé de peindre au commencement de cet ouvrage l'état où étoit le commerce de l'Europe avant la découverte des deux Indes. La marche lente, pénible & tyrannique des établiſſemens formés dans ces contrées éloignées, a occupé enſuite. Le tableau ſera fini, ſi l'on parvient à déterminer l'influence que les liaiſons avec le nouveau-monde ont eue ſur les mœurs, les gouvernemens, les arts, les opinions de l'ancien. Commençons par la religion.

CHAPITRE CVI.

De la Religion.

LA religion eſt dans l'homme l'effet du ſentiment de ſes maux, & de la crainte des puiſſances inviſibles.

La plupart des légiſlateurs ſe ſont ſervi de cette diſpoſition pour conduire les peuples, & plus encore pour les aſſervir. Quelques-uns ont fait deſcendre du ciel le droit de commander; & c'eſt ainſi que s'eſt établie la théocratie.

Si celle des Juifs a eu une origine plus ſublime, elle n'a pas toujours été exempte des inconvéniens que l'ambition des prêtres a néceſſairement dans le gouvernement théocratique.

Le chriſtianiſme ſuccéda au judaïſme. L'aſſerviſſement d'une république, maîtreſſe du monde, à des monſtres de tyrannie; la miſere effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte empire, ſous le regne des Nérons; les irruptions ſucceſſives des barbares qui démembrerent ce grand corps; la perte des provinces qui ſe ſouleverent ou furent envahies : tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le paganiſme vieilli que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes dieux, l'avarice de ſes prêtres, l'infamie & les vices des rois qui ſoutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que ſes tyrans ſur la terre, chercha ſon aſile dans le ciel.

Le chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le paganiſme avec l'empire, des ſujets opprimés & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du proſélytiſme. Mais une religion née dans les calamités publiques,

devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire ſur les malheureux qui ſe refugioient dans ſon ſein. Auſſi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainſi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des ſuperſtitions payennes & des ſectes philoſophiques, il ſe forma un corps de rites & de dogmes que la ſimplicité des premiers chrétiens ſanctifia par une piété vraie & touchante; mais qui laiſſerent en même tems un germe de diſputes & de débats, d'où ſortit cette complication de paſſions qu'on voile & qu'on honore ſous le nom de zele. Ces diſſentions enfanterent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le chriſtianiſme avoit commencé par des pêcheurs qui ne ſavoient que l'évangile; il fut achevé par des évêques qui formerent l'égliſe. Alors, il gagna de proche en proche, & parvint juſqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérerent par mépris ou par humanité; les autres le perſécuterent. La perſécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le ſilence & la proſcription, la clémence & la rigueur; tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'eſprit humain, le fit adopter à ſa naiſſance, comme elle la fait ſouvent rejeter dans ſa vieilleſſe. Cette indépendance, moins amoureuſe de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des ſectateurs dans toutes les conditions, quand il n'auroit pas eu tous les caracteres propres à lui attribuer de la vénération.

Conſtantin, au lieu d'unir à ſa couronne le pontificat quand il ſe fit chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des empereurs payens, accorda au clergé tant de richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiaſtique, qui, avec le tems, devint intolérable.

Il étoit porté aux derniers excès, quand une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne; un chanoine, la moitié de la France; un roi, pour une femme, la moitié de l'Angleterre. Dans d'autres états, beaucoup d'eſprits hardis ſe détacherent des dogmes du chriſtianiſme; & les plus vertueux d'entr'eux n'en conſerverent qu'un certain attachement à la

pureté de ſa morale, quoique extérieurement ils pratiquaſſent ce que preſcrivoient les loix de la ſociété où ils vivoient.

Cette maniere de penſer ne deviendra jamais générale & populaire, à moins que le magiſtrat, inſpecteur né de tout ce qui, par ſa publicité, peut influer ſur la police, ne recouvre ſes premiers droits. Les dogmes, ſoit de théorie, ſoit de pratique, ſont par cette raiſon ſoumis à la ſurveillance du gouvernement : mais ſon pouvoir, comme ſon devoir, ſe borne à éloigner tout ce qui nuit au bonheur des peuples, à permettre tout ce qui n'altere point la paix & l'union des hommes.

Tous les états devroient avoir à-peu-près le même code moral de religion, & livrer le reſte, non pas aux diſputes des hommes, qu'il faut empêcher quand elles peuvent troubler la tranquillité publique, mais à l'impulſion de la conſcience, en accordant une entiere liberté de penſer aux théologiens comme aux philoſophes. Cette tolérance indéfinie ſur tous les dogmes & les opinions qui n'attaqueroient pas le code moral des nations, ſeroit l'unique moyen de prévenir ou de ſapper ce pouvoir, ſoit temporel, ſoit ſpirituel du clergé qui, avec le tems, en fait un corps formidable à l'état ; d'éteindre inſenſiblement l'enthouſiaſme des miniſtres & le fanatiſme des peuples.

C'eſt en partie à la découverte du nouveau-monde qu'on devra la tolérance religieuſe, qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera, cette tolérance. La perſécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'induſtrie & la lumiere ont pris, chez les nations, un cours, un aſcendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des ſociétés : l'eſprit humain eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition. Si l'on ne profite de cet inſtant pour le rendre à l'empire de la raiſon, il doit ſe livrer à des ſuperſtitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux ſiecles à épuiſer cette fureur de zele qui dévoroit la terre. Les déprédations des Eſpagnols dans toute l'Amérique, ont éclairé le monde ſur les excès du fanatiſme. En établiſſant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévaſtés

& dépeuplés, ils l'ont rendue odieuſe en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les ſectes dans l'Amérique ſeptentrionale, a néceſſairement étendu l'eſprit de tolérance au loin, & ſoulagé nos contrées de guerres de religion. Les miſſions nous ont délivrés de ces eſprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui ſont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont inſenſiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la ſuperſtition. La différence des cultes & des nations, a familiariſé les eſprits les plus groſſiers avec une ſorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les ſectes les plus oppoſées, a refroidi la haine religieuſe qui les diviſoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du déréglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt ſocial ou national, qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication eſt établie entre les deux hémiſpheres de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faiſoit l'eſpérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'induſtrie a préſentés à l'eſprit & aux ſens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les ſentimens. Les caracteres ſe ſont émouſſés; & le fanatiſme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déſœuvrés. Les cauſes de cette révolution dans les mœurs ont influé encore plus rapidement ſur les gouvernemens.

CHAPITRE CVII.

Du Gouvernement.

La société vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état social. En considérant le peu de besoins que la nature donne à l'homme, en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaison des peines & des maux qu'il y entasse; son instinct, commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté; une multitude de raisons prises de sa constitution physique: on a voulu douter si la sociabilité étoit aussi naturelle à l'espece humaine, qu'on le pense ordinairement.

Mais aussi la foiblesse & la longueur de son enfance; la nudité de son corps sans poil & sans plume; la perfectibilité de son esprit, suite nécessaire de la durée de sa vie; l'amour maternel qui croît avec les soins & les peines, qui, après avoir porté son fruit neuf mois dans ses entrailles, le porte & l'allaite des années entieres dans ses bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui se soulagent & se caressent; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation, qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espece humaine; les événemens naturels, qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres; les accidens & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur défense; enfin l'exemple de tant d'especes qui vivent en troupe, telles que les amphibies & les monstres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les insectes même qu'on trouve en bandes & en essaims: tous ces faits & ces raisonnemens semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la zone torride,

ſans ſe former en hordes errantes ou ſédentaires, ni ſe répandre ſous les autres zones, ſans s'aſſocier à ſes ſemblables, pour la proie & le butin qu'exige le beſoin de ſe nourrir & de ſe vêtir.

De la néceſſité de s'aſſocier, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état; c'eſt-à-dire, de former par la combinaiſon de tous les inſtincts communs & particuliers, une combinaiſon générale, qui maintienne la maſſe & la pluralité des individus. Car ſi la nature pouſſe l'homme vers l'homme, c'eſt ſans doute par une ſuite de cette attraction univerſelle, qui tend à la reproduction & à la conſervation. Tous les penchans que l'homme porte dans la ſociété, tous les plis qu'il y prend, devroient être ſubordonnés à cette premiere impulſion. Vivre & peupler étant la deſtination de toutes les eſpeces vivantes, il ſemble que la ſociabilité, ſi c'eſt une des premieres facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature; & que l'inſtinct qui le conduit à l'état ſocial devroit diriger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi que la *ſureté de la puiſſance dominante.* D'où vient ce contraſte ſingulier entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique? Une ſeule réponſe ſe préſente à l'eſprit; & la voici. C'eſt d'abord le haſard qui ébauche les gouvernemens, & la raiſon qui les perfectionne. D'après ce principe, examinons la nature des gouvernemens qui ont mené l'Europe à l'état de police où nous la voyons.

Tous les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe, ou révolution phyſique. Par-tout on voit les hommes chaſſés par les feux de la terre ou de la guerre, par un débordement des eaux ou des inſectes dévorans, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité, ou ſe diſperſer & ſe répandre dans des lieux déjà peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie.

Les Hébreux que les plaies d'Egypte forcerent à tranſmigrer dans

l'Arabie Pétrée, furent au moins quarante ans à se discipliner en corps d'armée, avant d'aller dévaster la Palestine, pour s'y établir comme nation.

La Grece vit ses états fondés par des brigands, qui détruisirent quelques monstres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grece & de l'Italie : mais de cette écume du genre humain sortit un peuple de héros.

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains si nombreux. Le caractere & les mœurs des conquérans, passant presque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumiere de Rome savante, retomberent dans les ténebres des Scythes stupides & féroces. Durant ces siecles d'ignorance, la force faisant toujours la loi, & le hasard ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord les portes du Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations empêcherent les loix de se fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, plusieurs chefs ou tyrans dépecerent en fiefs chaque vaste monarchie. Le peuple qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un seul homme ou de plusieurs fut toujours écrasé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voisins, au lieu de nos grandes & superbes guerres de nation à nation.

Cependant une fermentation continuelle conduisoit les nations à prendre une forme, une consistance. Les rois voulurent s'élever sur les ruines de ces hommes ou de ces corps puissans, qui perpétuoient les troubles ; & ils employerent pour y réussir le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raisonnées qu'il n'en avoit eu. La servitude avoit abattu sa vigueur naturelle ; la propriété lui rendit du ressort ; & le commerce, qui suivit la découverte du nouveau-monde, augmenta toutes ses facultés, en répandant une émulation universelle.

A ce mouvement général s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui oserent attaquer l'église, furent appuyés du trône. Dès-lors l'esprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination ; & rentré dans le chemin de la nature & de la raison, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés ; l'univers en trembla, toute l'Europe fut agitée : mais cet orage épura son horizon pour des siecles. L'un de ces hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert toutes les routes de l'industrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelques succès, à corriger ou à perfectionner la législation, d'où dépend toute la félicité des hommes.

Cependant cet esprit de lumiere n'est pas arrivé jusqu'aux Turcs. Jamais ils n'ont discontinué d'être fideles aux maximes du despotisme Asiatique. Le cimeterre est toujours à Constantinople l'interprete de l'alcoran. Si le serrail ne voit pas le grand-seigneur entrer & sortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main, & dégoûtant de sang, une nombreuse cohorte de satellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par son maître, égorge aussi son bourreau ; mais satisfait de cette vengeance momentanée, il ne songe point à la sureté de l'avenir, au bonheur de sa postérité. C'est trop de soins pour des Orientaux, que de veiller à la sureté publique, par des loix pénibles à concevoir, à discuter, à conserver. Si leur tyran pousse trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du visir, on fait tomber celle du despote, & tout est à sa place. Les janissaires n'ont point d'autre remontrance. Les hommes même les plus puissans de l'empire, n'ont pas la premiere idée du droit des nations. Comme en Turquie la sureté personnelle est le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'est pas

fait pour terminer paiſiblement ſa carriere dans un lit, comme un homme obſcur. On voit ſouvent des veuves ſe glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglemens écrits, elles oſent penſer ou dire que leur gouvernement eſt limité : mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé? Dès que le prince inſtitue les loix & les abolit, les étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule regle de ſa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte; dès que ſon caprice devient loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique : ſi ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpece de gouvernement ce pourroit être?

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes? Leurs regards contraints n'oſent ſe lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumieres pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en ſentir la honte. Eteint dans les entraves de la ſervitude, leur eſprit n'a pas aſſez d'énergie pour ſaiſir les droits inſéparables de leur être. On pourroit douter ſi ces eſclaves ne ſont pas auſſi coupables que leurs tyrans; & ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui ont l'inſolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la ſavent pas défendre.

Cependant vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, ſeroit celui d'un deſpote juſte & éclairé. Quelle extravagance! Il pourroit aiſément arriver que la volonté de ce maître abſolu, fût en contradiction avec la volonté de ſes ſujets. Alors, malgré toute ſa juſtice & toutes ſes lumieres, il auroit tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage. Il n'eſt jamais permis à un homme, quel qu'il ſoit, de traiter ſes commettans comme un troupeau de bêtes. On force celles-ci à quitter un mau-

vais pâturage, pour paſſer dans un plus gras : mais ce ſeroit une tyrannie d'employer la même violence avec une ſociété d'hommes. S'ils diſent, nous ſommes bien ici ; s'ils diſent même d'accord, nous y ſommes mal, mais nous voulons y reſter ; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues ſaines par la voie de la perſuaſion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, ſeroit criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit outrepaſſé ſes droits. Il ſeroit criminel pour le préſent & pour l'avenir : car, s'il eſt éclairé & juſte, ſon ſucceſſeur, ſans être héritier de ſa raiſon & de ſa vertu, héritera ſurement de ſon autorité, dont la nation ſera la victime. Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne, n'eſt pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des eſclaves, & qui répondit : *des eſclaves ? je n'en connois qu'un dans toute ma contrée, & cet eſclave-là, c'eſt moi.*

Entre la Ruſſie & le Dannemarck eſt la Suede. Voici ſon hiſtoire ; & démêlez-y, ſi vous pouvez, ſa conſtitution.

Une nation pauvre eſt preſque néceſſairement belliqueuſe, parce que ſa pauvreté même, dont le fardeau l'importune ſans ceſſe, lui inſpire tôt ou tard le deſir de s'en délivrer ; & ce deſir devient, avec le tems, l'eſprit général de la nation, & le reſſort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays paſſe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du deſpotiſme le plus illimité, il ne lui faut qu'une ſuite de ſouverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ſes triomphes, ſe croit tout permis, ne connoît plus de loi que ſa volonté ; & ſes ſoldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le ſervir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'oſent refuſer leurs bras à des chaînes qui leur ſont préſentées par celui qui joint à l'autorité de ſon rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoiſſance.

Le joug imposé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, pese sans doute; mais on n'ose le secouer. Il s'appesantit même sous des successeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs sujets. Il ne faut alors qu'un grand revers pour abandonner le despote à la merci de son peuple. Alors, ce peuple indigné de sa longue souffrance, ne manque guere de profiter de l'occasion pour rentrer dans ses droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il passe en un clin-d'œil de l'esclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri; c'est liberté. Mais comment s'assurer de ce bien précieux? On l'ignore; & voilà la nation divisée en diverses factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en est une qui désespere de prévaloir sur les autres, elle se détache, elle oublie le bien général: & plus jalouse de nuire à ses rivaux que de servir la patrie, elle se range autour du souverain. A l'instant il n'y a plus que deux partis dans l'état, distingués par deux noms, qui, quels qu'ils soient, ne signifient jamais que royalistes & anti-royalistes. C'est le moment des grandes secousses; c'est le moment des complots.

Quel est alors le rôle des puissances voisines? Tel qu'il a toujours été dans tous les tems & dans toutes les contrées; c'est de semer des ombrages entre les peuples & leur chef; c'est de suggérer aux sujets tous les moyens d'avilir, d'abaisser, d'anéantir la souveraineté; c'est de corrompre ceux même qui sont rassemblés autour du trône; c'est de faire adopter quelque forme d'administration, également nuisible à tout le corps national, qu'elle appauvrit, sous prétexte de travailler à sa liberté, & au souverain, dont elle réduit toutes les prérogatives à rien.

Alors le monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors sa volonté n'est rien, sans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il assemble, qu'il propose, qu'on délibere sur les choses de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille;

&

& ces tuteurs ſont des hommes ſur la malveillance deſquels il peut compter.

Mais quel eſt alors l'état de la nation ? Qu'a produit l'influence des puiſſances voiſines ? Elle a tout confondu, tout bouleverſé, tout ſéduit, par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti ; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une hypocriſie ; l'anti-royaliſme eſt une autre hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors, n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que des puiſſances étrangeres qui ont corrompu la nation, ſoient trompées dans leurs eſpérances. Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop ; que peut-être même elles faiſoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté ; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faiſoient que tenir courbé le nerf de la ſouveraineté, & que ce nerf venant un jour à ſe détendre avec toute l'impétuoſité de ſon reſſort, il ne ſe trouveroit aucun obſtacle capable de l'arrêter ; qu'il ne falloit qu'un homme & un inſtant pour produire cet effet inattendu.

Il eſt venu, cet inſtant ; il s'eſt montré, cet homme ; & tous ces lâches de la création des puiſſances ennemies ſe ſont proſternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui ſe croyoient tout : vous n'êtes rien ; & ils ont dit, nous ne ſommes rien. Il leur a dit : je ſuis le maître ; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit : voilà les conditions ſous leſquelles je veux vous ſoumettre ; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'eſt-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle ſera la ſuite de cette révolution ? On l'ignore. Si le maître veut uſer des circonſtances, jamais la Suede n'aura été gouvernée par un deſpote plus abſolu. S'il eſt ſage ; s'il conçoit que la ſouveraineté illimitée ne peut avoir des ſujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires ; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque choſe, & que l'autorité ceſſe ſur ceux qui ne poſſedent rien, la nation reprendra peut-être ſon premier eſprit. Quels que ſoient

ſes projets & ſon caractere, la Suede ne ſera jamais plus malheureuſe qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple eſclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppreſſeurs, conſerve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle eſt encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix ſiecles, ſoumiſe à de grands ariſtocrates, qui nomment un roi pour en faire l'inſtrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de ſon fief, qu'il conſerve par ſon épée comme ſes aïeux l'acquirent, une autorité perſonnelle & héréditaire ſur ſes vaſſaux. Le gouvernement féodal y domine, dans toute la force de ſon inſtitution primitive. C'eſt un empire compoſé d'autant d'états qu'il y a de terres. Ce n'eſt point à la pluralité, mais par l'unanimité des ſuffrages qu'on y fait les loix, qu'on y prend les réſolutions. Sur de fauſſes idées de droit & de perfection, on a ſuppoſé qu'une loi n'étoit juſte, qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un conſentement unanime, parce qu'on a cru, ſans doute, que tous verroient le bien, & que tous le voudroient; deux choſes impoſſibles dans une aſſemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions ſi pures à une poignée de tyrans ? Car cette conſtitution, qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'eſt-elle autre choſe qu'une ligue de petits deſpotes contre le peuple ? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & perſonne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'oppoſer au vœu général; & là ſeulement, un ſot, un méchant, un inſenſé, eſt sûr de prévaloir ſur une nation entiere.

Auſſi ce gouvernement n'a jamais proſpéré; & la Pologne, qui doit à la jalouſie de ſes grands la liberté d'élire ſes rois, n'a dû qu'à la jalouſie de ſes voiſins, de n'avoir pas un deſpote héréditaire dans la famille d'un conquérant étranger. Il étoit réſervé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puiſſances rivales, qui ſe ſont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienſéance. Faſſe le ciel que ce crime de l'ambition tourne au bien de l'humanité; & que, par un acte glorieux de bienfaiſance, les uſurpateurs briſent les

chaînes de la partie la plus laborieuſe de leurs nouveaux peuples! Leurs ſujets ſeront plus fideles, en étant plus libres; & en ceſſant d'être des eſclaves, ils deviendront des hommes.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme; dans le gouvernement Germanique, chaque membre eſt un corps. C'eſt, peut-être, la nation qui reſſemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, diviſés en peuplades par d'immenſes forêts, n'avoient pas beſoin d'une légiſlation bien raffinée. Mais à meſure que leurs deſcendans ſe ſont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région, ce qu'avoit établi la nature; la ſéparation des peuples & leur réunion politique. Les petits états qui compoſent cette république fédérative, y conſervent l'image des premieres familles. Le gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel, ou les peres des nations n'y ſont pas toujours doux & humains. Mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs, y temperent la ſévérité de leur caractere & la rigueur de leur autorité. Un prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils poſſedent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la paſſion, n'ont été conquis qu'une fois; & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les ſoumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'eſprit ſupérieur à ſon ſiecle, ſut en dompter, en éclairer la barbarie; mais ils ſecouerent le joug de ſes ſucceſſeurs. Cependant ils conſerverent à leur chef le titre d'empereur; mais ce n'étoit qu'un nom, puiſque la réalité de la puiſſance réſidoit preſqu'entiere dans les ſeigneurs qui poſſédoient les terres. Le peuple qui, malheureuſement, a toujours été par-tout aſſervi, dépouillé, tenu dans la miſere par l'ignorance, & dans l'ignorance par la miſere, n'avoit aucune part au bienfait de la légiſlation. De ce renverſement de l'équilibre ſocial, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, ſe forma le gouvernement féodal, dont le caractere eſt l'anarchie. Chaque ſeigneur vécut dans une

entiere indépendance, & chaque peuple, fous la tyrannie la plus abfolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient, du moins, une digue, un recours permanent contre l'oppreffion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre, fans adoucir, pour quelque tems, le fort des vaffaux, en affoibliffant le pouvoir des feigneurs.

Mais, en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interregne pour envahir & pour reftreindre les droirs de la puiffance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inftrumens ou des fujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuftice. La rapine, le meurtre & l'incendie, pafferent non-feulement en ufage, mais en droit. La fuperftition, qui avoit confacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'églife qui donnoit un afile à tous les brigands, établit une treve entr'eux. On fe mit fous la protection des faints, pour fe fouftraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient feules en impofer à la férocité; tant le tombeau fait peur, même aux ames fanguinaires.

Quand les efprits, toujours effarouchés, furent difpofés au calme par la frayeur, la politique, qui fe fert également de la raifon & des paffions, des ténebres & des lumieres, pour gouverner les hommes, hafarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit plufieurs habitans dans les campagnes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut partout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choifis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparerent les voies à la réforme de la légiflation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les événemens avoient amenés dans fon fiecle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Efpagne, on les avoit foumis aux rois, en Allemagne, un empereur les foumit aux loix. Sous le nom

de paix publique, tout prince peut être cité en juſtice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne ſauvent point les agneaux : le peuple eſt toujours à la merci de ſes maîtres, qui ne ſe ſont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre, ſans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples ſont moins ſujets à ces irruptions ſubites, à ces hoſtilités imprévues, qui, troublant la propriété des ſouverains, menaçoient continuellement la vie & la ſureté des ſujets. La guerre, qui faiſoit le droit, eſt ſoumiſe à des conditions qui temperent le carnage. Les cris de l'humanité percent juſques dans l'effuſion du ſang. C'eſt à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la légiſlation dans tous les états ; des regles & des procédés dans la vengeance des nations ; une certaine équité dans l'abus de la force ; la modération au ſein de la victoire ; un frein à l'ambition de tous les potentats ; enfin, de nouveaux obſtacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuſe conſtitution de l'empire Germanique, s'eſt perfectionnée avec la raiſon depuis le regne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes ſe plaignent de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant ſous un même chef, jouiſſant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la conſidération qu'il devroit avoir.

Les cauſes de ce malheur ſe préſentent d'elles-mêmes. La premiere eſt l'obſcurité des loix. Les écrits ſur le droit public de l'Allemagne, ſont ſans nombre ; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie. Les membres de l'empire ſe font tous repréſenter dans l'aſſemblée nationale, au lieu qu'ils y ſiégeoient autrefois eux-mêmes. L'eſprit militaire, qui eſt devenu général, a banni toute application des affaires, tout ſentiment généreux de patriotiſme, tout amour de ſes concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté la magnificence de ſa cour ſur un ton plus grand que ſes moyens, & qui ne ſe permette les vexations les

plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'empire, autant que l'agrandiſſement démeſuré de quelques-uns de ſes membres. Ces ſouverains, devenus trop puiſſans, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette déſunion mutuelle des états, fait que dans les dangers communs, chaque province reſte abandonnée à elle-même. Elle eſt obligée de plier ſous la loi du plus fort, quel qu'il ſoit; & la conſtitution Allemande dégénere inſenſiblement en eſclavage ou en tyrannie.

L'Angleterre doit ſon génie national à ſa poſition géographique, & ſon gouvernement à ſon caractere national. La nature l'appelloit à la mer, au commerce, à la liberté. Cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état ſauvage, & fieres dans l'état civil, la liberté régna toujours dans le cœur & dans l'eſprit des Anglois, lors même qu'ils ignoroient encore ſes droits & ſes avantages.

C'eſt la nation qui connut la premiere l'injuſtice & le néant du pouvoir eccléſiaſtique, les limites de l'autorité royale, les abus du gouvernement féodal. C'eſt la nation qui fut la premiere ſoulever & rejeter ce triple fardeau d'oppreſſion. Juſqu'au regne de Henri VIII. elle n'avoit combattu que pour le choix de ſes tyrans; mais enfin, en les choiſiſſant, elle ſe préparoit à les abattre un jour, à les punir ou à les chaſſer.

Cependant ſes rois ſe croyoient encore abſolus, parce que tous ceux de l'Europe l'étoient. Le mot de monarchie trompa Jacques I. Il y attachoit une autorité ſans limites. Il manifeſta cette idée avec une franchiſe, une aveugle ſimplicité, qui ne lui permit pas même de ſe défier aſſez de ſes prétentions, pour les appuyer d'avance par la force. Ses courtiſans & ſon clergé l'entretinrent dans cette illuſion flatteuſe : il y perſévéra juſqu'à la fin. Il mourut plein de l'eſtime de lui-même, & mépriſé de ſon peuple, qui connoiſſoit la foibleſſe de ce monarque, & priſoit ſes propres forces.

Les Anglois, pour mettre fin aux vengeances, aux défiances, qui, après la fin tragique de Charles I. ſe feroient éterniſées entre

le trône & la nation, choisirent dans une race étrangere un prince qui dût accepter enfin ce pacte social, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III. reçut des conditions avec le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits du peuple.

Sous les Stuarts, le pouvoir & la liberté avoient été balottés par des orages continuels, entre les prérogatives de la couronne & les privileges de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire ou national est le seul droit des rois, quelque faction qui tourmente le peuple, la force de la constitution prévaut toujours en sa faveur.

Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie: la démocratie qui panche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de tous les deux : le gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se temperent, s'entraident & se répriment, va de lui-me au bien national. Cette constitution, qui, sans exemple dans l'antiquité, devroit servir de modele à la postérité, se soutiendra long-tems, parce qu'elle n'est pas l'ouvrage des mœurs & des opinions passageres, mais du raisonnement & de l'expérience.

Cependant les esprits sont sagement alarmés sur la durée d'un si bon gouvernement. On ne craint pas les usurpations de la couronne. Le concours du prince à la législation est trop foible, pour l'emporter sur les deux chambres du parlement. Son droit de rejeter ou de consentir, n'est aujourd'hui qu'une formalité. Sa plus grande force est dans le pouvoir exécutif, qui réside en lui seul. Mais comme il n'a de ce pouvoir que le droit & l'exercice, sans en avoir les instrumens & les moyens, il ne peut s'en prévaloir. S'il en abusoit une fois, il risqueroit de le perdre à jamais. L'argent vient des impôts, & les impôts du parlement. La nation donne des subsides au prince, qui rend ses comptes à la nation. Dès-lors, le parlement, sous les yeux duquel passent les revenus & les dépenses, est le véritable législateur. C'est lui qui ordonne les taxes, & qui juge de leur emploi. Mais si le prince est dans la dépendance des

communes à cet égard, il a sur elles un grand ascendant; celui des graces & des faveurs.

Dans les monarchies, les rois sont corrompus; en Angleterre, ils corrompent. Un écrivain philosophe & politique, qui connoît la constitution de son pays, dit que cette corruption est nécessaire, pour arrêter la pente du gouvernement vers la démocratie; & que le peuple deviendroit trop puissant, si le roi n'achetoit les communes.

D'un autre côté, si, créant les pairs à sa volonté, le prince élevoit les membres des communes les plus riches à de grands honneurs, il feroit pencher le gouvernement à l'aristocratie. Mais comme il ne sauroit prodiguer la pairie sans l'avilir, & que d'ailleurs le commerce tiendra toujours les richesses dans la plus grande circulation, on ne verra guere les trésors & les dignités s'accumuler & se réunir sur quelques têtes; & il s'élevera des murmures, des troubles, même des séditions, pour le salut du peuple, avant que ce malheur arrive. L'intérêt de tout le corps dans la chambre des communes, est restreint par l'intérêt de chaque individu. Le prince n'est pas assez riche pour les corrompre tous; il ne peut les acheter ouvertement sans les déshonorer, ni les asservir sans déchaîner le peuple. Il se trouvera toujours des Démagogues; & la nation en a besoin pour veiller, accuser, effrayer même le parlement.

Cependant, si les jouissances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; si l'amour des plaisirs amollissoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; si l'ivresse des succès momentanés, si les vaines idées d'une fausse grandeur exposoient la nation à des entreprises plus vastes que ses forces; si elle se trompoit dans le choix de ses ennemis ou de ses alliés; si elle perdoit ses colonies à force de les étendre ou de les gêner; si l'amour du patriotisme ne s'exaltoit pas chez elle jusqu'à l'amour de l'humanité, elle seroit tôt ou tard asservie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrens de sang, & par les calamités de deux siecles de fanatisme & de guerre. Ce peuple ressembleroit à tant d'autres qu'il méprise, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers

vers une nation dont elle osât s'honorer. Le defpotifme, qui s'appefantit univerfellement fur les ames affaiffées & dégradées, leveroit feul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raifon & de la liberté.

L'hiftoire des Provinces-Unies offre de grandes fingularités. Le défefpoir forma leur union. L'Europe, prefqu'entiere, favorifa leur établiffement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puiffans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre fous le joug, qu'elles mefurerent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcerterent les projets de la France. Elles donnerent enfuite un roi à l'Angleterre, & dépouillerent l'Efpagne des provinces qu'elle poffédoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la Hollande s'eft dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de fa confervation; mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précautions & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance fur un plan réfléchi, n'eft pas moins défectueux que ceux qui font l'ouvrage du hafard. Les fept provinces compofent une efpece d'heptarchie, dont les membres font trop indépendans l'un de l'autre. Dans la république, chaque province eft fouveraine; dans les provinces, les villes ne font point fujettes. Alliances, paix, guerre, fubfides; rien ne fe fait que par les états-généraux; & ceux-ci ne peuvent rien, fans le confentement des états-provinciaux, ni cette affemblée, fans la délibération des villes. Une fouveraineté trop difperfée, premier vice. Unanimité de fuffrages, fecond vice. Egalité de voix, troifieme défaut. Sans égard à la différence de population & de grandeur, la province de Hollande n'a pas plus de voix que celle d'Overyffel, quoiqu'elle fupporte vingt fois plus de charges publiques. Le fuffrage d'Amfterdam n'a pas plus de poids que celui de la plus petite ville; fource intariffable de difcorde. Si l'entêtement d'une feule province trouble l'union, point de médiateur légal pour la rétablir, car le ftadthouder n'en eft pas un.

Chargé de terminer les querelles religieufes, ce magiftrat a dès-lors une influence dangereufe, parce qu'il peut impliquer toutes les

affaires de religion dans celles d'état, & toutes les affaires d'état dans celles de religion. Autorisé à décider sur les articles du traité d'union, quand il y a scission ou partage, le pouvoir de finir la discorde lui donne la facilité de la fomenter. Quelle carriere ouverte à son ambition!

Ces dangers firent supprimer le stadthouderat vers le milieu du siecle dernier. Mais ceux qui renverserent ce fantôme de tyrannie, marchoient insensiblement à une tyrannie réelle. Ils changerent la démocratie en olygarchie. Dès-lors les bourgeois de chaque ville perdirent les privileges de la liberté, avec le droit d'élire leurs magistrats & de former leur sénat. Les bourgmestres choisirent leurs échevins & s'emparerent des finances, dont ils ne rendirent compte qu'à leurs égaux ou à leurs cliens. Les sénateurs s'arrogerent le droit de compléter leur corps. Ainsi la magistrature se resserra dans quelques familles qui s'attribuerent un droit, comme exclusif, de députation aux états-généraux. Chaque province, chaque ville, tomba à la discrétion d'un petit nombre de citoyens, qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, avoient l'art d'éluder ses plaintes, ou de prévenir la fureur de son mécontentement.

Ces attentats ont fait rétablir le stadthouderat dans la maison d'Orange, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes. Mais un stadthouder n'est qu'un capitaine général. Cependant ce magistrat, pour être utile à la république, devroit être tout entier à l'état. S'il avoit dans l'assemblée générale l'influence qu'il a dans le conseil de guerre, il ne lui resteroit d'autres intérêts que ceux de la patrie. Il seroit indifférent pour la guerre comme pour la paix.

Mais peut-être craint-on que le stadthouderat, réunissant le pouvoir civil à la force militaire, cette dignité ne devînt un jour un instrument d'oppression. Rome est toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppresseur de cette république, c'est qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'est que sa puissance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée; c'est qu'une nation composée de soldats, ne pouvoit échapper au despotisme du gouvernement mili-

taire. Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée; & le citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands frais. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & à la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'état, celles qu'exige le faſte d'une cour; ſi le prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur une montagne, & découvrant au loin la mer s'élevant au-deſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & ſe dit ſecrétement en lui-même: tôt ou tard, cette bête féroce ſera la plus forte. Il prend en dédain un domicile auſſi précaire, & ſa maiſon en bois ou en pierre à Amſterdam, n'eſt plus ſa maiſon; c'eſt ſon vaiſſeau qui eſt ſon aſile, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau eſt pour lui, ce qu'eſt le voiſinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces cauſes phyſiques de l'affoibliſſement de l'eſprit patriotique, ſe joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs ſon eſprit de commerce avec ſon argent. Ses iſles de l'Aſie, ſes comptoirs d'Afrique, ſes colonies du nouveau-monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un aſile. Quel ſtadthouder, quel prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oſeroit en être le tyran?

Les François avec une autre ſituation ont un autre gouverne-

ment. Par quelles viciffitudes a-t-il paffé ? Toujours attachés à un roi, parce qu'ils furent fondés par un capitaine, l'efprit guerrier les préferva long-tems de l'efclavage politique. Cette franchife de courage ; cette horreur de toute efpece de lâcheté ; ce cœur franc qu'ils tenoient des Germains, leur fit croire ou qu'ils étoient libres, ou qu'ils devoient l'être, même fous des rois. Jaloux de cette idée d'eux-mêmes, la nobleffe qui compofa, pour ainfi dire, la nation, prétendit être indépendante non-feulement du monarque, mais de fon propre corps. Chaque feigneur forma dans le fein de l'état, comme une république de fa famille & de fes vaffaux.

La France avoit un gouvernement militaire impoffible à définir, entre l'ariftocratie & la monarchie, confervant tous les abus de ces deux polices, fans en avoir les vrais avantages. Une lutte perpétuelle entre les rois & la nobleffe, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un feul & celui de plufieurs, cette forte d'anarchie dura, prefque fans intervalle, jufques vers le milieu du quinzieme fiecle.

Alors changea le caractere des François, par une fuite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois unis ou foumis aux Normands, n'avoient ceffé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cents ans, y répandit l'alarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands, tout fit defirer à la nation que le prince devînt affez puiffant pour chaffer les étrangers & foumettre les feigneurs. Pendant que des rois fages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, fe crut affez riche des droits qui étoient reftés à fon pere. On ne remonta pas jufqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI fe trouva, fans de grands efforts, plus puiffant que fes prédeceffeurs.

Avant lui, l'hiftoire de France offre une complication d'états, tantôt divifés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'eft l'hiftoire d'une grande monarchie. L'autorité de plufieurs tyrans eft concentrée dans une même main. Le peuple n'en eft pas plus libre; mais c'eft

une autre police. La paix eſt plus ſure au-dedans, & la guerre plus vigoureuſe au-dehors.

Les guerres civiles qui menent les peuples libres à l'eſclavage, & les peuples eſclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaiſſer les grands, ſans relever le peuple. Les miniſtres, qui ſeront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple, qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet aſſerviſſement, les rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de ſoulagement. L'antipathie que produit une exceſſive inégalité des conditions & des fortunes, a favoriſé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation tantôt de guerres au-dehors, tantôt de diſputes religieuſes au-dedans; de laiſſer diviſer les eſprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de ſemer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de careſſer tour-à-tour chaque ambition par une apparence de faveur, & de conſoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude pauvre, dédaignée, en voyant ſucceſſivement abattre tous les corps puiſſans, a du moins aimé dans le monarque, l'ennemi de ſes ennemis. La nation déchue par ſon inadvertence du privilege de ſe gouverner, n'a pas cependant encore ſubi tous les outrages du deſpotiſme. C'eſt que la perte de ſa liberté n'eſt pas l'ouvrage d'une révolution orageuſe & ſubite, mais de la lime de pluſieurs ſiecles. Le caractere national, qui a toujours influé dans l'eſprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puiſſance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences d'où réſulte, ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconſéquence naturelle à l'eſprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureuſement prévalu ſur les ſyſtêmes de quelques miniſtres deſpotes. Les rois ont trop aimé les plaiſirs, &

en ont trop bien connu la ſource, pour ne pas dépoſer ſouvent ce ſceptre de fer, qui auroit effrayé la ſociété, & diſſipé les frivoles amuſemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue, qui les a toujours aſſiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour, n'a point ceſſé de renverſer les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'eſt altéré d'une maniere inſenſible, les ſujets ont conſervé une ſorte de dignité, dans laquelle le monarque même ſembloit reſpecter la ſource ou l'effet de la ſienne propre. Il s'eſt trouvé long-tems le ſuprême légiſlateur, ſans vouloir ou pouvoir abuſer de toute ſa puiſſance. Arrêté par le ſeul nom des loix fondamentales de ſa nation, il a craint ſouvent d'en choquer les maximes. Il a ſenti qu'on avoit des droits à lui oppoſer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus abſolus encore, ont été les gouvernemens d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Piémont; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, ſoit pareſſe d'eſprit ou foibleſſe de corps, ſemblent être nés pour le deſpotiſme. L'Eſpagne, avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie eſt illimitée, on ne peut aſſigner la forme du gouvernement, puiſqu'elle varie, non-ſeulement avec le caractere de chaque ſouverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des uſages & des corps privilégiés: mais quand le légiſlateur peut bouleverſer les loix & les tribunaux; quand ſon autorité n'a plus d'autre baſe que la force, & qu'il invoque Dieu pour ſe faire craindre, au lieu de l'imiter pour ſe faire aimer; quand le droit originel de la ſociété, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagemens du prince ſont en vain réclamés, enfin, quand le gouvernement eſt arbitraire, il n'y a plus d'état: ce n'eſt plus que la terre d'un ſeul homme.

Dans ces ſortes de pays, il ne ſe formera point des hommes d'état. Loin que ce ſoit un devoir de s'inſtruire des affaires publiques, c'eſt un crime, un danger d'être éclairé ſur l'adminiſtration.

Là, comme dans le miniſtere de l'égliſe, la vocation s'appelle grace ; on l'obtient par des prieres. La faveur de la cour, le choix du prince, ſupléent aux talens. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient utiles; on en a beſoin quelquefois pour ſervir, jamais pour commander. Auſſi, dans ces contrées, le peuple finit par ſe laiſſer gouverner, pourvu qu'on le laiſſe dormir. Une ſeule légiſlation mérite d'être obſervée dans ces belles régions de l'Europe ; c'eſt le gouvernement de Veniſe.

Une ville, grande, magnifique & riche, inexpugnable, ſans enceinte & ſans fortereſſes, domine ſur ſoixante-douze iſles. Ce ne ſont pas des rochers & des montagaes élevés par le tems au ſein d'une vaſte mer; c'eſt plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les ſtagnations d'un petit golfe, ſur la pente d'un terrain bas. Ces iſles ſéparées par des canaux, ſont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées; les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquieme ſiecle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila, chercherent un aſile dans l'élévement des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne compoſoient dans les premiers tems, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le beſoin de ſe défendre, elles étoient du reſte, diviſées en autant de gouvernemens que d'iſles, ſoumiſes chacune à ſon tribun.

De la pluralité des chefs naquit la diviſion des eſprits & la deſtruction du bien public. Ces peuples élurent donc, pour ne faire qu'un corps, un prince qui, ſous le nom de duc ou de doge, jouit long-tems de tous les droits de la ſouveraineté, dont il ne lui reſte aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple juſqu'en 1173, où les nobles s'étant emparés de toute l'autorité de la république, en nommerent le chef.

Le gouvernement de Veniſe ſeroit le meilleur de tous, ſi l'ariſtocratie n'étoit peut-être le pire. Toutes les branches du pouvoir y ſont diſtribuées entre les nobles, & balancées avec une harmonie admirable. Les grands y regnent ſans bruit avec une ſorte d'égalité,

comme les étoiles brillent au firmament dans le ſilence de la nuit. Le peuple jouit de ce ſpectacle, & s'en contente avec du pain & des jeux. La diſtinction entre les plébéïens & les patriciens, y choque moins que dans d'autres républiques, parce que les loix y veillent ſur-tout à réprimer, à épouvanter l'ambition des nobles. D'ailleurs, comme Veniſe avoit fondé ſa proſpérité ſur ſon commerce, le peuple pouvoit s'y conſoler de la perte du pouvoir, par l'eſpérance des richeſſes, où l'induſtrie & le travail le faiſoient participer.

L'émulation qu'excita l'opulence chez cette nation maritime, la mit en état d'avoir de fortes armées. Le patriotiſme, qui eſt naturel aux républiques, lui fournit des ſoldats. Le concours de lumieres qui réſulte du gouvernement de pluſieurs, en fit un peuple politique avant tous les autres. Il ſut former des ligues, il ſut en détruire, & ſe maintenir contre les plus formidables puiſſances. Mais depuis que la décadence de ſon commerce a diminué ſon action au-dehors, ſa vigueur au-dedans, la république de Veniſe eſt tombée dans une circonſpection puſillanime. Elle a pris, elle a renforcé le caractere national de toute l'Italie ombrageuſe & défiante. Avec la moitié des tréſors & des veilles que lui a coûté depuis deux ſiecles ſa neutralité, elle ſe feroit délivrée à jamais des dangers dont, à force de précautions, elle s'environne. Sa plus grande confiance eſt dans un inquiſiteur, qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée ſur le cou de quiconque oſera dire, ou du bien, ou du mal, de l'adminiſtration. Le grand crime eſt la ſatire ou l'éloge du gouvernement. Le ſénateur de Veniſe, caché derriere une grille, dit à ſon ſujet : *Qui es-tu, pour oſer approuver notre conduite ?* Un rideau ſe leve ; le pauvre Vénitien, tremblant, voit un cadavre attaché à une potence, & entend une voix redoutable, qui lui crie de derriere la grille : *C'eſt ainſi que nous traitons notre apologiſte ; retourne-t-en dans ta maiſon, & tais-toi.* La république de Veniſe ſe ſoutient encore par ſa fineſſe. Une autre république en Europe ſe ſoutient par ſon courage : c'eſt la Suiſſe.

Les Suiſſes, connus dans l'antiquité ſous le nom d'Helvétiens, ne

ne doivent être ſubjugués, ainſi que les Gaulois & les Bretons, que par Céſar, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, ſous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviſerent des peuplades, ſéparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes ſeigneuries. La plus conſidérable, occupée par la maiſon d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la ſervitude; l'oppreſſion amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie ſortit la liberté.

Treize cantons de payſans robuſtes, qui gardent preſque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui ſont mieux inſtruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus ſenſé de notre politique moderne : ces treize cantons compoſent entr'eux, non pas une république comme les ſept provinces de la Hollande, ni une ſimple confédération comme le corps Germanique; mais plutôt une ligue, une aſſociation naturelle d'autant de républiques indépendantes. Chaque canton a ſa ſouveraineté, ſes alliances, ſes traités à part. La diete générale ne peut faire des loix ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens ſe trouvent liés directement avec chacun des douze autres. C'eſt par cette liaiſon de convenance, non de conſtitution, que ſi l'un des treize cantons ſe trouvoit attaqué, tous les autres marcheroient à ſon ſecours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainſi les branches d'un arbre ſe trouvent liées entr'elles, ſans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suiſſes fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviſer. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut ſcié par l'égliſe. Toutes les affaires publiques ſe traitent dans les dietes particulieres des deux communions, catholique & proteſtante. Les dietes générales ne s'aſſemblent que pour

conserver une apparence d'union. Malgré ce germe de dissention, la Suisse a joui de la paix, bien plus qu'aucun état de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppression & les levées de la milice, empêcherent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes se multiplierent trop, en raison de la stérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit grossir, sans crever, à moins qu'il ne fît des excursions au-dehors. Les habitans de ces montagnes devoient, comme les fleuves qui en descendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples se seroient détruits eux-mêmes, s'ils fussent restés isolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matieres pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune issue pour l'aisance & l'industrie. Ils tirerent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matiere de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invasion & difficile à défendre, avoit besoin de soldats. Les Suisses, comme ses voisins les plus forts, devoient être ses ennemis, s'ils n'étoient ses alliés, ou plutôt ses gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanais une sorte de trafic, où la force devint l'échange de la richesse. La nation engagea successivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit son sang à des puissances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal, comme si ses montagnes n'étoient qu'une miniere d'armes & de soldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des instrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puissance qui lui offre les meilleures capitulations. Il est libre aux sujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois est par état un citoyen du monde; le Suisse est par état un destructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on consomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suisse prospere.

C'eſt de la guerre, ce fléau inſéparable du genre humain, ſauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique ſont forcées de vivre & de ſubſiſter. C'eſt par là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, ſans forcer aucun des reſſorts du gouvernement, ſans gêner l'inclination d'aucun individu. C'eſt par ce commerce de troupes avec les puiſſances belligérantes, que la Suiſſe s'eſt préſervée de la néceſſité des émigrations ſubites qui font les invaſions, & de la tentation des conquêtes qui eût cauſé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grece.

Maintenant, ſi nous revenons ſur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernemens de l'Europe ſont compris ſous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui ſont diverſement modifiées, par la ſituation locale, la maſſe de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la viciſſitude des événemens qui agiſſent ſur l'organiſation des corps politiques, comme l'impreſſion des fluides environnans agit ſur les corps phyſiques.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent, que les gouvernemens ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractere des hommes qui gouvernent. Cette maxime eſt peut-être vraie dans les gouvernemens abſolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne: élevées, fieres & courageuſes ſous un monarque actif, amoureux de la gloire: indolentes & mornes ſous un roi ſuperſtitieux: pleines d'eſpérance ou de crainte, ſous un jeune prince: de foibleſſe & de corruption ſous un vieux deſpote, ou plutôt alternativement confiantes & lâches, ſous les miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractere de l'adminiſtration: mais dans les états libres, l'adminiſtration prend le caractere du gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit de la nature & du reſſort des conſtitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la légiſlation étant celui qui demande le plus de perfection, eſt auſſi le plus digne d'occuper les

meilleurs génies. La ſcience du gouvernement ne contient pas des vérités iſolées, ou plutôt elle n'a pas un ſeul principe qui ne tienne à toutes les branches d'adminiſtration.

L'état eſt une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir ſans en connoître toutes les pieces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de criſe, peut devenir funeſte à toute la nation, & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps; ces mouvemens convulſifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira peut-être durant des ſiecles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu géneral. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans conſulter la volonté générale, ſans recueillir, pour ainſi dire, la pluralité des ſuffrages dans l'opinion publique; c'eſt aliéner les cœurs & les eſprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à deſirer que les ſouverains, convaincus de la néceſſité de perfectionner la ſcience du gouvernement, vouluſſent imiter un établiſſement de la Chine. Dans cet empire, on diſtingue les miniſtres en deux claſſes, celle des *penſeurs* & celle des *ſigneurs*. Tandis que la derniere eſt occupée du détail & de l'expédition des affaires, la premiere n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui préſente. C'eſt la ſource de tous ces réglemens admirables, qui font régner à la Chine la légiſlation la plus ſavante, par l'adminiſtration la plus ſage. Toute l'Aſie eſt ſous le deſpotiſme: mais en Turquie, en Perſe, c'eſt le deſpotiſme de l'opinion par la religion; à la Chine, c'eſt le deſpotiſme des loix par la raiſon. Chez les mahométans, on croit à l'autorité divine du prince: chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raiſonnée. Mais dans ces empires, c'eſt la perſuaſion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumiere où l'Europe eſt parve-

nue, on ſent bien que cette conviction des eſprits, qui opere une obéiſſance libre, aiſée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas ſoudoyer des *penſeurs*, qui peut-être deviendroient ſuſpects ou corrompus dès qu'ils ſeroient mercenaires; qu'ils permettent du moins aux eſprits ſupérieurs de veiller en quelque ſorte ſur le bien public. Tout écrivain de génie eſt magiſtrat né de ſa patrie. Il doit l'éclairer s'il le peut. Son droit, c'eſt ſon talent. Citoyen obſcur ou diſtingué, quels que ſoient ſon rang ou ſa naiſſance, ſon eſprit toujours noble prend ſes titres dans ſes lumieres. Son tribunal, c'eſt la nation entiere; ſon juge eſt le public, non le deſpote qui ne l'entend pas, ou le miniſtre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, ſans doute: mais il eſt toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penſer, que de l'abandonner à ſa pente, à ſa fougue. La raiſon & la vérité triomphent de l'audace des eſprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la perſécution. Rois & miniſtres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors ni les eſprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs eſt bien plus dangereuſe: car la vertu s'aigrit & s'indigne juſqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choiſir qu'entre deux grands attentats, le ſuicide ou la mort de Céſar.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'eſt que celui de la nation. Quiconque diviſe en deux cet intérêt ſi ſimple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontens: mais quand on fait beaucoup de malheureux ſans aucune ſorte de proſpérité publique, c'eſt alors que le gouvernement eſt vicieux de ſa nature.

Le genre humain eſt ce qu'on veut qu'il ſoit; c'eſt la maniere dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet; & cet objet eſt la félicité publi-

que. Chaque état a ſa maniere d'aller à ce but; & cette maniere eſt ſon eſprit, ſon principe auquel tout eſt ſubordonné.

Un peuple ne ſauroit avoir d'induſtrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, ſans confiance & ſans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres reſſorts de l'ame, une nation n'eſt plus rien, un prince eſt expoſé à mille entrepriſes au-dehors, à mille dangers au-dedans. Mépriſé de ſes voiſins, haï de ſes ſujets, il doit trembler jour & nuit ſur le ſort de ſon royaume & ſur ſa propre vie. C'eſt un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les ſciences y fleuriſſent. C'eſt même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniſer. Rien n'eſt ſi facile à conduire que des eſprits juſtes; mais rien ne hait autant qu'eux, la violence & la ſervitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques; laiſſez les brutes aux deſpotes.

Le deſpotiſme s'éleve avec des ſoldats, & ſe diſſout par eux. Dans ſa naiſſance, c'eſt un lion qui cache ſes griffes pour les laiſſer croître. Dans ſa force, c'eſt un frénétique qui déchire ſon corps avec ſes bras. Dans ſa vieilleſſe, c'eſt Saturne qui, après avoir dévoré ſes enfans, ſe voit honteuſement mutilé par ſa propre race.

Le gouvernement peut ſe diviſer en légiſlation & en politique. La légiſlation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

CHAPITRE CVIII.

De la Politique.

LES peuples ſauvages & chaſſeurs ont plutôt une politique qu'une légiſlation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance ſont tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les ſociétés des tems anciens. Séparés par des déſerts, ſans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir

une guerre, en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agiſſoit de perſuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtreſſes ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit ſynonyme à celui d'ambaſſadeur.

Dans le moyen âge où tout juſqu'à la juſtice, ſe décidoit par la force; où le gouvernement gothique diviſoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par ſa conſtitution; les négociations n'avoient guere d'influence ſur des peuples iſolés & farouches, qui ne connoiſſoient d'autre droit que la guerre, ni des traités que pour des treves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices, qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les regles de la hiérarchie, ſur un clergé très-nombreux que le proſélytiſme étendoit ſans ceſſe au loin dans tous les états chrétiens, la correſpondance qu'ils entretenoient avec les évêques, établit de bonne-heure à Rome un centre de communication de toutes ces égliſes ou de ces nations. Tous les droits étoient ſubordonnés à une religion qui dominoit excluſivement ſur les eſprits; elle entroit dans preſque toutes les entrepriſes, ou comme motif, ou comme moyen; & les papes ne manquoient jamais, par les émiſſaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la chrétienté, d'être inſtruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt, celui de parvenir à la monarchie univerſelle. La barbarie des ſiecles où ce projet fut conçu, n'en obſcurcit point l'éclat & la ſublimité. Quelle audace d'eſprit, pour ſoumettre ſans troupes des nations toujours armées! Quel art de rendre reſpectable & ſacrée la foibleſſe même du clergé! Quelle adreſſe à remuer, à ſecouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance! Un deſſein ſi profond & ſi vaſte ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'eſt pas manifeſté, ne ſauroit convenir à une monarchie héréditaire, où

les paſſions des rois & les intrigues des miniſtres, mettent tant d'inſtabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef eſt pris dans un corps toujours animé du même eſprit, imbu des mêmes maximes; où une cour ariſtocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne ſe laiſſe gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & ſaiſiſſoit les occaſions d'agrandir & d'affermir le pouvoir eccléſiaſtique, chaque ſouverain voyoit avec indifférence les révolutions qui ſe paſſoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à diſputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en poſſeſſion, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au deſpotiſme : ils n'étoient pas aſſez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voiſins.

Le quinzieme ſiecle fit éclore un autre ordre de choſes. Quand les princes eurent raſſemblé leurs forces, ils voulurent les meſurer. Juſqu'alors les nations ne s'étoient fait la guerre que ſur leurs frontieres. Le tems de la campagne ſe paſſoit à aſſembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement. C'étoient des eſcarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différens états, les intérêts ſe confondirent, & les peuples ſe brouillerent. Il fallut des troupes réglées à la ſolde du monarque, pour aller défendre au loin des poſſeſſions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre ceſſa d'avoir des provinces au cœur de la France; mais celle d'Eſpagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talens & les rivalités de Charles-Quint & de François I. donnerent naiſſance au ſyſtême actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Eſpagnole & Françoiſe, s'étoient diſputé le royaume de Naples, au nom des maiſons d'Arangon

d'Arragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Venise étoit l'ame de cette réaction intestine contre deux puissances étrangeres. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéressés. L'empereur & le pape s'y engagerent avec presque toute la chrétienté. Mais François I. & Charles-Quint attacherent à leur sort les regards, les inquiétudes & la destinée de l'Europe. Toutes les puissances semblerent se partager entre deux maisons rivales, pour affoiblir tour-à-tour la dominante. La fortune seconda l'habileté, la force & la ruse de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I. son caractere emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de son côté, mais ne plia pas sans retour.

Philippe II. qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de son pere, hérita des projets & des vues de son ambition, & trouva des tems favorables à son agrandissement. Il épuisa son royaume d'hommes & de vaisseaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du nouveau-monde ; & laissa une monarchie plus vaste, mais l'Espagne plus foible qu'elle n'avoit été sous son pere.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de sa maison qui régnoit en Allemagne. Philippe II. s'en étoit détaché par négligence ; Philippe III. reprit ce fil de politique. Mais il suivit du reste les principes erronés, étroits, superstitieux & pédantesques de son prédécesseur. Au-dedans beaucoup de formalité, mais point de regle, point d'économie. L'église ne cessa de dévorer l'état. L'inquisition, ce monstre informe, qui cache sa tête dans les cieux & ses pieds dans les enfers, tarit la population dans sa racine, tandis que les guerres & les colonies en moissonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ses entreprises, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III. réunit tous les défauts qui se nuisent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuisa le peu de vie & de vigueur qui restoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foiblesse de l'Espagne, de la foi-

blesse du roi qu'il maîtrisoit, pour remplir son siecle de ses intrigues, & la postérité de son nom. L'Allemagne & l'Espagne étoient comme liées par la maison d'Autriche : à cette ligue, il opposa par contrepoids celle de la France avec la Suede. Ce systême auroit été l'ouvrage de son tems, s'il n'avoit pas été celui de son génie. Gustave-Adolphe enchaîna tout le Nord à la suite de ses victoires. L'Europe entiere concourut à l'abaissement de l'orgueil Autrichien; & la paix des Pyrénées fit passer les honneurs de la prépondérance de l'Espagne à la France.

On avoit accusé Charles-Quint d'aspirer à la monarchie universelle; on accusa Louis XIV. de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut, si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnément à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette ambition est également naturelle aux princes ordinaires, nés sans aucun talent, & aux monarques d'un esprit supérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais, ni Charles-Quint, ni Louis XIV. n'avoient cette détermination, cette impulsion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans : ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on sema des alarmes utiles. On ne sauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'éleve des puissances formidables à leurs voisins. C'est entre les nations sur-tout, c'est à l'égard des rois que la crainte opere la sureté.

Quand Louis XIV. voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de se voir plus puissant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les mesures de ses ennemis. L'Europe avoit bien senti le besoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des succès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les insultes de la France multipliées avec ses victoires; la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule; le mépris pour la foi des traités; son ton de hauteur & d'autorité, acheverent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu

ſans ombrage ou favoriſé l'accroiſſement de ſa puiſſance, ſentirent la néceſſité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entr'eux une maſſe de forces ſupérieures à la ſienne, pour l'empêcher de tyranniſer les nations.

Des ligues ſe formerent, mais long-tems ſans effet. Un ſeul homme ſut les conduire & les animer. Echauffé de cet eſprit public, qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuſes, ce fut un prince, mais né dans une république, qui ſe pénétra pour l'Europe entiere de l'amour de la liberté, ſi naturel aux eſprits juſtes. Cet homme tourna ſon ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais ſon intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il ſut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de ſuccès de ſes talens militaires, qu'une heureuſe iſſue de ſa patience & de ſon activité politique. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque la ſucceſſion au trône d'Eſpagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perſes & celui des Romains, jamais une ſi riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu la joindre à ſa couronne, ſeroit monté naturellement à cette monarchie univerſelle, dont le fantôme épouvantoit tous les eſprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puiſſance déjà formidable, & tenir la balance égale entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon, qui ſeules y pouvoient aſpirer par le droit du ſang.

Des hommes verſés dans la connoiſſance des mœurs & des affaires de l'Eſpagne, ont prétendu, ſi l'on en croit Bolingbrocke, que ſans les hoſtilités que l'Angleterre & la Hollande exciterent alors, on eût vu Philippe V. auſſi bon Eſpagnol que les Philippes ſes prédéceſſeurs, & que le conſeil de France n'auroit eu aucune influence ſur l'adminiſtration d'Eſpagne; mais que la guerre faite aux Eſpagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne qui ſeule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juſte a été confirmée par un demi-ſiecle d'expérience. Jamais le génie Eſpagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Eſpagne, par le caractere de

ſes habitans, ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conſeils de la quadruple alliance, prirent un égal aſcendant ſur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languiſſantes & malheureuſes qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réuſſir aux confédérés. La France, à ſon tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à ſa ruine, lorſque la mort de l'empereur la releva.

Alors on ſentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maiſon d'Autriche, s'il joignoit les Eſpagnes & les Indes à ce grand héritage, ſurmonté de la couronne impériale, auroit dans ſes mains cette même puiſſance exorbitante que la guerre arrachoit à la maiſon de Bourbon. Les ennemis de la France s'obſtinoient cependant à détrôner Philippe V. ſans ſonger à celui qui rempliroit ſa place, tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, ſe laſſoient d'une guerre, dont les ſuccès devenoient toujours des maux, quand ils ceſſoient d'être des remedes.

Cette diverſité d'opinions brouilla les alliés ; & cette diſſention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient ſe promettre de leurs proſpérités. Les meilleures barrieres dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontieres de la France. Louis XIV. avoit employé quarante ans à les fortifier, & ſes voiſins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir : car toute puiſſance forte qui ſe met en défenſe, projette d'attaquer. Philippe reſta ſur le trône d'Eſpagne; & les bords du Rhin, la Flandre, reſterent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occaſion ne s'eſt préſentée, pour réparer l'imprudence commiſe à la paix d'Utrecht. La France a toujours conſervé ſa ſupériorité dans le continent : mais la fortune en a ſouvent diminué les influences. Les baſſins de la balance politique ne ſeront jamais dans un parfait équilibre, ni aſſez juſtes pour déterminer les degrés de puiſſance, avec une exacte préciſion. Peut-être même ce ſyſtême d'égalité n'eſt-il qu'une chimere ? La balance ne

peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune ſolidité, tant qu'ils ne ſont faits qu'entre des ſouverains abſolus, & non entre des nations. Ces actes doivent ſubſiſter entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la ſureté qui ſont leurs plus grands biens : mais un deſpote ſacrifie toujours ſes ſujets à ſon inquiétude, & ſes engagemens à ſon ambition.

Mais ce n'eſt pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru juſqu'à nos jours; depuis un demi-ſiecle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puiſſances du continent meſuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ſes ligues, ſes traités & ſes combinaiſons, mettoit toujours en équilibre ; un peuple maritime formoit, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême, & ſoumettoit par ſon induſtrie la terre à la mer, comme la nature l'y a ſoumiſe elle-même par ſes loix. Elle créoit ou développoit ce vaſte commerce qui a pour baſe une excellente agriculture, des manufactures floriſſantes, & les plus riches poſſeſſions des quatre parties du monde. C'eſt cette eſpece de monarchie univerſelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puiſſance qu'il a droit d'avoir ſur l'élément qui l'environne. C'eſt un ſyſtême de bien public, fondé ſur l'équité naturelle. Ici, la juſtice eſt l'expreſſion de l'interêt général. On ne ſauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les reſſources que leur offrent le climat & le ſol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils ſont nés.

Si les lumieres étoient aſſez répandues en Europe, & que chaque nation connût ſes droits & ſes vrais biens, ni le continent, ni l'Océan, ne ſe feroient mutuellement la loi; mais il s'établiroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'induſtrie & de puiſſance, qui les feroit tous communiquer enſemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit ſur l'élément qui lui eſt propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'eſt celle d'affoiblir, autant qu'on peut ſes ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, ſans préparer & avancer ſon aſſerviſſement. Sans doute, il eſt des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un peuple ; mais une proſpérité ſubite eſt peu durable. Souvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refuſa de rendre Athenes eſclave ; & Rome ſe repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de ſentimens, qui convient encore plus à des nations qu'à des rois, épargneroit bien des crimes & des menſonges à la politique ; des épines & des tortures d'eſprit aux négociateurs. Aujourd'hui, la complication des affaires a rendu les négociations très-difficiles. La politique, ſemblable à l'inſecte inſidieux qui fabrique ſes filets dans l'obſcurité, a tendu ſa toile au milieu de l'Europe ; & l'a comme attachée à toutes les cours. On ne peut toucher à un ſeul fil, ſans les tirer tous. Le moindre ſouverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puiſſances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, ſans être croiſés ou ſecondés par les cours de Vienne, de Verſailles ou de Londres. Il faut négocier des années entieres dans tous les cabinets, pour un léger arrondiſſement de terrain. Le ſang des peuples eſt la ſeule choſe qu'on ne marchande pas. Une guerre eſt décidée en deux jours, une paix traîne des années entieres. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractere des négociateurs.

La plupart ſont des ignorans qui traitent avec quelques hommes inſtruits. Il y a peut-être deux ou trois cabinets ſages & judicieux en Europe. Tout le reſte eſt livré à des intriguans, parvenus au maniement des affaires par les paſſions & les plaiſirs honteux d'un maître & de ſes maitreſſes. Un homme arrive à l'adminiſtration, ſans la connoître ; prend le premier ſyſtême qu'on offre à ſon caprice ; le ſuit ſans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumieres ; renverſe tout l'édifice de ſes prédéceſſeurs, pour jeter les fondemens du ſien qui n'ira pas à hauteur

d'appui. Le premier mot de Richelieu miniſtre, fut : *Le conſeil a changé de maximes*. Ce mot qui ſe trouva bon une fois dans la bouche d'un ſeul homme, peut-être n'eſt-il pas un des ſucceſſeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou penſé ? Tous les hommes publics ont la vanité non-ſeulement de meſurer le faſte de leur dépenſe, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place ; mais auſſi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur eſprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation eſt grande & puiſſante, que doivent être ceux qui la gouvernent ? La cour & le peuple le diſent, mais en deux ſens bien oppoſés. Les miniſtres ne voient dans leur place, que l'étendue de leurs droits ; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raiſon ; parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement, devroient être réglés par les beſoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'eſt point applicable à l'état ſocial. Comme les ſociétés, quelle que ſoit leur origine, ſont gouvernées preſque toutes par l'autorité d'un ſeul homme, les meſures de la politique ſont ſubordonnées au caractere des princes.

Qu'un roi ſoit foible & changeant, ſon gouvernement variera comme ſes miniſtres, & ſa politique avec ſon gouvernement. Il aura tour-à-tour des miniſtres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou ſinceres, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix ; tels en un mot que la viciſſitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni ſyſtême, ni ſuite dans ſa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront aſſeoir des vues & des meſures conſtantes La politique alors ne peut qu'aller ſelon le vent du jour & du moment ; c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du miniſtere, ſous un regne foible & changeant.

Mais le ſort des nations & l'intérêt politique ſont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réſide dans la maſſe ou dans le corps du peuple, il y a des principes &

des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un fyftême à la durée d'un miniftere, où à la vie d'un feul homme. L'efprit général qui vit & fe perpétue dans la nation, eft la feul regle des négociations. Ce n'eft pas qu'un citoyen puiffant, un Démagogue éloquent, ne puiffe entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique; mais on en revient aifément. Là, les fautes font des leçons, comme les fuccès. Ce font de grands événemens, & non des hommes, qui font époque dans l'hiftoire des républiques. Il eft inutile de vouloir furprendre un traité de paix ou d'alliance par la rufe ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramenent toujours à fes intérêts permanens, & tous les engagemens y cedent à la loi fuprême. Là, c'eft le falut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'eft le bon plaifir du maître.

Ce contrafte de maximes politiques a rendu fufpectes ou odieufes les conftitutions populaires à tous les fouverains abfolus. Ils ont craint que l'efprit républicain n'arrivât jufqu'à leurs fujets, dont tous les jours ils appefantiffent de plus en plus les fers. Auffi s'apperçoit-on d'une confpiration fecrete entre toutes les monarchies, pour détruire & fapper infenfiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du fein de l'oppreffion. Elle eft dans tous les cœurs: elle paffera, par les écrits publics, dans les ames éclairées; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes fentiront enfin, & le jour du réveil n'eft pas loin, ils fentiront que la liberté eft le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les inftrumens du defpotifme en deviendront les deftructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui femblent aujourd'hui n'être armés que pour la combattre, combattront pour fa défenfe.

CHAPITRE

CHAPITRE CIX.

De la Guerre.

La guerre eſt de tous les tems & de tous les pays, comme la ſociété ; mais l'art militaire ne ſe trouve que dans certains ſiecles & chez quelques peuples. Les Grecs l'inſtituerent, & vainquirent toutes les forces de l'Aſie. Les Romains le perfectionnerent, & conquirent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puiſqu'elles s'éleverent par le génie & la vertu, dûrent leur ſupériorité à l'infanterie, ou l'homme ſeul eſt dans toute ſa force. Les phalanges & les légions menerent par-tout la victoire ſur leurs pas.

Lorſque la molleſſe, plutôt que l'induſtrie, eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de ſa gloire & de ſes ſuccès. Malgré la diſcipline de ſes troupes, elle ne put réſiſter à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-ſauvages, qui, avec les ſeules armes & les ſeules forces de la nature, avoient ſoumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer auſſi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. Toute la nobleſſe, qui poſſédoit ſeule les terres & les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval ; & la populace eſclave fut laiſſée à pied, preſque ſans armes & ſans honneur.

Dans un tems où le cheval faiſoit la diſtinction du gentilhomme ; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout ; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée ; où l'avantage étoit dans la célérité des marches : alors la cavalerie décidoit du ſort des armées. Durant le treizieme & le quatorzieme ſiecle, l'Europe n'avoit, pour ainſi dire, que de la cavalerie. L'adreſſe & la force des hommes ne ſe montroient plus à la lutte,

au ceste, dans l'exercice des bras & dans tous les muscles du corps; mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errans qu'à des sociétés fixes & sédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ses droits dans son épée; qui mettoit sa gloire & son mérite dans ses armes; qui n'avoit d'autre occupation que la chasse, ne pouvoit guere aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un esprit grossier devoit la surcharger. Mais des troupes d'une cavalerie pesamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux?

C'est cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des siecles une guerre sans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'est faute de combattans, qu'on combattoit sans cesse. Il falloit des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient rester que des semaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vassaux, & à des tems marqués. Les seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur banniere que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les regles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles consument tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laisserent imposer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois leverent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII. après avoir chassé les Anglois avec des mercenaires, quand il licencia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaissement de la noblesse, & de l'accroissement de la monarchie; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour sous le despotisme des rois: tant le genre humain semble né pour l'esclavage! Il fallut

aſſigner des fonds à la ſolde d'une milice; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des ſoldats. Ceux-ci furent diſtribués dans les différentes places du royaume, ſous prétexte de couvrir les frontieres contre l'ennemi; mais, au fond, pour contenir & opprimer les ſujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs, furent des inſtrumens toujours armés contre la nation même. Ils ceſſerent de ſe regarder eux & leurs ſoldats, comme des citoyens de l'état, dévoués uniquement à la défenſe des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger, en ſon nom, & leurs peres, & leurs freres. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenſes & de grands préparatifs, des forges, des magaſins, des arſenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu; un cheval ſans guide, portoit le trouble & le déſordre par tous les rangs. L'artillerie & la mouſqueterie faiſoient, dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux: c'eſt ce qui fit que les rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII. funeſte à ſes ſujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par ſon exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut beſoin de ſe tenir en défenſe contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un tems où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les princes euſſent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poſer les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroiſſoit le ſeul remede au danger d'une invaſion, le ſeul garant de la ſécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoiſſances néceſſaires

pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La maniere de combattre que les Suisses avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendu aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suisses sentant le besoin qu'on avoit de leurs bras, & se faisant acheter trop cher, il fallut se résoudre à s'en passer, & composer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une discipline qui ne demandoit que la force du corps & la subordination des esprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent presque à la réputation de l'infanterie Suisse, sans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adopterent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens, & qui sembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légere, sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent sur les Suisses, en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composerent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentoit, cessoient par-tout l'usage & le service de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La constitution nationale n'avoit guere permis durant des siecles aux différens peuples, de franchir les barrieres de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne se faisoit que sur les frontieres, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Espagne eurent essayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban & l'arriere-ban des nations, parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui se faisoient la guerre

mais les rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur perſonne ou de leur famille, ſans aucun égard au bien de leurs ſujets. Ce n'eſt pas que les princes ne tâchaſſent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples, mais uniquement pour affoiblir ou pour ſoumettre cette indépendance qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité abſolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combuſtion. On vit les Allemands en Italie; les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Eſpagnols tout à la fois en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguiſant, en trempant leurs armes dans leur ſang, ſe formerent dans la ſcience de ſe battre & de ſe détruire avec un ordre, une meſure infaillibles.

La religion mit aux priſes les Allemands contre les Allemands, les François contre les François, mais ſur-tout la Flandre avec l'Eſpagne. C'eſt dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & deſpote; d'un prince ſuperſtitieux & ſanguinaire; de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'eſt dans les Pays-Bas qu'on vit une république ſortir des gibets de la tyrannie & des bûchers de l'inquiſition. Après que la liberré eut rompu ſes chaînes, qu'elle eut trouvé ſon aſile dans l'Océan, elle éleva ſes remparts ſur le continent. Les Hollandois imaginerent les premiers l'art de fortifier les places: tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient beſoin que de fortifier leurs frontieres. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre pluſieurs princes, furent hériſſées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point ſans trouver chaque ſoir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que la Hollande avoit perfectionné l'art de bâtir, d'attaquer & de défendre des places, la Suede formoit, pour ainſi dire, la ſcience militaire des campagnes. Guſtave-Adolphe poſſéda ſupérieurement l'art de la guerre, que les autres nations ont poſſédé par intervalle, mais que les Allemands ont toujours conſervé comme

un apanage de leur climat. Ailleurs il reste encore des soldats; mais l'Allemagne seule a des généraux.

Louis XIV. avança singuliérement cet art, qui s'exerçoit depuis cent ans. L'esprit humain doit à ce monarque l'usage des habits uniformes; de porter la bayonnette au bout du fusil; de servir l'artillerie avec avantage; de donner enfin au fer & au feu l'action la plus meurtriere.

Le roi de Prusse a créé seul un nouvel art de discipliner les armées, de commander des batailles, & de les gagner lui-même. Ce prince, qu'une autre nation auroit encore mieux servi, & sans doute mieux loué qu'il n'a pu l'être de la sienne; ce roi, qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue & la variété des talens; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Lacédémoniens; enfin, ce roi qui mérita, plus que tout autre, d'attacher son nom à son siecle, comme un titre de grandeur & de rivalité avec les plus beaux siecles : le roi de Prusse a changé les principes de la guerre, en donnant, en quelque sorte, l'avantage aux jambes sur les bras; c'est-à-dire, que par la rapidité de ses évolutions & la célérité de ses marches, il a toujours surpassé ses ennemis, lors même qu'il ne les a pas vaincus. Toutes les nations de l'Europe ont été forcées de prendre ses leçons, pour ne pas subir son joug. Il aura la gloire, puisque c'en est une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureusement que descendre.

Ce n'est pas à lui, c'est à Louis XIV. qu'il faut attribuer cette excessive multiplication de troupes, qui nous offrent le spectacle de la guerre jusques dans le sein de la paix. A l'exemple de ce monarque, qui tint toujours sur pied de nombreuses levées, tous les princes de l'Europe, grands ou petits, ont eu des corps de troupes, souvent plus onéreux aux sujets par les frais de leur solde, qu'utiles pour la défense de l'état. Quelques-uns des plus habiles ont mis ces troupes à la solde des grandes puissances; &, par un double avantage, ils ont su tirer beaucoup d'argent pour un sang qui étoit toujours vendu sans être jamais versé.

On parle des ſiecles de barbarie du gouvernement féodal; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un tems d'orage: aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des gouvernemens ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſureté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent; la police qui regne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un frein, mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Si l'on réprime la licence & le brigandage du ſoldat, les peuples paient cher cette ſécurité, par la levée des taxes & des milices. Ce n'eſt pas uniquement par les batailles que les guerres ſont funeſtes. Un million d'hommes tués ou perdus eſt peu de choſe, auprès de cent millions d'ames que peut contenir l'Europe. Mais ce million eſt la fleur de la population, l'élite de la jeuneſſe, l'ame de la reproduction, le nerf de l'induſtrie & du travail. Mais pour entretenir & recruter ce million de ſoldats, il faut ſurcharger toutes les claſſes de la ſociété, qui, refoulant les unes ſur les autres, écraſent la derniere, la plus néceſſaire, celle des cultivateurs. L'accroiſſement des impôts & la difficulté des recouvremens, font mourir de faim & de miſere ces mêmes familles qui ſont les meres & les nourrices des atteliers & des armées.

Second inconvénient: augmentation de ſoldats, diminution de courage. Peu d'hommes naiſſent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des ſoldats; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chanſons guerrieres; où l'éducation dénaturoit les hommes, faiſoit d'eux des êtres d'une nouvelle eſpece: tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Auſſi, moins on en leve, plus ils valent. Autrefois chez nos peres, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuſes que les nôtres, & les guerres plus déciſives. Il falloit être noble ou riche pour faire le ſervice militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit ſous les dra-

peaux que des volontaires. Les engagemens finiſſoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de ſang & de cette fierté de ſentimens, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de ſervir des deſpotes qui meſurent les hommes à la toiſe, les priſent par leur paye, les enrôlent par force ou par ſubtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, ſans leur conſentement ! Quel honneur d'aſpirer au commandement des armées, ſous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien ; où l'on éleve & l'on dégrade par caprice des hommes ſans mérite & ſans crimes ! Auſſi, hormis les empires naiſſans & les momens de criſe, plus il y a de ſoldats dans un état, plus la nation s'affoiblit ; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les ſoldats.

Troiſieme inconvénient : la multiplication de la milice achemine au deſpotiſme. Les troupes nombreuſes, les places fortes, les magaſins & les arſenaux, peuvent empêcher les invaſions ; mais en préſervant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le ſauvent pas des attentats d'un deſpote. Tant de ſoldats ne font que tenir à la chaîne des eſclaves tout faits. L'homme le plus foible eſt alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les ſeules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des ſoldats, il leve des impôts ; avec des impôts, il leve des ſoldats. Il croit exercer & manifeſter ſa puiſſance, en détruiſant ce qu'il a créé ; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement ſa milice, ſans jamais retrouver une force nationale. C'eſt en vain qu'il arme des bras toujours levés ſur la tête du peuple ; ſi ſes ſujets tremblent devant ſes troupes, ſes troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille eſt celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes ſous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reſte de l'eſpérance, & qu'avec un deſpote, on ne ſent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le deſpotiſme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes ſont bientôt inſolentes & déteſtées ; les familles ſe

ſe deſſechent & dépériſſent dans la ſtérilité de la miſere & du libertinage. L'eſprit de déſunion & de haine gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps ſe trahiſſent, ſe vendent, ſe dépouillent, & ſe livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du deſpote. Il les crible tous, il les vanne, il les preſſure dans ſa main, les dévore & les anéantit. Telle eſt la fin de cet art de la guerre, qui mene au gouvernement militaire. Voyons quelle eſt l'influence de la marine.

CHAPITRE CX.

De la Marine.

Les anciens nous ont tranſmis preſque tous les arts, qui ſont reſſuſcités avec les lettres; mais nous l'emportons ſur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome n'ont preſque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être ſanglans; mais l'art de la conſtruction & de l'armement des flottes ne devoit pas être ſavant. Pour traverſer de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainſi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent preſque les ſeuls peuples qui rougirent la mer de leur ſang. Les Athéniens & les républiques de l'Aſie, firent heureuſement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuſes eurent laiſſé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine reſta durant douze ſiecles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces eſſaims de barbares, qui dévorerent le cadavre & le ſquelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, ſur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'Océan; mais ſans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des deſcentes qui ſe renouvel-

loient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en courſe, & ne ſavoient guere ſe battre que ſur terre.

Enfin le haſard, ou la Chine, donna la bouſſole à l'Europe; & la bouſſole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du nord, les enhardit à tenter les plus longues courſes, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'aſtronomie apprirent à meſurer la marche des aſtres, à fixer par eux les longitudes, & à eſtimer à-peu-près de combien on avançoit à l'eſt ou à l'oueſt. Dès-lors on devoir ſavoir à quelle hauteur, à quelle diſtance on ſe trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoiſſance des longitudes ſoit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt aſſez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant elle débuta par des galeres qui étoient en poſſeſſion de la Méditerranée. La plus fameuſe bataille de la marine moderne fut celle de Lépante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cent cinq galeres des chrétiens, & deux cent ſoixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie ſeule avoit conſtruit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richeſſes, de la population qui lui reſtent aujourd'hui. D'ailleurs ces galeres n'étoient ni ſi longues, ni ſi larges que celles de nos jours, comme l'atteſtent encore d'anciennes carcaſſes qui ſe conſervent dans l'arſenal de Veniſe. La chiourme conſiſtoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Veniſe a de plus belles galeres, & moins de puiſſance ſur cette mer qu'elle épouſe, & que d'autres ſillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaiſſeaux pour des ſoldats. L'art de la conſtruction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II. roi de toutes les Eſpagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il poſſédoit alors, à conſtruire

des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaire; & sa flotte prit le nom de l'*invincible armada.* Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus sur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, suivoient cette flotte, voguoient & combattoient sous ses ailes. L'enflure Espagnole du seizieme siecle, s'est prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siecles, serviroit de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisieme rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presqu'aussi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déjà toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mer, se reposerent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlerent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jetés les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus: abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chûte de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des rois. Lorsque cette république levoit la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatisme. Dans tous les états, la

perſécution lui préparoit des citoyens. L'inquiſition que la maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination ; les bûchers que Henri II. allumoit en France ; les émiſſaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de refugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faiſoient preſque tout le commerce de l'Europe ſous un même ſouverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment & le beſoin, ſe firent corſaires, & ſe formerent une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais qu'ils déteſtoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maiſon d'Autriche dans les progrès de la république naiſſante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurerent des établiſſemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes ; s'affermirent dans leurs acquiſitions, avant qu'on pût en être jaloux, & ſe rendirent inſenſiblement les maîtres de tout le commerce par leur induſtrie, & de toutes les mers, par la force de leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favoriſerent quelque tems cette proſpérité, ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwell éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple inſulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois réſolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'expoſerent courageuſement à la guerre. Ils combattirent long-tems avec des forces inégales ; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conſerva, du moins, une honorable rivalité. La ſupériorité dans la conſtruction, dans la forme des vaiſſeaux, donna ſouvent la victoire à leurs ennemis ; mais les vaincus ne firent point de pertes déciſives.

Cependant ces longs & terribles combats avoient épuiſé, du

moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorſque Louis XIV. voulant profiter de leur affoibliſſement réciproque, aſpira à l'empire des mers. En prenant les rênes de ſon royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ſes ports que huit ou neuf vaiſſeaux demi-pourris; encore n'étoiens-ils ni du premier, ni du ſecond rang. Richelieu avoit ſu jeter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV. & ſon ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet; mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau ſiecle de la nation Françoiſe. Louis, qui ſaiſiſſoit du moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, établit un conſeil de conſtruction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arſenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaiſſeaux de ligne.

Ses forces s'eſſayerent d'abord contre les Barbareſques, qui furent châtiés. Enſuite elles firent baiſſer le pavillon à l'Eſpagne. De là, ſe meſurant avec les flottes, tantôt ſéparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, preſque toujours elles emporterent l'honneur & l'avantage du combat. La premiere défaite mémorable qu'eſſuya la marine Françoiſe, fut en 1692, lorſqu'avec quarante vaiſſeaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaiſſeaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne ſouhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II. ſentit un plaiſir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repouſſoit; comme ſi dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans ſon cœur, ſur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ſes forces navales, qui ne ſont point rétablies.

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la premiere ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſqu'au tems de Céſar; tantôt elle veut avoir régné ſur l'Océan, du moins au neuvieme ſiecle. Peut-être un jour, les Corſes,

qui ne font rien, quand ils feront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faftes, qu'ils ont toujours dominé fur la Méditerrannée. Telle eft la vanité de l'homme; il a befoin d'agrandir fon néant dans le paffé comme dans l'avenir. La vérité feule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere chrétienne jufqu'au feizieme fiecle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas befoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorfque Henri VIII. voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiffeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick; mais fur-tout de Gênes & de Venife, qui favoient feules conftruire & conduire une marine; qui fourniffoient les navigateurs & les amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde eft devenu fi grand. Elizabeth eut befoin d'une force navale contre l'Efpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiffeaux, pour courir fur les ennemis de l'état. Cette permiffion forma des foldats matelots. La reine alla voir un vaiffeau qui avoit fait le tour du monde; elle y embraffa Drake, en le créant chevalier. Elle laiffa quarante-deux vaiffeaux de guerre à fes fucceffeurs. Jacques I. & Charles I. ajouterent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône; mais les commandans de cette marine étoient pris dans la nobleffe, qui, contente des honneurs, laiffoit les travaux à des pilotes. L'art ne faifoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de nobles. Les vaiffeaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naiffance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnerent, ils illuftrerent la marine Angloife.

Charles II. en remontant fur le trône, la trouva forte de cinquante-fix vaiffeaux. Elle s'augmenta fous fon regne, jufqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II. fon frere, la rétablit dans fon premier éclat, l'éleva même à plus de fplendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit

inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes, par les signaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, son gendre, prit sa couronne, la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule par ses forces navales, toute la marine de l'univers. Cette puissance est sur mer, ce qu'étoit Rome sur la terre, quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloise regarde sa marine comme le rempart de sa sureté, comme la source de ses richesses. C'est dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ses espérances. Aussi leve-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique pour avoir des hommes de mer.

Elle y emploie d'abord l'attrait des récompenses. Le parlement, en 1744, déclara que toutes les prises que feroit un vaisseau de guerre, appartiendroient aux officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres sterlings de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, se feroit élancé sur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le gouvernement ajoute les voies de la force, si la nécessité l'exige. Dans les tems de guerre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'est plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois sur les hommes & sur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conséquence des besoins de la république, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté, parce qu'ils ont pour objet la sureté publique, l'intérêt particulier de ceux même qui paroissent en être les victimes, & que l'état de société exige que chaque volonté particuliere soit soumise à la volonté générale. D'ailleurs, les mariniers reçoivent du gouvernement la même paye qu'ils obtiendroient

du négociant, ce qui acheve de juſtifier cette voie de contrainte, voie qui eſt toujours la plus utile à l'état. Le matelot n'eſt à la charge du public, que lorſqu'il le ſert. Les expéditions en ſont plus ſecretes & plus promptes ; les équipages ne ſont jamais oiſifs. Enfin fût-ce un inconvénient, eſt-il pire que la ſervitude perpétuelle où les claſſes tiennent les matelots de toute l'Europe ?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien ſyſtême d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'eſt cette iſle qui diſpoſe aujourd'hui du continent. Comme elle eſt voiſine, par ſes vaiſſeaux, de tous les pays qui tiennent à la mer, elle peut faire du bien & du mal à plus d'états. Elle a donc plus d'alliés, plus de conſidération & d'influence. C'eſt elle qui domine en Amérique ; parce qu'elle y poſſede des hommes & des arts, au lieu d'or & de matieres de luxe. Elle ſeule eſt le levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions, comme elle promene ſur ſes flottes le deſtin des nations ! On l'accuſe de vouloir être ſeule maîtreſſe de la mer & du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit ſa perte. La monarchie univerſelle des mers, n'eſt pas un projet moins vain que celle de la terre.

La France crie & répete qu'il faut établir un équilibre de puiſſance ſur mer : mais on la ſoupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux ſur le continent ; du moins elle n'a perſuadé juſqu'à préſent que l'Eſpagne. C'eſt un bonheur pour l'Europe que les forces de la mer faſſent une diverſion à celles de la terre. Une puiſſance qui a des côtes à garder, ne peut aiſément franchir les barrieres de ſes voiſins. Il lui faut des préparatifs immenſes ; des troupes innombrables ; des arſenaux de toute eſpece ; une double proviſion de moyens & de reſſources, pour exécuter des projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande ſécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au-dehors. Ses guerrres ne ſont peut-être, ni moins fréquentes, ni moins ſanglantes ; mais elle en eſt moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y

ſont

ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtêmes. Il y a plus d'efforts & moins de ſecouſſes. Toutes les paſſions des hommes y ſont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés phyſiques & morales. Quel eſt-il? le commerce.

CHAPITRE CXI.

Du Commerce.

Si la navigation eſt née de la pêche, comme la guerre de la chaſſe; la marine eſt ſortie du commerce. On a d'abord voyagé ſur mer, pour poſſéder; on a conquis un monde pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce; & pour ſoutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui ſont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, ſitués ſur les bords de la mer aux confins de l'Aſie & de l'Afrique, pour recevoir & répandre toutes les richeſſes de l'ancien-monde; les Phéniciens ne fonderent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jetterent les fondemens d'une république qui commerça par l'Océan ſur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs ſuccéderent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs: ils furent les maîtres de la mer comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richeſſes de l'Afrique, de l'Aſie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'eſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les barbares inondoient l'Europe. L'empire fut diviſé: les armes & la guerre reſterent dans l'Occident; mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſors de l'Inde.

Les croiſades épuiſerent en Aſie toutes les fureurs de zele & d'ambition, de guerre & de fanatiſme qui circuloient dans les veines des Européens: mais elles rapporterent en Europe le goût du luxe Aſiatique ; & elles racheterent par un germe de commerce & d'induſtrie, le ſang & la population qu'elles avoient coûté. Trois ſiecles de guerre & de voyages en Orient, donnerent à l'inquiétude de l'Europe, un aliment dont elle avoit beſoin pour ne pas périr d'une ſorte de conſomption interne : ils préparerent cette effervefcence de génie & d'activité qui depuis s'exhala & ſe déploya dans la conquête & le commerce des Indes orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tenterent de doubler l'Afrique, mais pas-à-pas. Ils s'emparerent ſucceſſivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au cap de Bonne-Eſpérance. Ils employerent quatre-vingts ans à ſe rendre maîtres de toute la côte occidentale, où finit ce grand cap. En 1497, Vaſco de Gama franchit cette barriere ; & remontant la côte orientale de l'Afrique, il alla par un trajet de douze cents lieues aboutir à la côte du Malabar, où devoient fondre les tréſors des plus riches pays de l'Aſie. Ce fut-là le théatre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandiſes, l'Eſpagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-ſeulement un véhicule, mais encore une matiere de commerce. Ils attirerent d'abord tout le reſte, & comme ſigne, & comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les deux nations conquérantes des deux Indes, négligerent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner, ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or ; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient ; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Efpagnols devinrent ou refterent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandois furent bientôt riches, fans terres & fans mines. C'eft une nation au fervice de toutes les autres ; mais qui s'eft louée à très-haut prix. Dès qu'elle fe fut refugiée au fein de la mer, avec l'induftrie & la liberté qui font fes dieux tutélaires, elle s'apperçut qu'elle n'avoit pas même affez de terre pour nourrir le fixieme de fa population. Alors elle jeta les yeux fur la face du globe, & fe dit à elle-même : « mon domaine eft le monde entier; » j'en jouirai par ma navigation & mon commerce. Toutes les » terres fourniront à ma fubfiftance ; tous les peuples à mon » aifance. » Entre le nord & le midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports ; la Hollande devint à fon tour l'entrepôt de toutes les puiffances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre; apporter au Nord les fubfiftances du Midi ; vendre aux Efpagnols des navires pour des cargaifons, échanger fur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendans & les fermiers des grandes maifons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, fe mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'eft pour ainfi dire aux frais de l'Efpagne & du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces puiffances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, & prefque tout le profit de leurs colonies. Elle fut endormir la pareffe de ces conquérans fuperbes ; & par fon activité, fa vigilance, furprendre la clef de leurs tréfors dont elle ne leur laiffoit que la caffette, qu'elle avoit foin de vuider à mefure qu'ils la rempliffoient. C'eft ainfi qu'un peuple roturier ruina des peuples gentilshommes ; mais au jeu le plus honnête & le plus légitime qui foit dans les combinaifons de la fortune.

Tout favorifa la naiffance & les progrès du commerce de la république : fa pofition fur les bords de la mer, à l'embouchure de plufieurs grandes rivieres : fa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : fes liaifons naturelles

avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France : le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrain qui forçoit ſes habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires; à vivre, en un mot, d'induſtrie au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité. La liberté de ſon gouvernement, qui ouvrit un aſile à tous les étrangers mécontens du leur; la liberté de ſa religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion univerſelle de toutes les ames juſtes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur pere, des hommes comme leurs freres. Enfin la république commerçante ſut tourner à ſon profit tous les événemens, & faire concourir à ſon bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatiſme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotiſme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence que le bigotiſme nourriſſoit chez deux peuples ſoumis à l'empire de l'imagination.

Cette induſtrie de la Hollande, où ſe mêla beaucoup de cette fineſſe politique qui ſeme la jalouſie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puiſſances. L'Angleterre fut la premiere à s'appercevoir qu'on n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du deſpotiſme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précéderent la corruption & la molleſſe, voulut acheter les richeſſes par le travail qui en eſt le contrepoiſon. Ce fut elle qui la premiere enviſagea le commerce comme la ſcience & le ſoutien d'un peuple éclairé, puiſſant & même vertueux. Elle y vit moins une acquiſition de jouiſſances, qu'une augmentation d'induſtrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la repréſentation. Appellée à commercer par ſa ſituation; ce fut-là l'eſprit de ſon gouvernement & le levier de ſon ambition. Tous ſes reſſorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres

monarchies, c'eſt le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuſe conſtitution, c'eſt l'état ou la nation entiere : toujours ſans doute avec le deſir de dominer qui renferme celui d'aſſervir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde avant de le ſoumettre. Par la guerre, le vainqueur n'eſt guere plus heureux que le vaincu; puiſqu'il ne s'agit entr'eux que de ſang & de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit néceſſairement l'induſtrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, ſi elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, ſi elle n'y étoit point entrée avec lui. C'eſt ſur ces principes que l'Angleterre a fondé ſon commerce & ſa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour-à-tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, ſitués ſous un ciel & ſur un ſol également heureux, ſe ſont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & preſque rien à leur demander. Mais Colbert ſentit que, dans la fermentation où ſe trouvoit de ſon tems toute l'Europe, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit ſur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les ſoieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or d'argent acquirent dans les mains des François un raffinement de luxe & de goût, qui les fit rechercher partout de cette nobleſſe qui poſſede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut poſſéder les matieres premieres, & le commerce direct pouvoit ſeul les fournir. Les haſards de la navigation avoient donné des poſſeſſions à la France dans le nouveau-monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mer. L'ambition de quelques particuliers y avoient formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même agrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaiſon naturelle avec ſes colons. Le gouvernement éleva donc ſes forces navales à l'appui de ſa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit ſur la matiere & l'art de ſes manufactures. Elle pouſſa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui de-

voit laiſſer long-tems ſes rivaux en arriere ; & la France jouit encore de ſa ſupériorité ſur les autres nations dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richeſſes à l'induſtrie.

La mobilité naturelle du caractere national, ſa frivolité même, a valu des tréſors à l'état, par l'heureuſe contagion de ſes modes. Semblable à ce ſexe délicat & léger, qui nous montre & nous inſpire le goût de la parure, le François domine dans les cours, au moins par la toilette, & ſon art de plaire eſt un des ſecrets de ſa fortune & de ſa puiſſance. D'autres peuples ont maîtriſé le monde par ces mœurs ſimples & ruſtiques, qui font les vertus guerrieres ; lui ſeul y devoit régner par ſes vices. Son empire durera, juſqu'à ce qu'avili ſous les pieds de ſes maîtres par des coups d'autorité ſans principes & ſans bornes, il devienne mépriſable à ſes propres yeux. Alors, avec ſa confiance en lui-même, il perdra cette induſtrie, qui eſt une des ſources de ſon opulence & des reſſorts de ſon activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle ame du monde moral s'eſt inſinuée de proche en proche, juſqu'à devenir comme eſſentielle à l'organiſation ou à l'exiſtence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations ſédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus ſenſibles aux injures des ſaiſons, moins propres au grand air, qui eſt le premier aliment de la vie. Mais enfin, on eſt encore plus heureux d'énerver l'eſpece humaine ſous les toits des atteliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'eſt plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſent des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes, qu'on ap-

pelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme eſt aux priſes avec la nature : ſans ceſſe il la modifie, & ſans ceſſe il en eſt modifié. Les peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dégradent l'eſpece, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres. S'il eſt vrai que l'art la dénature, du moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il eſt facile, il eſt beau de peindre les Romains avec le ſeul art de la guerre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous des dieux d'argile qu'avec les ſtatues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il eſt encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes reproductifs de la nature; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre; ſuivre toutes les routes du ſoleil, franchir les barrieres annuelles, & paſſer des tropiques aux poles ſous les ailes des vents; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'eſt alors, peut-être, que la divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle eſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'emploie à ſuivre la marche des peuples commerçans

qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas priſes dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheſes du géometre; mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événemens. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des rois, il la poſſede & va plus loin: car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup d'œil, & dirige ſes opérations ſur une infinité de rapports, qu'il n'eſt donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux, l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les ſuites que peut avoir ſous la zone torride l'alliance des deux nations du Nord; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que portera ſur l'Afrique & ſur l'Amérique la chûte d'une puiſſance d'Europe dans l'Inde; les ſtagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le ſecours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entrepriſes nouvelles: en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, & de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſpérité générale des hommes. Tels ſont les objets qu'embraſſe la profeſſion de négociant.

C'eſt à lui, ſur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ſes égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce eſt une ſcience qui demandeà la fois la connoiſſance des hommes & des choſes. La difficulté de la ſcience vient,

vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objets, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'émulation augmente le concours des efforts, la jaloufie en arrête le fuccès. Si l'intérêt eft le vice rongeur des profeffions, que doit-il être pour celle qu'il enfante? fa propre faim le dévore lui-même. La paffion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui rétrécit tout, jufqu'aux moyens d'amaffer.

Faut-il accufer ici les commerçans de cette rivalité des gouvernemens, qui gêne l'induftrie générale par des prohibitions réciproques; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner fans commerce, gêne toutes les claffes de l'induftrie par des corporations? Oui, tous ces corps étouffent l'ame du commerce: la liberté. Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'eft le condamner en même tems à l'oifiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oifiveté; c'eft diminuer la maffe du travail national; c'eft appauvrir le peuple pour enrichir le fifc; c'eft les anéantir l'un & l'autre.

La jaloufie du commerce n'eft, entre les états, qu'une confpiration fecrete de fe ruiner tous, fans qu'aucun s'enrichiffe. Ceux qui gouvernent les peuples, mettent la même adreffe à fe défendre de l'induftrie des nations, qu'à fe garantir des foupleffes des grands. Un feul homme, bas & méchant, fuffit pour introduire cent contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient comme les armes deftructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorfions de la finance, ont fait les contrebandiers & les forçats, les douanes & les monopoles, les corfaires & les maltôtiers. La terre & l'eau font couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre font expofés à tous les pieges d'une légiflation artificieufe, qui feme les crimes avec les défenfes, les peines avec les crimes. On fe trouve coupable, fans le favoir ni le vouloir: on eft arrêté, dépouillé, taxé, fans ceffer d'être innocent. Le droit des gens eft violé par fes protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du prince ne ceffe de tourmenter l'homme de l'état; & le

traitant vexe le négociant. Tel eſt le commerce en tems de paix. Que reſte-t-il à dire des guerres de commerce ?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourſe arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple ; la faim, qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune, ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire ſubſiſter pluſieurs états du ſuperflu de ſes richeſſes, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations induſtrieuſes ; à les empêcher de naviguer & de travailler ; en un mot, à leur défendre de vivre ſous peine de mort ? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme ſi la mer devoit être diviſée en arpens de même que la terre ? Sans doute on voit le motif de ces guerres ; on ſait que la jalouſie de commerce n'eſt qu'une jalouſie de puiſſance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oiſiveté, parce qu'elle s'y dévoue ?

Des guerres de commerce : quel mot contre nature ! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre ; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne ſur une autre dans le commerce, eſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux : dans la guerre, c'eſt une perte pour l'une & pour l'autre ; car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mer ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embraſement devient général ; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de ſang & couvertes de cadavres, les foudres de la guerre tonnant d'un pole à l'autre,

entre l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique, ſur l'Océan qui nous ſépare du nouveau-monde, ſur la vaſte étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernieres guerres, où toutes les puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſecouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas ; les campagnes étoient deſſéchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arroſoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices uſuraires, pronoſtics des banqueroutes. Les nations même victorieuſes, ſuccomboient ſous le faix des conquêtes ; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour ainſi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guerre ouverte.

Quel ſyſtême inſenſé que ces guerres de commerce, également nuiſibles à toutes les puiſſances qui les font, ſans être avantageuſes aux états qui n'y ſont point compris ; que ces guerres où les matelots ſont changés en ſoldats, & les vaiſſeaux marchands en corſaires ; où les métropoles & les colonies ſouffrent de l'interruption de leurs échanges, & de la cherté réciproque de leurs denrées !

Quelle ſource d'abus politiques que ces traités de commerce, qui deviennent autant de ſemences de guerre ! ces privileges excluſifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approviſionnement de ſubſiſtance ! La liberté générale de l'induſtrie & du commerce : voilà le ſeul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, & négocier chez les autres. Ce peuple ſeroit le bienfaiteur du genre humain. Plus il y auroit de travail ſur la terre, de vaiſſeaux ſur la mer, plus il lui reviendroit de ces jouiſſances qu'il recherche & par des traités, & par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richeſſes dans un pays, s'il n'y a point d'induſtrie chez ſes voiſins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matieres d'échange, ou qu'avec de l'or ou de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, ſans commerce

& sans induſtrie ; ni ces deux ſources de richeſſes, ſans liberté. L'oiſiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre eſt interverti par le ſyſtême actuel du commerce & de l'induſtrie.

On retrouve les belles laines d'Eſpagne dans les troupeaux de l'Angleterre, & les ſoieries de l'Italie ſont cultivées juſques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ſes vins, ſans le commerce excluſif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi ſuffiroient pour approviſionner l'Europe de bois ou de métaux, & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, ſi la circulation y verſoit l'abondance des choſes communes. On ne laiſſeroit pas des provinces incultes au milieu d'un état, pour fertiliſer des marais mal-ſains, où, quand la terre vous ſubſtante, l'air & la mer vous conſument. On ne verroit pas toutes les richeſſes du commerce dans quelques villes d'un grand royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation ſeroit plus vive, & la conſommation plus abondante. Chaque province cultiveroit ſa production favorite, & chaque famille ſon petit champ. Sous chaque toît, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un eſſaim innombrable de population & d'induſtrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit inſenſiblement cette paix univerſelle, qu'un roi guerrier mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'eſprit de calcul & d'intérêt fonderoit le ſyſtême du bonheur des nations ſur le développement de la raiſon, qui ſeroit une ſauve-garde des mœurs plus ſure que les fantômes de la ſuperſtition. Ces ſpectres s'envolent à l'âge des paſſions ; mais la raiſon croît & mûrit avec elles.

CHAPITRE CXII.

De l'Agriculture.

Le commerce, qui sort naturellement de l'agriculture, y revient par sa pente & sa circulation : ainsi les fleuves retournent à la mer, qui les a produits par l'exhalaison de ses eaux en vapeurs, & par la chûte de ses vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le transport & la consommation des fruits de la terre, retombe enfin sur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matieres de commerce. Sans la culture des terres, tout commerce est précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui sont les productions de la nature. Les nations qui ne sont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce ; mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture est donc la premiere & la véritable richesse d'un état.

C'est ce qu'avoient oublié les Romains, dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver. C'est ce qu'avoient ignoré les barbares, qui détruisant par le fer un empire établi par le fer laisserent à des esclaves la culture des terres, dont ils se réservoient les fruits & la propriété. C'est ce qu'on avoit méconnu, même dans le siecle qui suivit la découverte des deux Indes ; soit qu'en Europe on fut trop occupé de guerres d'ambition ou de religion ; soit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Espagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des trésors sans travail, on se fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le tems vint, où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé & partagé les terres conquises dans le nouveau-monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établissemens. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en

retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplerent, & que leurs productions multiplierent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population; une augmentation de denrées indigenes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes, dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premieres idées de ce nouveau systême. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix proposés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedfort, avec cette inscription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptoleme & Cerès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres semblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans! O Dieu de la nature tu veux donc que les hommes périssent! Non : tu as gravé dans les ames généreuses, dans tous les esprits sublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail est le premier devoir de l'homme, & que le premier travail est celui de la terre. L'éloge de l'agriculture est dans sa récompense, dans la satisfaction de nos besoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un*, disoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne soient qu'une fiction du philosophe Swif! Mais une nation qui produisit de tels écrivains, devoit réaliser cette belle sentence. L'Angleterre doubla le produit de sa culture.

A son exemple, toutes les nations qui connoissoient le prix de l'industrie, la rappellerent à son origine, à sa premiere destination.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle, les François, qui, sous le ministere de trois cardinaux, n'avoient guere pu s'occuper d'idées publiques, oserent enfin écrire sur des matieres solides, & d'un intérêt sensible. L'entreprise d'un dictionnaire universel des sciences & des arts, mit tous les grands objets sous les yeux, tous les bons esprits en actions. L'esprit des loix parut, & l'horizon du génie fut agrandi. L'histoire naturelle d'un Pline François, qui surpassa la Grece & Rome dans l'art de connoître & de peindre la physique; Cette histoire hardie & grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. En moins de vingt ans, la nation Françoise fut éclairée sur ses intérêts. Elle ouvrit les yeux au gouvernement, & l'agriculture fut, sinon encouragée par des récompenses, du moins protégée par quelques ministres.

L'Allemagne a senti les bénignes influences de cet esprit de lumiere qui féconde la terre, & multiplie ses habitans. Tout le Nord s'est mis en mouvement pour faire valoir ses terres. L'Espagne même s'est remuée ; & faute d'habitans, elle a du moins attiré des laboureurs étrangers dans ses provinces en friche.

Il est singulier, & pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain de ne rentrer dans le bon chemin, que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes. Il va toujours en avant ; & comme il est parti de l'agriculture pour suivre la carriere du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide & curieux qui s'expatrie dans sa jeunesse, las de courir le monde, revient vivre & mourir sous le toit de sa naissance.

Tout en effet dépend & résulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états ; elle y attire les richesses du dehors. Toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre est artificielle & précaire, soit dans le physique, soit dans le moral. L'industrie &

le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu ſur l'agriculture d'un pays, ſont au pouvoir des nations étrangeres, qui peuvent, ou les diſputer par émulation, ou les ôter par envie; ſoit en établiſſant la même induſtrie chez elles; ſoit en ſupprimant l'exportation de leurs matieres en nature, ou l'importation de ces matieres en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes. Ce ne ſont pas les dents du dragon qu'il ſeme pour enfanter des ſoldats qui ſe détruiſent, c'eſt le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes ſont des meres & des nourrices toujours fécondes; les autres ne ſont que des filles ſouvent ingrates & ſtériles. Les villes ne peuvent guere ſubſiſter que du ſuperflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaiſſeaux, ſemblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richeſſes qu'elles n'en poſſedent, n'attirent cependant tous les tréſors qu'elles verſent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'eſt donc à la racine qu'il faut arroſer l'arbre. Les villes ne ſeront floriſſantes que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du ſol, que de ſes habitans. L'Eſpagne & l'Italie même, quoique ſituées ſous le climat le plus favorable à l'agriculture, produiſent moins que la France & l'Angleterre, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manieres. Par-tout où la nation eſt attachée à ſa patrie par la propriété, par la ſureté de ſes fonds & de ſes revenus, les terres fleuriſſent & proſperent. Par-tout où les privileges ne ſeront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ſes peres, l'accroître & l'embellir par une culture aſſidue, y multiplier ſes enfans à proportion de ſes biens, & ſes biens à proportion de ſes enfans.

L'intérêt du gouvernement eſt donc de favoriſer les cultivateurs, avant toutes les claſſes oiſeuſes de la ſociété. La nobleſſe n'eſt qu'une diſtinction

diſtinction odieuſe, quand elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invaſions de la conquête, & contre les entrepriſes du deſpotiſme. Elle n'eſt que d'un ſecours précaire & ſouvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licencieuſe dans les villes, elle va prêter une foible défenſe à la patrie ſur les flottes & dans les armées, & revient à la cour, mendier pour récompenſe de ſes lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'eſt qu'une profeſſion au moins ſtérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs ſcandaleuſes, il prêche une doctrine que ſon exemple & ſon ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir déshonoré, décrié, renverſé la religion par un tiſſu d'abus, de ſophiſmes, d'injuſtices & d'uſurpations, il veut l'étayer par la perſécution : alors ce corps privilégié, pareſſeux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reſte de ſain & de reſpectable, que cette claſſe de paſteurs, la plus avilie & la plus ſurchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conſeille, conſole & ſoulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même ſur les manufactures & les arts, ſoit méchaniques, ſoit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, ſans ſonger aux campagnes, ſource de l'induſtrie qui les a créés & les ſoutient, c'eſt oublier l'ordre des rapports de la nature & de la ſociété. Favoriſer les arts & négliger l'agriculture, c'eſt ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le ſommet. Les arts méchaniques attirent aſſez de bras par les richeſſes qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aiſance, les plaiſirs & les commodités qui naiſſent dans les cités où ſont les rendez-vous de l'induſtrie. C'eſt le ſéjour des campagnes qui a beſoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur eſt éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la

curiofité. Il vit féparé des honneurs & des agrémens de la fociété. Il ne peut, ni donner à fes enfans une éducation civile fans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les diftingue & les avance. Il ne jouit point des facrifices qu'il fait pour eux, lorfqu'ils font élevés loin de fes yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature; mais en a-t-il les plaifirs, s'il n'eft pas foutenu par les foins paternels du gouvernement? Tout eft onéreux & humiliant pour lui, jufqu'aux impôts, dont le nom feul rend quelquefois fa condition méprifable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une forte de paffion; par la confidération qu'ils réfléchiffent fur ceux qui s'y diftinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, fans eftimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il poffede & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de fon état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; fi les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher fon fils, fes bœufs & fes grains, que lui reftera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qni l'affligent? Il abandonnera fon champ & fa patrie.

Un gouvernement fage ne fauroit donc, fans fe couper les veines, refufer fes premieres attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la feconder, c'eft de favorifer la multiplication de toutes les efpeces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur fur le commerce, les vues du négociant fur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports fuivis & continus. Tous les hommes tiennent enfemble aux campagnes & aux villes; les provinces fe connoiffent & fe fréquentent. La circulation des denrées amene vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres font mifes en valeur. Les prés favorifent le labourage, par les beftiaux qu'ils engraiffent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniffant une fubfiftance

toujours aſſurée à celui qui ne ſeme, ni ne moiſſonne; mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulieres: que de calamités! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir, mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer; & les états marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures?

CHAPITRE CXIII.

Des Manufactures.

LES arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un peuple devienne ou ſoldat, ou navigateur, ou fabriquant. Dès que la guerre a émouſſé la rudeſſe & la férocité d'une nation robuſte; dès qu'elle a circonſcrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciſeau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'induſtrie: car la terre qui nourriſſoit tant d'hommes ſans leur ſecours, n'a pas beſoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un aſile, où ils s'exercent & fleuriſſent en paix, il eſt plus aiſé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez

foi leur naiſſance & leur progrès de la lenteur des ſiecles & de la faveur du haſard, qui préſide aux découvertes du génie. Auſſi toutes les nations induſtrieuſes de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Aſie. C'eſt-là que l'invention paroît être auſſi ancienne que le genre humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuſe. La ſtabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richeſſe du ſol y produiſit le luxe, créateur des jouiſſances de l'induſtrie. L'Inde & la Chine, la Perſe & l'Égypte, poſſéderent avec tous les tréſors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a ſouvent détruit les monumens du génie; mais ils y renaiſſent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces eſſaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit ſe reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre; certains peuples de l'Aſie, malgré les invaſions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conſervé les arts du luxe avec ſes matériaux.

Ce fut dans un pays ſucceſſivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrazins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civiliſées ni par le chriſtianiſme, ni par les ſiecles, retrouverent les ſciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croiſés épuiſerent leur fanatiſme, & perdirent leur barbarie à Conſtantinople. C'eſt en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort ſur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faſte & des richeſſes. Ils rapporterent la pompe Aſiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit ſur les autres contrées, adopta la premiere une induſtrie utile à ſes temples, aux cérémonies de ſon culte, à ces ſpectacles qui nourriſſent la dévotion par les ſens, quand elle s'eſt une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ſes rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les ſoutient, l'éclat des richeſſes.

Veniſe, qui avoit des vaiſſeaux ſous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'induſtrie. Les Italiens éleverent des manufactu-

res, & furent long-tems en possession de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les siens de la Flandre, & la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisoit reposer, se consacrerent à la dentelle qu'on déroba aux Flamands. Paris surpassa les tapis de Perse, & les tentures de Flandre, par ses dessins & ses teintures; les glaces de Venise par la transparence & la grandeur. La France apprit à se passer de l'Italie, pour une partie de ses soies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la supériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matieres qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie, semble appartenir aux François, soit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réussir par tous les dehors brillans, soit qu'en effet la grace & l'aisance accompagnent par-tout un peuple vif & gai, qui possede le goût par un instinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ses matieres, & doit augmenter ses productions pour entretenir ses artisans. Si elle ne connoissoit que les travaux de la terre, son industrie seroit bornée dans ses causes, ses moyens & ses effets. Avec peu de desirs & de besoins, elle feroit peu d'efforts, elle emploieroit moins de bras, & travailleroit moins de tems. Elle ne sauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matieres, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ses manufactures, en faisant baisser le prix de son luxe & monter le prix de sa subsistance. Mais quand un peuple agricole réunit l'industrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de son existence & de sa conservation, tous les germes de sa grandeur & de sa prospérité. C'est à ce peuple qu'il est donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eſt plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eſt leur élément, & ils ſont, par leur nature, coſmopolites. Un habile artiſte peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'eſclavage, que des ſoldats trouvent par-tout. Les proteſtans chaſſés de la France par l'intolérance eccléſiaſtique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civiliſés de l'Europe ; & des prêtres bannis de leur patrie, n'ont eu d'aſile nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachiſme & du l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent par une plus grande diſtribution de richeſſes, à une meilleure répartition de la propriété. Alors ceſſe cette inégalité exceſſive, fruit malheureux de l'oppreſſion, de la tyrannie & de l'engourdiſſement de toute une nation.

Les manufactures contribuent au progrès des lumieres & des ſciences. Le flambeau de l'induſtrie éclaire à la fois un vaſte horizon. Aucun art n'eſt iſolé ; la plupart ont des formes, des modes, des inſtrumens, des élémens qui leur ſont communs. La méchanique ſeule a dû prodigieuſement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences, ſe ſont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures, ont agrandi la ſphere de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La ſculpture & la peinture travaillent auſſi-tôt à l'embelliſſement, à l'agrément des édifices. L'art du deſſin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ſes traits & ſes nuances ſur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la penſée & de la parole, médite à l'oiſir les chef-d'œuvres de la poéſie & de l'éloquence, ou ces heureux ſyſtêmes de la politique & de la philoſophie, qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux ſouverains toute leur gloire, celle de régner ſur

les eſprits & ſur les cœurs, ſur l'opinion & ſur la volonté, par la raiſon & l'équité.

C'eſt alors que les arts enfantent cet eſprit de ſociété, qui fait le bonheur de la vie civile, qui délaſſe des travaux ſérieux par des repas, des ſpectacles, des concerts, des entretiens par toute ſorte de divertiſſemens agréables. L'aiſance donne à toutes les jouiſſances honnêtes, un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaiſirs qui ſont ſa récompenſe. Chaque citoyen, aſſuré de ſa ſubſiſtance par le produit de ſon induſtrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mene au doux ſommeil. Ce n'eſt pas que la cupidité ne faſſe beaucoup de victimes; mais encore moins que la guerre ou que la ſuperſtition, fléaux continuels des peuples oiſifs.

Après la culture des terres, c'eſt donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts; car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de pente. Le deſir des richeſſes eſt né par-tout de l'amour du plaiſir. On ne voit plus de peuple qui conſente à être pauvre, parce que la pauvreté n'eſt plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire? les arts tiennent lieu de vertus ſur la terre. L'induſtrie peut enfanter des vices; mais du moins elle bannit ceux de l'oiſiveté, qui ſont mille fois plus dangereux. Les lumieres étouffant par degrés toute eſpece de fanatiſme, tandis qu'on travaille par beſoin de luxe, on ne s'égorge point par ſuperſtition. Le ſang humain, du moins, n'eſt jamais verſé ſans une apparence d'intérêt; & peut-être la guerre ne moiſſonne-t-elle que ces hommes violens & féroces, qui, dans tous les états, naiſſent ennemis & perturbateurs de l'ordre, ſans autre inſtinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet eſprit de diſſention, en aſſujettiſ-

diſſention, en aſſujettiſſant l'homme à des travaux aſſidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des eſpérances de jouir, même aux plus baſſes une ſorte de conſidération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état, qu'une famille entiere de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village, que vingt châteaux de vieux barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il eſt vrai que dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſans; ſoit que dans des guerres inévitables, ils fourniſſent par eux-mêmes, ou qu'ils achetent par leurs richeſſes, plus de ſoldats, de munitions & de forces maritimes ou terreſtres; ſoit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; ſoit que dans les défaites, ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; ſoit qu'ils jouiſſent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les inſtrumens de corruption & de ſervitude que la molleſſe du luxe prête à la tyrannie; ſi les arts, en un mot, civiliſent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat, qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré, doit être le plus favorable à l'induſtrie ſédentaire. S'il eſt trop chaud, il s'oppoſe à l'établiſſement des manufactures qui demandent le concours de pluſieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumiere. S'il eſt trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme eſt inhabile à différens travaux qui ſemblent propres à une température douce. Pierre le Grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniſer ſa nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Ruſſie. Tous les artiſtes

y ſont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail, s'ils veulent y ſéjourner. En vain les proteſtans que Louis XIV. perſécuta dans ſa vieilleſſe, comme ſi cet âge étoit celui des proſcriptions, apporterent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuſes; parce qu'il n'étoit plus échauffé ou éclairé des mêmes rayons du ſoleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit ſe réunir l'avantage de la ſituation politique d'un état. S'il eſt d'une étendue qui ne lui laiſſe rien à craindre ou à deſirer pour ſa ſtabilité; s'il eſt voiſin de la mer, pour l'abord des matieres & l'iſſue des ouvrages, entre des puiſſances à mines de fer pour exercer ſon induſtrie, & des états à mines d'or pour la payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts: cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus eſſentiel encore, c'eſt la fertilité du ſol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes ſe trouveront dépeuplées par les atteliers: & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers, en hauſſant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſource, il flétrit & deſſeche la ſeve. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies: car la pauvreté du peuple dans un état monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné

comme elle ; mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractere national influe beaucoup fur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eft propre à l'invention, par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple eft propre aux arts par fa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive, a moins de goût pour les chofes frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de fes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuffir que fa rivale dans les arts de décoration, elle doit primer fur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'eft le gouvernement qui fait profpérer les fabriques. Si l'induftrie favorife la liberté nationale, à fon tour la liberté doit favorifer l'induftrie. Les privileges exclufifs font les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence feule peut encourager. C'eft encore une efpece de monopole que le droit d'apprentiffage & le prix des maîtrifes. Cette forte de privilege qui favorife les corps de métier, c'eft-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eft nuifible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choifir la profeffion qui leur convient, on remplit toutes les profeffions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent, font exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins cheres, tombent fouvent à des gens nés pour exceller dans un art diftingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art : les premiers, parce qu'ils font au deffous : les feconds, parce qu'ils fe fentent au deffus. Mais l'exemption des maîtrifes produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en queftion, s'il eft utile de raffembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les difperfer dans les campagnes ? Le fait a décidé la queftion. Les arts de premiere

néceſſité ſont reſtés où ils ſont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matiere. Les forges ſont près des mines, les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'induſtrie & de luxe, ne ſauroient habiter les campagnes. Diſperſez dans un vaſte territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Geneve avec tous les métiers qui la font vivre. La perfection des étoffes veut qu'elles ſe fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux deſſins, l'art de filer les laines, les ſoies, l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû paſſer un habit galonné, une veſte brodée? Comment trouver au fond d'une province intérieure & centrale, l'attirail immenſe des arts qui ſervent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & ſimples qui vivent iſolés; fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etabliſſez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de beſoins ou de commodités; des matieres & des ouvrages. Mais encore n'établiſſez rien, n'ordonnez rien; laiſſez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'induſtrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

CHAPITRE CXIV.

De la Population.

LE monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre? c'eſt ce qu'on ne peut ſavoir par l'hiſtoire; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'hiſtoriens, & que la moitié de l'hiſtoire eſt pleine de menſonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans ſa jeuneſſe. Mais où eſt ce ſiecle d'or?

Eſt-ce quand un ſable aride ſort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du ſoleil ? eſt-ce alors que le limon produit les végétaux, l'animal & l'homme ? Mais toute la terre doit avoir été ſucceſſivement couverte par l'Océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les eſpeces, une enfance foible & ſtérile, avant de parvenir à l'âge de ſa fécondité. Tous les pays ont été long-tems morts ſous les eaux, incultes ſous les ſables & les marécages déſerts, ſous les ronces & les forêts, juſqu'à ce que le germe de l'eſpece humaine ayant par haſard été jeté dans ces frontieres & ces ſolitudes ſauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les cauſes de la population étant ſubordonnées aux loix phyſiques qui gouvernent le monde, aux influences du ſol & de l'atmoſphere qui ſont ſujettes à mille fléaux ; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le ſort de chaque eſpece ſemble avoir été réſigné, pour ainſi dire, à ſes facultés ; c'eſt dans l'hiſtoire du développement de l'induſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'hiſtoire des populations de la terre. D'après cette baſe de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Aſie ſous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tous tems couverte de nations innombrables, & d'eſſaims ſi prodigieux, que, malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits, les hommes ne faiſoient qu'y paroître, & les générations s'y ſuccédoient par torrens, engloutis par la famine, par la peſte, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui ſemble avoir pris la place de l'Aſie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il ſuffit d'examiner s'il étoit plus cultivé. Reſte-t-il parmi nous quelque race de plantations abandonnées ? Quelle côte abordable, quelle terre acceſſible n'a pas aujourd'hui ſes habitans ? Si l'on découvre quelques ruines d'anciennes villes, c'eſt ſous les fondemens de villes auſſi grandes. Mais quand même l'Italie

& l'Efpagne auroient beaucoup déchu de leur antique population, combien tous les autres états de l'Europe n'ont-ils pas augmenté le nombre de leurs habitans? Cette multitude de peuples que Céfar comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre chofe que des efpeces de nations fauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent fubjugués dans leur ifle, par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux, que les Corfes actuels? A la vérité la Germanie devoit être, ce femble, extrêmement peuplée, puifqu'elle foumit feule, dans l'efpace de trois ou quatre fiecles, la plus belle moitié de l'Europe. Mais obfervez que ce fut la population d'un terrain décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point par le nombre de fes vainqueurs, mais par la défection de fes fujets, que l'empire Romain fut détruit & fubjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtieme partie des nations conquifes; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne fe défendoient qu'avec le centieme de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, eft plus fort que dix armées de prince ou de rois.

Au refte, ces guerres longues & cruelles, qui rempliffent l'hiftoire ancienne, détruifent l'exceffive population qu'elles femblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer au-dedans les vuides que la victoire faifoit dans leurs armées, cet efprit de conquête, dont ils étoient dévorés, confumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils foumifes, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On fait avec quelle rage les peuples anciens faifoient la guerre; que fouvent, dans un fiege, une ville fe jetoit dans les flammes, hommes, femmes, enfans, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les affauts, tous les habitans étoient paffés au fil de l'épée; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans un efclavage éternel. Ces ufages barbares de la

guerre, ne s'oppofoient-ils pas à la population? Si l'efclavage des vaincus confervoit des victimes, comme on ne peut en difconvenir, il étoit, d'un autre côté; peu favorable à la multiplication des hommes, en établiffant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la divifion des fociétés, en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la divifion des terres, elle brouilloit auffi plus fouvent les nations entr'elles: & comme ces petits états fe touchoient, pour ainfi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitans priffent les armes. Les grands corps réfiftent au mouvement par leur maffe; les petits font dans un choc perpétuel qui les brife.

Si la guerre détruifoit les populations anciennes, la paix ne les rétabliffoit pas toujours. Autrefois, tout étoit fous le defpotifme ou l'ariftocratie; & ces deux fortes de gouvernemens ne multiplient pas l'efpece humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix fi compliquées, qu'il en réfultoit une diffention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de fuffrage, ne laiffoit pas de faire la loi dans les affemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à fe concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richeffes, tous les fruits & les refforts de la liberté. Ce n'eft pas que les campagnes ne duffent être bien cultivées & bien peuplées, fous un gouvernement démocratique: mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieufes, fans autre moyen de s'agrandir que la guerre, fi l'on en excepte Athenes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-tems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent, au moins, les feuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece qui repouffa, contint & fubjugua l'Afie; après Carthage qui parut un moment fur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome qui foumit & détruifit tous les peuples

connus : où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui ſur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & ſur la route des capitales ? Que de vaſtes forêts changées en guérets ? Que de moiſſons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais ? Que de peuples policés, qui vivent de poiſſons ſéchés & de viandes boucanées ?

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des cauſes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens : mais on y voit auſſi des obſtacles qui peuvent empêcher ou diminuer parmi nous, cette ſorte de progrès, qui dans notre eſpece doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens-fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions ; & quand elles ſont trop vaſtes, leur étendue démeſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe eſt doublement perdu pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrain des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrain des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc ; & des parterres, des potagers ſi grands pour un château ? Ici le luxe, qui, dans ſon étalage, alimente les arts favoriſe-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la ſeconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres, & trop peu de petites ; premier obſtacle à la population.

Second obſtacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorſque tant de propriétés ſeront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne ; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne ? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſ-

quera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viageres.

Les ſubſtitutions des biens nobles, ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpece. Elles diminuent à la fois, & la nobleſſe, & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, ſacrifie pluſieurs cadets à l'ainé d'une maiſon, les ſubſtitutions immolent pluſieurs familles à une ſeule. Preſque toutes les terres ſubſtituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut diſpoſer, qu'on ne lui a cedés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ſes ſucceſſeurs, qui ne doivent pas être ſes héritiers, puiſqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de ſubſtitution, eſt donc une loi qu'on diroit faite à deſſein de diminuer la population de l'état.

Des deux premiers obſtacles qu'un vice de légiſlation apporte à la multiplication des hommes, en naît un troiſieme, qui eſt la pauvreté du peuple. Par-tout où les payſans n'ont point de propriété fonciere, leur vie eſt miſérable & leur ſort précaire. Mal aſſurés d'une ſubſiſtance qui dépend de leur ſanté, comptant peu ſur des forces qu'ils ſont obligés de vendre, maudiſſant le jour qui les a vu naître; ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne; quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des peres & le lait des meres, ſont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompenſe, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir ſon enfant & cultiver ſon champ, tandis que le pere augmenteroit au-dehors, du prix de ſon travail, l'aiſance de ſa famille. Sans propriété, ces trois êtres languiſſent du peu que gagne un ſeul, ou l'enfant périt des travaux de ſa mere.

Que de maux naiſſent d'une légiſlation vicieuſe ou défectueuſe! Les vices & les fléaux ont une filiation immenſe; ils ſe reproduiſent pour

pour tout dévorer, & croiffent les uns des autres jufqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par fa nature, deftructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les foldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, & le furcharge d'un confommateur oifif ou ftérile. Il n'eft le défenfeur de la patrie, en tems de paix, que par un fyftême funefte, qui, fous prétexte de défenfe, rend tous les peuples aggreffeurs. Si tous les états vouloient, & ils le pourroient, laiffer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice; la population, en peu de tems, augmenteroit confidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artifans. Toutes les forces de l'induftrie humaine s'emploieroient à feconder les bienfaits de la nature, à vaincre fes difficultés : tout concourroit à la création, & non à la deftruction.

Les déferts de la Ruffie feroient défrichés, & les champs de la Pologne ne feroient point ravagés. La vafte domination des Turcs feroit cultivée; & la bénédiction de leur prophete fe répandroit fur une immenfe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleftine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois pafteurs, des Juifs heureux & pacifiques fous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, feroient fécondées, les landes de l'Aquitaine fe purgeroient d'infectes & fe couvriroient d'hommes.

Mais le bien général eft un doux rêve des ames débonnaires. O tendre pafteur de Cambrai! ô bon abbé de Saint-Pierre! Vos ouvrages font faits pour peupler les déferts, non pas de folitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde; mais de familles heureufes, qui chanteroient la magnificence de Dieu fur la terre, comme les aftres l'annoncent dans le firmament. C'eft dans vos écrits vraiment infpirés, puifque l'humanité eft un préfent du ciel, que fe trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, ils le feront des peuples.

Un des moyens de favorifer la population, faut-il le dire, c'eft de fupprimer le célibat du clergé féculier & régulier. L'inftitution

monaſtique tient à deux époques remarquables dans l'hiſtoire du monde. Environ l'an ſept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le meſſie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganiſme. Deux ou trois cents ans après la mort du meſſie, l'Egypte & la Paleſtine ſe remplirent de moines. Environ l'an ſept cent de l'ere chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient avec Mahomet, & le chriſtianiſme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après, s'éleverent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naiſſance du Chriſt, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie univerſel, un jugement de tous les hommes; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, ſouhaiterent & crurent la diſſolution de toutes choſes. Mille ans après l'ere chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille annoncerent encore le jugement dernier; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir ſur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, deſirerent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croiſades, une autre partie s'enſeveliſſoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monaſtique en Europe. L'opinion fit les moines; l'opinion les détruira. Leurs biens reſteront dans la ſociété, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prieres ſans ferveur, ſeront conſacrées à leur deſtination primitive, qui eſt le travail. Le clergé ſe ſouviendra que dans ſes livres ſacrés, Dieu dit à l'homme innocent: *procréez & multipliez;* que Dieu dit à l'homme pécheur: *laboure & travaille.* Si les fonctions du ſacerdoce ſemblent interdire au prêtre les ſoins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la ſociété proſcrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défricherent autrefois les déſerts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à ſon tour les peuples à l'aumône. Parmi les claſſes oiſeuſes de la ſociété, la plus nuiſible eſt

celle qui, par ſes principes, doit porter tous les hommes à l'oiſiveté; qui conſume à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le ſalaire des ouvriers; qui allume durant le jour les lumieres de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux ſoins de ſa maiſon; qui fait demander au ciel une ſubſiſtance que la terre ſeule donne ou rend au travail.

C'eſt encore une des cauſes de la dépopulation de certains états; que cette intolérance, qui perſécute & proſcrit tout autre religion que celle du prince. C'eſt un genre d'oppreſſion & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce ſur les penſées & les conſciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque ſorte, Dieu même, en détruiſant une multitude de ſes adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choſes auſſi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une choſe auſſi eſſentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des ſujets, en exigeant des ſermens contraires à la conſcience, en contraignant à des parjures ſecrets, ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverſes profeſſions du citoyen. L'unité de religion n'eſt bonne que lorſqu'elle ſe trouve naturellement établie par la perſuaſion. Dès que la conviction ceſſe, un moyen de rendre aux eſprits la tranquillité, c'eſt de leur laiſſer la liberté. Lorſqu'elle eſt égale, pleine & entiere pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat eccléſiaſtique & le célibat militaire, l'un de profeſſion, l'autre d'uſage, il en eſt un troiſieme de convenance, introduit par le luxe: c'eſt celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des cauſes. En même tems que le commerce favoriſe la population par l'induſtrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique, il diminue cette même population par tous les vices qu'amene le luxe. Quand les richeſſes ont pris un aſcendant général ſur les ames, alors les opinions & les mœurs s'alterent par le mélange des condi-

tions. Les arts & les talens agréables, en poliſſant la ſociété, la corrompent. Les ſexes venant à ſe rapprocher, à ſe ſéduire mutuellement ; le plus foible entraîne le plus fort dans ſes goûts frivoles de parure & d'amuſement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles & robuſtes, qui diſciplinoient la jeuneſſe & la préparoient aux profeſſions graves & périlleuſes, font place à l'amour des ſpectacles, où l'on prend toutes les paſſions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain eſprit de patriotiſme. L'oiſiveté gagne dans les conditions aiſées ; le travail diminue dans les claſſes occupées. L'accroiſſement des arts multiplie les modes ; les modes augmentent les dépenſes ; le luxe devient un beſoin ; le ſuperflu prend la place du néceſſaire ; on s'habille mieux, on vit moins bien ; l'habit ſe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & ſe mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles : le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd, d'avance, l'une & l'autre, dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont ſans ceſſe, corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de ſoutenir les dépenſes du mariage, & la facilité d'en trouver les plaiſirs, ſans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les claſſes. L'homme qui renonce à être pere de famille, conſomme ſon patrimoine ; & d'accord avec l'état qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond pluſieurs générations dans une ſeule ; il éteint ſa poſtérité, celle des femmes dont il eſt payé, & celle des filles qu'il paie. Tous les genres de proſtitution s'attirent à la fois. On trahit ſon honneur & ſon devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante ou plutôt libertine ne tarde pas à être défaite au-dehors, & ſubjuguée au-dedans. Plus de nobleſſe, plus de corps qui défende ſes droits, ni ceux du peuple ; parce que tout ſe diviſe & qu'on ne ſonge qu'à ſoi. Nul homme ne veut périr ſeul. L'amour des richeſſes étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre

ſa fortune, & l'homme ſans honneur veut faire la ſienne. L'un ſe retire, l'autre ſe vend, & l'état eſt perdu. Tels ſont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On ſait, par l'hiſtoire ancienne, quels ſont ſes effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les hommes au commerce; parce que la ſituation actuelle de l'Europe eſt favorable au commerce, & que le commerce eſt lui-même favorable à la population.

Mais on demandera ſi la grande population eſt utile au bonheur du genre humain? Queſtion oiſeuſe! Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux; mais il ſuffit de les rendre heureux, pour qu'ils ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un état, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, ſeroit un monſtre ennemi de la nature humaine, puiſqu'il ne crééroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclore une république, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la culture de ſa colonie & lui défendroit la guerre; celui-là, ſans doute, ſeroit un Dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux & mourroit content; ſur-tout s'il pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages, pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

CHAPITRE CXV.

Des Impots.

L'Impot peut être défini, le facrifice d'une partie de la propriété, pour la confervation de l'autre. Il fuit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples efclaves, ni chez les peuples fauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorfqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que fa fortune eft affez fixe, affez confidérable pour exiger des dépenfes de gouvernement; qu'elle a des poffeffions, un commerce, des richeffes capables de tenter la cupidité de fes voifins pauvres ou ambitieux: alors pour garantir fes frontieres ou fes provinces, pour protéger fa navigation & maintenir fa police, il lui faut des forces & un revenu. Il eft jufte & indifpenfable que les citoyens occupés de quelque maniere que ce foit au bien public, foient entretenus par tous les autres ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on affignoit une portion du territoire pour les dépenfes communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des poffeffions fi étendues, étoit obligé de confier ce foin à des admiftrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet ufage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop confidérable pendant la paix, ou il étoit infuffifant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le fecond par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu confidérables dans les premiers tems. La folde n'étoit alors qu'un fimple dédommagement donné par l'état à ceux que fon fervice détournoit des travaux & des foins néceffaires à leur fubfiftance. La récompenfe confiftoit dans cette jouiffance

délicieuſe que nous éprouvons par le ſentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui ſont rendus par les autres hommes. Ces richeſſes morales étoient les plus grands tréſors des ſociétés naiſſantes; c'étoit une ſorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les ſociétés naiſſantes. Ceux qui ſervoient la patrie, ne ſe croyoient pas en droit de la dévorer. L'impoſition miſe par Ariſtide ſur toute la Grece, pour ſoutenir la guerre contre la Perſe, fut ſi modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes, *l'heureux ſort de la Grece.* Quel tems & quel pays, où les taxes faiſoient le bonheur des peuples!

Les Romains marcherent à la domination, ſans preſque aucun ſecours de la part du fiſc. L'amour des richeſſes les eût détournés de la conquête du monde. Le ſervice public fut fait avec déſintéreſſement, après même que les mœurs ſe furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal, il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une ſervitude réelle & une ſervitude perſonnelle.

Lorſque le jour commença à luire ſur l'Europe, les nations s'occuperent de leur ſureté. Elles fournirent volontairement des contributions, pour réprimer les ennemis domeſtiques & étrangers: mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore aſſez abſolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le nouveau-monde fut découvert, & la paſſion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet eſprit d'agrandiſſement ne pouvoit ſe concilier avec la lenteur des aſſemblées populaires; & les ſouverains réuſſirent, ſans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'impoſition des taxes fut la plus importante de leurs uſurpations. C'eſt celle dont les ſuites ont été le plus funeſtes.

On n'a pas craint d'imprimer le ſceau de la ſervitude ſur le front

des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, eſt-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'aſſeoira-t-on ſur des déclarations ? Mais il faudroit, entre le monarque & les ſujets, une conſcience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général, ou du moins, une conſcience publique qui les raſſurât l'un envers l'autre par une communication ſincere & réciproque de leurs lumieres & de leurs ſentimens. Or, comment établir cette conſcience publique, qui ſerviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le ſanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour ſurprendre & mettre au jour, ce qu'il ne veut pas révéler, ce qu'il lui importe même ſouvent de ne pas révéler ? Quelle inquiſition ! Quelle violence révoltante ! Quand même on parviendroit à connoître les reſſources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'induſtrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépériſſement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail ? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuſes, ne changent-elles pas avec les viciſſitudes, que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune ? La taxe perſonnelle eſt donc une vexation individuelle, ſans utilité commune. La capitation eſt un eſclavage affligeant pour l'homme, ſans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui eſt la preuve du deſpotiſme, ou qui y conduit un peu plus tôt, un peu plus tard, on s'eſt jeté ſur les conſommations. Les ſouverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque ſorte, puiſque ſa quantité dépend des dépenſes que tout citoyen eſt libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ſes facultés & de ſes goûts, la plupart factices.

Mais ſi la taxe porte ſur les denrées de premier béſoin, c'eſt le comble de la cruauté. Avant toutes les loix ſociales, l'homme avoit le droit de ſubſiſter ? L'a-t-il perdu par l'établiſſement des loix ? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'eſt les lui ravir ; c'eſt

attaquer le principe de ſon exiſtence, que de lui ravir, par un impôt, les moyens naturels de la conſerver. En preſſurant la ſubſiſtance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oiſif; d'un malheureux, un ſcélérat: c'eſt-à-dire, qu'il conduit un famélique à l'échaffaut par la miſere.

Si la taxe porte ſur des denrées moins néceſſaires : que de bras, perdus pour l'agriculture & pour les arts, ſont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hériſſer un royaume d'une infinité de petites barrieres; à embarraſſer les portes des villes; à infeſter les chemins & les paſſages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magaſins! Quel état de guerre entre le prince & le peuple; entre le citoyen & le citoyen! Que de priſons, de galeres, de gibets, pour une foule de maheureux qui ont été pouſſés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même par l'iniquité des loix fiſcales!

L'avidité des ſouverains s'eſt étendue des conſommations aux marchandiſes, que les états ſe vendent les uns aux autres. Deſpotes inſatiables, ne comprendrez-vous jamais que ſi vous mettez des droits ſur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui ſera demandée par les autres nations? vos ſujets fuſſent-ils ſeuls propriétaires de la production aſſujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi, parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que ſa ſurabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la conſommation.

L'impôt ſur les marchandiſes que votre empire reçoit de ſes voiſins, n'a pas une baſe plus raiſonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce ſeront vos ſujets qui paieront ſeuls les droits. Peut-être ce renchériſſement des productions étrangeres en fera-t-il diminuer l'uſage? Mais ſi l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'eſt au fonds qu'un échange de valeur

pour valeur. Vous ne pouvez donc vous oppofer aux cours de ces échanges, fans faire tomber le prix de vos productions, en retréciffant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits fur les marchandifes étrangeres ou fur les vôtres, l'induftrie de vos fujets en fouffrira néceffairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matieres premieres pour l'occuper. Plus la maffe des reproductions annuelles diminuera, & plus la fomme des travaux diminuera auffi. Alors, toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, feront impuiffantes, parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle eft donc la forme d'impofition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'eft la taxe fur la terre. Un impôt eft une dépenfe qui fe renouvelle tous les ans pour celui qui en eft chargé. Un impôt ne peut donc être affis que fur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puiffe acquitter une dépenfe annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui reftituent chaque année les avances qui leur font faites, & de plus un bénéfice dont il foit poffible de difpofer. On commence depuis long-tems à foupçonner cette importante vérité. De bons efprits la porteront un jour à la démonftration; & le premier gouvernement qui en fera la bafe de fon adminiftration, s'élevera néceffairement à un degré de profpérité inconnue à toutes les nations & à tous les fiecles.

Peut-être n'y a-t-il, en ce moment, aucun peuple de l'Europe, à qui fa fituation permette ce grand changement. Par-tout les impofitions font fi fortes, les dépenfes fi multipliées, les befoins fi preffans, par-tout le fifc eft fi obéré, qu'une révolution fubite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & mefurés, vers un but fi falutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obftacles que les préjugés l'ignorance, les intérêts privés pourroient oppofer à un fyftême

d'adminiſtration, dont les avantages nous paroiſſent au-deſſus de tous les calculs.

Pour que rien ne puiſſe diminuer les avantages de cette heureuſe innovation, il faudra que toutes les terres, indiſtinctement, ſoient aſſujetties à l'impôt. Le bien public eſt un tréſor commun, dans lequel chaque citoyen doit dépoſer ſes tributs, ſes ſervices & ſes talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des poſſeſſions. Ce ſeroit le comble de la baſſeſſe & de la folie, de faire valoir les diſtinctions qu'on a reçues de ſes peres, pour ſe ſouſtraire aux charges de la ſociété. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, ſeroit deſtructive; elle ne peut être juſte, qu'autant qu'elle eſt un engagement formel de dévouer plus particuliérement ſa fortune & ſa vie au ſervice de la patrie.

Si de nos jours, pour la premiere fois, les terres étoient impoſées, ne jugeroit-on pas néceſſairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des poſſeſſions? Quelqu'un oſeroit-il alléguer ſes places, ſes ſervices, ſes dignités, pour ſe ſouſtraire aux tributs qu'exige le ſervice public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus ſont à l'état, dès qu'ils ſont néceſſaires à ſa défenſe.

Cependant il ne ſuffit pas que l'impôt ſoit réparti avec juſtice, il faut encore qu'il ſoit proportionné aux beſoins du gouvernement; & ces beſoins ne ſont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les ſiecles, des dépenſes plus conſidérables que la paix. Les peuples anciens y fourniſſoient par les économies qu'ils faiſoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'induſtrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainſi les métaux, a été proſcrite. On a préféré, avec raiſon, la reſſource des impoſitions extraordinaires. Tout état qui ſe les interdiroit, ſe verroit contraint, pour retarder ſa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Conſtantinople. Le ſultan, qui peut tout, excepté augmenter ſes revenus,

eſt réduit à livrer l'empire aux vexations de ſes délégués, pour les dépouiller enſuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne ſoient jamais exceſſives, il faut qu'elles ſoient ordonnées, réglées & adminiſtrées par les repréſentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'eſt pas maître du champ qui ne l'eſt pas du fruit. Auſſi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine ſur les propriétaires, que par eux-mêmes; ſoit que les terres fuſſent réparties entre les conquérans; ſoit que le clergé les eût partagées avec la nobleſſe; ſoit qu'elles euſſent paſſé par le commerce & l'induſtrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les poſſédoient, avoient conſervé le droit naturel, inaliénable & ſacré, de n'être point taxés ſans leur conſentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reſte qu'un deſpote & un troupeau d'eſclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, reliſez votre hiſtoire. Vous verrez que vos aïeux s'aſſembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'un ſubſide. Si l'uſage en eſt paſſé, le droit n'en eſt pas perdu; il eſt écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre humain pour la poſſéder; il eſt écrit ſur ce champ que vous avez pris la peine d'enclore, pour vous en aſſurer la jouiſſance; il eſt écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'eſt pas faite à l'image du créateur pour ſe courber devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur eſt dans vos terres, & non aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous ſerez plus riches. Allez rendre la juſtice à vos vaſſaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la maſſe du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du deſpotiſme ſous les ruines de toute eſpece de liberté, de vertu, de ſentiment, de propriété? Songez qu'il vous écraſera tous. Autour de ce coloſſe de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui repréſentent les nations enchaînées aux pieds d'une ſtatue.

Si le prince a ſeul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à ſurcharger, à vexer les peuples, ils ſeront ſurchargés & vexés. Les fantaiſies, les profuſions, les entrepriſes du ſouverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obſtacles. Bientôt une politique fauſſe & cruelle, lui perſuadera que des ſujets riches deviennent toujours inſolens; qu'il faut les ruiner pour les aſſervir, & que la pauvreté eſt le rempart le plus aſſuré du trône. Il ira juſqu'à croire que tout eſt à lui, rien à ſes eſclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laiſſe.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les iſſues de l'induſtrie, pour la traire à l'entrée & à la ſortie, pour l'épuiſer dans ſa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremiſe & au profit de l'adminiſtration fiſcale. La culture ſera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais eſpérer de propriété. La nobleſſe ne ſervira & ne combattra que pour une ſolde. Le magiſtrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la tranſporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de ſureté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ſes rois; ne verra ſes ennemis que dans ſes maîtres; eſpérera quelquefois un adouciſſement de ſervitude dans un changement de joug; attendra ſa délivrance d'une révolution, & ſa tranquillité d'un bouleverſement. Après ces mots, il faut ſe taire : mais parlons d'une reſſource dont les ſouverains font une ruine; c'eſt le crédit public.

CHAPITRE CXVI.

Du Crédit public.

En général ce qu'on nomme crédit, n'eſt qu'un délai donné pour payer. Le crédit ſuppoſe donc une double confiance; confiance dans la perſonne qui en a beſoin, & confiance dans ſes facultés. La premiere eſt la plus néceſſaire. Il eſt trop ordinaire

qu'un débiteur de mauvaiſe foi trahiſſe ſes engagemens, quoi qu'il ait aſſez de fortune pour les remplir, ou qu'il diſſipe cette fortune par une conduite peu exacte & peu modérée. Mais l'homme intelligent & juſte peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Le but du commerce eſt la conſommation; mais avant que les marchandiſes ſoient arrivées aux lieux où elles doivent être conſommées, il ſe paſſe ſouvent un tems conſidérable; il y a de grandes dépenſes à faire. Réduiſez encore le négociant à former ſes achats avec de l'argent comptant, & le commerce languira néceſſairement. Ceux qui ont à vendre, ceux qui doivent acheter, en ſouffriront également. De ces convenances eſt né le crédit entre les membres d'une ſociété, ou même de pluſieurs ſociétés. Il differe du crédit public, en ce que ce dernier eſt le crédit d'une nation conſidérée comme ne formant qu'un ſeul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence, que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépenſe. Il ſuit de là que le crédit eſt richeſſe pour les négocians, puiſqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il eſt pour les gouvernemens une cauſe d'appauvriſſement, puiſqu'il ne leur procure que la faculté de ſe ruiner. Un état qui emprunte, aliene une portion de ſon revenu pour un capital qu'il dépenſe. Il eſt donc plus pauvre après ces emprunts, qu'il ne l'étoit avant cette opération funeſte.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'uſage du crédit public, même à l'époque des plus funeſtes criſes. On formoit durant la paix un tréſor, qui s'ouvroit dans des tems de trouble. Alors, les métaux rentrés dans la circulation, excitoient l'induſtrie, & rendoient, en quelque maniere, légeres les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du nouveau-monde a rendu les métaux plus communs, les adminiſtrateurs des empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient; & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'op-

preſſion s'eſt prolongée ; elle doit lier nos derniers neveux , & s'appeſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiecles.

L'uſage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'eſt pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions ; dont le revenu entier eſt libre ; qui a toujours reſpecté ſes engagemens ; qui n'a pas l'ambition des conquêtes ; qui ſe gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché , qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant ; qui eſt ſurchargé de dettes ; qui entreprend au-delà de ſes forces ; qui a trompé ſes créanciers ; qui gémit ſous un gouvernement arbitraire. Le prêteur , qui dictera néceſſairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux riſques qu'il lui faudra courir. Ainſi , un peuple dont les finances ſont en déſordre , tombera rapidement dans les derniers malheurs , par le crédit public : mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera auſſi le terme de ſa proſpérité.

Mais , diſent quelques arithméticiens politiques , n'eſt-il pas utile aux états d'appeller dans leur ſein l'argent des autres nations ? & les emprunts publics ne produiſent-ils pas cet effet important ? Oui , ſans doute , on attire les métaux des étrangers par cette voie , comme on l'attireroit en leur vendant une ou pluſieurs provinces de l'empire. Peut-être même ſeroit-il moins déraiſonnable de leur livrer le ſol , que de le cultiver uniquement pour eux.

Mais ſi l'état n'empruntoit que de ſes ſujets , on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers ? Non ; mais la république énerveroit pluſieurs de ſes membres pour en engraiſſer un ſeul. Ne faut-il pas augmenter les impoſitions, en raiſon des intérêts qu'il faut payer , des capitaux qu'il faut rembourſer ? Les propriétaires des terres , les cultivateurs , tous les citoyens , ne ſe trouveront-ils pas plus chargés , que ſi on leur eût demandé directement , & tout d'un coup, les ſommes empruntées par le gouvernement ? Leur poſition eſt la même que s'ils euſſent emprunté eux-mêmes , au lieu de faire des économies ſur leur dépenſes ordinaires , pour ſubvenir à une dépenſe accidentelle.

Mais les papiers publics qui réſultent des emprunts faits par le

gouvernement, augmentent la maſſe des richeſſes circulantes, donnent une grande extenſion aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Pouſſez-la auſſi loin qu'elle peut aller; faites emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter; accablez-le d'intérêts à payer; mettez-le ainſi dans la néceſſité de forcer tous les impôts: vous verrez qu'avec vos richeſſes circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richeſſes renaiſſantes pour vos conſommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le repréſentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & ſans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens ſignes ne figurent qu'à raiſon des ventes & des achats qui ſe font. Couvrez d'or, ſi vous voulez, l'Europe entiere; ſi elle n'a point de marchandiſes dans le commerce, cet or ſera ſans activité. Multipliez ſeulement les effets commerçables, & ne vous embarraſſez pas des ſignes; la confiance & la néceſſité les ſauront bien établir ſans vous. Gardez-vous, ſur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient néceſſairement la maſſe de vos productions renaiſſantes.

Mais l'uſage du crédit public met une puiſſance en état de faire la loi aux autres puiſſances. Ne verra-t-on jamais que cette reſſource eſt commune à toutes les nations? Si c'eſt une eſpece de grand chemin dont vous puiſſiez vous ſervir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en ſervir pour venir à vous? Le crédit des deux peuples ne ſera-t-il pas proportionné à leurs richeſſes reſpectives; & ne ſe trouveront-ils pas ruinés, ſans avoir eu l'un ſur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouiſſoient indépendamment de tout emprunt? Quand je vois des monarques & des empires ſe battre & s'acharner les uns ſur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés; il me ſemble voir, dit un écrivain philoſophe, des gens qui s'eſcriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à aſſurer que, dans aucune circonſtance, le ſervice public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion

portion des revenus publics. Les fcenes qui agitent la terre font fi variées ; les empires font expofés à de fi étranges révolutions ; le champ des événemens eft fi étendu ; la politique frappe des coups fi furprenans, qu'il n'eft pas donné à la fageffe humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'eft la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, & non une fituation bizarre, qui vraifemblablement ne fe préfentera jamais.

Tout état qui ne fera pas détourné de la voie ruineufe des emprunts par les confidérations que nous venons de pefer, creufera lui-même fa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes fortes d'entreprifes injuftes, téméraires, difpendieufes ; lui fera hypothéquer l'avenir pour le préfent, & jouer le préfent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre ; & pour accélérer le dernier, on groffira de plus en plus l'intérêt.

Ce défordre fera paffer le fruit du travail dans quelques mains oifives. La facilité de jouir fans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intriguans dans une capitale, avec un cortege de valets dérobés à la charrue ; des filles ravies à l'innocence & au mariage ; des fujets de tout fexe voués au luxe ; inftrumens, victimes, objets ou jouets de la molleffe & des voluptés.

La féduction des dettes publiques fe communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moiffonner fans labourer, tout le monde fe jette dans cette efpece de négoce, qui eft tout à la fois lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change fon argent en papier d'état, parce que c'eft le figne le plus portatif, le moins fujet à l'altération du tems, à l'injure des faifons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce & l'induftrie, fouffrent de la préférence qu'on donne aux fignes fur les chofes. Comme l'état dépenfe toujours mal ce qu'il a mal acquis, à mefure que fes dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainfi toutes les claffes actives & fécondes de la fociété font dépouillées, épuifées par la claffe pareffeufe & ftérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hauffer le prix des denrées,

& par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſi-tôt que la marchandiſe eſt trop chere pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve alors l'état de faire face à ſes engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des citoyens & de la puiſſance du ſouverain, par la banqueroute. Elle devient enfin néceſſaire, cette criſe fatale aux empires, qui bouleverſe les fortunes, qui dépouille violemment les créanciers, après avoir attiré tous les fonds par des intérêts uſuraires, des édits d'emprunt; qui déshonore le monarque par des faillites cruelles, après des engagemens ſolemnels; qui trahit les ſermens du prince & les droits des ſujets; qui perd, ſans retour, la plus ſure baſe de tout gouvernement, la confiance publique. Telle eſt la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

CHAPITRE CXVII.

Des Beaux-Arts et Belles-Lettres.

APRÈS avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jetons un coup-d'œil ſur les ornemens & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres.

Deux peuples célebres s'étoient élevés par des monumens de génie, à une gloire qui ne finira jamais, & qui honorera toujours l'eſpece humaine.

Le chriſtianiſme, après avoir détruit en Europe toutes les idoles de l'antiquité payenne, conſerva quelques arts pour ſervir de ſoutien à l'empire de la perſuaſion, & ſeconder la prédication de l'évangile. Mais à la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece & de Rome, il érigea des monumens de terreur & de triſteſſe, conformes aux tragiques événemens qui ſignalerent ſa naiſſance & ſes progrès. Les ſiecles gothiques nous ont laiſſé des

monumens, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés d'images horribles & funebres, d'échaffauts, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modeles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvanterent les enfans dès le berceau; ils aggraverent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes; ils attristerent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échaffaudages de la religion & de la police sociale. Les beaux-arts retournerent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe. Les Huns, sous le nom de Goths, les avoient chassés de Rome à Constantinople; ces mêmes Huns, sous le nom de Turcs, les repousserent de Constantinople à Rome. Cette ville, dont le destin étoit de dominer par la force ou par la ruse, accueillit & ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases, sortirent de la poussiere des siecles & des ruines de l'Italie, pour servir de modele à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préside au dessin, éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symmétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la sculpture, qui flatte les rois & récompense les grands hommes; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence & Venise enfanterent trois écoles de peintres originaux: tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie, combien les arts se seroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artistes,

vit refleurir les lettres, compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mêlange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque : telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enseignoient le jour des choses & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage amena le goût, dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux regles & aux exemples de ses anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siecle & le caractere national imprimerent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleste qui servoit de modele aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit de son tems en Italie. L'Arioste confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poésie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur sera dans l'histoire de la littérature, isolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII. & de Louis XII. transporterent en France quelques germes de bonne littérature. François I. s'il ne fût pas allé disputer le Milanais à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres;* mais ces germes de culture & de lumiere, furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le sang & le carnage; & le tems vint où ils devoient éclore & fructifier. Le seizieme siecle avoit été celui de l'Italie; le suivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV. ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrerent en foule sous son regne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois

de toutes les facultés de l'homme. Il refpira dans le marbre & fur la toile; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poéfie. Tout lui fut foumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui font uniquement du domaine de la penfée. Tout fentit fon empreinte. Les couleurs vifibles de la nature, vinrent animer les ouvrages de l'imagination; & les paffions humaines vivifierent les deffins du crayon. L'homme donna de l'efprit à la matiere, & du corps à l'efprit. Mais, qu'on l'obferve bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puiffante par la fituation & l'étendue de fon empire. L'honneur qui l'élevoit à fes propres yeux, qui la caractérifoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit fon ame, fon inftinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athenes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer fur les bords nébuleux & froids de la Tamife.

Que n'eût pas fait le génie en France fous la feule influence des loix, s'il ofa de fi grandes chofes fous l'empire du plus abfolu des rois? En voyant ce que le patriotifme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & fenfible, à créer, à jouir! Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des efprits ardens & propres à l'invention, fous un ciel qui les échauffe de fes plus beaux rayons : des bras nerveux, fous un climat où le froid même excite au travail : des provinces tempérées, entre le nord & le midi : des ports de mer fecondés par des fleuves navigables : de vaftes plaines abondantes en grains : des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les efpeces : des falines qu'on peut multiplier à fon gré : des prairies couvertes de chevaux : des montagnes où croiffent les plus beaux bois : partout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premieres reffources pour la fubfiftance, les matieres communes des arts, & les fuperfluités du luxe. En un mot, le commerce d'Athenes, l'induftrie de Corinthe, les foldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie. Avec

tous ces avantages de la Grece, la France auroit porté les beaux-arts aussi loin que cette mere du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. L'Italienne, avec du son, de l'accent & du nombre, a pris tous les caracteres de la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie, comme son plus doux organe.

La langue françoise regne dans la prose. Si ce n'est le langage des dieux, c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie. Elle éclaire ces ames privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les rois & les peuples, pour instruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéatres, pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprete commun à toutes les autres langues, & d'instrumens à toutes sortes d'idées : une langue annoblie, épurée, adoucie, & sur-tout fixée par le génie des écrivains & la politesse des courtisans, devient enfin universelle & dominante.

La langue angloise a produit aussi ses poëtes & ses profateurs qui lui ont donné un caractere d'énergie & d'audace, propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser, agir, & se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots, mais celle des idées ; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers, *la majesté du peuple ;* & ce seul mot consacre une langue.

L'espagnol n'a proprement eu jusqu'à présent, ni poésie ni prose, avec une langue organisée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante & sonore comme l'or pur, sa marche est grave & mesurée, comme la danse de sa nation; elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soutenir un

rang, acquérir même de la ſupériorité, lorſqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand ſon académie aura fait taire l'inquiſition avec ſes univerſités, cette langue s'élevera d'elle-même aux grandes idées, aux ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, eſt l'allemand, cette langue mere, originelle & indigene de l'Europe. C'eſt-elle qui a formé l'anglois & même le françois par ſon mêlange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple, ſans oſer entrer que bien tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poéſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup, le génie y a pris ſon eſſor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à un certain degré, ſans que les arts de toute eſpece ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi, leurs monumens ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des ſiecles & des peuples à venir, aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comme l'eſpece humaine n'eſt qu'une matiere de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthouſiaſte, pour mettre de nouveau la terre en combuſtion. Les peuples de l'Orient ou du Nord ſoumis au deſpotiſme, ſont encore tout prêts à répandre leurs ténebres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne ſuffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverſer les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvres des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y ſommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux ſiecles à décorer, eſt brûlée & ſaccagée en un jour. Un Tartare briſera peut-être d'un ſeul coup de hache, cette ſtatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains

atômes pouſſés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons ! Peuples, artiſtes ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ſes loix, deſtinés tour-à-tour à mettre de la pouſſiere en œuvre, & cette œuvre en pouſſiere ?

Mais c'eſt par les arts que l'homme jouit de ſon exiſtence, & qu'il ſe ſurvit à lui-même. Les ſiecles d'ignorance ne ſortent jamais du néant. Il n'en reſte pas plus de trace, après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulerent, ni graver ſur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT ; puiſqu'il ne laiſſe pas même des ruines pour annales. L'invention ſeule donne à l'homme de la puiſſance ſur la matiere & ſur le tems. Le génie d'Homere a rendu les caracteres de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raiſon ont mis l'éloquence de Ciceron au deſſus de tous les orateurs ſacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumiere & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'eſprit humain à briſer les chaînes de la ſuperſtition. Le commerce a hâté les progrès de l'art, par le luxe des richeſſes. Tous les efforts de l'eſprit & de la main ſe ſont réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'eſpece humaine. L'induſtrie & l'invention, avec les jouiſſances du nouveau-monde, ont pénétré juſqu'au cercle polaire, & les beaux arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

CHAPITRE CXVIII.

De la Philosophie.

AU char des lettres & des arts, eſt attachée la philoſophie qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon ; mais qui n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe : filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent ; & ce goût d'em-

belliſſement

belliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies ailés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture ; les génies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'Olympe ſur un plafond, y retracer ſur la laine & ſur la ſoie toutes les ſcenes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimeres de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des empires, donner aux nations une certaine gravité : c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit, annonçant la vieilleſſe des empires, qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui ferma le dernier ſiecle des belles républiques de la Grece & de Rome. Athenes n'eut des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſembloient prédire. Ciceron & Lucrece n'écrivirent ſur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuſerent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximene, Anaxagore avoient jeté les germes de la phyſique dans leur théorie ſur les élémens de la matiere ; mais la manie des ſyſtêmes les détruiſit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enſeigna qu'elle ; perſuadé que l'homme n'a pas beſoin de la ſcience, mais des mœurs pour être heureux. Platon, ſon diſciple, quoique phyſicien, quoique inſtruit des myſteres de la nature par ſes voyages en Egypte, donna tout à l'ame & preſque rien à la nature, noya la philoſophie dans la théologie, & la connoiſſance de l'univers dans les idées de la divinité. Ariſtote, diſciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son hiſtoire naturelle eſt venue à la poſtérité, mais elle fut médiocrement ſuivie de ſes contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même tems reſſuſcita les atomes de Démocrite, qui, ſans doute, balancerent les quatre élémens d'Ariſtote ; & dans cet équilibre de ſyſtêmes, la phyſique

ne put avancer d'un pas. Les moraliſtes entraînerent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les phyſiciens. Ils formerent des écoles : car auſſi-tôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonſtances la Grece agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre inteſtine, fut ſubjuguée par la Macédoine, & diſſoute par les Romains. Alors les calamités publiques tournerent les eſprits & les cœurs vers la morale. Zénon & Démocrite qui n'avoient été que des philoſophes naturaliſtes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux ſectes de moraliſtes, plus théologiens que phyſiciens, plus caſuiſtes que philoſophes; ou plutôt la philoſophie fut livrée & reſtreinte aux ſophiſtes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philoſophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès; parce qu'elle fut preſqu'entiérement bornée à la morale. Chez les modernes, ſes premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la phyſique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philoſophie, les ſciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain; parmi les cendres de l'antique Italie & la pouſſiere des cloîtres. L'Aſie en conſervoit les monumens, ſans en jouir; & l'Europe, quelques débris ſans les connoître. Le monde étoit chrétien ou mahométan, enſeveli par-tout dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit trembloit. La philoſophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des ſeules choſes qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raiſon & tous ſes travaux dans des queſtions du moins oiſeuſes, la plupart vuides de ſens, indéfiniſſables, interminables par la nature de leur objet, ſource éternelle de diſputes, de ſciſſions, de ſectes, de haines, de perſécutions, de guerres nationales ou religieuſes.

Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philosophie. Aristote étoit entre leurs mains, sauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces destructeurs des empires avoient quelques sciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'astronomie & la géométrie alloient avec eux sur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévastoient & repeuploient. La médecine les suivit par-tout. Cette science, qui n'a rien de meilleur peut-être que son affinité avec la chymie & la physique, les rendit aussi fameux que l'astrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philosophes, conserverent la tradition des véritables sciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Aristote, traduit du grec en arabe, & depuis eux, d'arabe en latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent adapter la philosophie du paganisme avec les codes Hébraïques de Moyse & de Jesus? Cette confusion des systêmes, des idées & des langues, arrêta long-tems l'édifice des sciences. Le théologien renversoit les matériaux qu'apportoit le philosophe. Celui-ci sappoit par les fondemens l'édifice de son rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de sable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothique & bizarre; c'est la philosophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépite de siecle en siecle, par des métaphysiciens Irlandois ou Espagnols, elle se soutint à-peu-près jusqu'à la découverte du nouveau-monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumiere naquit au sein des ténebres. Un moine Anglois cultiva la chymie; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit soumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies sciences par la physique expérimentale. Ainsi la philosophie sortit du cloître, & l'ignorance y resta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé séculier & régulier, Galilée osa deviner la figure de la terre. La superstition en fut effrayée: elle jeta ses cris; elle lança ses foudres: mais la philosophie arracha le masque du monstre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On sentoit bien la foiblesse &

le menſonge des opinions populaires, ſur quoi portoit la baſe de l'édifice ſocial: mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cauſe de ſes phénomenes. C'eſt ce que chercha la philoſophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raiſon, que le ſoleil étoit au centre du monde, Galilée naquit & confirma, par l'invention du téleſcope, le vrai ſyſtême d'aſtronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gaſſendi remuoit les élémens de la philoſophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Deſcartes agitoit & combinoit les élémens d'une nouvelle philoſophie, ou ſes tourbillons ingénieux & ſubtils. Preſqu'en même tems, Toricelli inventoit à Florence, le thermometre pour peſer l'air; Paſcal meſuroit la hauteur de l'atmoſphere ſur les montagnes d'Auvergne; & Boyle en Angleterre, vérifioit & conſtatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Deſcartes avoit appris à douter pour détromper avant d'inſtruire. Son doute méthodique fut le plus grand inſtrument de la ſcience, & le ſervice le plus ſignalé qu'on pût rendre à l'eſprit humain, dans les ténebres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus conſacrées par l'autorité de la force & du tems, a fait ſentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philoſophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurſeur plutôt que légiſlateur de la nouvelle philoſophie, avoit proteſté contre les préjugés des ſens, des écoles; contre ces fantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ſes oracles, tandis que la philoſophie expérimentale découvroit des faits, la philoſophie rationnelle cherchoit les cauſes.

L'une & l'autre concouroit à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'eſprit, & aſſurer ſes ſuccès. Ce fut, en effet, la ſcience de l'algebre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la phyſique, qui fit ſoupçonner à

Newton le vrai syſtême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps ſur la terre, il vit entre les mouvemens des aſtres, des rapports, qui ſuppoſoient un principe univerſel différent de l'impulſion, ſeule cauſe viſible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'aſtronomie, il conjectura l'origine de la lumiere; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changerent en ſyſtême.

Quand Deſcartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, l'établiſſement de la bonne philoſophie. Ces deux hommes ſeuls en hâterent prodigieuſement les progrès. L'un pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire; & l'inutilité de ſes efforts déſabuſa pour jamais l'eſprit humain de cette fauſſe métaphyſique. L'autre étendit les principes de la phyſique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de pluſieurs ſiecles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même tems, Locke pourſuivoit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchemens de l'école; il faiſoit évanouir tous les ſpectres de l'imagination, que Mallebranche laiſſoit renaître en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la racine des têtes de l'hydre.

Ne croyez pas que les philoſophes ſeuls aient tout découvert & tout imaginé. C'eſt le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux penſées de l'homme. Une complication de cauſes phyſiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des ſciences, un mêlange de circonſtances impoſſibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'eſt faite dans les eſprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agiſſent & réagiſſent tour-à-tour l'un ſur l'autre. Le peuple entraîne les philoſophes, & les philoſophes mènent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du ſoleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'égliſe ſe diſoit univerſelle, le pape ſe diſoit le maître de la terre; & plus des deux tiers de ſes habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, &

ſur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les viſions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténebres de l'idolâtrie, ou dans *l'inſcience & l'incurioſité* de l'athéiſme. Ainſi la philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines, par la découverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obſtacles qui l'environnoient, fonda la premiere une académie de phyſique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'agrandir par leur rivalité même, éleverent à la fois deux monumens éternels à l'accroiſſement de la philoſophie ; deux académies où tous les ſavans de l'Europe vont puiſer & verſer leurs lumieres. C'eſt de là que ſont émanés dans le monde une foule de myſteres de la nature, d'expériences & de phénomenes, de découvertes dans les arts & dans les ſciences ; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt de là que ſont ſortis les inſtrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit régné dix ſiecles dans toutes les écoles de l'Europe ; & les chrétiens, après avoir perdu les traces de la raiſon, n'avoient pu la retrouver que ſur ſes pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la ſuite de ce philoſophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténebres de la théologie. Mais enfin Deſcartes avoit donné le fil, & Newton des ailes, pour ſortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diſſipé les préjugés, & l'analyſe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée & Deſcartes, Locke & Bayle, Leibnitz & Newton, après les mémoires des académies de Florence & de Léipſick, de Paris & de Londres, il reſtoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des ſciences & de la philoſophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les errreurs & les vérités qui ſont ſorties de l'eſprit humain depuis la théologie juſqu'à l'inſectologie ; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaiſſeau juſqu'à

l'épingle : ce dépôt des lumieres de toutes les nations caractérisera, dans les siecles à venir, le siecle de la philosophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lie, éclaire, aide & soulage les humains. Elle leur donne tout, sans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprete de ses droits, elle consacre ses lumieres & ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui regnent, n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des sectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient ; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats, qui se soulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre humain.

Cependant, la lumiere gagne insensiblement un plus vaste horizon. Une espece d'empire s'est formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des souverains ou de leurs ministres, les systêmes de politique s'agrandiront & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets ; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une chose utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne sauroit arrêter dans un état, sans reculer la nation, pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humanisent les hommes puissans, charment le loisir des riches, instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des esprits systématiques se dissipent au grand jour de l'impression, parce que le raisonnement & la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce des lumieres est devenu nécessaire à l'industrie,

& la littérature feule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occafionné peut-être les autres tentatives de ce genre; car l'intérêt feul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne fe peut cultiver fans quelqu'étude, ou fans des connoiffances tranfmifes & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits fur les ufurpations du clergé, qu'à la faveur des lumieres qui ont détrompé le peuple des abus de toute puiffance fpirituelle.

Mais la plus grande folie de l'efprit humain, feroit d'avoir employé toutes fes forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre plufieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du defpotifme. Le meme courage que la religion infpire pour fouftraire la confcience à la tyrannie exercée fur les opinions; l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie des puiffances conjurées contre la liberté du genre humain. Malheur à l'état où il ne fe trouveroit pas un feul défenfeur du droit public! Bientôt ce royaume fe précipiteroit, avec fa fortune, fon commerce, fes princes & fes citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour fauver une nation de fa perte, & la liberté des écrits pour fauver les loix! Mais quel eft le fondement & le rempart des loix? les mœurs.

CHAPITRE CXIX.

De la Morale.

Il y a des bibliotheques entieres de morale. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils font la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs difciples, qui ne voulant pas voir que la religion ne devoit confidérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre bafe aux rapports que les hommes avoient entr'eux. S'il y a une morale univerfelle, elle ne peut être l'effet d'une caufe particuliere. Elle a été la même dans les

les tems paſſés, elle ſera la même dans les ſiecles à venir ; elle ne peut donc avoir pour baſe les opinions religieuſes, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans ; les Romains ont eu des dieux méchans ; l'adorateur ſtupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple ſe fit des dieux, & les fit comme il lui plut ; les uns bons, & les autres cruels ; les uns débauchés, & les autres de mœurs auſteres. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ſes paſſions & ſes opinions. Malgré cette diverſité de ſyſtemes religieux & de cultes, toutes les nations ont ſenti qu'il falloit être juſte. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commiſération, l'amitié, la fidélité, la ſincérité, la reconnoiſſance, l'amour de la patrie, la tendreſſe paternelle, le reſpect filial, tous les ſentimens, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement ſi conſtante & ſi générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & paſſageres. Si les miniſtres de la religion ont paru penſer autrement, c'eſt que par leur ſyſtême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes ; ils diſpoſoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés ; ils s'aſſuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Le maſque eſt tombé.

Au tribunal de la philoſophie & de la raiſon, la morale eſt une ſcience dont l'objet eſt la conſervation & le bonheur commun de l'eſpece humaine. C'eſt à ce double but que ſes regles doivent ſe rapporter. Leur principe phyſique, conſtant, éternel, eſt dans l'homme même, dans la ſimilitude d'organiſation d'un homme à un autre ; ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe ; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſans du ſein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques ; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques ; voilà la ſource

de la notion d'une utilité perſonnelle & publique ; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les ſentimens d'amitié, de tendreſſe, de compaſſion, d'honneur, de bienfaiſance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas auſſi la haine, la jalouſie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination ? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale ſur les premiers ſentimens que ſur les derniers ? c'eſt qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la ſociété, & que les autres lui ſeroient funeſtes. Ces philoſophes ont ſenti la néceſſité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être ; mais ils n'en ont pas ſaiſi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes ſentimens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroiſſent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuiſibles. Comment ſe déterminer à punir le coupable, ſi l'on n'écoutoit que la compaſſion ? Comment ſe défendre des partialités, ſi l'on ne prenoit conſeil que de l'amitié ? Comment ne pas favoriſer la pareſſe, ſi l'on ne conſultoit que la bienfaiſance ? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénerent en vices ; & ce terme eſt marqué par les regles invariables de la juſtice par eſſence, ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en ſociété, & par l'objet conſtant de cette réunion.

Ce terme, il eſt vrai, n'a point encore été connu ; mais comment auroit-il pu l'être, puiſque l'intérêt commun ne l'étoit pas lui-même ? Et voilà pourquoi, chez tous les peuples & dans tous les tems, on s'eſt formé des idées ſi différentes des vertus & des vices ; pourquoi, juſqu'ici, la morale a paru n'être parmi les hommes qu'une choſe de pure convention. Que tant de ſiecles ſe ſoient écoulés dans cette ignorance profonde des premiers principes d'une ſcience ſi importante à notre félicité ; c'eſt un fait certain, mais qui doit nous paroître incroyable. On ne conçoit pas comment on n'a pas vu plutôt que la réunion des hommes en ſociété, n'ayant ni ne pouvant avoir d'autre but que le bonheur commun des individus, il n'eſt ni ne peut être

parmi eux d'autre lien ſocial que celui de leur intérêt commun. Que rien ne peut convenir à l'ordre des ſociétés, s'il ne convient à l'utilité commune des membres qui les compoſent. Que c'eſt-là ce qui détermine néceſſairement le vice & la vertu. Qu'ainſi nos actions ſont plus ou moins vertueuſes, ſelon qu'elles tournent plus ou moins au profit commun de la ſociété. Qu'elles ſont plus ou moins vicieuſes, ſelon que la ſociété en reçoit un préjudice commun plus ou moins grand.

Eſt-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? non: c'eſt à cauſe de l'utilité dont il eſt pour la ſociété. La preuve en eſt, qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en ſert pour troubler l'ordre public. Pourquoi l'ivrognerie eſt-elle un vice? Parce que chaque citoyen eſt tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a beſoin, pour remplir cette obligation, du libre exercice de ſes facultés. Pourquoi certaines actions ſont-elles plus blâmables dans un magiſtrat ou un général, que dans un particulier? C'eſt qu'il en réſulte de plus grands inconvéniens pour la ſociété.

Puiſque la ſociété doit être utile à chacun de ſes membres, il eſt de la juſtice que chacun de ſes membres ſoit utile à la ſociété. Ainſi, être vertueux, c'eſt être utile; être vicieux, c'eſt être inutile ou nuiſible. Voilà la morale.

Oui, la voilà cette morale univerſelle: cette morale qui, tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des ſociétés: cette morale qui ne peut ainſi varier que dans ſes applications, mais jamais dans ſon eſſence, dans ſon principe: cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent ſe rapporter, ſe ſubordonner. D'après cette regle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Depuis l'invaſion des barbares dans cette partie du monde, preſque tous les gouvernemens n'ont eu pour baſe que l'intérêt d'un ſeul homme ou d'un ſeul corps, au préjudice de la ſociété générale. Fondés ſur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la maniere d'aſſervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, voués au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de ſiecles

s'écoulerent dans le ſang & le carnage des nations, c'eſt-à-dire, dans la diſtribution des empires, avant que les conditions de la paix euſſent diviniſé cet état de guerre inteſtine, qu'on appella ſociété ou gouvernement !

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la poſſéder; quand, par une colluſion ſacrilege entre l'autel & le trône, on eut aſſocié Dieu à l'épée, que faiſoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéiſſance paſſive; que cimenter l'eſclavage par le mépris des biens & des ſciences; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes palatins.

A un ſemblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractere ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes où les nations ſe pervertirent & ſe dégraderent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celle du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumerent & s'exalterent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de faſte, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un eſprit romaneſque qui poliça la nobleſſe, ſans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car, s'il n'y a point de bonheur ſans vertu, jamais auſſi la vertu ne ſe ſoutiendra ſans un fond de bonheur.

Environ deux ſiecles après la dépopulation de l'Europe en Aſie, arriva ſa tranſmigration en Amérique. Cette révolution ſubſtitua le chaos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne ſe perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de maſſacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le nouveau-monde, ſemblerent recueillir en même tems toute la ſtupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égoût des vices & des

maladies, pauvres & sales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fainéantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soit la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un état, elles sont bientôt l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors, comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des trésors, sans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent, & le citoyen qui les possede, & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfere les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir & se perdre, dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses, se joignent les commodites naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de son esprit, ou de son luxe, ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaisirs? La misere vend la chasteté; la paresse vend la liberté; le prince vend la magistrature, & les magistrats vendent la justice; la cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ses voisins par des traités de guerre ou de subside, de paix ou d'échange.

Tels sont les trafics sordides qu'introduit l'amour des richesses dans un pays où elles sont tout, & où la vertu n'est rien. Mais il

n'eſt point d'effets ſans cauſes. L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſement, ſi la mauvaiſe conſtitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement, il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de maniere que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impunément prévaloir ſur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au deſſus de toutes les regles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs; mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix. Les hommes ſont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons gouvernemens. Finiſſons.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop ſouvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe, & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élevée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſeres; comme ils le ſont aux yeux de l'être ſuprême par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage; & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect du à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans

le conſeil des puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi l'honorable cauſe que j'oſois plaider. J'ai dit aux ſouverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funeſtes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laiſſe opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû treſſaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fideles & effrayantes peintures ſeroient gravées ſur le marbre de leur tombe, & accuſeroient leur cendre que la poſtérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'eſt pas toujours égal au zele. Il m'eût fallu ſans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui perſuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me ſuis ſenti le plus ſouvent accablé de mon ſujet & de ma foibleſſe.

Puiſſent des écrivains plus favoriſés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvres ce que mes eſſais ont commencé ! Puiſſe, ſous les auſpices de la philoſophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaiſance qui doit rapprocher toutes les nations policées ! Puiſſent-elles ne plus porter aux nations ſauvages l'exemple des vices & de l'oppreſſion ! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuſe révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, ſera ſans doute oublié. Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué autant qu'il a été en moi au bonheur de mes ſemblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de leur ſort. Cette douce penſée me tiendra lieu de gloire. Elle ſera le charme de ma vieilleſſe, & la conſolation de mes derniers inſtans.

Fin du dix-neuvieme & dernier Livre.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
DE L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE.

LIVRE PREMIER.

A

Abdul, pilote de Gusarate, que Houtman ramene avec lui, *Page* 132. I *volume*.

Abeilles; raisons qui portent à croire que cet insecte a été transporté d'Europe en Amérique, 398. III *vol.*

Abenaquis (les), se liguent avec les François contre les Anglois. 292. III *vol.*

Académie des sciences de Paris, ce que les sciences & les arts doivent à cette Académie, 574 III *vol.*

Acadie (l'), cédée aux Anglois par Louis XIV. 166. III *vol.* description de cette presqu'isle, 290. III *vol.* les François s'y établissent, 291. III *vol.* leurs guerres avec les habitans de la Nouvelle Angleterre, 292. III *vol.* la France obligée de céder l'Acadie, & ses dépendances à l'Angleterre, 293. III *vol.*

Acadeins (les), refusent de s'établir à Louisbourg, 171. III *vol.* ils se fixent à l'Isle Saint-Jean. entraves que le gouvernement françois met à leur industrie, 175. III *vol.*

Acajou, nom d'un arbre des Antilles, 277, II *vol.*

Acajou, vaisseaux excellens, qu'on fait aux Bermudes avec ce bois. 56. III *vol.*

Acapulco, son port, 704. I *vol.*

Acansas (colonie des), son état actuel, 197. III *vol.*

Achem, tout le commerce de Sumatra réuni dans cette souveraineté, 157. I *vol.*

Achiote, nom que les Espagnols donnent au rocou, 527. II *vol.*

Acier, perfection avec laquelle on le travaille au Japon, 106. I *vol.*

Acoma, nom d'un arbre des Antilles, 277. II *vol.*

Actions de la compagnie des Indes de France, 462. I *vol.* leur nombre réduit, 462. I. *vol.* leur remboursement établi sur le produit du dixieme, 475. I *vol.* état des actions de la compagnie des Indes de Dannemarck, 504. I *vol.*

Actionnaires de la compagnie des Indes de France; leurs représentations au

III *vol.* quelle eſt leur origine, 256. III *vol.* leur goût pour l'amour antiphiſyque, 649. I *vol.*
Américaines, leur paſſion pour les Eſpagnols, 650. I *vol.*
Amherſt (le général), prend Louiſbourg, 229. III *vol.*
Amida, divinité des Boudſoïſtes, médiatrice entre Dieu & les hommes, 104. I *vol.*
Amirauté (cour d'), établie à Hallifax, 300. III *vol.*
Amſterdam, capitale de la Hollande, achete un tiers dans la colonie de Surinam, 498, II *vol.* capitale des Provinces-Unies; ſa part dans l'adminiſtration de la république, 473. III *vol.*
Amſterdam, nom d'une citadelle de la Guiane Hollandoiſe, 389. II *vol.*
Anabaptiſtes ou *Quakers* (ſecte des), ſon origine, ſes dogmes, & ſon ſyſtême religieux & politique, 332. III *vol.* ſes progrès, 333. III *vol.*
Anamabou, ville d'Afrique, 374. II *vol.*
Anaxagore, philoſophe Grec, écrit ſur la phyſique, 569. III *vol.*
Anaximandre, philoſophe Grec, écrit ſur la phyſique, 569. III *vol.*
Anaximène, philoſophe Grec, écrit ſur la phyſique, 569. III *vol.*
Ance (la grande), état de ce bourg de Saint-Domingue, 601. II *vol.*
Andréade (Ferdinand d'), chef de l'eſcadre Portugaiſe envoyé à la Chine, 80. I. *vol.*
Andréade (Simon d'), frere de Ferdinand, aigrit par ſes hoſtilités l'eſprit des Chinois, 99. I *vol.*
Angeles, nouvelle capitale du pays de de Tlaſcala, 681. I *vol.*
Angleterre, état de ce royaume au quinzieme ſiecle, 17. I *vol.* ſon commerce avec le Portugal, 250. II *vol.* avantage qu'elle retire de la liberté d'écrire, 328. II *vol.* état où elle étoit lorſqu'elle commença à s'établir en Amérique, 1. III *vol.* à quoi ce royaume doit ſa conſtitution, 470. III. *vol.* eſt la premiere qui abat la puiſſance eccléſiaſtique, & l'autorité royale, 470. III *vol.* précautions qu'elle prend contre le pouvoir des rois, 470. III *vol.* ſon gouvernement devroit ſervir de modele à la poſtérité, 471. III *vol.* Combinaiſons des différens pouvoirs de cet état, 471. III *vol.* influence du commerce ſur ſa proſpérité, 493. III *vol.* s'empare de l'empire de la mer, 509. III *vol.* récompenſes accordées en Angleterre pour l'encouragement de la marine, 511. III *vol.* moyens employés pour le même objet, 511. III *vol.* l'Angleterre enviſage le commerce comme le ſoutien d'un peuple éclairé, 516. III *vol.*
Angleterre (Nouvelle), fondation de cette colonie, 301. III *vol.* légiſlation féroce établie par les nouveaux colons, 303. III *vol.* calamités qui en ſont les ſuites, 304. III *vol.* la perſécution ceſſe enfin : mais les loix de ce pays gardent encore des traces de leur ancienne dureté, 307. III *vol.* diſcours d'une fille convaincue d'avoir eu cinq enfans illégitimes, 309. III *vol.* étendue & climat de la nouvelle Angleterre, 313. III *vol.* ſon gouvernement, 314. III *vol.* ſa population, 315. III *vol.* ſa culture, 315. III *vol.* ſon induſtrie, 315. III *vol.* ſes différentes pêches, 317. III *vol.* ſon commerce, 318. III *vol.* ſes dettes, 319. III *vol.* ſa navigation, 319. III *vol.*
Anglicans font des efforts inutiles pour faire admettre une puiſſance eccléſiaſtique dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale, 422. III *vol.*

Anglicane (religion) , comme elle se forma, 248. III *vol.*
Anglois, décadence de leur commerce aux Indes, 245. I *vol.* comment ils parviennent à le rétablir, 246. I *vol.* Josias Child ruine leur crédit, 248. I *vol.* tort irréparable que leur fait le détrônement de Jacques II, & la proscription des toiles de l'Inde, 249. I *vol.* création d'une seconde compagnie des Indes, qui finit par se confondre aveo l'ancienne, 252. I *vol.* la derniere guerre des Anglois contre la France leur assure le commerce de l'Asie, 254. I *vol.* ils se sont approprié la portion la plus considérable des richesses provenant du commerce de l'Arabie, 270. I *vol.* état de leur commerce à Bassora, 274. I *vol.* à Mascate 279. I *vol.* au Malabar, 295. I *vol.* à la côte du Coromandel, 303. I *vol.* leur établissement à Sainte Helene 328. I *vol.* haine de tous les peuples de l'Inde contr'eux, 493. I *vol.* leur projet de s'ouvrir une route en Perse par la mer Caspienne, 549. I *vol.* leur commerce avec la Chine, 589. I *vol.* attaquent les Espagnols en Amérique, 298. II *vol.* échouent devant Saint-Domingue, 299. II *vol.* s'empare de la Jamaïque, 300. II *vol.* leurs revers au commencement de la guerre de 1755. 335. II *vol.* les fautes des François leur rendent le courage, 336. II *vol.* leurs succès pendant le ministere de Guillaume Pitt, 339. II *vol.* chassent les François de la Guadaloupe, 340. II *vol.* de la Martinique, 341. II *vol.* s'emparent de la Havane sur les Espagnols, 350. II *vol.* cessions qui leurs sont faites à la paix, 352. II *vol.* s'emparent d'une partie du commerce des côtes d'Afrique, 390. II *vol.* leur établissement à Surinam d'où ils sont chassés par les Hollandois, 481. II *vol.* traversent les Danois dans la possession de l'isle de Saint-Thomas, 502. II *vol.* perdent l'isle de Borriquen ou ils sont massacrés par les Espagnols 503. II *vol.* sont chassés par les Hollandois de l'isle Sainte-Croix, 504. II *vol.* besoin qu'ils ont de la guerre 90 III *vol.* ils se joignent aux Iroquois contre les François du Canada, 140. III *vol.* avantage que les Anglois de la nouvelle Yorck ont sur les François pour le commerce de la pelleterie 158. III *vol.* étendue de leurs possessions en Amérique 392. III *vol.* s'efforcent de se passer des nations du nord pour leurs munitions navales 401. III *vol.* moyens qu'ils employent & leur réussite, 402. III *vol.* déchargent de tous droits d'importation les fers de l'Amérique, 404. III *vol.* avantages que les Anglois retirent de ce réglement 405. III *vol.* tentent de cultiver la vigne en Amérique, 406. III *vol.* tous les essais sont infructueux, 407. III *vol.* essaient de tirer de la soie de la caroline 407. III *vol.* réglement pour cet objet 408. III *vol.* profitent pour peupler leurs colonies des hommes que l'intolérance chasse des autres pays de l'Europe, 409. III *vol.* raisons qui font croire que les colonies angloises réussiront plutôt dans les sciences que les autres colonies. 410. III *vol.* peuplent leurs colonies d'étrangers qu'ils font enrôler dansles différens pays de l'Europe, 412. III *vol.* artifices honteux qu'on emploie dans ces enrôlemens 412. III *vol.* population des provinces angloises de l'Amérique septentrionale, 418. III *vol.* causes de leur grande population, 418. III *vol.* tableau des mœurs qui y régnent, 420. III *vol.* bonheur dont

les peuples y jouissent, 421. III *vol.* espece de gouvernement qui y sont établis 422. III *vol.* la puissance ecclésiastique y est rejetée malgré les efforts des Anglicans, 422. III *vol.* toutes les sectes y ont part à l'administration; les catholiques seuls en sont exclus & pourquoi, 422. III *vol.* causes des différentes administrations reçues dans ces colonies, 425. III *vol.* se ressentent encore des vices du gouvernement féodal, 428. III *vol.* especes de monnoies qui y ont cours, 429. III *vol.* le parlement d'Angleterre accorde aux colonies le droit d'avoir des manufactures, & a quelles conditions, 432. III *vol.* conduite tyrannique du parlement d'Angleterre envers les colonies, 433. III *vol.* tableau de la situation de l'Angleterre à la paix de 1763, 435. III *vol.* le parlement demande aux colonies de supporter une partie des dettes de la nation, 436. III *vol.* justice de cette demande, 437. III *vol.* mécontentement à l'occasion de l'acte du timbre, 437. III *vol.* moyens employés pour faire cesser cet impôt, 437. III *vol.* leur réussite, 438. III *vol.* raisons des colonies pour reclamer contre les nouvelles taxes imposées par le parlement, 438. III *vol.* les colonies Angloises prétendent avec justice, régler elles-mêmes leurs charges publiques, 440. III *vol.* objections qui leur sont faites par l'Angleterre, 441. III *vol.* discusions des prétentions respectives du parlement d'Angleterre & des colonies de l'Amérique, pour la maniere d'asseoir les impôts dans cette partie du nouveau monde, 443. III *vol.* examen du systême d'indépendance des colonies angloises envers la métropole, 449. III *vol.* dangers qui résulteroient pour les colonies des autres nations de la séparation des colonies Angloises d'avec l'Angleterre, 450. III *vol.*

Angria (Conagi), fameux pirate, est vaincu par les marattes & les Anglois réunis, 291. I *vol.*

Anguille, état misérable de cette isle, 22. III *vol.*

Anjingo, établissement Anglois au royaume de Travancor, 284. I *vol.*

Anjouan, une des Isles de Comore, 329. I *vol.*

Animaux domestiques de l'Europe ont presque tous dégénérés en Amérique, 417. II *vol.* causes physiques de cette dégradation, & moyens qu'on auroit pu employer pour la prévenir, 418. II *vol.* usages auxquels ils servent en Amérique, 417. II *vol.* la domesticité des animaux inconnue en Amérique avant l'arrivée des Européens, 398. III. *vol.* ceux qui y ont été transportés ont presque tous dégénéré, 399. III *vol.*

Annapolis, nom que les Anglois donnent au port royal, 293. III *vol.* capitale du Maryland, 366. III *vol.*

Anossi, province de Madagascar, gouvernée sur un autre plan que le reste de l'isle, 376. I *vol.*

Anséatiques, confédération de ces villes, 12. I *vol.* leur ascendant nuit aux progrès du Dannemarck, 498. I *vol.*

Anson (l'amiral), il trouve un asile dans l'isle de Jean Fernandez, 539. I *vol.* son escadre maltraitée dans le cap Horn, 137. II *vol.* voit ruiner son armement au cap Horn, 329. II *vol.*

Antigoa, isle de l'Amérique, 293. II *vol.* étendue de cette isle; révolutions qu'elle éprouve; sa situation actuelle. 18. III *vol.*

Antilles, isles de l'Amérique; leur position, 271. II *vol.* leur division en isles du vent & sous le vent, 271.

II *vol.* leur direction & situation relatives, 274. II *vol.* paroissent avoir été détachées du continent, 275. II *vol.* nature & qualité du sol de ces isles, *ibid.* leur état lorsque les Européens y aborderent, 276. II *vol.* température qui y regne & ses causes, 280. II *vol.* vents qui y regnent, 281. II *vol.* établissement des François dans ces isles, 513. II *vol.*

Apaches, les Espagnols désesperent de les soumettre, 671. I *vol.*

Apalaches (les), montagnes de l'Amérique, 381. III *vol.*

Appel de quatre cents livres par action, 462. I *vol.* & 474. I *vol.*

Apurimac, fleuve sur les bords duquel Almagro fut battu, 22. II *vol.*

Aquambo, royaume d'Afrique à la côte d'or, dont le souverain vend deux forts aux Hollandois, 506. II *vol.*

Arabie, description de cette presqu'isle, 255. I *vol.* ses anciens habitans, leur religion, 256. I *vol.* leurs conquêtes au tems de Mahomet, 256. I *vol.* leur intelligence dans le commerce, 257. I *vol.* mœurs & usages des Arabes de nos jours, 257. I *vol.* commerce du café, 265. I *vol.*

Arabes, Charlemagne ne peut les subjuguer, 9. I *vol.* ils fondent le commerce le plus grand qu'on ait vu depuis Athènes & Carthage, 9. I *vol.* leur établissement sur la côte de Zanquebar, d'où ils sont chassés par les Portugais, 107. I *vol.* ils se répandent dans les Indes au commencement du huitieme siecle, 431. I *vol.* l'Europe, leur doit la renaissance de la philosophie & des sciences, 571. III *vol.*

Araujo, billet qu'il écrit de sa prison à Albuquerque, 72. I *vol.*

Araucos, ce que les Espagnols ont à craindre de ces barbares. 139. II *vol.*

Archangel, découverte de son port par les Anglois, 556. I *vol.*

Areque, Description & usage de ce fruit, 164. I *vol.*

Arequipa, ses manufactures, 49. II *vol.* ses mines abandonnées, 52. II *vol.*

Arguin, fort d'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV, 390. II *vol.*

Argun, en Sibérie; ses mines d'argent, 553. I *vol.*

Arioste (l'), son ouvrage est plutôt un labyrinthe de poésie, qu'un poëme, 564. III *vol.*

Aristide, célebre archonte d'Athènes, met un impôt sur toute la Grece; nom que les Grecs donnerent à cet impôt, 551. III *vol.*

Aristote, disciple de Platon, écrit sur l'homme & sur les animaux, 569. III *vol.* ses écrits sont conservés chez les Arabes, 571. III *vol.*

Arles, port célebre dans l'ancienne gaule, 368. I *vol.*

Armada (l'invincible), nom de la fameuse flotte de Philippe II. roi d'Espagne, 507. III *vol.* elle est détruite par les Anglois, 507. III *vol.*

Arméniens, attirés à Astracan par la cour de Pétersbourg, 551. I *vol.*

Arostigny, nom d'un fort de la Havane, 467. II *vol.*

Arrak, comment on fait cette eau de vie, 192. I *vol.*

Artibonite, quel usage on doit faire de celle de St. Domingue, 605. II *vol.*

Arts (les), enfans du génie & de la paix, ont pris naissance en Asie, 531. III *vol.* de là transportés en Italie, 532. III *vol.* état des arts chez les différentes nations de l'Europe, 532. III *vol.* la liberté & l'élement des arts, 534. III *vol.* les manufactures contribuent aux progrès des arts & des sciences, 534. III *vol.* après la culture des terres, celle des arts convient le plus à l'homme, 535. III *vol.* les arts civilisent les nations, 535. III *vol.*

les arts sont soumis à l'influence du climat, 536. III *vol.* à la situation politique des états, à la fécondité des terres au caractere des peuples, 536. III *vol.* les privileges exclusifs sont ennemis des arts, 538. III *vol.* parmi les arts, les uns sont propres à être exécutés dans les campagnes, & les autres dans les villes, 538. III *vol.*

Aruba, isle de l'Amérique, dépendante de Curacao, 475. II *vol.*

Asham, royaume d'où l'on fait venir l'invention de la poudre à canon, 315. I *vol.*

Ashley (l'), riviere de la Caroline méridionale, 360. III *vol.*

Ashley (le lord), obtient de Charle II. la propriété de la Caroline, en société, 371. III *vol.*

Asie, description géographique de cette partie du monde, 23. I *vol.* la stabilité des empires y fonde les arts, 532. III *vol.*

Assiento quel est ce traité, 75. II *vol.*

Assomption, fondation de cette ville, 114. II *vol.* son commerce de l'herbe du Paraguay, 118. II *vol.*

Assortiment, cè qu'on entend par ce mot, 622. I *vol.*

Astracan, la cour de Pétersbourg y attire une colonie d'Arméniens, 551. I *vol.*

Astrolabe, Henri, fils de Jean premier a beaucoup de part à la découverte de cet instrument. 21. I *vol.*

Astronomie, appliquée à la navigation, par les soins de Jean II. 22. I *vol.*

Atabalipa, défait son frere Huascar, 8. II *vol.* maniere dont il reçoit les Espagnols, 9. II *vol.* trahison par laquelle on s'empare de sa personne, 10. II *vol.* est condamné à mort, 10. II *vol.* tragédie dont sa mort est le sujet, 39. II *vol.*

Ataïde, chargé de soutenir la puissance chancelante des Portugais dans l'Inde, 114. I *vol.* force Idalcan à lever le siege de Goa, 115. I *vol.* bat Nisamaluc devant Chaul, 115. I *vol.* défait le zamorin, 115. I *vol.*

Atall, lac dans lequel les Tartares detournent les eaux du Sirth. 548. I *vol.*

Atar brouille les Portugais entr'eux & avec Albuquerque, 66. I *vol.*

Athènes, colonie qu'elle fonde dans l'Asie Mineure, 4. I *vol.*

Atollon, nom donné à chacune des treize provinces des Maldives. 281. I *vol.*

Atrato, riviere qui se jette dans le golfe de Darien, 91. II *vol.*

Aubert, ce gouverneur François fait la paix avec les Caraïbes de la Guadaloupe, 573. II *vol.*

Audiences, conseil supérieur de justice dans la Nouvelle Espagne, 698. I *vol.*

Averroès & *Avicennes*, philosophes Arabes conservent la tradition des sciences, 571. III *vol.*

Augusta, ville de l'Amérique dans la Géorgie, 383, III *vol.*

Augustin (le port Saint), ne peut recevoir que des vaisseaux de médiocre grandeur, 145. II *vol.*

Augustin (le fort Saint), seule place que la France eut dans la Floride depuis le massacre qu'y firent les Espagnols, 103. III *vol.*

Auka, nom d'une forêt de la Guyane Hollandoise, où se réfugient les négres déserteurs, 492. II *vol.*

Aurengzeb, comment il punit la perfidie de Josias Child, 249. I *vol.* se rend maître de l'Indostan presqu'en entier; à sa mort la puissance du Mogol s'affoiblit, 439. I *vol.*

Autriche (maison d'), sa mauvaise administration enleve aux Pays-Bas leur ancien éclat, 508. I *vol.* elle établit une compagnie des Indes à Ostende, 509. I *vol.* l'Angleterre & la Hollande

lande déterminent l'empereur à la fupprimer, 510. I *vol.*

B

Babar, defcendant de Tamerlan, détrôné par les Tartares Usbecks, 432. I *vol.* il fe rend maître de l'Indoftan, 432. I *vol.* il y établit un defpotifme violent. 433. I *vol.*

Bacon, officier Anglois; chef d'une révolte contre Berkeley gouverneur de la Virginie, 356. III *vol.*

Bacon, moine Anglois, invente la poudre à canon, 571. III *vol.*

Bacon (le chancelier), prédit les découvertes faites depuis lui en philofophie & en phyfique, 572. III *vol.*

Badur, roi de Gufarate qui pour fe défendre contre les Mogols, fe reconcilie avec les Portugais, 383. I *vol.*

Baena (Diego de), détourne les eaux de la mine de Laycocota. 53. II *vol.*

Bahama (canal de), 463. II *vol.*

Baharem, ifle du golfe Perfique, autrefois dépendante de la Perfe, aujourd'hui foumife à un ufurpateur Arabe, 279. I *vol.* célebre par la pêche des perles, 280. I *vol.*

Bahia, conquife en partie par les Hollandois, 203. II *vol.*

Baker (Polly), difcours de cette fille convaincue d'avoir eu cinq enfans illégitimes. 309. III *vol.*

Balambuan, les Hollandois ont dédaigné d'y exercer leurs vexations, 185. I *vol.*

Balaffor, port de Cateck, 314. I *vol.* les Hollandois s'y établiffent, 321. I *vol.*

Baldivia, les Hollandois s'emparent de cette place, 136. II *vol.* en font chaffés, 136. II *vol.* état de cette ville, 138. II *vol.*

Baleine, le gouvernement françois a négligé cette pêche au Canada, 222. III *vol.*

Balife (la), efpece de citadelle à l'embouchure du Miffiffipi, 194. III *vol.*

Balliaderes, danfeufes des indes, 388. I *vol.* courtifannes confacrées par la religion aux plaifirs des brames, 388. I *vol.* leurs danfes, 391. I *vol.* leurs parures, 391. I *vol.*

Baltimore, Anglois perfécuté pour caufe de religion, cherche un afile en Virginie, 362. III *vol.* fonde la colonie du Maryland, 362. III *vol.* il eft fucceffivement deftitué par Cromwel, rétabli par Charle II, menacé par Jaques II, 363. III *vol.* cette famille a confervé le droit de nommer au gouvernement du Maryland, 424. III *vol.*

Bambouc royaume d'Afrique, fon gouvernement & le commerce qui s'y fait, 381. II *vol.*

Banalcafar (Sebaftien de), il ruine Quito, 43. II *vol.*

Banane, fruit des Antilles, 277. II *vol.*

Banda (ifles de), célebres par la culture de la mufcade, 149. I *vol.* les Hollandois en exterminent les habitans, 150. I *vol.* il eft faux que le mufcadier ne croiffe que dans ces ifles, 213. I *vol.*

Bandel ancien comptoir des Portugais, aujourd'hui réduit à rien, 322. I *vol.*

Banians, de Surate ou de Gufarate chargés de tout le commerce de l'Arabie, 386. I *vol.* leur maniere de négocier, 386. I *vol.* fimplicité de leur genre de vie, 386. I *vol.* vertu de leurs femmes, 387. I *vol.* belle priere d'un Banian, 433. I *vol.*

Bankifbaffar, la compagnie des Indes d'Oftende s'y établit, 509. I *vol.*

Bankok, fortereffe du royaume de Siam à l'embouchure du Mexan, 402. I *vol.*

Bantam, le commerce exclufif de ce royaume accordé aux Hollandois, 182. I *vol.* les Anglois en font chaffés par les Hollandois, 247. I *vol.*

Baraxe jéfuite Efpagnol civilife les

Moxes, 131. II *vol.*
Barata, nom d'un arbre des Antilles, 277. II *vol.*
Barbade, isle de l'Amérique, 299. II *vol.* premier établissement des Anglois dans cette isle, 15. III *vol.* ses prospérités passées, 15. III *vol.* son état actuel, 17. III *vol.*
Barbe (mines de sainte), opinion qu'on avoit de leurs richesses, parti que Law sut tirer de ce préjugé, 182. III *vol.*
Barbonde, misérable état de cette isle, 22. III *vol.*
Bardes, péninsule, 50. I *vol.*
Barington, général Anglois, à la prise de la Guadaloupe, 340. II *vol.*
Barre (la), chef d'une compagnie établie pour Cayenne, 526. II *vol.*
Barthelemi (saint), cette isle françoise est vendue à l'ordre de Malthe, 515. II *vol.* son état actuel, 577. II *vol.*
Baskirs (le pays des), ses mines d'or & d'argent, 553. I *vol.*
Basques, raisons qui les a dégoûté de la pêche de la Baleine, 222. III *vol.*
Bassora, description de cette ville, sa population, son port, & son commerce, 273. I *vol.*
Bastidas, essaie en vain de s'établir au lieu où est aujourd'hui Carthagene, 87. II *vol.*
Bataille (la), ancien nom de la cavalerie dans les armées, 497. III *vol.*
Batavie, ancien nom que les Battes donnerent à la Hollande, 124. I *vol.* elle devient partie du royaume de France, 126. I *vol.* ensuite elle est jointe à la Germanie, 126. I *vol.* puis gouvernée par des Comtes particuliers, 127. I *vol.*
Batavia, bâtie sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, 186. I *vol.* description de cette ville & des mœurs de ses habitans, 186. I *vol.* état actuel de son commerce, 189. I *vol.* son commerce avec la Chine, 589. I *vol.*
Bateleurs, origine des bateleurs qui courent encore aujourd'hui les foires, 11. I *vol.*
Battes peuples de la Hesse, qui se fixent dans une isle formée par le Vaal & le Rhin, 124. I *vol.* gouvernement qu'ils y établissent, 124. I *vol.*
Bayle, applique la méthode du doute cartésien aux opinions les plus consacrées, 574. III *vol.*
Béate (la), cap de St. Domingue, 597. II *vol.*
Bécouya, une des isles connue sous le nom de Grenadins, 68. III *vol.*
Bédas (les), habitans de la partie septentrionale de Céilan, leurs mœurs, 67. I *vol.*
Bedfort (le duc de), médaille frappée en Angleterre en son honneur & à quelle occasion, 526. III *vol.*
Belgique, proscriptions des productions étrangeres dans ce pays, 368. I *vol.*
Belge (la nouvelle), après l'expulsion des Hollandois par les Anglois, porte le nom de nouvelle Yorck, 140. III *vol.*
Belle-Isle (détroit de), entre la côte de Labrador, & l'isle de Terre-Neuve, 277. III *vol.*
Belles-lettres & beaux-arts (les), sont la décoration de l'édifice de la société, 562. III *vol.* la religion chrétienne est moins favorable aux beaux-arts, que le paganisme, 562. III *vol.* les beaux-arts à leur renaissance sont accueillis à Rome, 563. III *vol.* & dans le reste de l'Italie, 563. III *vol.* les guerres de Charles VIII. & de Louis XII. en Italie, transportent en France quelques germes de littérature, 564. III *vol.* le dix-septieme siecle est le siecle de gloire pour la France sous Louis XIV. 564. III *vol.* ce que l'on pourroit espérer du

génie des François, si la législation étoit aussi favorable que le climat, 565. III *vol.* influence du langage des peuples sur leurs progrès dans les belles-lettres; & caractere des langues différentes de l'Europe, 566. III *vol.* c'est par les beaux-arts que l'homme jouit du passé comme du présent, 568. III *vol.*
Bénarès, le nabab de ce pays, battu par le colonel Clive, 345, I *vol.*
Bénaleusar (Sebastien de), il ruine Quito, 43. II *vol.*
Bencouli, les Hollandois sont chassés de cette ville par les Anglois, 253. I *vol.*
Bender-Abassi, choisi par Schahabbas, pour être l'entrepôt de son commerce des Indes, 242. I *vol.*
Bengale, description de ce pays, 310. I *vol.* Egbar en fait la conquête en cinq ans, 310. I *vol.* ravages que les Marattes y exercent pendant dix ans, 311. I *vol.* commerce du Bengale, 313. I *vol.* conquête de ce royaume par les Anglois, 342. I *vol.* ils en donnent la soubabie à Jaffer-Alikan, 344. I *vol.* ils l'en dépouillent en faveur de Cachem-Alikan son gendre, 344. I *vol.* celui-ci est chassé à son tour, & Jaffer-Alikan investi de nouveau de la soubabie, 344. I *vol.* souveraineté du Bengale cédée aux Anglois par un empereur Mogol détrôné qui est leur duppe, 345. I *vol.* revenu que les Anglois tirent du Bengale, 346. I *vol.* milice qu'ils y entretiennent, 347. I *vol.* dangers auxquels est exposé cette possession, 348, I *vol.* tyrannie avec laquelle ils gouvernent leur conquête, 350. I *vol.* falsification des monnoies à laquelle ils ont recours, 353. I *vol.* famine qui fait périr le quart du Bengale; part que les Anglois peuvent y avoir eue; conduite qu'ils tinrent dans cette calamité, 354. I *vol.* la France obligée par le traité de 1763, à n'y pas construire de fortifications ni entretenir des troupes, 479. I *vol.* vexations que les Anglois y exercent sur les François, 479. I *vol.*
Benguela, pays d'Afrique, 374. II *vol.*
Benin, royaume d'Afrique, 372. II *vol.*
Benjarmessen, ville de l'isle de Borneo, 157, I *vol.*
Berbiche, colonie Hollandoise; riviere de l'Amérique, 483. II *vol.* 489. II *vol.*
Bermudes (isles), découvertes par l'Espagnol Jean de Bermudes, 55. III *vol.* les Anglois s'y établissent, 55. III *vol.* moyens inutilement imaginés pour leur prospérité, 56. III *vol.* société formée en faveur des pauvres de cette colonie, 56. III *vol.*
Berkeley, gouverneur de la partie occidentale du nouveau Jersey, 328. III *vol.*
Berkeley (le lord), obtient de Charles II. la propriété de la Caroline en société, 373. III *vol.*
Berkeley, gouverneur de la Virginie, 355. III *vol.* son attachement à la maison royale d'Angleterre, 355. III *vol.* révolte de la colonie contre lui, 356. III *vol.*
Best (le capitaine Thomas), remporte deux victoires navales sur les Portugais, 239. I *vol.*
Betel, culture, préparation & usage de cette plante, 169. I *vol.*
Betelfagui, ville de l'Yemen, dans le territoire de laquelle croit le caffier, 264. I *vol.*
Bianville, successeur de Perrier, battu par les Chiccachas, 192. III *vol.*
Biloxi, lieu stérile dans la Louisiane, où s'établit la colonie d'Yberville, 180. III *vol.*
Bing, amiral Anglois, décapité pour avoir laissé prendre Minorque; avantage que l'Angleterre retire de cette

sévérité, 337. II *vol.*
Biscaye (la nouvelle), ses mines, 693. I *vol.*
Bisnagar, ce royaume est démembré par la révolte des principaux gouverneurs, 297. I *vol.*
Bisnapore, canton du Bengale qui a conservé son indépendance, 311. I *vol.* mœurs de ses habitans, 312. I *vol.*
Blondes, les soies de la Chine sont les seules propres à en faire. 582. I *vol.*
Boandrian, nom des chefs de la province d'Anosi à Madagascar, 376. I *vol.*
Bocachique, canal qui conduisoit autrefois au port de Carthagene, 90. II *vol.*
Bogota (santa fé de), fondation de cette ville, 85. II *vol.* elle est l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco, 86. II *vol.*
Bois d'Aigle, ce que c'est, 407. I *vol.*
Boisseret, achete la guadeloupe, Marie Galande & les Saints, 515. II *vol.*
Bombay, commerce florissant de cette petite isle, 293. I *vol.*
Bombandopolis, projet de fortification pour cette place de St. Domingue, 629. II *vol.*
Bonaire, isle de l'Amérique dépendante de Curaçao, 475. II *vol.*
Bonne, port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 365. II *vol.*
Bonzes, le peu d'influence qu'ils ont à la Chine, 93. I *vol.*
Borax, commerce de sel, 324. I *vol.*
Bordeaux, port célebre de l'ancienne Gaule, 368. I *vol.*
Borgia, capitale du gouvernement des Maynas, 216. II *vol.*
Bornéo, habitans & productions de cette isle, 156. I *vol.* les Portugais & les Anglois y sont massacrés successivement, 156. I *vol.* les Hollandois y sont reçus; commerce qu'ils y font, 157. I *vol.*
Borriquen, ou isle des Crabes, isle de l'Amérique occupée d'abord par les Anglois qui y sont massacrés par les Espagnols, 503. II *vol.*
Boscawen (l'amiral), prend Louisbourg, 229. III *vol.*
Boschower, facteur Hollandois, favori du roi de Céilan, 499. I *vol.*
Bostell, nom sous lequel on désigne, en Suede, les possessions que le gouvernement donne aux gens de guerre, 522. I *vol.*
Boston, fondation de cette ville, 301. III *vol.* son port, ses fortifications, sa population, 319. III *vol.*
Bovadilla, il met aux fers Christophe Colomb, 25. I *vol.*
Boucaniers, aventuriers françois établis à St. Domingue, 294. II *vol.* leur police, leur habillement, 294. II *vol.* leur genre de vie, leur nourriture ordinaire, 295. II *vol.* Dogeron trouve moyen de les gagner, 589. II *vol.*
Bourbon (isle de), l'édit de 1764, en fait passer la propriété au gouvernement, 470. I *vol.*
Bourdonnais (la), envoyé à l'isle de France, 423. I *vol.* son caractere, 424. I. *vol.* il fonde la colonie de l'isle de France, 425. I. *vol.* sa réponse à l'un des directeurs de la compagnie, 426. I *vol.* projet sage qu'il ouvrit au gouvernement avant la rupture de l'Angleterre avec la France; & comment il échoua, 427. I *vol.* il bat les Anglois & prend Madras, 428. I *vol.* son emprisonnement, 429. I *vol.*
Boussole, Henri fils de Jean premier, en applique l'usage à la navigation, 21. I *vol.* l'invention de la boussole, donne l'Amérique à l'Europe, 505. III *vol.*
Boyle, physicien Anglois, vérifie les expériences de Pascal, & de Torricelli, 572. III *vol.*

Braddock, son armée exterminée par deux cent cinquante François, 231. III *vol.*
Bragance (le duc de), placé sur le trône de Portugal, 204. II *vol.*
Brama, auteur des livres sacrés des Indiens, 32. I *vol.* sa religion, tolérance de 83 sectes qui la divisent, 44. I *vol.*
Bramines, pouvoir illimité dont ils jouissent, 32. I *vol.*
Bresil, son étendue & ses limites, 181. II *vol.* découvert par Pierre Alvarès Cabral, 182. II *vol.* méprisé par la cour de Lisbonne, 183. II *vol.* la culture du sucre le lui fait regarder d'un autre œil, 186. II *vol.* caractere & usage des Bresiliens, 187. II *vol.* ils refusent de se soumettre aux Portugais, 195. II *vol.* les jésuites gagnent leur confiance, 195. II *vol.* entreprises inutiles des François sur cette colonie, 198. II *vol.* entreprises plus sérieuses des Hollandois sur le même pays, 200. II *vol.* traité entr'eux & les Portugais lors de la révolution du Portugal, 204. II *vol.* les Hollandois chassés du Bresil par Viera, 205. II *vol.* les Bresiliens distribués dans des villages, 208. II *vol.* état actuel des Portugais dans le Bresil, 209. II *vol.* production de cette colonie, 227. II *vol.* découverte qu'on y fait, des mines d'or & de diamant, 232. II *vol.* marchandises que les Portugais y portent, 242. II *vol.* monopoles établis pour le commerce du Bresil, 245. II *vol.* loi qui interdit le séjour du Bresil aux étrangers, 263. II *vol.*
Bresil (bois de), description de l'arbre qui le fournit, ses usages, 228. II *vol.*
Bretigny (Poncet de), massacré, 527. II *vol.*
Bretons, subjugués par César, 481. III *vol.*
Britanniques (isles), ancien commerce qu'y faisoient les Phéniciens, les Carthaginois, les Gaulois, 227. I *vol.* état de ces isles sous les Romains, 228. I *vol.* maux qu'elles éprouverent depuis la destruction de leur empire, 228. I *vol.* conquête du pays par Guillaume le conquérant, 229. I *vol.* guerre de l'Angleterre avec la France, 229. I *vol.* son commerce entre les mains des Juifs & des Lombards, 229. I *vol.* ignorance profonde de la nation rélativement au commerce, 230. I *vol.* les cruautés du duc d'Albe, & les persécutions des réformés en France, attirent dans les isles Britanniques, beaucoup d'ouvriers, 232. I *vol.* progrès de leur commerce depuis Elisabeth, 232. I *vol.* les plus habiles négocians de Londres forment une société, 233. I *vol.* ses premieres expéditions, 234. I *vol.* elle fonde des colonies aux isles de Java, de Pouleron, d'Amboine, de Banda, 235. I *vol.* guerres qu'elle eût à soutenir contre les Hollandois, 236. I *vol.* & contre les Portugais, 239. I *vol.* ses liaisons avec la Perse, 240. I *vol.*
Brouage, capitaine flibustier, prend deux vaisseaux Hollandois, 303. II *vol.*
Broyo, cacique indien, épreuve qu'il fait pour s'assurer si les Espagnols sont immortels, 451. II *vol.*
Brew, port où se fait le commerce interlope des Anglois & des Espagnols, 33. III *vol.*
Brutus & Caton, les plus vertueux des Romains, n'ont à choisir qu'entre deux attentats, 485. III *vol.*
Bucharie (petite), description de ce pays, 23. I *vol.* soumise au culte du grand Lama, son commerce avec la Chine. 566. I *vol.*
Buddou, divinité de Chingulais, 68. I *vol.*
Budsoiste, secte religieuse du Japon, 104. I *vol.*

Buenos-ayres, fondation de cette ville, 112. II *vol.* les Espagnols l'abandonnent, 112. II *vol.* ils la rétabliffent, 115. II *vol.* defcription de cette ville, 116. II *vol.*

Buffle, animal domeftique, feroit préférable dans les ifles au cheval & au chameau, 419. II *vol.*

Buffi (M. de), conduit Salabetzingue à Aurengabad, 450. I *vol.*

C

CABOT (Sebaftien), arrivé à l'embouchure de la Plata, 107. II *vol.* fa premiere idée d'un paffage par le nord-oueft à la mer du fud, il découvre l'ifle de Terre-Neuve, 273. III *vol.*

Cabral (Alvarès), aborde à Calicut avec treize vaiffeaux, 48. I *vol.* hoftilités exercées contre lui, vengeance qu'il en tire, 48. I *vol.*

Cabral (Pierre Alvarès), découvre le Brefil 182. II *vol.*

Cacao, délayé dans l'eau chaude avec du miel ou du piment; breuvage des anciens Mexicains, 679. I *vol.*

Cacaotier, defcription, culture, ufage de cet arbre, 94. II *vol.*

Cacaoyers, tous les cacaoyers périffent à Saint-Domingue, 595. II *vol.*

Cachem-Alikan, revêtu par les Anglois de la foubabie du Bengale, en eft enfuite dépouillé, 344, I *vol.*

Cachemire, on y trouve des fectateurs du grand Lama, 542. I *vol.*

Caciques, rois des cinq nations de l'ifle de Haik, 638. I *vol.* leurs fonctions, leur puiffance actuelle dans la Nouvelle-Efpagne, 677. I *vol.*

Cadiang, petite efpece de feve cultivée à Timor, 151. I *vol.*

Café, d'où vient originairement l'arbre qui le produit, 262. I *vol.* maifons publiques établies pour le diftribuer, 263. I *vol.* en quels lieux de l'Arabie croît le cafier, 264. I *vol.* à quelle fomme on peut évaluer le commerce du café, 265. I *vol.* le commerce exclufif du café accordé à la compagnie des Indes de France, 470. I *vol.* fuccès de la culture de cet arbre à l'ifle de France, 487. I *vol.* cayenne eft la premiere des colonies Françoifes qui le cultiva, 528. II *vol.* fa culture réuffit bien à la Martinique, 553. II *vol.* état de fa culture à la Jamaïque, 40. III *vol.*

Caffa, les Génois en font une ville floriffante, 10. I *vol.* Mahomet II. en chaffe les Génois, 57. I *vol.*

Cafier, arbre qui produit le café, fa defcription, fa culture, 484. II *vol.* maniere d'apprêter & de conferver fon fruit, 484. II *vol.* le terrain qui lui convient, 485. II *vol.* foins qu'exige cet arbre, 486. II *vol.*

Cajanuma, montagne célebre par fon quinquina, 81. II *vol.*

Calampui, ifle ou Faria pille les tombeaux des empereurs de la Chine, 108. I *vol.*

Calbary, riviere d'Afrique au royaume de Benin, 370. II *vol.*

Calle (la), port d'Afrique & commerce qui s'y fait, 365. II *vol.*

Calicut, comment la fuperftition a rendu fon port vénérable aux Maures, 47. I *vol.* commerce de ce royaume, 285. I *vol.*

Californie, le jefuite Confang en parcourt le golfe, 670. I *vol.* defcription de cette prefqu'ifle, 705. I *vol.* les jefuites en civilifent les habitans, 707. I *vol.* état actuel de la Californie, & le parti qu'en pourroient tirer les Efpagnols, 709. I *vol.* ufage qu'ils en font, 709. I *vol.*

Calin, étain d'Afie, 399. I *vol.*

Calcuta, établiffement principal de la compagnie Angloife, 321. I *vol.* le fouba du Bengale lui enleve cette

ville, 343. I *vol.* l'amiral Watzon & le colonel Clive la reprennent avec d'autres places, 343. I *vol.*

Camboge (vernis de), 584. I *vol.*

Camis, espece de saints au japon, 101. I *vol.*

Campéche, Gryalva en parcourt la côte, 648. I *vol.* description de l'arbre qui a rendu cette ville célebre, 713. I *vol.* commerce qu'y font les Espagnols 714. I *vol.*

Camphre, huile essentielle concrete qui vient sur-tout de Bornéo, comment les Hollandois le subliment usage qu'en font les orientaux. 156. I *vol.*

Canada, premiers établissemens qu'y forment les François, 104. III *vol.* description de ce pays, 105. III *vol.* gouvernement, habitude, vertus, vices, guerres des sauvages qui l'habitoient, 106. III *vol.* les François se liguent avec les Algonquins, & d'autres sauvages contre les Iroquois, 134. III *vol.* la colonie Françoise du Canada ne fait pas de progrès, pourquoi? 136. III *vol.* le Canada pris & rendu aux François par les Anglois, 138. III *vol.* guerres des François contre les Iroquois, soutenu par les Anglois, 140. III *vol.* la paix de Riswik fait cesser toutes les hostilités, 145. III *vol.* les pelleteries deviennent la base du commerce des François dans le Canada, 145. III *vol.* état de ce pays à la paix d'Utrecht, 206. III *vol.* population, culture, mœurs, gouvernement, pêcherie, industrie du Canada depuis cette époque, 207. III *vol.* son commerce dans le tems de sa plus grande prospérité, 215. III *vol.* dépense du gouvernement françois pour l'entretien de cette colonie, 217. III *vol.* avantages que la France pouvoit en tirer, 222. III *vol.* origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada, 225. III *vol.* cession du Canada aux Anglois, ce qu'ils peuvent faire de cette colonie, 235. III *vol.* la conquête de ce pays, par les Anglois y donne lieu à une nouvelle législation & qu'elle elle est, 425. III *vol.*

Cananor, le roi de ce pays fait alliance avec les Portugais, 49. I *vol.* comptoir Hollandois dans le Malabar, 476. I *vol.*

Canara (le), son commerce concentré tout entier dans les mains d'Hyder-Alikan, 288. I *vol.*

Canaries (les), conquête de ces isles par un vaisseau de Henri, 21. I *vol.*

Canarins (les), se permettent la profession des armes, 35. I *vol.*

Candavir (province de), cédée aux Anglois par le souba du Décan, 308. I *vol.*

Candi, guerres des Hollandois contre le roi de ce pays, 168. I *vol.*

Canelle, description de l'arbre qui la donne, préparation, usages de cette écorce, 166. I *vol.* celle de la Cochinchine plus chere que celle de Céilan, 408. I *vol.*

Cannar (le fort de), ce qu'en dit M. de la Condamine, 18. II *vol.*

Canton, port le plus méridional de la Chine, le seul où les Européens soient reçus, 567. I *vol.* soie de Canton, 583. I *vol.*

Cap-Breton (isle du), nommée depuis l'isle royale, 170. III *vol.*

Capitation, combien cette imposition est humiliante, & combien elle est difficile à asseoir avec équité, 551. III *vol.*

Caraïbes, anciens habitans des isles de l'Amérique, 287. II *vol.* leur conformation, 287. II. *vol.* leur religion & leurs usages, 287. II *vol.* leur genre de vie, 289. II *vol.* épreuves auxquelles ils soumettoient leurs chefs avant son élection, 523. II *vol.* ils

cedent la Martinique aux François, après quelque résistance, 552. II *vol.* les Caraïbes noirs applatissent à Saint-Vincent le front de leurs enfans, de peur qu'on ne les prenne pour des negres, 70. III *vol.*

Caraque, fondation de cette ville, 92. II *vol.* célebre par la culture du cacao, 95. II *vol.*

Carasco (Lopès), avec un seul vaisseau combat pendant trois jours la flotte du roi d'Achem, 115. I *vol.*

Caravannes, tribut qu'elles paient aux Arabes, 262. I *vol.*

Carbet, nom d'un espece de hameau, chez les Caraïbes, 289. II *vol.*

Cardamome, usages de cette graine dans la cuisine & la médecine, 286. I *vol.*

Carénage (le fort), sa description, 548. II *vol.*

Cariacou, une des isles nommées Grénadines, 67. III *vol.*

Cariges, nation la plus douce du Bresil, 197. II *vol.*

Caribou, nom qu'on donne à la peau de Rennes dans le Canada, 148. III *vol.*

Carillon, fort attaqué inutilement par les Anglois, 230. III *vol.*

armes, leurs missions dans le Bresil, 217. II *vol.*

Caroline (la), colonie Angloise de l'Amérique, 370. III *vol.* sa situation, son étendue, 370. III *vol.* sa législation tracée par le célebre Lock, 371. III. *vol.* la tolérance réligieuse en est la base 371. III *vol.* vices de la constitution politique de ce pays, 373. III *vol.* les violences auxquelles se portent les propriétaires de cette colonie, occasionnent une révolte, 374. III *vol.* la couronne Angloise en reprend le gouvernement, 374. III *vol.* climat, productions de cette colonie, 375. III *vol.* variété de son sol, 377. III *vol.* sa population, 376. III *vol.* s'adonne à la culture du riz & de l'indigo, 376. III *vol.* exportations des deux Carolines, 379. III *vol.*

Caron, chef des François qui en 1668 s'établirent à Surate, 395. I *vol.*

Carpava, beaume qui vient du Bresil, 228. II *vol.*

Cartenate, province du Malabar, où les François se sont établis, 476. I *vol.*

Carteret, gouverneur de la partie occidentale du nouveau Jersey, 328 III *vol.*

Carteret, chevalier Anglois, obtient de Charles II. la propriété de la Caroline en société, 371. III *vol.*

Cartier (Jacques), entre dans le fleuve Saint Laurent; mais cette expédition n'a pas de suites, 104. III *vol.*

Carthage, ses richesses & son commerce, 4. I *vol.* ce qu'étoit la marine de cette république, 505. III *vol.*

Cartagene, fondation de cette ville, 87 II *vol.* état actuel de cette place, 88. II *vol.* maladie à laquelle sont sujets ses habitans, 89. II *vol.* remede proposé contre cette maladie, 89. II *vol.* port de Cartagene, 90. II *vol.* prise par les François, 318. II *vol.*

Carthaginois, ils subjuguent l'Espagne, comment? 632. I *vol.*

Carvajal, gouverneur de la province de Vene-Zuela, ses cruautés, 93. II *vol.*

Carvajal, férocité de ce lieutenant de Gonzale Pizarre, 29. II *vol.*

Casas (Barthelemi de Las Casas), réclame contre les cruautés des Espagnols, 675. I *vol.* projet humain qu'il propose & ne peut faire accepter, 93. II *vol.*

Cassave, espece de pain fait avec le manioc, 422, 463. II *vol.*

Caspienne (la mer), sa surface au dessus du niveau de l'océan & de la méditerranée, 24. I *vol.* reste de grandeurs qu'on découvre chez les nations

nations pauvres, qui habitent ses bords, 548. I *vol.* projet de la réunir au Pont-Euxin par un canal du Tanaïs au Volga, 554. I *vol.*
Cassa lignea, fausse canelle commerce qu'en fait la côte du Malabar, 287. I *vol.*
Cassin Bazar, son commerce de soies, 321. I *vol.*
Castanier, maniere dont il fait le commerce de l'or avec la Chine, 588. I *vol.*
Castes, la division des Indiens en castes, attribuée à Brama, 33. I *vol.*
Casteins (saint), capitaine du régiment de Carignan, choisi par les Abénaquis, 292. III *vol.*
Castor, description, mœurs, travaux, & chasses différentes de cet amphibie, 148. III *vol.*
Castors, la France perd par sa faute le commerce quelle en faisoit avec les sauvages du Canada, 221. III *vol.*
Castro (Juan de), reprend la ville de Diu, 111. I *vol.*
Castro, ce licencié défait le jeune Almagro, 24. II *vol.*
Cataraconi, plus connu sous le nom de fort de Fontenac, 210. III *vol.*
Catech, district assez étendu du Bengale, 314. I *vol.*
Catherine (sainte), description de cette isle, 240. II *vol.* les Portugais la fortifient, 241. II *vol.*
Caton & Crutus, les plus vertueux des Romains, n'ont à choisir qu'entre deux attentats, 485. III *vol.*
Cavagne (le), fort de la Havane, 465. II *vol.* sa description, 468. II *vol.*
Cavalerie (la), préférence qui lui est donnée dans les armées sur l'infanterie, enleve aux Romains leur gloire & leur succès, 497. III *vol.* ne peut servir pour l'attaque & la défense des villes & des châteaux, 498. III *vol.*
Caveri (le), riviere qui arrose le Tanjaour, 500. I *vol.*
Cavite, port de Manille, 533. I *vol.*
Cauris, coquilles blanches & luisantes, leurs usages dans le commerce, 282. I *vol.*
Cayenne (isle de), établissement malheureux que les François y forment en différens tems, 525. II *vol.* son état actuel, 526. II *vol.*
Cayes (les), description de cette ville, 599. II *vol.* reparations dont elle auroit besoin, 600. II *vol.*
Caylus (M. le comte de), il avoit quelques fragmens d'un vase de porcelaine cru égyptien, 570. I *vol.*
Célebes, étendue & température de cette isle, ses habitans, leur éducation, leur religion; maniere singuliere dont un de leurs rois s'y prit pour la changer, 152. I *vol.* les Portugais s'établissent à Célebes, 154. I *vol.* ils en sont chassé par les Hollandois; comment ceux-ci s'y soutiennent, commerce qu'ils y font, 154. I *vol.*
Celtes, ramassent les paillettes d'Or de leurs rivieres, 368. I *vol.*
Cerné, isle à l'est de Madagascar, 423. I. *vol.* abandonnée successivement par les Portugais & les Hollandois, les François y abordent & changent son nom de Maurice, en celui d'isle de France, 424. I *vol.* description de cette isle, 425. I *vol.*
César, ses expéditions contre les Bataves, 124. I *vol.* il leur accorde le titre d'amis & de freres du peuple romain, 125. I *vol.* il subjugue les Helvétiens, les Gaulois, & les Bretons, 481. III *vol.*
Cérillac (le Comte de), achete de Duparquet, la Grenade & les Grenadins, 515. II *vol.*
Céilan, ancien gouvernement de cette isle, 67. I *vol.* peuples qui l'habi-

toient à l'arrivée des Portugais, 67. I *vol.* Albuerquerque la néglige, malgré les avantages de sa position, 69. I *vol.* les Portugais en sont chassés par les Hollandois, 162. I *vol.*

Chaales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, 394. I *vol.*

Chadely, premier Arabe qui fit usage du café, 263. I *vol.*

Chalias, Mahométans qui font le commerce extérieur du Coromandel, 303. I *vol.* caste à laquelle est réservée le soin de dépouiller les cannelliers, 167. I *vol.*

Chameaux, comment les Arabes les dressent pour leurs brigandages, 260. I *vol.*

Champlain (Samuël de), jette les fondemens de Quebec, 105. III *vol.* il bat les Iroquois, 134. III *vol.*

Chandernagor, commerce qu'y font les François, 260. I *vol.* comment cette colonie fleurit par les soins de Dupleix, 426. I *vol.* prise par les Anglois, sa population actuelle, 452. I *vol.*

Chandasaeb, investi par Dupleix, de la nababie de Carnate, 445. I *vol.*

Change, déclaré usuraire par les théologiens, 12. I *vol.*

Cange (lettres de), inventées par les Juifs, 12. I *vol.*

Charles (saint), fort de la Guadaloupe, 584. II *vol.*

Charlemagne, ressucite le commerce en France, 9. I *vol.* subjugue les Saxons, & ne peut dompter les Arabes, 9. I *vol.* encourage l'agriculture par son exemple, & le commerce par sa protection, 370. I *vol.*

Charles-Quint, suspend tous les armemens pour les Moluques, moyennant une somme que lui donnent les Portugais, 531. I *vol.* engage les provinces de Venersuela, à la famille de Velsers, 93. II *vol.* accorde un privilege exclusif pour la traite des negres, 453. II *vol.* ses démêlés avec François I, roi de France, donne naissance au systême actuel de politique, 488. III *vol.* son génie l'emporte sur celui de son rival, 489. III *vol.* accusé d'aspirer à la monarchie universelle, 490. III *vol.*

Charles I, guerres civiles sous le regne de ce roi Anglois, 6. III *vol.* abandonne les catholiques, auxquels il s'étoit attaché, 362. III *vol.* donne quelque encouragement à la marine, 510. III *vol.*

Charles II, traité malhonnête qu'il fait avec des négocians, au préjudice de la compagnie des Indes, 247. I *vol.* il vend aux Hollandois le commerce de la nation, 248. I *vol.* accorde au lord Willougbhy la propriété d'Antigoa, 19. III *vol.* état de la marine Angloise sous ce prince, 510. III *vol.*

Charles II. roi d'Espagne, ses irrésolutions pour nommer son successeur, 323. II *vol.* se détermine en faveur du petit fils de Louis XIV. 323. II *vol.* guerres qui suivirent la mort de Charles, & désastre de la France & de l'Espagne, 324. II *vol.*

Charles VI. empereur, guerre occasionnée par sa mort, 330. II *vol.*

Charles VII. roi de France, est le premier qui garde des troupes armées en tems de paix, 499. III *vol.*

Charles IX. se réjouit du massacre de ses sujets, par les Espagnols dans la Floride, 101. III *vol.*

Charles XI. roi de Suéde, paie les dettes de l'état, 522. I *vol.*

Charles-Town, capitale de la Caroline méridionale, sa situation, 360. III *vol.*

Charter government, nom Anglois d'une espece d'administration démocratique; quels pays y sont soumis dans les colonies Angloises, 425. III *vol.*

Chat-cervier, nom qu'on donne au loup cervier de l'Amérique feptentrionale, 147. III *vol.*

Chatigam, port fitué fur les frontieres d'Aftracan, les Portugais s'y établiffent, 321. I *vol.* les Anglois s'emparent de cette place, ou les Portugais avoient été autrefois établis, 480. I *vol.* vues fur l'échange que les François devroient & pourroient faire de cette place contre Chandernagor, 481. I *vol.*

Chaya, racine propre à la teinture, 484. I *vol.*

Cheks, banquier de la cour de Delhy, 320. I *vol.*

Cherfonnefe cimbrique, aujourd'hui jutland, 495. I *vol.*

Chefapeak, nom d'une baye fituée en Amérique, avantage qu'elle procure à la Virginie & au Maryland, 365. III *vol.*

Chevaux arabes d'une qualité fupérieure à ceux des autres pays, 261. I *vol.*

Chevres (l'ifle aux), à l'entrée du port de Louisbourg, 170. III *vol.*

Chiapa des Indes, caractere & mœurs de fes habitans, 676. I *vol.*

Chibouctou, nommé depuis Hallifax par les Anglois, 297. III *vol.*

Chica (la), boiffon des Indiens, 44. II *vol.*

Chicachas (les), battent les François, & finiffent par un accommodement avec eux, 192. III *vol.*

Chicakol (province de), cédée aux Anglois par le fouba de Décan, 308. I *vol.*

Chicane (la), fléau des états policés, 429. III *vol.*

Chiens, ftipendiés par le gouvernement Efpagnol pour dévorer les hommes, 158. II *vol.*

Child (Jofias), fa perfidie, fuccès qu'elle eut, 248. I *vol.*

Chili, foumis en partie aux incas, 97. II *vol.* foumis en partie par Almagro, 98. II *vol.* caractere & mœurs des fauvages qui font la guerre aux Efpagnols, 99. II *vol.* état actuel des Efpagnols au Chili, 101. II *vol.* climat, fol, mines, commerce de ce pays, 101. II *vol.* forces actuelles de cette colonie, 138. II *vol.*

Chiloé (ifle de), borne le Chili au fud, 101. II *vol.*

Chiloteca, ville de l'Amérique Efpagnole, 314. II *vol.*

Chinaloa, richeffes qu'on a trouvé dans cette province, 671. I *vol.*

Chine (la), étendue, limites, ancienneté de cet empire, 81. I *vol.* fon agriculture, 82. I *vol.* fa navigation, 83. I *vol.* fête établie en ce pays pour l'encouragement de l'agriculture, 85. I *vol.* franchife de la navigation, de la pêche, de la chaffe, 86. I *vol.* modicité des impôts, 87. I *vol.* ils ont été augmentés depuis peu, 87. I *vol.* maniere douce & jufte dont s'en fait la levée, 87. I *vol.* état de la population à la Chine, 89. I *vol.* fon gouvernement, 90. I *vol.* autorité paternelle, 90. I *vol.* préjugé de la nobleffe inconnu dans cet empire, 91. I *vol.* état des Mandarins, 92. I *vol.* la royauté à la fois élective & héréditaire, 92. I *vol.* religion des Chinois 93. I *vol.* leurs mœurs, leurs manieres, 94. I *vol.* leur humanité, leur patriotifme, I 95. *vol.* caufes de leur peu de progrès dans les arts & les fciences, 97. I *vol.* pourquoi ils font mauvais guerriers, 98. I *vol.* établiffemens des Portugais à la Chine, 98. I *vol.* on y trouve des fectateurs du grand Lama, 542. I *vol.* conquife par Gengiskan, 544. I *vol.* par les Tartares Mant-Choux, 544. I *vol.* il n'y a point de gens oififs dans ce pays, 563. I *vol.* friponneries des marchands Chinois,

564. I *vol.* monnoies du pays, 564. I *vol.* ſon commerce par terre, 565. I *vol.* par mer, 566. I *vol.* avec les Européens, 567. I *vol.* établiſſement des Européens en ce pays, 588. I *vol.* à quelles ſommes montent les achats qu'ils y font, 591. I *vol.* que deviendra ce commerce, 592. I *vol.*

Chinois, maſſacrés aux Philippines, 537. I *vol.*

Chingulais, habitans de la partie méridionale du Céilan; leur gouvernement, leurs mœurs, leur religion, 68. I *vol.*

Chinoura, plus connu ſous le nom de Dougli, 322. I *vol.*

Chiquites, peuples du Paraguay civiliſés par les jéſuites, 129. II *vol.*

Chiriquita, ville de l'Amérique Eſpagnole, 314. II *vol.*

Chirurgiens, uſage reſpectable par rapport aux chirurgiens des navires Anglois arrivés des Indes, 333. I *vol.*

Choc (ance du), à Sainte-Lucie, 549. II *vol.*

Choco, conquête de cette province, ſes mines, 83. II *vol.*

Choulias (les), origine de ce peuple, 47. I *vol.* mahometans, ils font le commerce du Céilan & le cabotage.

Choux Caraïbe, plante des Antilles, 277. II *vol.*

Chriſtiern IV, roi de Dannemarck, entreprend le commerce des Indes ſous les offres de Boſchower, 499. I *vol.*

Chriſtiern IV, eſſaie de remonter la compagnie Danoiſe. 501. I *vol.*

Chriſtianiſme (le), ſon origine & ſes progrès, les richeſſes & l'autorité du clergé ſont cauſe du ſchiſme des différentes ſectes, 456. III *vol.* érige des monumens de terreur & de triſteſſe à la place des images riantes du paganiſme, 562. III *vol.*

Chriſtophe (Saint), premier établiſſement des François dans cette iſle, 514. II *vol.* il eſt vendu à Malthe, 515. II *vol.* cette iſle d'abord partagée entre les François & les Anglois, eſt cédée à ces derniers par le traité d'Utrecht, 522. II *vol.* deſcription de cette iſle, mœurs de ſes habitans, 24. III *vol.* état de ſa culture, 23. III *vol.*

Chuſan (iſle de), les Anglois y avoient une loge, 589. I *vol.*

Chunam, chaux des coquilles que les Indiens mêlent au betel, 165. I *vol.*

Ciceron, l'harmonie & la raiſon ont mis cet orateur au-deſſus de tous les orateurs ſacrés, 568. III *vol.*

Cimbres, premiers habitans du Dannemarck, 495. I *vol.*

Civiliſés, malheurs des peuples civiliſés, 260. III *vol.*

Clarandon (le lord), obtient de Charles II. la propriété de la Caroline en ſociété, 371. III *vol.*

Clergé, néceſſité de détruire ſa puiſſance au Breſil, 265. II *vol.* ſes richeſſes & ſon autorité le conduiſent à un deſpotiſme intolérable, 456. III *vol.* les rois ne peuvent augmenter leur pouvoir ſans diminuer celui du clergé, 461. III *vol.* le clergé eſt une profeſſion ſtérile pour la terre, lorſqu'il s'occupe à prier, 529. III *vol.* c'eſt le plus cruel ennemi des états lorſqu'il eſt animé de l'eſprit de perſécution, 529. III *vol.*

Clive (le colonel), & l'amiral Watzon, reprennent Calcuta avec d'autres places, 343. I *vol.*

Clugny (place de), au cap François, 609. II *vol.*

Coblom, établiſſement de la compagnie d'Oſtende, 509. I *vol.*

Cobre, riviere de la Jamaïque, 45. III *vol.*

Coca, deſcription de cette arbriſſeau, 57. II *vol.*

Cochenille, defcription de l'infecte qui la donne, 687. I *vol.* maniere dont on en fait la récolte & la préparation, 688. I *vol.* cette richeffe eft négligée mal-à-propos dans la province de Quito, 82. II *vol.*
Cochinchine, conquife par un prince fugitif du Tonquin, 404. I *vol.* elle doit aux femmes la douceur de fes mœurs, 404. I *vol.* fon gouvernement, 405. I *vol.* fes productions & fon commerce, 407. I *vol.*
Cochin (le roi de), fait alliance avec les Portugais, 49. I *vol.* état actuel de ce royaume, 284. I *vol.*
Cochin, prife de cette ville par Vangoens, 171. I *vol.*
Cochon, le feul des animaux domeftiques portés d'Europe en Amérique, qui n'ait pas dégénéré, 417. II *vol.*
Cocotier, defcription de cet arbre & de fon fruit. 74. I *vol.*
Code de l'impératrice de Ruffie, ce que c'eft, 559. I *vol.*
Codington (le colonel), établit à Antigoa la culture du fucre, 19. III *vol.*
Cogé-Sophar, miniftre de Mahmoud, fe rend maître de Diu, 110. I *vol.*
Colbert, il établit en 1664 une compagnie des Indes, 380. I *vol.* fa mort eft le terme des profpérités de la France, 416. I *vol.* il protege l'induftrie de préférence à l'agriculture, 516. II *vol.* il rachete les ifles de l'Amérique, & les livre à une compagnie exclufive, 517. II *vol.* mauvais fuccès de cette compagnie, 517. II *vol.* met le commerce de luxe entre les mains des François par l'établiffement des manufactures, 517. III *vol.*
Collao, fert de port à Lima, 60. II *vol.* ce que c'eft que cette place, 139. II *vol.*
Colefchey, établiffement Danois dans le Travancor, 283. I *vol.*
Coligny, envoie Jean Ribaud dans la Floride, 99. III *vol.*
Colliers de porcelaine des fauvages; ufage qu'ils en font, 112. III *vol.*
Colliton, chevalier Anglois obtient de Charles II. la propriété de la Caroline en fociété, 371. III *vol.*
Collou, port d'Afrique & commerce qui s'y fait, 365. II *vol.*
Colomb (Chriftophe), part pour le nouveau-monde, le découvre & aborde aux Lucayes, 635. I *vol.* il va delà à l'ifle de Hayti, & y forme un établiffement, 637. I *vol.* comment la cour d'Efpagne le reçoit à fon retour, 640. I *vol.* retourné à Hayti, il en réduit les habitans à l'efclavage, 641. I *vol.* il y ramene d'Efpagne une colonie de malfaiteurs, 644. I *vol.* il eft jeté dans les fers, & ramené en Efpagne comme criminel, 645. I *vol.* aborde à l'ifle de la Trinité en Amérique, 441. II *vol.* découvre la Jamaïque, 26. III *vol.* par quel artifice il y obtient des fubfiftances, 27. III *vol.* par la découverte de l'Amérique il ranime les bras de toute l'Europe, dont Luther dans le même tems ranimoit les efprits, 461. III *vol.*
Colonies, caufes de la décadence des colonies Efpagnoles, 157. II *vol.* fommes que les Efpagnols ont tiré des fiennes en différens tems, 171. II *vol.* réflexions générales fur les colonies Européennes en Amérique, 499. II *vol.* différences entre les idées des anciens & celles des modernes fur la nature & la deftination des colonies, 652. II *vol.* plan qu'on pourroit fuivre dans l'établiffement d'une colonie nouvelle, 61. III *vol.* eftimation des revenus que diverfes nations tirent des colonies qu'elles ont formées dans les ifles de l'Amé-

rique, 82. III *vol.*
Colram, riviere du Tanjaour, c'eſt un des bras du Caveri, 500. I *vol.*
Commenwine, riviere du pays de Surinam en Amérique, 481. 489. II *vol.*
Commerçans, mépris que les Romains avoient pour leurs profeſſions, 10. I *vol.* vexations auxquelles ils ſont expoſés ſous le gouvernement féodal, 11. I *vol.* ils ont été ſouvent excommuniés, 11. I *vol.*
Commerce d'Inde en Inde, abandonné aux négocians particuliers, par la compagnie Angloiſe, 331. I *vol.* il influe autant ſur la guerre que la prépondérance des nations, 493. III *vol.* quels peuples s'adonnerent les premiers au commerce, 513. III *vol.* les Croiſades apportent en Europe le goût du luxe & le commerce, 514. III *vol.* les Portugais vont établir leur commerce aux Indes orientales, & les Eſpagnols en Amérique, 514. III *vol.* les Eſpagnols deviennent pauvres avec tout l'or de l'Amérique, & les Hollandois s'enrichiſſent par leur commerce, 515, III *vol.* progrès du commerce de Hollande, 515. III *vol.* la liberté & la tolérance, cauſes de la proſpérité de la république, 516. III *vol.* l'Angleterre ouvre les yeux ſur les avantages du commerce, 516. III *vol.* établiſſement des manufactures en France ſous Colbert, 517. III *vol* avantages & inconvéniens moraux attachés au commerce, 518. III *vol.* connoiſſances & lumieres qu'exige la profeſſion de commerçant, 519, III *vol.* l'ame du commerce eſt la liberté, 521. III *vol.* tableau des guerres de commerce, 522. III *vol.*
Commiſſaires, funeſte influence qu'ils ont eue dans la compagnie des Indes de France, 459. I *vol.*
Comore (iſle de), à quel uſage elles ſont employées par les Anglois, 329. I *vol.*
Compagnie des Jndes Hollandoiſes, ſon établiſſement, 133. I *vol.* maniere dont ſes affaires ſont conduites aux Indes & en Europe, 192. I *vol.* fonds, actions de cette compagnie, 195. I *vol.* cauſes de ſa proſpérité, 197. I *vol.* de ſa décadence, 201, I *vol.* moyens qui lui reſtent pour ſe rétablir, 208. I *vol.* droits qu'elle paie à l'état, 220. I *vol.* ancienne ſageſſe & corruption actuelle des Hollandois, 224. I *vol.*
Compagnie Angloiſe, ſes fonds, 333. I *vol.* étendue de ſon commerce, 334. I *vol.* entraves qui la gênent, 334. I *vol.*
Compagnie de la mer du Sud, 137. I *vol.*
Compagnie Françoiſe, produit de ſes ventes, 460. I *vol.* ſuſpenſion de ſon commerce, 461, I *vol.* ſes engagemens & ſes moyens pour y ſatisfaire, 465. I *vol.* ceſſion qu'elle fait au roi après ſa ſuſpenſion, 475. I *vol.* état actuel de cette compagnie, 475. I *vol.*
Compagnies, deux compagnies Angloiſes, l'une de la Virginie méridionale, l'autre de la ſeptentrionale, elles ne réuſſirent ni l'une ni l'autre, 243. III *vol.*
Complemaſſe, poiſſon ſéché au ſoleil, 282. I *vol.*
Condawir, cédée aux François, 446. I *vol.*
Conception (la), ville du Chili, 101. II *vol.*
Confucius, idée de ſa doctrine, 93. I *vol.*
Connecticut, province de la nouvelle-Angleterre, 515. III *vol.* province Angloiſe de l'Amérique ſeptentrionale, à quelle eſpece de gouvernement elle eſt ſoumiſe, 425, III *vol.*

Consang (Ferdinand), ce jésuite parcourt le golfe entier de la Californie, 670. I *vol.*
Conseil de la compagnie des Indes Hollandoises, ses fonctions, son autorité, 194. I *vol.*
Constantin, deux de ses loix préparent la chûte de l'empire Romain, 6. I *vol.* faute qu'il fit de ne pas réunir en sa personne le pontificat, & l'empire, 455. III *vol.*
Constantinople, le commerce des Indes transféré d'Alexandrie dans cette ville, 55, I *vol.* pourquoi les cafés y sont interdit, & les tavernes tolérées, 263. I *vol.*
Continent, parallele de l'ancien & du nouveau continent, 257, III *vol.*
Coock, corsaire Anglois chasse les François de l'isle Saint-Martin, 477. II *vol.*
Cooper (la), riviere de la Caroline méridionale, 380. III *vol.*
Copernic, fait revivre le systême imaginé par Pythagore, que le soleil est au centre du monde, 572. III *vol.*
Coquimbo, ville du Chili, ses mines de cuivre, 102. II *vol.*
Corée (la), tributaire des Chinois, 565. I *vol.*
Cordilieres, leur description, 31. II *vol.* devenues l'asile d'une infinité d'Indiens, 160. II *vol.*
Coromandel, albuerquerque néglige d'y établir les Portugais, 69. I *vol.* description physique de cette côte, 297. I *vol.* commerce qu'elle faisoit quand les Européens s'y montrerent, 298. I *vol.* colonies qui s'y établissent, 299. I *vol.* tout son commerce se réduit à celui des toiles de coton, 299. I *vol.* situation actuelle des François sur cette côte, 481. I *vol.*
Correa, artifice qu'il emploie pour éluder un parjure, 109. I *vol.*
Correction (isle de), surnom donné à Banda, 150. I *vol.*
Corsaires de la Jamaïque, 713. I *vol.* 30. III *vol.*
Corse (cap), cap d'Afrique situé à la côte d'or, 389. II *vol.*
Cortez (Fernand), son caractere, 648. I *vol.* soumet Tabasco, 649. I *vol.* arrivé au Mexique, il bat les Tlascalteques, & fait alliance avec eux, 657. I *vol.* il défait l'armée de Narvaez, envoyé pour le dépouiller de son commandement, 659. I *vol.* il est obligé de se retirer de Mexico à Tlascala, 665. I *vol.* il soumet tout le Mexique, 668. I *vol.*
Corvées, origine des corvées, combien elles sont nuisibles aux colonies Françoises de l'Amérique, 633. II *vol.*
Cossinga, fils d'Equam, pirate Chinois chasse les Hollandois de Formoze, 138. I *vol.*
Cotate, citadelle du royaume de Travancor, 283, I *vol.*
Côte d'or, pays d'Afrique, 377, II *vol.*
Côteaux (bourg des), ce que c'est que son port, 601. II *vol.*
Cothoal, espece de Notaire dans l'Indostan, 437. I *vol.*
Coton, commerce qu'on en fait à Surate, 394. I *vol.*
Cotonnier, description & culture de cet arbre, 36. III *vol.*
Couch-Couch, plante des Antilles, 277. II *vol.*
Courbari, espece d'arbre des Antilles, 277. II *vol.*
Coyet, gouverneur du fort de Zélande, obligé de capituler, 139. I *vol.*
Crabes (isle des), *voyez* Borriquen.
Craven (le lord), obtient de Charles III la propriété de la Caroline en société, 371. III *vol.*
Crédit, ce que c'est que le crédit public & le crédit particulier, 557, III *vol.* l'usage du crédit public ignoré des anciens gouvernemens, 558. III *vol.*

le crédit public eſt moins ruineux pour certaines nations que pour d'autres, 559. III *vol.* danger des emprunts publics, 559. III *vol.* leur fin eſt néceſſairement une banqueroute publique, 561. III *vol.*

Créoles, leur état au Mexique, 673. II *vol.* diviſion que le gouvernement entretient entr'eux & les Eſpagnols d'Europe, 162. II *vol.* nom générique des enfans Européens nés aux iſles, 431. II *vol.* ont l'air moins ſains que les Européens, 432. II *vol.* leur caractere, leurs vertus & leurs vices en général, 432. II *vol.* fécondités des femmes créoles, 433. II *vol.* leur paſſion, leur caractere, 433. II *vol.* l'habitude de vivre avec des eſclaves rend les créoles orgueilleux juſqu'à l'excès, 434. II *vol.* ſont exempts de beaucoup de maux communs en Europe, 436. II *vol.* maladies auxquelles ils ſont expoſés, 436. II *vol.* leurs cauſes, moyens d'en prévenir quelques-unes, 438. II *vol.* leurs différences phyſiques & morales d'avec les Européens, 410. III *vol.* pourquoi les créoles ſont moins propres aux ſciences que les Européens, 411. III *vol.*

Crid, nom que les Malais donnent à une eſpece de poignard, 72. I *vol.* deſcription de ce poignard, 152. I *vol.*

Croiſades, elles accrurent le commerce en inſpirant à la nobleſſe d'Europe les mœurs des Grecs & des Arabes, 10. I *vol.* apportent en Europe le goût du luxe & le commerce, 513, 532. III *vol.* ſont la cauſe de la richeſſe des moines, 546. III *vol.*

Croix (Sainte), vendue à Malte, 515. II *vol.* évacuée par les François, 522. II *vol.*

Cromwel, ſes ſuccès ſur mer contre la Hollande ne rétabliſſent pas le commerce des Anglois, 245. I *vol.* protecteur d'Angleterre ſe joint à la France contre l'Eſpagne, 297. II *vol.* cette conduite blamée par les politiques, 297. II *vol.* perſécute les quakers, 336. III *vol.* cherche enſuite les attirer dans ſon parti, 336. III *vol.*

Cronenbourg, ville & forteresſe de Dannemarck, 511. II *vol.*

Cronſtad, port de Peterſbourg, 556. I *vol.* déſavantages de ce port, 556. I *vol.*

Croſat, obtient le commerce excluſif de la Louiſiane, 181. III *vol.* ſes vues ne réuſiſſent pas, 181. III *vol.*

Cruciade (la), ce que c'eſt que cette bulle, 696. I *vol.*

Cuba, établiſſement des Eſpagnols dans cette iſle, 648. I *vol.* une des Antilles appartenante aux Eſpagnols, 274, 275, 300. II *vol.* deſcription de cette iſle, 459. II *vol.* importance de cette colonie, 460. II *vol.* commerce qui s'y fait, 461. II *vol.* ſa population, 462. II *vol.*

Cubagua, iſle de l'Amérique, *Voyez* Perles (iſles des).

Cucheri, arbre aromatique ſemblable à la muſcade & au girofle, 218. II *vol.*

Cudjoc, negre de la côte de Guinée, 396. II *vol.* ſa générofité envers un Anglois, 397. II *vol.*

Cuirs, commerce qu'en font les habitans du Paraguai; chaſſe par laquelle ils ſe les procurent, 120. II *vol.*

Culan (le roide), fait alliance avec les Portugais, 49. I *vol.*

Cumana, établiſſement des Eſpagnols en Amérique, 445. II *vol.*

Curacao, iſle de l'Amérique enlevée par les Hollandois anx Eſpagnols; deſcription de ſon port, & de ſa forteresſe, 475, II *vol.* échanges importans qui s'y font, 478. II *vol.* petite

petite isle qui appartient aux Hollandois, 598. II *vol.*
Curcuma, nom qu'on donne au safran d'Inde, 286. I *vol.*
Cusco, pillage de cette capitale du Pérou par les Espagnols, état ancien & actuel de cette isle, 41. II *vol.*
Cuyaba, ses mines exploitées par les Paulistes, 227. II *vol.*

D

DAARSSENS, riche particulier Hollandois, qui achete un tiers de la colonie de Surinam, 497. II *vol.*
Daca, résidence du gouverneur du Bengale, 311. I *vol.* commerce que cette ville fait en toile, 319. I *vol.*
Dacosta (Benjamin), établi à la Martinique la culture du cacao, 553. II *vol.*
Dagobert, il réveille le commerce & rétablit les foires, 369. I *vol.*
Dairis (les), puissance temporelle & spirituelle dont ils étoient à la fois dépositaires, 100. I *vol.* leur autorité réduite à la seule spirituelle, 101. I *vol.*
Daltères, nom d'un fort de la Havane, sa description, 467. II *vol.*
Daman (isle de), sur la côte de Cambaye, 109. I *vol.*
Damas de la Chine, ses qualités, 584. I *vol.*
Dame-Marie, petit établissement à St. Domingue, 601. II *vol.*
Dame (place de notre), au cap François, 609. II *vol.*
Damerary, colonie Hollandoise, & riviere de l'Amérique, 483. II *vol.* 489. II *vol.*
Denambuc commandant François, *voyez* Warner.
Dannemarck, son ancien état sous les Cimbres, 495. I *vol.* repeuplé par les Scythes qu'Odin conduisoit, 496. I *vol.* dépeuplé une seconde fois par l'émigration qui ruina l'empire Romain, 496. I *vol.* au huitieme siecle il se releve, & s'adonne à la piraterie, causes de ses succès, 497. I *vol.* le christianisme rend les Danois sédentaires, 498. I *vol.* ils entreprennent le commerce des Indes, & s'établissent dans le Tanjaour, 499. I *vol.* leur prospérité dure peu, 500. I *vol.* il forment une nouvelle compagnie qui n'est pas heureuse, 502. I *vol.* privilege de la société actuelle, 503. I *vol.* sa situation en Europe & aux Indes, 504. I *vol.* marchandises quelle exporte & qu'elle importe, 505. I *vol.* projet de transférer de Copenhague à Altena le siege de cette compagnie, 506. I *vol.*
Détail des possessions de cet état en Europe, & de leur différentes productions, 508. II *vol.* population de ce royaume, 510. II *vol.*
Danois, leur commerce dans le Coromandel, 303. I *vol.* conjectures qui peuvent faire penser qu'ils ont été en Amérique avant Christophe Colomb, 500. II *vol.* ancien gouvernement danois, 501. II *vol.* s'établissent en Amérique, à l'isle de St. Thomas, & y sont traversés par les Anglois, 502. II *vol.* défrichent l'isle de St. Jean, 503. II *vol.* tâchent de s'établir à l'isle des Crabes, & en sont empêchés par les Espagnols, 504. II *vol.* obtiennent de la France la propriété de Sainte-Croix, 505. II *vol.* accordent la liberté du commerce des isles à tous les sujets de leur domination, 505. II *vol.* achete du roi d'Aquambo, deux forteresses à la Côte-D'or, 391. II *vol.* 505. II *vol.* état du commerce des Danois dans leurs isles, 508. II *vol.* police, finances & commerce des Danois en Europe, 510. II *vol.* soumis au gouvernement despotique, 462. III *vol.*
Dansbourg, forteresse danoise à la côte

du Coromandel, 500. I *vol.*
Darien, mœurs des ſauvages de cette contrée, 3. II *vol.*
Dauphin, nom d'un fort Eſpagnol à l'iſle de Saint-Domingue, 457. II *vol.* deſcription de cette place, 610. II *vol.* pourquoi les François l'ont abandonné, 170. III *vol.*
Dauphine (iſle), ſituée vis-à-vis la Mobile, 180. III *vol.*
Daves, iſle de l'Amérique, 475. II *vol.*
Daurado (Del), bruit répandu dans toute l'Europe ſur la richeſſe de cette partie de la Guyane, 524. II *vol.*
Décan (la ſoubabie du), ſon étendue & ſon importance, 444. I *vol.*
Delaware (la), riviere de l'Amérique ſur laquelle eſt ſituée Philadelphie, 349. III *vol.*
Delaware, gouverneur de la Virginie, ſon caractere, 354. III *vol.* ſervices qu'il rend à la colonie, 355. III *vol.*
Delhy, capitale de l'empire fondée par les Patanes, 431. I *vol.*
Delmenhorſt, comté du Dannemarck, 509. II *vol.*
Démocrite, philoſophe grec, ſon ſyſtême, 569. III *vol.*
Denambuc, chef des François qui s'établirent à Saint Chriſtophe, 514. II *vol.* il fonde une colonie françoiſe à la Martinique, 551. II *vol.*
Dénonville, ſa perfidie envers les Iroquois, 141. III *vol.*
Deſcartes briſe les chaînes dont l'eſprit humain étoit enveloppé, 572. III *vol.*
Deſclieu (M.) porte à la Martinique deux cafiers, 553. II *vol.*
Déſertion, moyens tyranniques employés pour empêcher la déſertion des ſujets d'un royaume dans un autre, 414. III *vol.* réflexion ſur cet attentat contre le droit naturel, 415. III *vol.* invitation à l'Angleterre d'être la premiere à faire ceſſer cette iniquité, 415. III *vol.*
Déſiderade (la), production de cette iſle dépendante de la Guadaloupe, 577. II *vol.*
Deſpotiſme, ce que c'eſt que cette eſpece de gouvernement, 462. III *vol.* à quelle dégradation il conduit les hommes, 262. III *vol.* le deſpote eſt criminel même lorſqu'il eſt juſte, 463. III *vol.*
Détroit, pays fertile au-delà du lac Errée, 210. III *vol.*
Diamans (le commerce des), tombé tout entier entre les mains des Anglois, des Juifs & des Arméniens, 299. I *vol.* énumération des principales mines de diamant, 235. II *vol.* quels ſont les plus beaux diamans connus, 237. II *vol.*
Dian, nom que portent les chefs des différentes provinces de Madagaſcar, 375. I *vol.*
Dîmes, l'obligation de la dîme impoſée aux Canadiens, 213. III *vol.*
Dioſcoride, nom donné par les anciens à l'iſle de Socotora. 59. I *vol.*
Diu, cette place importante pour les Portugais eſt priſe par Cogé-Sophar, 110. I *vol.* & recouvrée par Jean Caſtro, 111. I *vol.*
Dividende, variation de celui des actions de la compagnie de France, 462. I *vol.*
Divicottei, les Anglois s'en emparent, 304. I *vol.*
Divy (l'iſle de,) cédée aux François, 446. I *vol.*
Dodley, caractere & conduite de ce commandant de la Jamaïque, 28. III *vol.*
Doge, premier magiſtrat de Veniſe, 479. III *vol.*
Dogeron (Bertrand), conduite ſage & humaine de ce fondateur de la colonie françoiſe de St. Domingue, 589. II *vol.*
Domingue (Saint), les Indiens de cette

isle prennent la résolution de n'avoir plus de commerce avec leurs femmes, 160. II *vol.* description de cette isle, 586. II *vol.* Dogeron devient le fondateur de cette colonie, 589. II *vol.* femmes qu'il y fait insporter, 590. II *vol.* révolte qui s'y allume, 591. II *vol.* deux administrateurs envoyés dans cette isle pour y établir la subordination, 592. II *vol.* moyens imaginés par le gouvernement pour la culture de la partie méridionale de l'isle, 594. II *vol.* malheurs arrivés à la colonie, 595. II *vol.* sédition à l'occasion du commerce exclusif des negres accordé à la compagnie des Indes, 595. II *vol.* état actuel de la colonie, 597. II *vol.* ses productions & sa population, 611. II *vol.* commerce des François avec les Espagnols de cette isle, 614. II *vol.* comment la colonie peut assurer ses liaisons avec l'Europe, 615. II *vol.* démêlés fréquens des François & des Espagnols, 617. II *vol.* nécessité de fixer les limites des deux peuples, 619. II *vol.* mesures que doit prendre la France pour garantir la colonie des invasions des étrangers, 622. II *vol.*

Dominique (la), description de cette isle, 74. III *vol.* modique établissement qu'y font les François, 74. III *vol.* les Anglois s'en emparent, importance dont elle est pour eux, 74. III *vol.*

Dongli, comptoir Hollandois, 322. I *vol.*

Drake, il ravage les côtes du Pérou, 72. II *vol.* il brûle Cartagene, 83. II. *vol.* fameux navigateur anglois pille Saint-Domingue, 455. II *vol.* ramene en Angleterre les restes de la colonie angloise à la baie de Roénoque, 242. III *vol.* amiral anglois, honneurs qu'il reçoit sur le vaisseau sur lequel il avoit fait le tour du monde, 510. 573. III *vol.*

Drucourt (madame de), son courage au siege de Louisbourg, 229. III *vol.*

Druides, premiers prêtres des Bretons, leur puissance, 244. III *vol.*

Ducasse, prêt de s'emparer de San-Domingo, est arrêté par les ordres de la cour. 618. II *vol.*

Dumas, envoyé à Pondichery, obtient de la cour de Delhy, la permission de battre monnoie, soutient la dignité du nom françois, 421. I *vol.*

Dumplers, secte qui s'établit en Transilvanie, 342. III *vol.* son origine, ses progrès, 342. III *vol.* leur genre de vie, 342. III *vol.* leur morale, leurs dogmes, 342. III *vol.* leur maniere de se nourrir & de se vêtir. 343. III *vol.* simplicité de leurs mœurs, 343, III *vol.*

Duparquet, achete la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade & les Grenadins, 515. II *vol.*

Duplessis, un des premiers chefs des François qui aborderent à la Guadaloupe, 572. II *vol.*

Dupleix est nommé à la direction de Chandernagor, 426. I *vol.* il rend ce comptoir florissant, 426. I *vol.* il est appellé à Pondichery, 427. I *vol.* devient ennemi de la Bourdonnaie, & le traverse, 429. I *vol.* fait lever aux Anglois le siege de Pondichery, 429. I *vol.* dispose des plus grandes possessions des Indes, 445. I *vol.* se fait céder un territoire immense, 446. I *vol.* est revêtu de la dignité de nabab, 447. I *vol.* soutient vigoureusement la guerre contre les Anglois, 450. I *vol.* est rappellé, 454. I *vol.*

Dutasta (M.) utilité de ses recherches, 284. II *vol.*

E

EAU-DE-VIE, maux que cette liqueur a fait aux sauvages, 164. III *vol.*

Ecosse (nouvelle), ce qu'on comprend aujourd'hui, & ce que l'on comprenoit autrefois sous ce nom, 290. III *vol.* la France en est dépouillée par l'Angleterre, 293. III *vol.* à quelles conditions les François de la Nouvelle-Ecosse se soumirent à l'Angleterre, 293. III *vol.* innocence de leurs mœurs, 294. III *vol.* les Anglois envoient parmi eux une colonie, 297. III *vol.* la plupart des François se retirent dans la Nouvelle-France, 297. III *vol.* trahison des Anglois contre ceux qui resterent, 298. III *vol.* état actuel de la Nouvelle-Ecosse, 299. III *vol.*

Ecriture hiérogliphique des Mexicains, 652. I *vol.*

Edenton, ville de la Caroline septentrionale, 360. III *vol.*

Edifices, les édifices hardis du septieme siecle ne prouvent pas la richesse des peuples, 8. I *vol.*

Edouard, la religion anglicane se forme sous son regne, 248. III *vol.*

Edouard, marchand anglois, ouvre le premier café à Londres, 264. I *vol.*

Egalité parmi les hommes est la base de la secte des anabaptistes, 333. III *vol.*

Egaspe (Michel Lopès de l'), chargé de soumettre les Philippines, 532. I *vol.*

Egypte, histoire de son commerce, 52. I *vol.* son soudan entre dans la ligne des Vénitiens contre les Portugais, 58. I *vol.*

Elan, à quelle latitude on les trouve dans le Nouveau-Monde, 148. III *vol.*

Elbe, naufrage de quelques Indiens sur les côtes de ce fleuve, du tems d'Auguste, ce qu'on doit penser de cet événement, 549. I *vol.*

Eléphans, honneurs que les Siamois sont obligés de leur rendre, 400. I *vol.*

Elisabeth, progrès que le commerce anglois fait sous son regne, 232, I *vol.* maintient en Angleterre l'autorité royale, 5. III *vol.* ce qu'elle vouloit faire pour la réforme de la religion, 248. III *vol.* encouragement qu'elle donne à la marine, 510. III *vol.*

Elisabeth, vaisseau de guerre anglois, générosité du gouverneur de la Havane à son égard, 52. III *vol.*

Elour (province d'), cédée aux Anglois par le souba du Décan, 308. I *vol.* cédée aux François, 446. I *vol.*

Elton, anglois, forme le projet d'établir un commerce entre sa nation & la Perse par la mer Caspienne, 550. I *vol.*

Elzeneur, ville de Danemarck, 511. II *vol.*

Embden, compagnie pour les Indes orientales que le roi de Prusse y établit, 526. I *vol.*

Emeraudes, de la nouvelle Grenade, 85. II *vol.*

Emmanuel, envoie une flotte à la découverte des Indes, 22. I *vol.* persécute les Juifs, 185. II *vol.*

Emprunts, les Vénitiens imaginent les premiers d'attacher les particuliers à l'état par des emprunts, 15. I *vol.*

Encens, quel étoit le prix de cette résine chez les anciens, 54. I *vol.*

Encyclopédie (l'), révolution opérée dans les esprits par ce grand ouvrage, 574. III *vol.* ce dépôt des lumieres caractérisera dans les siecles à venir le siecle de la philosophie, 575. III *vol.*

Ennery (M. le Comte d'), fondateur de la colonie de Sainte-Lucie, 547. II *vol.*

Epiceries, moyens que prennent les Hollandois pour s'en approprier le commerce exclusif, 159. I *vol.*

Epicure, philosophe grec, ressuscite les opinions de Démocrite, 569, III *vol.*

Esclavage, on doit faire honneur de son abolition à la religion chrétienne, 13. I *vol.* d'un usage ancien en Guinée, 283. II *vol.*

Esclaves, privilege exclusif de la traite des esclaves accordé à la compagnie des Indes Françoises, 470. I *vol.*

Eskimaux, petitesse & difformité de ces peuples, leurs mœurs, 267. III *vol.*

Espagne, état de ce royaume au quinzieme siecle, 15. I *vol.* mœurs de ses premiers habitans, 631. I *vol.* elle est subjuguée par les Carthaginois, 632. I *vol.* ensuite par les Romains, 632. I *vol.* puis par les Goths qui sont chassés par les Maures, 633. I *vol.* ceux-ci sont dépouillés à leur tour, 634. I *vol.* découverte du Nouveau-Monde, 635. I *vol.* les Espagnols idolâtres de leurs préjugés, 657. I *vol.* invasions auxquelles sont exposées leurs possessions d'Amérique, & les expédiens propres à les garantir, 136. II *vol.* l'indolence des Espagnols n'est pas incurable. 164. II *vol.* est sous un gouvernement absolu, 478. III *vol.* cede la prépondérance à la France par la paix des Pyrenées 490. III *vol.* tableau de la guerre pour la succession d'Espagne, 491. III *vol.*

Espagnols, leurs premiers établissemens formés aux Philippines, 532. I *vol.* état actuel de leur puissance dans ces isles, 532. I *vol.* ce qu'ils pourroient y faire, 536. I *vol.* repoussent les Anglois à Saint-Domingue, 299. II *vol.* chassés de la Jamaïque par les Anglois, 300. II *vol.* se réfugient à Cuba, 300. II *vol.* s'établissent à la Trinité, 441. II *vol.* à Saint Thomas, 445. II *vol.* à l'isle des Perles, 447. II *vol.* à la Marguerite, 447. II *vol.* à Porto-Rico, 448. II *vol.* à Saint Domingue, 453. II *vol.* les sauvages se révoltent contr'eux, 451. II *vol.* abandonnent Saint Domingue pour aller au Mexique, 454. II *vol.* état de Saint Domingue en 1717, 456, 458. II *vol.* conquête de l'isle de Cuba par les Espagnols, 459. II *vol.* avarice & cruauté des Espagnols & haine des sauvages contr'eux, 360. II *vol.* dépenses des fortifications de la Havane, 467. II *vol.* inconvéniens du projet de rendre à Cuba tous les colons soldats, 469. II *vol.* les Espagnols perdent plus qu'ils ne gagnent à leurs colonies, 469. II *vol.* causes de la foiblesse de la monarchie espagnole, 470. II *vol.* moyens de la rétablir, 471. II *vol.* les Espagnols s'emparent de l'isle Saint Martin sur les François & les Hollandois & l'abandonnent, 477, II. *vol.* massacrent les Anglois à l'isle des Crabes, & s'en emparent, 504. II *vol.* chassent de l'isle de Sainte Croix les Hollandois & en sont chassés par les François, 504. II *vol.* massacrés par les Missouris, 189. III *vol.* perfectionnent la discipline militaire des Suisses, & rendent leur infanterie formidable, 500. III *vol.*

Espérance (cap de bonne), doublé par les Portugais, 22. I *vol.*

Esprit des loix (l'), l'horison du génie est agrandi par cet ouvrage célebre, 527. III *vol.*

Essequebé, riviere de l'Amérique, & nom d'une colonie Hollandoise, 483. II *vol.*

Esquinel (Jean d'), chef des premiers Espagnols qui s'établirent à la Jamaïque, 27. III *vol.*

Estrées (d') général François, échoue avec sa flotte à l'isle de Dave, 475. II *vol.* s'empare de Tabago, 59. III *vol.*

Eugene (le prince), forme le projet

d'établir une compagnie des Indes à Oftende, 508. I *vol.*
Euphrate, nom de la ville que fondent en Amérique les Dumplers, & fa defcription, 342. III *vol.*

F

FAQUIRS, leurs mortifications, 37. I *vol.*
Faria, pille les tombeaux des empereurs de la Chine, 108. I *vol.*
Farancaha, l'homme le plus accrédité de la nation des Cariges, 197. II *vol.*
Farim, nom des chefs de village au pays de Bambouc, 381. II *vol.* ordonnent les travaux des mines, 381. II *vol.*
Frederic II. roi de Pruffe, actuellement régnant change les principes de la guerre, & éleve l'art militaire à fon plus haut degré, 502. III *vol.*
Femmes de l'Indoftan, fur l'ufage introduit parmi elles de fe brûler après la mort de leurs maris. 41. I. *vol.*
Femmes, les femmes font les premieres à fe policer, 405. I *vol.* travaux de l'agriculture abandonnés aux femmes chez les Ibériens, 602. I *vol.*
Fénélon, archévêque de Cambrai; fes ouvrages ont pour but de rendre les rois bons & les peuples heureux, 545. III *vol.*
Féodal (le gouvernement), deftructif de tout commerce, 371. I *vol.* ufage de ce gouvernement introduit au Canada, 213. III *vol.*
Fer de la Cochinchine qu'on forge fortant de la mine, 407. I *vol.*
Fer (bois de), nom d'une arbre des Antilles, 277. II *vol.*
Ferdinand, fon mariage avec Ifabelle, réunit en une feule famille toutes les couronnes d'Efpagne, 634. I *vol.*
Fernambuc, cette province eft foumife aux Hollandois par Henri Lonk, 203. I *vol.* il s'y coupe le meilleur bois de Brefil, 228. II *vol.* fon commerce eft livré à une compagnie exclufive, 246. II *vol.*
Fernand (Pifarre), défait Almagro & le fait périr, 22. II *vol.*
Fernandez (ifle de Juan), defcription de cette ifle, 539. I *vol.* parti que les Efpagnols pourroient en tirer, 540. I *vol.*
Finance, le plus grand fléau des états policés, 429. III *vol.*
Financiers, ils traverfent toutes les opérations de la compagnie des Indes de France, & font établir des impôts fur les marchandifes, 415. I *vol.* leur puiffance en Efpagne, 150. II *vol.*
Finlande, la Suede en fera dépouillée quand il plaira à la Ruffie, 556. I *vol.*
Firman, nom donné dans l'Indoftan à un brevet d'inveftiture, 441. I *vol.*
Fleuri (le cardinal de), protege la compagnie des Indes de France, 421, I *vol.*
Flibuftiers, célebres aventuriers françois & anglois, chaffent les Efpagnols de l'ifle de la Tortue, 301. I *vol.* fe forment en fociété, 301. II *vol.* leur hardieffe & leur maniere de combattre, 301. II *vol.* acharnés contre les Efpagnols, & pourquoi, 302. II *vol.* s'empare d'un galion efpagnol, d'un navire richement chargé, & de deux vaiffeaux de guerre, 303. II *vol.* réponfe héroïque d'un capitaine flibuftier, intrépidité d'un capitaine flibuftier, 303. II *vol.* leur équité dans le partage du butin, 304. II *vol.* leur genre de vie, 305. II *vol.* défolent les colonies efpagnoles, 306. II *vol.* un de leurs capitaines porte la haine contre les Efpagnols jufqu'à la fureur, 306. II *vol.* ils prennent

Maracaibo & brûlent Gibraltar, 309. II *vol.* ils s'emparent de Porto-Belo par la trahiſon du gouverneur, 309. II *vol.* ils pillent & brûlent Panama, 310. II *vol.* infidélité d'un de leurs capitainés, 311. II *vol.* ils pillent la Vera-Cruz, ils attaquent ſucceſſivement toutes les villes du Pérou, & en ſurprennent pluſieurs, 312. II *vol.* terreurs que ces pirates avoient jeté dans l'ame des Eſpagnols, 314. II *vol.* ils mettent le feu à la ville de Campêche, 316. II *vol.* ils ſont cauſes de la priſe de Carthagene, 318. II *vol.* injuſtice commiſe envers eux par Pointis, 318. II *vol.* ils s'en vengent ſur Cartagene, 318. II *vol.* ſéparation des flibuſtiers, & anéantiſſement de cette ſociété célebre, 320, II *vol.* cauſes de leurs ſuccès étonnans, 321. II *vol.* Dogeron trouve le moyen de les gagner, 589. II *vol.*

Fleſſinguois, s'établiſſent à Tabago, 58. III *vol.*

Floride, Coligny y envoie Jean Ribaud, 99. III *vol.* étendue de ce pays, 99. III *vol.* pourquoi les Eſpagnols y renoncerent, & les François s'y établirent, 100, III *vol.* ceux-ci ſont maſſacrés par une flotte que Philippe II envoie contr'eux de Cadix, 101. III *vol.* il ne leur reſte plus que le fort Saint-Auguſtin dans la Floride, 103. III *vol.* colonie de l'Amérique, ſon hiſtoire, 386. III *vol.* cédée par les Eſpagnols à l'Angleterre, 289. III *vol.* les Anglois donnent des encouragemens aux habitans de cette colonie, 390. III moyens pour la rendre floriſſante, 390 III *vol.*

Fonds, diſtinction entre fonds conſtans & fonds roulans, 502. I *vol.*

Fontaine prétendue dans la Floride, dont les eaux rajeuniſſoient, 100. III *vol.*

Formoſe, les Hollandois s'emparent & ſont chaſſés de cette iſle, 137. I *vol.*

Fouine, deſcription & diverſes eſpeces de cet animal, 146. III *vol.*

Fourmi, leurs ravages à la Martinique, 565. II *vol.*

Fortereſſe de Cuſco, dont la force eſt exagérée par les Eſpagnols, 43. II *vol.*

Fortification (l'art des), prit naiſſance chez les Hollandois, 501, III *vol.*

Fox (George), fondateur de la ſecte des anabaptiſtes, 334. III *vol.* ſon caractere, 334. III *vol.*

France, état de ce royaume au quinzieme ſiecle, 16. I *vol.* elle veut tirer ſes ſoies de Perſe par la Ruſſie, 549. I *vol.* elle ruine par ſa concurrence le commerce des colonies angloiſes, 13. III *vol.* intérêt qu'elle a d'établir une puiſſance maritime, 191. III *vol.* obtient la prépondérance ſur l'Eſpagne par la paix des Pirrénées, 490. III *vol.* jouit un inſtant de l'empire des mers, 509. III *vol.*

France (l'iſle de), fautes commiſes dans cet établiſſement, 485. I *vol.* ſuccès de la culture du café dans cette iſle, 487. I *vol.* celle du girofle & de la muſcade n'y réuſſiſſent pas de même, 487. I *vol.* avantage de la ſituation de cette iſle, & vues ſur la maniere de la fortifier, 488, I *vol.*

France équinoxiale, nom donné à la Guyane, 528. II *vol.*

François, leur commerce au Coromandel, 303. I *vol.* état de leur commerce à la Chine, 590. I *vol.* les premieres expéditions aux iſles de l'Amérique, 513. II *vol.* les privileges excluſifs font languir leurs établiſſemens, 517. II *vol.* liberté rendue à leur commerce, s'établiſſent à Saint-Domingue, 453. II *vol.* 457. II *vol.* corrompent le commandant de Curacao, & échouent dans leur projet

de surprendre cette isle, 474. II *vol.* chassés de Saint-Christophe, s'établissent à Saint-Eustache, & l'abandonnent, 475. II *vol.* chassés de Saint-Martin, & y retournent, 477. II *vol.* jettent les fondemens d'une colonie à Surinam, & l'abandonnent, 481. II *vol.* s'emparent de l'isle de Sainte-Croix sur les Espagnols, 504. II *vol.* progrès de cette colonie, & sa décadence, 505. II *vol.* en cedent la propriété aux Danois, 505. II *vol.* leurs premieres expéditions dans l'Amérique septentrionale, 99. III *vol.* ils s'établissent à la Floride, y sont massacrés par les Espagnols, 101. III *vol.* ils tournent leurs vues vers le Canada, 104. III *vol.* ils se liguent avec les Algonquins contre les Iroquois, 134. III *vol.* malgré leurs victoires, la colonie du Canada ne fait pas de progrès, pourquoi, 136. III *vol.* ils perdent & recouvrent le Canada, 138. III *vol.* ils sortent enfin de leur inaction, par quels moyens, 139. III *vol.* leurs guerres contre les Anglois & les Iroquois terminés par la paix de Riswick, 145. III *vol.* les pelleteries sont la base de leurs liaisons avec les sauvages, 145. III *vol.* concurrence & avantage des Anglois dans ce commerce, 159. III *vol.* pour y remédier, on rend plus fréquentes les permissions de franchir les limites de la colonie, 159. III *vol.* abus de ces congés, 159. III *vol.* ancien gouvernement de ce peuple, 476. III *vol.* les longues guerres contre l'Angleterre operent des changemens dans la forme du gouvernement, 176. III *vol.* l'autorité des rois affermie depuis Louis XI. 476. III *vol.* les grands abaissés sans que le peuple y gagne, 476. III *vol.* politique des rois d'abaisser l'un par l'autre les ordres de l'état, pour dominer sur tous, 477. III *vol.* l'amour du plaisir, du luxe & de l'intrigue arrête en France les progrès du despotisme, 477. III *vol.* Les François imitent la maniere de combattre des Suisses, 500. III *vol.* achetent des Anglois le métier à bas, & surpassent tous les peuples dans l'art de perfectionner les matieres de luxe, 533. III *vol.*

François (le Cap), description de cette ville, 607. II *vol.*

François I. roi de France, ses démêlés avec Charles V, donnent naissance au systême actuel de politique, 488. III *vol.* son génie cede à celui de son rival, 489. III *vol.*

Françoise (la baie), premier poste où les François s'établirent en Acadie, 281. III *vol.*

Francs, vexations qu'ils firent souffrir au commerce, 368. I *vol.*

Frankelin, célebre pensilvain, forme la bibliotheque de Philadelphie, 350. III *vol.* raisons philosophiques qu'il donne de la multiplication des habitans dans les colonies angloises, 418. III *vol.*

Frédéric de Tolede, commandant Espagnol bat les François & les Anglois réunis, 292. II *vol.*

Fréderic II. roi de Prusse, actuellement régnant change les principes de la guerre, & éleve l'art militaire au plus haut dégré, 502. III *vol.*

Fréderic Najor, fondé par les Danois, 321. I *vol.*

Fréderisbourg, fort danois situé à la Côte-D'or, II *vol.* 391, 506.

Frio (Serrado), mines de diamant que les esclaves y découvrent, 235. II *vol.*

Frontenac (le fort de), premier établissement des François au-dessus de la source du fleuve de St. Laurent, 210. III *vol.*

Frugivores,

Frugivores, moins robustes dans l'Indostan que les Carnivores, 43. I *vol.*
Fulvi, chargé de la compagnie des Indes de France, 421. I *vol.*

G

Gabarus, baie à une demi-lieue de la Louisiane, 227. III *vol.*
Gabon, riviere d'Afrique, 369. II *vol.*
Gabriel (isle de Saint), vis-à-vis de Buenos-Ayres, 220, II *vol.*
Galande (Marie), vendue à Boisseret, 515. II *vol.* ses productions, 577. II *vol.*
Galbari, riviere d'Afrique, 370. II *vol.*
Galeres, usage auquel les Russes les emploie. 557. I *vol.*
Galibis (les), un des peuples de la Guyane, 529. II *vol.*
Galilée, dévine la figure de la terre, & invente le télescope, 571. III *vol.* 572. III *vol.*
Gallion, riviere de la Guadaloupe, 585. II *vol.*
Galissoniere (la), comment-il veut s'opposer aux usurpations des Anglois en Canada, 225. III *vol.*
Gama (Vasco de), aborde dans l'Indostan, 22. I *vol.* il revient en Europe sans aucun succès, 47. I *vol.*
Gambie (la), riviere d'Afrique, 389. II *vol.*
Garnier (le morne), description, utilité du fort bâti sur cette montagne de la Martinique, 569. II *vol.*
Gasca (le licencié pédro de la), bat Gonzale Pisarre, 29. II *vol.*
Gascogne (gorge de la), ce qu'on en peut faire pour la défense de Saint-Domingue, 623. II *vol.*
Gassendi, fait revivre le sistême d'Epicure sur les atômes. 572. III *vol.*
Gazes, les soies d'Europe n'y sont pas propres, 582. I *vol.*
Gaulois, leur commerce, 367. I *vol.* subjugués par César, 481. III *vol.*
Gémidard, officier de justice dans l'Indostan, 437. I *vol.*
Général, autorité du général de la compagnie des Indes Hollandoises, 193. I *vol.*
Génois, leur commerce des negres, 453. II *vol.*
Génonville, navigateur de Rouen, va aux Indes, 374. I *vol.*
Gengiskan, chef des Tartares qui conquirent la Chine, au treizieme siecle, 544. I *vol.* il porte ses armes sur les rives occidentales de l'Indus, 431. I *vol.*
George (le fort Saint), emporté par les François, 232. III *vol.*
Géorgie (la), colonie Angloise de l'Amérique, 381. III *vol.* pourquoi ainsi nommée, 381. III *vol.* ses commencemens, 382. III *vol.* obstacles qui s'opposent aux progrès de cette colonie, 383. III *vol.* premiers réglemens qui y sont établis, 383. III *vol.* l'Angleterre lui en donne de plus sages, 385. III *vol.*
Gérun (isle de), ou est Ormus, 64. I *vol.*
Ghilan, ses soies sont fort estimées, 549. I *vol.*
Ginseng, description de cet arbuste, 565. I *vol.* commerce que le Canada commençoit à faire de cette plante avec la Chine, avidité qui l'a ruiné, 220. III *vol.*
Gingembre, usage de sa racine aux Indes, 408. I *vol.* description & culture de cette plante, 38. III *vol.*
Girard, chef d'une compagnie de Normandie qui envoie aux Indes, 374. I *vol.*
Girofle, description de l'arbre qui le produit; sa culture, sa récolte & ses usages, 147. I *vol.* précautions des Hollandois pour s'en approprier le commerce exclusif, 487. I *vol.*
Glaciale (mer), peut-on espérer par cette mer une nouvelle route d'Eu-

rope en Amérique, 24. I *vol.*
Goa, description de cette ville, de son port, de l'isle, ou elle est située, 50. I *vol.* assiégée par Idalcan qui est forcé d'en lever le siege, 114. I *vol.* langueur de son commerce actuel, 289. I *vol.*
Goave (le petit), lieu célebre du tems des flibustiers, son état actuel, 601. II *vol.*
Gobin, ce calviniste fut le premier colon qui s'établit au Cap François, 608. II *vol.*
Godefroi, l'un des capitaines flibustiers à la prise de la Vera-Cruz, 312. II *vol.*
Gomez (Fernando), reste seul de la colonie espagnole, sur le détroit de Magellan, 74. II *vol.*
Commiers, nom d'un arbre des Antilles, 277. II *vol.*
Gomron, autre nom de Benderabassi, 242. I *vol.*
Gondelour, acheté par les Anglois, 305. I *vol.*
Gooch (Villiam), gouverneur de la Virginie, son humanité envers les negres, 397. II *vol.*
Gorée, isle & comptoir françois en Afrique, 391. II *vol.*
Gosnold, découvre une partie de la nouvelle Angleterre, 243. III *vol.*
Gotembourg, siege de la compagnie des Indes de Suede, 516. I *vol.*
Goths, anciens habitans de la Suede, fondent sur l'empire Romain, 512. I *vol.* ils se rendent maîtres de l'Espagne, 633. I *vol.*
Gouel, lieu où se trouve la plus ancienne mine de diamans, 235. II *vol.*
Gourgue (Dominique de), courage avec lequel il venge ses compatriotes massacrés dans la Floride par les Espagnols, 102. III *vol.*
Gouverneurs, pouvoir excessif de ces chefs dans les colonies françoises, 638. II *vol.*
Gouvernement, pourquoi les hommes ont besoin de ce lien, 458. III *vol.* pourquoi tous les gouvernemens sont directement opposés au but de leur institution, 459. III *vol.* examen des différentes especes de gouvernement, 460. III *vol.* sur quel esprit est fondé le gouvernement des Turcs, 461. III *vol.* quel est celui de la Russie, des Danois, 462. III *vol.* Gouvernement de Suede, 463. III *vol.* de Pologne, 466. III *vol.* de l'Allemagne en général, 467. III *vol.* de l'Angleterre, 470. III *vol.* des Provinces-unies, 473. III *vol.* de la France, 476. III *vol.* de l'Espagne, du Portugal & de l'Italie, 478, III *vol.* tous les peuples du midi de l'Europe, semblent nés pour le gouvernement despotique, 478. III *vol.* gouvernement de Venise, 479. III *vol.* gouvernement des Suisses, 480. III *vol.* réflexions générales sur les différens gouvernemens de l'Europe, 483. III *vol.* la science du gouvernement est la plus digne d'occuper les meilleurs génies, 484. III *vol.* usages de la Chine, que les gouvernemens européens devroient imiter, 484. III *vol.* l'intérêt du gouvernement ne doit être que celui de la nation, 485. III *vol.* c'est le gouvernement qui fait les hommes bons ou méchans, 485. *vol.* III
Granmont, l'un des capitaines flibustiers à la prise de la Vera-Cruz, 312 316. II *vol.*
Granville, un des propriétaires de la Caroline, veut asservir les non-conformistes au rit anglican, 374. III *vol.* Suite cette violence, 374. III *vol.*
Gravata, plante propre à faire de grosses toiles, 263. II *vol.*
Grèce (l'ancienne), quel étoit son commerce, 4. I *vol.* elle en connoissoit mieux les principes que la

plupart des nations modernes, 5. I *vol.* pourquoi, depuis le progrès de la navigation, n'avons-nous pas sur elle une supériorité décidée, 5. I *vol.* doit la fondation de ses états à des brigands, 460. III *vol.* sa population, 542. III *vol.*

Grecs (les), ils imitent les manufactures de l'Asie, cause de la décadence de ce peuple, 10. I *vol.* l'art de la guerre est institué par eux & perfectionné par les Romains, 497. III *vol.* Grecs modernes, ils contribuent en Italie à la reconnoissance des lettres, 19. I *vol.*

Grenade (royaume de), description de ce royaume, & prise de sa capitale, 634. I *vol.*

Grenade (nouvelle), étendue de ce pays, 76. II *vol.* sa description, 76. II *vol.* ses émeraudes, 85. II *vol.*

Grenade, une des isles Antilles, 274. II *vol.* vendue à Duparquet, 515. II *vol.* rachetée par Colbert, 517. II *vol.* description de cette isle & de son port, 64. III *vol.* les François s'en emparent & y commettent de grandes cruautés, 64. III *vol.* variations dans la culture & le commerce de cette isle, 65. III *vol.* elle est cédée à l'Angleterre qui y commet bien des fautes, 66. III *vol.* les noirs y sont maintenant en grand nombre. 67. III *vol.*

Grenade, ville de l'Amérique espagnole, 314. II *vol.*

Grenadins (les), vendus à Duparquet, description de ces petites isles, 67. III *vol.*

Grialva (Jean de), son expédition dans l'Yuacatan, 648. I *vol.*

Groenland, contrée du nord de l'Europe, 509. II *vol.* ses productions, 512. II *vol.*

Groseliers & *Radisson* établissent une colonie angloise à la baie d'Hudson, 271. III *vol.*

Grout, port où se fait le commerce interlope des Anglois & des Espagnols, 33. III *vol.*

Guadaloupe (la), vendue à Boisseret, 515. II *vol.* rachetée par Colbert, 517. II *vol.* description de cette isle, 571. II *vol.* résistances qu'opposerent les Caraïbes aux François qui venoient s'y établir, 572. II *vol.* causes du peu de progrès que fit d'abord la colonie de la Guadaloupe, 574. II *vol.* elle se releve avantageusement, 574. II *vol.* les Anglois s'en emparent & y poussent les cultures, 575. II *vol.* elle est rendue à la France, 576. II *vol.* supputation des productions de cette isle, 578. II *vol.*

Guancavelica, sa mine de mercure, 54. II *vol.*

Guaracos, lamas sauvages, 47. II *vol.*

Guauanis (les), commerce qu'ils font de l'herbe du Paraguay, 119. II *vol.* obtiennent des fusils de la cour d'Espagne, 226. II *vol.*

Guatimala, cette grande province est conquise par Alvarado, 711. I *vol.* sa fertilité & son commerce, 712. I *vol.* facilité qu'offre cette colonie à une invasion, 713. I *vol.*

Guatimozin, empereur du Mexique, étendu sur des charbons ardens, 667. I *vol.*

Guayaquil, fleuve important pour le commerce du Pérou, 59. II *vol.* état de la ville bâtie sur les bords de ce fleuve, 59. II *vol*

Guayaquil, ville de l'Amérique Espagnole, 314. II *vol.*

Guayra sert de port à Caraque, 95. II *vol.*

Guayra, province où les Portugais de Saint-Paul détruisent plusieurs peuplades, 128. II *vol.*

Guerre (art de la), les Romains perfectionnent cet art institué par les Grecs, 497. III *vol.* ancienne maniere de combatrre chez les Romains, 497. III *vol.* la préférence accordée par la suite à la cavalerie sur l'infanterie ; cause de leurs défaites, 497. III *vol.* le même vice éternise les guerres entre la France & l'Angleterre, 498. III *vol.* Charles VIII, roi de France, est le premier qui conserve des troupes sur pied en tems de paix, 498. III *vol.* les autres souverains imitent cet exemple, & s'en servent pour asservir leurs peuples, 498. III *vol.* l'invention de la poudre à canon met encore plus les armes sous la dépendance des rois, 499. III *vol.* la maniere dont les Suisses combattent les Bourguignons, 500. III *vol.* les rend fameux, & engage les souverains à prendre ces peuples à leur solde, 500. III *vol.* les Allemands & les François ensuite adoptent la maniere des Suisses, 500. III *vol.* les Espagnols perfectionnent la discipline des Suisses, 500. III *vol.* à mesure que l'infanterie augmente dans les armées, la guerre s'étend de plus en plus, 500. III *vol.* l'art des fortifications prend naissance en Hollande, 501. III *vol.* ce que l'art militaire doit à Louis XIV, 502. III *vol.* cet art porté à sa plus grande perfection par le roi de Prusse régnant, 502. III *vol.* l'état de guerre est presque actuellement l'état naturel en Europe, 503. III *vol.* inconvéniens qui en sont les suites, 503. III *vol.* le gouvernement militaire conduit nécessairement au despotisme, 504. III *vol.*

Guillaume le conquérant s'empare de l'Angleterre, 229. I *vol.*

Guillaume III, roi d'Angleterre, pacte des Anglois avec ce prince, 471. III *vol.*

Guinée (nouvelle), on y trouve des muscadiers, 213. I *vol.*

Guinée, contrée d'Afrique, sa description & rivieres qui l'arrosent, 269. II *vol* politique, religion & mœurs des peuples qui l'habitent, 371. II *ol. voyez* negres.

Gumilla, jésuite missionnaire sur les bords de l'Orenoque, 444. II *vol.*

Gustave-Adolphe, roi de Suede, enchaîne le nord de l'Europe à la suite de ses victoires, 489. III *vol.*

Guyane (la), ses limites, son étendue, les mœurs de ses habitans, avant l'arrivée des Européens, 523. II *vol.* les Espagnols, les Anglois & les François y font des voyages, 524. II *vol.* elle est enfin partagée entre les Hollandois, les Portugais, & les François, 528. II *vol.* la cour de Versailles tourne ses vues vers la Guyane pour réparer ses pertes du Canada, 529. II *vol.* fautes dans ce projet, fautes encore plus grandes dans l'exécution, 532. II *vol.* décri ou est tombé ce pays, 536. II *vol.* réponse aux objections faites contre tout projet d'établissement dans cette contrée, 536. II *vol.* quelles denrées on pourroit en tirer, 537. II *vol.*

Guzarate, description de cette presqu'isle, 382. I *vol.*

H

HALLIFAX, nommé auparavant Chiboudou, 297. III *vol.* état actuel de cet établissement, 299. III *vol.*

Hambourg, maintient sa supériorité après l'affoiblissement des villes anséatiques, 499. I *vol.*

Hambroeck (le ministre), renouvelle l'exemple de Régulus, 139. I *vol.*

Hampshire, province de la nouvelle Angleterre, 315. III *vol.*

Hareng, pêche du hareng en Suede, 520. I *vol.*
Hatuey, cacique des ſauvages à l'iſle de Cuba, 459. II *vol.*
Havane (la), capitale de l'iſle de Cuba, 462. II *vol.* ſes productions, 464. II *vol.* comment elle eſt fortifiée, 464. II *vol.* comment on peut l'attaquer, 464. II *vol.*
Hayti, ancien nom de Saint Domingue, mœurs de ſes habitans, 637, 638. I *vol.* cruautés que les Eſpagnols exercent contr'eux, 641. I *vol.*
Hébreux (les), combien il leur fallut de tems pour former une nation, 459. III *vol.*
Hélene (Sainte), établiſſement des Anglois dans cette iſle, 328. I *vol.*
Helvétiens, ancien nom des Suiſſes ſubjugués par Céſar, 480. III *vol.*
Henri, fils de Jean I, imagine de faire des découvertes vers l'occident, 21. I *vol.*
Henri VII. loi par laquelle il permet aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter, 230. I *vol.* accroît en Angleterre l'autorité royale, 3. III *vol.*
Henri VIII. l'Angleterre ſous le regne de ce prince eſt obligée de louer des vaiſſeaux, 510. III *vol.* s'arroge la ſuprématie d'Angleterre, 252. III *vol.*
Herbe du Paraguay, deſcriptions de cette feuille & de l'arbre qui la produit, 119. II *vol.*
Hérédia, bâtit & peuple Carthagene, 87. II *vol.*
Hermandez (François), fait des découvertes dans le continent de l'Amérique, 647. I *vol.*
Hermine, deſcription de cet animal, 146. III *vol.*
Hiſtoire, parallele de l'hiſtoire ancienne & moderne, 629. I *vol.*
Hiſtoire naturelle de M. de Buffon, ouvrage auſſi grand & auſſi noble que ſon ſujet, diſpoſe les eſprits à s'attacher aux objets utiles. 527. III *vol.*
Hoang-Pon, les vaiſſeaux Européens ſont obligés de s'y arrêter. 589. I *vol.*
Hollande, anciennes révolutions de ce pays, 124. I *vol.* elle paſſe ſous la domination de la maiſon de Bourgogne, 127. I *vol.* elle ſe met en liberté, 128. I *vol.* premiers voyages des Hollandois aux Indes, 131. I *vol.* ils s'établiſſent à Java & aux Moluques, 132. I *vol.* établiſſement de la compagnie des Indes hollandoiſes, 133. I *vol.* guerre des Hollandois contre les Portugais, 134. I *vol.* les Hollandois s'emparent de l'iſle Formoſe qu'ils rendent, le centre de leur commerce, 137. I *vol.* elle leur eſt enlevée par Coſeinga, 138. I *vol.* ils perdent les privileges qu'ils avoient au Japon, 143. I *vol.* état d'aviliſſement où l'amour du gain les a réduit, 143. I *vol.*. ils chaſſent les Portugais de Timor, 151. I *vol.* de Célebes, 152. I *vol.* ils s'établiſſent à Borneo, 156. I *vol.* à Sumatra, 157. I *vol.* état de leur commerce à Siam. 159. I *vol.* ils chaſſent les Portugais de Malaca, commerce qu'ils y font, 160. I *vol.* ils chaſſent même les Portugais de Céilan, 162. I *vol.* Comment ils s'y fortifient, 163. I *vol.* commerce qu'ils y font, 164. I *vol.* ils s'établiſſent à la côte du Coromandel, 170. I *vol.* à la côte du Malabar, 171. I *vol.* au cap de bonne-eſpérance, état de leur commerce en ce pays, 173. I *vol.* ils ſe rendent maîtres de Java, d'où ils chaſſent les Anglois, 178. I *vol.* jalouſie que leur inſpire le commerce des Anglois dans la Perſe, 244. I *vol.* ils contribuent à la décadence de ce peuple dans les Indes, 245. I *vol.* ils les chaſſent de Bantam, 247. I *vol.* ils leur enlevent le commerce de la

Perse, 270. I *vol.* commerce qu'ils font au Coromandel, 303. I *vol.* cette république s'empare du commerce des isles Françoises, 515. II *vol.* s'empare de l'empire de la mer, 507. III *vol.* l'Angleterre le lui dispute, 508. III *vol.* & le lui enleve, 509. III *vol.*

Hollande (la), une des provinces-unies, sa part dans l'administration de la république, 473. III *vol.*

Hollandois, état de leur commerce à la Chine, 589. I *vol.* s'emparent des établissemens Portugais en Guinée, 390. II *vol.* leurs premiers pas vers la liberté, 473, II *vol.* sentent que le commerce peut seul assurer leur existence, 473. II *vol.* embrassent presque tout le commerce de l'univers, 474. II *vol.* le Bresil leur est enlevé par les Portugais, 474. II *vol.* s'établissent à Saint-Eustache, en sont chassés par les Anglois, 475. II *vol.* Louis XIV leur rend cette isle après l'avoir reprise sur les Anglois, 475. II *vol.* les Hollandois sont chassés de l'isle de Saint-Martin, par les Espagnols qui l'abandonnnent ensuite, 477. II *vol.* avantages que les Hollandois retirent de cette colonie, 478. II *vol.* chassent les Anglois de Surinam, & s'y établissent, 481. II *vol.* forment des établissemens à Berbiche, à Essequebé; commerce qu'ils y font, 481. II *vol.* réflexions générales sur leurs colonies, 488. II *vol.* usages singuliers & barbares dans l'achat de leurs negres, 490. II *vol.* précautions que les Hollandois doivent prendre pour la sureté de leurs colonies, 493. II *vol.* conduite qu'ils auroient dû & doivent tenir, 494. II *vol.* avantages que les Hollandois ont retiré de la pêche du hareng, 495. II *vol.* son état actuel, 495. II *vol.* ce que la Hollande a à craindre pour l'avenir, 496. II *vol.* ressource qu'elle pourra employer, 497. II *vol.* les Hollandois chassent les Anglois de l'isle de Sainte-Croix & en sont chassés par les Espagnols, 504. II *vol.* les progrès de leur commerce, 515. III *vol.* la liberté & la tolérance en sont les principales causes, 516. III *vol.*

Holstein, un de ses ducs veut tirer des soies de Perse, par la mer Caspienne, 549. I *vol.*

Holstein, province du Dannemarck, 509. II *vol.*

Homere, son génie a rendu ineffaçables les caracteres de la langue grecque, 568. III *vol.*

Homme, l'homme est né pour vivre en société, & pourquoi, 458. III *vol.*

Honduras, les Anglois de la Jamaïque forment un établissement dans cette baie, 33. III *vol.* son commerce, 612. I *vol.*

Honorius, empereur romain, réunit en province romaine la Germanie, la Gaule, la Bretagne & l'Helvétie, 481. III *vol.*

Hopson, général Anglois à la prise de la Guadaloupe, 340. II *vol.*

Hottentots (les), mœurs de ce peuple, 173. I *vol.*

Houtman (Corneille), marchand Hollandois, jette les premiers fondemens du commerce de la Hollande dans les Indes, 131. I *vol.*

Hualpa, découvre la mine du Potosi, 53. II *vol.*

Huascar, étranglé par ordre de son frere Atabalipa, 8. II *vol.*

Hudson (Henri), découvre la nouvelle Yorck, 321. III *vol.*

Hudson (la baie d'), cédée aux Anglois par Louis XIV. 166. III *vol.* description de cette baie, 266. III *vol.* dangers auxquels on est exposé, 266. III *vol.* climat du pays, 267. III *vol.* froid excessif, effet qu'il produit sur

le poil des animaux, 267. III *vol.* stérilité du sol, 267. III *vol.* petitesse & difformité des naturels, 268. III *vol.* mammelles longues & molles des femmes, 268. III *vol.* cabane, nourriture, pêche, maladies de ces sauvages, 268. III *vol.* amour qu'ils ont pour leur patrie, 270. III *vol.* premier établissement des Anglois à la baie d'Hudson, 271. III *vol.* hostilités entr'eux & les François dans cette partie de l'Amérique, 271. III *vol.* commerce de pelleteries qu'y font les Anglois, 272. III *vol.* y a-t-il dans la baie d'Hudson un passage qui conduise aux Indes Orientales, 273. III *vol.* utilité de la découverte de ce passage, 276. III *vol.*

Hudson (riviere d'), dans la nouvelle-Yorck, 325. III *vol.*

Hurons (les), sauvages du Canada, 134. III *vol.*

Hurtado (Sébastien), mis à mort avec sa femme par Siripa, 111. II *vol.*

Huyana capac, s'empare du royaume de Quito, 8. II *vol.*

Hider Alikan, vaincu par le colonel Wood, 309. I *vol.* inquiétudes qu'il ne cesse de causer aux Anglois, 309. I *vol.*

I

IBRAHIM, fils du roi des Farraques, combat Tristan d'Acughna, & est tué dans l'action, 59. I *vol.*

Idalcan, sa générosité envers Alburquerque & sa troupe, 50. I *vol.* trahi par une de ses maîtresses, il leve le siege de Goa, 115. I *vol.*

Igname, plante des Antilles, 277. II *vol.*

Illinois, leur association avec les François, état actuel de cette nation, 198. III *vol.*

Imaüs, branche du Caucase, 448. I *vol.*

Imhoff & *Mossel* essaient envain d'exciter l'agriculture dans le royaume de Jacatra, 185. I *vol.*

Impôt, ce que c'est que l'impôt, 550. III *vol.* sa destination légitime, & sur quoi il étoit assigné autrefois, 550. III *vol.* les Grecs & les Romains connoissoient peu les impôts, 551. III *vol.* la passion des conquêtes est cause de leur augmentation en Europe, 551. III *vol.* la capitation est un impôt humiliant, & difficile à asseoir avec équité, 552. III *vol.* l'impôt sur les consommations ne doit jamais porter sur les denrées de premiere nécessité, 552. III *vol.* inconvéniens de l'impôt sur les marchandises étrangeres, 553. III *vol.* l'impôt le plus convenable aux intérêts publics & aux droits des citoyens, est la taxe sur la terre, 554. III *vol.* lorsque le souverain met des impôts sans le consentement de la nation, c'est un acte de despotisme, 556. III *vol.*

Imprimerie, ce que la raison & les sciences doivent à l'invention de cet art, 575. III *vol.*

Incas, tous leurs descendans ont la tête tranchée, 29. II *vol.*

Indapura, comptoir des Hollandois dans cet empire, 158. I *vol.*

Indes, l'Europe doit-elle continuer son commerce avec l'Inde, 594. I *vol.* l'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce, 594. I *vol.* l'Europe doit-elle rendre libre le commerce des Indes, ou l'exploiter par des compagnies exclusives, 616. I *vol.* d'où vient la distinction d'Indes orientales & occidentales, 182. II *vol.*

Indes (mer des), description & division de cette mer, 25. I *vol.*

Indiens, préjugé des Indiens sur leur patrie, 485. I *vol.*

Indienne, générosité d'une indienne à

l'égard d'un Anglois, ingratitude de celui-ci, 18. III *vol.*
Indigo, description de la plante qui le produit, 684. I *vol.* ses especes, 685. I *vol.* maniere dont on le prépare, 685. I *vol.* ses usages, 686. I *vol.* en usage dans la teinture, 377. III *vol.*
Indostan, description physique de ce pays, 26. I *vol.* ancienneté de sa population, 28. I *vol.* sa religion, son gouvernement & ses usages, 29. I *vol.* état des arts & des sciences dans ce pays, 42. I *vol.* tradition des anciens sur ce pays, 430. I *vol.* sa situation au tems des conquêtes d'Alexandre, 430. I *vol.* son gouvernement, 433. I *vol.* sa population, 435. I *vol.* nulle imposition sur l'industrie, 436. I *vol.* luxe & tyrannie des empereurs Mogols, 438. I *vol.* la puissance mogole tombe dans l'Indostan, 439. I *vol.* éducation de ses jeunes princes, 439. I *vol.* état du pays après la conquête de Thamas Koulikan, 440. I *vol.*
Infant (le cardinal), fait révoquer la défense faite aux Pays-Bas de naviguer aux Indes orientales, 510. I *vol.*
Infanterie, l'usage de l'infanterie augmentant dans les armées, fait cesser la milice féodale, 500. III *vol.*
Infibulation, inventée, dit-on, par les arabes, 258. I *vol.*
Inquisiteur, magistrat de la république de Venise, ses fonctions & son pouvoir, 480. III *vol.*
Inquisition, institution de ce tribunal en Espagne & en Portugal, 184. II *vol.* nécessité d'abolir sa puissance dans le Brésil, 192. II *vol.*
Interlope (commerce), favorisé par tous les Espagnols en place, 177. II *vol.*
Intendans des colonies, leur création insuffisante pour réprimer le despotisme des gouverneurs, 659. II *vol.*
Irala, fait mourir les chefs des Indiens, 114. II *vol.*
Iroquois, leur guerre avec les Algonquins, 133. III *vol.* description du pays qu'ils habitoient, 134. III *vol.* leurs guerres contre les François, 140. III *vol.* ils se rendent arbitres entre les François & les Anglois, ils empoisonnent la riviere dont ceux-ci boivent, 163. III *vol.*
Irouventate, province du Malabar, 476. I *vol.*
Isabelle, cette reine d'Espagne entre dans les vues de Colomb, 634. I *vol.*
Islande, isle du Dannemarck en Europe, 509. II *vol.* ses productions, 512. II *vol.*
Isles, toutes les isles paroissent avoir été détachées du continent, 272. II *vol.*
Isles du vent ou sous le vent, voyez Antilles.
Isles de l'Amérique, évaluation des richesses que l'Europe en tire, 84. III *vol.*
Isles Angloises, par quels hommes elles furent peuplées, 7. III *vol.* quelle forme d'administration elles adopterent, 9. III *vol.* progrès de leur culture, 11. III *vol.* les étrangers exclus de leurs ports, 12. III *vol.* cause de la diminution de leurs prospérités, 13. III *vol.* état actuel de ces isles, 76. III *vol.* tous les habitans y sont enrégimentés, 77. III *vol.* les impôts y sont plus considérables que dans des gouvernemens moins modérés, 77. III *vol.* cependant les terres s'y vendent à un très haut prix, 79. III *vol.* quelles sont leurs liaisons extérieures, 80. III *vol.*
Isles françoises, examen du gouvernement de ces isles, 630. II *vol.* le droit de propriété n'y est pas assez respecté 631. II *vol.* maniere dont les impôts y

y font & y devroient être établis, 633. II *vol.* néceſſité d'y abolir l'égalité de partage entre les cohéritiers, 643. II *vol.* a-t-on pourvu ſagement au paiement des dettes contractées par les iſles françoiſes, 646. II *vol.* moyens qu'on pourroit prendre pour l'aſſurer, 651. II *vol.* abus du pouvoir arbitraire dans le gouvernement des iſles, 657. II *vol.* comme on pourroit y remédier, 661. II *vol.*

Italie, état de cette partie de l'Europe aux quinzieme ſiecle, 15. I *vol.* les expéditions des François en ce pays, font naître le luxe en France, 373. I *vol.* l'Italie adopte les cérémonies & les ſpectacles, 532. III *vol.* & eſt en poſſeſſion des arts avant le reſte de l'Europe, 532. III *vol.*

J

JACATRA, petit royaume auquel ſe réduit tout le domaine des Hollandois à Java, 185. I *vol.* état de ſa culture & de ſon commerce, 185. I *vol.*

Jacques I. refuſe des ſecours à la compagnie des Indes Angloiſe, 235. I *vol.* caractere & conduite de ce prince, 4. III *vol.* ce qu'il voulu faire pour la réforme de la religion, 248. III *vol.* mépris des Anglois pour ce prince, 470. III *vol.* donne quelques encouragemens à la marine, 510. III *vol.*

Jacques II. les armateurs françois à ſon détrônement enlevent 4200 bâtimens marchands à la Grande-Bretagne, 250. I *vol.* il rétablit la marine, 510. III *vol.*

Jacques (le fort Saint), citadelle de manille, 532. I *vol.*

Jacques (Michel de Saint), peintre Péruvien, 49. II *vol.*

Jaffer-Alikan, revêtu & dépouillé de la Soubabie du Bengale, par les Anglois, 344. I *vol.* proclamé de nouveau, 344. I *vol.*

Jago (Saint), capitale du Chili, 101. II *vol.*

Jagrenat (le grand temple de), 37. I *vol.*

Jamabandi, eſpece de contrat dans l'Indoſtan, 436. I *vol.*

Jamaïque (la), deſcription de cette Iſle, 26. III *vol.* découverte par Colomb, 26. III *vol.* peuplée par Dondiegue, 27. III *vol.* elle eſt enlevée aux Eſpagnols par les Anglois, 28. III *vol.* gouvernement actuel de la Jamaïque, trois ſtatuts importans, 29. III *vol.* elle s'enrichit par ſon commerce interlope dans l'Amérique Eſpagnole, 30. III *vol.* on la rend un port franc, 34. III *vol.* état de ſes cultures, 35. III *vol.* peuvent-elles être augmentées, 42. III *vol.* tremblement de terre à la Jamaïque & ſes ſuites, 44. III *vol.* crainte qu'on y doit avoir des negres indépendans, 46. III *vol.* avantages & déſavantages de cette colonie, 52. III *vol.*

Jambi, comptoirs des Hollandois, 158. I *vol.*

James (la), riviere de l'Amérique dans la Virginie, 364. III *vol.*

James-Town, premier établiſſement des Anglois dans la Virginie, 353. III *vol.* 366. III *vol.*

Janeiro (Rio), ſa baie découverte par Dias de Solis, 239. II *vol.* Villegagnon y forme un petit établiſſement françois, 239. II *vol.* Emmanuel Deſa fonde une ville, 239. II *vol.*

Japon, découverte de ces iſles par les Portugais, 100. I *vol.* variations dans leur gouvernement, 100. I *vol.* religion du pays, diverſes ſectes qui les diviſent, 101. I *vol.* empreſſement avec lequel les Portugais ſont reçus au Japon, 105. I *vol.* ſtérilité du pays, 106. I *vol.* deſpotiſme qu'y établit Taycoſama, 141. I *vol.* il contribue aux ſuccès des miſſionnaires

portugais, 142. I *vol.* perſécutions contre les chrétiens, 142. I *vol.* les Portugais chaſſés du Japon, 143. I *v.* les Hollandois dépouillés des privileges dont ils jouiſſent, 143. I *vol.* les Chinois n'y ſont pas mieux traités, 144. I *vol.* ſon commerce avec la Chine, 567. I *vol.*

Japon, eſpece de porcelaine connue ſous le nom de japon chiné, 574. I *vol.*

Jaqmel, état actuel de cet établiſſement, 597. II *vol.*

Java, alliance du ſouverain de cette iſle, avec Houtman, 132. I *vol.* les Hollandois s'y établiſſent, 132. I *vol.* mœurs des Indiens de cette iſle, 178. I *vol.* comment les Hollandois s'en rendent maîtres, 180. I *vol.*

Jedda, commerce de cette ville, 267. I *vol.*

Jean I. roi de Portugal, 21. I *vol.*

Jean II. les Portugais ſous ſon regne doublent le cap de Bonne-Eſpérance, 22. I *vol.* perſécute les Juifs, 185. II *vol.*

Jean (Saint), forme & climat de cette iſle, 175. III *vol.* ſa fertilité détermine une compagnie françoiſe à s'y établir, l'intérêt la diviſe, 175. III *vol.* les Acadiens s'y établiſſent; entraves que le gouvernement met à leur commerce, 176. III *vol.* cette iſle eſt le point général de réunion des pêcheurs de Terre-Neuve, 279. III *vol.*

Jéſuites, ſageſſe de leur conduite dans la converſion des Indiens du Paraguay, 123. II *vol.* douceur de leur gouvernement, 123. II *vol.* pourquoi la population n'eſt-elle pas proportionnée au bonheur du peuple, 125. *vol.* II eſpece de commerce que les jéſuites faiſoient au Paraguay, 132. II *vol.* pour les juger il faut attendre qu'elle ſera la conduite des Guaranis, 138. II *vol.* les jéſuites gagnent la confiance des Indiens du Bréſil, 198. II *vol.* état actuel des peuplades qu'ils ont formées entre Napo & le fleuve des Amaſones, 214. II *vol.* fixent quelques peuplades de ſauvages en Amérique, 446. II *vol.*

Johanna, la ſeule des iſles de Compre ou relâchent les Anglois, 330. I III deſcription de cette iſle, mœurs de ſes habitans, 330. I *vol.*

Joie (la), port de l'iſle Saint Jean, 176. III *vol.*

Joliet, chargé de la découverte du Miſſiſſipi, 177. III *vol.*

Jonqué, capitaine flibuſtier, 303. II *vol.*

Juda, royaume d'Afrique, 372. II *vol.*

Juida, comptoir françois en Afrique, 391. II *vol.*

Juifs, cauſes de la haine que toutes les nations leurs ont témoignée, 12. I *vol.* ils faiſoient autrefois, avec les Lombards, tout le commerce de l'Angleterre, 229. I *vol.* leur expulſion, premiere époque de la décadence de l'Eſpagne, 148. II *vol.* perſécution qu'ils eſſuyent en Portugal, 185. II *vol.* leur gouvernement Théocratique, 454. III *vol.*

Jutland, province de Dannemarck, 509. II *vol.*

K

KAIRE (le), écorce du cocotier dont on fait des cables, 282. I *vol.*

Kareck, petite iſle où ſe retire M. le Baron de Kniphauſen, 277. I *vol.* les Hollandois perdent cette place ſous ſon ſucceſſeur, 277. I *vol.*

Karikal, cédé aux François, 421. I *vol.* pris par les Anglois, 484. I *vol.* ſon commerce, 484. I *vol.*

Kerbichi, riviere qui ſert de limite reſpective aux Ruſſes & aux Chinois, 545. I *vol.*

Kimos, eſpece de nains découverte par

les François à Madagascar, 376. I *vol.*
Kingston, ville de la Jamaïque, 45. III *vol.*
Kniphausen (M. le Baron de), comme il repousse l'injustice des Anglois, 277. I *vol.*
Knowles (l'amiral), veut faire de Kingston le chef-lieu de la Jamaïque, 45. III *vol.*
Koning (Henri), fait approuver en Suede le projet d'une compagnie des Indes, 514. I *vol.*
Koulikan (Thamas), attaque l'empire Mogol, 440. I *vol.*
Kupan, ville de l'isle de Timor, les Hollandois s'en emparent, 151. I *vol.*

L

Laboureurs, bonheur dont ils jouissoient autrefois dans l'Indostan, 35. I *vol.*
Ladeyrera veut transporter ailleurs Mexico, 700. I *vol.*
Lafitau (le jésuite), trouve le gin-seng dans les forêts du Canada, 226. III *vol.*
Laine de Caramanie, très-semblable à celle de Vigogne, 243. I *vol.*
Laine, commerce qu'en fait le Portugal, 258. II *vol.*
Lalli, son caractere, 454. I *vol.* est condamné à être décapité; ce qu'on doit penser de ce jugement, 455. I *vol.*
Lama (le grand), son culte remonte au-delà de trois mille ans, 541. I *vol.* réfutation de la tradition attribuée au grand Lama, 542. I *vol.* étendue de la religion lamaïque, 542. I *vol.* elle n'a jamais été altérée par aucun mêlange, pourquelles raisons, 543. I *vol.*
Lama, description de ce quadrupede, 45. II *vol.*
Lambreville (le jésuite), générosité avec laquelle il traite les Iroquois, 142. III *vol.*
Lamego, soiries établies dans cette ville, 256. II *vol.*
Lancastre, chargé de la premiere expédition de la compagnie des Indes Angloise, s'en acquitte avec succès, 234. I *vol.*
Langhorne (Guillaume), fondateur de Madras, 306. I *vol.*
Langues, caractere des langues des différentes nations de l'Europe, 566. III *vol.* la langue allemande est la langue originelle de l'Europe, 567. III *vol.*
Laponie, contrée du nord de l'Europe, 509. II *vol.* ses productions, 512. II *vol.*
Lara (Nuno de), fait alliance avec les Timbuez, 107, II *vol.* est trahi & tué par Mangora, qu'il tue de son côté, 107. II *vol.*
Larrons (isle des), nommées Mariannes, leur description, 704. I *vol.*
Lauraguais (M. le comte de), avantage de sa porcelaine, 579. I *vol.*
Laurent, capitaine flibustier, 303. II *vol.*
Laurent (fleuve Saint), difficultés de sa navigation, 225. III *vol.*
Law, son systême, 418. I *vol.*
Laycocota, ses mines, 52. II *vol.*
Lazare (Saint), citadelle de Carthagene, 88. II *vol.*
Le Basque, capitaine flibustier, 303. II *vol.*
Legraff (Laurent), capitaine flibustier, 303. II *vol.*
Legrand (Pierre), capitaine flibustier, son expédition hardie, 302. II *vol.*
Législation, quel doit être le but de toute législation, & moyens à employer pour y parvenir, 425. III *vol.* en quoi elle exige plus d'attention, 426. III *vol.* vues générales pour la législation d'une peuplade naissante, 426. III *vol.* ce qu'on doit, en fait de législation, aux opinions & aux

habitudes, 426. III *vol.* attention que le législateur doit donner à la distribution des terres, 428. III *vol.*

Leibnitz poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire, 573. III *vol.*

Leogane, description de cette ville & de son territoire, 603. II *vol.*

Léon, ville de l'Amérique espagnole, 314. II *vol.*

Léon (Ponce de), découvre la Floride, en cherchant une fontaine chimérique, 99. III *vol.*

Lépante (bataille de), fameuse bataille navale entre les Chrétiens & les Turcs, 506. III *vol.*

Lesparso, ville de l'Amérique espagnole, 314. II *vol.*

Lettres, pourquoi le Clergé se prêta à la renaissance des lettres, 20. I *vol.*

Liane, plante commune aux Antilles, 276. 449. II *vol.* effets du poison qu'on en tire, 449. II *vol.*

Liberté rendue aux isles françoises en Amérique, 518. II *vol.* entraves qu'on y met ensuite, 519. II *vol.*

Lima, capitale du Pérou, description de cette ville, 60. II *vol.* tremblement de terre qu'elle a éprouvé, 60. II *vol.* puissance que la superstition y donne aux Moines, 62. II *vol.* beauté des femmes de Lima, leurs parures, leurs mœurs, 63. II *vol.* nombre des Espagnols établis à Lima, 66. II *vol.* cette ville est le centre de toutes les affaires du Pérou, 67, II *vol.* elle est sans défense, 139. II *vol.*

Linnæus (M), il est parvenu à conserver l'arbre du thé, 570. I *vol.*

Limpiom, espece de tabac que mâchent les Péruviennes, 65. II *vol.*

Lisbonne, rendu port franc par Jean II. 22. I *vol.* commerce qu'y font les Hollandois, & que Philippe II leur interdit, 129. I *vol.* soiries établies en cette ville, 256. II *vol.* quel parti la cour de Lisbonne pouvoit tirer du tremblement de terre qu'elle vient d'éprouver, 269. II *vol.*

Locke, célebre philosophe Anglois, donne des loix à la Caroline, 371. III *vol.* plus métaphysicien que politique, 372. III *vol.* par la force de son raisonnement il fait évanouir tous les spectres de l'imagination, 573. III *vol.*

Lolline, l'un des deux chefs françois qui fondent la colonie de la Guadaloupe, 572. II *vol.*

Lombards (les), devenus les agens de tout le midi de l'Europe, 12. I *vol.* ils faisoient autrefois, avec les Juifs, tout le commerce de l'Angleterre, 229. I *vol.*

Lombok (détroit de), découvert par les Anglois, 229. I *vol.*

Longue (isle), usage qu'en font les Anglois de la Nouvelle-Yorck, 325. III *vol.*

Louis (Saint), restaurateur du commerce de France, 371. I *vol.*

Louis (Saint), description de cette ville, de la colonie Françoise de Saint-Domingue, 598. II *vol.*

Louis (la compagnie de Saint), obtient pour trente ans la propriété de la partie méridionale de Saint-Domingue, 593. II *vol.* elle est bientôt ruinée, & comment, 594. II *vol.*

Louis XI, roi de France, abaissement des grands de son royaume, le rend plus puissant que ses prédécesseurs, 476. III *vol.*

Louis XIV, quel prince c'étoit, 409. I *vol.* sa négligence pour conserver ses forces maritimes, 324. II *vol.* porte la guerre sur les côtes d'Afrique, 390. II *vol.* enleve deux forts aux Hollandois, 390. II *vol.* ses troupes essuient un affront devant Curiacao, 474. II *vol.* obligé de

céder aux Anglois le baie d'Hudſon, Terre-Neuve & l'Acadie, 166. III *vol.* accuſé d'aſpirer à la monarchie univerſelle, 490. III *vol.* ce prince n'avoit rien de ce qui fait les héros conquérans, 490. III *vol.* ſa grandeur a dû l'étonner lui-même, 490. III *vol.* l'art militaire lui eſt redevable de pluſieurs uſages, 502. III *vol.* c'eſt à lui qu'il faut attribuer l'exceſſive multiplication des troupes en Europe, 502. III *vol.*

Louisbourg, ſubſtitué au fort Dauphin, 170. III *vol.* avantages & déſavantages de ſon port, 170. III *vol.* deſcription de ſa ville & de ſes fortifications, 171. III *vol.* ſa population, 172. III *vol.* elle eſt priſe en 1745. par Pyperet, 226. III *vol.* révolte de ſa garniſon, 226. III *vol.* les Anglois s'en rendent maîtres, 227. III *vol.*

Louiſiane, en quel tems découverte par les François, 177. III *vol.* la malheureuſe expédition de la Salle, fait perdre de vue cet établiſſement, 179. III *vol.* d'Yberville fait de vains efforts pour y établir les François, 179. III *vol.* Croſat en obtient le commerce excluſif, 181. III *vol.* célébrité que Law donne à la Louiſiane; mort cruelle des malheureux qui ſe laiſſent abuſer par ſon artifice, 182. III *vol.* diſcrédit où la Louiſiane tomba alors; comment on la peuple, 184. III *vol.* étendue, climat, fertilité, habitans originaires de ce pays, 185. III *vol.* ce que les François y ont fait, 193. III *vol.* grande faute commiſe dans la fondation de cette colonie, 199. III *vol.* avantage que la France pouvoit en tirer, 200. III *vol.* avoit-elle le droit de la céder aux Eſpagnols, 202. III *vol.*

Loup-Cervier, deſcription de ce quadrupede, 147. III *vol.*

Loup-Marin, deſcription, eſpeces, mœurs, pêche de cet amphibie; uſage de ſa peau; huile qu'on tire de ſa graiſſe, 214. III *vol.*

Loutre, deſcription & uſage de cet animal, 146. III *vol.*

Lozama, riviere de l'iſle de Saint-Domingue, 456. II *vol.*

Lubeck, fait tout le commerce de la Suede, 512. I *vol.*

Lucayes (les), diverſes établiſſemens que l'Angleterre y tenta, 53. III *vol.* état actuel de cet établiſſement & ce qu'on pourroit y faire, 54. III *vol.*

Lucie (Sainte), iſle tantôt occupée par les Anglois, & tantôt par les François, 540. II *vol.* elle reſte enfin aux François, 541. II *vol.* ce qu'on fait de cette colonie, 543. II *vol.* vues ſur les moyens qu'ils ont de s'en aſſurer la propriété, 548. II *vol.*

Lucrece, philoſophe Romain, écrit au milieu des guerres civiles, 569. III *vol.*

Lumieres, il faut qu'elles éclairent à la fois le ſouverain & le peuple, 403. I *vol.*

Lunebourg, fondée par 800 Allemands, 299. III *vol.*

Luther, ranime en Europe tous les eſprits dans le même tems que Colomb ranimoit les bras, 461. III *vol.*

Luxe (le), eſt un obſtacle à la population, & en quoi, 543. III *vol.*

Linx, nom que les anciens donnoient au loup-cervier, 147. III *vol.*

Lyacatan, découvert, 647. I *vol.*

M

MACAO, l'empereur de la Chine fait préſent de cette ville aux Portugais, 99. I *vol.* établiſſement qu'ils y forment, 106. I *vol.* colonie Portugaiſe, 588. I *vol.*

Macas (le pays de), propre à la

culture de la canelle, 83. II *vol.*
Macassarois, nom des habitans de Célebes, 152. I *vol.*
Machenillier, espece d'arbre des Antilles, 277. II *vol.*
Madagascar, description de cette isle, 375. I *vol.* loix & mœurs de ses habitans, 376. I *vol.* forme singuliere de leurs sermens, 377. I *vol.* circonstances bisarres de leur circoncision, 377. I *vol.* cérémonies de leurs funérailles, 378. I *vol.* ruine de la colonie françoise qui s'y étoit établie, 379. I *vol.*
Madere, découverte par les pilotes de Henri, 21. I *vol.*
Madere (la), riviere qui se jette dans l'Amazone, 129. II *vol.*
Madras, centre de toutes les affaires des Anglois à la côte du Coromandel, 306. I *vol.* description & commerce de cette ville, 306. I *vol.*
Maduré, les Anglois s'emparent de cette ville, usage qu'ils en font, 304. I *vol.*
Madure (l'isle de), vexation qu'elle essuie de la part des Hollandois, 184. I *vol.*
Magdelaine (riviere de la), 92. II *vol.*
Magellan, premier Européen qui reconnut les Philippines, 530. I *vol.*
Magellan (détroit de), établissement qu'y forment les Espagnols, 75. II *vol.* projet des François de s'établir dans ce détroit, 136. II *vol.*
Magistrat, tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie, 485. III *vol.*
Mahamet-Alikan, porté par les Anglois à la Nababie de Carnate, 451. I *vol.*
Mahé, les François y établissent une colonie, 477. I *vol.* vues sur le commerce que les François pourroient y faire, 477. I *vol.*
Mahmoud, roi de Cambaie, 110. I *vol.*
Mahmoud, chef des Tartares qui attaquent l'Inde, 431. I *vol.*
Mahométans, établis dans l'Inde, 46. I *vol.*
Mailleraie (le maréchal de), achete & vend les établissemens françois formés dans cette isle, 380. I *vol.*
Malaca, richesse de son commerce à l'arrivée des Portugais, ils sont chassés de ses ports, 71. I *vol.* Albuquerque s'empare de la ville, 71. I *vol.* les Hollandois en chassent les Portugais, 161. I *vol.*
Malais (les), beauté de leur pays, dureté de leur gouvernement, 70. I *vol.* mœurs actuelles de ce peuple, 72. I *vol.*
Malaises (isles), conquises par les habitans de Malaca, 71. I *vol.*
Malbouroug (le fort), les Anglois, malgré tous les obstacles, parviennent à le construire, 254. I *vol.*
Maldives, description de ces isles, leur gouvernement, leur commerce, 281. I *vol.*
Maldonado, bonté de son port, 115. II *vol.*
Maldonata, son aventure avec une lionne, 112. II *vol.*
Malte, achete Saint Christophe, Saint Martin, Saint Barthelemi, 515. II *vol.* Colbert retire ces isles des mains de cet ordre, 517. II *vol.*
Mamet-Alikan, les Anglois lui donnent la Nababie d'Arcate, 307. I *vol.*
Mama-Ocello-Huaco, femme de Mango-Capac, 6. II *vol.*
Mambi, terre blanche que les Péruviens mêlent avec la feuille de Coca, 57. II *vol.*
Man, l'acquisition de cette isle par les Anglois, ôte à la contrebande son meilleur entrepôt, 336. I *vol.*
Mancenille, nom d'une baie de l'isle de Saint-Domingue, 457. II *vol.*
Mancenillier, arbre de l'Amérique, sa description, 450. II *vol.* produit un

poiſon très-dangereux, 450. II *vol.*
Mango-Capac, fondateur de l'empire du Pérou, 6. II *vol.* maniere dont il civiliſe les Indiens, 12. II *vol.*
Mandarins, dignité de cette place; qualités requiſes pour y parvenir, 92. I *vol.*
Mangles, plantes aquatiques, 564. II *vol.*
Mangora, cacique des Timbuez; il tue par trahiſon Nuno de Lara, & en eſt tué, 109. II *vol.*
Manichéiſme, le climat de l'Inde peut avoir inſpiré la premiere idée de ce ſyſtême, 27. I *vol.*
Manille, capitale de l'iſle de Luçon, 532. I *vol.* vaiſſeau qu'elle expédie tous les ans par le Mexique, 703. I *vol.*
Manioc, plante d'Afrique tranſportée aux iſles, 421. II *vol.* ſa culture, 421 II *vol.* maniere de l'apprêter, 422. II *vol.* ſon uſage, 422. II *vol.* ordre à tous les colons François d'en planter cinq cens foſſes pour chacun de leurs eſclaves, 631. II *vol.*
Manne du déſert, explication naturelle de ce miracle, 75. I *vol.*
Mantas, monſtre marin, 69. II *vol.*
Manufactures, établies ſans ſuccès au Canada, 214. III *vol.*
Mapoulès (les), origine de ce peuple, 45. I *vol.*
Marattes (les), ſe permettent la profeſſion des armes, 33. I *vol.* ce que les établiſſemens Européens ont à craindre de la puiſſance de ce peuple, 291. I *vol.* leur origine, 449. I *vol.* le Coromandel implore leur ſecour, 449. I *vol.* ils font trembler l'Indoſtan, 450. I *vol.* ils infectent la mer Malabar par leurs pirateries, 477. I *vol.*
Maracayu, montagnes qui fourniſſent la meilleure herbe du Paraguay, 118. II *vol.*
Maragnon, nommé depuis riviere des Amazones; pourquoi? 211. II *vol.*
Maragnon (compagnie de), 246. II *vol.*
Marcara, procure des comptoirs aux François dans l'Inde, 381. I *vol.*
Marc (Saint), deſcription de cette ville, 603. II *vol.*
Marc Paul, relation de ſon voyage de la Chine, confirmé par Albuquerque, 80. I *vol.*
Marguerite (la), une des iſles Antilles, 275, 447, 471. II *vol.*
Mariages, plus fréquens & plus féconds en Amérique qu'en Europe, & pourquoi? 419. III *vol.*
Mariannes, deſcription de ces iſles découvertes par Magellan; uſage qu'en font les Eſpagnols, 704. I *vol.*
Marignas (gomès perès de las), entoure Manille de murailles, 533. I *vol.*
Marine (l'art de la), ignorance des anciens peuples ſur cet art, 505. III *vol.* doit ſes progrès à l'invention de la bouſſole, 506. III *vol.* ce qu'étoit la marine d'Eſpagne ſous Philippe II 506. III *vol.* elle eſt abattue par les Anglois, 507. III *vol.* l'empire de la mer paſſe aux Hollandois, 507. III *vol.* la France en jouit un inſtant, 509. III *vol.* les Anglois s'en emparent pour ne plus la perdre, 509. III *vol.* hiſtoire des progrès de la marine angloiſe 510. III *vol.* & ſon état actuel, 511. III *vol.* la marine doit changer la face du monde, 512. III *vol.* la monarchie univerſelle des mers eſt une chimere, 512. III *vol.* la marine a dirigé toutes ſes vues vers le commerce, 513. III *vol.* projet d'un établiſſement de Marine au Canada; adminiſtration vicieuſe qui la fait manquer, 221. III *vol.*
Marina, maîtreſſe de Cortez, 650. I *vol.*
Marine marchande, elle devroit ſervir

d'école à la marine royale, 93. III *vol.*

Marius, vainqueur des Cimbres & des Teutons, 496. I *vol.*

Marivault (abbé de), sa mort, 525. II *vol.*

Marquette (le jésuite), chargé de la découverte du Missisipi, 177. III *vol.*

Maroc, gouvernement de cet empire africain, 461. III *vol.*

Maroni, riviere de la Guyane Françoise, 480. II *vol.*

Martin, fonde Pondichéri, 397. I *vol.* bon ordre qu'il y fait régner, 410. I *vol.*

Martinique (la), une des Antilles, 275. II *vol.* vendue à Duparquet, 515. II *vol.* rachetée par Colbert, 517. II *vol.* description de cette isle, 550. II *vol.* premier établissement qu'y font les François, 551. II *vol.* cultures qu'ils y établissent, 552. II *vol.* état florissant de son commerce, 553. II *vol.* sa décadence & ses causes 561. II *vol.* prise & restituée par les Anglois, 562. II *vol.* son état actuel, 563. II *vol.* peut-elle l'améliorer, 566. II *vol.* peut-elle être conquise, 568. II *vol.*

Martre (la), description de cet animal, 147. III *vol.*

Maryland (le), province angloise de l'Amérique réunie d'abord à la Virginie, s'en sépare, 361. III *vol.* causes de cette désunion, origine de cette colonie, 362. II *vol.* son administration, 363. III *vol.* sa description & sa culture, 364. III *vol.* son gouverneur nommé par la famille Baltimore, 424. III *vol.*

Massa-Chusel (baie de), la plus peuplée des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, 314. III *vol.*

Mascate, albuquerque ruine son commerce, elle se releve dans la suite, son état actuel, 277. I *vol.*

Mascarenhas, isle nommée depuis, isle de Bourbon, sa population, ses productions; elle n'a point de port, 423. I *vol.*

Matanca, nom d'une baie de l'isle de Cuba, 462. II *vol.*

Mataran, gouverné par les Hollandois, commerce qu'ils y font, 184. I *vol.*

Matto-Grosso, mine d'or, exploitée par les Paulistes, 227. II *vol.*

Maures, ils se rendent maîtres de l'Espagne, 633. I *vol.* leur proscription, premiere époque de la décadence de l'Espagne, 148. II *vol.*

Maximilien, empereur, abbat en Allemagne le pouvoir des grands, 468. III *vol.*

Maynas, ce gouvernement est fondé par les jésuites, 216. II *vol.*

Mayote, une des isles de Comore, 329. I *vol.*

Mays, espece de bled cultivé par les sauvages de l'Amérique, 400. III *vol.* sa préparation & son utilité, 400. III *vol.*

Mazarin, l'industrie est anéantie en France sous son ministere, 373. I *vol.*

Manzeradan (le), ses soies sont fort estimées, 449. I *vol.*

Mazulipatan, ancien commerce de cette ville, 298. I *vol.* passée des François aux Anglois, 305. I *vol.* état actuel du commerce des François en cette ville, 482. I *vol.*

Mecque (la), commerce de cette ville, 384. I *vol.*

Médecine (la), n'a peut-être rien de meilleur que son affinité avec la chimie & la physique, 571, III *vol.*

Melasses, droits imposés par le gouvernement sur les Melasses, 82. III *vol.*

Melinde, arrivée de Gama dans le port de cette ville, 47. I *vol.*

Menendès massacre les François dans la Floride, 101, III *vol.*

Mer,

Mer, la mer a fucceffivement couvert la furface de la terre, 272. 273. II *vol.* elle eft le contrepoids des continens, 252. III *vol.*
Mercure, prix exorbitant que le gouvernement Efpagnol tire de ce métal, 694. I *vol.*
Mergui, port principal du royaume de Siam, 402. I *vol.*
Mètempfycofe, quelle a pu être l'origine de ce dogme chez les Indiens, 39. I *vol.*
Météores, efpece de contrebandiers qui facilitoient en Efpagne la fortie de l'or & de l'argent, 155. II *vol.*
Methuen, ambaffadeur d'Angleterre, qui obtient du Portugal un traité très-favorable, 249. II *vol.*
Métis, état des Métis au Mexique, 673. I *vol.*
Mexico, Montézuma y introduit Cortez, 658. I *vol.* rage avec laquelle fes habitans fe défendent, 661. I *vol.* ce que les Efpagnols ont écrit de la magnificence de cette ville, 666. I *vol.* ce qu'on doit penfer de cette defcription, 666. I *vol.* ce que cette capitale eft actuellement, & quel eft fon luxe, 698. I *vol.*
Mexique, ce qu'on doit penfer de l'ancienneté de cet empire, 651. I *vol.* beauté du pays, 658. I *vol.* religion des Mexicains, 660. I *vol.* étendue du pouvoir de leurs rois & de leurs prêtres, 660. I *vol.* cet empire conquis par les Efpagnols qui en étendent les limites, 668. I *vol.* climat, fol, population du Mexique, 672, I *vol.* état actuel des Mexicains, 676. I *vol.* leur état avant la conquête, 678. I *vol.* productions du Mexique, 681. I *vol.* impofitions établies au Mexique, 695. I *vol.* revenu qu'il rapporte au roi d'Efpagne, 695. I *vol.* fes liaifons avec le refte de l'Amérique, avec les Indes & avec l'Europe, 701. I *vol.*
Mezieres (M. Lagrenée de), a poffédé du fruit de caffier de la haute Ethiopie, 262. I *vol.*
Mechigan, lac duquel partent Joliet & le jéfuite Marquette, 177. III *vol.*
Michel, capitaine flibuftier, prend deux vaiffeaux Hollandois, 303. II *vol.*
Michillimakinac, fon commerce de pelleteries déchoit, 210. III *vol.*
Midleton obligé de fe retirer de devant Surate, 239. I *vol.*
Milices, fupprimées & rétablies dans les colonies Françoifes, 641. II *vol.*
Mikmaks, peuplade fauvage établie avec les François dans l'Ifle-Royale, 172. III *vol.*
Mina (la), fort de la Côte-d'Or, bâti par les Portugais, pris par les Hollandois, 390. II *vol.*
Mines de la Suede, 519. I *vol.* formation des mines métalliques, 691. I *vol.* fignes auxquels on les reconnoît, & leur exploitation, 691. I *vol.* purification des métaux, 692. I *vol.* mines de fer du Canada, 220. III *vol.*
Miquelon, ufage que les François font de ces deux ifles pour la pêche de la morue, 288. III *vol.*
Miranda (Luce), femme de Sébaftien Hurtado, infpire de l'amour au cacique Mangora, 108. II *vol.* Siripa la fait mourir, 111. II *vol.*
Miffiffipi, découverte de ce fleuve par Joliet & le jéfuite Marquette, 177. III *vol.* & de fon embouchure par la Salle, 178. III *vol.* fa fource eft inconnue, 187. III *vol.* fingularité de ce fleuve, 187. III *vol.* difficulté de naviguer, 188. III *vol.*
Miffouri (le), riviere qui fe jette dans le Miffiffipi, 187. III *vol.*
Miffouris (les), ils maffacrent les Ef-

pagnols, 189. III *vol.*
Mobile (le fort de la), à l'eſt du Miſſiſſipi, 193. III *vol.*
Mobile, riviere de la Louiſiane, qui n'eſt navigable que pour les pirogues, 180. III *vol.*
Mocandon (détroit de), au débouché duquel eſt ſitué l'iſle de Geron, 64. I *vol.*
Moddiſort (Thomas), introduit à la Jamaïque la culture du ſucre, 40. III *vol.*
Modes Françoiſes, combien recherchées par les étrangers, 92. III *vol.*
Moeti, une des iſles de Comore, 230. I *vol.*
Mogador, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 364. II *vol.*
Moka, tout le commerce d'Aden attiré dans cette ville, 262. I *vol.* état actuel de ce commerce, 265. I *vol.*
Moluques, état de ces iſles à l'arrivée des Portugais, 73. I *vol.* productions diverſes qui font la matiere de leur commerce, 74. I *vol.* les Arabes s'emparent de ce commerce, 76. I *vol.* les Portugais conſtruiſent un fort aux Moluques, 76. I *vol.* les Hollandois s'y établiſſent, 132. I *vol.*
Moines, leur induſtrie dans les anciens tems de la monarchie françoiſe, 369. I *vol.* richeſſes immenſes que leur valut la conquête du Nouveau-Monde, 162. II *vol.*
Monckton, général Anglois à la priſe de la Martinique, 341. II *vol.*
Monachiſme, origine & progrès du monachiſme, 546. III *vol.*
Monnoie particuliere frappée pour les colonies françoiſes, 217. III *vol.* eſpece de monnoie en uſage dans l'Amérique Angloiſe, ſon utilité, 429. III *vol.* différentes eſpeces de monnoies dans les colonies angloiſes & dans l'Amérique ſeptentrionale, 430. III *vol.*
Montagnez (les), ſauvages du Canada, 134. III *vol.*
Montafanagor, province des Indes, cédée aux François, 446. I *vol.*
Montaſanagor (province de), cédée aux Anglois par le ſouba du Décan, 308. I *vol.*
Montaigu (le duc de), obtient du roi d'Angleterre la propriété de Sainte-Lucie, 542. II *vol.*
Montauban, action héroïque de ce commandant des flibuſtiers, 322. II *vol.*
Montbars, fameux capitaine flibuſtier, ſurnommé l'exterminateur, 307. II *vol.*
Montcalm, général françois, avis qu'il donne en mourant, 236. III *vol.*
Monte-Chriſto, ville eſpagnole de l'iſle de Saint-Domingue, ſon commerce, 456. II *vol.*
Monteſquieu, il n'a pas oſé citer deux loix qui contribuerent à la ruine de l'empire romain, 6. I *vol.* il paroît s'être trompé, en attribuant à la religion chrétienne l'abolition de l'eſclavage, 13. I *vol.* éloge & erreurs de ce grand homme, 373. III *vol.*
Montevideo, idée de cette forteresse, 117. II *vol.*
Montézuma, ſouverain du Mexique, lors de l'arrivée des Eſpagnols, 651. I *vol.* tradition prétendue qui empêche ce prince de ſe défendre contre eux, & cauſe naturelle de cette tradition, 652. I *vol.* caractere & conduite de Montézuma, 654. I *vol.* il introduit les Eſpagnols à Mexico, 658. I *vol.* il ſe reconnoît vaſſal du roi d'Eſpagne, 659. I *vol.* il eſt tué par ſes propres ſujets, 662. I *vol.*
Montferrat, iſle de l'Amérique, 293. II *vol.*
Montiano, commandant Eſpagnol, force les Anglois à lever le ſiege de Saint-Auguſtin, 329. II *vol.*
Montréal, attire ſeul le commerce de pelleteries, 158. III *vol.* deſcription de cette ville, 208. III *vol.*

Mont-ferrat, étendue & defcription de cette ifle, culture que les Anglois y ont établie, 20. III *vol.*
Morale (la), ne peut avoir pour bafe les opinions religieufes, 576. III *vol.* ce que c'eft que la morale au tribunal de la philofophie & de la raifon, 577. III *vol.* comment la morale de l'évangile eft utile à la tyrannie religieufe & politique, 580. III *vol.* la confidération attachée aux richeffes eft la perte des mœurs, 581. III *vol.* ce font les bonnes loix qui font les bonnes mœurs, 582. III *vol.*
Morgan, capitaine flibuftier, fon expédition à Porto-Belo, 309. II *vol.*
Morne fortuné, hauteur de Sainte Lucie, favorable pour la conftitution d'une citadelle, 549. II *vol.*
Morne des fauteurs, nom que les François donnerent à une éminence d'où les Caraïbes fe précipitoient de peur de tomber dans leurs mains, 64. III *vol.*
Moro, fort de la Havane, 464 465 466. II *vol.*
Mortalité des Européens en Amérique, & fes caufes, 438. II *vol.*
Morue, pêche qu'on en auroit pu faire au Canada, 223. III *vol.* defcription de ce poiffon, fa voracité, 280. III *vol.* quelles nations en font la pêche à Terre-Neuve, 282. III *vol.* maniere dont fe fait cette pêche, 282. III *vol.* divifion des morues en trois claffes, 282. III *vol.* les impôts dont la France a chargé le commerce de la morue verte, le rend ruineux, 283. III *vol.* ce même commerce qui feroit avantageux aux Anglois, languit chez eux faute de débouchés, 284. III *vol.* morue feche, maniere dont on la prépare, 285. III *vol.* ce commerce eft encore à perte pour les François, 287. 288. III *vol.*
Mofchara, chef efpagnol dans le Paraguay, 112. II *vol.*
Mofquites, ces fauvages échappent à la fureur des Efpagnols; état actuel de ce peuple, 669. I *vol.*
Morfel & *Imhoff*, tâchent envain d'exciter l'agriculture au royaume de Jacatra, 185. I *vol.*
Mouillage (le), nom qu'on donne à la partie du Bourg de St. Pierre, bâtie le long de la mer, 558. II *vol.*
Moulin à coton, defcription de cette machine, 37. III *vol.*
Monzaide, fervice qu'il rend à Gama, 47. I *vol.*
Moxes, nation fauvage civilifée par le jéfuite Baraze, 131. II *vol.*
Mozambique (ifle de), les Portugais en font le centre d'un empire étendu depuis Sofola jufqu'à Mélinde, 107. I *vol.*
Mucmelima, ville de l'Amérique Efpagnole, 314. II *vol.*
Muhammet, empereur mogol, vaincu par Koulikan, 440. I *vol.* fes Nababs fe rendent indépendans de lui, 441. I *vol.*
Munfter (traité de), il défend aux Efpagnols le commerce des Indes, 510. I *vol.*
Munck, capitaine danois, cherche un paffage à la mer du fud, par le nord-oueft de l'Amérique, 501. II *vol.*
Muraille de la Chine, fon inutilité, 543. I *vol.*
Murrai, chirurgien anglois, laiffé à la côte de Guinée, 396. II *vol.* danger qu'il y court, 396. II *vol.*
Murex, employé par les Phéniciens pour la teinture en pourpre, 3. I *vol.*
Mufc, de quel animal on retire ce parfum, 313. I *vol.*
Mufcade, defcription de l'arbre qui la produit, fa récolte, fes préparations, 149. I *vol.* précautions que les Hollandois prennent pour s'en

s'approprier le commerce exclusif, 487. I *vol.*

Mytayos, ce que c'est, 40. II *vol.*

N

NABABS, leurs fonctions, 436. I *vol.*

Naïrs (les), consacrés particuliérement à la guerre, 35. I *vol.*

Nankin, ses soies, 583. I *vol.*

Nautes, compagnie de Marchands dans l'ancienne Gaule, 368. I *vol.*

Naples (le royaume de), son gouvernement, 478. III *vol.*

Napo, riviere qui se jette dans celle des Amazones, 215. II *vol.*

Narbonne, port célebre de l'ancienne Gaule, 368. I *vol.*

Narvaez, est défait par Cortez, 659. I *vol.*

Nassau (maurice de), chargé de faire la conquête du Brésil, 204. II. *vol.*

Natchez (les), leur gouvernement, 190. III *vol.* conduite injuste des François à leur égard, 191. III *vol.* ligues des Natchez pour massacrer tous les François; le complot échoue par l'adresse de la reine, 191. III *vol.* Perrier fait passer tous ces sauvages au fil de l'épée, 192. III *vol.*

Nauny, ville bâtie par les negres indépendans de la Jamaïque, 47. III *vol.*

Négapatan, enlévé aux Portugais par les Hollandois, 170. I *vol.*

Negres, leur état au Mexique, 673. I *vol.* plus multipliés au Pérou qu'au Mexique, 41. II *vol.* en quels tems ils furent portés en Amérique, 198. II *vol.* recherches sur les causes de leur couleur, 366. II *vol.* religion, mœurs, gouvernement de ces peuples, 371. II *vol.* ceux qui habitent les bords du Niger sont beaux & bien faits, 375. II *vol.* commerce qu'en font les Européens, 383. II *vol.* ruses employées par les Européens pour se procurer des esclaves, 383. II *vol.* causes de leur rareté actuelle, 384. II *vol.* maniere de les conduire, 385. II *vol.* où se fait ce commerce, 386. II *vol.* nombre des negres enlevés par les nations de l'Europe, 387. II *vol.* marchandises avec lesquelles ils sont payés par les différens peuples, 388. II *vol.* raisons qui doivent faire préférer les petits navires aux grands, pour le transport des negres, 392. II *vol.* saisons plus ou moins favorables pour ce commerce, 393. II *vol.* manieres différentes des peuples de l'Europe de traiter & de nourir leurs negres, 394. II *vol.* & de les vendre en Amérique, 395. II *vol.* action noble d'un negre, 396. II *vol.* les qualités bonnes ou mauvaises d'un negre dépendent plus de leurs maîtres que d'eux-mêmes, 397. II *vol.* trait héroïque d'un negre envers son maître, 397. II *vol.* leur désertion & le suicide occasionnés par la barbarie de de leur maître, 397. II *vol.* maladies auxquelles ils sont sujets, 400. II *vol.* mortalité des negres en Amérique, 401. II *vol.* seroit facile à prévenir, 402. II *vol.* les negres sont passionnés pour la musique & pour la danse, 403. II *vol.* les mauvais traitemens sont la cause du peu de population des negres, 404. II *vol.* moyens de rendre leur sort plus doux & d'en tirer plus d'avantages, 404. II *vol.* causes de la passion des Européens pour les négresses, 406. II *vol.* raisons tirées de l'humanité, de la justice, & même de l'intérêt pour cesser cet odieux commerce, 407. II *vol.* travaux auxquels on emploie les negres, 414. II *vol.* leur révolte contre les Hollandois à Berbiche, 491. II *vol.* la traite des negres abandonnée à une compagnie exclusive

pour les colonies françoises. Abus de ce privilege, 520. II *vol.* taxe imposée pour chaque tête de noirs dans les colonies françoises, 634. II *vol.* prix des negres dans les colonies angloises, 17. III *vol.* conjuration des negres découverte à Barbade, 16. III *vol.* héroïsme terrible de deux negres à Saint-Christophe, 24. III *vol.* sujet de crainte que donne à la Jamaïque un corps de negres indépendans, 46. III *vol.* révolte des negres à la Jamaïque, 47. III *vol.* maniere cruelle dont ils sont punis, 50. III *vol.* mécontentement des negres de la Grenade, lorsqu'ils passent sous la domination des Anglois, 67. III *vol.*

Négro, cap d'Afrique, 389. II *vol.*

Négro (Rio), riviere par laquelle l'Amazone communique avec l'Orénoque, 219. II *vol.*

Nerf de cerf, mets très-délicats pour les Chinois, 190. I *vol.*

Nevis, description de cette isle Angloise, mœurs de ses habitans, 21. III *vol.* désastre qu'elle a éprouvés successivement, & état actuel de sa population, & de ses cultures, 22. III *vol.*

New (la), riviere de la Caroline septentrionale, 380. III *vol.*

Newcastle, ville de Pensilvanie, 352. III *vol.*

Newton, étend les principes de la physique & des mathématiques, & découvre le vrai sistême du monde, 573. III *vol.*

Niagara (saut de), 210. III *vol.*

Nicolas (le mole saint), description de son port, 606. II *vol.*

Nicoya, ville de l'Amérique Espagnole, 314. II *vol.*

Nids précieux d'une espece d'hirondelle de mer, 190. I *vol.*

Nieves, isle de l'Amérique, 293. II *vol.*

Niger, riviere d'Afrique, 369, II *vol.* mœurs des peuples qui habitent ses côtes, 375. II *vol.*

Nisme, Philippe le hardi y attire le commerce de Montpellier, 372. I *vol.*

Nisam el moulouk, souba du Décan, 441, 611. I *vol.*

Nizamaluc, roi de Cambaie, battu par Ataïde, 115. I *vol.*

Noailles (le maréchal de), il appuie fortement un nouveau projet de défense pour l'isle de Saint Domingue, 627. II *vol.*

Noblesse (la), est une distinction odieuse, lorsqu'elle n'est pas fondée sur des services utiles à l'état, 529. III *vol.*

Noire (riviere de), établissement qu'y ont fait les négocians de la Jamaïque, 34. III *vol.*

Noirs, disproportion entre les noirs & les blancs dans les isles angloises, 76. III *vol.*

Nopal, arbrisseau dont se nourrissent les cochenilles, 688. I *vol.*

Norbouroug, envoyé par Charles II. pour ouvrir une communication avec le Chily, 137. II *vol.*

Nord, état des trois couronnes du nord au quinzieme siecle, 18. I *vol.*

Nord (petit), lieu où les Malouins s'établissent à Terre-Neuve, 279. III *vol.*

Normans ou Saxons soumis par Charlemagne, 9. I *vol.* leurs ravages anéantissent le commerce, 370. I *vol.*

Norwege, royaume appartenant au Danemarck, 509. II *vol.*

O

Oaxaca, célebre par le commerce de la cochenille, 638. I *vol.*

Odin, religion sanguinaire de ce conquérant, 497. I *vol.*

Oglethorpe, général anglois, leve le siege de Saint-Augustin, 329. II *vol.*

conduit les Anglois qui fondent la colonie de la Géorgie, 382. III *vol.*
Oiseau-mouche, oiseau particulier à l'Amérique septentrionale, sa description, 396. III *vol.* sa maniere de se nourrir, 396. III *vol.*
Oiseaux de proie, présages qu'on en tire aux Indes, 608. I *vol.*
Ojeda (Alphonse), parcourt une partie de la Guyane, 524. II *vol.*
Oldembourg, comté du Dannemarck, 509. II *vol.*
Oliviers, plantés avec succès au Pérou, 44. II *vol.*
Olonois (l'), capitaine flibustier; sa cruauté envers les Espagnols, 308. II *vol.*
Omrahs, ce qu'ils sont dans l'Indostan, 434. I *vol.*
Onnontagué, son courage au milieu des tortures, 144. III *vol.*
Onor (le roi d'), fait alliance avec les Portugais, 29. I *vol.*
Onrust, usage que Batavia fait de cette petite ville, 188. I *vol.*
Opium, usage qu'en font les habitans de Célebes, 152. I *vol.* comment on le prépare, 337. I *vol.* par qui s'en fait le commerce, 318, I *vol.* ivresse qu'il procure aux Indiens, 609. I *vol.*
Or, commerce qu'on en fait avec les Chinois, 587. I *vol.* loi qui défend aux Espagnols l'exportation de l'or & de l'argent, 155. II *vol.* variation dans la proportion de ce métal avec l'argent, 234. II *vol.*
Orages, il ne s'en forme jamais dans le bas Pérou, 33. II *vol.*
Orange (le prince d'), son caractere & ses projets, 491. III *vol.* est l'ame des ligues qui se forment contre Louis XIV, 491. III *vol.*
Orellana, sa navigation sur la riviere des Amazones, 211. II *vol.*
Orénoque (l'), grand fleuve d'Amérique, 442. II *vol.* tire sa source des cordilieres, 442. II *vol.* ses crues & diminutions régulieres, 442. II *vol.* usages des peuples qui habitent ses bords, 443. II *vol.* oppression où ils tiennent les femmes, 443. II *vol.* discours d'une de ces femmes à un jésuite, 444. II *vol.*
Orléans (la nouvelle), description de cette ville, 193. III *vol.*
Ormuz, description de cette ville, 64. I *vol.* Albuquerque la soumet, 65. I *vol.* les Anglois & les Persans réunis s'en emparent, 242. I *vol.*
Orpiment, employé par les Orientaux pour la dépilation, 169. I *vol.*
Orri, chargé des finances de France, son caractere, 420. I *vol.*
Orsua (Pedro d'), assassiné par ses soldats, 213. II *vol.*
Ostende, on y établit une compagnie des Indes, qui bien-tôt après est détruite, 509. I *vol.*
Oswego, les François se rendent maîtres de cette place, 231. III *vol.*
Otayti, isle de l'Amérique découverte par M. de Bougainville, 272. II *vol.*
Otumba (vallée d'), où l'armée de Cortez est enveloppée, 663. I *vol.*
Ouabache (l'), riviere qui se jette dans le Missisipi, 187. III *vol.*
Ouisconsing (l'), riviere qui conduisit Joliet & le jésuite Marquette au Missisipi, 177. III *vol.*
Ouragans, leurs violences dans les isles, & leurs terribles effets, 284. II *vol.* deviennent des causes de fertilité, 284. II *vol.* phénomenes qui les annoncent, 285. II *vol.* causes qui les produisent, 285. II *vol.*
Ours, chasse & usage de cet animal, 148. III *vol.*
Overissel, une des provinces-unies, sa part dans l'administration de la république, 473. III *vol.*

P

Paco, defcription de ce quadrupede, 46. II *vol.*
Pagodes, defcription de ces édifices, 42. I *vol.*
Paix (le port de), difficulté d'y aborder, 607. II *vol.*
Palibothra, Diodore de Sicile en attribue la fondation à Hercule, 310. I *vol.*
Palimban, comptoirs des Hollandois, 158. I *vol.*
Palmyre, entrepôt du commerce de Conftantinople avec l'Inde, 56. I *vol.*
Palos, port d'Andaloufie, où Colomb aborda au retour de fa premiere navigation, 640. I *vol.*
Panama, fondation de cette ville, 4. II *vol.* pillée par les pirates, 67. II *vol.* pêche des perles qui s'y fait, 68. II *vol.* entrepôt des productions du Pérou, deftinées pour l'ancien-monde, 69. II *vol.* fon commerce infiniment déchu, 74. II *vol.* elle eft peu fortifiée, 139. II *vol.*
Papes, leurs entreprifes fur l'Angleterre, qu'ils rendent feudataire du Saint Siege, 247. III *vol.*
Papier fubftitué à la monnoie en Canada, infidélité du gouvernement, 217. III *vol.* fecret du papier trouvé à la Chine, avec quelle matiere on le fabrique, 342. I *vol.*
Para, bâtie par les Portugais à l'embouchure de l'Amazone, 213. II *vol.*
Parek (le colonel), comment les colons d'Antigoa le puniffent de fon gouvernement tyrannique, 19. III *vol.*
Paraguay, defcription de ce pays, & mœurs de fes habitans, 105. II *vol.* maniere dont ils traitent les premiers Efpagnols, 106. II *vol.* nouvelle tentative de Sébaftien Cabot, 107. II *vol.* fondation de Buenos-Ayres & de l'Affomption, 112. II *vol.* la plupart des fauvages du Paraguay fe foumettent, 116. II *vol.* fituation actuelle des Efpagnols dans ce pays, 116. II *vol.*
Paramabiro, chef-lieu de la colonie de Surinam, 483. II *vol.* defcription de fes fortifications, 489. II *vol.*
Paramos, ce que les Efpagnols entendent par ce mot, 32. II *vol.*
Parias (les), horreur qu'on a pour eux, 36. I *vol.*
Parfis, Perfans fugitifs qui s'établirent dans le Guzarate, 582. I *vol.*
Pafcal fait des expériences pour mefurer la hauteur de l'athmofphere, 572. III *vol.*
Patanes, leur caractere, 448. I *vol.*
Patate, plante des Antilles, 277. II *vol.*
Patna, célebre par le commerce de l'opium, 318. I *vol.*
Paul (Saint), bourgade formée par des Carmes portugais, 217. II *vol.*
Paul (Saint), colonie fondée par un amas de malfaiteurs portugais, 224. II *vol.* ces brigands font la guerre aux Guaranis qui les repouffent, 225. II *vol.* ravages qu'ils font dans ces contrées, 226. II *vol.* reconnoiffant l'autorité du Portugal qu'ils avoient long-tems méconnue, 227 II *vol.*
Pays-Bas (les), deviennent la région la plus riche de l'Europe, 13. I *vol.* mauvaife adminiftration de la maifon d'Autriche dans ce pays, 508. I *vol.*
Pécheurs (ifle des), les Hollandois s'y établiffent, 137. I *vol.*
Pécuri, arbre aromatique femblable à la mufcade & au girofle, 218. II *vol.*
Pédro Alonzo, habile négociant efpagnol, 462. II *vol.*
Pégu, royaume dépendant de celui d'Ava, 316. I *vol.* fon commerce, 317. I *vol.*
Pelleteries (le commerce des), accordé exclufivement aux gouverneurs des

forts de l'Amérique ſeptentrionale, 160. III *vol.* l'abus de ce privilege détermine le roi à ſe charger lui-même de ce commerce, 161. III *vol.* pertes qu'il y fait, 161. III *vol.*

Pekin, liberté accordée aux Ruſſes d'y envoyer une caravane, 546. I *vol.*

Penn, amiral anglois, échoue devant Saint-Domingue, 299. II *vol.*

Penn & *Venables*, conquérans de la Jamaïque, 28. III *vol.*

Penn (Guillaume), le plus célebre des quakers, 336. III *vol.* achete des ſauvages un terrain en Amérique, & y fonde un établiſſement compoſé de quakers, 337. III *vol.* lui donne le nom de Penſilvanie, 337. III *vol.* ſe fait aimer des ſauvages par ſes vertus, 337. III *vol.* ſages réglemens qu'il fait pour le gouvernement de ſon nouvel état, 338. III *vol.* proſpérité qui en eſt la ſuite, 338. III *vol.* effet de la ſageſſe de ſes loix en Penſylvanie, 549. III *vol.*

Penſacole (Baie de), baie de l'Amérique ſur les confins de la Louiſiane, les Eſpagnols s'y établiſſent, 389. III *vol.*

Penſeurs, nom d'une claſſe des miniſtres de la Chine, & leurs fonctions, 484. III *vol.*

Penſylvanie, contrée de l'Amérique qui doit ſon nom à Guillaume Penn; voyez *Penn*, ſa ſituation, 340. III *vol.* ſa température, 340. III *vol.* différentes ſectes qui s'y établiſſent, 341. III *vol.* accroiſſement & population de cette colonie, 344. III *vol.* maniere de ſe nourrir & de ſe vêtir chez les Penſylvains, 344 III *vol.* félicité dont ces peuples jouiſſent, 345. III *vol.* leurs uſages civils, 345. III *vol.* leur magnificence dans les funérailles, 346. III *vol.* commerce de la Penſylvanie, 347. III *vol.* ſes échanges, 348. III *vol.* l'horreur des Penſilvains pour la guerre les empêche de ſe mettre à l'abri des invaſions, 352. III *vol.* raiſons de leur ſécurité à cet égard, 353. III *vol.* rendent la liberté à tous leurs eſclaves, 417. III *vol.* la Penſylvanie eſt ſoumiſe à l'eſpece de gouvernement nommé *gouvernement propriétaire*, raiſon de cette dénomination, 424. III *vol.*

Pentagoel, riviere à l'embouchure de la quelle ſe fait la pêche du maquereau, 327. III *vol.*

Pepperet, négociant anglois prend Louisbourg, 226. III *vol.*

Perès (Thomas), ambaſſadeur de Liſbonne à Pekin, meurt en priſon, 99. I *vol.*

Perles, pêche qu'en font les Hollandois à la côte de Céilan, 165. I *vol.* perles de Baharem, 280. I *vol.* comment la ſuperſtition favoriſe le commerce des perles, 280. I *vol.* maniere dont s'en fait la pêche, 68. II *vol.*

Perles (iſles des), iſle de l'Amérique nommée autrefois Cabagua, 447. II *vol.*

Pérou, conjectures ſur la fondation de cet empire, 6. II *vol.* les Eſpagnols débarquent au Pérou, 8. II. *vol.* ils s'en rendent maîtres & le ravagent, 11. II *vol.* mœurs, religion, gouvernement de cet empire, 12. II *vol.* doit-on révoquer ſon bonheur en doute, 17. II *vol.* ce qu'il faut penſer de ſa grandeur & de la magnificence de ſes monumens, 19. II *vol.* organiſation phyſique du Pérou, 30. II *vol.* ſon ancienne population, 35. II *vol.* à quel état les Eſpagnols ont réduit les Péruviens, 36. II *vol.* pourquoi les Eſpagnols ſont en plus grand nombre au Pérou qu'au Méxique, 41. II *vol.* leur nourriture & leur boiſſon, 44. II *vol.* manufactures qu'ils y ont établies, 49. II *vol.*

vol. mines du Pérou, 51. II *vol.* communication des différentes provinces du Pérou entr'elles, 57. II *vol.* sa communication avec l'Europe, 67. II *vol.* facilités qu'offre la conquête de ce pays, 139. II *vol.*
Perrier, sa présence d'esprit dans la la conjuration des Natchez, contre les François, 192. III *vol.*
Perse (la), précis de l'histoire de ce pays, 240. I *vol.* Schab-Abbas y établit les arts, le commerce & le despotisme; 240. I *vol.* les Portugais croisent son commerce, il se lie avec les Anglois & prend avec eux Ormus 241. I *vol.* le commerce des Anglois, dans la Perse, est détruit par les Hollandois, 270. I *vol.*
Perses, nom donné très-improprement à des étoffes fabriquées sur la côte du Coromandel, 243. I *vol.*
Pétersbourg, devenu mal-à-propos une capitale, 561. I *vol.*
Pétrarque, il obtient les honneurs du triomphe, 20. I *vol.*
Phaulcon (Constantin), premier ministre de Siam établit les François dans ce royaume, 597. I *vol.*
Phéniciens, leur commerce, 3. I *vol.*
Philadelphie, ville de l'Amérique, capitale de la Pensylvanie, 349. III *vol.* sa position & sa description, 349. III *vol.* les sciences y sont en honneur, 351. III *vol.* excellente police qui y regne, 351. III *vol.*
Philipillo, Indien qui se rend accusateur d'Atabalipa, 10. II *vol.*
Philippe le Bel, encourage les travaux champêtres & les manufactures, 372. I *vol.*
Philippe II. reprend le projet de soumettre les Manilles, 532. I *vol.* désavoue le meurtre des descendans des Incas, 30. II *vol.* toute sa politique n'est qu'en intrigues, 489. III *vol.* ce que c'étoit que la marine d'Espagne sous son regne, 506. III. *vol.*
Philippe III, roi d'Espagne sa politique étroite, superstitieuse & pédentesque, 489. III *vol.*
Philippe IV. ignominieusement proscrit par les Portugais, 204. II *vol.*
Philippines (les), mœurs de ses habitans, 530. I *vol.* premier établissement des Espagnols dans ces isles, 532. I *vol.* état actuel de cette colonie, 532. I *vol.* liaisons des Philippines avec le Mexique, 534. I *vol.* ce qu'elles pourroient devenir dans des mains actives, 536. I *vol.*
Philosophie (la), est aux belles-lettres & aux arts, ce que l'âge mur est à la jeunesse, 568. III *vol.* les nations n'ont de philosophes qu'à l'époque de leur vieillesse, 569. III *vol.* philosophes grecs & leurs différens systêmes, 569. III *vol.* la philosophie bornée à la morale, a fait peu de progrès chez les anciens, 470. III *vol.* la philosophie reste près de deux mille ans étouffée sous le croissant des mahométans & la croix des chrétiens, 470. III *vol.* c'est aux Arabes que l'Europe doit la renaissance de la philosophie & des sciences, 571. III *vol.* tableau de la philosophie de l'école, 571. III *vol.* la philosophie s'appuie sur la physique, qui est sa véritable base 572. III *vol.* découvertes des philosophes & des physiciens modernes, 572. III *vol.* la physique doit plus aux événemens qu'à la méditation, 573. III *vol.* comment la philosophie lie, éclaire & soulage les hommes, 575. III *vol.*
Pian (le), espece de maladie des negres, 400 401. II *vol.*
Piémont (le), son gouvernement, 478. III *vol.*
Pierre I. son projet de faire le commerce des Indes par la Tartarie indépendante, 548. I *vol.* il s'empare des pays voisins de la mer Caspienne, 550. I

vol. il a l'ambition de devenir une puissance maritime, 557. I *vol.* quel jugement on peut porter de ce Prince, 559. I *vol.* inutilité de ses efforts pour faire germer les arts en Russie, 536. III *vol.*

Pierre (Saint), usage que les François font de cette isle, pour la pêche de la morue, 289. III *vol.*

Pierre (Saint), bourg de la Martinique, sa description & son importance, 558. II *vol.*

Pigalle (Mr.) célebre sculpteur; sa statue de Mr. de Voltaire, 567. III *vol.*

Piment, description & culture de l'arbre qui le produit, 39. III *vol.*

Pinçon (Vincent), découvre l'embouchure de la riviere des Amazones, 211. II *vol.*

Pin, arbre commun dans la Caroline septentrionale, 378. III *vol.* ses usages, *ibid.*

Pitalhaya, arbre qui fournit de la nourriture aux Californiens, 705. I *vol.*

Pitt (Guillaume), ministre anglois, 337. II *vol.* portrait de cet homme célebre, 337. II *vol.* ranime le courage des Anglois, 338. II *vol.* succès de l'Angleterre pendant son ministere, 339. II *vol.* sa retraite, 346. II *vol.*

Pizarre (François), arrive à Caxa-Malca, 8. II *vol.* perfidie atroce qui le rend maître du Souverain du Pérou, 9. II *vol.* il pénétre dans l'intérieur de l'empire, y exerce de grands ravages, 11. II *vol.* il se brouille avec Almagro son associé, 22. II *vol.* il est assassiné, 23. II *vol.*

Pizarre (Gonzale), prend la place de Nunès-Vela, le bat & exerce de grandes cruautés, 28. II *vol.* son triomphe, 28. II *vol.*, est vaincu par la Gasca, & est décapité, 29. II *vol.*

Placards des productions, loi célebre en Suede, 521. I *vol.*

Plata (Rio de la), nom donné au fleuve du Paraguay, 106. II *vol.*

Platon, disciple de Socrate, noie la philosophie dans la théologie, 569. III *vol.*

Pluebo-Nuevo, ville de l'Amérique espagnole, 314. II *vol.*

Pluebo-Viego, ville de l'Amérique espagnole, 314. II *vol.*

Pluies, il n'en tombe jamais dans le Bas-Pérou, 33. II *vol.*

Plimouth (nouvelle), sa fondation, 302. III *vol.*

Pockok, amiral anglois à la prise de la Havane, 348. II *vol.*

Poincy (le commandeur de), paie de ses deniers les isles achetées par l'ordre de Malte, 516. II *vol.*

Pointe (la), fort de la Havane, 464. II *vol.* sa description, 466. II *vol.*

Pointe-coupée (la), ouvrage des François dans la Louisiane, 196. III *vol.*

Pointis prend & rançonne Carthagene, 87. II *vol.*

Pois d'Angole, arbrisseau d'Afrique transporté aux isles, sa description & son utilité, 420. II *vol.*

Poivrier, culture de cet arbrisseau, commerce dont il fournit la matiere, 409. I *vol.*

Poivre (M), fait entrer dans l'isle de France des plants de muscadier & de giroflier, 487. I *vol.*

Politique, tient lieu de législation chez les peuples sauvages, 486. III *vol.* tableau de la politique de Rome moderne, 487. III *vol.* Charles-Quint & François I. donnent naissance au systême actuel de politique, 488. III *vol.* politique intrigante de Philippe II, roi d'Espagne, 489. III *vol.* politique superstitieuse & pédantesque de son successeur Philippe III. & politique de Richelieu, 489. III

vol. politique ambitieuſe de Louis XIV. 490. III *vol.* politique de l'Angleterre, 493. III *vol.* la politique devenue très-épineuſe en Europe, 494. III *vol.* la politique ſubordonnée au caractere des princes, 495. III *vol.*

Pologne (la), conſtitution de ce royaume, 466. III *vol.* cauſes qui s'oppoſent à ſa proſpérité, 466. III *vol.* démembrement de la Pologne, & ce qu'on peut en eſpérer en faveur des peuples, 466. III *vol.*

Ponce de Léon, chef de l'établiſſement eſpagnol à Porto-Rico, 448. II *vol.* 451. II *vol.* tente une entrepriſe ſur la Floride, 463. II *vol.*

Pondichery, premier établiſſement des François dans cette place, 397. I *vol.* ils en ſont chaſſés par les Hollandois qui la leur reſtituent, 410. I *vol.* ils perdent de nouveau cette place par la faute de Lally, 454. I *vol.* elle eſt détruite, 455. I *vol.* ce qu'elle étoit avant cette deſtruction, 483. I *vol.* ce qu'elle eſt redevenue depuis ſon rétabliſſement, 485. I *vol.* rapports néceſſaires entre cette ville & l'iſle de France, 490. I *vol.*

Ponteak, chef des ſauvages de la Floride, terrible aux Anglois, 391. III *vol.* trait héroïque de ce ſauvage, 391. III *vol.*

Popayan, conquête de cette province, ſes mines, 83. II *vol.*

Population, examen de la queſtion, ſi le monde a été plus peuplé autrefois qu'il ne l'eſt aujourd'hui, 539. III *vol.* l'Eſpagne, l'Italie peuvent avoir déchu de leur ancienne population; mais la Gaule & la Grande-Bretagne paroiſſent avoir augmenté la leur, 541. III *vol.* l'Allemagne étoit anciennement très-peuplée, & l'eſt encore, 541. III *vol.* les longues & cruelles guerres qui rempliſſent l'hiſtoire ancienne, s'oppoſent à l'idée d'une exceſſive population, 541. III *vol.* le deſpotiſme & l'ariſtocratie ne ſont pas favorables à la population, 542. III *vol.* le Grece & l'Italie, ſeuls pays de l'Europe plus peuplés autrefois qu'aujourd'hui, 542. III *vol.* la population dépend de l'égalité dans la diſtribution des biens-fonds, 543. III *vol.* le luxe, l'inaliénabilité des domaines du clergé, & les ſubſtitutions des biens nobles, ſont des obſtacles à la population, 543. III *vol.* l'intolérance eſt la cauſe de la dépopulation de pluſieurs états, 547. III. *vol.* l'établiſſement des rentes viageres eſt contraire à la population, & comment, 547. III *vol.* la grande population eſt-elle utile au bonheur du genre-humain? 549. III *vol.*

Porcelaine, l'invention en eſt due aux Chinois, 571. I *vol.* maniere dont on la fait, 571. I *vol.* différentes eſpeces, 572. I *vol.* quel degré d'eſtime mérite celle d'Europe, 577. I *vol.*

Portendic, port de l'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV, 390. II *vol.*

Porto, compagnie excluſive établie en Portugal pour la vente de ſes vins, 245. II *vol.*

Porto-Belo, deſcription de cette ville, 70. II *vol.* intempérie de ſon climat, 70. II *vol.* elle eſt d'abord le théatre d'un grand commerce, 71. II *vol.* ſa communication avec l'Eſpagne interrompue, 73. II *vol.* uſage actuel de cette place, 74. II *vol.*

Porto-Rico, une des iſles des Antilles, 274. 275. 449. II *vol.* foibles avantages que l'Eſpagne retire de cette colonie, 452. II *vol.* 453. II *vol.*

Port-Royal, importance de ce port de la Jamaïque, 43. III *vol.* détruit par

un tremblement de terre, 44. III *vol.*
Portugal, état de ce royaume au quinzieme fiecle, 16. I *vol.* fon commerce abforbé par l'Angleterre, 250. II *vol.* moyens de le rétablir, 254. II *vol.* il n'a pas befoin de la Grande-Bretagne pour fe foutenir, 267. II *vol.* il eft fous un gouvernement abfolu, 478. III *vol.*
Portugais, puiffance à laquelle ils s'élevent dans l'Indoftan, 49. I *vol.* vaincu par la flotte Egyptienne, jointe à celle de Cambaye, ils reprennent le deffus, 60. I *vol.* caufes de la grande énergie de ce peuple, 77. I *vol.* étendue de leur domination aux Indes, 106. I *vol.* ils s'emparent de la côte de Zanguebar, 107. I *vol.* à quel point ils fe corrompent dans l'Inde, 108. I *vol.* grandes fautes qu'ils commirent dans leurs établiffemens, 117. I *vol.* état actuel de leurs établiffemens, 119. I *vol.* ils font exclus du Japon, 142. I *vol.* ils abordent les premiers à la Chine, 588. I *vol.* leur commerce eft réduit à rien, 588. I *vol.* ils veulent pofféder exclufivement le commerce des côtes d'Afrique, 389. II *vol.* font chaffés de leur établiffement en Guinée par les Hollandois, 390. II *vol.* & leur enlevent le Bréfil, 474. II *vol.*
Potofi, comment a été découverte cette mine, 53. II *vol.* fa richeffe, 54. II *vol.*
Potoumak, riviere de l'Amérique, 361. III *vol.*
Pouancey, caractere de ce gouverneur de Saint-Domingue, 591. II *vol.*
Poudre à canon, cette invention donne dans les armées l'avantage à l'infanterie fur la cavalerie, 499. III *vol.*
Poulichis (les), opprobre où ils vivent, 36. I *vol.*
Poumaron, riviere de la Guyane Hollandois, 480. II *vol.*
Pourpre, l'animal qui le donne, retrouvé au Pérou, 58. II *vol.*
Prêtres, richeffes immenfes qu'ils fe procurent en Angleterre aux dépens de la nation, 246. III *vol.*
Prince (ifle du), ifle d'Afrique, 389. II *vol.*
Prince (le port au), defcription du port & de la ville, 603. II *vol.* c'eft un lieu mal choifi pour en faire la capitale d'une colonie, 604. II *vol.*
Propriétaire (gouvernement), ce qu'on appelle ainfi dans les colonies angloifes de l'Amérique feptentrionale, & quel pays y font foumis, 424. III *vol.*
Providence (la), une des lucaies, 53. III *vol.*
Providence (maifon de la), hôpitaux du cap françois, leur utilité, 609. II *vol.*
Provinces-Unies (les), origine de cette république, 473. III *vol.* conftitution de fon gouvernement, 473. III *vol.* fuppriment le ftathouderat, 474. III *vol.* le rétabliffement, 474. III *vol.* raifons qui font efpérer que les Provinces-Unies conferveront leur liberté, 475. III *vol.*
Pruff, nom d'une boiffon de l'Amérique feptentrionale, & fa compofition, 428. II *vol.*
Pruffe (le roi de), idée générale de fon regne, 525. I *vol.* il établit à Embden une compagnie pour les Indes orientales, 326. I *vol.* jugement qu'on peut porter de ce prince, 527. I *vol.*
Ptolomée, accroiffement du commerce d'Egypte fous ce prince, 52. I *vol.*
Puiffance eccléfiaftique, inconnue dans les colonies angloifes de l'Amérique feptentrionale, 422. III *vol.*
Pulocondor (ifle du), maffacre des Anglois dans cette ifle, 253. I *vol.*
Puritains (les), perfécutés en Angle-

terre se réfugient dans le nouveau-monde, 249. III *vol.*
Pury, conduit en Géorgie une peuplade de Suisses, & donne son nom à leur établissement, 382. III *vol.*
Purisbourg, nom d'une peuplape de Suisses dans la Géorgie, 382. III *vol.*
Putola, résidence du grand Lama, 541. I *vol.*
Pyrard, navigateur françois qui va au Indes avec deux navires, 374. I *vol.*
Pyrennées (paix des), fait passer la prépondérance de l'Espagne à la France, 490. III *vol.*
Pythagore, imagine un systême d'astronomie ressuscité par Copernic, 572. III *vol.*

Q

QUAKERS, persécutés dans la nouvelle-angleterre, 305. III *vol.* Charles II. arrête le cours de cette persécution, 306. III *vol.* leur maniere de vivre, 334. III *vol.* leur aversion pour tout ce qui ne tient qu'à l'extérieur, 334. III *vol.* persécutions exercées contr'eux, 334. III *vol.*
Québec, description de cette ville, 207. III *vol.* elle est prise par les Anglois, 235. III *vol.* entreprise inutile des François pour la recouvrer, 237. III *vol.*
Quesada, fondateur de Santa-Fé, 85. II *vol.*
Quippos, hyerogliphes des Péruviens, 16. II *vol.* leur usage, 19. II. *vol.*
Quito (province de), conquise par les Espagnols 43. II *vol.* ajoutée à l'empire des Incas, 77. II *vol.* son climat, 77. II *vol.* sa fertilité, 78. II *vol.* mœurs de sa capitale, 79. II *vol.* ses mines, 80. II *vol.* ses manufactures, 80. II *vol.* productions qui lui sont particulieres, 81. II *vol.*

R

RADISSON & *Grosseillers*, établissent une colonie angloise à la baie d'Hudson, 274. III *vol.*
Ragimandry (province de), cédée aux Anglois par le souba du Décan, 308. I *vol.* province de l'Inde cédée aux François, 446. I *vol.*
Raja-mahol, autrefois résidence du gouverneur du Bengale, 310. I *vol.*
Rajas (les), consacrés particuliérement à la guerre, 35. I *vol.*
Rajeputes, descendans des Indiens qui combattirent Alexandre, 448. I *vol.*
Raleigh, Anglois aborde à la baie de Roénoque, 625. II *vol.* voyage inutile qu'il fait dans la Guyane, 624. II *vol.*
Ranguildas, gouverneur du Cabulistan, qui place Babar sur le trône de l'Indostan, 433. I *vol.* réproche que lui fait un Banian, 433. I *vol.*
Raphaël, alloit être cardinal quand il mourut, 20. I *vol.*
Rappahahnock (la), riviere de l'Amérique dans la Virginie, 364. III *vol.*
Rat, perfidie de ce sauvage, 142. III *vol.*
Rat, la peau de cet animal employée comme fourrure dans l'Amérique septentrionale, 146. III *vol.*
Raz de marée, nom d'une espece d'ouragan fréquent dans les isles de l'Amérique, 284. II *vol.*
Réaleguo, ville de l'Amérique Espagnole, 314. II *vol.*
Reginon, fait une tentative inutile pour le commerce des Indes, 374. I *vol.*
Religion, ce que c'est, & la maniere dont les législateurs l'ont fait entrer dans leurs vues, 454. III *vol.* origine & progrès de la religion chrétienne, 454. III *vol.* sa division en

différentes sectes, 455. III *vol.* quel devroit être le code moral de religion dans tous les états, 456. III *vol.* la tolérance religieuse sera due à la découverte du nouveau-monde, 456. III *vol.* les Espagnols ont rendu la religion odieuse par les cruautés dont elle a été le prétexte en Amérique, 456. III *vol.* la communication entre l'ancien & le nouveau-monde doit faire cesser un jour le fanatisme, 457. III *vol.*

Renard, son poil moins beau dans le Canada qu'en Moscovie, 147. III. *vol.*

Renards (Riviere des), qui se jette dans le lac Michigan, 177. III *vol.*

Rennes, à quelle latitude on les trouve dans le nouveau-monde, 148. III *vol.*

Requin, ses nageoires sont un mets délicat chez les Chinois, 190. I *vol.*

Revel, préférable à Cronstad pour des vaisseaux de guerre, 557. I *vol.*

Rhodes (isle des), isle angloise de l'Amérique septentrionale; à quelle espece de gouvernement elle est soumise, 425. III *vol.*

Rhodes island, province de la Nouvelle-Angleterre, 315. III *vol.*

Rhubarbe, culture de cette plante, 313. I *vol.* elle seroit meilleure tirée par terre que par mer, 547. I *vol.*

Ribaud (Jean), envoyé dans la Floride par Coligni, 99. III *vol.*

Richelieu, industrie presque anéantie sous son ministere, 373. I *vol.* profite de la foiblesse de l'Espagne pour remplir son siecle de ses intrigues, 489. III *vol.* mot de ce ministre, 495. III *vol.*

Riebeck, (Van), chirurgien chargé d'établir une colonie au cap de Bonne-Espérance, 175. I *vol.*

Rivieres (ville des trois), état misérable de cette ville, 208. III *vol.*

Riz, plante cultivée avec succès à la Caroline, 377. III *vol.* sa culture nuisible par les vapeurs humides qui s'exhalent des rizieres, 377. III *vol.*

Rocou, description de l'arbre qui le donne, 527. II *vol.* préparation de cette teinture, 527. II *vol.*

Rodney, amiral anglois à la prise de la Martinique, 341. II *vol.*

Rodrigues, isle à l'est de Madagascar, 423. I *vol.*

Roenoque, premier & malheureux établissement des Anglois sur cette baie, 242. III *vol.*

Roenoque, baie de la Caroline septentrionale, est le premier endroit où les Anglois abordent, 377. III *vol.*

Roger, ce roi de Sicile appelle d'Athenes des ouvriers en soie, 580. I *vol.*

Rogers (Vooder), amene une colonie aux Lucayes, 54. III *vol.*

Roi du ciel, titre que les habitans de la Cochinchine donnent à leur souverain, 406. I *vol.*

Roiville, envoyé à Cayenne comme général, est assassiné dans la traversée, 525. II *vol.*

Romains (les), ils n'ont fait faire aucun pas au commerce, 6. I *vol.* ils se rendent maîtres de l'Espagne, 633. I *vol.* ils ont perfectionné l'art militaire institué par les Grecs, 497. III *vol.*

Rome (l'ancienne), n'est dans son origine qu'un repaire de bandits, 460. III *vol.* sa guerre; cause de sa grandeur, & ensuite de sa décadence, 460. III *vol.* se repent d'avoir détruit Carthage, 494. III *vol.* sa population, 542. III *vol.*

Rome moderne, politique & artifices de cette cour, 487. III *vol.* son adresse pour parvenir à la monarchie universelle, en abattant les trônes les uns par les autres, 487. III *vol.*

Rosingin, réfuge des bandits & des

jeunes libertins, 150. I *vol.*

Rouge (mer), étimologie de ce nom; étendue & division de cette mer, 60. I *vol.*

Rouge (la riviere), sur laquelle les François ont bâti un fort, 196. III *vol.*

Rousselain, chef d'une colonie françoise établie à Sainte Lucie, 541. II *vol.*

Royal (port), nommé par les Anglois Annapolis, 293. III *vol.*

Royale (isle), les François obtiennent des Anglois la permission de la fortifier, 169. III *vol.* description, étendue, importance de cette isle pour les François, 169. III *vol.* tout son commerce se réduit à la pêche de la morue, 173. III *vol.* misere des colons, 174. III *vol.* l'isle royale est prise par les Anglois, 226. III *vol.*

Royal (gouvernement), ce qu'on appelle ainsi dans les colonies angloises de l'Amérique, & quelles provinces y sont soumises, 424. III *vol.*

Rum, nom anglois de Taffia.

Russes, ce qu'on doit penser de leurs observations sur la mer glaciale, 24. I *vol.* leurs courses sur les terres de la Chine, 545. I *vol.* langueur de leur commerce avec la Chine, & à quel point il leur conviendroit de le ranimer, 547. I *vol.* plan sur lequel ils devroient se conduire, 548. I *vol.* ils s'emparent des provinces voisines de la mer caspienne & les abandonnent 550. I *vol.* à la mort de Koulikan, ils recouvrent l'empire de la mer Caspienne, 551. I *vol.* gouvernement & population de la Russie, 552. I *vol.* ses revenus, 552. I *vol.* son agriculture, 553. I *vol.* ses mines, 553. I *vol.* son commerce 554. I *vol.* ses troupes, 555. I *vol.* sa marine, 557. I *vol.* instabilité dans l'ordre de la succession à l'empire, 558. I *vol.* nécessité d'y détruire le despotisme, & comment on pourroit le faire, 560. I *vol.* quelle est leur espece de gouvernement, 462. III *vol.*

S

SA (Emmanuel de), fonde la ville de Rio-Janeiro, 237. II *vol.*

Saba, isle hollandoise de l'Amérique, colonie de l'isle de Saint-Eustache; nature de son sol, 476. II *vol.* sa population, & son commerce, 476. II *vol.* tranquillité dont jouissent ses habitans, 476. II *vol.*

Sabéisme, religion des anciens Arabes, 256. I *vol.*

Sacrement (Saint), colonie formée dans le Paraguay par les Portuguais, 220. II *vol.* ils en sont chassés par les Guaranis, 221. II *vol.* le traité d'Utrecht les y rétablit, 221. II *vol.* par le traité de Madrid, cet établissement est cédé à l'Espagne, 222. II *vol.* le traité est annullé, 224. II *vol.*

Sacrifices humains, en usage au Mexique, 660. I *vol.*

Saffara, établissement des Anglois dans cette isle; sujets de crainte qui en résultent pour les Hollandois, 213. I *vol.*

Safy, ville d'Afrique, commerce qui s'y fait, 364. II *vol.*

Safran d'inde, usage de sa racine dans la teinture, 286. I *vol.*

Sagou, description de cet arbre particulier aux Moluques, 75. I *vol.*

Sagres, observatoire établi dans cette ville par le prince Henri. 21. I *vol.*

Saint-Augustin, ville de l'Amérique dans la Floride, 387. III *vol.*

Saintes (les), petites isles soumises à la France; leurs productions, 576. II *vol.*

Sainte-Croix, ville d'Afrique; com-

merce qui s'y fait, 364. II *vol.*
Sainte-Croix, isle danoise de l'Amérique, son étendue, 504. II *vol.* les François la fertilisent, & comment, 504. II *vol.* cédée aux Danois, 505. II *vol.* commerce de cette isle, 507. II *vol.*
Saint-Domingue, une des isles Antilles, 274, 275, 452, 471, II *vol.* description de la partie de cette isle appartenante aux François, & de celle possédée par les Espagnols, 457. II *vol.*
Saint-Eustache, isle hollandoise de l'Amérique; sa description, 475. II *vol.* son commerce, sa population, 475. II *vol.*
Saint-Jago, ville de la Jamaïque, 300. II *vol.*
Saint-Jean, petite isle de l'Amérique, défrichée par les Danois, 503. II *vol.*
Saint-Joseph, établissement anglois dans la Floride, 389. III *vol.*
Sainte-Marie, ville du Maryland, 366. III *vol.*
Saint-Marc, établissement anglois dans la Floride, 388. III *vol.*
Saint-Martin, isle de l'Amérique, partagée entre les François & les Hollandois; son étendue, nature de son sol, sa population & son commerce, 477. II *vol.*
Saint-Pierre (l'abbé de), ses ouvrages respirent par-tout l'amour de l'humanité, 545. III *vol.*
Saint-Thomas, isle d'Afrique, 289. II *vol.*
Saint-Thomas, petite isle d'Amérique, premier établissement des Danois dans cette partie du monde, 502. II *vol.*
Saint-Vincent, une des isles Antilles, 274, 284. II *vol.*
Salabetzingue, mis en possession par les François de la Soubabie du Décan, 445. I *vol.* ses protecteurs se perdent pour avoir renoncé à son alliance, 454. I *vol.*
Salcedo (Joseph), est pendu, 53. II *vol.*
Salset (la péninsule de), 50. I *vol.*
Salé, ville d'Afrique commerce qui s'y fait, 364. II *vol.*
Salem, persécutions contre les sorciers dans cette ville, 307. III *vol.*
Salle (la), obtient par adresse de la cour de Versailles, la commission de reconnoître l'embouchure du Mississipi, qui le conduit au golfe de Mexique, 177. III *vol.* seconde expédition pour gagner par mer cette embouchure, elle lui coute la vie, 179. III *vol.*
Salsete, isle conquise par les Marattes sur les Portugais, 294. I *vol.*
Salum (le), riviere dAfrique, 382. II *vol.*
Saltzbourg, ville d'Allemagne, les protestans chassés de cette ville se réfugient en Géorgie, 382. III *vol.*
Salzedo, Espagnol, épreuve que les Indiens font sur lui, 451. II *vol.*
Samana, lieu du premier établissement françois à Saint-Domingue, 458. II *vol.*
Sanciam, port de la Chine où il est permis aux Portugais de faire le commerce, 99. I *vol.*
Sandal, description de cet arbre, & des différentes especes de bois qu'on en tire, 286. I *vol.*
Sandiva (isle de), forme un bon port à Chatigan, 480. I *vol.*
San-Domingo, capitale de la partie espagnole de l'isle de Saint-Domingue; sa situation & son état actuel, 456. II *vol.*
Sandrocotus, il chasse les Macédoniens de l'Inde, & y regne, 430. I *vol.*
San-Jago, port de l'isle de Cuba, 462. II *vol.*
San-Matheo, ville de l'Amérique dans la

la Floride, 386. III *vol.*
San-Salvador, nom donné par Colomb à la premiere isle qu'il découvrit dans le nouveau-monde, 636. I *vol.*
San-Salvador, ou *Bahia*, bâtie par Sousa, 195. II *vol.* description de cette place, & mœurs de ses habitans, 229. II *vol.*
Sappa, ville de l'Amérique espagnole, 314. II *vol.*
Sarmaca, nom d'une forêt de la Guyane hollandoise, où se réfugient les negres déserteurs, 492. II *vol.*
Saſſafras, arbre particulier à l'Amérique, sa culture & ses usages, 586. III *vol.* employé avec succès dans les maladies vénériennes, 586 III *vol.*
Sattarats, capitale du pays des Marattes, 449. I *vol.*
Savanah (la), riviere de l'Amérique dans la Géorgie, 382. III *vol.*
Saunders, gouverneur de Madras, 451. I *vol.*
Sauvages du Canada, leur gouvernement, leurs habitations, leurs vertus, leurs vices, leurs guerres, 106. III *vol.* de la Louisiane, leurs mœurs, 183. III *vol.* services que les sauvages du Canada rendent aux François contre les Anglois, cause de la préférence qu'ils donnent aux premiers, 234. III *vol.* parallele des sauvages & des peuples civilisés, 259. III *vol.*
Saxons ou *Normans*, soumis par Charlemagne, 9. I *vol.*
Schab-Abbas, comme il étend par ses conquêtes l'empire des Perses, 240. I *vol.*
Scha-la-ginskoi (le cap), sépare l'ancien monde du nouveau, 25. I *vol.*
Scheringham, isle formée par deux branches du Ducaveri, 445. I *vol.* célebre par sa position & sa pagode, 445. I *vol.* les François l'évacuent, 454. I *vol.*
Schilderop, marchand danois, la réputation dont il jouit, & l'honneur qu'il reçoit, 507. II *vol.*
Schirvan, ses soies sont fort estimées, 549. I *vol.*
Schuyskill (le), riviere d'Amérique sur laquelle est située Philadelphie, 349. III *vol.*
Sciences, pourquoi le clergé, en favorisant la renaissance des arts, s'opposa à celle des sciences exactes, 20. I *vol.*
Scythes, font la conquête du nord de l'Europe, 496. I *vol.*
Sébastien, les Juifs fournissent de l'argent pour son expédition d'Afrique, 185. II *vol.*
Ségovie, ses laines & ses draps vendus dans toute l'Europe, 15. I *vol.*
Ségovie (la nouvelle), ville de l'Amérique Espagnole, 314. II *vol.*
Séguro (porto), lieu où aborda Cabral, 182. II *vol.*
Seiks, nation nouvelle au nord de l'Indostan, son gouvernement, 448. I *vol.*
Sel, commerce qu'en fait le Portugal, 227. II *vol.*
Sénégal, pays d'Afrique cédé aux Anglois par les François, 391. II *vol.*
Senora, (province de), richesses qu'on y a trouvé, 671. I *vol.*
Serena (la), ville du Chili, fameuse par ses mines de cuivre, 101. II *vol.*
Serment singulier que faisoient les rois du Mexique en montant sur le trône, 664. I *vol.*
Sevagi saccage Surate, 392. I *vol.*
Saverndroog (isle de), Conagi-Angria s'empare de cette isle, 289. I *vol.*
Schaster, origine de la métempsycose, suivant ce livre, 39. I *vol.*
Siam, fertilité de ce pays, 398. I *vol.* sa population, ses cultures, son commerce détruit par le despotisme, 399. I *vol.* commerce des Hollandois

dans ce royaume, 159. I *vol.*
Sibérie conquise par les Russes, 545. I *vol.* ses mines, 553. I *vol.*
Sicile, état florissant de son commerce, de son agriculture & de sa population, 5. I *vol.*
Sierra Leona (le cap de), doublé par les Portugais, 21. I *vol.*
Sierra-Leone, riviere d'Afrique, 369. II *vol.*
Sierras, nom donné aux hauteurs des cordilieres, 33. III *vol.*
Signeurs, nom d'une des classes des ministres à la Chine, & leurs fonctions, 484. III *vol.*
Sin-Mu, fondateur de la monarchie Japonoise, 100. I *vol.*
Sintos (la secte du), en quoi elle consiste, 101. I *vol.*
Siripa déclare son amour à Miranda qui le rebute. 110. II *vol.* il la fait mourir avec son époux, 111. II *vol.*
Sirops, défense de les importer en France, cette prohibition est-elle sage? 654. II *vol.*
Sirth, riviere du Turkestan, 548. I *vol.*
Slesvig, province du Dannemarck, 509. II *vol.*
Soarez (Lopez), successeur d'Albuquerque, 79. I *vol.*
Société royale de Londres, ce que les arts & les sciences doivent à cette société, 574. III *vol.*
Socotra, connu des anciens sous le nom de Dioscoride, Tristan d'Acugna s'en empare, 59. I *vol.* elle est peu utile aux Portugais, 60. I *vol.*
Socrate ramene la philosophie à la vertu, 569. II *vol.*
Soie, son invention due aux Chinois, 580. I *vol.* très-chere & très-rare long-tems en Europe, 580. II *vol.* qualité de celles d'Italie, d'Espagne & de France, 581. I *vol.* quelles avantages ont celles de la Chine, 582. I *vol.*
Soleil (grand), titre que portoit le chef des Natchez, 190. III *vol.*
Solis (Dias de), découvre la baie, 239. II *vol.*
Solon, législateur d'Athenes, effet de ses sages loix, 549. III *vol.*
Sommeswelt, nom d'un fort hollandois situé sur le fleuve de Surinam, 489. II *vol.*
Sommonacodom, dieu des Siamois, 401. I *vol.*
Sorbonne (la), elle déclare usuraire la dividende des actions, 421. I *vol.*
Sosa (Thomas), sa générosité envers une jeune esclave & son amant, 116. I *vol.*
Soubas, nom donné aux principaux gouverneurs de l'Indostan, 435. I *vol.*
Soulempour, nom qu'on donne à la mine de diamans de Gouel, 235. II *vol.*
Souphriere (la), qu'est-ce que cette montagne de la Guadaloupe, 571. II *vol.*
Souza (Thomas), envoyé pour régler la colonie du Brésil, 186. II *vol.* il bâtit San-Salvador, 195. II *vol.*
Souza fait renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar, 108. I *vol.*
Sparte, refuse par politique de rendre Athene esclave, 494. III *vol.*
Spilberg, amiral hollandois, chasse les Portugais de Céilan, 162. I *vol.*
Spranger, chef des Hollandois, établi à Cayenne, 526. II *vol.*
Stadhouderat, les Hollandois suppriment cette magistrature, 474. III *vol.* & la rétablissent, 474. III *vol.* pouvoir de celui qui en est revêtu, 474. III *vol.*
Staple, nom sous lequel on désigne en Suede les villes qui ont le droit exclusif de passer le Sund, 521. I *vol.*
Substitutions des biens nobles, sont un

obstacle à la population, 544. III vol.
Succadan, riviere de l'isle de Bornéo, où l'on trouve quelques diamans, 235. II *vol.*
Sucre, plante qui produit le sucre, sa description, 423. II *vol.* connue anciennement en Asie & en Afrique, 423. II *vol.* terres qui lui conviennent, & sa culture, 423. II *vol.* sa récolte, 424. II *vol.* travail des sucreries, 425. II *vol.* soins qu'ils exigent, 425. II *vol.* différentes préparations du sucre, 426. II *vol.* la différence du sol influe sur la qualité du sucre, & en quoi, 427. II *vol.* maniere de perfectionner cette culture, 427. II *vol.* l'exportation des sucres bruts défendue en France, 519. II *vol.* imposition excessive sur les sucres rafinés dans les colonies françoises, 519. II *vol.* impôt mis sur cette denrée dans les colonies angloises, 14. III *vol.* comment la culture s'est introduite à la Jamaïque, 40. III *vol.*
Sud (le réduit du), à Saint-Domingue, 623. II *vol.*
Suede, ses premiers habitans, 512. I *vol.* changemens que Gustave-Vaza fait dans le gouvernement, 512. I *vol.* la liberté rendue à la Suede, y amene le commerce & les arts, 513. I *vol.* on y établit une compagnie des ndes, 514. II *vol.* état de la Suede, 517. I *vol.* sa population, 518. I *vol.* langueur de son agriculture, 518. I *vol.* ses mines, 519. I *vol.* ses manufactures, 519. I *vol.* sa pêche du hareng, 520. I *vol.* son commerce, 521. I *vol.* sa milice, 522. I *vol.* sa marine, 522. I *vol.* ses revenus & ses dettes, 522 523. I *vol.* révolutions arrivées dans ce pays, 524. I *vol.* constitution de ce royaume, 463. III *vol.* son ancien gouvernement, 464. III *vol.* révolutions arrivées dans ce royaume, 465. III *vol.* quelle en peut être la suite, 465. III *vol.*
Suede (nouvelle), premier nom du Nouveau-Jersey, 327. III *vol.*
Suédois, ils s'établissent au Nouveau-Jersey, 327. III *vol.*
Suez (isthme de), sa figure & sa position, 357. II *vol.*
Suisses (les), forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne, 481. III *vol.* gouvernement de cette république & confédération des treize cantons, 481. III *vol.* la différence de religion altere leur union, 481. III *vol.* la population tient lieu du commerce qui leur manque par le trafique qu'ils font de leurs soldats, 482. III *vol.* le Suisse est par état, destructeur d'hommes, 482. III *vol.* leur maniere de combattre contre les Bourguignons, rend les Suisses formidables, 500. III *vol.* & engage les souverains à prendre les Suisses à leur solde, 482. III *vol.*
Sulli, son ministere très-utile à la France, 373. I *vol.*
Sumatra, les Hollandois s'y établissent, 157. I *vol.*
Surate, trait de Scévola renouvellé par une femme de Surate, 41. I *vol.* révolutions de cette ville, les Anglois y établissent le calme, 292. I *vol.* chef-lieu de la compagnie des indes de France, 382. I *vol.* richesse de cette ville, 584. I *vol.* sa marine & son commerce, 585. I *vol.* description de ses maisons, 584. I *vol.* usage qu'avoient les habitans de se faire pêtrir, 588. I *vol.* ses balliaderes, 588. I *vol.* elle déchoit lorsque Sevagi la saccaga, 392. I *vol.* l'avidité des Anglois anéanti presque son commerce, 392. I *vol.* précaution singuliere contre les invasions des brigands, 392. I *vol.* les mar-

chandifes les plus communes, 393. I *vol.* marchandifes qu'elle reçoit en échange, 394. I *vol.*

Surinam, colonie hollandoife de l'Amérique, fa fituation, 481. II *vol.* défrichement de cette colonie, 481. II *vol.* fa population, 482. II *vol.* fa police, 483. II *vol.* fes richeffes, 486. II *vol.* utilité dont elle peut être un jour aux Hollandois, 498. II *vol.*

Surinam, riviere de l'Amérique dans la colonie hollandoife de ce nom, 457. II *vol.*

Swift, mot admirable de ce philofophe, anglois, 526. III *vol.*

Sydoniens, anciens peuples commerçans, ce qu'étoit leur marine, 505. III *vol.*

Syriam, feul port du Pegu, ouvert aux étrangers, 316. I *vol.* commerce que les Portugais y font, 317. I *vol.*

T

TABAC, vente exclufive du tabac accordée à la compagnie des indes de France, 465. I *vol.* hiftoire des variations de la ferme du tabac, 466. I *vol.* fa culture & terrains qui lui conviennent, 414. II *vol.* apprêt à donner aux terres pour l'exploitation du tabac, 415. II *vol.* la France devoit enintroduire la culture à la Louifiane, 200. III *vol.* propriétés médicinales de cette plante, 366. III *vol.* fes différens ufages, 366. III *vol.* pays où on le cultive & fa defcription, 367. III *vol.* maniere de le cultiver & de le recueillir, 367. III *vol.* commerce que le Maryland & la Virginie en font, 368. III *vol.* utilité de cette culture pour la Grande-Bretagne, 369. III *vol.*

Tabago, nom d'une des Antilles, 274. II *vol.* defcription de cette ifle, 57. III *vol.* établiffement que les Hollandois y forment, 58. III *vol.* les François les en chaffent & la négligent, 58. III *vol.* acquife aux Anglois par la derniere paix, 60. III *vol.* fautes faites par les Européens dans le défrichement des ifles de l'Amérique, les Anglois les ont renouvellé à Tabago, 60. III *vol.*

Tabafco, conquis par Cortez, 649. I *vol.*

Tadouffac, premier port où la France fait le commerce des pelleteries, 158. III *vol.*

Taffia, nom d'une efpece d'eau de vie de fucre, & maniere de la faire, 428. II *vol.* défenfe faite mal à propos de les importer en France, 519. II *vol.*

Talapoins, moines Siamois, 401. I *vol.*

Tallicheri, comptoir des Anglois dans le Malabar, 477. I *vol.*

Tam, inftrument de cuivre, qui fert à faire danfer les balliaderes, 390. I *vol.*

Taman, ifle de la Chine, où Simon Dandréad fait conftruire un fort, 98. I *vol.*

Tamarisk, arbriffeau propre au climat de l'Amérique, fa defcription, 394. III *vol.* fon utilité, 395. III *vol.* maniere d'en exrraire une efpece de fucre, 395. III *vol.*

Tamerlan, ravage l'Indoftan, 432. I *vol.*

Tamjaour, defcription de ce royaume de la côte du Coromandel, 499. I *vol.*

Traprobane, ancien nom de Céilan, 67. I *vol.*

Tartarie, limites de ce vafte pays, 541. I *vol.* mœurs, religion des Tartares, 541. I *vol.* il font la conquête de la Chine & en font chaffés, 544. I *vol.* ils s'en emparent de nouveau, 544. I *vol.* pourquoi les Tartares ont adopté les mœurs des Chinois, 544. I *vol.*

Taffau, efpece de viandes des ifles, 448. II *vol.*

Taycofana, ufurpe le pouvoir defpotique au Japon, 141. I *vol.*

Tchang-fi-lao, pirate chinois, battu par les Portugais, & réduit à fe tuer, 99. I *vol.*

Tché-Kiang, province de la Chine où on recueille la soie blanche, 584. I *vol.*
Técoanteque, ville de l'Amérique Espagnole, 314. II *vol.* *vol.*
Tempêtes (le cap des), premier nom du cap de Bonne-Espérance, 22. I *vol.*
Terrage, opération par lequelle on fait passer le sucre, 426. II *vol.*
Terre-Ferme, à quoi se réduit cette colonie décorée du nom de royaume, 68. II *vol.*
Terre-Neuve, (isle de), reconnue par Verazzoni Florentin, cédée aux Anglois par Louis XIV. 166. III *vol.* description de cette isle, pêche de la morue que les Anglois y établissent, 277. III *vol.* les François occupent la partie méridionale de l'isle & y construisent un fort, 279. III *vol.* à la paix d'Utrecht, ils abandonnent à l'Angleterre la possession de l'isle entiere, 280. III *vol.*
Terre-Neuve (grand banc de), sa description, 281. III *vol.*
Terre (la grande), partie la plus considérable de la Guadaloupe, 572. II *vol.*
Tetanos, nom d'une maladie commune aux Antilles & ses effets, 436. II *vol.*
Tetuan, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 364. II *vol.*
Texeira (Michel), archevêque de San-Salvador, bat les Hollandois, 202. II *vol.*
Texeira (Pedro), se rend de Para à Quito par l'Amazone & le Napo, 213. II *vol.*
Thalez, philosophe grec écrit sur la physique, 569. III *vol.*
Thé, introduit en Angleterre par les Lords Arlington & Orsori, 334. I *vol.* consommation qui s'en fait en Europe en général, 333. I *vol.* & dans la Grande-Bretagne en particulier, 335. I *vol.* description de l'arbrisseau qui le produit; ses especes & ses usages, 568. I *vol.* espérance qu'on a de le multiplier en Europe, 570. I *vol.* il seroit meilleur si les Russes le tiroient de la Chine par terre, 547. I *vol.*
Théocratie, législation dictée par la divinité elle-même, 454. III *vol.*
Thibet, pays qui appartient en partie à la Tartarie & en partie à l'Asie, 541. I *vol.* on y adore le grand Lama, 541. I *vol.*
Thomé (Saint), entreprise des François sur cette place, 396. I *vol.*
Tiburon (cap), ce que c'est que sa rade, 601. II *vol.*
Tidor (le roi de), massacré avec ses enfans par les Portugais. 108. I *vol.*
Tiece, plante propre à faire de grosses toiles, 263. II *vol.*
Timbuez, nation du Paraguay avec laquelle les Portugais font alliance, 107. II *vol.*
Timbre (acte du), droit imposé sur les colonies angloises, 437. III *vol.* cause la revolte de ces colonies; moyens dont elles se servent pour faire retirer le bill qui ordonne cet impôt, 437. III *vol.*
Timor, les Hollandois s'établissent dans cette isle d'où ils chassent les Portugais, 151. I *vol.* commerce modique qu'ils y font, 151. I *vol.*
Tlascala, courage avec lequel cette république résiste aux Espagnols, 655. I *vol.* gouvernement & mœurs des tlascaltéques, 656. I *vol.* ils font alliance avec Cortez, 657. I *vol.* leurs manufactures, 681. I *vol.*
Tolbac (M.), gouverneur du cap de Bonne-Espérance, son éloge, 178. I *vol.*
Tolérance, prêchée dans quelques endroits de l'évangile, & rejettée dans un plus grand nombre, 371.

III *vol.* la tolérance univerfelle fera due un jour à la découverte du nouveau-monde, 456. III *vol.*
Tommerup, (Ové Guiede de), chef des premiers Danois qui vont aux Indes, 499. I *vol.*
Tonquin (le), inftruit par les Chinois, 403. I *vol.* fes mœurs, fes lumieres & fon commerce, 403. I *vol.*
Toulouse (le comté de), fa réunion à la couronne de France, 372. I *vol.*
Torricelli, invente les thermometres, 572. III *vol.*
Tortue (la), ifle de l'Amérique, 301. II *vol.* les François & les Anglois s'en emparent, 586. II *vol.* maffacre qu'en font les Efpagnols, 587. II *vol.* ils font chaffés par les François & les Anglois fous la conduite de Villis, 587. II *vol.* les Anglois en font chaffés à leur tour par les François, 588. II *vol.*
Travancor, étendue, gouvernement & commerce de ce royaume, 283. I *vol.* fuperftition barbare qui y regne, 80. I *vol.*
Tremblemens de terre, communs dans les vallées du Pérou, & circonftances dont ils font accompagnés, 34. II *vol.* fréquens dans les ifles de l'Amérique, 283. II *vol.* leurs caufes, 284. II *vol.* tremblement qui ravage la Jamaïque, 44. III *vol.*
Trembleurs ou *quakers*, voyez *quakers*
Trenaulay, fait avec les negres fugitifs de la Jamaïque un traité qui les déclare libres, 49. III *vol.*
Trichenapali, place forte aux Anglois, 304. I *vol.*
Trinité (la), ifle de l'Amérique, 275. II *vol.* établiffement des Efpagnols dans cette ifle, 441. II *vol.*
Trinquebar, bâti par les Danois dans le Tanjaour, 500, I *vol.*
Trinquemale (le baie de), dans l'ifle de Céilan, 396. I *vol.*
Triomphe de Caftro après le recouvrement de Diu, 112. I *vol.* des fauvages en Canada, 126. III *vol.*
Tripam, efpece de champignon commun à Célebes, 155. I *vol.* defcription de cette plante, 190. I *vol.*
Tripoli, ville d'Afrique, commerce qui s'y fait, 365. II *vol.*
Trois-Rivieres (la ville des), fecond entrepôt du commerce des pelleteries, 158. III *vol.*
Tronc, établi par un vice-roi, où les Portugais pouvoient mettre les mémoires concernant le gouvernement, 112. I *vol.*
Trouin (du Guay), fe rend maître de Rio-Janeiro, 239. II *vol.*
Tfieribon, le fultan de cet état fe met fous la protection des Hollandois, 183. I *vol.*
Tfi-chou, arbre qui donne le vernis; comment on le recueille, & comment on l'emploie, 584. I *vol.*
Tunis, ville d'Afrique; commerce qui s'y fait, 365. II *vol.*
Turcs (les), danger que l'Europe couroit de leur être affervie fans les Portugais, 49. I *vol.* ils font moins avancés du côté de la légiflation que les autres nations de l'Europe, & pourquoi? 461. III *vol.*
Turquie, état de cet empire au quinzieme fiecle, 18. I *vol.*
Tyr, fondatrice de Carthage, 4. I *vol.*
Tyriens, anciens peuples commerçans; ce que c'étoit que leur marine, 505. III *vol.*

U

UCONTAYA, particularités fur cette mine du Pérou, 52. II *vol.*
Ukraine, fertilité de ce pays; comment on pourroit remédier à fa dépopulation, 555. I *vol.*

Usbeks, ces tartares détrônent Babar 432. I *vol.*
Usure, les théologiens décernent des peines infamantes contre la plus modérée, 12. I *vol.*
Utrecht (paix d'), rend la tranquillité à toute l'Europe, 325. II *vol.* les alliés ne recueillent pas tout le fruit qu'ils devoient s'en promettre, 492. III *vol.*

V

Valasco, commandant espagnol à la défense de la Havane, 350. II *vol.*
Valdivia, ville du Chili, 101. II *vol.*
Valdivia, enveloppé & massacré par les Indiens du Chili, 98. II *vol.*
Valesquez, commandant espagnol à la conquête de Cuba, 460. II *vol.*
Vallées (les), espace de plus de cent lieues absolument stériles au Pérou, 33. II *vol.*
Valparayso, ville du Chili, 101. II *vol.*
Valverdé (Vincent de), harangue de ce moine à Atabalippa, 9. II *vol.*
Vandales, anciens habitans de la Suede, 517. I *vol.*
Vangoens, général hollandois prend Cochin, 171. I *vol.*
Vand-Horn, capitaine flibustier, maniere dont il s'assuroit de la bravoure de ses compagnons, 312. II *vol.*
Vane (Henri), ressuscite dans la Nouvelle-Angleterre les disputes de la grace & du libre arbitre, 306. III *vol.*
Van-Nek établit les Hollandois à Java & aux Moluques, 132. I *vol.*
Vannes, son commerce avec la Grande-Bretagne, 667. I *vol.*
Vannille, description de cette plante, 682. I *vol.*
Vareck, plante marine propre à fumer les terres, 17. III *vol.*
Vasconcellos (Michel), mis à mort dans la révolution de Portugal, 204. II *vol.*
Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance, & rend les Portugais maîtres du commerce des Indes, 514. III *vol.*
Vaza (Gustave), réunit en sa personne les différens pouvoirs de la Suede, 512. I *vol.*
Vedam (le), reconnu par tous les peuples de l'Inde, 32. I *vol.*
Vega (Jean de), médecin qui introduit en Espagne l'usage du quinquina, 82. II *vol.*
Vela (Blasco Nunez), caractere de ce premier vice-roi du Pérou, 25. II *vol.* ordonnances qu'il publie, 27. II *vol.* il est dégradé & relégué dans une isle déserte, & rappellé de son exil, 27. II *vol.* il est vaincu par Gonsale Pizarre, & meurt les armes à la main, 28. II *vol.*
Velasquez, fondateur de la colonie de l'isle de Cuba, 648. I *vol.* commandant espagnol à la conquête de Cuba, 649. I *vol.*
Velzers, Charles-Quint engage à cette famille la province de Venezuela, leur atrocité, 93. II *vol.*
Venable, général anglois, échoue devant San-Domingo, 299. II *vol.*
Venable, fait avec Penn la conquête de la Jamaïque, 28. III *vol.*
Venezuela, lieu où abordent quelques aventuriers espagnols, 93. II *vol.*
Venise, état florissant de cette république au quinzieme siecle, 14. I *vol.* comment peuplée dans son origine, 479. III. *vol.* sa constitution actuelle, 479. III *vol.* sévérité de sa police, 480. III *vol.*
Vénitiens, jalousie que leur inspirent le succès des Portugais dans l'Inde, ligue qu'ils forment contr'eux. 57. I *vol.*

Vera-Cruz-Nueva, port fameux où arrivent toutes les flottes destinées pour le Mexique, sa description, 716. I vol.

Vera-Cruz-Vieja, Montézuma fait attaquer cette premiere colonie espagnole, 659. I vol. elle est abandonnée, parce que les vaisseaux n'étoient pas en sûreté dans son port, 716. I vol.

Vera-Cruz, ville de l'Amérique espagnole, 312. II vol.

Vernon, cet amiral anglois détruit les fortifications de Porto-Belo, 69. II vol. il est réduit à lever le siege de Carthagene, 87. II vol.

Verazzani, envoyé par François I, reconnoît l'isle de Terre-Neuve sans s'y arrêter, 104. III vol.

Verd (cap), cap d'Afrique, 389. II vol.

Vérole (petite), ravages qu'elle fait au Pérou, 32. II vol. elle en fait encore plus au Paraguay, 129. II vol.

Verre, le secret de le faire connu des Vénitiens, 3. I vol.

Vertu (la), peut s'aigrir & s'indigner jusqu'à l'atrocité, 485. III vol.

Vespuce (Americ), enleve à Colomb la gloire d'avoir découvert le continent de l'Amérique, 646. I vol.

Viera (Jean Fernandez de), chef d'un complot entre les Hollandois, 205. II vol. il les met hors d'état de tenir la campagne, 206. II vol. il les force, malgré les ordres de sa cour, à évacuer le Brésil, 202. II vol.

Vierges (les), état misérable de ces isles, 22. III vol.

Vigie (pointe de la), elle forme l'anse du choc, 549. II vol.

Vignes plantées avec succès au Pérou, 44. II vol.

Vigogne, description de cet animal, 47, II vol. à quel usage sert sa laine, 48. II vol.

Villa-Rica s'empare du commerce de l'herbe du Paraguay, 119. II vol.

Villa-Gagnon, chef des protestans françois qui s'établissent à Rio-Janeiro, 239. II vol.

Villia, ville de l'Amérique espagnole, 314. II vol.

Villiamsbourg, capitale de la Virginie, 366. III vol.

Vincent (Saint), établissement portugais au Brésil, 197. II vol. abandonné en propre aux Caraïbes, par la France & l'Angleterre, 68. III vol. maniere dont ils s'y gouvernent, 68. III vol. les François ayant échoué dans le projet de s'y établir de force, y sont admis librement par les Caraïbes, & y portent la division, 70. III vol. elle tombe sous la domination angloise, qui y tient une mauvaise conduite politique, 72. III vol. espérance que donne cette colonie, 73. III vol.

Virginie septentrionale, premier nom de la Nouvelle-Angleterre, 301. III vol.

Virginie (la), colonie angloise de l'Amérique, son étendue, 354. III vol. ses commencemens malheureux, 354. III vol. ses progrès sous le gouvernement de Berkeley, 355. III vol. reçoit des loix de la métropole, 357. III vol. administration de cette colonie, 357. III vol. sa population, 361. III vol. ses établissemens militaires, 361. III vol. ses cultures, 364. III vol. inconvéniens de la multiplication des habitans de cette colonie, 366. III vol.

Vison, espece de fouine, 146. III vol.

Vizagapatam, commerce de cette petite ville, 306. I vol.

Voltaire (M. de), statue érigée en l'honneur de ce grand homme, 567. III vol.

Volte, riviere d'Afrique, 369. II vol.

W

W

Waller, cet Anglois refugié aux Bermudes, les rend célebres par ses poésies, 55. III *vol.*

Walpole, ministre anglois, 328. II *vol.* ses irrésolutions font perdre aux Anglois leurs avantages, 329. II *vol.*

Walter-Raleigh forme une compagnie pour la côte orientale du nord de l'Amérique, 241. III *vol.*

Warner, commandant anglois, aborde à l'isle Saint-Christophe le même jour que Dénambuc, commandant françois, 292. II *vol.*

Warvick (l'amiral), vrai fondateur de la puissance des Hollandois aux Indes, 134. I *vol.*

Watzon (l'amiral), avec un vaisseau de 70 canons, remonte jusqu'à Chandernagor, 323. I *vol.* soutenu du colonel Clive, il reprend Caleutta avec d'autres places, 343. I *vol.*

Willekens (Jacob), se rend maître de San-Salvador, 201. II *vol.*

Willougby (le lord), obtient de C arles II la propriété d'Antigoa, 18. III *vol.*

Wolf, mort de ce général anglois au fort de Québec, 236. III *vol.*

Wood (le colonel), bat Hyder-Alikan, 308. I *vol.*

X

Xarayes, (lac des), d'où le Paraguay tire sa source, 105 I *vol.*

Xancus, coquille dont les indiens du Bengale font des Brasselets, 166. I *vol.*

Y

Yanon, comptoir françois, 482. I *vol.*

Yberville (d'), éleve un siege sur les bords du Missisipi, 179. III *vol.* sa mort, 181. III *vol.*

Yorck (la nouvelle), nom donné à la nouvelle Belge après l'expulsion des Hollandois par les Anglois, 140. III *vol.* découverte par Henri Hudson, 321. III *vol.* les Hollandois la cultivent, 321. III *vol.* l'Angleterre les en dépouille sans déclaration de guerre; la repert & la recouvre depuis irrévocablement, 322. III *vol.* despotisme que le Duc d'Yorck y établit, 322. III *vol.* son gouvernement actuel, 323. III *vol.* état florissant de cette colonie, causes de ses succès, 323. III *vol.* s'oppose à l'exécution des ordres venus d'Angleterre; suite de la désobéissance de cette colonie, 437. III *vol.*

Yorck (nouvelle), capitale de la province de ce nom description de cette ville, son port, son commerce, 326. III *vol.*

Yorck (le fort d') principale des quatre places angloises sur la baie d'hudson, 272. III *vol.*

Yorck (l'), riviere de l'Amérique dans la Virginie, 364. III *vol.*

Yucatan, en quel état étoit cette presqu'isle, quand les Espagnols en prirent possession, 713. I *vol.*

Z

Zaire (le), conduit les Portugais dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Congo, 22. II *vol.* riviere d'Afrique, 370. II *vol.*

Zamorin (le), étendue de ſa domination, 46. I *vol.* eſt battu par Ataïde, 115. I *vol.*

Zanguebar (côte de), les Portugais en chaſſent les Arabes, 107. I *vol.*

Zebu, iſle des Philippines où Magellan aborda, 532. I *vol.*

Zelandia, nom d'un fort Hollandois, ſitué ſur le fleuve de Surinam, 489. II *vol.*

Zélande, iſle du Dannemarck, 509. II *vol.*

Zénon, philoſophe grec devient après ſa mort chef de ſecte, 570. III *vol.*

Fin de la Table des matieres.

EXPLICATION
DES ESTAMPES,

Qui se trouvent répandues dans chaque volume de l'édition en trois volumes in 4°. de l'histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME PREMIER.

PREMIERE ESTAMPE.

LA cérémonie annuelle dans la quelle l'empereur de la Chine conduit la charrue, désigne l'honneur qu'on rend dans cet empire au premier de tous les arts, & le respect qu'on doit dans tous les pays & dans tous les siecles aux agriculteurs, sans lesquels il n'y a ni société ni véritable richesse.

SECONDE ESTAMPE.

L'abondance avec un visage riant, répand des especes monnoyées, pour échange de quantité de ballots que des facteurs font porter près d'elle, & qui renferment les épiceries & les marchandises que fournissent les Indes.

TOME SECOND.

PREMIERE ESTAMPE.

UN philoſophe, dans un mouvement d'indignation, trace ſur une colonne, ces mots: *auri ſacra fames*, on voit dans l'éloignement des vaiſſeaux eſpagnols & portugais en rade; & ſur la terre une troupe de guerriers maſſacrant des hommes qui fuient & en enchaînant d'autres qu'ils deſtinent aux travaux des mines.

SECONDE ESTAMPE.

La nature repréſentée par une femme, nourrit à la fois, & avec le même intérêt, un enfant blanc & un enfant noir. Elle regarde avec compaſſion des negres eſclaves que l'on voit dans l'éloignement travailler à des ſucreries où ils ſont maltraités par ceux qui les gouvernent.

TOME TROISIEME.

PREMIERE ESTAMPE.

UN événement atroce arrivé à la Barbade, a fourni le ſujet de cette planche. Un jeune Anglois ſauvé des mains des Caraïbes par une Indienne, vend ſa libératrice. Ce fait eſt rapporté à la page 17 de ce volume.

SECONDE ESTAMPE.

L'induſtrie caractériſée par une figure ailée, appelle des ſauvages à qui elle montre une charrue, un métier, un levier & des poulies. Ces ſauvages ſe raſſemblent pour faire uſage des nouveaux bienfaits qui leur ſont offerts.

TROISIEME ESTAMPE.

Un pays cultivé, orné de villages, préſente des ports remplis de vaiſſeaux. Sur le devant de la ſcene paroiſſent deux quakers, dont l'un embraſſe de jeunes Indiens, comme ſes freres, & l'autre rompt & jette loin de lui des arcs & des fleches, ſimboles des diviſions & des guerres.

EXPLICATION DES VIGNETTES.

Qui ſont à la tête de chaque volume.

VIGNETTE DU PREMIER VOLUME.

ELLE repréſente la révolution arrivée depuis peu en Suede & prédite par l'auteur.

VIGNETTE DU SECOND VOLUME.

ON y voit l'inſtant où le dominicain Valverdé préſente ſon breviaire à l'empereur du Mexique qui le rejette, le moine alors ordonne aux Eſpagnols de faire feu ſur les Mexicains.

VIGNETTE DU TROISIEME VOLUME.

ON y a repréſenté l'événement ſingulier de deux negres amis qui étoient épris des charmes d'une négreſſe, & qui ſe poignardent après avoir maſſacré leur amante.